

UNIVERSITÉ DE LILLE 1 DES SCIENCES ET TECHNOLOGIES.
Faculté des Sciences Économiques et Sociales

UNIVERSIDAD PÚBLICA DE NAVARRA
Facultad de Ciencias Humanas y Sociales.

N° Attribué par la bibliothèque

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

THESE EN CO-TUTELLE

Pour obtenir le grade de

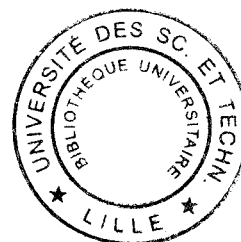
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE 1
DOCTOR DE LA UNIVERSIDAD PÚBLICA DE NAVARRA

Discipline: Sociologie

Présentée et soutenue publiquement par

Ainhoa DE FEDERICO DE LA RUA

Le 12 décembre 2003. UPNA, Pampelune, Espagne.



Titre:

RÉSEAUX D'IDENTIFICATION À L'EUROPE.
AMITIÉS ET IDENTITÉS D'ÉTUDIANTS EUROPÉENS.

REDES DE IDENTIFICACIÓN CON EUROPA
AMISTAD E IDENTIDADES DE ESTUDIANTES EUROPEOS.

Directeurs de thèse:

Dr. Alexis FERRAND, Professeur des Universités en Sociologie. Université de Lille 1.
Dr. Mercedes PARDO BUENDIA, Maître de Conférences en Sociologie. Universidad Pública de Navarra.

Jury:

Dr. Tom A. B. SNIJDERS, Professeur des Universités en Sociologie mathématique. University of Groningen, Président.
Dr. Félix REQUENA SANTOS, Professeur des Universités en Sociologie. Universidad de Santiago de Compostela.
Dr. Licia VALLADARES, Professeur des Universités en Sociologie. Université de Lille 1.

Tome I : Thèse

TABLE DE MATIERES.

TOME I. THESE

PRÉFACE ET REMERCIEMENTS.	6
--------------------------------	---

INTRODUCTION GÉNÉRALE.	11
-----------------------------	----

X CHAPITRE 1. ETAT, NATION, EUROPE.....	18
---	----

1. DE LA CONSTRUCTION DES IDENTITÉS NATIONALES.....	19
---	----

1.1. <i>Le modèle théorique de l'Etat-Nation.</i>	19
---	----

1.2. <i>Historicité des nations.</i>	23
--	----

1.3. <i>Le succès relatif de l'identité nationale.</i>	27
--	----

2. VERS LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ EUROPÉENNE.....	40
---	----

2. 1. <i>L'émergence de la citoyenneté dans la construction Européenne.</i>	45
---	----

2.2. <i>La citoyenneté Européenne dans le discours de l'UE.</i>	50
---	----

2. 3. <i>Les acquis de la citoyenneté Européenne.</i>	53
---	----

A CHAPITRE 2. LA PRODUCTION SOCIALE DES IDENTIFICATIONS.....	66
--	----

1. DE L'IDENTITÉ À L'IDENTIFICATION. DES DISTINCTIONS ANALYTIQUES.	67
---	----

1.1 <i>Identification et catégorisation.</i>	69
--	----

1.2. « <i>Auto-compréhension</i> » et « <i>localisation sociale</i> ».....	74
--	----

1.3. « <i>Communalité</i> », « <i>connexité</i> » et « <i>groupealité</i> ».....	74
--	----

2. THÉORIES SUR LES IDENTIFICATIONS TERRITORIALES.	77
---	----

2.1. <i>Des apports de la psychologie sociale.</i>	79
--	----

2.2. <i>Théories sociologiques sur les identifications territoriales.</i>	84
---	----

3. UNE APPROCHE INTÉGRÉE DE LA PRODUCTION SOCIALE DES IDENTIFICATIONS. ...	90
--	----

3.1. <i>La production interpersonnelle des identifications.</i>	98
---	----

3.2. <i>Amitiés européennes, un mécanisme particulier d'identification.</i>	103
---	-----

✕	CHAPITRE 3. LES ÉTUDIANTS ERASMUS : DES EUROPÉENS EN DEVENIR.....	109
	1. CARACTERISATION SOCIOLOGIQUE DE LA POPULATION D'ÉTUDE.....	110
	1.1. <i>Erasmus : des futures élites Européennes ?</i>	111
	1.2. <i>Erasmus : positions sociales prédisposées au cosmopolitisme</i>	116
	2. CARACTÉRISATION SOCIOLOGIQUE DE LA SITUATION D'ÉCHANGE.	126
	2.1. <i>La position sociologique de l'étranger</i>	128
	3. DESCRIPTION DE L'ENQUETE EMPIRIQUE.....	137
	3.1. <i>Les sites d'étude</i>	138
	3.2. <i>Les enquêtes et les échantillons</i>	144
✕	CHAPITRE 4. LES IDENTIFICATIONS DES ÉTUDIANTS EUROPÉENS.	149
	1. ÉTUDIER LES IDENTIFICATIONS.....	150
	1.1. <i>Caractéristiques des auto-identifications</i>	153
	1.2. <i>Une nouvelle procédure</i>	159
	2. DES SYSTÈMES D'IDENTIFICATION.	164
	2.1. <i>L'importance des communautés non territoriales</i>	172
	2.2. <i>Le pluralisme des identifications territoriales</i>	175
	2.3. <i>L'agencement des identifications territoriales</i>	177
	3. DES ÉLÉMENTS POUR BÂTIR DES IDENTIFICATIONS.	184
	3.1. <i>Le fondement relationnel des identifications aux territoires</i>	184
	3.2. <i>La force des discours identitaires</i>	187
✕	CHAPITRE 5. UN EMBRYON DE SOCIÉTÉ EUROPÉENNE.....	191
	1. DE LA POSITION D'ÉTRANGER À LA CRÉATION D'UN CERCLE EUROPÉEN.	191
	1.1. <i>Types d'intégration et intersection des cercles sociaux</i>	198
	2. DYNAMIQUE D'UN RÉSEAU EUROPÉEN.	211
	2.1. <i>L'émergence d'un réseau d'amitié international</i>	212
	2.2. <i>La durée des relations d'amitié transnationales</i>	234

✓ CHAPITRE 6. DES RELATIONS À L'IDENTIFICATION D'AUTRUI.	
CATÉGORISATION ET FRONTIÈRES D'IDENTIFICATION DES AMIS.	
.....	248
1. DES EFFETS DANS LA SPHÈRE PRIVÉE, LA CATÉGORISATION DES AMIS.....	251
1.1 <i>Hypothèses macro institutionnelles et idéologiques</i>	255
1.2. <i>Hypothèses meso relationnelles</i>	257
1.3. <i>Hypothèses micro intervenant sur la définition de la situation.</i>	259
1.4 <i>Tests méthodologiques additionnels</i>	261
2. ANALYSES ET RÉSULTATS.	262
2.1. <i>Tests méthodologiques</i>	265
2.2 <i>Facteurs intervenant dans la définition de la situation.</i>	266
2.3. <i>Facteurs institutionnels et idéologiques.</i>	270
2.4. <i>Facteurs relationnels</i>	273
✓ CHAPITRE 7. DES RELATIONS À L'IDENTIFICATION DE SOI. DES	
RÉSEAUX TRANSNATIONAUX À L'IDENTIFICATION AVEC L'EUROPE	
.....	279
1. DES EFFETS DANS LA SPHÈRE PUBLIQUE, L'AUTOIDENTIFICATION.	283
1.1. <i>Hypothèses macro institutionnelles et idéologiques</i>	283
1.2. <i>Hypothèses meso relationnelles.</i>	284
1.3. <i>Hypothèses micro liés à la définition de la situation</i>	285
2. ANALYSES ET RÉSULTATS.	286
2.1. <i>Facteurs d'identification au pays de citoyenneté</i>	288
2.2. <i>Facteurs d'identification à plusieurs pays</i>	294
2.3. <i>Facteurs d'identification à l'Europe.</i>	297
2.4. <i>Des identifications locales ou cosmopolites ?</i>	300
✓ CHAPITRE 8. CONCLUSIONS	307
RESUMEN EN ESPAÑOL	319
BIBLIOGRAPHIE	385

TOME II. ANNEXES METHODOLOGIQUES.

TABLE DE MATIERES.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
ANNEXE 1. LES ECHANTILLONS DES ENQUETES.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
1. ENQUETE COHORTE ERASMUS 1999-2000.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
1.1. Echantillonnage.....	¡Error!Marcador no definido.
1.2. Caractéristiques des échantillons.....	¡Error!Marcador no definido.
2. ENQUETE COHORTE ERASMUS 1995-1996.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
2.1. Echantillonnage.....	¡Error!Marcador no definido.
2.2. Caractéristiques de l'échantillon Octobre Février.....	¡Error!Marcador no definido.
2.2. Caractéristiques de l'échantillon Juin 1997.	¡Error!Marcador no definido.
ANNEXE 2. LES QUESTIONNAIRES	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
1. ENQUETE COHORTE ERASMUS 1999-2000.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
1.1 Questionnaire en français.....	¡Error!Marcador no definido.
1.2 Questionnaire en espagnol.....	¡Error!Marcador no definido.
1.3 Questionnaire en anglais.	¡Error!Marcador no definido.
2. ENQUETE COHORTE ERASMUS 1995-1996.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
2.1. Questionnaire de février 1996.	¡Error!Marcador no definido.
2.2. Questionnaire de juin 1997.....	¡Error!Marcador no definido.
ANNEXE 3. ANALYSER LA DYNAMIQUE DES RESEAUX SOCIAUX.	
.....	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
1. ANALYSER LA STRUCTURE D'UN RESEAU.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
2. BREVE HISTOIRE DES MODELES STATISTIQUES POUR LES RESEAUX.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
3. LE PASSAGE AUX MODELES DYNAMIQUES.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
4. SIENA.....	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
4.1. Postulats du modèle.	¡Error!Marcador no definido.
4.2. Chaînes de temps continu de Markov.....	¡Error!Marcador no definido.
4.3. La spécification simple de SIENA.....	¡Error!Marcador no definido.
ANNEXE 4. ANALYSES COMPLEMENTAIRES	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
1. FACTEURS D'IDENTIFICATIONS AUX PAYS.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
2. LES LIENS AUX TERRITOIRES D'EVALUATION DE SOI.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
3. LE CHOIX D'AMIS ENTRE NATIONALITES	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
4. FACTEURS DE CREATION DE RELATIONS DE " MEILLEURS AMIS ".	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.
5. FACTEURS DE CONTACT ENTRE AMIS ENTRE T1 ET T2.	¡ERROR!MARCADOR NO DEFINIDO.

PREFACE ET REMERCIEMENTS.

Il est avec beaucoup de joie, et avec davantage d'humilité que l'auteur vous remet ce texte. Beaucoup de joie parce que les pages que vous tenez dans vos mains représentent cinq ans de vie, parfois passionnante, parfois ardue, autour de ce projet maintenant accompli. Beaucoup d'humilité car le thème abordé est, je crois, de grande importance politique et sociale dans l'Europe contemporaine, et en même temps, d'une très grande complexité. J'ai dû parcourir des textes d'histoire, de science politique, de droit, de sociologie, de psychologie sociale sur la question. J'ai du aussi apprendre des méthodes sophistiquées, parfois encore en développement, pour analyser de données très complexes en particulier portant sur des réseaux sociaux. Je n'aurais pas l'arrogance de croire que je maîtrise une seule des disciplines dont j'ai dû me servir dans l'architecture de ce modeste projet. Au contraire, j'espère que le lecteur spécialiste saura pardonner, sans doute, la simplification avec laquelle certains thèmes sont traités. J'espère simplement avoir réussi à proposer un point de vue nouveau sur le fonctionnement d'un mécanisme à l'œuvre dans les processus d'identification.

Je voudrais remercier maintenant les nombreuses personnes et institutions qui ont fait de multiples façons que ce projet devient possible. Si je devais choisir une phrase pour exprimer ma gratitude, je dirais, en m'appuyant sur le titre de Darré (1991) « Les hommes sont des réseaux pensants ». Paraît-il qu'il en est aussi ainsi pour les femmes. Ce texte est le produit d'un « réseau pensant » dont je n'ai été que la catalyseuse plus ou moins fortunée dans sa tâche de mener et écrire cette thèse. Ce sont ces personnes qui ont guidé le parcours de ce bateau intellectuel à bon port. Qu'ils retrouvent ici mes profonds et sincères remerciements.

Je veux très particulièrement remercier mes deux directeurs de thèse, Alexis Ferrand (Université de Lille) et Mercedes Pardo (Université Publique de Navarre). Il est évident que, sans la confiance qu'ils ont eue en moi, et le pari généreux qu'ils ont fait à mon égard, cette thèse n'aurait jamais eu lieu. Je veux les remercier donc pour m'avoir permis de réaliser cette aventure intellectuelle et humaine, et pour m'avoir soutenu en tout moment et de toutes les façons dont j'aurais pu l'espérer dans cette tâche.

Je veux aussi remercier de façon particulière Tom Snijders (Université de Groningen), dont la générosité infinie m'a permis de profiter à plusieurs reprises de l'environnement si stimulant pour quelqu'un intéressé par les réseaux sociaux à l'ICS.

Dans mon parcours, j'ai eu la fortune de profiter du support de plusieurs institutions. En Espagne, je voudrais remercier le *Ministerio de Educación y Ciencia* qui m'a octroyé une allocation de recherche de « *Formación de Profesorado Universitario* ». Je voudrais remercier aussi le *Departamento de Sociología de la Facultad de Ciencias Humanas y Sociales* et le *Grupo de Investigación Sociedad y Territorio*, de l' *Universidad Pública de Navarra* dont j'ai pu faire partie. En son sein, je voudrais aussi remercier Ana Carmen Irigalba dont l'amitié est incommensurable. Que le personnel d'administration de l'UPNA trouve aussi tous mes remerciements pour le remarquable travail de gestion qu'ils font, même à distance.

En France, je voudrais remercier le laboratoire de recherche CLERSÉ, le groupe de recherche Sociologie Économique et Santé, l'IFRESI, l'Ecole Doctorale, l'Institut de Sociologie de la Faculté de Sciences Economiques et Sociales et les Relations Internationales de l'Université des Sciences et Technologies de Lille. J'ai pu profiter d'excellentes conditions de travail et des moyens logistiques et financiers, grâce à ces institutions, pour mener à bien et diffuser les recherches qui ont abouti dans cette thèse. Que ses responsables et personnel administratif trouvent ici ma reconnaissance.

Je voudrais aussi remercier l'ICS et l'Université de Groningen, ainsi que l'Union Européenne, pour avoir contribué de façon substantielle au financement de mes séjours à Groningen. En particulier l'année 2002-2003 grâce à une allocation de recherche Marie Curie. Je ne pourrais pas insister suffisamment jusqu'à quel point ça a été un plaisir de séjourner là-bas.

Mais surtout permettez-moi de me réjouir ici, de remercier tant de personnes pour la joie des débats intellectuels que nous avons eus à propos de différents points en rapport avec cette thèse, ce que je considère un grand luxe. Très particulièrement merci à nouveau à Alexis Ferrand, Mercedes Pardo et Tom Snijders. Merci au groupe GARES qui a rendu bien plus agréable les périodes de travail à Lille et avec qui j'ai

eu le plaisir de discuter d'analyse de réseaux ainsi que pour l'aide qu'ils ont fourni à différents moments : Sébastien Delarre, Cathérine Comet, Olivier Wattebled, Ségolène Petite, Sylvie Denquin et surtout Alexandra Thierry, avec qui j'ai eu la chance de partager mon bureau. Merci à vous tous. Merci aussi à Jean Pierre Lavaud et à Gabriel Gosselin, avec qui j'ai pu discuter sur les questions liées aux identifications et à la nation.

Merci aussi à la communauté virtuelle REDES d'analyse de réseaux sociaux en espagnol. En particulier j'ai beaucoup apprécié les échanges avec José Luis Molina et Isidro Maya Jariego. Un très grand merci à Livia García Faroldi, presque mon alter ego en matière de recherche avec qui j'ai eu des nombreux échanges très fructueux. Aussi dans PECAR merci à Narciso Pizarro et Reyes Herrero. Parmi les membres de SOCNET, toujours dans le domaine des réseaux, je remercie Ronald Breiger qui eut la générosité de lire et commenter un de mes textes.

À l'ICS, Université de Groningen, des grands merci à Marijtje van Duijn et Wijbrandt van Schuur qui ont eu la générosité de passer une quantité non négligeable de leur temps à me guider dans mes analyses. Merci aussi à Rafael Wittek, Carljine Philips, Martin van der Gaag, Marieke van der Val, Ferry Koster pour les discussions d'ordre théorique ainsi que les coups de main d'ordre pratique que j'ai reçu de leur part. Marko Pahor, allocataire Marie Curie, provenant de l'Université de Ljubljana (Slovenia) avec qui j'ai eu le grand plaisir de partager mon bureau, mérite une mention spéciale pour son soutien et la qualité de sa compagnie. Merci aussi à Maykel Verkuyten et Carolien Klein Haarhuis qui ont commenté un de mes papiers. Aussi merci à Jan Pieter Oudenhoven du Département de Psychologie de l'Université de Groningen pour m'avoir introduit aux recherches en psychologie interculturelle.

Pour leur présence, leur amitié, leur soutien à différents moments de cette thèse (dans le plus grand désordre chronologique, géographique et alphabétique) merci à Nathalie, Gundel, Σουζάνα, Gene, Ludovic, Annick, Laurent, Lou, Mélanie, PY, Noortje, Dick, Jelmer, Lahiri, Sonja, Terry, Babaji, Deena, Martina, Nicole, Laëticia et César.

Et puis, merci à mes parents, mes amis, Lola et Alfredo, je leur dois simplement tout.

Réseaux d'identification à l'Europe. Amitiés et identités d'étudiants Européens.

A mis amigos en España, Francia, Holanda, Alemania, Grecia y USA.

¡Por vosotros y gracias a vosotros he escrito esta tesis!

À mes amis en Espagne, France, Hollande, Allemagne, Grèce et USA.

À cause de vous et grâce à vous j'ai écrit cette thèse !

Voor mijn vrienden in Spanja, Frankrijk, Nederlands, Duitsland, Griekslan en Amerika. Omdat ik heb jouw vriendschap heb ik deze dissertatie geschreven!

An meine Freude in Spanien, Frankreich, Holland, Deutschland, Griechenland und USA. Durch Eure Schuld und Dank Euch habe ich diese Thesis gemacht!

Για τους φυλους μου σπιν Ισπανια, Γαλια, Ηολανδια, Γερμανια, Ελλαδα και Αμερικι. Γιατι εχο τον φυλοια σας εγραψα το δοκτορα μου!

To my friends in Spain, France, Holland, Germany, Greece and the USA. Due to you and thanks to you I wrote this dissertation!

Nere munduko lagunentzat, jadanik ezagutzen dituden heientzat eta oraindik ezagutzen ez ditudanentzat.

Nere etxean sentitzen naiz zuek gertu zaudentenean.

Nere herria zuek zarete !

Als meus amics del mon, aquells que conec i aquells qu'encara no conec.

Allà on esteu joc soc a casa meva.

Vosaltres sou el meu país!

A mis amigos del mundo, aquellos que conozco y aquellos que todavía no conozco.

Donde estáis estoy en casa.

¡Vosotros sois mi país !

Namaste.

INTRODUCTION GENERALE.

Cette thèse porte sur l'incidence des relations personnelles, en particulier les relations d'amitié, sur les processus d'identification à des communautés imaginées territoriales avec une perspective interactionniste structurale.

En particulier, elle est consacrée à l'étude des effets des relations d'amitié transnationales dans le continent Européen sur les processus d'identification à l'Europe.

Dans ce dessein le premier chapitre adresse la pertinence de poser la question de l'identité Européenne aujourd'hui. Tout d'abord ce chapitre pose des éléments de cadrage préalables à la question de l'identité Européenne, puisque celle-ci est héritière du contexte idéologique et social qui précède la construction de l'Union Européenne. D'abord il examine le concept d'identité nationale et son historicité.

Il est clair que le terme « d'identité » est mal adapté pour les notions de sentiment d'appartenance à une communauté symbolique et de loyauté civique auxquelles il prétend faire référence. Cependant ces prétentions de fixation et immutabilité, qui s'estompent dès qu'on adresse un regard analytique, ne sont pas fortuites ni innocentes. On peut lier ses origines aux discours idéologiques et aux processus de construction nationale ayant lieu à partir de la Révolution Française et la déclaration d'indépendance des États-Unis. Dans les sociétés avec un modèle politique démocratique fondé sur l'idée de la nation souveraine, la question de la réification de l'identité nationale est une question clé et politiquement juteuse. Nous examinons ensuite les ingrédients du modèle politique de l'Etat nation démocratique identifiés par certains des principaux théoriciens de la question. Puis, nous évaluons le succès relatif du modèle d'identification entre Etat et nation dans la carte du monde au moment de la construction européenne.

Ensuite, ce chapitre pose la question d'autant plus problématique de la définition d'une « identité Européenne ». À la multiplicité de critères traditionnels pour justifier des identités, souvent absents de façon homogène dans la totalité de l'Europe, s'ajoute la difficulté de visibilité et d'identification des diverses institutions politiques

et juridiques supra Etatiques, dont l'Union Européenne, en construction sur le continent. Nous privilégions ensuite brièvement l'examen de trois niveaux concernant la construction d'une supposée identité Européenne:

1) Le niveau formel concernant sa définition par les institutions garantes du droit citoyen. Nous regardons comment « l'identité européenne » est définie dans les textes de l'UE, les droits liés à la semi-citoyenneté ou citoyenneté secondaire Européenne et l'interdépendance juridique entre citoyenneté nationale et citoyenneté Européenne.

2) Le niveau des discours idéologiques et culturels. Nous ferons un parcours de quelques approches savantes sur ce que c'est que l'Europe, la société Européenne et sur les façons d'aborder l'identité Européenne.

3) Les sentiments et pratiques citoyens dans la population. Nous examinerons le degré d'acceptation dans la population de l'identité Européenne à partir des enquêtes des Eurobarometres et leurs commentateurs.

Mais, bien que tant les macro-théories que les descriptions empiriques de l'état de la chose soient passionnantes et nécessaires pour la compréhension de la question identitaire et de la définition formelle, elles nous disent peu ou rien sur les mécanismes sociaux de la production des identifications. D'autant plus dans le contexte Européen, où les institutions garantes de la citoyenneté n'ont pas le contrôle des institutions de socialisation responsables de la diffusion de l'identité nationale (l'école et le service militaire) et donc n'ont pas le pouvoir d'imposer les visions du monde qu'elles sont censées garantir et représenter pour assurer leur propre légitimité. Nous avons besoin de théories de rang moyen (Merton 1965) à propos de la place théorique du micro, du relationnel, dans la formation des identités symboliques.

Le deuxième chapitre propose des éléments pour une théorie sur l'interdépendance entre l'expérience de solidarité, de confiance et d'appartenance dans des cercles sociaux relationnels personnels et concrets qu'on peut appeler des « communautés personnelles » (Wellman 1982, 1988), et le sentiment d'appartenance et de loyauté à des communautés symboliques abstraites censées être des communautés politiques de destin, qu'Anderson (1991) appelle des « communautés imaginées ». Ces idées à

propos du support que les communautés de solidarité personnelles représentent pour les sentiments d'identification à des communautés de solidarité symboliques ne sont pas complètement nouvelles. Anderson (1991) affirme que le succès de l'idée de la nation et du modèle national depuis son apparition il y a environ 2 siècles lui vient précisément du fait que, malgré les inégalités et l'exploitation qui ont lieu dans les sociétés nationales, elles sont conçues et affichées comme des communautés d'une profonde fraternité horizontale. On trouve donc dans sa position l'idée que l'idéologie de la nation s'appuie sur les modèles de solidarité et de confiance de l'amitié et la parenté latérale. Eisenstadt et Roninger (1984) vont plus loin en disant qu'il s'agit même d'une relation de dépendance fonctionnelle : l'ordre institutionnel affiche des valeurs de solidarité et d'altruisme pendant qu'il véhicule des relations d'exploitation et de pouvoir, c'est grâce au fait que les relations d'amitié et de parenté réalisent effectivement ces idéaux de façon concrète que l'ordre institutionnel sauve la face. Ces auteurs et d'autres (Lamo de Espinosa 1995, Duchesne 1999) suggèrent que le sentiment d'appartenance à des communautés symboliques est nourri, soutenu et moyenné par l'appartenance effective à des communautés personnelles solidaires dont l'ordre institutionnel profite pour mettre à son compte la solidarité produite. Tant que les membres de la communauté personnelle, source de relations de confiance et solidaires, sont adscrits aussi à une même communauté imaginée, ce qui arrive souvent dans le cadre des Etats-nation, il est difficile de mettre à l'épreuve ces idées de façon empirique. Cependant le contexte présent de la construction Européenne fournit un cadre où ces idées peuvent être testées de façon pertinente. En effet, les droits ouverts par la citoyenneté Européenne procurent des nouvelles opportunités de rencontre et d'établissement de relations personnelles entre membres de pays différents. On peut se poser la question de si l'émergence de communautés personnelles transnationales peut fournir le support d'expérience de solidarité et de confiance concrète nécessaire permettant une plus facile identification à l'Europe.

Le troisième chapitre présente notre cas d'étude empirique. Parmi les options possibles, nous avons choisi d'étudier des étudiants Européens participant dans des programmes d'échanges universitaires. Ces programmes d'échange fournissent indubitablement des contextes favorables pour l'établissement de relations

personnelles plus ou moins profondes entre membres de pays différents, ce qui nous offre un cadre pertinent pour l'évaluation d'une théorie sur la relation entre les communautés personnelles d'appartenance relationnelles et les communautés imaginées d'appartenance symbolique. Cependant il est nécessaire de situer la spécificité de cette population d'étude. Tout d'abord il convient mentionner que l'un des principaux objectifs soutenant les programmes d'échange Européens est précisément d'encourager la conscience Européenne et le sentiment d'appartenance à l'Europe des étudiants. Il faut aussi préciser que les participants des échanges se trouvent dans un âge proche de celui où la conscience idéologique prend forme (Percheron et al. 1978), donc des impacts sur leurs identifications à ce moment-là peuvent être particulièrement stratégiques. Aussi, avant même leur participation aux programmes d'échange, ils font partie des couches de la population censées être plus pro-Européennes car il s'agit de jeunes avec des niveaux d'études élevés et appartenant à des strates sociales relativement aisées. Par ailleurs, leur participation dans ces échanges implique l'adoption du rôle sociologique d'étranger de façon temporaire, ce qui n'est pas sans conséquences pour leurs modes de sociabilité et peut être sur l'ampleur des effets de leur expérience Européenne sur leurs identifications.

Compte tenu de ces précisions, nous avons interrogé environ 300 étudiants à propos de leurs réseaux amicaux et leurs sentiments d'appartenance. Cet échantillon comprend des jeunes participant dans des échanges Erasmus de deux cohortes différentes (1995 et 1999) et séjournant dans trois universités différentes : l'Université de Lille (France), l'Université Publique de Navarre (Espagne) et l'Université de Groningen (Les Pays-Bas), ainsi qu'un groupe de contrôle d'étudiants espagnols ne participant pas à des échanges à l'Université Publique de Navarre.

Le quatrième chapitre expose la méthodologie que nous avons employé pour étudier les identifications des répondants, puis il rend compte des modèles d'identification qu'on arrive à décrire à partir de celle-ci. Partant de l'idée que « l'identité » n'est pas un objet monolithique comme le voudraient certains discours idéologiques, mais que les identifications des individus peuvent être des objets assez complexes, nous avons employé une méthode à la frontière entre les méthodes qualitatives et quantitatives. Cette méthode nous a permis en même temps de :

1) Préserver un certain degré d'ouverture et de liberté pour que les répondants eux-mêmes puissent définir quels sont les éléments pertinents sur lesquels portent leurs identifications primordiales,

2) Obtenir des informations comparables de façon systématique à propos des leurs rapports avec ces éléments auxquels ils s'identifient.

Les éléments d'identification étudiés sont tant des communautés imaginées liées à des territoires (des localités, des régions, des pays, l'Europe, d'autres espaces...) que d'autres types de communautés d'appartenance non territoriales (la famille, les amis, la profession, la langue, les idées politiques...).

La méthodologie de description des systèmes d'identification des étudiants employée nous permettra :

1) De trouver la place des identifications à des communautés personnelles dans les configurations des modèles d'identification. Nous constaterons la quasi-unanimité de l'importance accordée aux appartenances relationnelles face aux variations de l'importance accordée à d'autres appartenances.

2) De montrer la multiplicité des identifications à des communautés territoriales, bien au-delà de ce que les méthodologies plus couramment employées dans des enquêtes sur les sentiments d'appartenance sont capables de rendre compte.

Cette description plus fine nous permettra de proposer un nouveau modèle pour décrire et expliquer la compatibilité des sentiments d'appartenance à des communautés territoriales différentes. Nous proposons un modèle dont la métaphore serait la construction pyramidale ou en éventail plutôt que l'identité soustractive (Sangrador 1996) ou l'emboîtement hiérarchique des territoires à la façon de « poupées russes » (Lamo de Espinosa 1995 et 2001, Duchesne et Frogner 1995, Kohli 2000) suggéré antérieurement .

3) Cette méthodologie nous permettra aussi d'examiner les éléments mis en avant par les répondants pour qu'une communauté territoriale fasse partie de leur système d'appartenance. Nous constaterons l'énorme accord sur l'importance de l'existence de relations personnelles (amitié ou parenté) avec des membres de ce territoire, en faisant presque une nécessité pour qu'un territoire soit mentionné du tout. Nous

verrons aussi l'importance accordée à l'existence d'un discours identitaire auquel le répondant puisse adhérer pour que l'identification à ce territoire soit plus intense et importante dans le modèle d'identification.

Une fois identifiée, non seulement de façon théorique mais aussi de façon empirique, l'importance des relations personnelles dans les systèmes d'identification des individus, tant directement qu'en tant que médiatrices des appartenances à des communautés imaginées, il dévient d'autant plus justifié de s'intéresser aux processus liés à l'établissement de relations personnelles de confiance et solidarité. Dans le cas de notre étude, l'emphase sera portée sur les relations d'amitié.

Le cinquième chapitre s'occupe donc de l'émergence de relations d'amitié dans la population étudiée. D'abord on examine brièvement quelques théories à propos de l'émergence et la dynamique des relations d'amitié pour comprendre quels sont les processus généraux sous-jacents au choix des amis. À partir de celles-ci le chapitre décrit et explique la constitution d'une sociabilité, d'un cercle social proprement « Erasmus » à l'intérieur des universités. Nous examinons ensuite les différentes modalités d'intégration des étudiants Erasmus et les facteurs qui expliquent ces différents modes d'intégration. Enfin nous présentons l'analyse longitudinale de la dynamique d'un réseau Erasmus dès le moment d'arrivée de cette cohorte d'étudiants à leur université d'accueil jusqu'à un an après leur départ.

Le sixième et septième chapitres examinent de façon systématique le rapport entre les communautés personnelles et les identifications territoriales. Une fois que nous avons une connaissance plus fine des réseaux de relations d'amitié des individus en étude, il est possible de mettre en rapport les effets des relations d'amitié sur les identifications territoriales mises en avant par les répondants. Nous examinons deux sortes d'effets des relations amicales que les étudiants Erasmus créent avec des personnes d'autres pays : sur les identifications d'autrui et sur les auto-identifications.

Tout d'abord, dans le sixième chapitre, nous examinons des effets des relations d'amitié sur les identifications d'autrui, c'est à dire sur la catégorisation des amis particuliers venant d'autres pays. Si tel qu'on le suppose plus haut les relations de solidarité et confiance sont la base première pour la construction des identifications à

des communautés imaginées dans des territoires, alors, un ami peut-il être considéré comme étranger ? Évidemment par définition il ne l'est pas au sens d'inconnu, de *stranger* ou *extraño*, mais, l'est-il toujours au sens de non appartenant à la communauté symbolique de référence ? Au sens de *foreigner* ou *extranjero* ? Modifie l'amitié les frontières perçues de la solidarité abstraite pour inclure les relations qui sont de fait déjà des relations de confiance et de solidarité ? Le sixième chapitre examine ces questions.

Ensuite, le septième chapitre examine les effets des relations d'amitié transnationales sur les identifications de soi des acteurs, c'est à dire sur les identifications territoriales réclamées par ceux-ci et en particulier, sur leur identification à l'Europe.

Dans le huitième chapitre, nous présenterons une synthèse des principales conclusions pratiques et théoriques de notre travail, ainsi que des pistes pour des recherches à venir.

Nous avons inclus dans les annexes des informations additionnelles concernant les procédures méthodologiques employées qui, n'étant pas primordiales pour l'argumentation principale de la thèse, peuvent donner plus de précisions méthodologiques aux lecteurs spécialisés.

CHAPITRE 1. ETAT, NATION, EUROPE.

L'objectif de ce chapitre est d'argumenter l'intérêt politique et social de poser la question de l'identification à l'Europe aujourd'hui. Pourquoi serait-ce processus important ? Pour répondre à ces questions, il est important de comprendre le contexte idéologique dans lequel la construction Européenne est apparue.

L'UE a émergé et continue à se construire dans un contexte politique où le modèle idéologique dominant est celui des Etats nationaux démocratiques. Ceci ne peut pas être oublié par l'UE et constitue le point de départ sur lequel l'Europe doit être bâtie.

Dans ce chapitre nous allons examiner dans un premier temps des aspects relatifs à l'idée de la nation. Faire l'état de l'art sur les débats savants à propos de la nation pourrait bien constituer l'objet propre d'une thèse. Ce n'est pas notre propos ici. Il faut comprendre donc l'usage particulier que nous ferons des auteurs. Nous n'allons pas prendre le temps d'exposer leurs théories, dont la nature est hétérogène, et de discuter les tensions dialectiques, les accords et les désaccords entre elles, pour proposer ensuite une ébauche de synthèse argumentée conduisant vers une théorie plus ou moins nouvelle à propos de la question nationale. Nous nous servirons des auteurs simplement pour illustrer les quelques notions que constituent notre propre point de départ, sans doute trop linéaire, et surtout pour rendre compte des sources dont nous avons appris telle ou telle information ou question¹. Tout d'abord il sera question du modèle idéologique théorique de l'Etat national démocratique. Ensuite nous examinerons l'historicité des nations. Enfin, nous évaluerons le succès relatif des nations pour imposer leur modèle sur la carte du monde.

Ayant clarifié tant l'importance politique des « identités nationales » que leur caractère construit, deuxièmement, le chapitre déplace son attention vers le développement de l'incertaine mais possible « identité Européenne ». Ici il est

¹ Pour les intéressés par des travaux traitant les théories de la nation de façon systématique, voir par exemple Anderson (1983), Schnapper (1994), Gellner (1983), Hobsbawm (1990) Herranz de Rafael (1992), ou les travaux de synthèse de Delannoi et Taguief (1993). Les auteurs cités proposent aussi des longues discussions raisonnées sur le débat autour de la question nationale.

question, premièrement, de mettre à plat comment les premiers pas de « l'identité Européenne » ont été liés à l'apparition de la notion formelle de citoyenneté Européenne dans la construction de l'UE. Ensuite nous examinons l'évolution du discours officiel à propos de la citoyenneté et de l'identité européennes depuis les années 70. Enfin nous passons en revue les acquis légaux de la citoyenneté Européenne.

1. DE LA CONSTRUCTION DES IDENTITES NATIONALES.

1.1. Le modèle théorique de l'Etat-Nation.

L'idée principale de ce modèle est que la souveraineté de *l'Etat* lui vient de la volonté de la *nation* représentée dans des institutions légitimes. Ce modèle fait le lien entre deux notions de nature complètement différente : la notion *d'Etat* et celle de *nation*. Un Etat peut être défini provisoirement, suivant la définition classique de Max Weber comme l'institution détenant le monopole de la violence légitime. On peut aussi nuancer, en suivant Gellner (1989 : 14-15), que cette définition de l'Etat pourrait paraître pertinente aujourd'hui dans les sociétés occidentales, mais qu'il y a d'autres institutions qu'on identifie en tant que des « Etats » qui ; soit par manque de volonté, soit par manque de moyens ; n'ont pas le monopole de la violence légitime sur le territoire qu'ils contrôlent plus ou moins effectivement. Gellner suggère donc plutôt de définir l'Etat en tant que l'ensemble d'institutions distinctes dans une société dont la fonction est de garantir l'ordre. La notion d'Etat est relativement claire et facile d'identifier². Mais le modèle postule aussi l'existence d'une « nation » à partir de laquelle l'Etat dérive sa légitimité.

La notion de nation est bien plus difficile à appréhender et à définir de façon satisfaisante. Les savants ont encore des longs débats à propos des éléments qui

² Ou elle l'était, car la construction Européenne exigerait de nuancer ces définitions. Par rapport à la définition de Weber, les Etats qui participent dans l'UE n'ont plus le monopole de la violence légitime, ils ont délégué un certain nombre de pouvoirs à l'UE sur un certain nombre de domaines politiques et ils en sont contraints en retour. Par rapport à la définition de Gellner, l'UE devrait aussi être considérée en tant qu'Etat, car elle a aussi une fonction de garantir l'ordre social. Les académiques en Sciences Politiques débattent pour trouver des notions pour rendre compte et de « l'objet politique non identifié » que représente l'institution supra-Etat de l'Union Européenne. Ils débattent aussi pour trouver des définitions pour identifier à nouveau les objets institutionnels de l'ordre correspondant aux pays, dont les Etats classiques se voient transformés par leur appartenance à l'UE. Voir par exemple les travaux de Christian Lequesne (1999).

caractérisent (ou pas) les nations et leurs rapports complexes. Certains auteurs voulant entreprendre la définition de la notion de nation arrivent, tels que Hobsbawm (1992 : 14), à la conclusion désespérée que :

« La caractéristique principale de cette façon de classer des groupes d'êtres humains est que, quoi qu'en prétendent ceux qui revendiquent leur appartenance à une nation et considèrent une telle appartenance comme un facteur primordial et fondamental de l'existence sociale, voire de l'identification individuelle de ses membres, on n'a trouvé aucun critère satisfaisant qui permette de décider lesquelles des nombreuses collectivités humaines pourraient porter le titre de nation. [...] Il n'y a aucun moyen d'expliquer à un observateur comment reconnaître *a priori* une nation parmi d'autres entités.»

Pour essayer néanmoins de nous donner une définition, même provisoire, nous partons de celle que propose Anderson (1991 : 6)³. Il suggère de définir la nation en tant que communauté politique imaginée, imaginée comme limitée et étant souveraine. Il précise qu'elle est une communauté *imaginée* parce que même les membres de la plus petite des nations ne feront jamais connaissance, rencontreront où entendront parler de la majorité de leurs membres, cependant dans l'esprit de chacun (ou au moins, précisons nous, d'un nombre significatif d'entre eux) vit l'image de leur communion. Elle est *limitée* parce que même la plus grande d'entre elles a des frontières, même si elles sont élastiques, au-delà desquelles se trouvent d'autres nations. Même si Anderson ne le dit pas de façon explicite dans sa définition, dans l'explication qui suit, on comprend qu'il parle en termes

³« An imagined political community – and imagined as both *inherently limited and sovereign*. It is imagined because the members of even the smallest Nation will never know most of their fellow members, [...] yet in the minds of each lives the image of their communion. [...] All communities larger than primordial villages of face-to-face contact (and perhaps even these) are imagined. Communities are to be distinguished [...] by the style in which they are imagined. [...] It is limited because even the largest of them [...] has finite boundaries, beyond which lie other Nations. [...] It is imagined as sovereign because the concept was born in an age in which Enlightenment and Revolution were destroying the legitimacy of the divinely ordained, hierarchical dynastic realm. [...] Nations dream of being free, and, if under God, directly so. The gage and emblem of this freedom is the sovereign State. [...] It is imagined as a community, because regardless of the actual inequality and exploitation that may prevail in each, the Nation is always conceived as a deep, horizontal comradeship. Ultimately it is this fraternity that makes it possible, over the past two centuries ». Anderson (1991 : 6). Traduction personnelle de l'anglais.

territoriaux : les nations sont limitées territorialement. Si celle-ci n'était pas la position d'Anderson, c'est en tout cas bien la notre⁴.

Anderson continue en disant qu'on imagine les nations comme étant *souveraines* car cette notion est née dans l'époque où les Lumières et la Révolution étaient en train de détruire la légitimité du royaume dynastique hiérarchique et d'ordre divin. Finalement, elle est imaginée en tant que *communauté* car, au-delà des inégalités et l'exploitation qui peuvent prédominer dans chacune d'entre elles, la nation est toujours conçue en tant qu'une profonde camaraderie horizontale. Finalement, dit Anderson, c'est bel et bien cette fraternité qui a rendu possible la nation pendant les deux derniers siècles.

Nous voulons ajouter quelques idées à la définition mise en avant par Anderson. Les savants écrivent que les nations sont souvent imaginées par leurs idéologues et les profanes en tant qu'ayant des *origines communes* (que l'accent soit placé sur des références culturelles : des ancêtres, des héros, des légendes... ou des caractéristiques biologiques : une race, des phénotypes particuliers : le sang, le nez, le périmètre du crâne...) ainsi que une *culture commune* (que les éléments soient la langue, la religion, les normes et valeurs, les modes de vie, les traditions...). Tant les origines que la culture commune sont évidemment de caractère construit⁵ et mythique⁶ et on

⁴ Et elle est aussi partagée par bien d'autres savants consacrés à la question nationale comme, par exemple, Dominique Schnapper (1994). Dans les conceptions pré-nationales, le lien politique était un lien direct entre le Roi (ou le noble intermédiaire) et ses sujets. La notion de territoire était symboliquement bien moins importante. L'idée de la nation implique bien l'idée de la population citoyenne d'un territoire aux frontières définies, et en principe ayant la vocation d'être stables, et ayant un lien avec un Etat qui détient la souveraineté par la représentation de la nation habitant ce territoire. D'ailleurs le modèle de la nation Française, considérée par certains (dont Schnapper 1994) comme l'archétype du modèle national, est fondé au départ sur l'idée de *ius soli* ou la citoyenneté par le fait de participer à la vie sociale dans un territoire.

Les études empiriques étudient le plus souvent les sentiment d'appartenance nationale avec des approximations par le territoire. Par exemple les Eurobaromètres, García Ferrando *et al.* (1994), Sangrador (1996), Moral (1998), Moral et Mateos (1999), et Díez Nicolás (1999).

⁵ Voir entre autres les travaux d'Agulhon (1987), Hobsbawm (1992), Thiesse (1998) sur la construction de l'homogénéité culturelle par l'invention de la culture commune et leur imposition pour fabriquer les « nationaux ».

⁶ De façon synchronique, les Etats nationaux plurilingues (Suisse, Belgique, Espagne...) et multi-religieux (traditionnellement les Pays-Bas, les USA, mais actuellement bien d'autres encore...) sont fréquents. De façon dyachronique, même si on imaginait l'homogénéité culturelle dans les pays occidentaux A et B, il est clair que la vie d'un universitaire dans le pays A dans le 21^{ème} siècle ressemblerait quand même plus à celle d'un universitaire contemporain du pays B que à celle d'un universitaire du pays A du 17^{ème} siècle ou à celle d'un paysan contemporain du pays A.

trouve facilement toute sorte d'exceptions et de manque d'ajustement entre la réalité et les définitions idéologiques des nations⁷.

En ce qui concerne la mise en avant de la croyance en des origines et une culture commune il n'y aurait pas de différence entre la nationalité et l'ethnicité. Le trait qui les distingue est la dimension politique : la nation est aussi imaginée en tant que communauté politique de destin (Schnapper 1994). C'est en ceci que la nationalité s'identifie souvent à la citoyenneté. Si elle ne dispose pas d'un Etat, la nation aspire à s'en doter et la nationalité est censée remplacer ou à articuler politiquement les autres formes d'appartenances sociales (Hobsbawm 1992, Duchesne et Scherrer 2002).

Finalement, un trait sur lequel nous voulons insister est que pour l'existence des « nations » il est nécessaire que des habitants - citoyens d'un territoire s'identifient avec la communauté imaginée qui l'occupe. Seton-Watson (1977 : 5) formule ceci en disant: « Tout ce que je peux trouver à dire est qu'une nation existe quand un nombre significatif de personnes dans une communauté considèrent qu'ils forment une nation ou se conduisent comme s'ils formaient une »⁸.

Les nations existent en tant que des représentations sociales partagées avec lesquelles les individus s'identifient. Leur existence dépend du fait que les personnes croient en elles. Elles sont des « foyers virtuels » (Lévi-Strauss 1977) qui répondent au fameux théorème de Thomas : quand les personnes définissent les situations en tant que réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences. L'existence des nations requiert de l'identification. Les idéologues de la nation postuleraient qu'il est même question d'une « identité » nationale. Le terme « identité » est évidemment mal adapté analytiquement⁹ à la réalité à laquelle il prétend faire référence, car ce « foyer virtuel » n'est pas plus essentiel qu'il n'est de nature forcément permanente, et fait référence à des communautés imaginées qui sont des constructions historiques, donc

⁷ Voir le travail de G. P. Niessen (1989) à propos de la mauvaise correspondance entre groupes ethniques et Etats. Nous en parlons plus loin dans ce même chapitre.

⁸ Traduction personnelle de l'anglais.

⁹ Et cependant il paraît difficile de s'en passer complètement dans les sciences sociales. La notion d'identité est transversale à toutes les sciences humaines et son usage reste problématique à l'intérieur de chacune des disciplines concernées. Pour un aperçu des différentes traditions théoriques dans la sociologie, voir Claude Dubar (1992) Pour une critique de l'usage amalgamé du mot « identité » par les chercheurs en sciences sociales voir Brubaker et Cooper (2000)

changeantes. Le choix de ce mot en tant que « identité » peut alors être considéré comme stratégique précisément en ce qu'elle prétend induire l'idée que celle-ci devrait être unique, immuable, primordiale et de préférence dans le sens de l'élite qui compte en tirer du profit en termes de pouvoir politique.

Mais si les nations sont des communautés « imaginées », des « représentations sociales », de quelle façon ont-elles émergé ? Comment se fait-il qu'elles nous paraissent, au premier abord, cristallisées ? Dans le mythe du nationalisme, les nations précèdent les Etats puisque c'est la « volonté commune » qui fonde leur légitimité. Cependant, si nous regardons l'histoire il apparaît que, en réalité, le processus a été plutôt le contraire. Gellner (1964 cité dans Anderson 1991) dit aussi que le nationalisme n'est pas le réveil des nations à leur conscience: il invente des nations là où elles n'existent pas.

1.2. Historicité des nations.

Suivant Gellner (1989) nous pouvons trouver l'apparition des premiers Etats au moment de l'émergence des sociétés agraires, il y a quelques milliers d'années. Ceci a lieu bien avant que qu'il y ait ce soit se comprenne en tant que membre d'une nation. Les académiques qui situent l'émergence de la notion de nation le plus tôt diraient que c'est en Angleterre où, au XVI siècle les gens se voient eux-mêmes en tant que « Anglais » (Kohn 1940), cependant, seulement un petit nombre d'entre eux partage cette vision du monde à l'époque (Llobera 1995). À ce moment-là, seulement les rois et la noblesse ont une « race », le reste de la population n'ayant pas d'origines dignes de mention (Mauss 1920). Par ailleurs la diversité culturelle en termes de langues, traditions, modes de vie, était énorme dans les populations gouvernées par le même dirigeant ou à l'intérieur du même Etat (Gellner 1989). Pour illustrer cette idée de façon anecdotique, nous pouvons rappeler comment on disait à propos de l'empereur Charles V qu'il utilisait l'espagnol pour s'adresser à Dieu, le français pour parler aux nobles, l'italien pour les demoiselles et l'allemand pour son cheval.

Les nations, ces notions si familières et qui peuvent paraître si naturelles et essentielles aux profanes ont, en comparaison avec les Etats, une histoire relativement brève. Plusieurs auteurs (Anderson 1991, Gellner 1989, Hobsbawm 1992, Schnapper 1994) sont d'accord pour dire que les nations, telles que nous les

comprenons actuellement, sont, avec des précédents dans l'Angleterre du XVI, une invention propre au XVIII siècle liées aux mouvements idéologiques qui ont précédé l'indépendance des Etats Unis d'Amérique et la Révolution Française, il y a environ 200 ans. On distingue souvent entre deux conceptions de la nation : une définition civique et une définition ethnique (p.e. Smith 1991 :11, 99). La conception *civique* (antérieure historiquement) est liée au rationalisme neo-classique des Lumières et apparaît d'abord en France et les Etats Unis. La conception *ethnique* est associée au mouvement romantique et se développe en Allemagne et Russie. La conception civique est souvent liée aux notions de territoire historique, *ius soli*, l'égalité légale et politique des citoyens, la participation politique des citoyens et une culture civique, une civilisation, partagée. La conception ethnique est associée avec les notions de communauté de naissance, de descendance, *ius sanguis*, et l'emphase se fait sur le partage de la culture native et la référence a une patrie spécifique (*homeland*). Dans les faits les deux façons de comprendre la nation se sont mélangés dans des proportions différentes et tous les Etats nationaux présentent des caractéristiques des deux. Puis tant si la conception dominante a été civique que si elle a été ethnique, les nations ont suivi un processus de construction historique aux traits similaires.

Si on suit l'analyse d'Anne Marie Thiesse (1998), ce n'est pas avant 1780-1840 que les nations et les Etats nationaux sont inventés en Europe. Les nations sont alors inventées en accord avec ce qu'elle appelle un « kit IKEA » comprenant la définition d'un certain nombre d'éléments : une langue, des héros, des symboles nationaux, des traditions, un folklore etc., toujours les mêmes éléments exprimés de façon différente pour chaque nation. Dans ce premier temps, dit elle, les acteurs de cette mise en scène et manipulation sont des philosophes, des artistes, des hommes de culture et non des politiciens. Hobsbawm (1992 : 23) est d'accord avec cette première étape d'invention nationale¹⁰ et il affirme que cette phase fut purement culturelle, littéraire et folklorique, liée au mouvement romantique, et n'eut aucune conséquence particulière sur le plan politique ni même sur le plan national. Il en distingue deux autres : une étape de transformation du nationalisme (1870-1918), où, d'après lui, les critères linguistiques et ethniques acquièrent un caractère politique stratégique pour

¹⁰ Sauf pour les dates. Hobsbawm identifie la première étape entre 1780 et 1870.

la première fois. Cette période est caractérisée par l'apparition d'un groupe de pionniers et de militants de « l'idée nationale » et par le début d'une campagne politique autour de cette idée. A ce moment-là, il devient claire que la naissance de la démocratie moderne prend une forme nationale. À ce propos Schnapper (1994 : 13) nous dit « Dans tous les mouvement nationalistes en Europe de l'Est tout au long du XIX et du XX siècle, puis dans le reste du monde, la revendication de l'indépendance et de la souveraineté nationales ne se séparait pas de l'aspiration à la démocratie et de l'espoir d'émanciper les hommes¹¹. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la nation apparaissait comme le moyen de respecter ce qui est véritablement humain en l'homme, c'est-à-dire son autonomie, que symbolisent les valeurs d'égalité et de liberté. En ce sens, la nation a pour principe et pour finalité la participation de tous les hommes à l'Etat. »

Enfin, nous dit Hobsbawm, dans la période 1918-1950, il y a une troisième phase d'apogée du nationalisme où les programmes nationalistes ont acquis – ce qui n'était pas le cas auparavant - un soutien de masse, ou du moins le soutien d'une partie des masses que les nationalistes ont toujours prétendu représenter.

¹¹ C'est nous qui soulignons pour indiquer que, pour une fois, l'utilisation du mot « hommes » est bien employé ici, car il se réfère très exactement à la partie de la population ayant le sexe masculin. Il convient de rappeler que l'émancipation des femmes dans le sens où il leur sera possible de participer aussi à la nation et à l'Etat par le droit de vote et d'être élue est extrêmement récente. Ce n'est qu'au XX siècle que les femmes l'ont obtenu, bien que la première Déclaration des Droits des Femmes (1791) date seulement deux ans après la première Déclaration des droits de l'Homme (1789). Dans la plupart des pays Européens, dont en France, celui-ci n'a été acquis *qu'après la fin de la deuxième guerre mondiale* donc après même l'apogée du nationalisme et tout juste quelques années avant du début de la construction Européenne.

Quelques dates d'acquisition du droit de vote des femmes aux élections nationales suivent : les pays actuellement membres de l'UE sont en italique : Nouvelle-Zélande (1893), Australie (1902), *Finlande* (1906), Norvège (1913), *Danemark* et Islande (1915), Russie Soviétique (1917); *Autriche* et Canada (1918) ; *Grande-Bretagne*, *Irlande* (1918 pour la première fois mais sans restrictions en 1928). *Allemagne*, *Pays-Bas*, *Luxembourg*, Pologne, et Tchécoslovaquie (1919) ; USA et Hongrie (1920) ; *Suède* et (1921), Bruma (1922) ; Equateur (1929), Afrique du Sud, 1930 les femmes blanches, 1994 les femmes et les hommes noirs. *Espagne* (Pour la première fois en 1931 au moment de la II République, mais à cause de la dictature de Franco il a fallu attendre à nouveau jusqu'à 1978). Brésil, Uruguay, et Thaïlande (1932) ; Turquie et Cuba (1934) ; *Portugal* (1934 avec des restrictions, définitivement en 1976) Philippines (1937). *France* (1944), *Italie* (1945), *Belgique* (1948). Après la deuxième guerre mondiale, il y a environ 100 pays qui reconnaissent le droit de vote aux femmes. Les Nations Unies le reconnaissent en (1952), c'est-à-dire, quand même quatre ans plus tard que la Déclaration Universelle des Droits Humains (1948) ; *Grèce* (1952) Pakistan (1956). Suisse (1971), Andorre, Syrie (1973), Iraq 1980.

On peut supposer que l'idée de la nation et le nationalisme ont été acceptés de façon généralisée dans la population très tardivement. Dans la mesure où elle s'est produite, la diffusion de l'idée nationale parmi les populations est due principalement au développement de deux importantes institutions de l'Etat pour la socialisation : *l'école*, qui se démocratise, et la participation dans *l'armée* qui se généralise par la conscription masculine universelle. À ce propos Schnapper (1994 : 41) nous dit que tous les théoriciens de la nation – Rousseau, Kant, Fichte et Mauss – ont insisté sur le rôle de l'école car c'est là où on forme le citoyen. C'est par la socialisation dont l'école est un instrument essentiel dans les sociétés modernes que l'on devient membre d'une collectivité nationale. L'appartenance et le sentiment national naissent de cette intériorisation des connaissances, des normes et des valeurs communes. Les hommes sont susceptibles d'apprendre à connaître et à respecter les pratiques de la vie publique et surtout, à intérioriser l'idée qu'il existe un domaine public. Gellner (1989 : 196-197) insiste aussi sur l'importance du monopole de l'Etat sur la culture légitime. « Chaque Etat coiffe, entretient et s'identifie à un type de culture et à un mode de communication qui est dominant à l'intérieur de ses frontières et qui dépend, pour sa perpétuation, d'un système éducatif centralisé que l'Etat contrôle et souvent dirige. L'Etat monopolise la culture légitime autant que la violence légitime et peut être même plus encore ». Ce processus sera d'autant plus facilité par l'apparition de l'imprimante à types mobiles et son association avec le capitalisme, permettant de diffuser et d'homogénéiser les messages diffusés sur un grand territoire, dans un premier temps avec des livres, mais surtout au moyen de la presse périodique qui participe à créer l'idée de communauté (Anderson 1983)

L'intégration nationale n'est finalement pas du tout un processus pacifique, mais au contraire, il se fait dans et par la violence interne, en réduisant les particularismes politiques et culturels, et externe, par les guerres.

La participation de tous les hommes à l'Etat se fait sous la double forme de la généralisation du suffrage masculin et de la généralisation de la conscription masculine (Gellner 1989, Schnapper 1994). Les « nations unies » politiques naissent en général dans le fracas des guerres. Le nombre des unités politiques en Europe est passé de quelque 500 en l'an 1500 à quelques dizaines au début du XIX siècle. C'est par les guerres que la plupart d'elles ont disparu. La plupart des Etats doivent

leur existence à l'action directe d'autres Etats. Les premières institutions étatiques ont eu pour objet et pour fonction de fournir aux souverains européens les moyens de faire la guerre contre leurs voisins. Les guerres ravivent les sentiments qui unissent les individus à la collectivité ethnique ou nationale. Le sang versé sur le champ des batailles unit les combattants (Smith 1991, Schnapper 1994). Durkheim dit à ce propos : « L'image de la patrie menacée prend dans les consciences une place qu'elle n'y occupe pas en temps de paix ; par suite les liens qui rattachent l'individu à sa société se renforcent ».

Le point culminant du nationalisme a probablement lieu en Europe entre 1918-1950 (Weber 1979, Hobsbawm 1992), entre, et en lien direct avec les deux guerres féroces qui désolent le continent.

1.3. Le succès relatif de l'identité nationale.

Mais, même dans son moment d'apogée supposé, quel a été le succès véritable de la construction nationale ? Dans quelle mesure peut-on affirmer que le principe attribué au nationaliste Mazzini « à chaque nation un Etat et un seul Etat par nation » s'est accompli ? Si on identifie la nation comme la population liée à un Etat par la citoyenneté, alors ce principe résulte en une simple tautologie, mais nous avons vu que la notion de nation inclut d'autres dimensions.

Nous avons déjà évoqué deux types de critères -qui peuvent d'ailleurs coïncider ou pas- de type « objectifs » et « subjectifs »¹² que Gellner (1989 : 19) exprime de cette façon:

1) « Deux hommes sont de la même nation si et seulement s'ils partagent la même culture quand la culture à son tour signifie un système d'idées, de signes, d'associations et de modes de comportements et de communication. »

2) « Deux hommes sont de la même nation si et seulement s'ils se *reconnaissent* comme appartenant à la même nation. En d'autres termes, *ce sont les hommes qui*

¹² Lavaud les emploie aussi.

font les nations ; les nations sont des artefacts produits par les convictions, la solidarité et la loyauté des hommes. »¹³

Gellner (1989 : 12) formule le principe nationaliste en tant qu'une « théorie de la légitimité politique qui exige que les limites ethniques coïncident avec les limites politiques [...] ». Donc pour examiner si après l'apogée du modèle nationaliste, ce principe s'est vraiment imposé sur la carte du monde, il faudrait examiner dans quelle mesure les limites des *groupes ethniques* coïncident avec les limites des *Etats*. Nous avons déjà donné des définitions de l'Etat, en tant que l'ensemble d'institutions distinctes dans une société dont la fonction est de garantir l'ordre, et du groupe ethnique, en tant que groupement humain ayant des origines communes et une culture commune (supposés tant les uns comme l'autre). Mais si le repérage des Etats peut être relativement simple, comment repérer les frontières des groupes ethniques ? Ceci représente en soi à nouveau tout un débat théorique (dont les apports de Barth (1969) constituent une référence incontournable) et en admettant l'issue, une tâche méthodologique d'une grande complexité.

Reprenons, sans nous attarder au débat et conscients de prendre le risque de tomber dans la simplification, les deux possibilités de repérage qu'on avait considérées pour les nations elles mêmes, pour les accommoder aux groupes ethniques : des critères « objectifs » relatifs au partage de caractéristiques culturelles ou des critères « subjectifs » de reconnaissance mutuelle de co-appartenance à un même groupe. Examinons ce que nous pouvons trouver dans la littérature qui plaiderait pour le succès du principe nationaliste de correspondance entre l'Etat et les groupes ethniques.

Critères objectifs.

Concernant les critères « objectifs », nous disposons d'un essai de quantification de la composition ethnique de la population du monde et son organisation politique élaborée par Nielsson (1989). La rareté, la difficulté et la valeur de l'exercice méritent de prendre le temps d'exposer un peu la méthode et quelques résultats. Nielsson commence par identifier 575 catégories ethniques pour ensuite analyser

¹³ Les italiques sont de Gellner.

leurs distributions en Etats. Dans ce travail, la définition de groupe ethnique utilisée est celle proposée par Brass (1976) « n'importe quel group de personnes différent d'autres en termes de critères culturels objectifs et qui contient dans les membres qui la composent, en principe ou dans la pratique, les éléments pour une complète division du travail et pour la reproduction »¹⁴. Les 575 catégories ethniques résultent d'une agrégation des plus de 1.500 groupes ethniques que l'on peut identifier dans l'actualité d'après la définition adoptée de Brass.

Tableau 1. Distribution mondiale des catégories ethniques.

Population de la catégorie ethnique	Nombre de catégories	% de la population totale
Plus de 50 millions	12	55
De 10 à 50 millions	31	24
De 1 à 10 millions	149	18
Moins d'un million	383	3
Total	575	100

Source : Nielsson (1989)

La première constatation est la distribution aux valeurs extrêmes ainsi que la relative dispersion des catégories ethniques. Très peu de catégories (12 de 575) constituent plus de la moitié de la population mondiale alors que, à l'extrême opposé, 383 catégories représentent 3 % du total.

Examinons ensuite la correspondance entre les catégories ethniques et les Etats, l'identité biunivoque postulée par le principe nationaliste. Procédons pas à pas. Examinons d'abord la distribution de catégories ethniques par Etat (voir le Tableau 2.).

Jusqu'ici le tableau mondial semble correspondre relativement bien au principe nationaliste. La majorité des catégories ethniques (400) sont englobées à l'intérieur d'un seul Etat. Cependant 123 se trouvent réparties parmi deux, trois ou quatre Etats, et 47 d'entre elles le sont entre plus de cinq Etats. On observe donc une certaine dispersion des différentes ethnies à travers des structures politiques. Le regroupement

¹⁴ Nous ne connaissons pas les détails de l'opérationnalisation de cette définition.

ethnique à l'intérieur d'un seul Etat, même s'il correspond plutôt au principe nationaliste, n'est pas complètement acquis.

Tableau 2. Distribution des groupes ethniques selon le nombre d'Etats où ils sont présents.

Catégories ethniques	Nombre d'Etats
400	1
123	De 2 à 4
36	De 5 à 10
11	Plus de 11

Source : Nielsson (1989)

Mais qu'arrive-t'il quand on examine, à l'inverse, l'unité ethnique à l'intérieur d'un même Etat ? Ici les choses se compliquent davantage. Pour accomplir cette tâche, Nielsson fait la distinction entre plusieurs possibilités. Il définit des *Etats-nation* où plus de 90% de la population de l'Etat est composée par des membres d'une seule catégorie ethnique. Des *nations-Etats* où une catégorie ethnique représente entre 40% et 90% de la population. Finalement des *Etats multinationaux* où la catégorie ethnique la plus nombreuse comprend moins de 40% de la population. Ensuite il distingue entre des catégories ethniques mono-Etat et multi-Etat. Les catégories *mono-Etat* sont celles où 90% des membres de l'ethnie résident dans cet Etat, et les *multi-Etat* quand il en est autrement.

Ainsi nous obtenons une classification où les catégories extrêmes sont :

- Les Etats-nation à ethnie mono-Etat où 90% de la population d'un Etat correspond à une seule catégorie ethnique et 90% de celle-ci habite dans cet Etat là.
- Les Etats multinationaux et à ethnie multi-Etat où l'ethnie la plus nombreuse de l'Etat correspond à moins de 40% de la population et moins de 90% de cette ethnie réside dans cet Etat là.

Nielsson trouve (voir le Tableau 3.) que seulement 28 Etats des 161 existants à l'époque (17,3% du total) répondent à l'idéal de correspondance *biunivoque* entre nation et Etat où 90% de la population correspond à un seul groupe ethnique et 90% du groupe ethnique habite à l'intérieur de l'Etat. 38 (23,6%) sont des Etats-nation multi-Etat, c'est-à-dire dans ceux-ci plus de 90% de la population correspond à une

seule ethnie, mais cette ethnie est aussi dispersée par d'autres Etats. La catégorie la plus nombreuse est celle des nations-Etats dont 30 (18,6%) sont mono-Etat et 39 (24%) sont multi-Etat. Finalement il y a 26 (16,5%) Etats clairement multinationaux dont la majorité (24) sont en plus multi-Etat.

Tableau 3. Distribution mondiale de catégories ethniques par Etat.

	Type d'Etat	Total d'Etats	
Etat nation	Mono-Etat	28	17%
90% d'une ethnie	Multi-Etat	38	24%
Nation-Etat	Mono-Etat	30	19%
40%-90%	Multi-Etat	39	24%
Etat multinational	Mono-Etat	2	1%
moins de 40%	Multi-Etat	24	15%
Total		161	100%

Source : Nielsson (1989)

La conclusion est donc double. Alors que nous pouvons dire que la majorité des catégories ethniques se trouvent à l'intérieur d'un seul Etat, l'affirmation réciproque n'est pas vraie. Au contraire, la majorité des Etats sont composés de plusieurs ethnies qui en plus sont dispersées dans d'autres Etats. *Seulement 28 catégories ethniques parmi les 575 analysées, c'est-à-dire moins de 5%, des ethnies ont réussi l'idéal romantique de l'Etat-nation.*

Mais qu'en est-il pour de l'évolution historique de ces correspondances ? Nielsson nous fournit aussi l'analyse. Il dit qu'en suivant l'évolution de la correspondance entre Etats et catégories ethniques on trouve une évolution en U qui à son point culminant au XIX siècle.

Les Etats les plus anciens sont plutôt des nations-Etats, ceux qui émergent au cours du XIX siècle sont majoritairement des Etats-nations et, finalement, ceux du XX siècle tendent vers une plus grande complexité. Si nous tenons compte du fait que tous les empires (anciens ou modernes) étaient clairement multinationaux, on peut émettre l'hypothèse que la correspondance biunivoque semble être un phénomène relativement transitoire et qui répond plutôt au nationalisme romantique du XIX siècle.

Tableau 4. Développement historique des Etats

	Type d'Etat	Anciens Etats		XIX Siècle		XX Siècle	
Etat nation	Mono-Etat	4	25%	12	43%	12	10%
90% d'une ethnie	Multi-Etat	3	19%	4	14%	31	26%
Nation-Etat	Mono-Etat	7	44%	8	29%	15	13%
40%-90%	Multi-Etat	2	13%	1	4%	36	31%
Etat multinational	Mono-Etat	0	0%	0	0%	2	2%
moins de 40%	Multi-Etat	0	0%	3	11%	21	18%
Total		16	100%	28	100%	117	100%

Source : Nielsson (1989)

Si l'apogée du nationalisme se produit en Europe dans la première partie du XX siècle, alors il paraît, à la lumière des travaux de Nielsson, que, soit il s'agit d'un phénomène local proprement Européen, soit dans la deuxième moitié du XX siècle (jusqu'au moment des travaux de Nielsson en 1989) cette tendance se perd à nouveau.

On pourrait être tenté de dire, en nous appuyant sur Nielsson, qu'à *quasiment toutes les époques il y a autant de frontières inter-nationales à l'intérieur des Etats que parmi ceux-ci.*

Il est aussi intéressant d'examiner, même brièvement, la distribution des langues. Ceci est pertinent pour plusieurs raisons. D'abord, le partage de la langue est un trait culturel important dans le modèle national démocratique. Son importance particulière lui vient du fait qu'elle permet ou entrave la communication sociale nécessaire pour le débat politique et la formation d'une opinion publique. Dans l'analyse historique de Hobsbawm (1992) d'ailleurs il dit que ce n'était pas le fait d'avoir le français comme langue maternelle (ce qui était rare) qui faisait de quelqu'un un Français, ça n'empêchait pas le pacte politique, mais ce qui était cruciale était la volonté d'acquérir la langue. Ensuite, et pour ces mêmes raisons, l'acquisition de la langue a reçu l'attention particulière de l'Etat. Elle a été imposée par l'intermédiaire de l'école, dans un effort de socialisation des populations à la nation.

Lamo de Espinosa (2001) constate que la diversité linguistique dans le monde est encore plus grande que la diversité ethnique trouvée par Nielsson, puisqu'on trouve 6700 langues en usage. À nouveau la concentration d'usagers sur un petit nombre de

langues est assez élevée : les 10 langues les plus utilisées dans le monde concentrent plus de la moitié des habitants de la terre. Considérant l'étendu de ces langues, on pourrait se dire que la plupart des pays pourraient être monolingues. La réalité est juste le contraire, comme le suggère le fait que *le nombre moyen d'usagers par langue est d'environ un million de personnes et le nombre moyen de langues par Etat est de 30.*

Le continent avec le moins de langues, le continent le plus normalisé est l'Europe. Le nombre moyen d'usagers par langue en Europe est de 4,4 millions, c'est-à-dire quatre fois plus grand que la moyenne mondiale. Par ailleurs, le nombre moyen de langues par Etat en Europe est de 4,6, environ six fois plus petit que la moyenne mondiale¹⁵. Ceci est sans doute une conséquence des efforts des Etats Européens à vocation nationale qui ont autant insisté sur l'apprentissage par la population citoyenne d'une (ou un très petit nombre de) *lingua franca* et parfois (et en France de façon particulièrement saillante) sur l'éradication d'autres langues en usage, si non pas dans la sphère privée, au moins dans la sphère politique.

Critères subjectifs.

Quant aux critères subjectifs d'appartenance à une nation, nous avons dit que l'on considère que deux individus sont de la même nation s'ils se reconnaissent comme appartenant à la même nation. Cette définition implique donc l'acceptation de l'idée de la nation de la part des citoyens. Qu'en est-il donc de l'état des consciences des citoyens à propos de l'idée nationale ? Disposons nous d'informations historiques représentatives sur l'adhésion subjective des populations à l'idée de la nation et leur évolution ? Que savons nous à propos de la reconnaissance par les gens de leur appartenance à une même nation ?

Il me paraît bien plus difficile, voir une prétention vaine d'obtenir des informations historiques fiables à ce propos. À ma connaissance, nous ne pouvons pas trop savoir vraiment ce qu'il en est. Ceci est dû à plusieurs raisons : premièrement, tel que le dit Hobsbawm (1992) les idéologies officielles des Etats et des mouvements

¹⁵ Le cas à l'extrême opposé est celui de l'Océanie avec un nombre moyen de 50 langues par Etat et un nombre moyen de 25.000 personnes qui parlent chacune d'entre elles.

nationalistes ne permettent pas de découvrir ce qui se passe dans l'esprit des citoyens. Ces discours *assument* et *postulent* par leur langage performatif que c'est ainsi. Le fait de trouver des documents écrits utilisant ces termes *ne nous parle que des représentations de leurs auteurs* y compris quand il s'agit de théoriciens en sciences sociales, ce qui nous conduit au deuxième argument.

Il a été relativement rare dans les sciences sociales, de penser dans des termes autres que ceux qui sont configurés par le cadre de l'Etat national. Ceci est sans doute dû au contexte socio-politique dans lequel les sciences sociales elles mêmes sont apparues dans l'histoire, à commencer par l'histoire même. L'existence des nations en tant que cadre collectif de la vie sociale a été une base fondamentale pour les sciences sociales¹⁶. Ainsi Wieviorka (1996) et Thiesse (1998) le soulignent, la discipline scientifique de l'histoire a émergé en tant que science sociale avec une relation co-substantielle avec la nation. L'histoire a été au service de l'Etat pour justifier l'existence de la nation, comme le dirait Renan, en se souvenant ou en oubliant certains événements.

Dans notre discipline sociologique, certains des fondateurs, comme d'ailleurs Weber, étaient explicitement nationalistes¹⁷. Les paradigmes usuels des sciences sociales ont été fondés sur l'analyse des « sociétés » qui sont identifiées en tant que des ensembles de relations à la fois sociales, légales et économiques à l'intérieur des Etats nationaux.

Wolf (1982 : 7-9) pense que l'habitude de traiter des entités nommées Iroquis, Grèce, Perse, ou les USA en tant que des entités fixées et opposées les unes aux autres par des architectures internes et des frontières externes interfère avec notre capacité de comprendre leurs rencontres et confrontations mutuelles. Il indique que le moment où la science fait le faux-pas qui entrave maintenant notre analyse s'est produit justement au moment où les sciences sociales se sont distinguées et séparées dans des disciplines différentes : sociologie, économie, science politique... Il trouve que ceci est particulièrement tragique dans le cas de la sociologie, dont la fonction politique

¹⁶ Pour une analyse critique sur les autres sciences sociales voir Wolf (1982 : 7-9).

¹⁷ Voir Schnapper (1994 : 15)

fut à sa naissance (il cite Comte, Saint Simon et Stein) de comprendre comment restaurer et maintenir l'ordre social suite aux temps de rébellion et révolution. Pour accomplir ceci, dit-il, l'attention est déviée du contexte économique, politique et idéologique et portée sur les relations sociales et le consensus moral. Le désordre est identifié comme une conséquence des divergences de traditions et croyances à partir des normes communes. La Société en général est finalement identifiée avec *une* société particulière ayant besoin d'être ordonnée par un Etat et donc identifiée avec un Etat-nation. Un Etat-nation est alors conçu comme une structure de liens sociaux identifiée par un consensus moral plutôt que comme un nœud de relations économiques, politiques et idéologiques connectées à d'autres nœuds. Avec une position particulièrement critique, Wolf continue en disant que ce sont des relations sociales vides, plutôt que les forces économiques, politiques ou idéologiques qui sont alors devenues les facteurs primordiaux de la théorie sociologique et, puisque celles-ci ont lieu à l'intérieur du « cercle enchanté » de l'Etat-nation, ce sont les Etats-nation, chacun dirigé par leurs relations internes, qui ont été considérés comme les acteurs significatifs de l'histoire¹⁸.

Charles Tilly (1984 : 11) critique aussi cette idée de que « la société est une entité séparée ; que le monde se divise en “sociétés distinctes” chacune avec leur culture, gouvernement, économie et solidarités, plus ou moins autonomes » qu'il qualifie en tant que le premier des « huit postulats pervers » de la science sociale du XX siècle. Certains, dont Sylvia Walby (2001), ont entrepris des essais prometteurs pour développer des notions théoriques visant à rendre compte des différents degrés de superposition entre les sphères politiques, économiques et culturelles pour aller au-delà de la notion de « société » identifiée avec l'Etat nation. En particulier elle développe un ensemble de notions pour rendre compte de degrés de « sociétalisation » différents.

Les conclusions de ces analyses critiques, en particulier celles de Wolf, sur la vision adoptée par les sciences sociales, en particulier par la sociologie à propos des

¹⁸ Wolf (1982) propose ensuite un essai monumental de compréhension de l'histoire non pas en termes de sociétés closes dont les étiquettes cachent les interdépendances, mais en termes d'articulations relations et de processus ayant lieu au sein de réseaux économiques, politiques, idéologiques souvent trans-nationaux.

« sociétés » finalement ne sont pas si loin de ce que nous avons appris avec de la définition d'Anderson à propos de comment les nations sont conçues. Anderson nous disait que celles-ci sont imaginées en tant que des profondes communautés horizontales où la fraternité supposée cache les relations d'exploitation et domination qui existent dans chacune d'entre elles. Ainsi, on a l'impression que les analyses des sciences sociales sont souvent imprégnées (de façon intentionnelle ou pas), même encore aujourd'hui, même certaines parmi celles censées analyser ce phénomène¹⁹, d'idéologie nationaliste. Beaucoup parmi nous avons été intellectuellement socialisés à penser que l'identité nationale était une donnée.

Nous pensons que les études cherchant à établir les niveaux d'adhésion de la population générale à l'idée de la nation sont relativement rares (ayant lieu plutôt dans les cas de concurrence politique entre différentes définitions de nations, comme en Espagne²⁰) et sans doute assez récents. Sans en avoir une idée précise, je doute qu'ils soient antérieurs à la deuxième moitié du vingtième siècle. Indubitablement ceci est du tout d'abord à l'institutionnalisation tardive de la sociologie en tant que science sociale reconnue dans les milieux universitaires, mais aussi à l'usage encore bien plus récent dans celle-ci des méthodes de recherche par enquêtes représentatives de la population. Et encore, ceux-ci pêchent parfois de justement *chercher à établir*, à prouver, et non pas à s'interroger sur, à découvrir, l'état de la question²¹.

A titre de données de cadrage, nous pouvons indiquer quelques résultats provenant de l'étude sur l'Identité Nationale effectuée par les 23 pays participant à l'International Social Survey Program (ISSP) en 1995. Ces résultats ne correspondent pas exactement au critère subjectif proposé par Gellner, ils ne nous disent pas dans quelle mesure les habitants se reconnaissent appartenant à telle ou

¹⁹ Voir les critiques de Bouysse-Cassagne et al (1983), Lavaud (1992, 2000), Brubaker et Cooper (2000).

²⁰ Voir entre autres les travaux de García Ferrando *et al* (1994), Moral (1998) Moral et Mateo (1999). En France, ça mérite la peine de voir les travaux qualitatifs de Sophie Duchesne (1994, 1997, 1999) à propos des idées sur la citoyenneté française.

²¹ C'est bien le cas des Eurobaromètres dont la fonction est autant - voir plus - programmatique que de vraie découverte de l'état de la question. Pour un commentaire critique de l'évolution des items utilisés dans les Eurobaromètres pour *prouver* l'existence de l'identité Européenne, voir Duchesne et Froigner (1995).

telle nation²² (on a l'impression une fois de plus que l'identification est considérée acquise) Au moins il nous disent quelles sont les critères que les habitants considèrent comme importants pour définir la frontière entre le « nous » national et les autres, l'appartenance ou l'exclusion par rapport à un groupe national particulier. L'ISSP proposait de qualifier sept critères avec une échelle de 4 points : pas du tout important, un peu important, assez important ou très important. Les critères proposés étaient : a) Être né dans le pays ; b) avoir la nationalité du pays ; c) avoir vécu la plupart de sa vie dans le pays ; d) être capable de parler la langue du pays ; e) avoir la religion majoritaire du pays ; f) respecter les institutions du pays ; g) se sentir du pays²³.

Díez Nicolás (1999) a proposé un indice d'importance à partir des fréquences de réponse pour les modalités de l'échelle²⁴. Nous présentons dans le Tableau 5 les résultats de ces indices par pays et par critère d'appartenance à la nation. Nous avons ordonné les critères par ordre de plus à moins pertinents (en moyenne) aux yeux des habitants de ces pays. Nous avons ordonné aussi les pays selon la mesure où ils ont trouvé ces critères pertinents en moyenne pour définir l'appartenance à la nation. Les pays participant aux enquêtes de l'ISSP membres de l'UE sont en italique.

À la lumière des résultats, nous constatons que pour les populations de ces 23 pays en moyenne les critères les plus importants sont : a) le sentiment d'appartenance au pays ; b) parler la langue du pays ; c) respecter les institutions du pays et d) avoir la nationalité du pays ; e) avoir vécu la plupart de sa vie dans le pays ; f) être né dans le

²² Ayant vu le questionnaire de l'enquête de 1995 « National identity » de l'ISSP nous savons qu'il serait possible d'examiner le niveau d'adhésion mais nous n'avons pas eu accès aux données et les publications sur cette enquête que nous avons eues n'en font pas référence.

²³ Cette opérationnalisation des rapports à la nation fait appel à la dimension territoriale, au rapport au pays, à la « terre patrie ». Cette façon de procéder est la plus fréquente dans les enquêtes par questionnaire, si pas l'unique, et c'est aussi celle que nous allons employer.

²⁴ L'indice est construit sur la base de la différence entre la proportion de réponses où l'on trouve la dimension importante ou très importante et la proportion de réponses qui la trouvent pas ou peu importante. On ajoute 100 pour standardiser les réponses. Les valeurs supérieures à 100 indiquent un haut degré d'importance et celles inférieures à 100 un degré d'importance bas. Plus le chiffre est proche de 200, plus le consensus est grand dans la population à propos de l'importance du critère.

pays et, en dernier, ayant plutôt peu ou pas d'importance g) avoir la religion du pays²⁵.

Tableau 5. Indice du degré d'importance accordé à chacun des critères pour considérer quelqu'un en tant que membre d'une nation

Pays	Sent.	Langue	Instit.	Nat.	Vie	Naiss.	Religi.	Moyenne
Philippines	191	185	178	193	183	193	167	184
Bulgarie	187	175	168	174	158	172	139	168
Pologne	191	181	165	172	163	161	104	162
Autriche	183	186	181	179	155	140	105	161
Italie	182	172	172	166	169	157	106	161
USA	171	184	184	183	145	136	107	159
Espagne	177	163	175	164	165	156	94	156
Irlande	190	84	175	183	164	172	108	154
Slovénie	181	188	171	165	153	137	69	152
République Tchèque	184	189	166	169	160	141	49	151
Slovaquie	188	184	173	170	153	130	56	151
Russie	184	161	168	157	157	140	76	149
Lettonie	188	170	185	139	160	130	68	149
Grande-Bretagne	153	173	170	170	146	155	70	148
Norvège	178	174	178	166	141	138	62	148
Hongrie	196	193	127	152	153	136	73	147
Australie	188	174	188	177	123	112	64	147
Suède	170	191	195	167	126	101	39	141
Canada	175	161	184	172	150	89	55	141
Nouvelle-Zélande	163	190	164	174	142	124	18	139
Allemagne	148	175	176	160	130	107	59	136
Japon	176	140	139	164	135	136	57	135
Pays-Bas	163	190	164	153	118	104	18	130
Moyenne	179	173	172	168	150	138	77	151

Source : adaptation propre à partir de Díez Nicolás (1999 : 95)

Il est intéressant de constater que pour les populations concernées, en moyenne, le plus important des critères est justement le critère d'appartenance subjective. En ce

²⁵ Cet élément est significativement plus important, parmi les pays membres de l'UE, dans les pays catholiques que dans les pays protestants.

sens ils adhèrent à l'idée que ce sont les représentations que se font les personnes sur les territoires auxquels ils se sentent appartenir qui ont le plus d'importance pour établir l'appartenance à la nation.

Ensuite, le critère favorisé est celui du partage de la langue du pays. Díez Nicolás rappelle qu'il s'agit ici de l'instrument pour la communication sociale, nécessaire pour participer au débat politique dans les Etats démocratiques bien que dans le raisonnement des répondants les considérations pour trouver la langue importante puissent être d'ordre non politique (des raisons pratiques quotidiennes, des raisons d'affiliation sociale...).

En troisième lieu vient le respect des institutions garantes de l'ordre du pays et qui, dans les Etats démocratiques, sont censées représenter la volonté du peuple et l'intérêt général. Ceci est à nouveau proche d'une dimension citoyenne de la nationalité.

La naissance, plus liée aux origines, et le partage de la religion majoritaire, une idée très liée au partage de valeurs et une culture commune culturel viennent à la fin de la liste.

On a l'impression que la vision des citoyens sur l'appartenance à la nation est plus proche des critères volontaristes et citoyens (vouloir faire partie de la nation, pouvoir participer par la langue et avoir confiance et respect du jeu des institutions), d'une vision civique de la nation, que des critères de type plus communautaires à propos du partage des origines et d'une culture commune, plus proches à une vision ethnique de la nation.

Cette étude nous apprend l'importance attribuée par les profanes au sentiment d'appartenance subjectif à une nation (par l'intermédiaire de son territoire). Elle nous apprend aussi que, aux yeux des répondants, le *sentiment d'appartenance* à une nation, est très fortement lié à *l'identification avec* une nation, son territoire²⁶,

²⁶ Les coefficients de corrélation entre les réponses à ces deux questions qui sont posées de façon indépendante à des moments séparés dans le questionnaire sont très élevés pour chacun des pays participant dans l'étude.

question théorique dont nous allons nous occuper de façon plus approfondie plus tard dans cette thèse.

Malheureusement, elle ne nous apprend pas²⁷ quels sont les degrés d'adhésion des populations aux Etats nations des pays dans lesquels elle a été effectuée, pas plus qu'elle ne nous dit quels sont les mécanismes qui les expliquent.

Finalement nous constatons que nous connaissons de fait relativement peu sur le niveau d'adhésion subjective de la population à l'idée nationale. À cause de ce manque d'information, mais aussi pour des raisons théoriques, nous pensons qu'une recherche sérieuse à propos de l'adhésion subjective à l'idée d'Europe ne peut en fait pas se passer d'étudier en même temps, dans les mêmes termes, les degrés d'adhésion de la population à d'autres niveaux territoriaux comprenant au moins les nations, et si possible les régions et les localités.

L'identité Européenne n'est pas à construire face à des identités nationales (régionales, locales...) données, fixes, déjà parfaitement acquises et cristallisées, mais elles sont toutes en permanente reconstruction et consolidation. Elles sont probablement aussi en interaction et interdépendantes les unes des autres. Étudier certaines identités en oubliant les autres risque d'omettre le caractère essentiellement processuel de toutes les identités. Nous aurons l'occasion d'examiner plus en détail ces questions dans une autre partie de la thèse. Pour l'instant examinons ce qu'il en est pour la construction de l'identité Européenne.

2. VERS LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITE EUROPEENNE.

« L'Europe n'émerge nullement d'un passé qui la contredit. Elle émerge à peine de notre présent parce que c'est notre futur qui l'impose » E. Morin (1988).

Seule une mauvaise géographie qui ne tiendrait pas compte du temps pourrait attribuer à l'Europe des contours fixes. Ceux-ci ont beaucoup changé au cours des siècles. De même seule une histoire qui manquerait à ses propres principes serait capable de conférer à l'Europe un contenu unique et invariable qu'il soit religieux,

²⁷ Telle que nous la connaissons à partir de l'ouvrage de Díez Nicolás (1999). Nous n'avons pas eu la possibilité d'examiner les données de l'enquête.

juridique, économique, éthique, politique ou culturel. L'histoire et la géographie de l'Europe sont celles de ses frontières et ses conflits²⁸. Forcément, ceci n'est pas différent de façon essentielle de l'histoire de n'importe quelle unité politique dans son intérieur, sauf que l'oubli et l'erreur historique ont été essentiels pour la création des nations. De façon interdépendante, l'histoire des Etats-nations est pleine de conflits politiques et militaires intérieurs et extérieurs qui ont fait que leurs frontières changent au fil du temps. Si ceci est peut-être moins saillant pour les vieux Etats de l'ouest de l'Europe, aux frontières plus ou moins fixées (le Portugal, l'Espagne, la Grande Bretagne, la France-quoi que sous l'occupation de Hitler elle fut divisée en deux) depuis plusieurs siècles - la frontière Hispano-Portugaise étant là plus ancienne et la plus stable (depuis le XIII siècle) - à l'est de l'Europe les frontières ont continué à se re-dessiner jusqu'à l'actualité.

Au fil du temps il y a eu en Europe des forces qui ont agi, consciemment ou pas, dans le sens de l'unification d'un espace au départ morcelé. La première union d'une assez grande partie de notre coin du monde a été réalisée par Rome (Pomian 1990, Toulemon 1994), au moyen de la guerre et la diplomatie. À son apogée, au deuxième siècle, tout autour de la Méditerranée mais aussi à l'ouest d'une diagonale partant de l'Ecosse jusqu'aux Balkans en suivant le Rhin et le Danube, pour la première fois les habitants d'une bonne partie de l'Europe sont unis par les mêmes lois, l'usage des mêmes langues commune de culture et de communication (le latin et le grec) et une défense commune contre les peuples nomades du nord et de l'est. Suite à la chute de l'Empire Romain par les invasions des Goths, la deuxième unification partielle à été réalisé par Charlemagne, parfois appelé *Pater Europae*, curieusement avec des frontières proches de la première Communauté des Six. Mais la tradition franque et féodale du partage de l'héritage ont à nouveau défait cette unité. Une très grande accumulation de pouvoir politique et d'étendue territoriale en Europe – non exempte de tensions - se fera plus tard sous la couronne de Charles V, appelé *futurus Europae dominus*. À d'autres moments l'Empire Germain (S. XI), l'Empire Austro-Hongrois (S. XIX) la France de Napoleon (S. XIX) ou encore l'Allemagne du III Reich sous Hitler (S. XX) dominaient politiquement des grandes portions de l'Europe.

²⁸ Voir l'ouvrage de Pomian (1990) pour une histoire des conflits et des convergences en Europe.

Cependant ces moments où une partie de la géographie Européenne était sur la domination d'un même pouvoir politique n'ont quasiment rien à voir avec l'idée d'une Europe unie. Au contraire, ils ne sont que des exemples - où, certes, un camp particulier avait réussi davantage sur les autres - des conflits politiques ayant lieu dans ce continent. L'idée de l'unité Européenne il faut la chercher ailleurs.

Bien que ce soit tentant d'attribuer l'idée de l'unité Européenne à l'époque romaine, la notion même d'Europe est une invention, comme dans le cas de la nation, relativement récente. Pour les Grecs et les Romains, l'Europe n'existait pas (Mendras 1997). De même, bien que l'on ait souvent dit que Charlemagne était le premier Européen (d'où son appellation dans certains textes de *Pater Europae*), par opposition à l'Empereur de Byzance, et que, d'une certaine façon, il donne naissance au mythe de l'union politique Européenne, à cette époque-là, la notion pertinente et plus souvent utilisée est celle de la Chrétienté : *Christianitas* ou *Respublica Christiana* (Mendras 1997).

D'après Pomian (1990), le premier véritable façonnement de l'Europe, morcelée politiquement, est culturel, et il ne concerne que les élites. Il se produit entre le XII et le XVI siècle et correspond à la chrétienté latine. À ce moment-là, les élites politiques et intellectuelles partagent une culture scholastique et chevaleresque, ayant le latin comme langue de communication, communes à toute l'Europe. En même temps commence à se dessiner la culture bourgeoise des oligarchies urbaines de la Flandre, l'Italie du Nord et de la Rhénanie. À la différence des deux autres traditions, même si beaucoup de ses éléments sont communs sur le continent, la culture bourgeoise transmet son « savoir faire » lié au métier dans les langues vernaculaires.

Suit le mouvement culturel-philosophique de la Renaissance (où encore le mot Europe n'est que très rarement employé) forgeant la culture humaniste qui sera encore un bien commun des élites Européennes à partir du XV siècle. Cependant, en même temps qu'à cette époque l'Europe devient une véritable « communauté de pensée », une *Respublica litterarum*, de l'intérieur même de cette culture humaniste s'annonce déjà une vernacularisation de la littérature intellectuelle. Les clivages culturels de production de la pensée seront définitivement accentués par l'arrivée de la Réforme, qui marque la fin de l'unité religieuse de l'Europe et renforce la

nationalisation. C'est curieusement simultanément à cette tendance de différenciation nationale que l'Europe prend conscience de soi et que la notion d'Europe prend le pas sur celle de chrétienté, par sa double exposition aux découvertes du nouveau monde et face à l'empire Ottomane.

Pourtant, il faudra encore attendre jusqu'au XVIII^e siècle moment de la deuxième unification culturelle, où la *Respublica litteraria* devient l'Europe des Lumières, pour que l'Europe soit vraiment conceptualisée : en 1732 le mot, qui n'était pas présent en 1684, intègre le dictionnaire français. La *lingua franca* n'est plus le latin ni l'italien, mais le français, que toutes les élites parlent en Europe. Cette nouvelle « communauté de pensée » est si réussie que Burke dit « Aucun Européen ne peut être un exilé complet dans quelque partie de l'Europe que ce soit ».

En ce qui concerne l'union proprement politique, d'après Toulemon (1994), on peut trouver des précédents de l'idée d'union politique des États et des peuples en Europe au moins depuis le XVI^e : Grotius en Hollande et Crucé en France ; au XVII^e Penn en Angleterre ; au XVIII^e l'abbé de Saint-Pierre, Rousseau, Voltaire et encore Kant. Plus impressionnantes encore sont les prédictions du comte de Saint-Simon et Thierry en 1814 qui annoncent, après une période de guerres et de révolutions, l'avènement d'une Communauté européenne disposant d'un Parlement supranational, ou encore Victor Hugo qui en 1849 nous dit : « Viendra un jour où toutes les nations du continent, sans perdre leur personnalité seront fondues étroitement dans une unité d'ordre supérieur en créant la « Fraternité Européenne ». Dans le XX^e siècle » dit-il, « il y aura une nation extraordinaire qui sera grande, illustre, riche, pacifique et libre, une nation qui s'appellera Europe »

Cependant, la vraie construction institutionnelle Européenne commence dans les années cinquante du XX^e siècle, à l'inverse du cas des nations, avec un souvenir encore très vif des horreurs de deux guerres qui, dans une même génération, ont ravagé et désolé le continent au prix de 100 millions de morts au nom des nationalismes exacerbés. La construction de l'Europe commence, tout en gardant la mémoire historique, justement comme un essai conscient de dépasser frontières et conflits. On ne peut pas dire que la construction Européenne se fonde sur des

justifications géographiques, historiques, culturelles, religieuses, linguistiques, ethniques, mais sur la volonté politique.

Après l'invitation de Winston Churchill, en 1946, pour fonder les « Etats Unis d'Europe », la coopération Européenne commence de plein pied avec la fondation de la CECA, en 1950, à l'initiative des français Jean Monnet et Robert Schuman. Il s'agit d'un accord de commerce amical pour le charbon et le fer qui réunit des anciens ennemis de guerre : France, Allemagne, Italie, Belgique, Pays-Bas et Luxembourg. En 1957 suit le Traité de Rome pour l'établissement d'un Marché Commun. Ces accords représentent des gestes de réconciliation fantastiques pour la paix dans le continent sur la forme de coopération économique et les bases pour la construction Européenne.

La description et l'analyse du développement historiques de la construction Européenne prendrait une place dont nous ne disposons pas ici²⁹. Notons seulement qu'il s'agit bien depuis le début d'un projet politique, freiné quasiment dès son départ par l'arrivée au pouvoir en France du général De Gaulle, dont l'aspect économique n'a été que le premier versant plus facile à la négociation. Il s'agit aussi, tel que l'exprime Robert Toulemon (1994) d'une « tentative sans précédent, un grand dessein d'une audace et d'une difficulté inouïes : unir pacifiquement des peuples longtemps ennemis dont le passé est plus riche de conflits que de coopération ». Ou encore dans les paroles de Dominique Wolton (1998), la construction Européenne est un « pari immense réalisé pour la première fois dans l'humanité, de manière volontaire, démocratique et pacifique, [construire] la plus grande démocratie du monde, celle de 370 millions d'Européens à partir de vieux peuples, déjà régis par des régimes démocratiques et depuis longtemps en conflits réciproques ! Et ce alors que les deux faits qui justifiaient ce projet pharaonique ont disparu : le souvenir de la guerre et le communisme. Cette ambition condense à la fois la volonté de conjurer l'Histoire et le désir de porter de manière exemplaire les valeurs du modèle démocratique occidental, à une échelle jamais atteinte ». Ce projet ambitieux se

²⁹ Voir l'ouvrage de Toulemon (1994) pour une perspective française. Pour une description, assez sèche, mais aussi très complète sur le plan institutionnel, il est possible de trouver au site web de l'Union Européenne <http://europa.eu.int/abc/history> une description des événements majeurs année par année jusqu'en 2003.

trouve face à deux défis de très grande portée dans un futur si proche que 2004 : l'incorporation de dix nouveaux membres qui feront l'Europe des vingt-cinq, et l'adoption (éventuelle) d'un Traité instituant une Constitution pour l'Europe, qui donnerait une forme juridique à « l'objet politique non identifié » qu'est aujourd'hui l'Union Européenne.

Cependant, malgré les paroles optimistes et grandioses de Wolton, la troisième unification Européenne, cette fois-ci politique, renvoie à bien de questions problématiques. Parmi celles-ci, nous pourrions dire, en suivant Wihtol de Wenden (1999) que, tel qu'auparavant ce fut le cas des Etats nations³⁰, sans doute « Un des plus grands défis qui auquel l'Europe doit faire face est celui de la citoyenneté [...] une fois que l'Union Européenne est construite il est nécessaire d'inventer les Européens ».

Qui sont donc les « Européens » ? Qu'est-ce qu'être Européen ? Les institutions et les savants proposent certaines réponses. Et les habitants mêmes de l'Europe se reconnaissent-ils en tant qu'Européens ? Et si c'est ainsi, quels sont les mécanismes à l'œuvre dans leur identification ? Dans la section qui suit nous voulons donner quelques éléments de réponse, ou plutôt de débat, sur ces questions. Nous présentons quelques éléments concernant l'identité Européenne institutionnelle, la citoyenneté formelle.

2. 1. L'émergence de la citoyenneté dans la construction Européenne.

L'examen du processus de la définition de la citoyenneté Européenne est important en ce qu'il précise les limites d'inclusion et d'exclusion instituant un corps social et politique tel que défini par les institutions. Les définitions données par les institutions à propos de l'identité Européenne sont cruciales, car les institutions de l'ordre (les Etats et l'UE) ont un pouvoir en tant qu'agents d'identification de nature qualitativement différente et supérieure à tout autre agent. Tel que le diraient Bourdieu et Foucault, les institutions de l'ordre détiennent le monopole, ou cherchent

³⁰ Autant les nationalistes de l'époque, tels que D'Azeglio (1861) que les historiens du nationalisme, Aghulon (1987) coïncident pour dire qu'une fois faits les Etats (l'Italie, la France), il est nécessaire de faire les citoyens (les Italiens, les Français).

à détenir le monopole, non seulement de la violence physique légitime, mais aussi de la violence symbolique légitime. Celle-ci comprend le pouvoir de nommer, d'identifier, de catégoriser et d'énoncer quoi est quoi et qui est qui.

La première formulation de la citoyenneté Européenne n'apparaît dans les textes qu'en 1992, bien que, tout au long de l'histoire de la construction Européenne, il y a eu des moments de réflexion autour de cette notion. Bien que les premiers et les plus visibles des acquis de la construction Européenne aient été d'ordre économique (la suppression des douanes, la création d'un marché commun, la convergence monétaire et la création de l'Euro), le projet politique a été présent depuis le début dans certains courants des architectes de l'Europe. Juste après l'appel de Winston Churchill pour construire les « Etats-Unis d'Europe » en 1946 et 47 sont fondés deux mouvements pro-Européens. Cependant ils ont des visions de l'Europe bien différentes : le premier, « l'Union Européenne des Fédéralistes », crée à Paris, l'autre le « *United Europe Movement* » crée par Churchill pour contrecarrer l'influence du premier. Le premier est propice à une organisation politique supranationale, le deuxième y est hostile et prône une coopération intergouvernementale.

Dès 1952, un an après la création à Paris de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) et plusieurs années avant la création de la Communauté Economique Européenne par le Traité de Rome de 1957, les Six signent à Paris le traité sur la Communauté Européenne de Défense (CED). L'année d'après, Paul-Henri Spaak, président de l'Assemblée *ad hoc*, remet au Conseil de la CECA un projet de traité instituant une Communauté européenne *politique* qui aurait pour objectif de protéger les droits de l'homme et les libertés fondamentales, de garantir la sécurité des États membres contre les agressions, d'assurer la coordination de leurs politiques extérieures et d'établir progressivement le Marché commun. Le projet en prévoit les institutions : un Conseil exécutif européen, un Parlement composé de deux chambres, un Conseil des ministres nationaux, une Cour de justice et un Comité économique et social.

Cependant l'opposition que le CED et tout projet politique trouvent à l'époque en France, d'abord de la part du président Mendés France, puis surtout de la part du général Charles de Gaulle (qui avait une vision de l'Europe semblable à celle des

anglais mais qui ne les voulait pas non plus dans le projet), feront que toute construction politique sera gelée (Toulemon 1994). Dorénavant, bloquée sur les autres dimensions, la construction Européenne se structure principalement autour de la coopération économique. Il faudra attendre 40 ans pour l'avènement de la première institution de la citoyenneté Européenne. Pendant ces années l'idée de créer une union politique regagne terrain.

En 1961 les Six expriment à Bonn leur volonté de créer une union politique. En 1963 (pendant que de Gaulle bloque tant l'élargissement de la CEE que son approfondissement), la Cour de Justice Européenne (créée en 1958) précise que la communauté constitue un nouvel ordre juridique au profit duquel les Etats membres ont consenti à limiter leurs droits souverains. En 1964, cette même cour pose le principe de la primauté du droit communautaire sur le droit interne.

En 1972 la Communauté Européenne parle pour la première fois de « personnes » et non seulement « d'Etats » ou de « pays ». La Déclaration de Copenhague affirme que le but des Etats membres est de construire une société conçue et réalisée au service des hommes. Cette société a une identité fondée sur les principes de la Démocratie représentative, la légalité, la justice sociale, le progrès économique et le respect des Droits de l'Homme. Suit en 1973, toujours à Copenhague, une déclaration sur l'identité Européenne. Celle-ci parlait de l'urgence de se centrer sur « l'héritage » commun et d'assurer la survie de la « civilisation » que les pays de la CEE et les potentiels nouveaux membres étaient censés partager (Hansen 2000). Puis à Paris, en 1974, on demande à Leo Tindemans l'élaboration d'un rapport sur la construction politique Européenne. Le rapport contient un chapitre nommé « l'Europe des citoyens » qui parle de la protection des droits des citoyens et de l'établissement de mesures grâce auxquelles il soit possible de percevoir la naissance d'une conscience Européenne. Il suggère que les individus aient la possibilité de recours direct à la Cour de Justice Européenne, l'unification des passeports, la disparition des contrôles aux frontières, l'équivalence des diplômes d'études et la création de la Fondation Européenne pour la compréhension et l'entente entre les peuples. Bien que peu des suggestions de Tindemans aient été immédiatement adoptées à l'époque, celles-ci ont fourni les bases de réflexion sur la condition juridique et sociale commune de la citoyenneté Européenne.

L'étape suivante du développement de la citoyenneté commune Européenne concerne la participation démocratique par l'élection directe du Parlement européen au suffrage universel. Le Conseil se prononce sur celle-ci en 1975 et elle a lieu pour la première fois en 1979. Cependant nous y reviendrons, les procédures d'élection ne sont pas les mêmes dans tous les pays.

Entre temps, en 1976, Le Conseil rend publique une déclaration d'intention de construction de l'Union Européenne.

En 1984 la Déclaration de Fontainebleau considère qu'il est indispensable que la Communauté réponde à la confiance des peuples en adoptant des mesures appropriées pour renforcer et promouvoir leur identité et image face aux citoyens et face au monde. Pour ce-faire, le conseil crée un comité *ad hoc* nommé « Europe des citoyens ». En 1985 le rapport final conseille des mesures de caractère hétérogène y compris l'application de politiques pratiques (la prohibition de la double imposition), des mesures d'image et d'identité (l'usage de l'hymne et du drapeau), et des mesures concernant la condition particulière de « l'Européen », entre elles l'accès au vote municipale au lieu de résidence. Par ailleurs, le Projet Spinelli, Projet du Traité de l'Union Européenne, approuvé en 1984 par Parlement Européen, consacre dans l'article 3 la notion de Citoyenneté de l'Union : Les citoyens des Etats membres sont, de ce fait citoyens de l'Union. La citoyenneté de l'Union est liée à la qualité de citoyen d'un Etat membre ; elle ne peut pas être obtenue ou perdue séparément. À nouveau, très peu de tout ceci est adopté dans l'Acte Unique Européenne de 1985, qui ne dit encore rien de « l'Europe des citoyens » mais qui affirme le compromis d'Union Politique Européenne.

Cette même année commencent des échanges étudiants pilotes parmi cinq des membres de la CEE qui donneront lieu, en 1987, au début du programme Erasmus pour les échanges d'étudiants parmi les pays membres de la Communauté dont les objectifs comprennent le renforcement de la conscience Européenne ainsi que la solidarité et la compréhension entre les peuples.

En 1986 le drapeau Européen bleu avec douze étoiles dorées (décidé en 1955) est hissé pour la première fois. En 1989 la Cour de justice affirme l'illégalité de la discrimination en raison de nationalité parmi les citoyens des pays membres.

Quatre ans après l'Acte Unique Européenne démarrent deux Conférences Intergouvernementales dont une consacrée à l'Union Politique. En 1990, en acceptant une proposition de la délégation espagnole, Le Conseil Européen introduit la notion de citoyenneté comme une des réformes des Traités à faire : Elle fait référence à la possibilité de participer aux élections Européennes et municipales, au droit à la libre circulation, aux droits sociaux et économiques, à la protection diplomatique commune et au Défenseur du Peuple Européen. La Commission considère que la citoyenneté devrait prendre corps progressivement. Dans un premier temps la Commission semble confondre ou réduire la citoyenneté au développement du sentiment d'appartenance à la construction Européenne, mais plus tard, dans un texte proche à l'espagnol, elle adopte une vision plus ample en considérant la citoyenneté comme le fondement de l'Union et considère qu'elle comprend un « ensemble solidaire de droits et devoirs résultat de l'évolution progressive et cohérente de l'Union dans ses dimensions politique, économique et sociale » (cité dans García Faroldi 2000). Le Parlement Européen fait référence à la citoyenneté Européenne dans plusieurs résolutions durant l'année 1990 et en 1991 il produit un rapport spécifique sur la matière.

Finally, in 1992, at the occasion of the Treaty of the European Union (known as the Treaty of Maastricht), the articles on European citizenship come to be inscribed in the Treaty of the European Economic Community of Rome (and not in the Treaty of the Union). This is because the Union - although having a political vocation which is not present in the Community - does not have a legal personality.

The articles 8 to 8E concerning European citizenship enter into force on the first of November 1993 after the difficult and controversial ratification of the Treaty of Maastricht. They are partially modified by articles 17 TCE, 18, 21 and 255 of the Treaty of Amsterdam. They must be fixed by Title II concerning the Fundamental Rights and the Citizenship of the Union of the Constitutional Treaty, in preparation, planned for 2004 and which will give the legal personality to the political European Union.

Kostakopoulou (1999) nous dit que l'émergence de la citoyenneté de l'Union en 1993 a reçu beaucoup d'attention de la part des analystes. Elle a été vue comme un possible catalyseur pour la création d'une *polis* Européenne dotée d'un cadre constitutionnel plus fort et une plus grande légitimité sociale. Elle a marqué aussi un moment historique sans précédent en découplant les droits et obligations citoyennes de l'appartenance à une communauté nationale, ce qui ouvre un débat plus général sur la viabilité du modèle de citoyenneté nationale à la lumière de la globalisation et la mobilité transnationale croissante. Le débat sur la citoyenneté Européenne est finalement devenu un débat Européen sur la citoyenneté, et au-delà, car la possibilité de découpler la citoyenneté et la nationalité pose des questions d'ordre théorique et pratique aussi bien en Europe qu'ailleurs.

2.2. La citoyenneté Européenne dans le discours de l'UE.

Hansen (2000) fait une analyse du discours de l'Union à propos de la citoyenneté Européenne à partir du début des années 70. Plus précisément il examine comment le discours à propos de la citoyenneté se développe concernant les questions des droits liés à la citoyenneté sociale³¹, les relations ethniques, l'immigration et le projet lié de former une « Identité Européenne ».

Il nous dit que, d'abord, dans les années 70 la citoyenneté Européenne était définie au long de deux axes. D'un côté, une façon de comprendre l'identité Européenne fondée sur une notion « d'héritage » commun, de « valeurs qui sont un héritage commun ». Par exemple, Tindemans argumentait dans son Rapport de 1976, que pour que la Communauté soit proche de ses citoyens, les « valeurs qui sont leur héritage commun » doivent être sauvegardés. Il dit aussi que « nous », les peuples de la Communauté Européenne, « devons construire un type de société qui est seulement notre et qui reflète les valeurs qui sont l'héritage et la création commune

³¹ Définie en suivant Marshall (1950/1992:8, in Hansen 2000) la citoyenneté sociale est celle qui comprend tout l'éventail allant du droit à un minimum de bien-être économique et la sécurité, au droit de partager complètement l'héritage social et de vivre la vie d'un être civilisé d'accord avec les standards de la société. Faist (1995:16, in Hansen 2000) définit la citoyenneté sociale comme comprenant les conditions matérielles d'existence, d'appartenance et de reconnaissance et investie des droits nécessaires pour un niveau de vie décent.

de nos peuples » ; une société « qui respecte les valeurs fondamentales de notre civilisation ».

Le deuxième axe, représenté aussi dans le Rapport de Tindemans, reprenait dans sa discussion de la citoyenneté des thèmes ayant affaire à des aspects économiques et sociaux : le plein emploi ainsi que la démocratie économique et industrielle sont abordés. Cette conception de la citoyenneté Européenne avait clairement une dimension sociale ou des droits économiques et sociaux prévoyant explicitement des mécanismes de correction du marché parallèles à son intégration.

Cependant, dans les années 80, l'UE adopte un agenda néo-libéral, plus proche d'un modèle Nord Américain de la citoyenneté, qui vide la conception de la citoyenneté Européenne de ses dimensions sociales des années 70 et qui en même temps oblige et permet de chercher d'autres sources pour formuler une vision de la citoyenneté Européenne. Celle-ci, d'après Hansen, véhicule à nouveau deux dimensions : d'un côté une vision du citoyen individualisé consommateur, du citoyen pour faire fonctionner le marché, d'un autre côté, car cette vision semble trop froide, une définition de la citoyenneté Européenne fondée sur l'argument que ce qui tient la citoyenneté ensemble est un sentiment partagé d'appartenance à une communauté historique doté d'une civilisation, culture et héritage commun. La dérive, dont Hansen pointe le danger, engagée dans les années 80 à partir des « valeurs communes » mises en avant (dans les années 70 de sorte assez générale et fondamentalement liés aux droits de l'Homme) est une définition essentialiste l'identité Européenne (reproduisant quelque part le modèle national romantique) en termes ethno-culturels. Ceci aurait pour conséquence l'exclusion des populations non blanches ou non chrétiennes qui habitent l'Europe en tant que citoyens de plein droit ou en tant que résidents.

Dans les années 90, au moment de la matérialisation de la définition de la citoyenneté Européenne, le discours reprend des contenus sociaux. La Charte des Droits Sociaux Fondamentaux de la Communauté est adoptée et le Traité de Maastricht comprend un accord sur la Politique Sociale. Entre temps la Commission insiste sur l'importance de s'attaquer au problème de l'exclusion sociale en renforçant la dimension sociale du projet Européen et que ceci doit être considéré

comme un aspect important de la citoyenneté Européenne. Puis le Traité d'Amsterdam est censé avoir mis l'emploi et les droits citoyens au cœur de l'Union par la promotion d'un niveau élevé d'emploi et de protection sociale. Mais Hansen nous dit que les engagements vis-à-vis des mesures sociales sont surtout modelés sous et subordonnés aux impératifs de la maîtrise de l'inflation et d'autres demandes du marché (p.e. les critères de convergence à la monnaie unique ont limité les mesures contre le chômage). D'après lui il y a une relation asymétrique entre ce qu'il appelle des engagements rhétoriques à la citoyenneté sociale et les engagements concrets vis-à-vis de l'économie néo-libérale.

Quant au discours sur l'identité Européenne, Hansen regrette qu'il continue à lier la citoyenneté Européenne avec la descendance et des liens avec une communauté historique définie en termes essentialistes ethniques et culturels. Dans les discours de personnages comme les Présidents de la Commission (Jacques Santer, Romano Prodi) on trouve des définitions de l'héritage culturel commun : Grec, Latin et Judéo-Chrétien exprimé dans les mouvements de la Renaissance, les Lumières, la science moderne, la Révolution Industrielle et la diffusion des courants Européens dans le monde entier au XIX siècle³². Il dit que ces discours, surtout dans la mesure où ils insistent sur la chrétienté semblent vouloir faire de l'Islam « l'Autre » ultime de l'Europe.

Mais trouve-t-on vraiment ceci dans les textes qui définissent légalement, qui instituent formellement la citoyenneté ? Autant, si on est d'accord avec Kostakopoulou (1999), il paraît que dans la définition classique de la citoyenneté, telle qu'on l'hérite du modèle national, on ne peut pas échapper de la dimension affective d'appartenance à une communauté qui est construite autour des liens d'appartenance et un sens d'identité - qui accompagne une définition du rapport à l'Etat par les droits et obligations formelles - autant cette appartenance peut être définie de façons bien différentes.

³² Il faut vraiment vouloir voir une « essence » dans cette (incomplète) séquence historique pour la trouver, car elle est pleine de conflits. Les Grecs et les Romains (pour une grande part de leur histoire classique) n'étaient évidemment pas chrétiens. Par ailleurs la Renaissance qui cherche ses sources à nouveau sur une culture philosophique païenne qui s'appuie sur la raison humaine, et encore davantage les Lumières, ont justement fait une importante critique aux valeurs incarnés par l'église chrétienne.

Voyons en quoi consiste la définition institutionnelle de la citoyenneté Européenne. Nous esquissons brièvement ensuite le contenu et quelques implications des articles concernant la citoyenneté Européenne dans les Traités. Nous avons choisi de mentionner ensemble les articles provenant du Traité de Maastricht et les modifications que le Traité d'Amsterdam en a introduites. Ces droits seront confirmés et consolidés ou modifiés par le contenu du projet de Traité Constitutionnel sur lequel l'Union doit se prononcer en 2004. Quoique le contenu de l'avant-projet soit disponible, étant donné son caractère provisoire et son approbation étant encore incertaine, nous ne ferons pas référence aux implications qu'il pourrait avoir par rapport à la citoyenneté..

2. 3. Les acquis de la citoyenneté Européenne. ³³

Le Traité de l'Union Européenne établit dans son article B que fait partie des objectifs de l'Union de « renforcer la protection des droits et les intérêts des nationaux de leurs Etats membres moyennant la création de la citoyenneté de l'Union » l'article F, de son côté affirme que « l'Union se dotera des moyens nécessaires pour atteindre ses objectifs et pour mener à bien ses politiques ». La citoyenneté est donc un objectif à atteindre.

Les articles 8 à 8 E du Traité de Maastricht (TM) détaillent le contenu de la citoyenneté. Ils sont partiellement modifiés par le Traité d'Amsterdam (TA) tel que nous le décrivons par la suite.

Qui est citoyen de l'Union. (Article 8 du TM, Article 17 TCE du 1A).

L'article 8 du TM institue la citoyenneté de l'Union. Il affirme que toute personne ayant la nationalité d'un des Etats membres est citoyenne de l'Union. Les citoyens de l'Union jouissent des droits et sont soumis aux devoirs prévus par le Traité. L'article 17 (1) CE du TA modifie l'article 8 du TM en précisant que la citoyenneté de l'Union est complémentaire et non substitutive de la citoyenneté nationale. Cette

³³ Les aspects légaux de cette section doit énormément à la générosité de Livia García Faroldi. Une grande partie des informations mobilisées proviennent de son travail *La ciudadanía Europea: aspectos legales e implicaciones filosóficas y políticas* qui reçut le premier prix de la IV édition du « Premio sobre la Integración Europea » de l'Institut d'Etudes Européens de l'Université de Valladolid en 2000.

phrase est ajoutée pour calmer les réticences de certains Etats à l'égard de la citoyenneté Européenne et éviter que, la percevant comme une menace à leur identité nationale, ils paralysent la concession de nouveaux droits aux communautaires.

L'accès à la citoyenneté Européenne est associé à et conditionné par l'accès à la citoyenneté nationale. Elle est attribuée par les Etats membres et donc *n'établit pas un lien direct entre les citoyens et l'Union*. Ceci implique qu'il n'y a pas une citoyenneté Européenne unique, mais bien plusieurs, car celle-ci dépend de l'intersection entre citoyenneté nationale et citoyenneté Européenne (Kostakopoulou 1999).

Ceci implique aussi que les 11 à 13 millions de résidents dans l'UE³⁴ qui n'ont aucune des nationalités des Etats de l'UE sont, à présent, exclus de la citoyenneté Européenne et leur accès se fait par l'intermédiaire de l'accès à la citoyenneté nationale selon des procédures hétérogènes d'après leur pays de résidence. Cette exclusion est difficile à justifier d'un point de vue normatif, car une bonne partie de ces gens ont vécu leur vie entière sur le territoire des Etats membres. Pour palier à ceci, le Forum des Migrateurs a suggéré d'élargir la notion de citoyenneté Européenne en la conditionnant à la résidence légale pendant une période minimale de 5 ans. Cette disposition n'a cependant pas été adoptée jusqu'à présent.

Cependant, autant aujourd'hui la dépendance de la citoyenneté Européenne sur le modèle de la citoyenneté nationale est claire, tel que le montre Kostakopoulou (1999), même à partir de sa qualité de « complément », la citoyenneté de l'Union a déjà été capable, de façon lente et subtile, d'Européaniser certains aspects des citoyennetés nationales. Dorénavant citoyenneté nationale et Européenne sont interdépendantes dans les deux sens. D'après elle, la citoyenneté Européenne n'est pas une simple citoyenneté mercantile prévue pour faire fonctionner le marché intérieur. Elle a la capacité de défier la nature basique de la citoyenneté de l'Etat, et a des implications sur les identités des citoyens (Kostakopoulou 1999).

Droit de circulation et droit de résidence (Article 8 A du TM, 18 A du TA)

³⁴ 11 millions d'après Kostakopoulou (1999). De 12 à 13 millions d'après Hansen (2000).

Les citoyens de l'Union ont droit à circuler et à s'établir librement sur le territoire des Etats membres, avec les réserves et les limitations établies par le traité.

Cette possibilité, qui avait déjà commencé avec les accords de Shengen (1985), est considéré par certains auteurs comme le noyau et l'origine de la citoyenneté de l'Union. *La mobilité est vue comme l'élément central autour duquel les autres droits cristallisent.* Ce droit est particulièrement important dans le cadre de cette recherche qui concerne des personnes mobiles. Nous nous permettons donc de le commenter un peu davantage.

Certains auteurs, comme Hansen (2000) et d'Oliveira (1995) sont très critiques par rapport à la centralité de ce droit. D'Oliveira (1995 : 63) remarque que « le droit à la mobilité n'est normalement pas considéré en tant qu'un droit politique lié aux systèmes démocratiques de gouvernement, mais il fait partie des libertés économiques fondamentales du marché Européen : la mobilité des personnes économiquement actives a été situé au cœur de la citoyenneté Européenne ». ³⁵ Cependant, on pourrait plaider que la liberté formelle de mouvement existe dans les régimes démocratiques alors qu'elle n'existe pas forcément dans les régimes qui l'ont précédée (la liberté de mouvement d'esclaves et serfs était souvent très limitée), ni dans les régimes autoritaires contemporains (dans l'USSR il était nécessaire d'avoir des permissions pour circuler³⁶, les femmes n'ont aujourd'hui toujours pas le droit de circuler seules dans certains pays).

En tout cas il est clair que c'est surtout pour les Européens mobiles, qui - jusqu'à présent - sont tenus d'être économiquement indépendants et d'être couverts par une assurance de santé (Kostakopoulou 1999), que la citoyenneté Européenne représente un avantage.

Certains auteurs (Hansen 2000) s'étonnent que ceux-ci ne soient finalement pas si nombreux qu'on aurait pu le penser au moment d'établir ces droits à la libre circulation.

³⁵ Traduction personnelle de l'anglais tel que cité par Hansen 2000.

³⁶ Poretskina (2001)

Tableau 6. Évolution de la migration intra EU et de l'immigration totale.

(x 1.000)	1993	1996	2000
Migration EU15	4.832,6	5.735,8	6.014,3
Non nationaux totaux	15.551,4	16.249,7	18.915,3
Proportion EU15	31%	35%	32%

Source : Nombre total d'étrangers SOPEMI (2002); nombre total d'étrangers de l'UE-15, base de données Eurostat New Cronos (2001).

Cependant on observe par le Tableau 6 que depuis 1993, le moment de l'établissement de la citoyenneté Européenne, les chiffres de mobilité intra UE ont augmenté.

Tableau 7. Migration à l'intérieur de l'UE par pays.

	Immigration UE 15	% de la population	Emigration UE 15	% de la population	Augmentation	Ratio
L	131.410	31,1%	15.621	3,7%	115789	8,41
D	1.872.655	2,3%	417.456	0,5%	1455199	4,49
B	563.556	5,5%	165.493	1,6%	398063	3,41
F	1.195.498	2,1%	430.094	0,7%	765404	2,78
S	180.191	2,0%	89.682	1,0%	90509	2,01
UK	856.157	1,5%	518.879	0,9%	337278	1,65
A*	219.925	2,7%	219.817	2,7%	108	1,00
E	375.486	0,9%	437.156	1,1%	-61670	0,86
NL	201.574	1,3%	298.730	1,9%	-97156	0,67
DK	54.310	1,0%	86.592	1,6%	-32282	0,63
IR*	102.655	2,7%	450.069	11,9%	-347414	0,23
I	153.825	0,3%	1.200.896	2,0%	-1047071	0,13
FIN	16.656	0,3%	145.004	2,9%	-128348	0,11
EL	44.108	0,4%	442.767	4,3%	-398659	0,10
P	56.783	0,5%	861.273	8,3%	-804490	0,07
TOTAL	6.024.789	1,5%	5.779.529	1,5%	245260	1,04

Source : Base de données Eurostat New Cronos (2001).

* Base de données Eurostat New Cronos (2000)

On estime qu'en 2000, quinze ans après les accords de Schengen et sept ans après la définition de la citoyenneté Européenne, ils étaient environ 6 millions de personnes à vivre dans un pays autre de l'UE, soit 1,2 millions de plus que sept ans auparavant.

Les migrants citoyens de l'UE constituent environ un tiers des non-nationaux présents dans l'ensemble du territoire de l'UE. Ce qui représente 1,6 % de la population européenne face à 3,4 % des citoyens de pays-tiers présents dans l'ensemble du territoire de l'UE.

Les pays qui en cumulent plus sont, en termes absolus, l'Allemagne (1,9 millions), la France (1,2 millions) et la Grande Bretagne (0,8 millions). En termes relatifs c'est, avec différence, le Luxembourg qui accueille le plus de citoyens d'autres pays de l'UE (31,1 % de la population) et la Belgique (5,5 %). Ceux qui ont le plus quitté leur pays pour aller dans un autre sont, en termes absolus, les Italiens (1,2 millions), les Portugais (0,9 millions) et les Britanniques (0,5 millions). En termes relatifs c'est en Irlande (11,9 %), Portugal (8,3 %) et la Grèce (4,3 %) que plus de citoyens partent vers un autre pays de l'UE.

D'après Withol de Wenden (1999) et Recchi et al (2003), à différence des années 50-60, la mobilité européenne concerne plutôt des cadres et techniciens, plutôt que d'ouvriers, et surtout de jeunes diplômés qui cherchent une formation complémentaire.

Cependant, si on examine l'affaire de plus près, cette mobilité relativement basse³⁷ n'est pas si surprenante. Tout d'abord, déjà la mobilité nationale n'est pas si élevée que l'on pourrait l'imaginer. Ensuite les acquis de la citoyenneté sont peut être encore trop récents pour attendre à des effets massifs. Finalement, les barrières effectives à la mobilité Européenne, d'autant plus si elle implique une activité professionnelle, sont nombreuses.

La première et plus évidente de ces barrières est évidemment la langue, mais il y en a bien d'autres liées à la mobilité des différentes sortes de capitaux. La mobilité du capital économique *a priori* ne pose pas de problème, d'autant moins depuis l'arrivée

³⁷ D'après les chiffres que nous avons obtenu dans Kostakopoulou (1999), Withol (1999), Favell (1999) et Hansen (2000), on peut dire que l'ensemble de la présence de non nationaux en Europe est très basse. Sur les 370 millions d'habitants de l'UE, moins de 5% en moyenne sont des non nationaux. Entre 11 et 13 millions (soit de 3% à 3,5%) sont des personnes provenant de pays tiers non membres de l'UE et environ 5 millions (soit environ 1,4%) sont des citoyens de l'Union dans un pays autre que celui de leur nationalité.

de l'Euro en 2002. Mais il n'en est pas ainsi avec le capital humain, le capital culturel et le capital social.

Le transfert du capital humain dans le marché de l'emploi Européen est loin d'être acquis. Les institutions de l'UE, les Ministres d'Education des différents Etats et les Universités sont en train de travailler sur les grilles d'équivalence des diplômes en Europe, et sur une architecture d'ensemble commune pour les diplômes universitaires qui devrait commencer à être en fonctionnement en 2004. Mais autrement, jusqu'à présent, on ne peut pas supposer que c'était facile de faire automatiquement accepter son diplôme dans un autre pays Européen, que ce soit tant dans le secteur publique (où souvent il faut avoir des diplômes définis en termes nationaux pour accéder aux postes) que dans le secteur privé (pour qui, tout de même, la lisibilité des diplômes venant d'autres pays de l'UE n'était pas forcément claire). De plus, certains programmes éducatifs sont intimement liés aux recrutements nationaux de professionnels (p.e. les médecins) ou même à l'élite de la nation (p.e. ENA and Polytechnique "Grandes Écoles" en France) et n'ont même pas d'équivalents ailleurs.

Il en est de même pour le capital culturel, ou l'ensemble de codes qui permettent à une personne d'être identifiée à l'intérieur d'une strate particulière de la structure sociale : il n'est pas toujours complètement et clairement transférable (Wagner 1998). Les signes de bon goût et de distinction sont dépendants des cultures nationales. Par exemple, avoir une grande voiture ne signifie pas socialement la même chose en Espagne, aux Pays-Bas ou en Allemagne. Ce qu'ici peut être perçu comme un signe de réussite sociale est considéré presque comme une grossièreté là, et ailleurs peut passer complètement inaperçu, et inversement.

Finalement, le capital social, les personnes avec lesquelles on est lié directement ou indirectement et qui sont disposées à nous aider et ont la possibilité de le faire, sont normalement contraints par l'organisation nationale des sphères de pouvoir et d'influence (Favell 1999). Il est vrai que ces capitaux peuvent être générés dans une certaine mesure : le capital culturel peut être appris, le capital social peut être développé, mais leur accumulation demande un effort et un temps additionnel qui ne serait pas nécessaire dans la sphère nationale. La mobilité Européenne ne va pas de

soi et implique des risques et des coûts additionnels en comparaison avec la mobilité nationale.

On peut conclure que, autant on peut plaider avec justesse qu'il y a un accès différentiel aux avantages fournies par la citoyenneté Européenne selon les caractéristiques économiques, sociales et les capacités des individus, et que celle-ci ne semble pas ouvrir des avantages substantielles pour les plus défavorisés, autant il n'est pas vrai non plus, tel que le suggère Hansen (2000), qu'elle s'adresse à une élite super privilégiée, car celle-ci a bien plus d'avantages et moins de tracas à rester tranquillement dans le cadre national, et si elle est véritablement élite, elle peut le faire.

Nous reviendrons plus tard sur cette question de la mobilité, car elle est centrale dans le dispositif de notre recherche.

Participation politique (Article 8 B du TM 138 TCE)

Tout citoyen de l'Union résidant dans un pays autre que celui de sa nationalité a le droit de voter et être élu aux élections municipales et aux élections Européennes dans les mêmes conditions que les nationaux du pays.

Depuis le temps des Grecs, la participation politique constitue l'élément central de la citoyenneté. Aristote définit la citoyenneté sur cette base : « sont citoyens ceux qui peuvent être juges ou membres de l'Assemblée » (*Politique*, livre III chap. 1). Dans les temps modernes, ceci se traduit par le droit à voter et à être élu en tant que représentant du peuple. Ce droit devient le droit central et archétypique de l'exercice de la citoyenneté.

D'après Bru (1994 : 316), le droit d'élire et être élu concernant le Parlement Européen (depuis 1975, avant il était élu par les parlementaires nationaux) est probablement le droit le plus important politiquement de la citoyenneté Européenne. Il dit que cette élection au-dessus des frontières des Etats est au moins aussi importante historiquement que le moment où en 1789 le corps électoral masculin français émerge au-dessus des différentes couches sociales. Son affirmation suggère presque que ce droit est proche d'instituer un « peuple Européen » élisant son Parlement. Cependant il y a bien d'obstacles pour que ce supposé « peuple »

Européen prenne une conscience de soi au moyen de l'élection du Parlement Européen.

Le premier est que, contrairement à ce qui est prévu par l'article 138.3 du TCE modifié par le TUE, il n'y a pas une procédure de vote uniforme et commune dans tous les pays Européens. La plupart des pays procèdent de façon proportionnelle sur des listes nationales, l'Italie découpe son territoire en trois grandes zones (Nord, Sud et îles), et l'Allemagne laisse aux partis le choix entre des listes nationales ou par *Länder*. Mais la Grande-Bretagne procède avec son système de vote par circonscription, uninominal et majoritaire à tour unique avec une exception proportionnelle pour l'Ulster. Ce qui a provoqué que, par exemple, dans les élections de 1989 trois millions de votes, 21 % de ceux-ci, pour des députés verts et libéraux aient été perdus.

On est loin d'une (utopique ?) élection directe et proportionnelle avec une circonscription unique pour toute l'Europe. D'ailleurs, l'article 138.1 du TCE dit qu'il s'agit d'élire les représentants au Parlement Européen des *peuples* des Etats réunis dans la communauté et non pas que les représentants des *citoyens*, donc l'idée de peuple reste toujours associée aux Etats nationaux. Dans ce sens, dit Bru (1994) l'innovation institutionnelle de l'article 8 B est importante, car en établissant le suffrage actif par lieu de résidence, il se rapproche du suffrage indistinct des citoyens Européens pour leur Parlement. Un autre élément qui rapproche de l'idée de « peuple » Européen est que l'organisation du Parlement ne se fait pas par nationalité, mais les parlementaires sont regroupés en fonction de leurs affinités politiques. L'effectivité du vote dépend non pas du fait d'être né dans un même pays ou de vivre dans la même circonscription, mais de *penser de la même façon* que d'autres citoyens Européens.

Ensuite, bien que les pouvoirs du Parlement Européen se soient progressivement renforcés, celui-ci n'est pas le support d'un pouvoir exécutif, mais il a une fonction de co-législateur et de contrôle, et ceci seulement sur les domaines concernés par le principe de subsidiarité où les Etats ont cédé leur souveraineté à l'UE. Il représente peut-être plus une « voix » Européenne aux yeux des électeurs qu'un organe ayant vraiment un pouvoir d'impact clair sur leur vie. Les citoyens semblent désinformés

ou désintéressés concernant le Parlement Européen. Malgré qu'ils le considèrent l'institution Européenne la plus importante (voir Eurobaromètre 55), en suivant la tendance à la baisse de la participation depuis les premières élections, ils se sont abstenus de voter à 51% pour élire leurs représentants au Parlement Européen en 1999.

Quant au droit à voter et à être élu dans la municipalité de résidence, on pourrait penser que les citoyens Européens pourraient profiter de ce droit pour participer à la politique locale des lieux où ils résident. Paraît il que, au moins dans les grandes villes où ils sont très représentés, comme Bruxelles (où ils représentent plus de 20% dans certaines communes), leur participation est quasiment inexistante, malgré l'impacte que la politique locale a sur des questions cruciales concernant leur vie de tous les jours : logements, éducation, culture... (Favell 1999).

Autres droits

Droit de protection diplomatique et consulaire (Article 8 C du TM)

Tout citoyen de l'Union peut bénéficier, dans un pays tiers où l'Etat dont il a la nationalité n'est pas représenté, de la protection de la part des autorités diplomatiques et consulaires de n'importe quel Etat membre, dans les mêmes conditions que les nationaux.

Les Etats doivent établir les normes nécessaires à ce propos concernant la double nationalité, les demandes successives ou simultanées effectuées à plusieurs Etats membres. Mais ceci est particulièrement important pour s'assurer que les pays tiers acceptent la représentation d'un Etat par un autre étant donné que, jusqu'au moment où l'UE aura une personnalité juridique, ceci ne va pas de soi (Wihtol 1999). Normalement ceci devrait être réglé quand le traité constitutionnel instituera la personnalité juridique de l'Union.

Droit de pétition et au Défenseur du Peuple (Article 8 D du TM, articles 138 D et 138 E du TCE, article 128 du règlement interne du Parlement Européen, article 21 du TA)

Toute personne physique ou morale résidant ou ayant son adresse dans un Etat membre a le droit de pétition vis-à-vis du Parlement Européen sur des questions le

concernant directement. Les citoyens de l'Union ont le droit de s'adresser à n'importe quelle institution de l'UE dans la langue de leur préférence et à être répondu dans la même langue. Ces mesures constituent un essai de rapprocher les institutions aux citoyens.

Cet article crée aussi la figure d'un médiateur institué indépendant et irrévocable pendant 5 ans renouvelables. Sa fonction est de garantir la protection non juridictionnelle de l'Union dans les cas de mauvaise administration des institutions communautaires à l'exception de la Cour de Justice et de la Cour de Première Instance dans l'exercice de leurs fonctions juridictionnelles. Tous les citoyens et les résidents peuvent s'y adresser.

Obligation de rapport de la Commission (Article 8 E du TM)

L'article 8 E du Traité de Maastricht oblige la commission à élaborer un rapport tous les trois ans à propos de l'application de la citoyenneté Européenne. Le premier rapport datant de 1993, juste après le Traité de Maastricht se limite à énoncer et évaluer la signification des droits 8 à 8 D. Il dit aussi que le Traité de l'Union crée un lien politique direct entre les citoyens des Etats membres et l'Union Européenne visant à favoriser le sentiment d'identité de l'Union.

Le deuxième rapport, datant de 1997, se prononce dans le premier paragraphe à propos de la citoyenneté Européenne : « La citoyenneté de l'Union conférée par le Traité de Maastricht aux nationaux de tous les Etats membres prétend impliquer aux citoyens dans le processus d'intégration Européenne en leur donnant une plus grande participation, en renforçant la protection de leurs droits et en promouvant l'idée d'une identité Européenne ».

Droit à la transparence (Article 255 du TA)

Il est institué avec le Traité d'Amsterdam. Il oblige les institutions de l'Union à maintenir la transparence. Il donne accès,sauf restriction spécifiée, aux citoyens et résidents légaux de l'Union à tous les documents des institutions de l'Union.

En conclusion, nous voyons donc que tant dans les définitions formelles de la citoyenneté sont présentes une mention au lien politique impliquant une définition juridique des droits et devoirs des citoyens, et une référence explicite à l'importance

du développement du sentiment d'appartenance ou l'identification avec l'Europe. L'idée que la citoyenneté implique ces deux dimensions n'est pas nouvelle, mais au contraire, assez classique. À ce propos Kostakopoulou (1999 : 7) nous dit « La citoyenneté, telle qu'elle s'est développée dans le cadre de l'Etat nation peut être une notion unique, mais elle prend corps de deux relations combinées. Premièrement la relation formelle entre l'individu et l'Etat qui donne lieu à des droits, des obligations et des bénéfices matériels. Deuxièmement, la dimension affective de l'appartenance a une communauté qui est construite autour des liens d'appartenance et un sens d'identité à la nation »³⁸. Ou encore l'approche analytique de García Faroldi (2002) s'appuyant sur Kiviniemi (1999) et García et Lukes (1999) nous dit que la notion de citoyenneté peut être décomposée en trois éléments avec référence à trois niveaux d'analyse. D'abord le niveau « formel » correspondant aux droits et obligations qu'implique d'être citoyen, ensuite le niveau « idéologique » *qui inclut le sentiment d'identification et les relations d'investissement qui sont à la base de la construction des identités citoyennes*, puis finalement le niveau « social » concernant les pratiques des citoyens.

Que ce soit du point de vue théorique, idéologique ou légal, les identifications occupent une place importante dans le lien politique et citoyen à la nation démocratique. Aussi important que le débat théorique puisse être dans la science politique et la sociologie à propos de comment l'identité Européenne devrait être définie - débat nécessaire car la celle-ci à des implications importantes - il est aussi clair que, sous le modèle de légitimité politique actuel, pour la construction crédible de l'UE en tant qu'institution d'ordre légitime, il est nécessaire un certain degré d'identification de au moins une partie de la population (les élites ?) vis-à-vis d'une communauté imaginée appelée Europe. Et ici se pose une autre question fascinante pour les scientifiques sociaux : comprendre comment l'identification à l'Europe se produit ou pourrait être produite.

Nous avons appris à propos de la construction des identités nationales que celles-ci prirent environ 150 années pour se répandre (avec un succès effectif difficile à

³⁸ Traduction personnelle de l'anglais.

savoir) de façon généralisée dans les populations. Nous avons appris que ce processus eut trois étapes : une première purement culturelle liée au mouvement romantique, ensuite une étape où la nation commence à faire partie du programme politique des élites, finalement une étape de diffusion au moyen de la violence intérieure et extérieure par l'homogénéisation de la socialisation à l'école (souvent obligatoire et gratuite), par la participation universelle masculine dans l'armée et la guerre et par .

Si on compare le cas Européen actuel avec le processus national, on constate qu'il n'y a pas de mouvement culturel dominant pro-Européen, sauf dans les cercles intellectuels relativement restreints, attirant, au contraire, il semble plus facile de trouver dans les médias des références mondiales qu'Européennes. La première étape de la construction nationale est donc plutôt absente dans le cas Européen. On peut par contre dire que la construction Européenne fait bien partie des agendas politiques des élites, bien que celle-ci soit en tension avec le maintien des institutions et des identités nationales (et régionales). Quant à la troisième étape, pour la diffusion de l'identité Européenne, si jamais elle arrive à se produire, il faudra sans doute attendre. D'autant plus étant donné que l'UE n'a pas le contrôle, encore moins le monopole, des institutions traditionnelles de socialisation aux identités politiques collectives :

1) Elle n'a pas le contrôle ou la possibilité de définir du *contenu* des programmes éducatifs, bien que les *formats* des études universitaires soient en train de converger et qu'un certain nombre de réseaux d'enseignants (p.e. des réseaux d'enseignants d'histoire) Européens de caractère volontaire (donc ils n'incluent ni tous les pays ni tous les enseignants) soient en train de se former pour se mettre d'accord sur des contenus à enseigner de façon semblable.

2) Bien qu'une coopération croissante des armées Européennes soit probable, il n'y a pas de conscription universelle masculine (ou autre) pour la participation à une armée proprement Européenne. De fait, la conscription masculine obligatoire est en voie de disparition dans les pays de l'UE au profit de la professionnalisation des

armées (p.e. en Espagne, en France, aux Pays-Bas)³⁹. Et quant à la diffusion des idées à grande échelle par les médias, tel qu'à l'époque de la formation des nations le fit le texte écrit grâce à l'interaction entre l'imprimante et le capitalisme (Anderson 1991), la diversité des langues rend la tâche plus difficile, mais pas impossible. Il serait possible de développer, par exemple la télévision publique Européenne, pour l'instant quasiment inexistante.

Étant donné que deviner le futur est impossible, si on ne peut pas savoir comment l'identification à l'Europe serait éventuellement produite, on peut toutefois essayer de comprendre comment elle se produit dans les cas où elle l'a déjà fait. Pour avoir une meilleure compréhension de l'affaire il faut examiner des théories en psychologie sociale et en sociologie à propos des processus de la production des identifications. C'est ce que nous allons tâcher de faire dans le chapitre qui suit.

³⁹ Dans une conversation avec Wijbrand van Schuur (Université de Groningen) nous avons discuté de l'idée de développer la taxation Européenne (non pas des revenus, ce qui se fait déjà de façon plus ou moins visible, mais) du temps pour tous les citoyens. Celle-ci ne concernerait plus la participation dans l'armée, car elle a tendance à se professionnaliser, mais dans d'autres tâches d'intérêt collectif. Il faudrait que cette taxation du temps se fasse quand les citoyens sont jeunes (avec l'idée que le temps à une valeur plus homogène pour les jeunes que pour les personnes âgées, mais aussi pour une socialisation) et qu'elle implique le plus souvent possible, comme la conscription le faisait dans le cadre national, une mobilité Européenne et le brassage des citoyens originaires de pays différents.

CHAPITRE 2. LA PRODUCTION SOCIALE DES IDENTIFICATIONS.

Dans le chapitre précédent, nous avons voulu justifier la pertinence sociale et politique de l'objet d'étude : l'identification à l'Europe. Celle-ci est importante en tant que nous vivons dans un monde où le modèle politique (théorique) dominant est celui de l'Etat - nation démocratique. Dans celui-ci, les individus vivant sur ou étant originaires d'un territoire décident collectivement (par l'intermédiaire de représentants élus par suffrage universel) sur les questions affectant leur futur qui est considéré comme leur étant commun. Le sentiment d'appartenance à une communauté liée à un territoire (par l'origine ou par l'habitation) est une des deux dimensions principales de la citoyenneté. L'autre dimension contient les droits et obligations qui lient les citoyens à l'Etat, institution légitime chargée de l'ordre dans une société-nation. Dans le modèle de l'Etat - nation démocratique, l'identification au territoire est une identification politisée. D'autres identifications sont aussi politisées (ethniques, religieuses, de genre etc.). Cependant, toujours dans le modèle de la nation, celle-ci est censé être l'identification politique principale articulant les autres identifications.

Ce modèle politique démocratique octroie une grande importance aux identifications, car elles constituent le fondement principal de sa légitimité symbolique. Il paraît alors important de comprendre comment se construisent, comment se produisent les identifications. De la question de la production historique d'un corps social censé avoir une « identité » -dont nous avons parlé jusqu'à présent- nous passons donc à la question de la production des identités vécues, des auto-identifications. La première section de ce chapitre porte sur les distinctions analytiques qu'il faut faire pour définir une problématique des identifications.

Les grandes théories macro sociales en sciences sociales (histoire, sciences politiques, sociologie) sur la création des corps sociaux nationaux, de même que les débats savants sur la possibilité et la façon de définir l'identité Européenne ne peuvent pas nous dire grand chose à propos des identités vécues, des identifications territoriales des habitants des pays Européens (qu'elles soient nationales, européennes, régionales etc). La deuxième section de ce chapitre vise à exposer

brièvement d'autres théories qui ont essayé de rendre compte des processus d'identification dans deux champs disciplinaires ayant des approches complémentaires. Du point de vue micro, la psychologie sociale fournit les bases pour comprendre les processus généraux d'identification. Du point de vue macro, la sociologie propose des approches (parfois concurrents, parfois complémentaires) visant à expliquer les identifications territoriales tenant compte des contextes socio-historiques, de la position des acteurs dans la structure sociale et de leurs intérêts stratégiques.

Dans la troisième section du chapitre nous essayons de construire notre propre cadre analytique – interactionniste structural – plus centré sur un niveau d'analyse méso social portant sur les interactions dans les réseaux de relations. En même temps qu'elle propose un point de vue nouveau sur la question, cette approche permet de créer le lien entre les approches macro-sociologiques et les approches micro-psychologiques.

Finalement, nous nous centrons sur un mécanisme susceptible de déclencher l'identification avec l'Europe par la création de réseaux d'amitié Européens. Ce mécanisme est celui que nous allons étudier en profondeur dans la suite de la thèse.

1. DE L'IDENTITE A L'IDENTIFICATION. DES DISTINCTIONS ANALYTIQUES.

Dans le premier chapitre, nous nous sommes permis de parler « d'identité », « d'identité nationale » et « d'identité Européenne ». C'est peut-être le moment d'insister, si ce n'était pas encore clair, sur le fait que nous n'adhérons pas à une vision essentialiste de « identités ». Jusqu'ici, il s'agissait bien de montrer comment ces objets virtuels, ces représentations éventuellement devenues collectives, sont des produits historiques, des constructions promues par des acteurs politiques et qui ont eu plus ou moins de succès, de diffusion et d'acceptation par les citoyens. Nous avons examiné par la même les premiers pas historiques surtout d'ordre institutionnel vers la construction d'une « identité Européenne ».

La construction des « identités » vise à persuader les gens (en vue de certaines fins) qu'ils partagent des caractéristiques communes -et différentes à d'autres – et que

celles-ci sont, si pas essentielles et immuables, du moins fondamentales, qu'elles constituent la base d'intérêts et de difficultés communs, d'un devenir commun, et donc justifient l'action collective, dont ces acteurs politiques espèrent souvent devenir les canalisateurs privilégiés, dans une certaine direction.

« L'identité » est sans doute, comme le dirait Pierre Bourdieu une « catégorie de pratique ». Elle l'est indubitablement pour les acteurs politiques qui essayent de les promouvoir. Elle l'est aussi pour les profanes qui s'en servent dans certaines situations sociales pour rendre compte d'eux-mêmes, de leur rapport avec les autres, parfois pour justifier leurs comportements. Cependant, la constatation de son utilisation dans la vie quotidienne n'équivaut pas à l'acceptation aveugle de son existence essentielle. Que les gens (y compris nous mêmes) s'expriment souvent en disant qu'ils « sont » Français, Européens, Frises, Basques, Lillois (mais aussi noirs, sociologues, homosexuels, artistes, femmes, catholiques...), ne veut pas dire qu'il existe une telle chose que « d'être espagnol » ou « d'être Européen ». En même temps, nous ne pouvons pas nier que ces catégories de pratique sont importantes, car tel que le dirait W. Thomas « quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Se dire ou se sentir Basque, Français, Européen ou autre, de fait oriente certains comportements individuels et collectifs. La compréhension de « l'identité » en tant que « foyer virtuel auquel on doit se référer pour expliquer certaines choses, mais qui n'a pas d'existence réelle » (Lévi-Strauss 1983) ne disqualifie pas son importance dans la vie sociale, mais elle exige des distinctions analytiques soigneuses quand on prétend l'étudier, au risque de tomber –le voulant ou sans le vouloir - dans ce que Bourdieu appellerait un discours performatif.

Essayons de faire ces distinctions. Ce que, à titre provisoire, nous appellerons encore « l'identité », nous l'avons déjà plaidé, n'est pas cet objet monolithique, cette essence immuable et mythique que défendent les idéologies nationalistes (et qui ont quand même laissé une forte empreinte référentielle). Cependant nous ne pouvons pas considérer non plus qu'elle soit complètement fluide, contingente, auto-construite, instable et multiple. Tel que le disent Brubaker et Cooper (2000) : « Si elle (l'identité) est fluide, comment expliquer la manière dont les auto-compréhensions peuvent se durcir, se solidifier et se cristalliser ? Si elle est

construite, comment expliquer que les identifications externes puissent exercer quelquefois une telle contrainte ? Si elle est multiple, comment expliquer la terrible singularité qui est si souvent recherchée –et parfois obtenue – par les politiciens qui essaient de transformer des simples catégories en groupes unitaires et exclusifs ? » (Brubaker et Cooper, 2000, p1).

Si on considère que l'identité est partout, alors elle est nulle part, de même que rien ne justifie qu'on continue à l'appeler « identité ». Le terme « identité » - aux dénnotations sémantiques trop fortes (unicité, permanence, essence...) qui sont en plus contradictoires avec les connotations théoriques que souvent on veut lui attribuer (contingence, transformation, multiplicité...) – pose problème pour un usage analytique. Pour tenter de le surmonter, Brubaker et Cooper (2000) proposent trois groupes terminologiques ayant pour vocation de remplir les différentes fonctions théoriques que l'identité est censée exercer, et qui permettent de les distinguer : a) Identification et catégorisation ; b) auto-compréhension et localisation sociale ; c) « communalité » « connexité » et « groupalité ».

Étant donnée son importance pour nous, nous allons prendre ici plus de temps pour discuter les notions d'identification et de catégorisation que pour les deux autres groupes terminologiques. Aussi il convient de préciser que, bien que nous suivions la distinction proposée par Brubaker et Cooper (2000), l'explication qui suit concernant les processus d'identification et de catégorisation parfois coïncide, parfois se détache de leur interprétation en ajoutant d'autres éléments théoriques.

1.1 Identification et catégorisation.

Les termes identification et catégorisation, nous disent Brubaker et Cooper (2000), ont le grand avantage qu'il suggèrent des *processus* et des activités, et non une essence. Ces auteurs nous disent que l'identification est intrinsèque à la vie sociale ; l'identité dans son acception forte ne l'est pas. Les psychologues sociaux eux-aussi (nous reviendrons plus tard sur certaines de leurs théories) considèrent que l'identification semble être un processus universel qui affecte tous les êtres humains. L'identification paraît dépourvue des dénnotations sémantiques réifiantes du mot identité. Ce terme permet de concevoir aussi que les identifications soient sujettes à

des variations en fonction du moment et du contexte. Les identifications peuvent être considérées comme des actes fondamentalement situationnels et contextuels.

La notion d'identification ne présuppose pas que celle-ci (même si elle est effectuée par des agents ayant un certain pouvoir, comme les institutions de l'ordre) se réfère nécessairement ou ait pour conséquence obligatoire la similitude interne, la distinction, l'autocompréhension, la « groupalité » soudée que les agents identificateurs chercheraient à voir ou à créer.

Elle nous invite aussi à spécifier quels sont ces agents qui procèdent à l'identification. Une première distinction intéressante est la distinction entre *l'auto-identification* ou identification par soi-même, l'identification revendiquée, et *l'identification par autrui*, l'identification attribuée et assignée par ceux qui sont en rapport avec nous (Goffman 1997, Dubar 1992). Les auto-identifications et les identifications assignées par autrui ne s'ajustent pas obligatoirement⁴⁰, mais on peut considérer que les premières sont indubitablement en interaction avec les secondes. Les identifications par autrui peuvent exercer des pressions sur les auto-identifications. Dans le jeu dialectique entre l'auto-identification et l'identification par autrui, les différents acteurs impliqués auront des marges de manœuvre plus ou moins grandes et des capacités variées à imposer leur vision du monde aux autres en fonction de leur position sociale (Lavaud 2000).

Il existe un type d'identification externe, qui ne trouve pas de contrepartie dans le domaine de l'auto-identification, et qui impose des forts niveaux de contrainte : il s'agit des systèmes de catégorisation formalisés, codifiés et objectivés, développés par les institutions détentrices de l'autorité et du pouvoir. Dans ce sens, l'Etat et les institutions de l'ordre sont parmi les agents d'identification et de catégorisation plus importants et puissants car, comme nous l'avons déjà mentionné, ils cherchent à détenir, si non pas le monopole, un grand contrôle non seulement de la violence physique légitime, mais aussi de la violence symbolique légitime comprenant le pouvoir de nommer, d'identifier, de catégoriser et d'énoncer quoi est quoi et qui est

⁴⁰ Voir l'intéressant article de Jean-Pierre Lavaud (2000) à propos de l'identification des indiens en Amérique Latine.

qui⁴¹ (Bourdieu 1977, Dubar 1992, Lavaud 2000, Brubaker et Cooper 2000). Brubaker et Cooper considèrent que « l'Etat est un identificateur puissant, non pas parce qu'il serait capable de créer des "identités" au sens fort » -veulent-ils dire au sens affectif ?- « du terme - en général il en est incapable -, mais parce qu'il dispose des ressources matérielles et symboliques qui lui permettent d'imposer les catégories, les schémas classificatoires et les modes de comptage et de comptabilité sociale [...] auxquels les acteurs non étatiques doivent se référer ». (Brubaker et Cooper 2000)

Mais l'Etat n'a pas le monopole de la production et la diffusion des identifications et des catégories, et celles qu'il produit sont susceptibles d'être contestées, par exemple par des mouvements sociaux dont les leaders cherchent à amener les membres de communautés putatives à s'identifier d'une certaine manière, à se considérer, - pour un certain type d'objectifs – comme identiques entre eux, à s'identifier aussi bien cognitivement qu'affectivement les uns aux autres.

On touche ici à un autre point important concernant les identifications, et en particulier les auto-identifications : leurs deux dimensions cognitive et affective. Ces deux aspects cognitif et affectif sont mis en avant par la théorie de « l'identité sociale » (Tajfel et Turner 1979) en psychologie sociale. Cette théorie définit l'identification comme la perception par l'individu de son appartenance à un groupe social et la signification émotionnelle et évaluative qui résulte de l'appartenance perçue au groupe. D'après cette théorie, l'identification a ces deux dimensions.

La première dimension, *cognitive*, est fondée sur un processus de catégorisation que la théorie de la « catégorisation sociale » (Tajfel 1972, Doise 1976) explique en affirmant que les humains ont une tendance psychologique à simplifier l'environnement dans des catégories ou groupes de personnes, objets ou événements d'après les similitudes, équivalences concernant leurs actions, intentions ou comportements qu'ils perçoivent (qu'elles soient « vraies » ou pas). Les catégories sociales sont définies en tant que des catégories cognitives partagées où on regroupe des individus auxquels on reconnaît des caractéristiques similaires. La tendance à

⁴¹ L'accumulation des documents d'identification dans les archives de l'Etat comprenant des empreintes digitales, des photographies, des signatures cherchant à identifier définitivement les individus l'illustrent bien.

catégoriser met l'accent cognitif sur les différences entre les catégories au delà de leur objectivité. Une fois que des étiquettes désignant des catégories ont été acceptées, les individus insisteront sur les différences entre ces catégories pour maintenir la division cognitive du monde. La théorie de la « catégorisation de soi » (Turner et al. 1987) dit que les humains ont tendance à référer à eux mêmes et aux autres en tant que membres de catégories sociales. Cette théorie affirme aussi que les catégories sociales influencent le comportement quand les individus se définissent eux-mêmes à travers elles parce que l'auto-définition dans des termes collectifs implique l'usage de stéréotypes⁴² qui distinguent comment la propre catégorie est définie en rapport avec d'autres catégories.

La deuxième dimension de l'identification, de nature *affective* et motivationnelle, concerne le besoin d'obtenir une valorisation de soi (*self esteem*) au moyen des évaluations positives (qu'elles proviennent d'ego même ou d'autrui) liées à l'appartenance à la catégorie sociale.

Cette dimension affective a été d'abord définie par Freud, puis extraite de son contexte originel psychanalytique. Pour Freud, l'identification (d'un enfant) est plus qu'un acte d'imitation, car elle conduit à penser, sentir et se conduire comme si les caractéristiques d'une autre personne lui appartenaient. L'identification, telle que Freud en parle, est un processus au moyen duquel les croyances, valeurs, normes et standards de comportement d'un autre sont adaptés pour devenir propres⁴³.

⁴² La psychologie sociale a mené des nombreux travaux théoriques et empiriques à propos des stéréotypes et deux autres notions qui lui sont souvent liées, les *préjugés* et les *discriminations*. Pour un travail de synthèse critique à propos de la littérature sur les stéréotypes, voir Sangrador (1991) ou Huici et Moya (1994). Ces derniers disent qu'on peut comprendre les stéréotypes comme l'ensemble de *croyances* ou opinions à propos des attributs assignés à une catégorie sociale. Les préjugés sont les *attitudes* négatives vis-à-vis d'une catégorie sociale (celles-ci pourraient aussi être neutres ou positives). La discrimination est la *conduite* d'inégalité dans le traitement des personnes appartenant à une catégorie particulière.

Les travaux en psychologie sociale à propos des stéréotypes ont aussi été appliqués aux groupes sociaux liés aux territoires qui nous intéressent ici. Dans le cas espagnol sont particulièrement intéressants les travaux de Sangrador (1991, 1996), Javaloy et al. (1990) Rodriguez et al. (1991).

⁴³ Elle a été par la suite développée et adaptée à d'autres champs théoriques des sciences sociales par Erikson (à qui on doit l'expression « crise d'identité ») ; Allport, qui le lie à l'ethnicité et l'étude des préjugés en psychologie sociale ; Merton et Foote, qui la lient aux théories sociologiques des rôles et du groupe de référence ; et Strauss, Goffman et Berger et Luckman (dans son versant constructiviste) dans les théories de l'interaction symbolique.

Alors que les significations cognitives classificatoires impliquent que l'on s'identifie (ou qu'on identifie quelqu'un d'autre) en tant que personne correspondant à une certaine catégorie, le sens psychodynamique implique qu'on s'identifie affectivement avec une autre personne, une catégorie ou une collectivité. Le passage de l'interpersonnalité à l'identification à des collectifs sera rediscuté plus bas.

En combinant les deux dimensions cognitive et affective dans une seule progression Kinket et Verkuyten (1997) proposent de définir différents degrés d'identification. Ils nous proposent les notions de « définition de soi », « évaluation de soi » et « introjection ». Par *définition de soi* ils entendent le processus par lequel un individu s'étiquette lui-même en tant que membre appartenant à une catégorie sociale, mais en ne considérant pas cette définition comme personnellement importante, elle est dépourvue de l'aspect émotionnel et motivationnel. Il s'agit d'un niveau purement cognitif. Ils appellent *évaluation de soi* l'identification qu'une personne fait d'elle-même en tant que membre d'un groupe accompagnée de la valeur et la signification émotionnelle qu'elle attache à cette appartenance⁴⁴. Finalement, ils ajoutent que le fait que l'appartenance à une catégorie soit considérée comme importante n'implique pas nécessairement un fort sentiment d'unité avec la catégorie en tant qu'ensemble. Quand ce sentiment d'unité se produit, ils appellent (en s'appuyant sur Rosenberg) ce niveau d'identification *introjection*. Rosenberg (1979 : 179) définit l'introjection en tant que « l'individu fait l'expérience du groupe en tant qu'une partie intégrale et inséparable de son soi (*self*). L'introjection [...] fait référence à "l'acceptation d'entités (personnes ou objets) extérieurs dans le soi, de façon à avoir un sens d'unité avec eux et de se sentir affecté personnellement par ce qui leur arrive." Pour celui qui s'identifie au groupe, la distinction entre lui et le groupe n'est pas claire ; le destin du groupe est ressenti comme le destin du soi. ».

Dans la théorie de « l'identité sociale » (Tajfel 1972), l'identité d'un individu est comprise comme la combinaison des appartenances à des catégories sociales différents définissant des positions spécifiques dans la société; ceci coïncide avec la vision proposée plus tôt par Simmel (1908) et en usage parmi certains sociologues

⁴⁴ Ce niveau coïncide avec l'identification telle qu'elle est définie dans la théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner.

concernés par l'analyse structurale (Pizarro 2000). Quand les individus ont conscience de leurs appartenances croisées à différentes catégories sociales, en général ils mettent moins l'accent sur l'une d'entre elles qui diviserait fortement le monde de façon bipolaire (Deschamps et Doise 1979 ; Brewer et Gaertner 2001), donc on peut supposer qu'il se produirait moins d'introjection au profit des définitions de soi, voir des évaluations de soi. Nous en reparlerons par la suite.

Après cette explication où nous avons partiellement suivi les propos de Brubaker et Cooper en ajoutant des considérations provenant de la psychologie, retournons à la classification qu'ils suggèrent. Mis à part les notions d'identification et catégorisation, Brubaker et Cooper (2000) proposent deux autres groupes terminologiques que nous allons discuter plus brièvement.

1.2. « Auto-compréhension » et « localisation sociale ».

L'auto-compréhension et la localisation sociale font référence à ce que Brubaker et Cooper (2000) appellent « une subjectivité située : la conception que l'on a de qui on est, de sa localisation dans l'espace social et de la manière (en fonction des deux premières) dont on est préparé à l'action. En tant que terme "dispositionnel", il se rattache au domaine de ce que Pierre Bourdieu a appelé le "sens pratique", la représentation – à la fois cognitive et affective – que les gens ont d'eux mêmes et du monde social dans lequel ils évoluent ». Le mot « auto-compréhension » n'implique pas la conception du moi en tant qu'entité homogène, limitée et unitaire propre au monde moderne ou occidental. La perception de soi peut prendre des formes variées répondant à des processus bien différents. L'auto-compréhension n'exige en rien la cohérence ou l'articulation que demanderait l'auto-identification. Ce mot n'implique ni la permanence ni le changement, mais est capable de rendre compte des deux. En tant que soulignant la subjectivité situationnelle, l'auto-compréhension ne rend pas compte de l'objectivité revendiquée par les compréhensions fortes de l'identité.

1.3. « Communalité », « connexité » et « groupealité ».

Brubaker et Cooper signalent enfin qu'on désigne souvent par « identité » une forme spécifique d'auto-compréhension, chargée affectivement, censée être collective, et concernant le sentiment d'appartenir à un groupe spécifique et limité, impliquant à la fois que l'on éprouve une solidarité et un accord total avec les compagnons qui font

partie du groupe et que l'on se sent différent, voire que l'on nourrit une antipathie à l'égard des personnes extérieures⁴⁵. Ceci arrive souvent dans les études sur la race, la religion, les appartenances ethniques, le nationalismes, les sexes, les sexualités, les mouvements sociaux et encore d'autres phénomènes. Le problème est que le terme identité est employé pour cette acception forte de même que pour des significations bien plus lâches. Les auteurs suggèrent donc de se servir d'autres termes permettant des distinctions analytiques plus précises : la « communalité », la « connexité » et la « groupalité ».

Par « communalité », ils dénotent le partage d'un attribut commun. Grâce au mot « connexité », ils font référence aux attaches relationnelles qui lient les gens entre eux (nous pensons qu'ils font référence aux relations actives entre les gens). La « groupalité » signifie le sentiment d'appartenir à un groupe particulier, limité et solidaire. Elle peut résulter de la combinaison des deux précédentes (Harrison White (1992) appelle ça « *catnet* », la combinaison d'une catégorie et d'un réseau) à laquelle se serait ajoutée un sentiment d'appartenance commune. Mais Brubaker et Cooper nous disent qu'elle peut aussi se produire en absence de « connexité » : un sentiment fort de groupalité peut reposer sur une communalité catégorielle associée à un sentiment d'appartenance commune, et devoir fort peu, voire rien du tout – disent-ils - à la connexité relationnelle. Ce serait le cas des communautés à grande échelle comme des « nations », des communautés imaginées. Nous nous demandons, cependant, s'il est pertinent de continuer à appeler ceci de la « groupalité », car la notion de groupe, au moins dans la tradition de la psychologie sociale, renvoie à des ensembles d'individus de taille relativement petite où, justement, tout le monde peut être en rapport avec tout le monde. « Ensemblité » pourrait être un substitut, peut être pas très joli esthétiquement, mais ayant la qualité de n'être connoté ni petit ni grand. Une autre option est de parler simplement de « sentiment d'appartenance » l'ensemble et la taille de celui-ci restant à préciser par la suite.

⁴⁵ Ceci ne serait pas finalement très différent des notions « d'évaluation de soi » mais surtout « d'introjection », si on exige réellement que la solidarité et l'accord soient *totaux* avec les membres qui font partie du groupe, proposées par Kinket et Verkuyten (1997) dont nous avons parlé plus tôt.

Au-delà de cette petite suggestion sémantique pour la classification de Brubaker et Cooper, nous avançons une proposition où nous nous détachons de leur pensée. Bien qu'on puisse dire de manière évidente que dans les communautés imaginées à grande échelle il soit impossible et non nécessaire d'avoir des relations avec *tous les membres*, voir avec une grande partie de ceux-ci, ceci n'est pas la même chose que de dire qu'il ne soit pas *nécessaire d'avoir des relations dans son sein*. Est-il possible de concevoir un Français qui n'a jamais eu des relations avec des Français ? Ce point est essentiel dans notre conception, nous y reviendrons plus longuement plus tard⁴⁶.

Une fois faites ces distinctions analytiques, nous pouvons préciser ce que nous cherchons à étudier : Nous nous intéressons aux mécanismes à l'œuvre dans les processus d'auto-identification à des communautés imaginées à grande échelle fondées territorialement – car elles sont importantes dans le modèle dominant de légitimité politique - telles que les pays et l'Europe. N'écartant pas la possibilité que les identifications territoriales constituées à différents échelons puissent avoir des rapports d'interdépendance entre elles, nous tiendrons compte aussi des identifications à d'autres communautés imaginées territoriales : les régions et les localités.

Dans les sections qui suivent nous allons d'abord examiner quelques théories qui se sont penchées sur la question des identifications à des communautés imaginées territoriales dans la sociologie et dans la psychologie sociale. Ensuite, nous allons essayer de construire notre cadrage théorique d'ensemble sur la production sociale des identifications. Puis nous allons nous concentrer sur une approche interactionniste structurale de la production des identifications pour, finalement, proposer l'étude nouvelle d'un mécanisme particulier - qui n'exclut pas le fonctionnement simultané d'autres - d'identification à l'Europe : le développement de réseaux d'amitié Européens.

⁴⁶ Dans notre étude, sommes concernés de façon fondamentale - pour l'exprimer dans les termes que nous venons de préciser - par comment la connexité, c'est-à-dire, les réseaux de relations effectives dans lesquels les individus sont insérés, est concernée de façon centrale dans les processus de production des identifications et influence de façon bien importante les auto-identifications des individus, en particulier sur leurs identifications à des communautés imaginées.

2. THEORIES SUR LES IDENTIFICATIONS TERRITORIALES.

Dans la section précédente, nous avons brièvement cité côte à côte des considérations provenant de la sociologie et de la psychologie sociale. Dans la mesure où les identifications font référence à des catégories qui sont des objets de l'esprit humain, elles peuvent relever de la psychologie. Dans la mesure où elles correspondent à des processus collectifs, elles peuvent relever de la sociologie. Il est nécessaire d'avancer quelques éléments de discussion concernant les articulations entre les disciplines concernées psychologie, psychologie sociale et sociologie. Nous nous appuyons sur des formulations du psycho - sociologue Doise qui situe la question générale de cette façon : « Si, d'un côté, le sociologue ne se soucie guère de détailler les mécanismes de différents fonctionnements psychologiques pourtant nécessaires pour qu'un individu puisse participer à une dynamique sociale, de l'autre côté, le psychologue social a trop souvent tendance à décrire ces processus pour autant qu'ils sont censés fonctionner d'une manière quasi autonome chez les individus tout en faisant abstraction de leur insertion dans un contexte social concret » (Doise et Palmonari 1986 : 83).

Ferrand (2002) dit que ces deux limitations disciplinaires définissent en creux ce que peuvent être les apports spécifiques d'une théorie à la rencontre de la psychologie et de la sociologie : considérer un acteur situé dans la trame des rapports sociaux et concevoir les mécanismes cognitifs qu'il met en oeuvre. Modestement Doise ajoute : « Aucun modèle, en psychologie sociale, ne peut décrire de manière exhaustive l'ensemble des conditions sociales qui sont nécessaires pour activer les dynamiques décrites par le modèle. L'étude des représentations sociales » -dont nous pouvons dire que les identifications sont un cas particulier- « ne sera jamais exhaustive non plus mais elle sera plus complète quand elle recourra à l'articulation de modèles et de niveaux d'analyse.[...] Moscovici (1976 : 407) préconisait une telle démarche bien avant nous... » (Doise 1982).

Deux problèmes différents, nous dit Ferrand (2002), doivent être définis. Ils concernent tous les deux l'absence d'articulation entre explications « psychologique », « psychosociologique », « sociologique », mais différent dans la

manière de considérer les effets scientifiques de ce manque. Le premier problème serait que l'absence d'articulation tendrait à affaiblir considérablement, voir à invalider, les explications proposées jusqu'ici et limitées à un niveau. Il s'agit d'une remise en cause. Le deuxième problème serait que, en ajoutant de telles articulations, on accroîtrait la puissance explicative des modèles. Il s'agit d'amélioration.

Ferrand conclut que « les conclusions de nombreux travaux de psychosociologie expérimentale doivent être *remises en cause*. Le contenu et la prétention à l'universalité de certaines propositions son sapés par un manque de prise en compte théorique du contexte social. Concernant la sociologie, une articulation plus forte avec le niveau psychosociologique, aurait des effets sans doute différents : elle permettrait de passer de modèles généraux mais souvent un peu « mous » (à forte variance inexpliquée, et qui restent valides parce que mous) à des modèles plus spécifiés. » En même temps dit-il ceci « permet de *ne pas* rentrer dans les débats internes à la psychosociologie, souvent stériles qui voient s'affronter des « théories » microscopiques à grands coups de validations empiriques sur des quarterons d'étudiants de premier cycle du département⁴⁷ ».

Nous voulons construire une approximation théorique articulant des approches provenant de la psychologie sociale et de la sociologie sur les mécanismes d'auto-identification territoriale des individus. Avant de faire ceci, il convient de mentionner, même brièvement les apports que ces deux champs disciplinaires ont faits séparément sur la question des identifications territoriales.

Nous commençons par les apports de la psychologie sociale, qui parlent des mécanismes généraux qui sous-tendent les processus d'identification. Ils nous proposent une explication qui peut servir de fondement sur les processus généraux enjeu. Ces apports sont parfois issus de recherches liées aux identifications

⁴⁷ Cette forte critique sur la méthode de validation, ne s'ajuste cependant pas à tous les cas de recherches empiriques en psychologie sociale. Voir par exemple l'étude de Mumendey et al (1999) faite par questionnaire « sur le terrain » sur un échantillon *non* représentatif N=500. Cependant même dans leur travaux il apparaît clair qu'il ne s'agit pas d'une façon de procéder acquise dans la psychologie sociale, car ils trouvent nécessaire de justifier la pertinence d'une enquête hors laboratoire.

territoriales auxquels nous nous intéressons ici⁴⁸, mais aussi souvent ils concernent des études sur les identifications à d'autres catégories sociales⁴⁹ y compris des petits groupes artificiels créés dans les laboratoires. Il conviendra donc de les prendre avec précaution et prendre le soin de les adapter au contexte auquel nous voulons faire référence. Mais examinons les d'abord.

2.1. Des apports de la psychologie sociale.

Probablement l'approche la plus intéressante provenant de la psychologie sociale pour la question qui nous intéresse est - nous l'avons déjà brièvement mentionnée - celle fournie par la « théorie de l'identité sociale » de Tajfel et Turner (1986) et les développements qui ont eu lieu autour de celle-ci.

2.1.1. La « théorie de l'identité sociale ».

Dans la théorie de l'identité sociale, le postulat central est que les personnes veulent avoir une évaluation positive d'eux-mêmes, ce postulat est partagé par d'autres théories psychologiques (Festinger 1954 ; Heider 1958). La théorie de l'identité sociale suppose aussi qu'une partie de l'auto-évaluation repose sur l'appartenance à des groupes sociaux (identité sociale par opposition à l'identité personnelle) et sur les évaluations associées à ces groupes.

En plus, la théorie de l'identité sociale pose que l'évaluation des groupes sociaux d'appartenance (engroupe) repose sur des comparaisons sociales vis-à-vis d'autres groupes pertinents –qui deviennent des groupes de référence- sur des dimensions de comparaisons valorisées. Il en suit que, *a priori*, pour avoir une évaluation positive de son propre groupe, il faudrait par la même parvenir à une évaluation (relativement) négative des autres groupes. Un résultat de comparaison positif induit

⁴⁸ Voir par exemple les travaux de Sangrador (1996) et les travaux de l'équipe d'Amélie Mummendey à l'Université de Jena en Allemagne. Un certain nombre sont cités dans ce même chapitre.

⁴⁹ Aux USA notamment la recherche sur la catégorisation et l'identification, est liée au débat sur le multiculturalisme. Elle est plus centrée sur les catégories ethniques que sur des catégories territoriales. Pour un bon résumé critique du rapport entre les catégories ethniques et les catégories supraordonnées voir Gaertner *et al.* (1999). Cependant, comme le suggère Wolton (1998 : 65) les arguments avancés outre-Atlantique sont peu utiles pour poser le même problème en Europe. Car le multiculturalisme aux Etats-Unis se fait à l'intérieur d'une communauté nationale alors que le problème Européen est inverse. Non pas comment préserver la diversité des cultures au sein d'une communauté mais comment d'abord arriver à construire cette communauté, ce cadre. Nous parlons du problème des catégories supraordonnées en particulier dans le cas Européen plus tard.

une position de relative supériorité du statut du groupe (donc de la personne) et est associé avec un état satisfaisant de l'identité (Tajfel et Turner 1986 : 16). Au contraire, un résultat négatif de la comparaison pointe l'infériorité relative de la position de statut du groupe propre et conduit à un état d'identification insatisfaisant que Tajfel et Turner appellent une identité négative ou menacée (Tajfel et Turner 1986 : 19).

Si l'identité est perçue en tant que menacée plusieurs stratégies peuvent être mises en oeuvre pour parvenir tout de même à obtenir un état positif de l'identité de la catégorie d'appartenance. Les psychologues sociaux en ont identifié un certain nombre qui peuvent se combiner entre elles. Ils les classifient en tant que des stratégies collectives, des stratégies individuelles, des changements de dimension de comparaison et des changements d'objet de comparaison (Kessler et Mummendey 2001).

Quand les différences de statut entre les groupes sont perçues comme transitoires, illégitimes ou les frontières entre les catégories comme non perméables⁵⁰, il est plus probable que les individus développent des *stratégies collectives*. Celles-ci comprennent 1) la compétition sociale visant à l'amélioration du statut dans la comparaison entre groupes 2) l'innovation sociale, où la création de nouveaux cadres de comparaison.

Quand les acteurs perçoivent les différences de statut entre catégories comme étant permanentes, légitimes ou les frontières entre catégories perméables⁵¹, il est plus probable que les acteurs mettent en oeuvre des *stratégies individuelles*. Des exemples de stratégies individuelles décrits par la littérature concernent : 1) les efforts pour la *mobilité* individuelle (tant la mobilité géographique - en particulier dans le cas des identités liées aux territoires - que sociale peut avoir cet effet). 2) La *re-catégorisation* dans une autre catégorie plus favorable (quand ceci est possible tenant

⁵⁰ Différences de statut transitoires, celles qui sont perçues comme possibles de faire disparaître ; illégitimes, celles qui ne semblent pas fondées sur des critères justifiés ; frontières entre catégories non perméables, celles qui ne semblent insurmontables par les actions individuelles, p.e. par le mérite.

⁵¹ Différences de statut permanentes, celles qui ne sont perçues comme non changeables ; légitimes, qui sont perçues comme ayant un fondement justifié ; frontières entre catégories perméables, celles qui semblent surmontables selon les actions menées.

compte des pressions sociales⁵²) qui parfois implique l'assimilation à une autre catégorie. 3) *L'individuation*, la prise de distance personnelle, par rapport à la catégorie.

Une autre possibilité est opérer des *changements concernant les dimension pertinentes* de comparaison. Ici les acteurs effectuent des re-évaluations des dimensions pertinentes de comparaison et en choisissent des nouvelles dimensions, plus favorables à la comparaison. Finalement, les *changements d'objet* concernent des alternatives pour effectuer les comparaisons sociales entre les catégories. Les possibilités mentionnées par la littérature sont tout d'abord 1) le changement de catégorie de comparaison par une *alternative* pertinente où l'évaluation relative sera plus favorable, ici les acteurs cherchent à se comparer avec un groupe social plus faible. Mummendey et Simon (1997) ont proposé que les comparaisons sociales n'ont pas besoin de se faire que par rapport à d'autres catégories. Elles peuvent se faire de deux façons additionnelles : 2) Une possibilité est de comparer de façon *temporelle* par rapport à la situation précédente de cette même catégorie d'appartenance. 3) Finalement il est possible d'établir des comparaisons, non pas avec des catégories sociales réelles, mais de façon abstraite, avec un prototype de situation idéale. C'est-à-dire, par rapport à des *standards* idéaux évalués positivement.

Pour étudier la possibilité d'émergence de l'identification à l'Europe, étant donnée qu'elle s'appuie historiquement et légalement sur la préexistence des catégories d'appartenance nationale, nous nous intéressons particulièrement aux travaux en psychologie sociale qui se sont consacrés à la réduction des conflits entre catégories par l'innovation sociale, en créant de nouveaux cadres de rapport entre groupes, en particulier par la création de catégories communes supraordonnées. Le modèle que nous présentons par la suite correspond aux travaux en psychologie sociale qui se sont consacrés à étudier les stratégies collectives d'innovation sociale pour la création de catégories supraordonnées.

⁵² Le travail sociologique de Lavaud (2000) fournit des exemples de cas de figure de ceci.

2.1.2. Le modèle de l'Identité Engroupe Commune.

Le modèle de l'identité endogroupe commune propose une théorie à propos d'une stratégie collective d'innovation sociale de redéfinition des rapports entre groupes qui peut être applicable à la construction Européenne.

D'accord avec la « théorie de l'identité sociale » (Tajfel et Turner 1986) le conflit entre groupes se développe par une catégorisation entre un engroupe (*ingroupe* en anglais, *endogrupo* en espagnol) et un horsgroupe (*outgroupe* en anglais, *exogrupo* en espagnol) qui prend de l'importance. Une catégorisation qui prend de l'importance conduit à favoriser les membres de l'engroupe dans les allocations de ressources (Tajfel, Billing, Bundy et Flament 1971) et dans les évaluations (Mummendy et Schreiber 1983) et produit le comportement pro-social et la coopération avec les membres de l'engroupe (Piliavin et al 1981 ; Kramer et Brewer 1984) ainsi que l'attentes de réciprocité généralisée (Yamagishi et Kiyonari 2000). Le biais de l'engroupe conduit à l'évaluation positive des membres du groupe, ce qui n'implique pas nécessairement la dépréciation de l'horsgroupe (Brewer 1979, 1999).

Une stratégie collective d'innovation sociale de redéfinition des rapports entre groupes pour réduire les conflits (et l'auto évaluation menacée du groupe le plus faible) est la re-catégorisation de deux groupes dans un nouveau endo-groupe commun, car à ce moment-là, on recherche une distinction positive du nouveau engroupe (Tajfel et Turner 1986).

La re-catégorisation des deux groupes dans un seul réduit l'importance des catégories sociales initiales. Le processus de re-catégorisation redirige certains des processus cognitifs et motivationnels qui ont contribué au conflit entre les groupes. En particulier, les membres de l'ancien horsgroupe sont évalués de façon plus positive car, après la re-catégorisation, ils sont vus en tant que membres du nouvel engroupe commun (Hogg et Hains 1996 ; Hogg, Hardi et Reynolds 1995). De plus, la re-catégorisation met en valeur les questions de justice relationnelle qui favorisent l'attachement et l'engagement au nouveau engroupe commun (Huo et al. 1996).

Le potentiel de la re-catégorisation pour réduire les conflits entre groupes est appuyé par plusieurs résultats empiriques qui montrent bien que quand l'importance de l'identité commune augmente, il y a moins de conflit entre les groupes et plus

d'attitudes positives à propos de l'ancien horsgroupe (Gaertner et al 1990 ; Gaertner et al. 1989).

Les conditions favorables de contact telles qu'avoir un statut égal, devoir coopérer, le soutien institutionnel et les opportunités pour développer une connaissance personnelle des membres de l'ancien horsgroupe favorisent la perception des deux groupes en tant qu'un seul groupe commun (Allport 1954).

Ceci se produit au moyen d'un processus comportant deux étapes. Tout d'abord, le contact entre personnes permet de défaire la catégorisation initiale. En connaissant davantage les membres de l'autre catégorie on peut arriver à la conclusion que celle-là n'est pas une catégorie si homogène à laquelle on peut aussi facilement appliquer les stéréotypes. La première étape concerne un processus d'individuation, de *de-catégorisation* : les individus ne sont plus vus en tant qu'appartenant à la catégorie différente, mais en tant qu'ils existent de manière particulière et spécifique. Ensuite il est possible d'opérer une *re-catégorisation* dans un groupe d'appartenance commune.

Les identifications à différentes catégories sociales croisées sur les groupes (age, genre, religion, ethnicité, profession...) rendent plus difficiles les clivages profonds entre eux, car ils permettent aux acteurs de repérer des similitudes et des solidarités (Deschamps et Doise 1978), et donc favorisent aussi l'adoption d'une identification commune.

Le processus cognitif qui réduit le conflit entre groupes et l'effet de ces conditions favorables de contact sur la réduction du conflit (Allport 1954) est médiatisé par la création d'une identité engroupe commune (Gaertner et al 1996). Si l'identité commune possible n'existe pas, l'existence de conditions favorables de contact ne sera pas suffisante. La représentation d'un engroupe est le processus qui est déclenché par les conditions favorables de contact, conduisant des réactions émotionnelles et des attitudes plus positives vis-à-vis de l'ancien horsgroupe (Dovidio et al. 1995 ; Dovidio et al. 1998 ; Gaertner et al. 1999).

Le modèle de l'Identité Engroupe Commune n'implique pas nécessairement que les anciennes catégories soient abandonnées. Les deux niveaux de catégorisation, une identité engroupe commune et les anciens groupes (maintenant des sous-groupes)

peuvent être simultanément importants. Cependant, les résultats concernant les bénéfiques (en termes de réduction de conflits entre groupes) du maintien d'identités duales sont divergents (Gaertner et al.). Par ailleurs, les identifications hiérarchiques multiples, ou plusieurs groupes d'appartenance les uns dans les autres sont pris en compte (par exemple l'appartenance à un quartier, dans une ville, dans une province, dans une région, dans un pays, dans l'Europe, etc.) n'ont quasiment pas été étudiées par la psychologie sociale (Sangrador 1996)

En même temps, la re-catégorisation à un niveau inclusif supérieur peut aussi, sous certaines conditions, simplement déplacer, voir encourager le conflit et le préjugé entre groupes plutôt que le réduire. Kessler et Mummendey (2001) pointent ce problème en disant que, d'abord, *a priori* il n'est pas évident quel nouveau contexte entre groupes émergera. La re-catégorisation peut, au mieux, conduire à une vision plus positive des autres et démarrer un favoritisme vis-à-vis des nouveaux membres du nouvel engroupe inclusif plus large. Mais la re-catégorisation peut par là même induire des discriminations, des préjugés, voir des hostilités vis-à-vis du nouveau horsgroupe émergent. Dans ce cas-là, autant les anciens membres de l'horsgroupe qui sont maintenant incorporés dans l'engroupe seront favorisés par le transfert du biais pro-groupe de la catégorie plus petite à la catégorie commune, autant les membres du nouveau horsgroupe seront d'autant plus désavantagés car ils seront plus visibles. Cette possibilité a été peu étudiée empiriquement en psychologie sociale (Kessler et Mummendey 2001).

Les psychologues sociaux rejoignent ici le problème déjà pointé dans le débat politique philosophique à propos de la création d'une « identité » Européenne : les risques d'exclusion d'autant plus graves des non-Européens.

Voyons maintenant quelles sont les approches analytiques que nous proposent les sociologues pour expliquer les identifications territoriales.

2.2. Théories sociologiques sur les identifications territoriales.

Alors que les théories en psychologie sociale concernant les mécanismes à l'œuvre dans les processus d'auto-identification sont de caractère assez général, il n'en est pas de même pour les recherches en sociologie. Celles-ci, prenant en compte le

contexte social et historique, fournissent des théories différenciées pour les différents types de catégories sociales. Il existe donc tout un corps théorique spécifique, comme nous en avons déjà un peu parlé, consacré à la question des identités nationales et de l'identité Européenne⁵³.

Cependant les approches en sociologie ont souvent des problèmes de nature complémentaire que Jones et Smith (1999 : 114) ont bien identifiés. Tout d'abord, nous disent-ils, nous disposons d'un riche éventail d'études de cas, qui font des contributions importantes pour faire des distinctions conceptuelles critiques, mais qui mettent plus souvent l'accent sur les contextes (historiques, sociaux, légaux...) spécifiques et uniques que sur les caractéristiques structurales communes avec d'autres cas. Le résultat est que nous savons très peu sur la manière dont les différentes théories qui se sont développées au cas par cas pourraient résister à la mise à l'épreuve sur un grand nombre de cas différents.

Ensuite, Jones et Smith trouvent qu'il est relativement facile d'identifier des grandes théories macro sociologiques en concurrence à propos des causes de l'identité nationale⁵⁴ - de la constitution des corps nationaux -, mais qu'il y a relativement peu d'efforts théoriques et empiriques concernant les différents facteurs individuels et sociaux en jeu et leurs importances relatives dans les processus liés aux identifications vécues par les individus (leurs auto-identifications). Les efforts intellectuels macro-sociologiques plus courants à propos de la question de la construction des « identités » (Nationales, régionales, Européenne) reflètent un style d'approche sociologique d'analyse dans lequel les changements institutionnels et les forces historiques des différentes époques sont les acteurs majeurs et où les individus sont vus comme réactifs.

⁵³ De même qu'on en trouve des corps théoriques spécifiques concernant les identifications ethniques, religieuses, de genre, d'orientation sexuelle, professionnelles etc.

⁵⁴ Dont certaines ont été mentionnées dans le premier chapitre. Ceux qui voudraient savoir plus à propos des différents types de théories à propos de la construction nationale peuvent trouver plus d'informations dans Anderson (1983), Gellner (1983), Hobsbawm (1990), Herranz de Rafael (1992), Delannoi et Taguieff (1993), Schnapper (1994).

Cependant, malgré leur relative rareté, il est possible de trouver un certain nombre de travaux qui se sont penché sur la question. C'est de travaux de ce type dont nous voulons brièvement parler ici.

Souvent les recherches présentant des modèles analytiques combinant une approche théorique avec une validation empirique se sont centrées soit sur un seul niveau (européen, national) soit sur des comparaisons entre deux niveaux territoriaux (européen-national, national-regional). Très rarement des efforts ont été faits pour mettre en rapport plusieurs niveaux, donc il est difficile de trouver des exemples de théories formulées de façon à être « tout-terrain ». Par ailleurs, les recherches empiriques testent parfois dans leurs modèles des hypothèses provenant de théories différentes, plus ou moins concurrentes, plus ou moins complémentaires. Il est donc difficile de parvenir à une classification claire et tranchée sur les approches. Nous voulons proposer ici une classification provisoire des approches théoriques tenant compte de certains traits généraux selon le type d'argument principal sous-jacent mobilisé.

2.2.1 Socialisation historique

Dans les approches de ce type, l'argument principal est que les individus s'identifient avec les territoires (qu'ils soient régions, pays, l'Europe) selon leurs conditions de socialisation. Dans ce type d'argument, les identifications seraient plus ou moins « automatiques » et dépendraient du climat de socialisation historique et sociale. Ici les identifications des individus sont vues comme des conséquences des développements des grandes forces historiques des différentes époques et contextes. Quelques exemples d'hypothèses mobilisées dans les recherches correspondant à cet argument seraient de type, au niveau individuel :

1. Les individus nés dans des régions ethniquement différentes dans un pays s'identifient moins avec le pays. (Smith 1986, Bollen et Díez Medrano 1998).
2. Actuellement, les cohortes plus jeunes s'identifient moins avec les pays car maintenant la globalisation est plus présente (Jones et Smith 1999)

3. Les cohortes nées après la deuxième guerre mondiale s'identifient plus avec l'Europe, car la construction européenne était plus avancée pendant leur socialisation (Janssen 1991, Díez Medrano 1995).

Au niveau agrégé des Etats ces arguments prennent la forme typique des exemples suivants:

4. Le niveau d'identification national est moindre dans les pays à forte différenciation ethnique (Hutchinsons 1994, Jones et Smith 1999). Le niveau d'identification à l'Europe peut être affecté par le degré de différenciation ethnique dans un pays (Euronat en cours).

5. Le niveau d'identification à l'Europe est plus grand dans les pays qui sont membres de l'UE depuis plus longue date (Díez Medrano 1995, Euronat en cours)

6. Le niveau d'identification à l'Europe dépend de la tradition nationale et de la trajectoire politique du pays (Díez Medrano 1995, Euronat en cours).

7. Dans la tradition nationale en particulier le militarisme joue un rôle important : plus un pays a été engagé dans des guerres et plus il est préparé pour la guerre, plus l'identification nationale est forte (Smith 1991, Schnapper 1994, Jones et Smith 1999).

Ces propositions ne sont que des exemples, il pourrait y en avoir d'autres. À notre connaissance, les propositions 1, 2, 3, 4 (mais concernant l'Europe je n'ai pas vu des résultats), 6 et 7 ont des supports empiriques. La proposition 5 est invalidée par les données.

2.2.2. Capacités cognitives et climat des valeurs

En lien avec la théorie de la modernisation, Deutsch (1952) et Inglehart (1970, 1971) ont proposé un modèle général qui met l'accent sur le rôle des variables individuelles, en particulier des capacités cognitives. Leur idée est que plus un individu a des capacités cognitives, (soit par son niveau d'éducation ou par ses expériences de voyages) et plus il les mobilise (en s'informant par les médias), plus grande sera leur capacité à comprendre le « grande monde » et donc à s'identifier avec des communautés imaginées plus larges. Cette théorie s'attend à ce que les plus

éduqués s'identifient davantage avec les niveaux territoriaux plus cosmopolites (l'Europe est préférée au pays qui est préféré à la région etc.).

Inglehart (1970) parle aussi des orientations des valeurs politiques des individus et il distingue entre les orientations « matérialistes » et les orientations « post-matérialistes ». Il s'attend à ce que les post-matérialistes soient plus cosmopolites, moins attachés aux traditions. Au niveau agrégée, il parle de climat des valeurs (matérialiste vs. post-matérialiste). Il suppose qu'un climat des valeurs plus post-matérialiste encourage des identifications plus cosmopolites de l'ensemble de la population.

Les recherches empiriques (Janssen 1991, Díez Medrano 1995, Sinnot 1997, Bollen et Diaz Medrano 1998, Szmolka 1999) trouvent des résultats qui valident seulement en partie la théorie : en général, les individus ayant des niveaux éducatifs plus élevés ont tendance à favoriser les identifications plus cosmopolites et plus civiques (vs. ethniques) (Jones et Smith 1999), de même que ceux qui voyagent plus. Par contre, ceux qui mobilisent plus leurs capacités cognitives (p.e. qui lisent plus le journal) ne s'identifient pas davantage avec les niveaux territoriaux plus cosmopolites. De même, ni les individus ayant des valeurs plus post-matérialistes ni les ensembles où les climats de valeurs sont plus post-matérialistes ne s'identifient de façon plus cosmopolite.

Ce résultat invalide plutôt cette théorie, qui considère que plus d'éducation et d'information induit de façon automatique plus de cosmopolitisme. On pourrait plaider qu'une partie des élites (qu'elles trouvent leurs sources de pouvoir dans les villes, les régions, les pays ou l'Europe) auront tendance à avoir des niveaux d'éducation élevés et à lire le journal, or il peut plus intéressant pour elles d'insister pour développer des identifications locales ou cosmopolites selon leurs propres enjeux. Il convient donc d'inclure dans le modèle la rationalité des acteurs et leurs raisons pour préférer certains types d'identifications.

2.2.3. Rationalité des acteurs

Les approches que nous avons classées sous ce titre impliquent que les acteurs ont des attentes, ou au moins mettent en oeuvre des évaluations à propos des avantages qu'ils peuvent attendre des différentes auto-identifications possibles. Ensuite, ils

choisissent les auto-identifications plus intéressantes selon leur rationalité (que ce processus soit conscient ou inconscient). Ces approches sont en rapport avec des théories du type attente de la valeur (*value expectancy*) ou la théorie de l'équité (*equity theory*) (Hewstone 1986, Díez Medrano 1995, Szmolka 1999).

On trouve un exemple de ce genre de raisonnement (relatif au rapport pays-région) dans les théories qui supposent que des identités régionalistes sont plus fortes que les identifications nationales dans les régions qui, tout en étant culturellement distinctes, ont un développement économique différent (Parsons et Smelser 1956, Smelser 1969, Gellner 1983, dans le courant de la théorie de la modernisation, Hechter 1975 dans le courant de le colonialisme interne) du à la difficulté pour les élites locales de développer les identités de classe nationales et au sentiment de discrimination régionale dans l'implémentation des principes universalistes. À l'opposée, dans les régions (toujours culturellement distinctes) surdéveloppées (Laitin 1991) le conflit d'intérêts économiques entre le centre et la périphérie, plus dynamique économiquement mais ayant moins de pouvoir politique, induit aussi des niveaux d'identification régionale plus forts. Dans le cas de développement différent, les élites, sensibles aux décalages entre le pouvoir politique et le pouvoir économique, auront un rôle dynamique de promotion culturelle des identités régionales. Les recherches empiriques montrent que ce sont plutôt les régions sur développés et non pas celles sous développés qui exhibent des niveaux d'identification régionaux plus forts.

Concernant le cas de la construction Européenne, de façon contrastée, mais toujours dans ce type de raisonnement en terme d'avantages rationnels, on pourrait attendre que les pays moins développés économiquement et qui voient dans l'UE une opportunité pour leur modernisation, montrent des niveaux d'identification Européenne plus élevés (Bollen et Díez Medrano 1998). Ceci peut être le cas tant pour les pays déjà membres de l'UE, comme pour ceux qui voudraient à en faire partie.

Au niveau individuel, Gabel (1998) avec Palmer propose que les niveaux d'identification et de support à l'Europe dépendent du niveau de bien-être que les citoyens comptent obtenir au moyen de l'intégration. Ils disent que ce sont les

individus qui sont le plus favorisés par les politiques de libéralisation du marché du travail et de liberté de mouvement qui logiquement s'identifient davantage à l'Europe : les individus plus riches, les plus éduqués et ceux habitant près des frontières.

Au niveau macro, Eichenberg et Dalton (1993) ont étudié de façon générale comment les grandes tendances économiques influencent l'identification à l'Europe et le soutien à l'intégration Européenne. Eux aussi parlent de l'importance du rôle des élites pour modeler les perceptions des profanes à propos des coûts et des avantages de l'intégration.

Une fois examinées un certain nombre des théories en psychologie sociale et en sociologie, nous présentons notre propre modèle.

3. UNE APPROCHE INTEGREE DE LA PRODUCTION SOCIALE DES IDENTIFICATIONS.

Jusqu'ici nous nous sommes limités à mentionner, les unes après les autres, différentes théories sur les identifications provenant de la psychologie sociale et de la sociologie de façon à donner un aperçu de l'état de l'art. Nous n'avons ni comparé leurs natures, ni essayé de les mettre en rapport. Pour ce faire, une approche plus intéressante consiste sans doute à tenter de dépasser les limites disciplinaires au profit de la formulation d'un cadrage théorique global conçu comme comportant différents niveaux. Pour commencer, nous allons prendre comme point de départ les commentaires de Ferrand (2002) à propos de l'approximation de Doise (1982) à propos de l'étude des représentations sociales, dont les identifications sont un cas particulier.

Dans la conception de Doise, il est question de *niveaux d'analyse* et non d'une théorie cherchant à décrire la réalité : « nous ne parlons pas de niveaux différents de réalité, mais de niveaux d'analyse. Il s'agit de modèles qui sont construits pour saisir des aspects de la réalité, nous ne voulons nullement dire que la réalité elle-même est structurée en quatre niveaux. [...] Les analyses de chaque niveau ont leur propre légitimité ; ce sont des grilles qui captent un des aspects de la réalité et qui en laissent échapper d'autres. Tout travail scientifique est nécessairement une abstraction et ne

peut englober l'ensemble de la réalité. D'autre part, se limiter à un modèle est toujours un appauvrissement et il est souvent nécessaire de faire appel à des analyses complémentaires et d'un autre niveau pour rendre compte des modifications d'un processus décrit par un modèle spécifique. » Doise (1982 : 28-34). Doise distingue donc quatre types de modèles explicatifs, correspondant à quatre niveaux d'analyse distincts :

Niveau I : Intra-individuel

« Les modèles utilisés décrivent la manière dont les individus organisent leur perception, leur évaluation de l'environnement social, et leur comportement à l'égard de cet environnement » (Doise 1982 : 28). Il s'agit ici par exemple des approches de Piaget à propos de la perception des *stimuli* complexes ; d'Heider avec sa théorie de l'équilibre cognitif ; de Festinger sur la catégorisation et les stéréotypes.

Niveau II : Interindividuel et situationnel

Ces modèles font référence à la « dynamique des relations qui peuvent s'instaurer, à un moment donné entre individus donnés, dans une situation donnée ». Par exemple les théories de Bavelas et les structures de communication et coordination des informations ; la théorie de Kelley (1967) sur la « manière dont les individus s'attribuent des intentions les uns aux autres ».

Ce niveau est typiquement celui où nous pouvons introduire l'effet des situations d'interaction, et des structures des réseaux entre acteurs. Nous sommes au niveau des spécifications micro-sociales des processus d'interaction.

Niveau III : Positionnel

Ces modèles mettent en avant les différences de positions sociales qui existent avant et hors de la situation expérimentale. « Les insertions et positions sociales respectives des sujets participant à une expérience, qui sont fonctions de rapports sociaux qui préexistent à celle-ci, peuvent correspondre à différents degrés avec les dynamiques propres à leur insertion spécifique dans une situation donnée. Des variations, mêmes passagères et limitées, introduites dans une situation expérimentale, infléchiront des dynamiques pré-existantes et nous renseigneront ainsi sur leur nature. Les effets d'une situation donnée souvent ne peuvent être étudiés que comme des modulations

d'une dynamique préexistant à une situation expérimentale donnée. Une dynamique créée expérimentalement peut renforcer ou contrecarrer une dynamique sociologique. Au niveau théorique, il faut donc articuler explications sociologiques et explications portant sur la dynamique spécifique d'une situation expérimentale » (Doise 1982 : 32)

Les modèles positionnels, nous dit Ferrand, sont les modèles archétypiques de la sociologie. L'hypothèse cruciale est celle de l'existence de dynamiques préexistantes aux situations expérimentales. Nous pouvons dire que ces dynamiques seraient meso-sociales en ce qu'elles tiendraient à des régulations propres à des ensembles relativement stables, institués, dotés de légitimité et de pouvoir de contrôle.

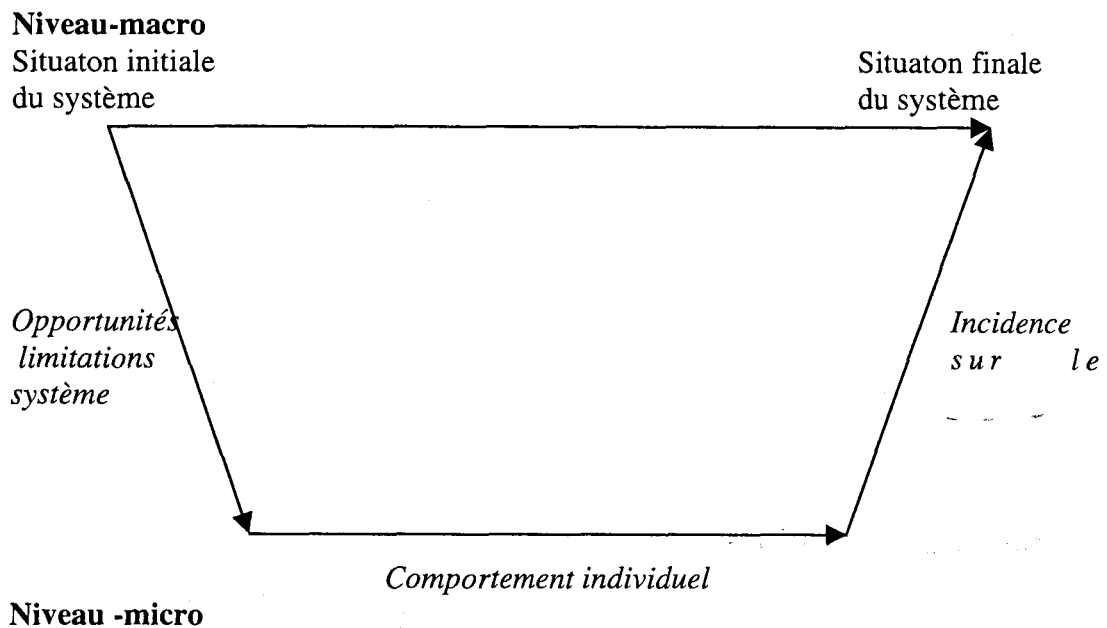
Niveau IV : Idéologique

Il s'agit ici des « systèmes de croyances et de représentations d'évaluations et de normes, qui doivent justifier et maintenir un ordre établi des rapports sociaux » Doise (1982 : 32-33). Ceci correspond au niveau macro-social. Lerner ou Milgram s'y sont intéressés parmi les psychologues sociaux.

Ferrand (2002) voudrait prendre une approche plus substantive que Doise. Là où Doise parle de niveaux d'analyse, Ferrand voudrait parler de véritables niveaux d'organisation de la réalité. Pour ce faire, nous allons proposer une autre façon d'examiner les différents niveaux de structuration des *rapports entre les acteurs* sociaux et des niveaux de structuration des *produits cognitifs en jeu*. Ensuite, nous allons examiner les rapports causaux bidirectionnels entre les systèmes d'acteurs et les produits cognitifs. La construction d'un tel cadre théorique global permettra alors de situer les différentes théories sociologiques et psychologiques qui ont été proposées sur les identifications ainsi que de localiser notre approche dans le cadre d'ensemble.

Pour ce faire, nous pouvons prendre comme point de départ le modèle, appelé souvent de façon métaphorique le « bateau », de Coleman (1990), pour ensuite l'enrichir, car, pour la question des identifications que nous traitons, il nous paraît insuffisant.

Figure 1. « Bateau » de Coleman (1990).



Coleman propose d'expliquer les phénomènes au niveau macro social (par exemple l'acceptation généralisée de « l'identité » Européenne), c'est à dire au niveau du système qui nous intéresse ou que nous voulons expliquer en se fondant sur des théories du comportement des acteurs au niveau micro social. Celui-ci est encadré dans le niveau macro du système et est contraint de prendre en compte le contexte que celui-ci représente. Tel que le schéma l'exprime, (voir la Figure 1), le niveau macro est un système en transformation. Le niveau macro impose des contraintes et des opportunités aux acteurs. Ceux-ci, dans le niveau micro, étant donné les conditions et leur capacité d'action développent des comportements qui, d'une façon ou d'une autre, participent dans la transformation du système macro.

Ce modèle permet déjà de poser que les identifications n'émergent pas dans un vide social mais *dans un cadre social* qui les précède. Claude Dubar (1992) et Jean Pierre Lavaud (2000) expriment ceci en nous disant que l'identification de soi « est construite à partir des classifications disponibles à un moment donné dans une société et de la position de l'individu dans l'échelle sociale à ce moment-là ».

Puis, à partir de là, elles sont *(re)produites dans l'interaction sociale*. Berger et Luckman (1968) expriment ceci en disant :

« L'identité constitue, bien sur, un élément clé de la réalité subjective et, en tant que tel, elle se trouve dans une relation dialectique avec la société. L'identité se forme par des processus sociaux. Une fois qu'elle cristallise, elle est maintenue, modifiée ou même reformulée par des relations sociales. Les processus sociaux engagés, tant dans la formation que dans la maintenance de l'identité, se déterminent par la structure sociale. Réciproquement, les identités produites par le jeu (l'interjeu) de l'organisme, conscience individuelle et de la structure sociale, réagissent sur la structure sociale donnée en la maintenant, la modifiant ou la reformant. Les sociétés ont des histoires dans lesquelles émergent des identités spécifiques, mais elles sont des histoires faites par des hommes (et des femmes) qui possèdent des identités spécifiques »⁵⁵.

On peut dire alors, d'accord avec Ferrand (2002), que les identifications sont à tout instant soumises à des forces. À l'échelon des rapports entre groupements ou des régulations macro sociales cette force peut être désigné par les notions sociologiques de *violence symbolique* ou de *domination*. À l'échelon des relations interpersonnelles on peut appeler cette force, à la façon des psychologues sociaux, *l'influence*.

En ce qui concerne les acteurs sociaux dans un niveau de structuration croissant, le schéma de Coleman en identifie deux sortes :

1) Au niveau macro, des systèmes ayant un degré élevé d'organisation et de contrainte, que nous identifions ici avec des *institutions* telles qu'elles sont traditionnellement comprises dans la sociologie. Celles-ci s'appuient sur des systèmes idéologiques et surtout se sont dotés d'instruments pour exercer des pressions effectives et contraignantes. Dans le cas des Etats et des institutions de l'ordre, elles sont considérées légitimes. Les classifications et codifications institutionnelles fournissent un cadre important qui structure les interactions et qui cherche à avoir des incidences sur les identifications.

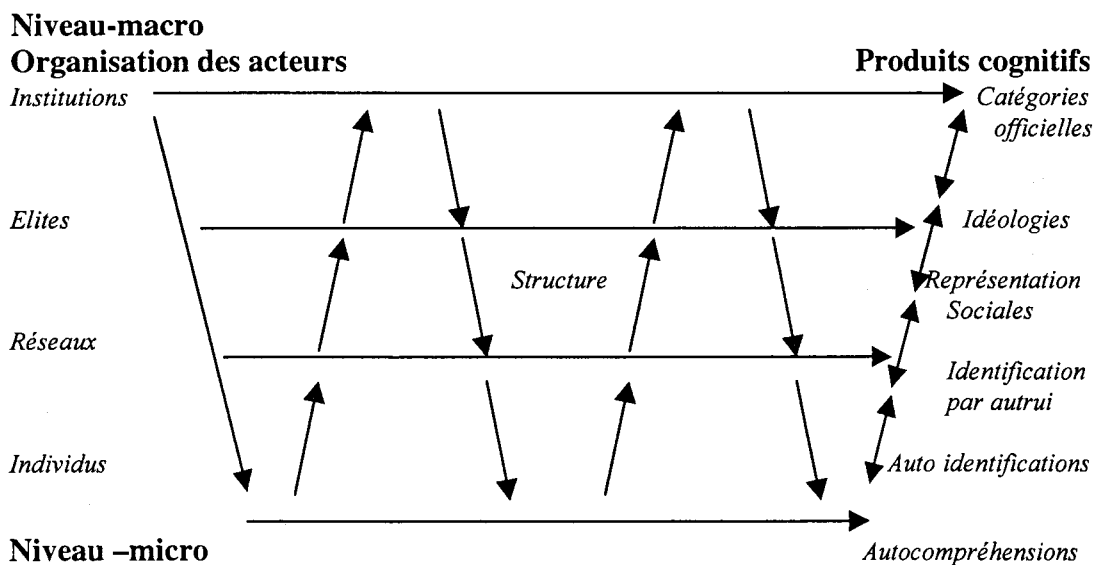
2) Des *acteurs individuels* agissants que l'on peut considérer en tant que rationnels. Ceux-ci, tenant compte des catégories disponibles, utiliseront des stratégies d'identification pour eux-mêmes et pour les autres visant à favoriser les meilleures

⁵⁵ Traduction personnelle.

positions d'interaction possibles pour accéder aux ressources auxquelles ils accordent de la valeur (peu importe si ces ressources sont de nature symbolique, économique, affective, matérielle... ceci peut varier selon les situations et les individus) et à leur procurer des évaluations favorables d'eux-mêmes.

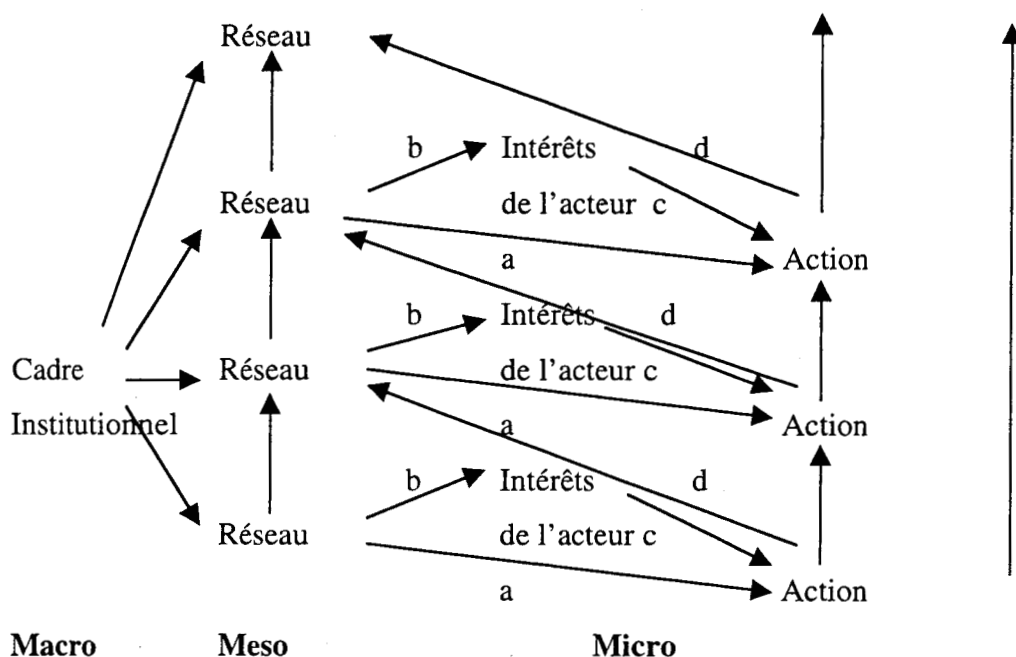
Mais les paragraphes qui précèdent suggèrent déjà le niveau qui, à notre avis, manque dans le schéma de Coleman pour tenir compte des processus d'identification. Si on identifie le système institutionnel avec le niveau macro et les acteurs individuels et leurs comportements avec le niveau micro, il convient de définir entre les deux le niveau meso faisant référence aux *réseaux de relations* (Ferrand 2002, de Federico 2002, Lazega 2003). À l'intérieur de celui-là, il convient de souligner l'importance d'un cas particulier, les réseaux des élites. Il est utile de mettre l'accent sur les élites dans l'étude des processus d'identification à cause de leurs rapports privilégiés avec les institutions ainsi que par leur capacité de production et d'imposition des représentations sociales structurées (des idéologies, des discours). Nous proposons cette adaptation de l'approche de Coleman aux identifications.

Figure 2. Rapports entre acteurs sociaux et produits cognitifs.



Il convient de donner une interprétation des rapports entre ces niveaux d'organisation des acteurs ainsi que des produits cognitifs.

Figure 3.



Temps

Dans la direction macro vers micro, nous partons de l'approche de Burt (1982) et Degenne et Forsé (1994) qui, dans la perspective de l'individualisme méthodologique et avec un modèle d'acteur rationnel, contient déjà les trois niveaux dont nous parlons, même s'ils n'emploient pas le même vocabulaire. Nous présentons ici le schéma de Burt légèrement adapté (voir la figure 3).

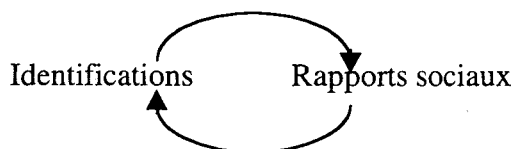
Les *institutions* définissent les cadres d'interaction généraux. Elles donnent les opportunités et les contraintes globales du système. Les individus sont toujours insérés dans des réseaux particuliers dont (a) la structure pèse de façon faible sur les actions que les individus pourront entreprendre. La position des acteurs dans les réseaux (b) affecte la perception qu'ils ont de leurs intérêts. Si l'acteur est rationnel, (c) il mettra en place des stratégies et des choix en accord avec ses intérêts. (d) La nouvelle structure de positions du réseau est un effet émergent des interactions des acteurs dans la mise en oeuvre de leurs stratégies. Elle modifie à nouveau la perception des intérêts des acteurs et les marges de manœuvre qu'ils auront pour envisager la prochaine interaction et ainsi de suite.

Dans ce modèle, la relation entre le niveau meso et le niveau macro est conceptualisée seulement dans une direction : le contexte institutionnel impose des

contraintes aux réseaux et aux acteurs. En effet, il est évident que le contexte institutionnel peut exercer des restrictions, prescriptions et proscriptions à propos de tout ce qui se passe à l'intérieur du système. Cependant (surtout dans des sociétés démocratiques) il manque un chemin théorique de retour (que nous proposons dans notre figure 2) entre - si pas le niveau micro au moins - le niveau meso et le niveau macro. Bien qu'il puisse sembler difficile qu'un seul individu quelconque soit capable d'avoir une incidence dans le système de régulation de l'ensemble, des individus dans des positions particulières ou des coalitions d'individus dans des structures particulières peuvent parfaitement exercer ces influences, tel que le suggèrent des théories sur la régulation (Lazega 2003) ou les théories sur les élites (Adler-Lomnitz 2002). La capacité des acteurs à politiser leurs interactions (Lazega 2003) et participer aux processus de régulation et de redéfinition des règles du système est médiatisée par leurs positions dans les réseaux.

Les identifications servent à *prendre position* dans des situations d'interaction structurées par des rapports sociaux. Mais les identifications sont aussi imbriquées dans les rapports sociaux et liées à des rapports sociaux ; cette formulation tend alors à faire des identifications des *effets* de ces rapports sociaux. On devrait alors concevoir une boucle logique :

Figure 4.



Les identifications (voir la figure 2 plus haut) ont aussi des degrés de structuration interne et de contrainte (selon les acteurs qui les promeuvent) différents. Par ordre de moins contraignants à plus contraignants (et plus systématisées), les plus « molles » seraient les *auto-compréhensions*. Elles peuvent être parfaitement hétérogènes et presque totalement indépendantes du monde social. Un individu peut s'imaginer de façon isolée tout ce qu'il veut à propos de lui-même, sans aucune nécessité de cohérence ni de confirmation. Elles ne nous intéressent pas dans ce cadre. Les individus réclament aussi des *auto-identifications*, ici ils prennent position face au monde social ils demandent pour eux mêmes une certaine étiquette. Celles-ci sont en tension (confirmées, invalidées, influencées) avec les identifications qu'ils reçoivent

de leurs partenaires d'interaction : ce que nous appelons les *identifications pour autrui*. Les différentes identifications disponibles et mobilisés par les acteurs font partie de celles qui sont disponibles dans les *représentations sociales* constamment transformées dans les réseaux d'interaction (Ferrand 2002). Quand ces représentations sociales ont un niveau d'articulation logique, on peut les appeler *idéologies* à propos des identités, souvent elles sont produites et soutenues par des élites en concurrence avec d'autres élites. Les idéologies qui ont réussi à se fixer dans des institutions surtout si ce sont les institutions de l'ordre constituent les *catégories officielles* légitimes. Ces différents produits cognitifs sont en interaction réciproque, nous les avons décrits par ordre croissant de contrainte. Cependant, les catégories officielles légitimes, bien que systématisées et contraignantes, semblent des coquilles vides et dépourvues de signification si les acteurs ne s'en servent pas dans leurs interactions. C'est la question en jeu avec l'identification Européenne.

Dans notre recherche, nous allons nous centrer sur une partie particulière de ce schéma micro-macro. Nous allons donner priorité à la production interpersonnelle des identifications, c'est-à-dire, tout en tenant compte les influences des cadres institutionnels (catégories légales, discours idéologiques) macro sociaux, nous allons nous intéresser particulièrement aux effets des réseaux –les appartenances relationnelles- sur les identifications d'autrui et sur les combinaisons de différentes auto-identifications à des communautés imaginées territoriales dont l'identification à l'Europe.

3.1. La production interpersonnelle des identifications.

Très souvent les relations personnelles sont délaissées dans les recherches à propos des identifications alors qu'il est fréquent que les auteurs affirment leur importance certaine dans les processus d'identification aux communautés imaginées (par exemple Hobsbawm 1992, Lamo de Espinosa 1995, Duchesne 1999). La plupart du temps ils se limitent à dire qu'il faudrait les étudier sans essayer de le faire de façon systématique. Ils ont cependant une excuse, car leurs travaux portent le plus souvent sur les nations et ont lieu dans le cadre de nations-Etats déjà assez bien consolidés, où l'on peut considérer que la grande majorité des relations ont lieu, par proximité géographique et par organisation de la vie sociale par l'Etat, à l'intérieur des nations-

Etats. Il y a donc peu d'occasions empiriques d'étudier des effets nouveaux des relations sur les identifications. Cependant le cas actuel de construction Européenne fournit une occasion idéale pour étudier ce genre d'effet. Mais commençons par la théorisation à propos des relations interpersonnelles.

Puisque nous considérons que les identifications sont (re)produites dans les relations sociales, il convient de s'intéresser aux formes de celles-ci. Nous considérons en suivant Mitchell (1973) que l'interaction a lieu dans des situations qui sont socialement structurées d'accord avec ce qu'il appelle des ordres différents. Il fait la distinction entre trois types d'ordres de relations sociales : l'ordre structural, l'ordre catégoriel et l'ordre personnel. Il spécifie que ces trois ordres ne doivent pas être compris comme des types de comportements différents, mais comme des types d'explications différentes sur le même comportement. Par structural, Mitchell qualifie l'ordre par lequel le comportement d'un acteur est interprété d'après la position qu'il occupe dans un ensemble de positions ordonnées, comme dans une usine, une famille, une association, un syndicat, un parti politique ou des organisations similaires. Ceci pourrait correspondre à interpréter le comportement en termes de rôles sociaux. L'ordre catégoriel est celui dans lequel le comportement des acteurs dans des situations non-structurées est interprété en termes de stéréotypes sociaux, comme la classe, l'ethnicité, etc. L'ordre personnel est celui dans lequel le comportement des acteurs dans des situations structurées ou non structurées est interprété en termes de liens personnels que les individus ont avec des ensembles de personnes et les liens que ces personnes ont à leur tour entre elles et avec d'autres.

Hannerz (1980) propose une manière de décrire les rapports sociaux qui explicite les rapports logiques entre ces trois formes d'interprétation de l'interaction. Il propose l'établissement de deux axes : de quantité d'information personnelle, et de degré de contrôle normatif. L'information personnelle va de l'anonymat complet, où aucune information socialement pertinente n'est partagée entre les acteurs, à l'intimité totale où chacun connaît tout sur l'autre. Le degré de contrôle normatif fait référence à l'influence des normes publiques, reconnues en ce qui concerne la relation et qui ne sont pas négociables entre les particuliers en interaction.



Tant l'information personnelle que le contrôle normatif sont des dimensions présentes dans tous les types de relations, seulement leur importance relative varie d'un cas à un autre. L'axe de l'information personnelle a une importance relative plus grande pour les relations catégorielles et encore davantage pour les relations personnelles. Les relations catégorielles s'éloignent du pôle de l'anonymat parce qu'il est nécessaire d'avoir au moins un minimum d'information personnelle pour établir la catégorie spécifique dans laquelle l'acteur peut être situé. Les relations personnelles exigent un niveau beaucoup plus élevé d'information et d'intimité, bien qu'elles restent toujours imparfaites. Les relations structurelles tendent à neutraliser l'importance de l'information personnelle et, par contre, elles sont placées haut sur l'axe du contrôle normatif. Les relations catégorielles sont soumises à un degré de contrôle normatif moindre que celui des relations structurelles. Et les relations personnelles échappent plus encore au contrôle normatif. Rappelons que nous sommes en train de parler de règles publiques de comportement sur lesquelles les acteurs particuliers ont un pouvoir de négociation limité, les relations personnelles sont aussi soumises à des règles, mais ce type de règles peuvent faire plus facilement l'objet de négociations⁵⁶.

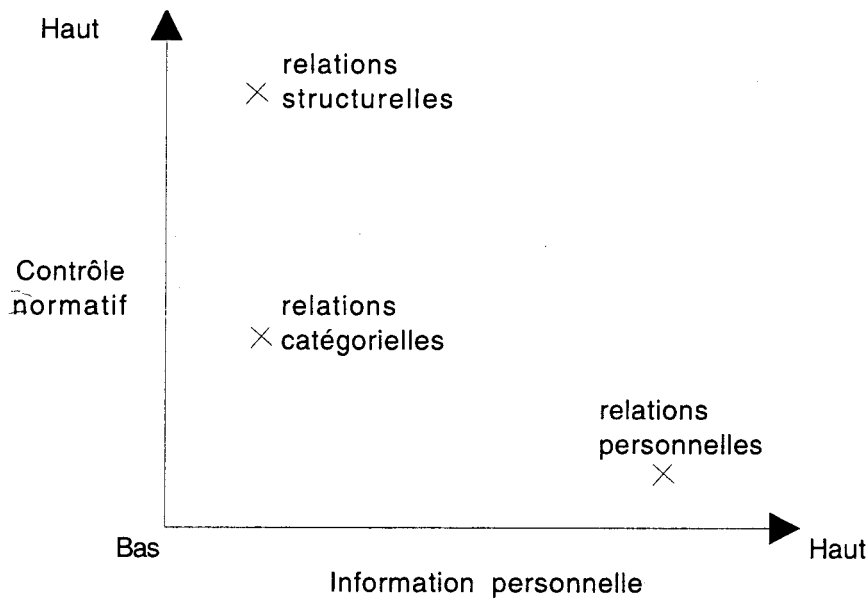
Hannerz illustre cela à l'aide du schéma suivant (voir figure 4):

Si on emprunte le vocabulaire de Nadel (1957) et Hannerz (1980) on pourrait comprendre l'identité sociale en tant que l'ensemble d'identifications (territoriales ou non) d'un individu associées au « répertoire de rôles » dont il dispose pour entrer en rapport avec les autres. La notion de « *répertoire de rôles* » de Hannerz (1980 : 136) fait référence à l'ensemble de rôles qu'un acteur peut jouer. Ce répertoire dépend des rôles qui sont disponibles dans une société à un moment donné, ce que Nadel (1957 :

⁵⁶ Allan (1979 en élaborant sur Paine 1969) souligne cette particularité des relations personnelles grâce à sa notion de *règles de convenance* qu'il applique en particulier aux relations d'amitié. Les règles de convenance permettent de conjuguer un fonctionnement contractuel avec un fonctionnement stratégique. Elles fixent ce qui est permis ou pertinent et ce qui est hors des limites de la relation. La relation est négociée de façon privée et unique par les individus concernés sur une base de confiance mutuelle. Ces règles ne sont pas formulées de façon explicite par les partenaires, elles fonctionnent comme des modèles (*patterns*) comportementaux, créés lors de l'interaction, qui structurent les futures interactions possibles. Elles sont explicitées en cas de conflit ou de renégociation de la relation. Les règles de convenance d'une relation d'amitié ne sont pas imposées de l'extérieur et peuvent être complètement cachées pour le regard de ceux qui sont extérieurs à la relation. Cela permet une grande indépendance et donne un caractère privé aux relations interpersonnelles face au reste de la société.

97) et Hannerz (1980 : 142) appellent « *l'inventaire des rôles* ». Cet inventaire est insaisissable par un seul individu, même pas par le meilleur des sociologues, seule une conscience omnisciente, Dieu, pourrait le connaître. Nadel (1957 : 91) propose un autre terme, la « *carte mentale des rôles* », qui fait référence au nombre limité de rôles qu'un acteur donné connaît et identifie. Il ne peut utiliser que son répertoire, mais il a une connaissance qui va au-delà, ne serait que les rôles complémentaires, de ceux qui conforment son répertoire.

Figure 4. Relations structurelles, catégorielles, personnelles.



Source : (Hannerz 1980, p192)

Nous trouvons plusieurs avantages à une approximation des identifications en terme de « répertoire de rôles » :

- 1) Elle permet de rendre compte de la possible multiplicité des identifications de soi et des autres.
- 2) Elle permet, mais n'exige pas, la prise en compte d'un certain degré d'interdépendance de cohérence systémique des identifications.
- 3) Elle s'ajuste bien à l'idée que les identifications sont contextualisées, liées à des situations sociales spécifiques.

4) Elle jette un pont entre l'identification revendiquée pour soi et l'identité assignée par autrui, l'identité attribuée et assignée par ceux avec qui l'on rentre en rapport. Car quand on joue un rôle dans une interaction, celui-ci doit être reconnu et accepté par les deux acteurs. Empiriquement ça permet d'utiliser les rôles qu'on attribue aux autres pour étudier son identité, nous en reparlerons dans le chapitre six, ou nous nous appuyons de façon fondamentale sur cette idée.

5) Elle permet de concevoir que certaines identifications, des rôles potentiels faisant partie de la carte mentale des rôles, deviennent actifs, deviennent partie du répertoire des rôles par une activation relationnelle. Une des possibilités de ceci peut être décrite par le processus suivant :

Les personnes commencent leurs interactions à partir de rôles existant dans l'ordre structural et/ou dans l'ordre catégoriel. À mesure qu'ils entrent en rapport, ils peuvent gagner de l'information personnelle et leur relation peut se déplacer vers le pôle des relations personnelles. Le processus de personnalisation implique souvent en même temps (tel que les psychologues sociaux nous l'ont décrit) la de-catégorisation et peut des lors permettre une re-catégorisation dans des termes différents. En d'autres termes, une relation qui commence en tant que rapport « rôle-rôle » peut devenir un rapport « personne-personne » pour redevenir ensuite un nouveau type de relation « rôle-rôle »⁵⁷.

Le processus que nous venons de décrire nous intéresse parce qu'il correspond au mécanisme particulier d'influence sur les identifications que nous voulons rechercher. Nous pouvons le décrire ainsi : le processus de construction Européenne, en instituant la citoyenneté Européenne a élargi l'inventaire des rôles sociaux en ajoutant un nouvel rôle « citoyen Européen-citoyen Européen » et le rendant possible, qu'il soit actif ou pas, dans la carte mentale des rôles des individus. Ensuite, nous voulons étudier comment l'établissement de relations et des réseaux d'amitié trans-nationaux Européens pourraient servir d'activateurs pour que ce rôle formel « citoyen Européen-citoyen Européen » devienne actif et les individus impliqués

⁵⁷ Il y a sans doute d'autres possibilités d'interaction entre les ordres structurel, catégoriel et personnel.

l'incorporent dans leurs répertoires de rôles réclamant ainsi pour eux des identifications en tant qu'Européens.

3.2. Amitiés européennes, un mécanisme particulier d'identification.

“On ne tombe pas amoureux d'un marché” Jacques Delors

...mais on tombe amoureux des gens?

Parmi tous les mécanismes d'identification à l'Europe auxquels on pourrait penser pourquoi sommes nous intéressés par l'établissement des liens d'amitié en particulier ? La raison va en fait au-delà du mécanisme que nous voulons proprement décrire, elle dépasse le raffinement d'une hypothèse en psychologie sociale à propos de la re-catégorisation dans une catégorie commune rendue active grâce au contact (qui pourrait être d'autre sorte)⁵⁸ entre personnes de catégories différentes auparavant, dans un nouveau cadre macro social qui le favorise. On trouve des arguments structualo-fonctionnalistes qui nous disent dès la sociologie macro sociale que l'amitié est *cruciale* dans le fonctionnement des sociétés et dans le maintient cognitif-affectif des communautés imaginées telles que la nation ou, si elle arrivait à se constituer en tant que telle, l'Europe.

Tout d'abord, le modèle idéologique de la nation - des communautés imaginées démocratiques - est fondée sur les modèles de confiance et de solidarité présents dans l'amitié et la parenté latérale (Anderson 1983, Eisenstadt et Roninger 1984, Spicker 2000). Comme le dirait Anderson, la nation « est imaginée en tant que communauté, car indépendamment des inégalités et l'exploitation réelle qui peut exister dans chacune, la nation est toujours conçue en tant qu'une camaraderie horizontale » (Anderson 1991)⁵⁹. Nous trouvons ceci de façon explicite dans la devise de l'Etat Français « liberté, égalité, fraternité » où la supposée fraternité est au fondement

⁵⁸ Les travaux de Pettigrew et Meertens (1995) en psychologie sociale ont déjà montré l'importance particulière des relations d'amitié dans le domaine de la réduction de préjugés entre catégories. Ceux qui ont des amis d'autres pays ont moins tendance à avoir des préjugés et en particulier des préjugés affectifs sur les gens de ceux pays. Cette relation n'est pas observée quand il s'agit de relations de travail ou de voisinage qui n'impliquent pas de contact personnel. Les analyses montrent que c'est l'amitié qui influence favorablement les préjugés plutôt qu'inversement.

⁵⁹ Traduction personnelle.

même du modèle national. Ou encore dans la déclaration universelle des droits de l'homme l'article premier dit : « Tous les hommes naissent libres et égaux et doivent se conduire les uns envers les autres en tant que frères. ». Anderson dit à ce propos « finalement c'est cette fraternité qui a fait la nation possible sur les deux siècles derniers » (Anderson 1991)⁶⁰. De façon plus critique, mais toujours dans cette idée que les relations personnelles - et il se centre sur celles de parenté - fournissent le modèle de la nation Brown nous dit : « quand les élites de l'Etat décrivent la nation en tant que fondée sur les ancêtres communs, en tant qu'ayant des attributs et de valeurs culturelles communs, et en tant que constituant une sub-espèce naturelle et unique de l'humanité, ils sont en train d'offrir une vision particulièrement puissante d'une communauté de parenté, et cherchent ainsi à déployer le pouvoir émotionnel de la famille au service de l'Etat. » (Brown 1998 : 7)⁶¹.

Ensuite, l'amitié est cruciale, non seulement car elle fournit le modèle de confiance et solidarité utilisés dans l'idéologie nationale (des communautés imaginées démocratiques) mais aussi car le bon fonctionnement des sociétés dépend de la réalisation concrète des valeurs idéales de la nation : liberté, égalité, solidarité, confiance... dans les réseaux de parenté et d'amitié (Eisenstadt and Roninger 1984). Certains types de relations personnelles (les réseaux personnels) sont les groupes sociaux à l'intérieur desquels les idéaux de la nation sont réalisés, et ainsi, ils permettent au mythe de la nation de continuer à être crédibles aux yeux des gens.

Les relations amicales personnelles constituent donc un fondement double pour les communautés imaginées : elles en fournissent le modèle et elles les rendent crédibles.

Prenant maintenant un point de vue plus psychosociologique, je formule l'hypothèse que les relations amicales forment aussi les micro-groupes de référence qui servent de base au transfert de la solidarité aux communautés imaginées macro. Elles fournissent les deux critères (similarité perçue et évaluation positive de l'appartenance nécessaires selon la théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner)

⁶⁰ Traduction personnelle.

⁶¹ Cité dans Jones et Smith 1999 p 104. Traduction personnelle.

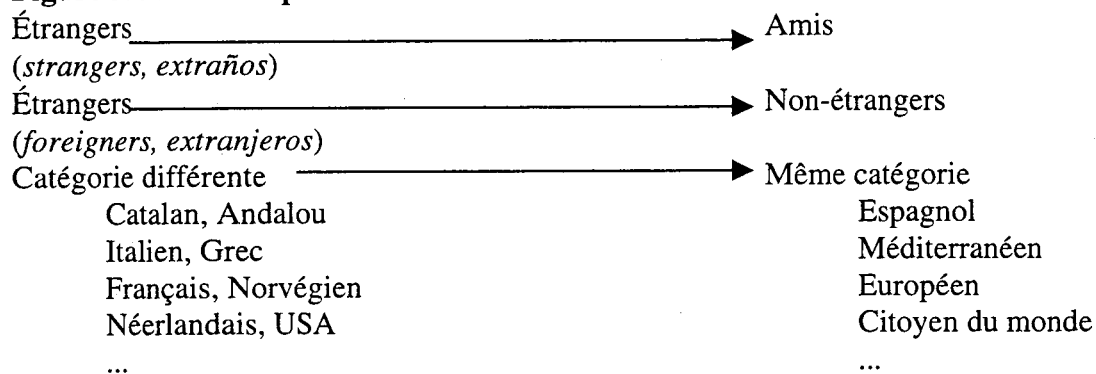
pour trouver qu'ego et alter font partie d'une catégorie commune. Les processus liés à l'établissement de l'amitié impliquent la convergence nécessaire des normes pour obtenir une similarité des comportements pertinente pour les acteurs. Ensuite, les relations d'amitié fournissent aussi l'approbation sociale nécessaire pour obtenir une auto-évaluation positive. Donc pour obtenir une identification sociale positive à la façon de Tajfel et Turner, il est intéressant que les personnes et les relations qui fournissent ces deux aspects de similarité cognitive et d'évaluation positive soient classés dans une catégorie commune avec ego.

Que se passe-t-il alors quand quelqu'un développe des « amis étrangers » ? L'expression « ami étranger » semble d'emblée un paradoxe. Par définition un ami n'est pas un ennemi, mais au contraire, la relation d'amitié postule l'établissement de l'égalité entre les partenaires (Ferrand 1993). L'amitié induit le développement d'attitudes communes par l'influence mutuelle dans la recherche de confirmation sociale par les relations personnelles importantes (*significant alters*) (Winstead et Derlaga 1986, Sutor et Keeton 1997). Elle conduit aussi à la convergence des normes et des comportements. Pour illustrer ceci disons que si deux amis, un espagnol et un néerlandais veulent déjeuner ensemble, ils devront se mettre d'accord pour décider si le déjeuner a lieu à midi où à 14 :00 ; s'il s'agit de nourriture froide ou chaude ; s'il s'agit de plusieurs plats où simplement d'une paire de petits sandwiches. En devenant amis, puisqu'ils doivent coordonner leurs actions pour jouir de leur amitié mutuelle, il faudra un certain ajustement réciproque.

Les « amis étrangers » impliquent une contradiction entre les sources privées (psycho sociales) d'identification et les sources publiques (sociologiques) d'identification. Les « amis étrangers » changent les frontières des groupes de référence qui servent en tant que fondement au transfert de solidarité et de confiance aux communautés imaginées, ainsi, ils peuvent créer des tensions dans les structures cognitives d'identification aux groupes sociaux (et aux territoires). Je fais l'hypothèse que l'établissement de relations amicales avec des étrangers aura pour conséquence l'augmentation de l'importance des catégories d'identification, en particulier les catégories d'identification territoriales plus grandes capables de contenir les amis.

Nous pensons que le processus par lequel des étrangers (au sens *strangers, extraños, vreemdeling*) deviennent amis est parallèle de façon cognitive-affective du processus par lequel des étrangers (au sens *foreign, extranjeros, buitlanders*) deviennent non étrangers. Nous pensons que ce n'est pas par hasard que ces deux notions ne disposent en langue française que d'un seul mot, mais au contraire que ceci témoigne bien du fait qu'il peut bien s'agir d'une seule distinction cognitive pour les profanes. Ainsi, une fois devenus amis, les personnes ne peuvent pas se considérer en tant qu'étrangers. Ils chercheront alors à mettre en avant des catégories d'identification capables d'englober leur appartenance commune et en référence à laquelle ils ne sont pas mutuellement étrangers.

Figure 5. Processus parallèle.



Au niveau strictement psycho-social, il n'y aurait pas de raison ni d'argument pour que la catégorie englobante soit déterminée d'avance pourvu qu'elle soit capable de prendre en compte la co-appartenance des acteurs. Cependant, dans un contexte historique institutionnel idéologique particulier, les individus adopteront probablement les catégories englobantes désirables parmi celles disponibles. Les catégories promues par les institutions, si elles sont perçues en tant que positives par les acteurs, seront probablement choisies en tant que celles pertinentes. Dans le contexte actuel dans notre continent, la catégorie Européen pourrait être la catégorie pertinente.⁶²

⁶² Nous le verrons en détail dans le chapitre qui suit, les individus de notre enquête présentent la particularité d'avoir déjà un statut formel d'étudiants Européens. Donc dans leur cas cette catégorie pourrait être particulièrement pertinente.

Cependant, si l'ami ne peut pas rester « étranger », étant donné le caractère privé des relations d'amitié (Paine 1969, Allan 1979, 1989), il faut distinguer entre deux niveaux d'incidence possible des relations d'amitié transnationales : soit le statut particulier d'égalité confiance et solidarité éprouvé vis à vis de l'ami est reléguée à la sphère privée, soit une catégorie d'appartenance publique commune et face à laquelle cette égalité est prise en compte est favorisée.

1) Si l'effet se produit seulement dans la sphère privée, il est bien possible que, par l'amitié développée dans la catégorisation qu'on fait à leur égard, on ne considère pas des personnes particulières en tant que des étrangers, mais que par leur remarquable singularité -prouvée par le fait qu'ils sont des amis et les amis sont nécessairement des personnes singulières - ils soient considérés des exceptions, et que donc ceci n'ait aucune conséquence sur le système d'auto-identification d'ensemble de l'individu. Il s'agirait donc d'un effet de l'amitié sur la transformation des perceptions et les catégorisations mutuelles simplement au niveau privé.

Au niveau de la sphère privée, nous émettons l'hypothèse que plus une amitié transnationale est consolidée et présente des marqueurs d'intimité, de solidarité de confiance, moins il est possible de concevoir l'ami en tant qu'étranger. Le chapitre 6 s'occupera de spécifier et tester comment le processus d'établissement de relations d'amitié et les caractéristiques de celles-ci ont des incidences sur la catégorisation de chacun des amis particuliers ayant des nationalités différentes d'ego, c'est à dire, comment l'amitié influe sur l'identification d'autrui.

2) Les effets de l'amitié pourraient peut-être dans certaines conditions dépasser aussi le niveau privé. Si les sentiments d'appartenance et de solidarité vis-à-vis des communautés imaginées est médiatisé par l'appartenance effective à des communautés personnelles -dans lesquelles les individus font l'expérience réelle de la solidarité - alors la présence de liens avec des personnes d'autres pays Européens dans les communautés personnelles des individus pourraient modifier les unités recevant les solidarités abstraites. Ceci peut avoir lieu de plusieurs façons : en ajoutant d'autres unités (des villes, des régions des pays) à coté de celles déjà existantes, en relativisant la position et peut être l'importance des unités

d'identification premières, ceci peut aussi avoir lieu en ajoutant des unités suffisamment larges pour inclure les membres de la communauté personnelle.

Dans ce cas-là, l'émergence de liens transnationaux Européens pourrait favoriser l'identification à différents pays européens, voir à l'Europe. On peut penser que plus les relations d'amitié transnationales prennent de l'importance pour les individus, et plus il est probable qu'elles aient des incidences sur leurs identifications.

Nous pouvons concevoir plusieurs façons dont les relations transnationales peuvent prendre de l'importance : par *la force* des liens impliqués, quand ceux-ci sont d'une grande qualité ; par *l'abondance* de ceux-ci, ils constituent une partie importante des liens personnels de l'individu ; par *la force structurale* de ces liens, qui ont des positions enserées ou importantes au sein du réseau personnel. On peu aussi imaginer que quand *l'hétérogénéité des origines* des alteri (des amis grecs, suédois, polonais...) dans le réseau ne permet pas de résoudre la tension avec des unités d'identification plus petites (la Méditerranée, la Scandinavie...) les catégories plus larges englobantes sont favorisées (l'Europe). Tout ceci sera traité en détail dans le chapitre 7. Là, nous allons spécifier ces idées et nous allons examiner comment le développement et les caractéristiques de réseaux de relations avec des personnes venant d'autres pays Européens a des effets sur les auto-identifications des répondants, et en particulier sur leur identification à l'Europe.

Nous voulons étudier empiriquement le fonctionnement de ces mécanismes. Pour ce-faire, il nous faut examiner un cas d'étude où les acteurs impliqués aient l'occasion d'établir des relations d'amitié avec d'autres Européens. Nous avons choisi pour notre enquête empirique d'étudier les réseaux de relations d'amitié créées par des étudiants universitaires Européens participant dans des programmes d'échange de l'Union Européenne Socrates Erasmus et leur influence sur leurs identifications. Nous en parlons dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE 3. LES ETUDIANTS ERASMUS : DES EUROPEENS EN DEVENIR.

Dans le chapitre précédant nous avons présenté une approche de la production interpersonnelle des identifications. Parmi les différentes relations qui participent à la production des identifications nous avons souligné l'importance des relations personnelles de confiance et de solidarité, et en particulier des relations d'amitié, pour les auto-identifications sociales. Nous avons donné deux sortes d'arguments : d'un point de vue structural-fonctionnaliste macro social elles constituent un support fondamental pour la construction, le fonctionnement et la crédibilité des communautés imaginées. D'un point de vue micro psycho-sociologique, le processus d'établissement des relations d'amitié produit l'égalité morale entre les partenaires, favorise en même temps la similarité d'attitudes et de comportements des partenaires et permet d'obtenir une évaluation positive de soi. Ces deux aspects sont les dimensions qui sous-tendent les processus d'auto-catégorisation et d'identification des individus. Quand les relations personnelles fournissent les deux, nous pensons que les acteurs choisiront des stratégies d'identification favorisant les catégories capables de tenir compte de ces relations.

Nous avons émis l'hypothèse que dans le cas Européen, compte tenu du cadre institutionnel légal favorable qui légitime le choix de la catégorie d'identification, la création de relations personnelles transnationales en Europe aurait pour effet d'accentuer l'identification à l'Europe des personnes concernées par ces relations.

Pour étudier empiriquement le fonctionnement de ce mécanisme il nous faut examiner des situations où les acteurs ont l'occasion d'établir des relations personnelles (parenté ou amitié) avec d'autres Européens. Parmi les différentes possibilités, nous avons choisi d'étudier les effets sur les identifications des réseaux de relations d'amitié créées par des étudiants universitaires Européens participant aux programmes d'échange Socrates Erasmus de l'Union Européenne.

Dans ce chapitre, nous allons justifier le choix de ce cas d'étude ainsi que situer sa spécificité sociale. Ensuite, nous allons examiner la problématique théorique de la

caractérisation de situation sociologique d'un étudiant Erasmus, en particulier dans sa condition d'étranger dans une société d'accueil, puis, nous allons décrire les grands traits de notre enquête empirique.

1. CARACTERISATION SOCIOLOGIQUE DE LA POPULATION D'ETUDE.

A priori, les orientations de la recherche pourraient suggérer de mener une enquête représentative de la population européenne pour étudier les caractéristiques, la distribution et les effets sur les identifications des relations entre individus de pays différents. Mais ceci est pratiquement impossible. Si on imagine la relative rareté des liens de parenté et d'amitié transnationaux -en Espagne par exemple, plus de 80 % des citoyens n'ont jamais eu de contacte directe avec des étrangers (Colectivo IOE 1995) - et leur probable distribution différentielle selon les couches sociales, une procédure représentative serait loin d'être la plus efficace si jamais on avait eu les ressources pour réaliser un grand sondage. Les informations nécessaires pour examiner le fonctionnement de ce mécanisme ne sont pas non plus disponibles dans les grandes enquêtes internationales (ISSP, World Values Survey), Européennes (Eurobaromètres, European values Survey, European Social Survey), voir des enquêtes nationales (le CIS en Espagne). Car bien qu'il soit possible de trouver des enquêtes à propos des identifications territoriales des individus et des enquêtes à propos des réseaux sociaux, ces questions ne sont pas traitées de façon conjointe.

Afin d'utiliser efficacement les moyens limités dont nous disposons, ainsi que pour réaliser un examen approfondi, il faut choisir des populations spécifiques d'acteurs ayant des occasions de nouer des liens avec d'autres européens. Des exemples possibles auraient été : les fonctionnaires européens à Bruxelles, les cadres européens mobiles, les ouvriers qui migrent à travers l'Europe, les habitants de villes frontalières, les retraités européens qui s'installent sur la côte méditerranéenne, les vacanciers, les habitants de villes qui reçoivent des immigrants européens... le choix est relativement ample. Nous avons retenu les étudiants participant dans des échanges Socrates / Erasmus.

Il est évident qu'on ne peut pas considérer les étudiants Erasmus, de même qu'aucune des populations spécifiques mentionnées, en tant que représentatifs de la population dans son ensemble. Ils permettent cependant d'étudier le mécanisme qui

nous intéresse : ils se trouvent dans une situation leur permettant de nouer des relations avec des personnes d'autres pays Européens. Par rapport aux autres populations citées, les étudiants Erasmus ont l'avantage particulier d'être concentrés dans les institutions universitaires, ce qui facilite l'accès au terrain, et que les processus de formation des relations et leurs effets sont observables sur une cohorte entière depuis son début. Deux autres caractéristiques spécifiques de cette population sont importantes : la dimension temporelle - nous y reviendrons - et leur caractère stratégique.

1.1. Erasmus : des futures élites Européennes ?

La circulation d'étudiants est intimement liée aux processus politiques d'ouverture ou de fermeture des frontières, de construction d'identités divisées ou de construction d'identités communes.

Historiquement, Pomian (1990), déjà cité dans le premier chapitre, souligne que les premières unifications de l'Europe ont été des unifications culturelles : l'Europe existait de façon imaginaire et de façon effective dans les styles de vie des intellectuels, étudiants, chercheurs, savants qui circulaient dans les universités Européennes, qui communiquaient par lettre en latin, italien, français, allemand selon les disciplines et les époques et qui ont pu se lire plus facilement les uns les autres grâce à l'imprimerie.

Plus récemment il est intéressant remarquer que, vers la fin du XIX (l'époque de la transformation du nationalisme 1870-1918), les étudiants provenant d'autres pays Européens étaient bien plus nombreux relativement dans les universités du continent qu'ils ne le sont de nos jours. La montée des nationalismes qui ont culminé lors des deux guerres mondiales - surtout la deuxième - sera la cause de la fermeture des frontières pour les étudiants.

D'après les travaux de Maniatis (1997, 2000) depuis les années 1880 et jusqu'au début de la première guerre mondiale, le nombre d'étudiants étrangers (dont plus des trois quarts sont Européens⁶³) dans les universités Françaises, Allemandes, Suisses,

⁶³ En France nationalités plus fréquentes sont « Russes », Polonais, Roumains, Bulgares, Serbes ou Yougoslaves et Grecs. Parmi les « Russes », on compte souvent des Polonais, Lituaniens, Estoniens,

Austro-hongroises, Belges et Italiennes ne cesse de s'accroître. Ils ont représenté jusqu'à 8 % des effectifs universitaires en Allemagne et Autriche-Hongrie. En France, leur taux passe de 6 % en 1900 à plus de 20 % dans les années 20'. En Belgique, avant la guerre de 14-18 ils représentent 33 % des étudiants, pour reculer à 20 % après la guerre. Mais c'est sans doute la Suisse qui bat tous les records : avant la Première Guerre mondiale 50 % des étudiants viennent d'autres pays (Manitakis 2000). Évidamment ces pourcentages varient selon les universités et les disciplines, ce qui veut dire que dans certaines on arrive jusqu'à ce que 2/3 voir 3/4 des étudiants ne soient pas nationaux (c'est le cas des facultés de médecine de Berne, Lausanne et Genève).

À ce moment-là, académiciens et politiciens regardent avec joie - voire essaient de promouvoir - les afflux d'étudiants étrangers dans leurs universités. Les universitaires estiment que la présence, même massive, d'étudiants étrangers ne peut qu'avoir des effets bénéfiques. Elle renforce la renommée au-delà des frontières, les effectifs et les ressources des universités. Quant aux politiciens, ils voient les effets bénéfiques, en termes culturels, politiques et économiques, des étudiants étrangers. Une grande majorité dans ces milieux les perçoivent en tant qu'*agents d'influence* et *futures élites* dans leurs pays d'origine en mesure de favoriser les intérêts des pays où ils ont fait leurs études.

Pour certains pays, la Première Guerre mondiale marque déjà le moment du recul des effectifs étrangers. Dans d'autres cas, comme en France, la chute qui suit la fin de la guerre n'est que temporaire : les effectifs reprennent leur croissance qui arrivera à son apogée dans la période d'entre guerres où ils atteignent 24 % de la population étudiante (Manitakis 1997). La crise économique des années 30 fait décroître les effectifs d'étudiants Européens, puis de façon définitive, l'avènement de la Deuxième Guerre mondiale, les fait chuter tellement qu'ils deviennent dorénavant négligeables, ils passent inaperçus. La période de l'apogée du nationalisme (1918-1950) (Hobsbawm 1990), où l'idée de la nation s'est généralisée dans tous les

Lettons, Arméniens, Géorgiens voir Allemands ou même des Finlandais. Ces étudiants sont très souvent Juifs qui fuient des *numerus clausus* des universités de l'empire Russe. D'autres étudiants de nationalités moins courantes sont Britanniques, Allemands, Suisses, Américains du Nord, Égyptiens, Perses, Ottomans, Chinois, Syriens, et Latino-Américains.

niveaux de la société - qui atteint dans certains cas des mesures exacerbées, marque quasiment la fin des échanges étudiants intra-Européens. D'ailleurs dans cette période, mis à part les guerres, existent des conflits et des prises de position explicites *contre* la présence d'étudiants étrangers. En France, et aussi en Allemagne, les étudiants de médecine se sont particulièrement mobilisés contre les étudiants étrangers (Manitakis 1997, 2000). À partir de ce moment-là, la présence d'étudiants étrangers dans les universités Européennes sera fondamentalement liée aux anciennes colonies des différents pays.

Il faudra attendre la fin des années 70 pour que, cette fois-ci, les institutions Européennes fassent un effort conscient pour favoriser les échanges d'étudiants Européens. En 1977 le programme pilot *Joint Studies Programme* est établi, et débouche, en 1987, sur la création du programme Erasmus pour les échanges d'étudiants de l'enseignement supérieur.

Depuis, l'UE a déployé des grands efforts pour développer les échanges à tous les niveaux éducatifs qui ont été fondus, en 1997, dans un programme cadre appelé Socrates. Le programme Erasmus, le plus ancien, demeure le programme le plus important. Ceci tant en termes de ressources (par exemple pour la période 1995-1999 le programme Erasmus seul comptait avec 425 millions d'Ecus, soit plus de 50 % du budget du programme Socrates) qu'en termes de nombre d'étudiants mobilisés.

Les flux d'échange se sont accrus rapidement depuis l'établissement du programme Erasmus. Pour donner une idée de leur progression nous pouvons citer quelques chiffres. Lors de son année d'établissement, 1987-88, les étudiants Erasmus n'étaient que 3.000. En 1990-91 ils étaient déjà 28.000 ; en 1992-93 52.000 ; en 1995-96 80.000 ; en 1997-98 86.000 et en 1999 plus de 100.000 (Teichler *et al.* 2001). Il concerne plus de 30 pays Européens comprenant tous les membres de l'Union Européenne⁶⁴, ceux qui le deviendront en 2004⁶⁵ et quelques autres⁶⁶ (Teichler *et al.*

⁶⁴ Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, France, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Luxembourg, Pays-Bas, Portugal, Suède.

⁶⁵ Chypre, Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Malte, Pologne, République Tchèque, Slovaquie, Slovénie.

⁶⁶ Par exemple la Suisse, Suède, Norvège, Roumanie, Bulgarie...

2001). Chaque année les chiffres s'accroissent, bien qu'à une vitesse moins grande. Cette évolution des effectifs fait que l'on peut estimer, sans trop de risque d'erreur, que le programme Erasmus a dû concerner à date d'aujourd'hui plus d'un million d'étudiants Européens. On sait aussi que le programme Erasmus est responsable d'environ 50 % de la mobilité étudiante internationale en Europe (Teichler *et al.* 2001). Les chiffres auxquels nous aboutissons concernant la mobilité étudiante en Europe ne sont pas négligeables quand on les compare avec les 5 millions de citoyens de l'UE que l'on estime habiter dans un autre pays membre.

Le programme Socrates, et donc l'existence des étudiants Erasmus est le fruit de la volonté politique de la Commission Européenne. Les premiers objectifs explicites de ce programme sont de « développer le sens du partage d'une identité européenne, renforcer l'esprit de citoyenneté européenne - et - renforcer la compréhension et la solidarité entre les peuples de l'Union Européenne »⁶⁷.

Les deux idées principales exposées avec emphase dans le discours officiel de l'UE concernant les échanges étudiants⁶⁸ sont : 1) Les étudiants en échange, compris en tant que vecteurs culturels, et l'expérience interculturelles qu'ils provoquent et dans laquelle ils participent, peuvent être un catalyseur puissant pour la formation de la conscience et de l'identité Européenne. 2) La mobilité étudiante est le mécanisme clé pour développer une force de travail hautement éduquée et prête à être mobile percevant l'UE en tant que son marché potentiel de travail. Cette idée semble *sine qua non* pour la mise en oeuvre d'un marché commun (Ruiz-Gelices *et al.* 2000).

En ce qui concerne la deuxième idée : le développement d'une force de travail qualifiée, mobile en Europe, le programme Erasmus semble avoir réussi. Cinq ans après leur graduation, une proportion bien plus importante d'étudiants ayant participé au programme Erasmus travaille dans un autre pays Européen, où, en restant dans son pays, cherche et trouve des emplois avec une dimension internationale ou Européenne, est exigé de se déplacer à l'étranger et d'utiliser des langues étrangères

⁶⁷ Éducation Formation Jeunesse. SOCRATES *Vade-mecum*. Commission Européenne. Septembre 1995.

⁶⁸ Voir les travaux de thèse d'Enric Ruiz-Gelices concernant l'importance accordée par l'UE aux échanges d'étudiants et l'évolution de son discours à leur égard.

dans son travail, que ceux qui n'ont pas participé au programme Erasmus (Teichler *et al.* 2001). Leurs carrières sont aussi meilleures que ceux qui ne participent pas aux programmes Erasmus : ils trouvent des emplois légèrement plus tôt (en moyenne 5 mois après leur graduation, 7 mois pour les autres), et ils se trouvent plus souvent occuper des positions avec plus de responsabilités et gagnent en moyenne 10% de plus que ceux qui n'ont pas participé dans des échanges⁶⁹ (Teichler *et al.* 2001). Bien que probablement ils ne fassent pas forcément partie des Grandes Elites, qui elles suivent d'autres circuits particuliers a « *Oxbridge* », dans les Grandes Ecoles, et dans les universités prestigieuses du monde entier, ou même en dehors des circuits académiques, ils font sans doute partie de ce que nous pouvons appeler des élites intermédiaires.

Le projet de développement d'une force de travail Européenne s'est aussi développé de façon globale avec les efforts qui ont été faits en parallèle pour établir l'équivalence et la reconnaissance des acquis dans les différentes universités Européennes. Tout d'abord, à l'intérieur du programme Erasmus avec l'expérimentation depuis 1989, puis la mise en place du système ECTS de reconnaissance de crédits d'enseignement. Ensuite, de façon générale, à partir des déclarations de la Sorbonne (1998), Bologne (1999), Salamanque (2001) et Prague (2001) visant à harmoniser l'architecture du système européen d'enseignement supérieur pour parvenir à créer un Espace Européen de l'Enseignement Supérieur pour 2010 (en 2004 certaines universités commencent déjà à offrir des diplômes selon le système 3/5/8 de Licence, Master et Doctorat). De ce point de vue, les étudiants Erasmus constituent en quelque sorte des pionniers, praticiens de l'enseignement supérieur en Europe permettant d'examiner quels pourraient être un certain nombre des effets d'une potentielle mobilité étudiante plus large.

⁶⁹ La cause de ces positions et salaires plus élevés n'est pas forcément liée à la mobilité en tant que telle, car d'après les informations dont nous disposons (Teichler *et al.* 2001) les étudiants qui participent dans Erasmus ont tendance à poursuivre leurs études plus longuement, et donc être plus qualifiés que leurs collègues, puis ils sont plus nombreux à étudier des filières qui d'habitude décrochent des emplois mieux rémunérés (économie, business...). Cependant le fait structurel n'en demeure pas moins : les anciens Erasmus se trouvent en moyenne dans des positions ayant plus de poids que leurs collègues.

Quant à la première idée : que les étudiants en échange peuvent être des catalyseurs pour la formation de l'identité Européenne, les étudiants mobiles sont sans doute perçus à nouveau par les politiciens, cette fois-ci ceux de Bruxelles, en tant qu'agents d'influence et futures élites mais cette fois-ci non pas pour des stratégies nationales, mais pour favoriser la dimension Européenne.

Il convient de remarquer qu'au moment de leur séjour ils se trouvent dans un âge stratégique pour la formation idéologique et politique⁷⁰. Nous pouvons donc imaginer les espoirs des institutions Européennes que les « dispositions Européennes » qu'aient développées ces étudiants pendant leur séjour - ce qui reste encore à établir - durent pendant toute leur vie et que, par des mécanismes de type *two step flow* où ils seraient les leaders d'opinion, ils soient capables d'influencer à leur tour de nombreuses personnes. Leurs espoirs ne sont probablement pas déplacés, nous savons que le rôle des élites cultivées pour produire et maintenir des discours sur des communautés imaginées crédibles, quelles qu'elles soient, est assez important.

Tout ce que nous venons de dire nous mène à une autre question, si les étudiants Erasmus ne peuvent donc pas être considérés en tant que représentatifs de la population globale, il convient de situer leur spécificité par rapport à celle-ci.

1.2. Erasmus : positions sociales prédisposées au cosmopolitisme.

Les étudiants, à l'inverse de ce qu'avance Hewstone (1986) dans son étude sur l'identité Européenne, ne sont pas représentatifs, encore moins les étudiants participant dans des échanges européens. Ils occupent des positions sociales particulières. Ceci a des incidences sur leurs modes de sociabilité ainsi que sur leurs modèles d'identification, non seulement dans ce qui se produira dans les années qui suivront l'expérience, mais déjà au moment de celle-ci. Nous voulons situer ici les traits globaux des étudiants Erasmus et comment ces traits peuvent affecter leur sociabilité et leurs modèles d'identification de façon générale.

⁷⁰ Annick Percheron et Simon Michelat (1978) remarquent que ceci commence très tôt, déjà des 12 ans.

Les étudiants universitaires font partie de la population jeune (les Erasmus ont en moyenne 23 ans⁷¹), de cohortes nées après la deuxième guerre mondiale et, par définition, ils sont hautement éduqués (les Erasmus ont déjà suivi 3 années d'études universitaires avant leur départ pour l'étranger⁷²).

De plus, les étudiants Erasmus sont issus de couches plutôt favorisées d'un point de vue éducatif et économique. D'après une comparaison européenne réalisée par Maiworm et al. (1993), 39 % des effectifs ont mentionné que leur père, leur mère ou leurs deux parents étaient diplômés de l'enseignement supérieur. 41 % ont situé le revenu de leurs parents au-dessus de la moyenne et 13 % en dessous⁷³. Teichler et son équipe constatent en 2001 que les tendances n'ont pas changé entre-temps.

À ceci doit s'ajouter la particularité de la mobilité au-delà des frontières nationales dont ils font l'expérience. Celle-ci comporte en principe de 3 à 12 mois, ce qui est stipulé par le programme Erasmus, mais il est fréquent, tel que le montrent Teichler et Maiworm (1994) que celle-ci se prolonge au delà de la participation au programme. D'après ces chercheurs, dans la cohorte 1988/89, l'année qui a suivi immédiatement leur participation dans le programme Erasmus, 20% des étudiants ne sont pas immédiatement retournés dans leur pays d'origine : 14% sont restés dans leur pays d'accueil et 6 % sont allés dans un troisième pays. Étant donné que qui a voyagé voyagera⁷⁴, il ne serait pas surprenant qu'une proportion encore bien plus

⁷¹ 23 ans d'après Maiworm et al. (1993); 22,7 ans d'après Teichler et al. (1991); 22,0 d'après Teichler et al. (1990).

⁷² 2,8 années d'après Maiworm et al. (1993) et Teichler et al. (1991), 2,4 années d'après Teichler et al. (1990).

⁷³ Ceci n'est pas étonnant compte tenu des capacités nécessaires pour participer dans le programme Erasmus (une certaine maîtrise d'une langue étrangère, habitude des démarches administratives), et des coûts financiers du séjour. À l'époque de notre recherche tous les étudiants Erasmus disposaient d'une petite bourse Européenne pour subvenir aux différences du coût de vie, depuis celle-ci a été supprimée. Certains pays, régions et universités disposaient d'aides supplémentaires. Autrement beaucoup d'étudiants trouvaient leur financement auprès de leurs parents ou en travaillant (Teichler et Maiworm les données 2001)

⁷⁴ Les enquêtes de Teichler et Maiworm (2001) montrent que les étudiants participant aux échanges Erasmus, avant leur échange, avaient plus d'expérience de voyages que ceux qui ne participent pas.

Par ailleurs, ils réalisent souvent d'autres sur un petit échantillon de 80 étudiants à l'USTL en 1995/96, nous avons trouvé que 91 % avaient des expériences préalables de voyage à l'étranger : en moyenne les étudiants avaient fait 5 voyages à l'étranger les 4 années précédentes. Quant aux séjours à l'étranger d'une durée égale ou supérieure à un mois, 49 % d'entre eux en avaient déjà l'expérience (de Federico 1997). (de Federico 1997 ; 1998)

élevée refasse encore des mobilités par la suite. D'ailleurs c'est bien ce que Teichler et al. (2001) trouvent.

Finalement, il s'agit d'une population légèrement plus féminine que la population étudiante générale (Teichler et al. 1991, Teichler *et al.* 2001). En 1991, 55 % des étudiants Erasmus étaient des femmes. La proportion des femmes qui prennent une bourse Erasmus est toujours plus grande que la proportion de femmes parmi les étudiants de chaque discipline d'étude. Cet aspect de la féminisation des mobilités étudiantes n'est d'ailleurs pas un phénomène nouveau, mais au contraire correspond bien aux traits historiques que nous présente Manitakis (2000). Dans la période qu'il étudie (1890-1930) les femmes - bien que moins présentes dans l'ensemble de l'enseignement supérieur par rapport aux hommes - étaient par contre relativement beaucoup plus mobiles que ceux-ci.

1.2.1. Spécificités par rapport aux relations personnelles

Les traits socio-démographiques qui caractérisent les étudiants Erasmus ne sont pas sans conséquence sur la nature des relations personnelles qu'ils sont plus à même d'avoir. La majorité leurs caractéristiques pointent *a priori*, en amont de leur participation dans le programme d'échange, vers la plus grande importance des relations d'amitié, y compris face aux relations de parenté.

Concernant les origines des étudiants Erasmus, ils sont recrutés parmi les couches les plus favorisées d'un point de vue culturel et économique qui, souvent, accordent plus d'importance aux amis qu'à la parenté, et en ont bien davantage (Allan 1977, 1979, 1989, Fischer 1982a, 1982b, Adams et Allan 1998) que les couches moins favorisées. Ayant plus de ressources, ils peuvent aussi plus facilement se permettre de maintenir des relations d'amitié délocalisées non liées au voisinage (Allan 1979, 1989, Fischer 1982a, Adams et Allan 1998). Cependant ceci est en train de changer avec les développements technologiques et il devient plus facile pour tout le monde de maintenir des liens à distance (Adams 1998).

Quant au moment historique, Silver (1989) nous apprend que l'amitié en tant que relation sociale évolue selon les époques historiques. Pahl (2000) émet l'hypothèse qu'elle serait en train de devenir de plus en plus importante et déterminante pour les comportements individuels. Notamment pour les générations d'après la Deuxième

Guerre mondiale. Même si ce n'était pas le cas du point de vue des générations historiques, en tout cas, des nombreuses recherches affirment que les relations d'amitié ont un rôle particulièrement important pour les cohortes jeunes (Fischer 1983, Requena 1994, Cucó 1995, Bidart 1997, Roudet et Tchernia 2001). D'accord avec ces derniers, c'est entre 18 et les 25 ans que les amis sont considérés plus importants et ce encore plus pour les étudiants universitaires en deuxième ou troisième cycle (Roudet et Tchernia 2001, p. 49). Les points d'inflexion cruciaux, où l'amitié perd de l'importance dans le cycle de vie (de façon globale et face aux relations de parenté), semblent se trouver au moment de la rentrée dans la vie active, l'établissement en couple, et surtout l'arrivée du premier enfant. Les contraintes structurales et temporelles changent l'orientation de la sociabilité (Fischer 1983, Requena 1994, Cucó 1995).

Par ailleurs, les relations qui sont créées pendant la jeunesse sont particulièrement importantes car certaines d'entre elles restent pendant toute la vie. On constate qu'à tous les âges, les individus gardent des liens tissés dans leur enfance (Argyle (1985) parle d'au moins 10% des liens d'amitié) ou au moins ayant des longues durées (Ferrand 1989, Sutor et Keeton 1997, Wellman et al. 1997. Les derniers disent que en moyenne un tiers des relations dans les réseaux d'amitié ont une ancienneté supérieure à 10 ans). À ce propos, Ferrand (1988, 1993) nous parle d'un type d'amitié particulière qui peut se développer de façon privilégiée dans la jeunesse - mais pas seulement - ayant une grande importance : ce que Ferrand (1988, 1993) appelle les « amitiés initiatiques » ou les « amitiés-age ». Ces relations initiatiques supposent que des individus vivent ensemble un processus de crise qui met en jeu la position de l'individu dans les cadre sociaux (l'identité sociale, les ressources, les projets, parfois la vie même de chaque individu sont engagés). Les processus de crise sont divers et peuvent apparaître dans des conjonctures différentes. Ferrand parle par exemple de : a) désorganisation des cadres sociaux ; b) conflit pour l'appropriation d'une position de pouvoir ou pour l'instauration d'un nouveau champ et de nouvelles orientations du pouvoir ; c) des passages non institutionnalisés des individus entre deux types de statuts et de positions dans le champ social ; d) tout type d'événement mettant en péril la vie des individus de façon collective et aléatoire (guerres, accidents, catastrophes naturelles...). Les relations issues du modèle initiatique sont

des relations irrévocables, à la vie et à la mort, liées de façon profonde à « l'identité » des individus et qui survivent même sans pratiquement aucune interaction entre les partenaires pendant des longues durées (Ferrand 1988, 1993).

Dans le cas des étudiants Erasmus, leur mobilité à l'étranger peut constituer - les conditions s'y prêtent, nous allons le voir dans la suite de ce chapitre - une de ces ruptures sociales initiatiques⁷⁵ qui pourraient donner lieu à quelques relations d'amitié cruciales et à vie. Cette conjecture serait évidemment à confirmer empiriquement.

1.2.2. Spécificités par rapport aux attitudes et opinions Européennes

Les spécificités de cette population ne sont pas non plus sans conséquences sur les modèles d'identification auxquels on peut s'attendre même en amont de leur expérience d'échange.

D'un côté, sauf pour leur sexe, ils font partie des couches sociales les moins attachées aux identifications nationales. Jones et Smith (1999) pour les pays faisant partie des enquêtes de l'ISSP et Moral (1998) concernant l'Espagne trouvent que les sentiments nationaux les moins forts correspondent aux individus : plus jeunes, plus éduqués, étudiants, ayant un niveau économique plus élevé et ayant vécu dans un autre pays.

⁷⁵ Et dans le cas des femmes une rupture sociale ayant des effets émancipateurs. Manitakis (2000) nous montre comment les études à l'étranger étaient pour nombreuses femmes l'occasion de rentrer en contact ou de constituer des cercles intellectuels où on débattait des sujets comme l'émancipation des femmes, l'égalité des sexes, l'accès égal à l'éducation... et où elles pouvaient enfin participer dans de mouvements politiques, parfois exclusivement féminins, tels que le groupe Fritschi à l'Université de Zurich ou des femmes russes se consacrent à la cause révolutionnaire. Un exemple bien connu est celui de Rosa Luxembourg, qui commence son engagement politique lors de son séjour étudiant en Suisse.

Avec des prétentions bien plus modestes, et sans dimensions explicitement politique, notre échantillon montre un certain nombre d'indicateurs qui suggèrent des contraintes et des opportunités plus semblables pour les hommes et les femmes pendant leur séjour Erasmus qu'avant celui-ci. Par exemple, les profils de sociabilité des femmes et des hommes se ressemblent beaucoup plus pendant le séjour à l'étranger, en termes de taille, de composition, de fréquence d'interaction, qu'avant celui-ci. Nous pensons que tout ceci est dû à des contraintes normatives et structurales différentes pour les hommes et les femmes dans leurs sociétés d'origine qui ne sont plus présentes dans la situation d'échange.

Par contre, à nouveau à l'exception du genre, toutes leurs caractéristiques socio-démographiques les situent dans les couches de la population plus pro-Européennes : jeunes, universitaires, urbains, des couches aisées, et ayant des expériences de voyages (Hewstone 1986, Díez Medrano 1995, Eurobaromètres).

Nous pouvons donner un premier aperçu des tendances concernant les attitudes et opinions vis-à-vis de l'Europe à l'aide d'indicateurs des Eurobaromètres destinés à marquer des registres d'opinion à propos des attitudes et les orientations normatives en Europe. Ceci permettra d'examiner un premier état de l'opinion dans la population générale et les deux sous populations de jeunes sur les problèmes de supraordination qui nous occupent.

Nous présentons ci-dessous une comparaison entre la population Européenne dans son ensemble, les jeunes éduqués, et les étudiants Erasmus. En ce qui concerne la population globale Européenne et les jeunes diplômés Européens, nous nous appuyons sur des questions et des données provenant des Eurobaromètres, quant aux étudiants Erasmus, nous nous servons d'un échantillon de 218 étudiants Erasmus qui concerne l'une des deux enquêtes que nous avons réalisé pour cette thèse⁷⁶.

Voyons, donc, ces indicateurs :

Concernant la question de savoir si l'appartenance à l'UE est bénéfique pour leur pays (Tableau 1), dans la population globale 53 % des répondants donnent une réponse positive. Celle-ci monte à 64 % chez les jeunes diplômés. Il est clair que les jeunes éduqués ont une appréciation dans l'ensemble plus positive que la population générale de l'intérêt de l'appartenance de leur pays à l'UE. Ce chiffre remonte

⁷⁶ En particulier celle de la cohorte d'étudiants Erasmus 1999-00. Nous décrivons ces deux enquêtes dans la section 3 de ce chapitre. Les échantillons des Eurobaromètres (population globale et jeunes) sont représentatifs, par contre notre échantillon ne peut pas être considéré comme tel, les chiffres sont donc simplement indicatifs et à prendre avec prudence. Notre comparaison se fonde sur les réponses à des questions des Eurobaromètres concernant les attitudes vis-à-vis de l'Union Européenne et l'identification à l'Europe que nous avons aussi emprunté pour notre enquête.

Nous avons obtenu les données originales des deux Eurobaromètres standard les plus proches au moment de notre enquête : celui d'octobre 1999 (N= 16.078) et celui d'avril 2000 (N=16.071). Nous avons créé un sous échantillon concernant la population de référence proprement parlant des étudiants Erasmus : les jeunes de 18 à 25 ans ayant des diplômes universitaires ou en train de les acquérir. Nous sommes aboutis à deux sous échantillons N=1109 en octobre 1999 et N=1076 en avril 2000.

Nous avons calculé les moyennes des distributions des échantillons aux deux moments sur la population globale Européenne et sur les sous-échantillons de jeunes éduqués.

encore de façon considérable dans notre échantillon d'étudiants Erasmus, ou *il atteint 85 %* des répondants.

Tableau 1. Bon pour votre pays d'appartenir à l'UE.

Bon pour ton pays d'appartenir à la UE	Population (N = 32.149 / 2) ⁷⁷	Jeunes diplômés (N = 2.185 / 2)	Erasmus (N=218)
Bon	53,5%	64,3%	84,9%
Ni bon ni mauvais	25,8%	21,2%	0,0%
NSP	7,7%	4,9%	10,6%
Pas bon	13,1%	9,6%	3,1%
NR	0,1%	0,1%	1,4%
TOTAL	100%	100%	100%

Source : « Population » et « Jeunes diplômés », calculs personnels sur les données des Eurobaromètres d'automne 1999 et printemps 2000. « Erasmus », échantillon personnel.

Quant au rôle que l'UE jouera dans le XXI siècle (Tableau 2), 51 % de la population Européenne globale pense qu'il sera plus important. Parmi les jeunes, le chiffre monte à 65 % et dans notre échantillon Erasmus à 70 %.

Tableau 2. Opinion sur le rôle de l'UE dans le XXI siècle.

Penses tu que dans le XXI siècle l'UE jouera	Population (N = 32.149 / 2)	Jeunes diplômés (N = 2.185 / 2)	Erasmus (N=218)
Plus	51,4%	65,2%	69,7%
Egal	30,3%	24,0%	18,3%
NSP	10,7%	4,9%	11,5%
Moins	7,6%	5,9%	0,0%
NR	0,0%	0,0%	0,5%
Total	100,0%	100,0%	100%

Source : « Population » et « Jeunes diplômés », calculs personnels sur les données des Eurobaromètres d'automne 1999 et printemps 2000. « Erasmus », échantillon personnel.

Il est clair que les étudiants Erasmus évaluent le rôle de l'UE de façon plus positive et plus importante que leurs équivalents jeunes éduqués qui, à leur tour, les voyaient déjà avec des yeux plus positifs et optimistes que la population générale.

⁷⁷ Nous avons calculé les moyennes des distributions des échantillons aux deux moments sur la population globale Européenne et sur les sous-échantillons de jeunes éduqués.

En ce qui concerne les souhaits des répondants, non pas ce qu'ils croient être vrai, mais ce qu'ils voudraient, on trouve une image légèrement différente. Parmi la population globale, 43 % voudrait que l'UE joue un rôle plus important et 15 % qu'elle joue un rôle moins important. Les jeunes diplômés supportent plus l'UE : 54 % (11 points de plus) d'entre eux voudraient qu'elle joue un rôle plus important et 13 % qu'elle joue un rôle moins important. Les étudiants Erasmus de notre échantillon se détachent cette fois-ci moins de leur population de référence jeune. Ils sont 52 % à vouloir qu'elle joue un rôle plus important (un chiffre même légèrement inférieur à celui des jeunes), par contre il n'y en a *aucun* qui voudrait qu'elle joue un rôle moins important. Donc si les Erasmus ne sont pas plus positifs que les jeunes à l'égard du rôle de l'UE ils sont en tout cas absolument *moins négatifs*.

Tableau 3. Souhaits sur le rôle de l'UE dans le XXI siècle.

Voudrais tu que dans le XXI siècle l'UE joue	Population (N = 32.149 / 2)	Jeunes diplômés (N = 2.185 / 2)	Erasmus (N=218)
Plus	43,4%	53,9%	51,8%
Egal	28,8%	25,6%	28,0%
NSP	12,8%	7,8%	19,7%
Moins	15,1%	12,6%	0,0%
NR	0,1%	0,1%	0,5%
Total	100%	100%	100%

Source : « Population » et « Jeunes diplômés », calculs personnels sur les données des Eurobaromètres d'automne 1999 et printemps 2000. « Erasmus », échantillon personnel.

Une autre question montre l'attachement affectif des répondants à l'union Européenne. Elle concerne le sentiment que l'on éprouverait si l'UE disparaissait. La population globale Européenne dit à 32 % qu'elle éprouverait des regrets et 14 % qu'elle éprouverait du soulagement⁷⁸. Dans notre échantillon 56 % (24 points de plus) auraient de la peine et seulement 4 % seraient soulagés. *L'attachement affectif est bien plus fort parmi les étudiants Erasmus* de notre échantillon que dans la population globale.

⁷⁸ Nous n'avons pas pu comparer les réponses à cette question aux échantillons des Eurobaromètres de 1999-2000 car elle n'avait pas été posée à ce moment-là. Nous avons cherché les Eurobaromètres suivants plus proches, mais du coup, étant donné que nous ne disposons des données brutes, mais seulement des tableaux des rapports, nous n'avons pas pu constituer l'échantillon de jeunes diplômés.

Tableau 4. Sentiment si l'UE disparaissait.

Sentiment si l'UE disparaissait	Population (N = 31.712 / 2)	Erasmus (N=218)
Regret	32%	56,4%
Indifférence	42%	23,9%
Soulagement	14%	3,7%
NSP	10%	15,6%
NR	2%	0,5%
Total	100%	100%

Source : « Population », calculs personnels sur les données des Eurobaromètres d'automne 1998 et printemps 2001. « Erasmus », échantillon personnel.

Une autre question permet de donner une première impression concernant les identifications possibles des répondants. Elle concerne l'opinion à propos de l'existence d'une identité culturelle Européenne.

Tableau 5. Il existe une identité culturelle Européenne.⁷⁹

Il existe une identité culturelle Européenne	Population (N=16078)	Jeunes diplômés (N=1109)	Erasmus (N=218)
Très d'accord	7,3%	6,1%	14,7%
Un peu d'accord	31,4%	38,1%	47,2%
Un peu en désaccord	25,5%	27,8%	22,0%
Tres en désaccord	23,4%	21,7%	14,7%
NSP	12,2%	5,9%	0,9%
NR	0,2%	0,4%	0,5%
Total	100%	100%	100%

Source : « Population » et « Jeunes diplômés », calculs personnels sur les données des Eurobaromètres d'automne 1999. « Erasmus », échantillon personnel.

Dans la population Européenne globale, 39 % des répondants sont un peu d'accord ou très d'accord avec l'idée qu'il existe une identité culturelle Européenne. Parmi les jeunes éduqués, ce chiffre remonte à 44 % de soutien pour cette idée. Dans le cas des étudiants Erasmus, qui sont 62 % à être d'accord avec cette affirmation.

⁷⁹ Dans ce cas-ci la question avait été posée en octobre 1999, mais pas en avril 2000 la distribution des réponses correspondent donc seulement à l'enquête du 10-99.

Tableau 6. Identifications.

Identification	Population (N = 32.149 / 2)	Jeunes diplômés (N = 2.185 / 2)	Erasmus (N=218)
Européen seulement	3,6%	4,3%	3,7%
Européen et national	6,0%	9,8%	12,3%
National et Européen	42,1%	55,6%	61,5%
National seulement	46,0%	28,3%	10,2%
NSP	2,3%	2,0%	4,3%
VM	0,1%	0,1%	8,0%
Total	100,0%	100,0%	100%

Source : « Population » et « Jeunes diplômés », calculs personnels sur les données des Eurobaromètres d'automne 1999 et printemps 2000. « Erasmus », échantillon personnel.

Enfin, une question demande quels sont les territoires auxquels les individus s'identifient. A partir des réponses à cette question, nous pouvons constater que l'identification à l'Europe se situe bien derrière l'identification nationale dans les trois échantillons. Cependant nous constatons que les Erasmus (16 %) et les jeunes (14 %) placent plus souvent l'Europe devant la nation que la population générale (10 %). Dans le même sens, l'élément Européen est bien plus souvent présent pour les Erasmus (78 %) et pour les jeunes (70 %) que pour la population générale (52 %).

Cette question permet de se faire une première idée générale, cependant elle est très peu satisfaisante pour rendre compte des identifications des acteurs. Nous discutons longuement pourquoi dans le chapitre 4.

Nous voyons donc clairement que les jeunes éduqués ont des opinions et attitudes plus pro-européennes que la population globale, et ceci d'autant plus quand il s'agit d'étudiants Erasmus. Evidemment il resterait à déterminer dans quelle mesure les sentiments favorables des étudiants Erasmus sont dus à des effets de *sélection* - ce sont les étudiants les plus pro-européens qui décident de partir en Erasmus et qui sont sélectionnés pour le faire - ou aux *effets propres de l'expérience Erasmus*, et en particulier à la création de relations personnelles avec d'autres Européens. Nous examinerons cela dans les chapitres 6 et 7.

2. CARACTERISATION SOCIOLOGIQUE DE LA SITUATION D'ÉCHANGE.

Cette section nous demande de traiter à nouveau des questions théoriques générales qui dépassent la spécificité de notre enquête.

Ce n'est pas la première fois que le caractère particulièrement intéressant des étudiants en échange est repéré pour des recherches à propos des identifications ou sur les attitudes et stéréotypes entre pays (Deutsch 1952, Schild 1962, Selltiz et Cook 1962, Hewstone 1986, Pettigrew 1998, Ruiz-Gelices et al. 2000). Ceci est vrai aussi concernant spécifiquement les échanges étudiants dans le processus d'intégration Européenne. Karl Deutsch, un des théoriciens classiques à propos des relations internationales et l'un des premiers à s'intéresser à la construction Européenne dès son début, parlait déjà dans les années 50 et 60 de l'importance des échanges d'étudiants dans les relations internationales. Par ailleurs, dès l'établissement du programme Erasmus, la Commission Européenne a commandé plusieurs recherches d'évaluation à propos du fonctionnement et des effets de ce programme⁸⁰.

Certaines de ces recherches ont souvent travaillé avec l'hypothèse provenant de la psychologie sociale, implicite aussi dans le discours de l'UE, que le séjour et le contact avec les gens du pays d'accueil favorise la solidarité et l'appréciation mutuelle et aura donc des conséquences positives sur les attitudes et stéréotypes concernant le pays d'accueil. Cependant les résultats de ces recherches sont souvent très décevants : on ne trouve pas ou peu d'effets et pas forcément positifs vis-à-vis de la société d'accueil (Selltiz y Cook 1962, Shield 1962, Stroeber *et al.* 1988, Opper *et al.* 1990). Au mieux les étudiants sont tout juste moins enclins à émettre des stéréotypes et des jugements généralisateurs (Stroeber *et al.* 1988). Au pire, ainsi que Pettigrew l'affirme, les étudiants qui participent dans des échanges seraient l'exception la plus importante, si pas la seule, à l'hypothèse en psychologie sociale que le contact augmente les sentiments positifs. Ceci est d'autant plus étonnant que les conditions reconnues comme favorables pour développer des attitudes positives par la psychologie sociale sont *a priori* toutes présentes : soutien social et

⁸⁰ Voir les recherches par l'équipe de Teichler à l'Université de Kassel et aussi l'enquête par le Pôle Universitaire Européen de Lille- Nord Pas de Calais, (Roselle et Lentiez 1999).

institutionnel, possibilité de contact personnel, égalité de statut, possibilités d'interactions coopératives (Allport 1954, Stroeber *et al.* 1988 Brewer et Gaertner 2001).

Nous pensons fermement qu'il y a deux raisons théoriques fondamentales - et partiellement interdépendantes - pour l'échec de ces recherches. Ici nous sommes obligés de traiter à nouveau des questions théoriques générales qui dépassent la spécificité de notre enquête. Tout d'abord, elles ne tiennent pas compte⁸¹ du fait difficilement contournable que les étudiants en échange se trouvent, au moment de leur arrivée à l'université d'accueil, dans la *position sociologique d'étrangers* par rapport à la société qui les reçoit. Il est étonnant que ce fait si évident soit si souvent négligé avec des conséquences graves pour les travaux. Ensuite alors que ces recherches travaillent avec une hypothèse explicite ou sous-jacent sur le contact, nous sommes étonnés de constater que ces études ne se préoccupent pas d'examiner *avec qui les étudiants ont des contacts!* Les contacts réels sont les sources potentielles d'influence, d'émergence des solidarités et des changements d'attitudes. Peut-être, si on tient compte de ceux-ci, la soi-disant « exception » des échanges étudiants à l'hypothèse du contact n'en serait plus une⁸².

Cet « oubli » grave est d'autant plus étonnant que certains de ces études ont reconnu que les relations d'amitié sont parmi les points considérés les plus importants par les étudiants participant dans des échanges (Martineau 1995, Delpouve 1995, Teichler *et al.* 2001) et que les relations trans-nationales sont assez fréquentes (Martineau 1995). Aucune de ces études ne les examine de façon systématique et en profondeur. De plus, elles ne perçoivent pas que les effets ne sont peut-être pas à chercher par rapport à la société d'accueil avec laquelle les contacts semblent être - de façon peu surprenante mais néanmoins décevante - plutôt rares (de Federico 1997, 2003), mais plutôt *en rapport aux autres pays concernés par les échanges ou par rapport directement à l'Europe* (et tel que nous venons de le voir dans la section précédente

⁸¹ L'étude de Schid (1962) constitue une honorable et intéressante exception. Elle fait une excellente caractérisation de la situation sociologique d'étranger dans laquelle se trouvent les étudiants en échange.

⁸² Nous consacrons le chapitre 5 à la description détaillée des relations réellement nouées par les étudiants Erasmus.

on peut clairement les attendre en relation avec l'Europe). Stroeber *et al.* (1988) sont les seuls à notre connaissance qui, tout en n'examinant pas les relations effectives, ont étudié la question des effets sur d'autres pays et trouvent que les étudiants participant dans des échanges (dans leur cas des étudiants originaires des Etats Unis séjournant en France et en Allemagne) émettent moins de stéréotypes et jugements vis-à-vis de personnes provenant *d'autres pays que celui d'accueil*.

Nous pensons que l'orientation de la sociabilité des étudiants Erasmus vers d'autres non locaux est une conséquence directe de leur position sociologique d'étrangers dans les universités d'accueil lors de leur arrivée. Il convient donc de la caractériser ici.

2.1. La position sociologique de l'étranger.

Les études concernant les échanges étudiants ne semblent pas être les seules à négliger l'importance de la position sociologique d'étranger des individus mobiles, même ceux issus de couches aisées de la société. Favell (1999) fait une critique semblable dans d'autres domaines de recherche sociologique. Selon lui, la plupart des travaux dans le domaine des migrations internationales ne s'intéressent point aux élites mobiles (en contraste avec les migrants ethniques), car une grande partie des chercheurs supposent que dans leur cas les déplacements sont faciles et sans conséquence. Ils semblent penser aussi qu'ils ne défient pas l'ordre culturel dans les sociétés d'accueil. Au plus, leurs influences sont vues, non pas en termes d'accroissement de la multiculturalité et la diversité transnationale, mais dans le sens de la convergence culturelle et l'augmentation de la similarité transnationale. D'après ces travaux, on dirait que pour les élites mobiles la vie dans un autre pays serait pareille à celle qu'ils auraient eue chez eux.

De leur côté, nous dit toujours Favell (1999), les chercheurs sur la globalisation, qui placent cette « classe capitaliste transnationale » au centre de leurs analyses, considèrent souvent sans gêne que les élites sont culturellement échangeables, « citoyens du monde », complètement libérés des « modes de vie nationaux », des valeurs et des contraintes, et qu'ils convergent de façon non problématique et automatique vers un mode de vie qui incarne une « société globale privilégiée » au delà de l'Etat-nation et des structures définies nationalement (que ce soit dans la

société d'origine ou dans la société d'accueil) auxquelles ils auraient été liés autrefois. Pour ces gens-la, transnationalité est un fait de la vie quasi-automatique et assumé sans question.

Il est urgent de nuancer ces visions excessivement réductrices sur les élites mobiles. En tout cas il est nécessaire de le faire dans le cadre de notre travail pour ce qui concerne les étudiants Erasmus. Ceux-ci, comme tous autres individus, sont soumis à un certain nombre de contraintes institutionnelles, normatives, relationnelles..., qui situent leurs marges d'action. Dans leur cas, cette marge se trouve dans le contexte particulier que constitue le séjour cadré par le programme Erasmus. Un étudiant Erasmus profite d'un cadre pour étudier pendant une période de 3 à 12 mois dans un établissement d'un autre pays Européen en principe avec la garantie de reconnaissance des études réalisées de la part de son université d'origine⁸³.

Le micro-contexte dans lequel se situe l'action des étudiants Erasmus est structuré par quelques rôles principaux dont le rôle d'étudiant, que nous n'allons pas caractériser ; le rôle d'étranger, au sens de *stranger* ou *forastero* que Simmel (1908) et Schutz (1944) ont décrit ; et le rôle d'européens.

Au moyen de ce programme, il réalise un déplacement géographique temporaire. Le déplacement géographique des étudiants suppose deux changements sociologiquement importants. Il suppose : 1) un déplacement dans l'espace normatif 2) un éloignement du réseau personnel.

2.1.1. Le statut d'étranger, une position particulière.

Le voyage dans un autre pays suppose un déplacement dans l'espace normatif. L'étudiant Erasmus devient par définition un étranger (au sens de *stranger* ou *forastero*). La notion d'étranger n'a pas toujours signifié ce qu'elle signifie aujourd'hui. Les caractéristiques qui lui sont attribuées dépendent de l'époque et de la société dans lesquelles il arrive. Parmi les conceptions sociologiques de l'étranger, les

⁸³ Cette « reconnaissance » reste à discuter, car on sait qu'elle fonctionne dans environ 75 % à 80 % des cas. Même quand la reconnaissance a eu lieu, les études à l'étranger prolongent tout de même effectivement la durée moyenne des études environ 7 mois (Teichler et Maiworm 2001). C'est-à-dire que les études sont « reconnues », mais elles ne comptent tout de même pas toujours de manière importante dans l'obtention d'un diplôme dans l'université d'origine.

essais classiques de Georg Simmel (1908) et Schutz (1944) sont particulièrement intéressantes.

L'étranger élément extérieur et intérieur.

Dans la vision de Georg Simmel (1908), l'étranger n'est pas « le voyageur qui arrive un jour et repart le lendemain, mais plutôt la personne arrivée aujourd'hui et qui restera demain, le voyageur potentiel en quelque sorte : bien qu'il n'ait pas poursuivi son chemin, il n'a pas tout à fait abandonné la liberté d'aller et de venir. Il est attaché à un groupe déterminé dans l'espace ou à un groupe dont les limites évoquent les limites dans l'espace, mais sa position dans le groupe est essentiellement déterminée par le fait qu'il ne fait pas partie de ce groupe depuis le début » (Simmel re-édition de 1990, p53). Il est à la fois libre par rapport à tout point donné dans l'espace et à la fois fixé. Par définition il n'a pas de racines dans le groupe et il est mobile.

L'étranger est également un élément du groupe lui-même. Sa position dans le groupe implique à la fois l'extériorité et l'opposition au groupe. Il est une synthèse de la proximité et de la distance physique, sociale et symbolique. Nous n'avons en commun avec lui que les caractéristiques les plus universelles. « L'étranger est proche de nous pour autant que nous sommes semblables, nous et lui : par la nationalité, le statut, la profession ou par l'appartenance à la nature humaine en général. Mais il est loin de nous pour autant que ces similitudes nous dépassent, lui et nous, et ne nous rapprochent que parce qu'elles rapprochent un grand nombre. » (Simmel 1990, p57). Notre relation avec l'étranger est fondée sur une communauté de similitudes, alors que nos relations organiques avec les membres du groupe sont fondées sur une communauté de différences spécifiques.

Etre étranger devient alors une caractéristique essentielle qui définit un individu et une catégorie de personnes. « Lorsque l'étranger est d'un pays, d'une ville, d'une race différente, ses caractéristiques individuelles ne sont pas perçues : on ne fait attention qu'à son origine étrangère, qu'il partage ou peut partager avec beaucoup d'autres. C'est pourquoi nous ne considérons pas les étrangers véritablement comme des individus, mais surtout comme des étrangers d'un type particulier : l'élément de distance n'est pas moins général, en ce qui les concerne, que l'élément de proximité » (Simmel 1990, p59).

Par sa position particulière d'extériorité et d'appartenance au groupe, à cause de sa liberté, il est perçu souvent comme une personne objective. C'est à lui qu'on demande souvent d'être arbitre des conflits ou à qui on confesse les secrets cachés aux plus proches. Par ailleurs, et aussi à cause de sa position dans le groupe, l'étranger peut être pris comme le bouc émissaire. « Cependant, cette liberté qui permet à l'étranger de faire des expériences et de traiter de ses relations, même avec des proches, pour ainsi dire à vol d'oiseau, comporte beaucoup de dangers : depuis toujours dans les révolutions de toutes sortes, le parti attaqué a dénoncé des provocateurs extérieurs qui agissent par l'intermédiaire d'émissaires et agitateurs » (Simmel 1990, p56).

La position d'étranger selon les rapports entre deux groupes sociaux.

Le statut de l'étranger dépend du regard de la société qui l'accueille. Elle peut avoir un regard positif sur l'étranger et le considérer, comme dans une partie de la description de Simmel, comme un notable objectif qui peut servir d'arbitre à cause de son détachement du local. Elle peut aussi avoir un regard négatif, il est un individu stigmatisé, symboliquement impur, ne méritant parfois pas la condition humaine et réduit à réaliser les tâches rejetées par les autres. Dans une même société, il est possible de trouver l'existence des deux regards. Certains étrangers sont considérés comme de « bons étrangers » et certains comme de « mauvais étrangers ». Nous proposons une interprétation sur l'origine de la différence de perception des étrangers par rapport à d'autres. D'après nous, cette différence de perception des étrangers en tant que « bons étrangers » ou « mauvais étrangers » pourrait être fondé sur le type de rapport existant entre le groupe dans lequel l'étranger arrive, et le groupe d'appartenance originnaire de l'étranger. Il existe deux types de relations possibles entre les deux groupes. Nous allons appeler groupe d'origine le premier groupe d'appartenance d'un individu. Nous appelons groupe d'accueil le groupe par rapport auquel l'individu est étranger. Ceci combine en fait la stratification des pays et des positions sociales.

1. Il existe une relation de pouvoir asymétrique entre le groupe d'accueil et le groupe d'origine.

a) Le groupe d'accueil est dominant sur le groupe d'origine. Dans ce cas l'étranger a plus de chances d'être perçu par le groupe comme une gêne, et être stigmatisé ou

traité comme inférieur. Le local peut avoir deux types de relation avec l'étranger. Soit il a un rapport de charité vis-à-vis de lui et, dans ce cas-là, il bénéficie de prestige par la dette de l'étranger, ce qui serait le cas par exemple, des réfugiés politiques. Soit l'étranger est stigmatisé et le local a une relation de rejet de l'étranger. Ce qui serait le cas des Maghrébins en France et en Espagne ou des Turcs aux Pays-Bas (mais évidemment pas celle des ambassadeurs de ces pays).

b) Le groupe d'origine est dominant sur le groupe d'accueil. S'il s'agit d'un rapport de autorité, l'étranger a plus de chances d'être traité comme un notable dont la présence est un honneur. Le local appartenant au groupe d'accueil bénéficie d'un prestige s'il est lié à l'étranger. Ce serait le cas des Allemands en Espagne. Si la domination du groupe d'origine est fondée sur un rapport de pouvoir, l'étranger n'est pas traité comme un notable, mais avec rejet. Ce serait le cas des citoyens des États Unis en Allemagne pendant la guerre froide.

2. Il existe une relation de pouvoir symétrique entre le groupe d'accueil et le groupe d'origine.

Il s'agit bien d'un modèle idéal. La plupart des cas vont, même s'il s'agit de positions légèrement différentes, tendre à la domination de l'un ou l'autre des groupes. Juridiquement c'est bien l'égalité que l'Union Européenne essaye de mettre en place. Néanmoins il existe d'autres types de relations de pouvoir entre les États qui la composent. Les rapports de force traversent les sphères politiques, économiques et culturelles⁸⁴. Marc Abéles (1998) l'observe dans les interactions entre les fonctionnaires dans l'Union Européenne.

Cependant ce rapport formellement symétrique peut suffire pour que les étrangers d'autres pays de l'UE soient considérés en tant que de « bons étrangers », en tout cas pas « mauvais ».

L'étudiant Erasmus est en plus un voyageur volontaire. Nous pensons qu'il n'existe pas d'obligation morale de secours vis-à-vis d'un étudiant Erasmus. Nous prenons

⁸⁴ Voir le travail de Yair (1995) pour une étude intéressante et amusante aussi à propos des clivages culturels et politiques en Europe tels qu'ils sont reflétés à partir des résultats du Festival d'Eurovision.

comme hypothèse de travail que l'étudiant Erasmus est perçu ou accueilli, en général, en tant que « bon » étranger.

L'étranger et les normes.

L'étranger a une relation spéciale face aux normes du groupe dans lequel il est étranger, tant en ce qui concerne leur compréhension, leur interprétation qu'en ce qui concerne leur sanction. En ce qui concerne la compréhension et l'interprétation des normes par les individus dans la position d'étranger, Schutz (1944) fait une caractérisation pertinente. Face à un « système de recettes » à propos des comportements désirables qui n'est pas celui de sa société d'origine et qui lui semble peut-être dépourvu de toute logique et imprévisible, mais qui par contre va complètement de soi pour son entourage actuel il se trouve déboussolé. Ainsi, il est obligé de se questionner à chaque situation d'interaction sur les comportements pertinents et attendus. C'est une gymnastique qui lui était inconnue auparavant et qui ne garantit tout de même pas l'obtention du résultat souhaité. Les modèles culturels du groupe d'accueil « ne sont pas un refuge, mais un champ d'aventure » (Schutz 1944, Shield 1962). Ce qui explique les deux caractéristiques que les sociologues (et les profanes) ont attribué aux étrangers : 1) leur objectivité, 2) leur loyauté incertaine.

Les règles ne s'appliquent pas de la même façon à l'étranger, « il est plus libre pratiquement et théoriquement⁸⁵, il examine les relations avec moins de préjugés, il les soumet à des modèles plus généraux, plus objectifs, il ne s'attache pas par ses actes à respecter la tradition, la piété ou ses prédécesseurs » (Simmel 1990, p56). Nous concevons que le groupe d'accueil admet que certaines règles qui s'appliquent à l'étranger ne sont pas celles du groupe. Il existe une différence normative entre l'étranger et le groupe, assumée dans un certain nombre de domaines. Le groupe est tolérant avec l'étranger, et cette tolérance est l'élément qui marque la distance entre l'étranger et le groupe.

Les étudiants Erasmus, comme tous les étrangers, ne maîtrisent pas les subtilités des normes du monde social dans lequel ils viennent d'arriver. À la différence des autres

⁸⁵ Et ceci se montre de façon particulièrement saillante dans le cas des femmes étudiantes qui vont à l'étranger que ce soit par rapport aux femmes du pays d'accueil ou à la situation qu'elles avaient chez elles.

étudiants, ils ne possèdent pas le « système de recettes » le plus pertinent et adapté et même si les scénarios de la plupart des situations d'interactions peuvent fort se ressembler, les différences peuvent être suffisantes pour provoquer de nombreux malentendus et des échecs des interactions.

Quelques exemples que j'ai observés et dont les Erasmus m'ont fait part :

- 1) Des différences de l'organisation sociale du temps. « En fin d'après-midi » ne veut pas dire la même chose pour un espagnol que pour un français. Quant aux heures de rendez-vous, la précision est aussi culturellement déterminée : dans certains cas, il faut être strictement à l'heure pile, dans d'autres cas un quart d'heure d'attente reste raisonnable, dans d'autres pays, l'heure doit plus être prise simplement comme une indication vague du moment de la journée concerné (plutôt le matin, plutôt le soir).
- 2) La distribution des rapports sociaux formels / informels, n'est pas la même dans les différents pays et son usage est connoté de façon différente. En Espagne, par exemple les gens peuvent être vexés d'être vouvoyés car, sauf quelques peu de cas, le tutoiement postule l'égalité alors que le vouvoiement marque la distance sociale et le dédain. Dans d'autres pays, par contre, comme en France, le vouvoiement est une marque de respect et se doit dans un nombre de rapports sociaux bien plus nombreux.
- 3) Le rapport entre le réel et l'imaginaire. Dans certains pays la phrase « Un jour je t'emmène voir la ville » veut dire « ça me ferait plaisir de te montrer la ville, on verra si on a l'occasion de le faire ou pas ». Dans d'autres pays, cette phrase implique un engagement immédiat qui d'ailleurs conviendrait d'être fixé sur un agenda et, bien-sûr, maintenu.
- 4) Le langage corporel. Les distances corporelles à maintenir, la durée et intensité des regards, la possibilité de toucher les autres et où, diffèrent entre les pays. Ce que dans un pays est une simple marque de sympathie amicale peut être compris comme de la drague dans un autre.
- 5) Les rapports homme – femme.
- 6) La façon de jouer l'hospitalité. Pour certains, l'invité est prié de rester assis et ne rien faire. Pour certains il est attendu qu'il participe aux tâches que sa présence implique, voir qu'il les fasse tout seul.

7) L'individualisation et la groupalité. Dans certains pays on trouve mieux d'être toujours en groupe, dans d'autres le degré de personnalisation est plus grand. Selon qui on invite, on le verra arriver tout seul ou avec 4-5 autres copains... Toutes ces différences (et évidemment bien d'autres encore). Peuvent provoquer de nombreux malentendus, des insultes involontaires, des vexations etc. Là où personne n'a été de mauvaise foi, les acteurs peuvent s'entre accuser de l'être, alors qu'ils appliquaient simplement des normes différentes.

En principe les étrangers seront dans la situation de faiblesse, ce sont plutôt leurs normes et leurs modes de comportement qui sont mis en cause, et il est attendu d'eux, avec des marges de tolérance, qu'ils apprennent les codes de la société d'accueil (sous peine de devenir isolés ou de rester entre étrangers, ou il est évident pour tout le monde qu'on utilise des codes différents). D'un autre côté l'avantage d'apprendre des nouveaux codes est qu'ensuite, dans une certaine mesure, on dispose de plus de répertoires pour les interactions et l'on peut choisir de les appliquer de façon nouvelle selon les convenances sociales et les préférences personnelles. C'est peut-être en ceci que l'on peut voir les étrangers en tant que plus objectifs et plus libres.

De même, les étudiants Erasmus pourraient plus ou moins échapper à la sanction des normes relationnelles dans la mesure où ils n'ont pas une position sociale interne au groupe. L'étranger est caractérisé par la non-appartenance au groupe, par son extériorité. Les étudiants Erasmus en arrivant dans leur Université d'accueil, sauf exception, n'ont pas d'appartenances relationnelles sur place. Ils n'ont pas une position encadrée dans la structure relationnelle de leur nouvel environnement.

Quand ils arrivent, ils peuvent souvent transgresser certaines normes, différentes de celles de leur groupe d'origine, qu'ils n'ont pas encore apprises. Ils sont maladroits dans l'interaction. Il est probable qu'assez souvent leurs actions restent dans les marges admises par rapport aux normes formelles et même idéales. On peut penser que, un certain nombre de fois, ils transgressent des normes pratiques suffisamment pour être sanctionnés dans un niveau dyadique, mais n'ayant pas une position fixée dans un système relationnel, au début de leur séjour, ils échappent aux sanctions liées aux effets de réputation.

Mis à part le problème du contrôle et de la sanction des actions des individus, qui s'opère en partie par rapport à l'insertion des acteurs dans les systèmes relationnels, reste la question de l'apprentissage des nouvelles normes (ou de leurs subtilités) et de la tolérance. Le rôle d'étranger implique la soumission à (certaines) normes pas complètement les mêmes que celles du groupe. De ce fait il peut exister une certaine tolérance vis-à-vis des actions de l'individu qui transgressent les normes du groupe. En même temps, grâce aux sanctions, opérées par les relations, l'étranger a l'occasion d'apprendre les différentes normes (formelles, idéales, pratiques) du groupe.

Face à l'institution qui l'accueille, l'étudiant Erasmus est à la fois étranger et étudiant. Il existe une tension normative entre ces deux rôles. D'un côté, en tant qu'étranger, il peut bénéficier d'une certaine tolérance et assistance, d'un autre côté il est vis-à-vis de l'institution universitaire un étudiant qui doit être jugé à égalité avec d'autres étudiants, avec justice, et avec des critères objectifs. Cependant il semble exister un accord plus ou moins tacite d'avoir une certaine flexibilité avec les étudiants Erasmus, de leur procurer des moyens d'évaluation alternatifs et de leur donner plus d'opportunités pour réussir à cause des contraintes de la langue⁸⁶. Ces pratiques s'avèrent peut-être possibles parce que le parcours académique d'un étudiant Erasmus n'est pas lié à l'université d'accueil. Leur résultat académique n'affecte ni le prestige de l'institution d'accueil, ni l'égalité face aux étudiants de l'université d'accueil pour obtenir un certain diplôme ou pour accéder à un cours supérieur.

2.1.2. L'éloignement du réseau personnel.

L'éloignement du réseau personnel a des conséquences vis-à-vis du contrôle normatif et les sanctions, mais il y a aussi d'autres aspects importants liés aux réseaux personnels.

Généralement il est facile d'obtenir la plupart des informations et des aides nécessaires pour la vie quotidienne dans un réseau personnel. Nous employons les connaissances des relations dans notre réseau pour maîtriser notre environnement.

⁸⁶ Ceci ne veut pas nécessairement dire que leurs efforts sont moindres que dans leur université d'accueil ou vis-à-vis des étudiants locaux. L'effort demandé pour réaliser des études dans une langue différente est considérable et prend du temps supplémentaire. Pour des estimations voir Maiworm et Teichler et al. 2001.

C'est grâce à des informations données par des personnes connues que nous trouvons le magasin où les fruits sont de meilleure qualité ou moins chers, le coiffeur qui nous convient etc. L'intervention du réseau est d'autant plus importante quand il s'agit d'actes de confiance comme, par exemple, de savoir à quel médecin s'adresser⁸⁷. La mobilisation des informations pertinentes par les personnes compétentes facilite le déroulement de la vie.

Par ailleurs, les relations personnelles ont d'autres fonctions aussi, voir plus importantes mis à part l'aide matérielle ou l'échange d'informations. Elles satisfont nos besoins affectifs et symboliques : nos relations personnelles nous disent qui nous sommes, elles sont les cautions de notre identité sociale et personnelle (Ferrand 1993). Or les étrangers au moment de leur arrivée dans la société d'accueil sont des individus sans histoire (Schutz 1944) jusqu'au moment où ils arrivent à en cristalliser une dans leurs relations personnelles.

Les relations du réseau social du pays d'origine sont mobilisables pour un certain nombre de questions (notamment celles liées aux soutiens affectifs et symboliques : les conseils, les confidences, voir certains types d'aides matérielles comme l'envoi d'argent) cependant dans le quotidien, les relations du réseau personnel du pays d'origine ne sont pas de grand usage. On peut supposer donc que, étant donné, si pas la nécessité, au moins l'utilité des relations personnelles, les étudiants Erasmus chercheront à établir des nouvelles relations dans la ville qui les accueille. Nous en parlerons en détail dans le chapitre 5.

3. DESCRIPTION DE L'ENQUETE EMPIRIQUE.

Nous avons décidé d'enquêter des étudiants accueillis (et non des étudiants partants) car cela facilite l'accès au terrain, étant donné que les étudiants sont concentrés géographiquement et ça présente des nombreuses avantages concernant la qualité des informations recueillies, tout en limitant les ressources nécessaires (financières et de temps) pour les obtenir.

⁸⁷ À ce propos voir les travaux de Ferrand 2002.

Étant donné la liaison institutionnelle des étudiants Erasmus aux universités d'accueil, il est possible de recueillir un certain nombre de données politiques systématiques de la part de ces institutions, puis leur concentration rend plus facile l'obtention d'autres données (par exemple les lieux de résidence et les distances entre eux). De même, l'étude des étudiants Erasmus sur place permet d'obtenir des informations issues d'observations qualitatives sur l'environnement d'accueil y compris à propos de la sociabilité d'ensemble dans ces sites. D'un point de l'observation des réseaux sociaux, l'étude sur un site permet de reconstruire les réseaux totaux d'amitié tissés parmi les étudiants Erasmus sur place à partir des réseaux personnels observés, ce qui représente un gain considérable d'information structurale. Ainsi les sites deviennent eux mêmes des objets avec des propriétés particulières⁸⁸.

Par ailleurs ça a pour conséquence de diversifier le nombre de nationalités traitées, ce qui rend difficile d'obtenir des grands nombres par nationalité, donc d'émettre des propositions fermes à propos des comportements des individus des nationalités particulières.

3.1. Les sites d'étude.

Nous avons enquêté des étudiants Erasmus séjournant dans trois pays Européens : France, Espagne et Pays Bas. Trois pays seulement ont été retenus pour que le projet reste réalisable vu les moyens disponibles. Nous avons choisi la France, l'Espagne et les Pays-Bas pour inclure une certaine variance des caractéristiques des pays dont la taille territoriale, la densité de la population, les religions, la famille linguistique... (Todd 1990; Mendras 1997).

Ces trois pays diffèrent aussi concernant les images typiques dominantes à propos de l'Union Européenne, l'Europe, et l'identité Européenne, pouvant constituer des climats différents d'accueil et de formations d'opinions. Suivant les résultats d'une étude qualitative réalisée en 2001 au moyen d'entretiens de groupe (*grupos de*

⁸⁸ Si les moyens de recherche l'avaient permis et un échantillon plus large des sites d'enquête avait été possible, ceci aurait permis même des analyses multiniveaux tenant compte des caractéristiques des sites en tant que contextes généraux dans lesquels le développement de réseaux d'amitié et la transformation des identifications ont lieu.

discusión) sur les 15 pays membres de l'UE et 9 des 10 pays candidats⁸⁹ nous pouvons caractériser les perceptions de l'Europe dans les trois pays de notre recherche, de plus à moins optimiste par rapport au développement de l'identification Européenne, nous pouvons les caractériser :

En *Espagne* (OPTeM 2001 :38), les deux images les plus fortes de l'Europe sont : a) l'Union Européenne, une réalité institutionnelle née de la volonté politique de ses Etats membres pour acquérir le pouvoir - tout d'abord économique - de façon à équilibrer le pouvoir des Etats Unis (et en deuxième lieu du Japon) ; b) une communauté, non seulement économique, mais profondément enracinée sur des aspects historiques et culturels qui sur un certain nombre d'aspects se distingue des Etats Unis et rejette le modèle Américain.

Cette vision n'est pas angélique : on reconnaît les conflits dans l'histoire commune de l'Europe et l'on reconnaît aussi des aspects positifs du modèle Américain. Cependant l'Europe est vue comme le vieux continent berceau de la culture Occidentale (de laquelle les Etats Unis ne sont qu'un dérivé), un endroit où l'éducation est un moyen d'ouvrir les horizons culturels (en contraste avec l'utilitarisme Américain), un espace où l'organisation de la vie sociale est plus protégée, solidaire et conviviale.

L'Europe est vue en tant que synonyme simultanée de communauté et de diversité. Ceci fait son originalité, mais aussi rend plus difficile de s'y identifier. D'une façon rationnelle, le fait d'appartenir à l'Europe de façon objective semble évident. D'un point de vue d'un projet politique, les participants des couches moyennes-supérieures se voient en tant que citoyens, participant dans la construction d'un nouveau modèle d'Europe sur des fondations historiques et culturelles communes. Par contre, dans les villes moyennes, la perception aiguë des différences des mentalités entre pays fait difficile d'accepter une « identité » Européenne un peu

⁸⁹ "Perceptions of the European Union. A qualitative study of the public's attitudes to and expectations of the European Union in the 15 member states and the 9 candidate countries" Étude par OPTeM S.A.R.L. pour la Commission Européenne Juin 2001. Le pays candidat exclu de l'étude pour des questions de budget était la Lituanie.

menaçante qui, tout en étant associée à la modernité, est perçue en tant qu'une imposition provenant du « Nord ».

Les Espagnols en général se sentent plus proches des pays Européens Méditerranéens et Latins, dont le climat, mode de vie, vision des loisirs et cuisine sont perçus en tant que similaires aux leurs, alors que pour eux les pays du nord de l'Europe ont des connotations ennuyeuses et austères.

Cependant il y a un désir généralisé de se sentir de plus en plus Européen, logiquement dans le cadre de l'Union Européenne qui fait converger les intérêts. Tous les participants sont d'accord pour dire que l'identification avec l'Europe se développera de façon progressive à l'aide de l'éducation (en particulier de l'apprentissage des langues) et avec les opportunités de voyage qui se sont ouvertes, en particulier par l'augmentation du niveau de vie des Espagnols.

En *France* (OPTTEM 2001 :40), les visions se ressemblent partiellement. Les commentaires spontanés à propos de l'Europe ont tendance à porter sur l'Union Européenne en tant qu'entité surtout politique et économique avec l'objectif clairement supposé de contrecarrer les États-Unis et le Japon, mettant ensemble des pays qui sont par contre vus en tant qu'ayant de cultures différentes.

L'UE est associée un certain nombre d'aspects qui concernent la citoyenneté de façon plus ou moins directe et qui, en plus, ont fait des grands rapprochements entre les pays, même s'ils ne sont pas équilibrés (échanges économiques et financiers, monnaie commune, politique de défense, sécurité avec la fin des conflits intra-Européens, l'abolition des frontières et le libre mouvement des personnes, un brassage de cultures, etc.).

Cette entité est vue en tant qu'un objet complexe et lointain, et étant principalement économique et qui crée des régulations homogénéisatrices parfois allant contre les traditions nationales. Peu d'aspects positifs sont mentionnés à l'exception des participants Parisiens qui, eux, parlent des facilités pour le commerce les voyages et la possibilité de travailler dans un autre pays.

L'identification avec l'Europe existe (subordonnée à l'identification nationale), étant donné la conscience des racines communes, les habitudes, les modes de vie et les

façons de penser. Certains ont eu l'occasion de constater par expérience que les traits culturels d'autres pays Européens ne sont pas très différents des leurs. Les Français se sentent plus proches des pays Francophones et Latins.

Cependant, parmi beaucoup de participants, en particulier des couches moins favorisées, il n'y a pas d'identification avec l'Europe : ils pensent que la mentalité des autres pays Européens est trop différente et la langue représente un obstacle sérieux pour les vrais échanges et la compréhension mutuelle (qui s'ajoute au fait qu'ils ont une faible connaissance de langues autres que le français, un problème qui s'ajoute à la dominance perçue en tant que menaçante de l'anglais).

Les Français ne s'opposent pas à l'idée de s'identifier davantage à l'Europe, mais ils disent avoir besoin d'opportunités de contact personnel et de symboles d'unité Européenne.

Aux *Pays-Bas* (OPTM 2001 :42), l'idée de l'Europe est tout d'abord réduite à une notion purement géographique (qu'ils réservent d'ailleurs à l'ouest de l'Europe) et à un mariage économique de convenance qui est utile aux Pays-Bas, un pays petit mais économiquement très avancé, qui sert d'interface pour être au plus présent sur la scène internationale.

Certains admettent que parfois ils pourraient s'identifier en tant qu'Européens dans certaines circonstances, par exemple s'ils sont aux Etats-Unis, mais ceci simplement car les Pays-Bas sont très petits et pas très connus aux Etats-Unis.

De façon générale, les néerlandais parlent beaucoup plus des différences historiques, culturelles, voir économiques, entre les pays Européens que de ce qu'ils ont en commun. Ils refusent explicitement de se sentir Européens, particulièrement dans les villes de province où les habitants n'ont pas l'occasion de contact avec d'autres Européens. Même les vacances à l'étranger n'offrent pas des opportunités où éveillent le désir de se plonger véritablement dans le mode de vie et la culture des autres. Ils continuent à se conduire en tant que visiteurs qui n'ont pas de désir à faire converger les intérêts.

Certains néerlandais (les plus urbains et éduqués) n'excluent pas la possibilité d'une émergence lente d'une certaine forme d'identification Européenne et reconnaissent

que l'Euro, malgré les réserves générales des néerlandais à propos de cette monnaie, pourrait à long terme être un symbole et un outil utile pour affirmer la force de l'Europe vis-à-vis des Etats-Unis, mais ceci reste encore une idée abstraite et qui manque crédibilité.

Comme dans d'autres pays, le sentiment est qu'une langue commune pourrait en théorie être un élément de rapprochement, mais celle-ci n'existe pas, avec l'exception de l'anglais qui est devenu accepté en tant que langue du commerce, mais pas en tant que langue d'identité commune.

En résumé, les Néerlandais ont une attitude très réservée vis-à-vis de l'idée d'une identification commune Européenne et du développement d'une conscience Européenne. Ils sont d'autant plus réservés quand ils font de façon délibérée la distinction entre les pays Européens du nord avec des sociétés organisées, avancées et économiquement développés (dont les Pays-Bas sont à leurs yeux le modèle à suivre) et, de l'autre côté, les pays du sud qu'ils ne sont pas très prêts à considérer complètement Européens⁹⁰.

Ces trois pays sont aussi intéressants car ils représentent des cas de figure différents en ce qui concerne leur tradition d'accueil d'étudiants Erasmus : La France, traditionnellement importatrice est devenue exportatrice d'étudiants (probablement lié au déclin du Français en tant que langue internationale). Les Pays-Bas présentent le cas contraire, traditionnels exportateurs, ils accueillent actuellement plus d'étudiants qu'ils n'en envoient (sans doute dû au fait que leurs enseignements se déroulent souvent en anglais). Quant à l'Espagne, l'équilibre entre les étudiants partis et les étudiants accueillis est resté quasiment stable (Teichler *et al.* 2001) avec un tout petit peu plus d'envois que d'accueils.

Trois villes universitaires ont été choisies dans ces pays : Lille (France), Pampelune (Espagne), Groningen (Pays Bas). Nous n'avons pas retenu les capitales parce qu'elles présentent souvent des populations plus aisées, plus cultivées, et plus

⁹⁰ Ces trois portraits sont notre traduction et résumé à partir du rapport général de l'étude : "Perceptions of the European Union. A qualitative study of the public's attitudes to and expectations of the European Union in the 15 member states and the 9 candidate countries" OPTEM S.A.R.L. à demande de la Commission Européenne Juin 2001.

cosmopolites. Les villes retenues ont des universités de taille suffisantes pour garantir un flux d'échange permettant de constituer des échantillons.

Puisque nous disposons de « seulement » trois universités, il sera impossible d'isoler les raisons particulières (la taille ?, la composition des étudiants ?, les disciplines ?, le mode d'hébergement ?...) qui pourraient causer des résultats différents entre elles. Cependant une petite description de certaines de leurs caractéristiques peut permettre de comprendre comment, en tant que contextes et système de contraintes, elles peuvent induire des comportements différents.

L'Université de Groningen (RuG) est une université ancienne (XVII siècle) qui se trouve au cœur même de la ville de Groningen, les Facultés étant dispersées un peu partout dans le centre ville, puis sur un campus un peu éloigné vers le nord. Parmi les trois universités, c'est celle-ci qui reçoit la plus grande quantité d'étudiants en échange (environ 400-500) et qui a une ambiance (si on tient compte des connotations du terme) plus « internationale ». Les étudiants participant dans des échanges reçoivent souvent leurs cours en anglais et rentrent en rapport avec d'autres étudiants (en échange ou locaux) en anglais. Ils habitent le plus souvent dans des résidences universitaires occupées de façon presque exclusive par des étudiants en échange situées dans des endroits différents de la ville. La ville de Groningen compte environ 170.000 habitants parmi lesquels 40.000 sont des étudiants.

L'Université de Lille 1 (USTL) est une université des années 1960' située dans un campus dans la banlieue de Lille. Elle a un nombre bien moins grand d'étudiants en échange (environ 250), mais par contre elle compte avec un nombre considérable d'étudiants étrangers de long terme provenant surtout des anciennes colonies (17%) parmi lesquels les étudiants en échange sont une minorité qui passe quasiment inaperçue. C'est l'université la plus « multiculturelle » ou « multiethnique » des trois, si on tient compte des connotations de ces termes. Les étudiants Erasmus reçoivent leurs cours en Français et communiquent surtout en Français mais de façon croissante en anglais avec les autres étudiants en échange.⁹¹ Par ailleurs les étudiants

⁹¹ C'est une observation qualitative de la différence que j'ai perçue entre l'usage des langues en 1995 et 1999.

Français étant les moins portés à s'écarter de leur langue maternelle pour communiquer avec des étrangers sur le territoire Français. Les Erasmus logent majoritairement dans des résidences universitaires sur le campus où ils sont minoritaires par rapport aux autres étudiants étrangers et étudiants locaux. L'agglomération Lilloise compte avec 1,3 millions d'habitants. L'USTL a environ 20.000 étudiants, mais sur l'agglomération Lilloise il y a environ 100.000 étudiants (il y a 4 universités et des nombreuses Ecoles).

L'Université Publique de Navarre (UPNA) est une université assez jeune qui a été créée vers la fin des années 1980' dans un quartier excentré de Pampelune. Elle compte avec un petit nombre d'étudiants en échange (un peu moins de 100 en 1999) et quasiment aucun autre étudiant étranger. De fait 92 % des étudiants sont de la province de Navarre même. Les étudiants reçoivent leurs cours en Espagnols et tendent à communiquer en Espagnol. Entre étudiants Erasmus, l'usage du Français est aussi assez courant, car une bonne partie d'entre eux viennent de la France. Les étudiants habitent dans des appartements en ville partagés avec d'autres étudiants Erasmus ou Espagnols. La ville de Pampelune compte un peu moins de 200.000 habitants et l'UPNA compte environ 11.000 étudiants, mais sur la ville de Pampelune il y a environ 28.000 étudiants.

3.2. Les enquêtes et les échantillons.

Pour la thèse qui nous occupe nous avons mobilisé deux enquêtes. L'enquête utilisée de façon centrale porte sur un échantillon d'étudiants de la cohorte 1999-00 sur les trois sites (Groningen, Lille, Pampelune). Nous avons utilisé aussi de façon ponctuelle des informations provenant d'une autre enquête que nous avons réalisé antérieurement sur un échantillon d'étudiants Erasmus de la cohorte 1995-96 accueillis à l'Université de Lille. Nous voulons décrire ensuite leurs caractéristiques générales les plus importantes. Il est possible de trouver plus de détails en annexe (annexes 1 et 2).

3.2.1. Enquête de la cohorte Erasmus 1999-00

Dans cette enquête, nous avons obtenu des informations sur 218 étudiants Européens, soit environ un tiers des étudiants effectivement contactés. L'échantillon comprend 163 étudiants Erasmus séjournant de 3 à 12 mois dans l'une des trois universités et

un échantillon de référence de 55 étudiants Espagnols non mobiles. Nous avons voulu enquêter des étudiants non mobiles à mode de population de control, étant donné qu'ils ne participent pas dans le programme Erasmus, servant de référence pour des comparaisons.

Nous avons réussi à enquêter 80 étudiants à l'Université de Lille, 87 à l'Université Publique de Navarre (dont 55 non mobiles), et 51 à l'Université de Groningen.

Pour arriver à distinguer les effets propres à la création des relations d'amitié avec d'autres Européens, sur la *transformation* des identifications, nous avons voulu réaliser un panel sur l'Université de Lille. Seulement 33 étudiants ont répondu deux fois à notre questionnaire, ce qui représente un chiffre trop petit pour tirer des grandes conclusions, mais qui est de temps en temps mobilisé pour donner quelques pistes. Ainsi, nous disposons de 251 observations.

Tableau 7. Échantillonnage

Site	Population	Octobre (T0)	Février (T1)	Mars	Avril
Lille	Erasmus panel	33	33		
	Erasmus non panel	19	28		
Pamplona	Erasmus			32	
	Non Erasmus			55	
Groningen	Erasmus				51

Il convient d'observer que, étant donné que le programme Erasmus concerne des pays membres et non membres de l'UE, dans notre échantillon nous avons tant des individus citoyens des quinze pays de l'UE (190) ainsi que d'autres étudiants Erasmus Européens(28) provenant de la Roumanie, la Pologne, la Hongrie et la Lituanie,⁹² donc de pays non membres de l'UE.

Nous avons obtenu les informations au moyen d'un questionnaire standardisé avec plusieurs modules thématiques⁹³.

⁹² Sauf la Roumanie, ils vont devenir membres de l'UE en 2004. Les distributions détaillées de l'échantillon par nationalité, ainsi que d'autres caractéristiques sont disponibles dans l'annexe 1.

⁹³ Le questionnaire est disponible dans l'annexe 2 section 1. Les questions dont nous nous servons en particulier sont présentées et discutées dans les sections où nous les utilisons.

Un premier module concernait la *description des réseaux personnels* de relations d'amitié. Nous avons caractérisé de façon détaillée les liens d'amitié à partir d'indicateurs relativement standard sur l'intensité des liens (subjective, fréquence d'interaction, durée de la relation, contenus, enserrement ou *embeddedness*). Ceci concernait tant les relations d'amitié précédant le séjour Erasmus que celles tissées à cette occasion là. Nous avons aussi demandé à propos des caractéristiques des alters (age, sexe, nationalité...). Nous en parlons dans le chapitre 5.

Une question particulièrement intéressante dans ce module – elle fait l'objet du chapitre 6 – concernait les perceptions d'ego concernant alter. Nous avons demandé dans quelle mesure ego percevait chaque alter particulier en tant qu'étranger.

Un autre module concernait les sentiments d'appartenance et les identifications avec différentes communautés territoriales (localités, régions, pays, Europe, autres) ainsi qu'un certain nombre de communautés non territoriales (famille, profession, langue...). Nous décrivons et discutons les résultats dans le chapitre 4.

Nous avons aussi recueilli des informations à propos des attitudes et stéréotypes vis-à-vis des gens d'un certain nombre de pays Européens et non Européens. Puis des opinions et attitudes vis-à-vis de l'Union Européenne. Nous exploitons relativement peu ces informations dans le cadre de cette thèse.

3.2.2. Enquête de la cohorte Erasmus 1995-96

« L'enquête 1995 » a eu lieu sur un échantillon de 80⁹⁴ étudiants venant de 9 pays⁹⁵ différents qui séjournaient à l'USTL dès le premier semestre de l'année universitaire 1995-96. L'objectif central de « l'enquête 1995 » était d'étudier l'émergence et dynamique des réseaux d'amitié des étudiants Erasmus. Les questions d'identification n'y étaient pas traitées à l'époque.

Pour étudier l'émergence et dynamique des relations d'amitié des étudiants Erasmus nous avons réalisé deux mesures de leurs réseaux d'amitié. La première mesure eut

⁹⁴ Le chiffre total d'étudiants Erasmus était 103. Nous avons réussi à contacter 100, mais une vingtaine n'ont pas répondu au questionnaire.

⁹⁵ Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Portugal, Suède. Il y avait aussi des Néerlandais que nous n'avons pas réussi à questionner. Voir les tables dans l'annexe 1 pour les distributions précises.

lieu en *février 1996*, juste avant le retour dans le pays d'origine des premiers étudiants.

Nous avons administré un questionnaire standardisé avec un module pour décrire les relations d'amitié. Nous nous sommes servi d'un générateur de noms assez général « Pourrais tu me dire le nom de tes amis et copains pendant ton séjour Erasmus ». Cette question prétendait capturer toutes sortes de liens d'amitié d'intensités variées. Ensuite nous identifions jusqu'à 4 meilleurs amis. Nous demandions dans quelle mesure les amis étaient déjà connus avant la participation dans le programme Erasmus, nécessairement peu nombreux, car ils venaient d'universités différentes, ce qui permet de reconstruire la situation du réseau au moment d'arrivée. Finalement nous demandions une description assez détaillée des caractéristiques des amis⁹⁶.

La deuxième mesure eut lieu en *juin 1997*, un an après le retour des étudiants Erasmus qui avaient séjourné à Lille le plus longtemps, au moyen de questionnaires postaux. Le générateur de noms utilisé fut le même « Pourrais tu me dire le nom de tes amis et copains pendant ton séjour Erasmus » En plus des questions du premier questionnaire, nous avons demandé avec quelle fréquence les étudiants sont restés en contact par e-mail (il n'était pas si répandu à l'époque), lettre, téléphone et face à face⁹⁷.

Tableau 8. Fiche des mesures.

Période	Octobre 1995	Février 1996	Juin 1997
Moment	T0	T1 = T0+4 mois	T2 = T1+16 mois
Taux de réponse	77%	77%	29%
Information disponible	Connaissances	-----	-----
	Amis	Amis	Amis
	-----	Meilleurs amis	Amis contactés

Le fait d'avoir obtenu un taux de réponse assez élevé sur la première vague (concernant T0 et T1) nous a permis de reconstruire le réseau total d'amitié des étudiants Erasmus à l'USTL et de tracer son évolution dans les premiers mois de

⁹⁶ Le questionnaire de février 1996 est disponible dans l'annexe 2 section 2.

⁹⁷ Le questionnaire de juin 1997 est aussi disponible dans l'annexe 2 section 2.

séjour. La deuxième vague (concernant T2) nous a permis d'avoir quelques indications (à prendre avec caution vu la petite taille de l'échantillon) à propos de la survie des relations d'amitié après le séjour.

Nous nous servons de cette enquête pour comprendre et caractériser d'autant mieux la sociabilité des étudiants Erasmus dans le chapitre 5.

Dans ce chapitre nous avons présenté les particularités de notre population d'étude. Nous avons aussi donné les grands traits de notre recherche empirique. Dans les chapitres suivants nous précisons davantage notre démarche théorique et méthodologique que nous soumettons à l'épreuve empirique. Nous en présentons les résultats de la façon suivante : le chapitre 4 décrit les modèles d'identification des répondants, le chapitre 5 étudie la création et dynamique des réseaux de relations d'amitié des étudiants Erasmus. Les chapitres 6 et 7 étudient de façon détaillée les effets des relations d'amitié sur les identifications des acteurs : le chapitre 6 est consacré aux identifications d'autrui et le chapitre 7 aux auto-identifications.

CHAPITRE 4. LES IDENTIFICATIONS DES ETUDIANTS EUROPEENS.

Dans les chapitres précédents, nous avons posé les bases théoriques et méthodologiques de notre travail. Le premier chapitre argumentait l'importance politique de l'étude des identifications territoriales et exposait brièvement, à l'aide de théories macro sociales, les grands traits historiques qui ont été à l'origine de celles-ci.

Le deuxième chapitre précisait notre cadre théorique - interactionniste structural - qui, tout en tenant compte des processus généraux qui sous-tendent les identifications - expliqués par la psychologie sociale - et les contextes historiques et institutionnels - traditionnellement mis en avant par la sociologie -, se centre sur un niveau d'analyse méso social portant sur les interactions dans les réseaux de relations et leurs effets sur les identifications.

Le troisième chapitre proposait une population d'étude, présentait ses particularités sociales, et donnait les grands traits de notre recherche empirique.

Ce chapitre et les suivants, tout en précisant notre modèle d'analyse conceptuel et méthodologique, portent principalement sur des résultats empiriques de cette recherche.

Ce chapitre a pour vocation de donner un aperçu de la variable dépendante : les identifications. C'elles-ci ont une telle complexité à elles seules qu'elles pourront justifier une thèse. Nous prenons le temps de donner quelques éléments dans ce chapitre pour en rendre compte, cependant nous admettons que dans la suite de la thèse, nous ne prendrons que « la pointe de l'iceberg » d'un nombre limité d'indicateurs sur les identifications territoriales en tant que variable à expliquer.

Le cinquième chapitre décrira les variables explicatives : les réseaux de relations qui émergent typiquement dans la population étudiée. Les chapitres six et sept porteront sur les effets de ces réseaux de relations sur les identifications. Le sixième sera centré sur la manière dont l'établissement de relations d'amitié influence l'identification

d'autrui. Le septième rendra compte de la manière dont les réseaux de relations ont des effets sur les auto-identifications.

Après ce petit rappel pour marquer le passage de la partie théorique, à la partie proprement empirique de cette thèse, donnons les grands traits de ce chapitre.

Ce chapitre rend compte des identifications, que nous concevons comme des objets complexes. Nous allons proposer qu'elles forment des systèmes avec des éléments et des propriétés interdépendantes. Nous allons passer en revue un certain nombre de modèles qui pourraient en rendre compte.

Ce chapitre comporte trois parties :

Dans la première, nous exposons et critiquons des approches pour étudier les identifications par questionnaires, puis, nous proposons une procédure originale.

Dans la deuxième partie nous rendons compte de la structure des identifications de nos répondants. D'abord nous mettons à plat un certain nombre de modèles présents dans la littérature pour expliquer les agencements des identifications. Ensuite nous exposons la nouveau modèle que nous proposons. Enfin nous les soumettons à évaluation en les comparant avec les résultats empiriques.

Dans la troisième partie, nous examinons quels sont les types de rapports qui justifient, d'après les répondants, leurs identifications à des territoires particuliers et la force de celles-ci.

1. ÉTUDIER LES IDENTIFICATIONS.

Étudier les identifications n'est pas une tâche facile. Étant donné leur importance politique et la forte présence de discours idéologiques sur les « identités », il existe des grands risques de tomber, de façon volontaire ou involontaire, dans les pièges de ceux-ci. Un premier risque est celui d'adopter des approches essentialistes sur les « identités » et leur *existence réelle*. Un autre est de tomber dans les enjeux politiques liés aux identifications et de chercher à *prouver*⁹⁸ l'existence ou la présence de certaines. A cause des discours idéologiques unitaires à propos des

⁹⁸ Voir la critique que Duchesne et Froigner (1995) et Kohli (2000) font de la façon de poser des questions des Eurobaromètres.

identités territoriales il y a un risque de vouloir en trouver *une seule*⁹⁹. Puis, étant donné la prétention théorique des discours idéologiques nationalistes, à vouloir que celle-ci soit *principale* et qu'elle structure ces autres identifications à des groupes sociaux (ce qui dans une certaine mesure est vrai d'un point de vue institutionnel) ce qui présente le risque d'appliquer directement cette idée aux auto-identifications des individus,¹⁰⁰ d'assumer que c'est ainsi sans prendre le temps de voir ce qu'il en est.

Ces pièges ne semblent pas faciles à éviter quand on examine un certain nombre de travaux consacrés à l'étude des identifications¹⁰¹. Même quand les approches admettent, comme nous, que, malgré les prétentions monolithiques de certains discours idéologiques à propos de « l'identité », les identifications peuvent être des objets complexes, fluctuants, multidimensionnels, ceci est rarement appliqué à la recherche empirique, en particulier dans les études par questionnaire sur des échantillons représentatifs consacrées à décrire « l'état » des identifications politiques territoriales d'une population particulière.

Celles-ci proposent souvent des mesures très pauvres et limitatrices, peu capables de rendre compte de la complexité de l'objet d'étude¹⁰². Parfois elles demandent de hiérarchiser les sentiments d'appartenance à des territoires emboîtés (sa ville, sa région, son pays, éventuellement l'Europe¹⁰³), ou elles imposent des combinaisons d'appartenance auxquelles il faut se limiter : (p.e. dans les Eurobaromètres l'Europe seule, l'Europe et son pays, son pays et l'Europe, son pays seul). Elles imposent souvent l'unité territoriale à laquelle il faut référer son sentiment d'appartenance : la ville, la région, le pays particulier auquel on peut s'identifier est déterminé d'avance. Aussi elles supposent quasiment toujours que les individus se sentent attachés au plus à *une seule* unité dans chacun de ces niveaux. Or ceci n'est pas forcément le cas.

⁹⁹ Les approches d'identité soustractive dont nous parlons plus tard.

¹⁰⁰ Ce qui arrive dans le texte de Duchesne et Scherrer (2002).

¹⁰¹ Brubaker et Cooper (2000) et Lavaud (2000) listent un certain nombre de ces travaux dans leurs articles critiques.

¹⁰² Par exemple les eurobaromètres, l'étude de Achatz et Kleinert (1999). Les travaux de Duchesne (1999) et Brubaker (2000) présentent des exceptions.

¹⁰³ Les Eurobaromètres dans sa première version, et, par exemple, les travaux de Moral (1998) Moral et Mateos (1999), van Schuur et Sanders (1997).

Même lorsqu'elles admettent que les identifications à d'autres communautés non territoriales sont aussi importantes pour « l'identité » sociale, voire pour bâtir les identifications territoriales, il est rare que celles-ci soient étudiées dans les mêmes termes que les identifications territoriales ou que l'on essaye de les mettre en rapport d'une façon systématique avec celles-ci.

Ces limitations dans les démarches méthodologiques peuvent en partie être dues à des contraintes de temps et de budget pour mener les enquêtes par questionnaire, ou à un manque d'imagination sociologique, mais elles sont parfois très clairement liées aux écueils de leurs usages politiques : les études à propos des sentiments d'appartenance à des territoires sont souvent faites soit pour *prouver* l'existence de ceux-ci à un certain niveau (comme c'est le cas des Eurobaromètres d'après Duchesne et Froigner 1995 et Kohli 2000), soit pour contraster la force relative des sentiments d'appartenance à des territoires en concurrence (comme c'est le cas des études réalisés en Espagne, qui, étant donné le cadre constitutionnel de l'Etat des Autonomies Espagnoles, visent souvent à comparer la force des nationalismes régionaux à celle du nationalisme espagnol). Dans ce cas, le fait d'admettre que pourraient exister d'autres loyautés et d'autres attachements que ceux uniques ou concurrents espérés par les idéologies nationalistes, des élites qui en tirent profit et qui commandent les études, qu'il soient d'un camp ou de l'autre, est relativement dérangeant. De même, dans certains travaux en science politique, on a l'impression que les espoirs théoriques et idéologiques se mélangent, comme dans le cas de Duchesne et Scherrer (2002), dont l'espoir d'une « identité politique structurante » semble plus un discours porteur de prétentions performatives plus ou moins cachées sur ce qu'il serait convenable ou plus pertinent de tenter de développer, qu'une approche pour tenter de comprendre et décrire la réalité. De plus, dans les études par questionnaires, on demande rarement les raisons ou les éléments qui fondent les sentiments d'appartenance aux différentes communautés territoriales¹⁰⁴.

¹⁰⁴ Les Eurobaromètres, l'étude de Achatz et Kleinert (1999). Par contre les travaux de Ferrando *et al.* (1994), Sangrador (1996), Moral (1998) et Moral et Mateo (1999) font référence aux fondements des identifications.

Tout en sachant que notre démarche est aussi limitée¹⁰⁵ et n'ayant pas la prétention d'épuiser le sujet, nous proposons un outil méthodologique original permettant une étude plus fine des modèles d'identification par questionnaire. Avant de le présenter nous voulons passer en revue les caractéristiques des auto-identifications retenues par d'autres recherches.

1.1. Caractéristiques des auto-identifications.

Les différentes recherches en sociologie et en psychologie sociale à propos des auto-identifications se sont souvent concentrées sur certaines de leurs caractéristiques. Nous nous sommes fondés sur celles-ci pour, après en avoir fait la critique pour construire notre propre procédure que nous décrivons dans la section 1.2.

Les caractéristiques des auto-identifications retenues le plus souvent sont leur *intensité*, *l'évaluation* positive ou négative que les répondants leur accordent, leurs *structures* et leurs *contenus*. Nous voulons montrer comment celles-ci ont été abordées dans d'autres recherches.

Intensité des auto-identifications

Par intensité des auto-identifications, on comprend l'importance subjective qu'elles prennent pour les répondants. Celle-ci est souvent mesurée au moyen d'échelles (les plus courantes sont de 4 et de 10) sur des questions du type:

« Je m'identifie avec [territoire] »

« Je sens que j'appartiens à [nom du groupe] »

« Je sens que je suis membre de la communauté [nom du groupe] »

« Je me vois en tant que faisant partie de [nom du groupe] »¹⁰⁶

¹⁰⁵ Nous avons admis dans la partie théorique que les identifications sont liées aux contextes et aux situations. Bien que nous fassions un effort original de contextualisation des identifications par rapport aux réseaux sociaux des individus, nous ne disposons pas, par exemple, de mesures répétées suffisantes pour étudier systématiquement les changements des identifications d'un même individu selon le changement de son réseau, ou en fonction de différentes situations particulières (la situation d'enquête pouvant en être une parmi d'autres).

¹⁰⁶ Les deux premières types de questions sont les plus courantes, et parmi les deux l'approximation par le territoire est la plus fréquente. Parfois (eg. Bollen et Díez Medrano 1998 ou Sangrador 1996) les recherches combinent plusieurs façons de mesurer les appartenances.

Nous tenons compte dans notre approche de l'intensité des identifications.

Évaluation des identifications

Par évaluation des auto-identifications, on comprend le sentiment plutôt positif ou négatif que les individus tirent de ces appartenances. Elles sont souvent mesurées au moyen d'items de type :

« Je suis enthousiaste par rapport à [nom du groupe] »

« Je suis ravi de vivre à [territoire] »¹⁰⁷

« Si vous aviez pu choisir, auriez-vous voulu naître à [territoire] »

Des items négatifs sont aussi parfois demandés. Dans notre recherche, elles ne nous intéressent pas.

Structure des identifications

Comme il est possible que les individus s'identifient à plusieurs niveaux territoriaux (quartier, localité, province, région, pays, Europe,... monde) certains auteurs se sont intéressés aux combinaisons de ceux-ci, à ce qu'on pourrait appeler la structure des auto-identifications. Parfois l'approche de la structure se fait dans une perspective « d'identité soustractive » (Ros *et al.* 1987, Sangrador 1996), où l'identification à un territoire se ferait au détriment de l'identification à un autre territoire. Souvent les discours idéologiques des élites politiques, quel que soit le territoire pour lequel elles plaident, défendent cette idée à leur profit. Dans ce cas-là, la structure des identifications est mesurée au moyen de comparaisons entre deux niveaux territoriaux en concurrence :

« Je m'identifie plus avec [territoire] qu'avec [territoire] »

« Je m'identifie autant avec [territoire] qu'avec [territoire] »¹⁰⁸

Il est intéressant de noter que alors qu'on arrive à faire des distinctions analytiques entre l'identification et le sentiment d'appartenance, dans les recherches empiriques il est fréquent que les deux notions apparaissent mélangées en tant qu'équivalentes. Nous avons déjà mentionné dans le chapitre précédent que les réponses fournies par les enquêtes laissent à penser que pour les répondants ces deux notions se confondent ou sont très fortement liées.

¹⁰⁷ Ces items viennent de Bollen et Díez Medrano 1998 et Sangrador 1996.

Parfois, prenant un modèle que Lamo de Espinosa (1995 ; 2001) appelle des « poupées russes », les approches considèrent que l'empilement des identifications est possible, qu'elles ne sont pas forcément concurrentes les unes avec les autres. Ceci est plus courant en sociologie qu'en psychologie sociale, où seules les identifications hiérarchiques duales ont retenu l'attention des chercheurs, alors que les identités hiérarchiques multiples restent encore à explorer théoriquement et empiriquement (Sangrador 1996)¹⁰⁹.

Dans ce cas-là, on procède en donnant une liste de territoires emboîtés sur lesquels on veut mesurer les identifications, ce qui a l'avantage de ne plus limiter l'étude à un ou deux niveaux territoriaux concurrents¹¹⁰. Ceci permet d'étudier les combinaisons de niveaux d'appartenance (Achatz et Kleinert 1999) et de proposer des notions telles que le « siège principal d'identification », qui fait référence au niveau territorial principal d'identification (localité, département, région, pays, Europe...) et à « l'ampleur de perspective », qui fait référence à l'étendue d'identification (p.e. le siège principal se situe au niveau de la ville, mais avec une identification qui s'étend vers la région et comprend aussi le pays) (van Schuur et Sanders 1997) pour expliquer la structuration des identifications.

Quand ces approches sont utilisées, les chercheurs trouvent souvent qu'il n'y a pas de contradiction entre, par exemple l'identité Européenne et l'identité nationale, mais plutôt que l'une favorise l'autre, car les identifications des individus ont tendance à se situer dans un continuum local-cosmopolite (Duchesne et Froigner 1995, Díez Medrano 1995, Kohli 2000) avec une plus ou moins grande ampleur de perspective (van Schuur et Sanders 1997).

¹⁰⁸ C'est la façon dont la question est posée dans les Eurobaromètres et dans certaines enquêtes du CIS à propos des identifications en Espagne, par exemple Moral y Mateos (1999 : 23)

¹⁰⁹ Par contre les identifications croisées ont été étudiées depuis longue date (Deschamps et Doise 1978).

¹¹⁰ Par exemple, Wijbrandt van Schuur (1995) en prends 7 (quartier, localité, province, région, Pays-Bas, Europe, Monde). Sangrador 1996 tient compte de 4 niveaux territoriaux (localité, région, Espagne, Europe). Moral (1998) tient compte de 5 niveaux hiérarchisés plus une communauté différente (localité, province, région, Espagne, Europe, communauté hispanophone), Achatz et Kleinert (1999) prennent 4 (localité, Bundesländer, Allemagne, Europe).

Ils trouvent aussi que les sièges principaux d'identification se situent bien plus souvent plus proches du pôle local que du pôle cosmopolite, mais pas de façon linéaire : les villes et les pays semblent être préférés, puis les régions, ensuite l'Europe et finalement le monde (Moral 1998 :14, Moral et Mateos 1999 :10, Duchesne et Froigner 1995, Sangrador 1996, van Schuur et Sanders 1997, Kohli 2000).

Nous nous intéressons aussi à la structure, mais notre approche permet de dépasser les modèles d'identification soustractive et d'identification hiérarchique par emboîtement, afin d'explorer d'autres agencements des identifications comme, par exemple, des structures pyramidales dont nous discuterons plus loin.

Contenus idéaux et contenus effectifs.

Finalement, ces recherches s'intéressent parfois à la manière dont les répondants conçoivent les identifications aux territoires. Elles examinent les éléments que les répondants trouvent importants pour décider que quelqu'un puisse être identifié en tant qu'appartenant à une communauté territoriale. C'est ce que nous appelons les *contenus idéaux* des identifications¹¹¹. Par exemple, de questions liées à ce genre de problématique parmi les études sociologiques seraient :

« Dans quelle mesure trouvez vous que les choses suivantes sont importantes pour être vraiment [nom du groupe] :

1. Etre né dans [territoire]
2. Avoir la citoyenneté [nom du groupe]
3. Avoir vécu dans [territoire]
4. Etre capable de parler la langue de [territoire]
5. Etre de la religion [dominante dans le territoire]
6. Respecter les institutions politiques et les lois du [territoire]

¹¹¹ Voir Jones et Smith (1999) pour une enquête internationale quantitative et Duchesne (1999) pour une enquête qualitative en France.

7. Le sentiment d'appartenance à [nom du groupe] »¹¹²

Concernant le contenu idéal des identifications territoriales nationales, Jones et Smith (1999) ont identifié deux dimensions à partir de questions, qui viennent de l'étude de l'ISSP (1995) sur « l'identité nationale » : Une dimension « ascriptive » qui ressemble à la notion de citoyenneté « ethnique » et une dimension « volontariste » plus proche de la notion de « citoyenneté civique » (voir les distinctions de Smith (1991) citées dans le chapitre 1). La dimension ascriptive qui semble être dominante inclut : la naissance, la résidence, la religion, et la citoyenneté. La dimension volontariste inclut le respect des lois et des institutions, le sentiment d'appartenance et la maîtrise de la langue, que les auteurs interprètent dans ce contexte comme un facilitateur des activités civiques plutôt que comme un marqueur ethnique. Ce modèle est valable pour 18 pays sur les 21 que la recherche étudie¹¹³.

En France¹¹⁴ (qui ne faisait pas partie de l'ISSP en 1995) est intéressant de mentionner brièvement le travail qualitatif à propos des représentations idéales profanes sur l'identification nationale française, réalisé par Sophie Duchesne (1999). Elle a aussi trouvé deux modèles concernant les contenus de l'identification nationale. La différence entre ces deux modèles, a nouveau, ressemble au clivage trouvé par Jones et Smith et est proche des notions analytiques de citoyenneté ethnique et de citoyenneté civique. Elle les appelle, l'une, « citoyenneté héritée », plus essentialiste, qui s'articule autour des racines, des origines, du sol français et de la métaphore de la famille qui fait le lien entre le temps et l'espace (les origines et le territoire hérité), l'autre, la « citoyenneté consciente ». Dans ce modèle, individualiste (la valeur de l'individu prend le dessus) et universaliste, la citoyenneté

¹¹² Questions de l'enquête de l'ISSP à propos de l'identité nationale en 1995, citées dans Jones et Smith (1999). Traduction propre.

¹¹³ Les 18 sont par ordre alphabétique : Australie, Autriche, Canada, Grande Bretagne, Hongrie, Irlande, Italie, Japon, Letonie, les Pays-Bas, Nouvelle Zélande, Norvège, Pologne, Russie, République Slovaque, Slovénie, Suède, USA. En Allemagne, les facteurs étaient les mêmes mais l'ordre d'importance était à inversé, la dimension civique étant plus importante que la dimension ethnique. Deux autres pays présentent des modèles avec des dimensions différentes : en Espagne la religion était séparée de tous les autres items et dans la République Tchèque le sentiment d'appartenance est lié à la naissance et à la durée de résidence.

¹¹⁴ En Espagne, le travail de Moral et Mateos (1997 : 15-17) sur les identifications des jeunes espagnols parle d'identité pragmatique, subjective, consciente et ethnique, mais ces catégories sont données tel quel, elles ne font pas l'objet d'une construction théorique-empirique.

représente l'effort qu'un individu doit faire pour accepter la dimension collective de l'existence humaine dans laquelle il cherche à trouver une place et qui exige une participation à la sphère collective¹¹⁵.

Dans notre recherche, nous adoptons une approche complémentaire. Nous ne nous intéressons pas aux contenus *idéaux* des identifications, mais aux contenus *effectifs*. La question pour nous n'est pas ce qui fait que quelqu'un puisse être idéalement identifié comme qu'appartenant à une communauté territoriale, mais quels sont les éléments concrets qui font que le répondant lui-même s'identifie à des communautés territoriales particulières. Ainsi nous avons accès aux représentations des répondants sur les contenus qui sont les *fondements effectifs* de leurs propres identifications. Il ne s'agit plus de définition théorique et idéale mais de ce qui compte de façon réelle pour eux. Nous verrons en détail la procédure d'analyse dans la section qui suit.

Enfin, il faut mentionner que parfois les enquêtes étudient plusieurs de ces caractéristiques (intensité, évaluation, structure et contenu) en même temps, le plus souvent deux sur les quatre : intensité et évaluation (p.e. Bollen et Díez Medrano 1998), intensité et structure (p.e. van Schuur et Sanders 1997), intensité et contenu (p.e. Jones et Smith 1999), plus rarement trois (p.e. Sangrador 1996, Moral 1998, Moral et Mateos 1999, décrivent l'intensité, l'évaluation et la structure), mais je n'ai vu aucune enquête jusqu'à présent qui s'occupe des quatre en même temps. Enfin les approches qui essaient de rendre compte de l'interdépendance de certaines des caractéristiques sont encore plus rares¹¹⁶.

Quant à nous, nous voulons rendre compte de la *structure* des identifications, de leur *intensité* et de leurs *contenus effectifs*. Nous allons aussi examiner dans une certaine mesure les rapports entre ces caractéristiques. Nous voulons aussi mettre en rapport

¹¹⁵ Une autre variante intéressante sur les contenus, si non idéaux, théoriques des identifications, mais qui ne nous occupe pas dans le cadre du présent travail, est l'étude des stéréotypes, les images associées aux catégories d'appartenance, qui font l'objet des recherches dans la psychologie sociale et parfois dans la sociologie. Pour des exemples de travaux portant sur des stéréotypes voir Rodriguez *et al.* (1991), Lamo de Espinosa (1996), Sangrador (1996).

¹¹⁶ Evidemment il y a des exceptions, van Schuur et Sanders (1997) étudient l'interdépendance entre structure et intensité, Bollen et Díez Medrano (1998) se consacrent à l'interdépendance entre évaluation et intensité et Jones et Smith (1999) examinent l'interdépendance entre contenu et intensité.

de façon systématique les identifications à des communautés territoriales avec les identifications à des communautés non territoriales, ce qui est d'autant plus rare. Pour ce faire nous avons adopté une procédure originale.

1.2. Une nouvelle procédure.

Nous avons consacré une section de notre questionnaire à la description des identifications¹¹⁷. Cette section comportait deux parties de nature différente. La première partie concernait des communautés imaginées territoriales, que dans le questionnaire nous avons appelé *territoires* pour simplifier le vocabulaire, considérés importants pour l'identification des répondants. La deuxième concernait d'autres communautés non territoriales ou groupes sociaux que dans le questionnaire nous avons appelé des *communautés* auxquels les répondants pouvaient s'identifier dans une plus ou moins grande mesure. Cette double démarche permet de situer les sentiments d'appartenance aux communautés territoriales à l'intérieur d'un cadre plus large, ainsi que d'étudier leurs interdépendances avec des appartenances à d'autres ensembles sociaux.

Rendre compte de la structure.

L'innovation de notre procédure concerne la description des territoires d'identification. Nous ne voulions pas imposer aux répondants les territoires faisant l'objet de leurs identifications. Nous voulions leur permettre de décider eux-mêmes quels étaient ceux-ci car, quand, par exemple, un individu est né dans une ville et habite dans une autre, comment pourrions nous décider pour lui à laquelle des deux il « devrait » s'identifier ? Où s'il ne s'identifie point à l'Europe, pourquoi devrions nous lui imposer cette identification ?

Nous voulions aussi leur permettre de décider à eux-mêmes s'il était pertinent de citer plusieurs territoires par niveau. Dans l'exemple que nous avons cité précédemment, il est bien possible que si cet individu a vécu dans deux villes, ce soit pertinent pour lui de dire qu'il s'identifie avec les deux.

¹¹⁷ Le questionnaire est disponible dans l'annexe 2 section 1.

Pour ce-faire, nous avons adapté un outil méthodologique prévenant de l'analyse des réseaux sociaux, le *générateur de noms*, pour l'appliquer aux identifications territoriales. Un générateur de noms est une question ouverte qui vise à ce que le répondant nomme les unités (d'habitude des personnes ou des organisations) avec lesquelles il est lié par un type de relation particulier (par exemple des liens de parenté, amitié, appartenance au conseil de direction...). Souvent on détaille ensuite la forme et le contenu de ces relations grâce à des questions supplémentaires. À partir de ces informations, on construit des matrices qui permettent de décrire les réseaux sociaux des répondants.

Nous avons procédé de la sorte en adaptant cet outil pour examiner les sentiments d'appartenance à des territoires. Nous avons utilisé un *générateur de territoires d'identification* :

« Y a-t-il une ou plusieurs localités (villes, quartiers, villages), régions, pays ou d'autres territoires (comme l'Europe) qui sont liés à ta vie, et avec lesquels tu te sens attaché ou que tu considères importants pour te définir, pour t'identifier ? »

Les répondants disposaient d'une grille où il y avait assez de place pour écrire les noms de jusqu'à 4 territoires d'identification (ceux qu'ils trouvaient pertinent) par niveau. Nous avons spécifié les niveaux *localités*, pour les villes et villages, *régions*, *pays*, *Europe* et autres. Cette dernière catégorie avait pour vocation de permettre d'ajouter d'autres niveaux (intermédiaires, supérieurs ou d'autre nature) quand ils étaient pertinents, tels que des provinces ou départements, des quartiers, d'autres types de régions (la Scandinavie, la Méditerranée), le monde, voir des types de paysage (la montagne, la mer...). Il était aussi possible pour le répondant d'affirmer qu'il ne s'identifiait avec aucun territoire.

Rendre compte des contenus effectifs liés aux identifications

Nous avons dit que souvent dans les recherches, on rend compte des identifications (ayant fixé d'avance les objets avec lesquels les individus « doivent » s'identifier) des individus, voir les intensités de ces identifications, mais rarement, au moins dans les enquêtes par questionnaire, on connaît quels sont les éléments qui prennent de l'importance subjective pour les acteurs pour le fondement de ces identifications.

Dans notre procédure, nous demandions, sur une liste de 16 types de liens, quels étaient ceux que les répondants jugeaient importants pour fonder leurs identifications. La liste que nous avons fournie n'a pas la prétention d'être parfaite ou exhaustive sur tous les liens qui peuvent fonder les identifications à des territoires, elle en propose simplement un certain nombre et elle a la vertu de permettre une codification systématique de réponses.

Dans la confection de la liste nous avons pris le soin d'inclure des types de liens fondés sur l'expérience (p.e. j'y ai vécu) ainsi que des liens abstraits (l'histoire de ce territoire est la mienne). Nous avons voulu tenir compte d'éléments qui sont souvent mentionnés dans les théories sur le nationalisme et les discours nationalistes (la langue, l'histoire, le mode de vie, le sentiment citoyen...) ainsi que des éléments relationnels (quelqu'un de ma famille y habite, j'y ai des amis qui y habitent), des éléments pragmatiques (c'est ou ce sera mon territoire d'activité professionnelle, j'y suis lié de manière administrative), ou purement affectifs (je l'aime bien, je m'y sens chez moi).

« Q22. Quels sont tes liens avec ces territoires ? *Tu peux choisir plusieurs réponses pour un territoire. Tu peux utiliser une réponse pour plusieurs territoires.* »

0. J'y suis lié de manière administrative.
1. J'y suis né (e) ou j'y ai vécu.
2. J'y habite habituellement.
3. Quelqu'un de ma de ma famille y est née ou y a vécu.
4. Quelqu'un de ma famille y habite habituellement.
5. J'ai des amis qui y habitent.
6. Je m'y sens politiquement engagé.
7. Le mode de vie de ce territoire (traditions, cuisine, musique, sociabilité...) est le mien.
8. L'histoire de ce territoire est la mienne.
9. Je l'aime bien.
10. Je parle la (ou les) langue (s).
11. C'est ou ce sera mon territoire d'activité professionnelle.
12. Je m'y sens citoyen.

13. C'est le territoire de ma communauté.
14. C'est le territoire de mon peuple ou ma nation.
15. Je m'y sens chez moi.
16. Autre. Quoi ?

La procédure prenait le soin de distinguer un simple lien par emboîtement d'un territoire dans un autre d'un lien *ayant une signification directe* au niveau mentionné. Pour mieux expliquer cette idée nous pouvons donner un exemple : quand on est né dans une localité, de ce fait, on est forcément né dans la région dans laquelle cette localité se trouve, puis dans le pays qui comprend cette région, et logiquement dans le continent correspondant. Objectivement on pourrait situer un lien de naissance sur différents niveaux : quelqu'un est né à Barcelonne, en Catalogne, en Espagne, sur la Méditerranée, en Europe. Cependant, il est bien possible que le fait d'être né quelque part fonde un lien affectif et symbolique avec certains niveaux territoriaux et pas d'autres : on peut sentir qu'on est né, dans une ville, ou dans un pays, et que seulement ceci ait une importance subjective. Ce qui est valable pour l'exemple de la naissance est aussi valable pour d'autres liens. Dans nos analyses, nous tenons compte seulement des liens qui ont une *signification subjective directe* et non pas de ceux qui sont dérivés de l'emboîtement des territoires.

L'intensité des identifications

Ensuite, nous demandions l'intensité des sentiments d'appartenance à partir d'une échelle de quatre points où nous fournissions la signification des chiffres :

0. Pas du tout important pour vous identifier, pour vous définir.
1. Un peu important pour vous identifier, pour vous définir.
2. Assez important pour vous identifier, pour vous définir.
3. Très important pour vous identifier, pour vous définir.

Rappelons les définitions que nous avons empruntées à Kinket et Verkuyten (1997)¹¹⁸ sur les degrés d'identification. Ils distinguaient la *définition de soi*, qui concerne simplement l'auto-catégorisation cognitive sans que celle-ci prenne forcément une importance subjective, *l'évaluation de soi*, qui ajoute une dimension de valeur et d'attachement émotionnel accordé par l'individu à cette appartenance

¹¹⁸ L'explication se trouve dans le Chapitre 2.

(équivalente à la notion d'identification de Tajfel et Turner 1987), puis *l'introjection*, où l'attachement devient tellement fort que l'individu éprouve une identification totale avec la catégorie, un sentiment d'unité avec celle-ci en tant qu'ensemble.

Nous associons les réponses 0, 1, 2 et 3 à la *définition de soi* des répondants. Dans ce cas, les répondants reconnaissent une liaison cognitive suffisamment significative avec le territoire pour le mentionner, mais il n'est pas considérée forcément important pour l'auto définition. Nous associons les réponses 2 et 3 à *l'évaluation de soi* des répondants, où, non seulement ils établissent un lien cognitif d'auto-catégorisation avec ces territoires, mais ils les considèrent assez ou très importants pour leur identification.

Pour rendre compte du sentiment d'unité avec une catégorie en tant qu'ensemble qu'implique la notion *d'introjection*, il faut disposer d'autres informations que cette simple échelle. Puisque l'introjection implique l'identification totale au groupe, elle doit par la même exclure les identifications à d'autres territoires. La présence d'identifications à d'autres territoires exclurait donc l'introjection. Par contre, si la mention d'un seul territoire est nécessaire pour pouvoir parler d'introjection, elle n'est pas suffisante pour la prouver.

Nous considérons que l'introjection est probablement assez rare (sauf dans des moments et situations très particuliers). Pour notre problématique, les introjections ne sont pas tellement importantes, le fait d'arriver à distinguer entre définitions de soi, et évaluations de soi peut être considéré suffisant.

Territoires et communautés non territoriales.

Nous voulons mettre en rapport les identifications aux territoires avec des identifications à d'autres groupes sociaux non territoriaux. Pour ce-faire, nous avons procédé de deux façons complémentaires. Premièrement, certaines communautés non territoriales faisaient déjà partie de la liste de liens qui pouvaient fonder les identifications aux territoires dont nous avons parlé plus haut (p.e. la famille, les amis, la langue, la profession). Deuxièmement, nous avons voulu évaluer l'importance accordée par les individus à un certain nombre de groupes sociaux non territoriaux. À nouveau la liste que nous avons proposée n'a pas la prétention d'être ni exhaustive ou optimale; il peut bien exister d'autres communautés pertinentes

d'identification. Par contre elle a la vertu de permettre d'enregistrer les identifications des répondants de façon systématique.

« Je vais t'interroger maintenant à propos d'autres communautés avec lesquelles tu peux t'identifier, que tu peux considérer importantes pour te définir. »

1. La profession ou les études. Lesquels?
2. La famille.
3. La religion. Laquelle ?
4. Les amis.
5. La culture.
6. La nationalité.
7. Un mouvement social ou politique. Lesquels?
8. La langue.
8. Une activité pratiquée. Laquelle ?
9. Les idées politiques. Lesquelles
10. Autres. Quoi ?

Nous avons employé la même échelle en quatre points que précédemment (pas du tout important, un peu important, assez important, très important) pour rendre compte de l'intensité de l'identification des individus à ces communautés non territoriales. Le fait d'employer la même échelle nous permettra de situer l'importance des identifications territoriales en rapport avec l'importance attribuée par les individus aux communautés non territoriales.

2. DES SYSTEMES D'IDENTIFICATION.

Une fois décrite la procédure que nous avons employée pour rendre compte des identifications, voyons les grands traits des résultats que nous avons obtenus au moyen de celle-ci.

Dans cette section, nous allons nous centrer sur la structure des identifications.

Nous avons déjà mentionné un certain nombre de modèles de structure qui sont proposés dans la littérature. Avant de décrire nos résultats empiriques, nous présentons les différentes possibilités de façon explicite. Ces modèles de structure

sont issus tant de positions idéologiques *politiques* et philosophiques presque « morales » relatives à ce que serait l'état idéal du monde que de positions théoriques *scientifiques* plus ou moins contrastées empiriquement¹¹⁹. Pour le meilleur et pour le pire on trouve souvent les deux dans les études sur les identifications.

Aucune identification territoriale.

Une première possibilité est que les individus ne s'identifient à *aucun territoire*. Cette possibilité est rarement envisagée dans les études à propos des identifications territoriales. Il semblerait qu'on soit obligé à les identifier à au moins un territoire, même s'il ne correspond pas avec une définition officielle, tellement les discours sur les « identités » sont enracinés y compris parmi les chercheurs en sciences sociales. Même en supposant que cette possibilité soit relativement rare, rien ne justifie de l'exclure *a priori*.

Par ailleurs, on peut se demander, en suivant le philosophe Jason D. Hill (2000) si les véritables cosmopolites ne correspondent pas finalement à cette catégorie : s'identifiant avec le tout (la Terre, la planète, l'humanité), aucun territoire qui représente une sous partie de ce tout peut les satisfaire. Cet auteur, dans son ouvrage *Devenir cosmopolite* réclame le « droit à oublier ses origines ». D'autres, plus connus en France, dans cette même ligne de pensée sont bien plus critiques, comme par exemple Brassens, qui chante « ces imbéciles heureux d'être nés quelque part ». Puis en Espagne on peut même trouver, aussi étonnant que cela puisse paraître, des positions officielles explicitement cosmopolites proches de cette idée, par exemple dans l'hymne de la ville de Madrid qui, avec la conscience des origines tellement diversifiées de la plus grande majorité de sa population, affirme « faute d'être de quelque part, je suis madrilène »¹²⁰.

Curiosités mises à part, nous pensons que ce modèle d'identification n'est pas très répandu, même dans notre échantillon que nous supposons relativement cosmopolite. Puis, de façon complètement évidente, dans un modèle où les identifications

¹¹⁹ On peut ici suivre la définition de Weber à propos de la distinction entre le politique et le scientifique.

¹²⁰ « [...] viva mi dueño, que por ser algo, soy madrileño [...] »

territoriales n'ont aucune importance, on peut attendre que les identifications à des communautés non territoriales (famille, amis, profession, idéologie...) soient plus importantes que les identifications territoriales.

Identification unique.

Ce modèle, pris de façon littérale exigerait que les individus s'identifient à *un et un seul territoire*. *A priori* ceci pourrait être n'importe quelle sorte de niveau territorial (une localité, une région, un pays, l'Europe, autre), fréquemment le type de discours associé à ce modèle d'identification unique a tendance à l'associer à l'identification nationale (que celle-ci corresponde à une institution Etatique ou pas, comme dans les cas des nationalismes régionaux).

Le modèle théorique idéal de la nation, telle que le décrivent Schnapper (1994) et Duchesne et Scherrer (2002) voudrait que celle-ci soit l'identification principale qui articule toutes les autres..

Ce modèle s'attendrait donc à ce qu'*une seule identification territoriale* soit mise en avant, ou au moins qu'une seule soit considérée comme importante. On pourrait supposer que ce modèle voudrait que le territoire considéré comme important soit celui qui correspond à la définition de la nation, donc plutôt un Pays voire une région. Par ailleurs, l'idée d'articulation des autres identifications et appartenances impliquerait que cette identification territoriale reçoive une évaluation subjective plus importante que les identifications à d'autres communautés.

Identification hiérarchique

En progression logique, le modèle suivant souvent présent dans la littérature à propos des identifications est celui que nous appelons le modèle hiérarchique.

Il se caractérise par la présence parmi les identifications de plusieurs territoires emboîtés les uns dans les autres. Il présente deux grandes variantes selon qu'on considère les territoires comme *concurrents* ou *complémentaires*.

Le modèle des *identifications hiérarchiques concurrentes*, est dérivé du modèle idéologique national d'identification unique, sauf qu'il admet la possibilité de concurrence entre les territoires auxquels l'identification primordiale serait due. Il s'agit de ce que Sangrador (1996) appelait le modèle « d'identité soustractive ».

Logiquement dans ce modèle, on s'attend à la primauté d'une identification territoriale, même s'il y en a d'autres. Puis nous pouvons supposer qu'il implique aussi, de même façon que le modèle unique, la plus grande importance de l'identification au territoire principal vis-à-vis des autres communautés.

Le modèle des *identifications hiérarchiques complémentaires*, semble par contre un modèle dont l'origine est le constat empirique que les individus peuvent s'identifier à plusieurs territoires, les uns dans les autres, tout en ayant plusieurs identifications territoriales fortes, qu'en tout cas ne semblent pas concurrentes. Celui-ci est proprement le modèle que Lamo de Espinosa (1995, 2001) appelle le modèle des « poupées russes ». Étant un modèle issu de constats à partir de résultats de recherche, et non pas de l'idéologie nationaliste, il ne postule pas *a priori* une importance plus ou moins grande des identifications territoriales vis-à-vis des autres communautés d'appartenance.

Identification multiple

Finalement le modèle que nous proposons est d'une certaine façon une extension - théorique et heuristique - du modèle d'identification hiérarchique complémentaire. Ce dernier admettait déjà que les individus peuvent s'identifier à plusieurs territoires emboîtés les uns dans les autres (une ville dans une région dans un pays...). L'existence effective de ce modèle d'identification multiple ajoute que les individus peuvent s'identifier à *plusieurs territoires par niveau* (*plusieurs villes, plusieurs régions, plusieurs pays...*). Ce modèle serait assez « dangereux » pour l'idéologie nationaliste, surtout s'il s'avère que les individus s'identifient avec plusieurs pays.

À partir de ce point, il y a plusieurs façons de concevoir les identifications multiples. La façon la plus simple, mais pas forcément la plus réaliste, serait de dire que le nombre et l'agencement des territoires auxquels les individus s'identifient est *aléatoire* sans aucune structure apparente (p.e. les territoires ne sont pas emboîtés les uns dans les autres).

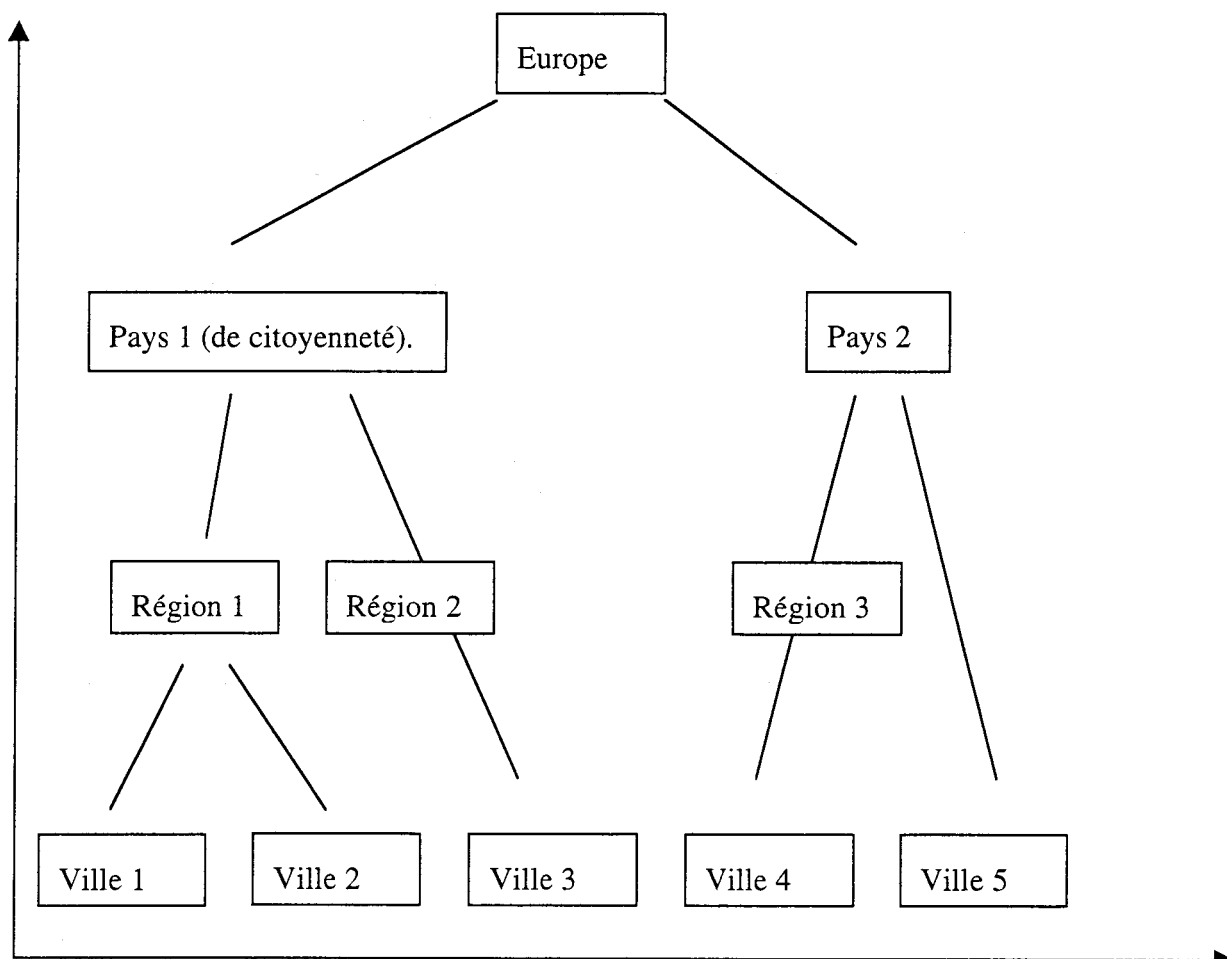
L'idée que nous voulons proposer contraste fort avec un modèle aléatoire car nous pensons que les identifications forment des *systèmes* avec des éléments ayant une certaine interdépendance : les éléments qui font partie des ensembles

d'identifications sont en rapport avec les autres éléments de l'ensemble en suivant certaines règles combinatoires.

En particulier nous voulons proposer deux modèles d'identification que nous appellons *pyramidal* et en *éventail*. Les idées fondamentales dans celui-ci sont que :

- a) Il est possible de citer plusieurs territoires *et* de plusieurs territoires dans un même niveau.
- b) L'identification à un territoire de niveau supérieur est plus probable quand existent des identifications de niveau inférieur.
- c) Plus il y a de territoires mentionnés dans un niveau, plus il est probable que le territoire supérieur qui les emboîte soit cité.

Figure 1. Modèle pyramidal d'identification



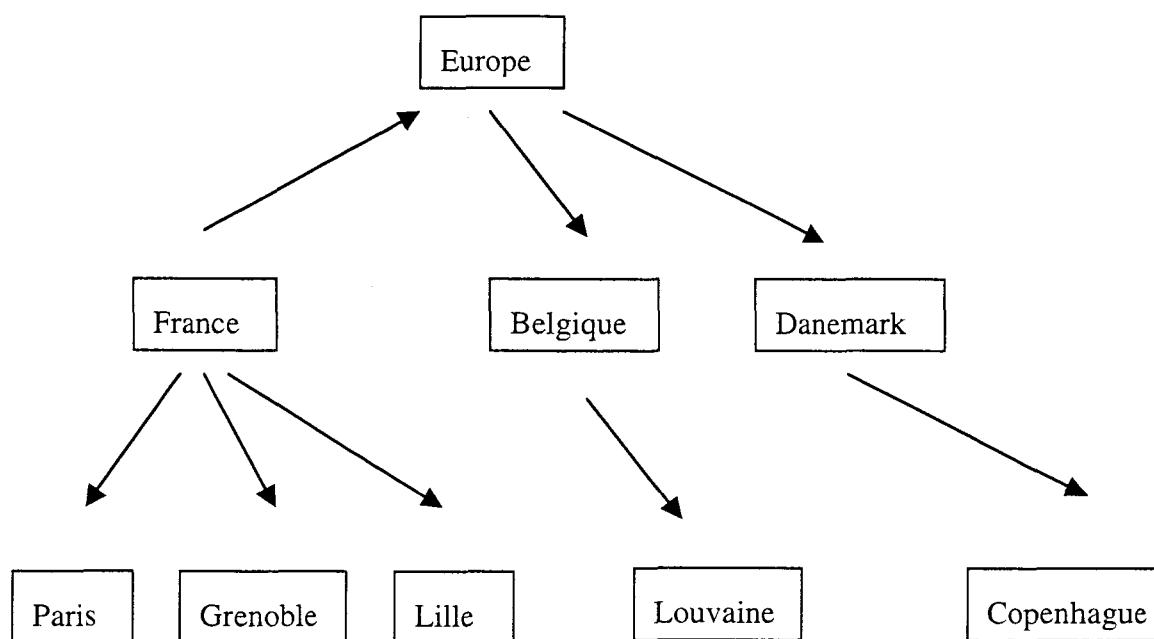
Notre modèle admet aussi l'idée que le système d'identifications a une dynamique et se construit dans le temps. La forme précise obtenue dépend du modèle causal. Nous imaginons deux modèles génétiques concurrents, mais il se peut qu'il y en ait d'autres. Pour les distinguer nous les appelons a) le modèle en *éventail* et b) le modèle *pyramidal*.

Le modèle en *éventail*

Le modèle en éventail est un modèle qui quelque part correspondrait aussi à l'idéologie de la nation. Il implique à nouveau qu'un territoire (un pays) est l'articulateur principale des identifications. À partir de cette identification principale se déploient les autres, que ce soit vers le bas ou vers le haut.

Une illustration serait l'individu qui est Français et s'identifie avec la France. Dans son raisonnement (qui n'est pas loin de la logique institutionnel), le fait d'être Français lui permet d'aller vivre et travailler dans différentes villes en France et donc il le fait. Il sait que le fait d'être Français lui permet d'avoir des droits en tant que citoyen Européen. Son adhésion à l'idée d'Europe lui vient de sa conscience des droits citoyens Européens qu'ouvre sa citoyenneté Française première. En tant que Français-Européen, il est capable d'aller dans d'autres pays et, puisqu'il est Européen, il peut se sentir chez-lui dans d'autres pays et s'y identifier.

Figure 2. Modèle en éventail



Ce modèle inviterait à nouveau à penser que c'est l'identification au territoire articulatoire qui prime sur toutes les autres, y compris les communautés non territoriales.

Le modèle pyramidal.

Dans le modèle *pyramidal* la génèse est justement comme une « pyramide en construction » du bas vers le haut : pour construire verticalement il faut avoir un fondement en le bas. Plus la base est ample, plus on peut arriver plus haut. En même temps, on peut trouver des « pyramides non finies » où l'emboîtement supérieur n'a pas encore eu lieu (il se peut aussi qu'il n'ait jamais lieu).

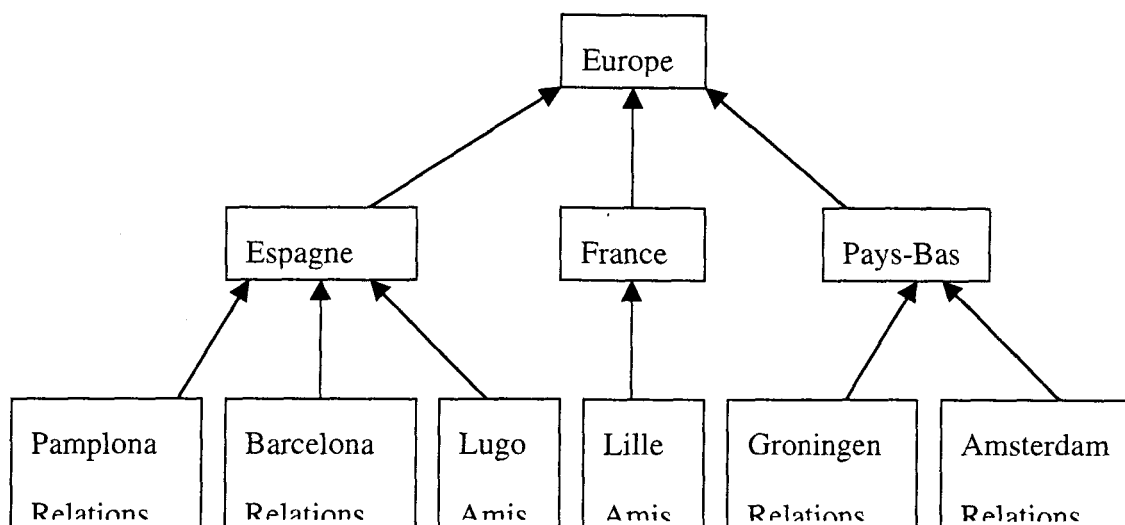
Une illustration de ce modèle pyramidal serait l'individu qui a eu des expériences de vie dans trois villes différentes en Espagne : Pamplona, Barcelona et Lugo. Par ces expériences il a des relations importantes de parenté et d'amitié dans ces villes, et en élargissant sa solidarité avec ces personnes particulières à la communauté imaginée dont elles font partie, il s'identifie à ces villes. Ensuite, puisque c'est cognitivement moins exigeant d'englober toutes ces relations importantes d'en faire référence en les incluant dans une unité plus large qui emboîte ces villes, s'identifie avec l'Espagne. Il voyage dans d'autres pays où elle applique le même modèle : en créant des relations d'amitié importantes, elle s'identifiant d'abord avec les villes où il séjourne, il s'identifie ensuite avec le pays où ces villes se trouvent. Une fois qu'il s'identifie avec plusieurs pays, à cause du fait que les amis en sont originaires, il est cognitivement et affectivement plus simple de s'identifier avec l'Europe.

L'illustration suivante concerne un individu implique d'autres territoires avec une même logique. Dans ce cas, l'Europe n'a pas été incorporée au sommet de la pyramide d'identifications. Etant donné l'ample base du niveau territorial inférieur, avec trois pays : la Grèce, l'Espagne et l'Allemagne, on peut supposer que l'identification à l'Europe peut apparaître dans un moment ultérieur.

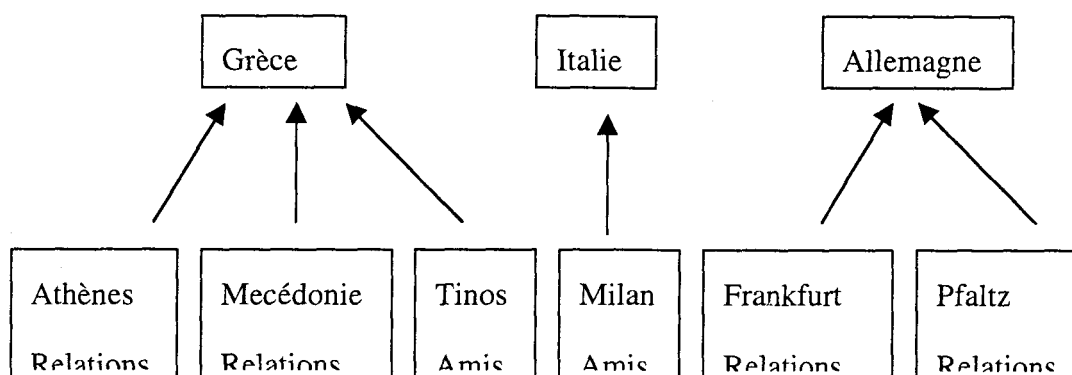
Dans ce modèle, la causalité va du réseau vers les communautés territoriales puis de plus local à plus cosmopolite. La probabilité d'un territoire de niveau supérieur d'apparaître s'accroît quand le niveau inférieur est représenté par plusieurs éléments.

Figure 3. Modèle pyramidal

Pyramide complète



Pyramide « en construction »



Ce modèle suppose que les identifications aux communautés non territoriales, en particulier aux communautés personnelles comprenant la parenté et les relations d'amitié, sont plus importantes que les identifications aux territoires. Bien plus, ce sont les appartenances à des communautés non territoriales qui fournissent le fondement des identifications aux territoires.

Différents modèles ainsi que différents types de causalité peuvent exister (et peut-être d'autres encore). Les résultats empiriques permettront de voir lequel semble être le modèle le plus fréquent.

Voyons ce que nous avons trouvé dans les réponses de nos étudiants Européens dans la section qui suit.

2.1. L'importance des communautés non territoriales.

Nous voulons commencer par décrire l'importance accordée par les répondants aux communautés non territoriales. Ceci permettra de donner un cadre plus général par rapport auquel situer l'importance relative des identifications territoriales dans l'ensemble des communautés sociales. Nous voulons aussi brièvement examiner si celles-ci sont agencées de sorte à former des systèmes d'identification typiques.

Tableau 1. Intensité d'identification aux communautés non territoriales.¹²¹

N=251 questionnaires	Très ou assez	Très	Assez	Un peu	Pas du tout	Total
Famille	90 %	64 %	26 %	7 %	2 %	100 %
Amis	89 %	51 %	38 %	7 %	3 %	100 %
Culture	87 %	46 %	41 %	12 %	1 %	100 %
Profession	78 %	41 %	37 %	17 %	6 %	100 %
Langue	63 %	30 %	33 %	29 %	8 %	100 %
Nationalité	60 %	28 %	32 %	28 %	12 %	100 %
Activité	58 %	27 %	31 %	26 %	16 %	100 %
Idées politiques	37 %	16 %	21 %	31 %	33 %	100 %
Movt. Social	32 %	9 %	23 %	30 %	38 %	100 %
Religion	31 %	16 %	15 %	30 %	39 %	100 %
Autres	3 %	1 %	2 %	0 %	96 %	100 %
Total	56 %	29 %	27 %	20 %	24 %	100 %

Nous pouvons classifier les communautés non territoriales selon l'importance que les étudiants (Erasmus et non Erasmus) de notre échantillon leur ont accordé dans trois catégories.

Trois communautés font quasiment l'unanimité en ce qui concerne l'importance qui leur est attribuée par les répondants : la famille, les amis et la culture sont considérées comme très importantes ou assez par pas loin de 90 % des répondants.

¹²¹ Nous avons eu 5 % de non réponse pour toutes ces communautés à l'exception de la culture (32 %), car elle a été incorporée plus tard dans la liste.

La profession suit de près, avec presque 80 % de répondants qui la trouvent très ou assez importante.

La deuxième catégorie regroupe des communautés que moins des deux tiers, mais plus de la moitié des répondants ont trouvé très ou assez importantes : il s'agit de la langue (63%), de la nationalité (60% et d'une activité pratiquée (58%) (généralement une activité de loisir).

La troisième catégorie, regroupe des éléments qui ne sont considérés très ou assez importants que par environ un tiers des répondants : les idées politiques, les mouvements sociaux (32) et la religion (31%).

La catégorie « autre » n'a pas été souvent employée par les répondants, ce qui nous laisse à penser que notre liste était appropriée concernant les communautés auxquelles les répondants pouvaient accorder de l'importance de façon spontanée.

Examinons maintenant ce qu'il en est pour les territoires. Si on compare l'importance accordée en moyenne aux communautés non territoriales (voir le tableau 1) avec l'importance accordée en moyenne aux territoires (voir le tableau 2), on constate l'importance bien plus grande donnée à un certain nombre de communautés non territoriales (la famille, les amis, la culture et la profession) qu'aux territoires. Ceux-ci se situent plus proches du deuxième groupe, avec des importances similaires à celles que la langue, la nationalité et les activités pratiquées ont obtenues.

Tableau 2. Intensité d'identification aux territoires.¹²²

N=1492 territoires	Très ou assez	Très	Assez	Un peu	Pas du tout	Total
Localités	57 %	28 %	29 %	29 %	13 %	100 %
Régions	57 %	28 %	29 %	31 %	12 %	100 %
Pays	53 %	29 %	24 %	28 %	19 %	100 %
Europe	59 %	26 %	33 %	31 %	10 %	100 %
Autre	68 %	42 %	26 %	16 %	16 %	100 %
Total	57 %	29 %	28 %	29 %	15 %	100 %

N individus=218, N observations=251

¹²² Nous avons eu des taux de 5 % de non-réponse pour l'importance accordée aux les territoires.

Il est intéressant de remarquer que ces intensités relativement faibles par rapport aux communautés non territoriales les plus importantes se produisent alors que ce sont les répondants *eux-mêmes* qui ont défini quels étaient les territoires les plus pertinents pour leurs auto-définitions et auto-identifications.

Nous pouvons penser donc que les modèles qui postulent la plus grande importance des identifications territoriales vis-à-vis des identifications à d'autres communautés ou groupes sociaux semblent le faire à tort en ce qui concerne les visions subjectives des acteurs. Si le modèle où la nation articule les appartenances à d'autres groupes sociaux peut correspondre à la réalité d'un point de vue légal et institutionnel, voir, selon l'idéologie adoptée on puisse le considérer comme « bon », par contre, il n'est pas bien capable de rendre compte des identifications subjectives des individus de notre échantillon.

Quant aux intensités des identifications aux territoires, la distribution en pourcentage montre que, parmi les territoires cités, un peu moins de 3 territoires sur 10 mentionnés sont très importants pour l'identification des individus, un peu moins de 3 sur 10 sont assez importants, un peu moins de 3 sur 10 sont un peu importants et environ 15 % ne sont pas du tout importants. Si on examine par niveau territorial les différences par rapport à la moyenne ne sont pas très grandes. Les localités et les régions suivent de plus près la distribution moyenne. Les pays sont un peu plus souvent pas du tout importants pour l'identification des sujets (4 % plus que la moyenne). Ceci donnerait de l'espoir au modèle d'identité nationale s'il s'agissait des deuxièmes pays mentionnés. Quand l'Europe est mentionnée, elle est la plus rarement considérée comme pas du tout importante pour l'identification des répondants (5 % moins souvent que la moyenne). Ceux qui mentionnent l'Europe paraissent y tenir plus que ce que l'on trouve pour les autres territoires. Quand elle est mentionnée elle est plus fréquemment considérée comme assez ou très importante pour s'y identifier.

Parmi les territoires mentionnés, 57 % font partie de leur *évaluation de soi* (sont considérés très ou assez importants) et 43 % font seulement partie de leur *définition de soi* (sont cognitivement pris en compte pour leur auto-identification mais pas ou peu d'importance leur est accordé).

2.2. Le pluralisme des identifications territoriales.

Le lecteur ayant l'habitude de lire des tableaux aura peut-être remarqué dans le tableau précédent, à sa surprise ou pas, que les 251 questionnaires¹²³ que nous avons menés ont généré la citation de 1492 territoires avec lesquels les répondants s'identifient de façon variée. Ceci dépasse de loin toutes les prétentions monolithiques et unitaires des identifications territoriales.

Tableau 3. Nombre de territoires par niveau (définition de soi)

N=251 questionnaires	Localités	Régions	Pays	Europe	Autre	Total
Total	656	291	439	82	24	1492

L'éventail de citations de territoires allait de 0 à 16 territoires. Par niveau, il allait de 0 à 8 villes, de 0 à 4 régions, de 0 à 8 pays et de 0 à 3 autres territoires, l'Europe pouvait être citée ou pas.

Tableau 4. Fréquences de citation des territoires contribuant à la définition de soi

Définition de soi	Territoires	Localités	Régions	Pays	Europe	Autres
Moyenne	6,0	2,6	1,2	1,8	0,3	0,1
Médiane	6,0	3,0	1,0	2,0	0,0	0,0
Écart type	2,7	1,1	1,1	1,3	0,5	0,3
Min.	1	0	0	0	0	0
Max.	16	8	4	8	1	3

La moyenne et la médiane de la distribution sont d'environ 6 territoires cités par questionnaire. Avec un écart type de presque trois, ça fait que 2/3 des répondants ont cité entre 3 et 9 territoires.

En moyenne, les répondants ont cité près de 3 localités, près de 2 pays et un peu plus d'une région. Un tiers des répondants ont cité l'Europe et un sur dix ont mentionné d'autres territoires (le monde, la Scandinavie, l'Europe de l'Est, la Méditerranée, les Alpes, la mer...).

¹²³ Sur 218 individus. Nous avons réussi à enquêter deux fois des étudiants séjournant à Lille avec l'idée d'étudier les transformations de leurs modèles d'identification. Malheureusement le nombre réduit d'individus répondant deux fois ne nous a pas permis de faire des grandes analyses dessus.

Étant donné que dans 25 questionnaires, les répondants disaient ne s'identifier à aucun territoire, pour ceux qui s'identifient avec des territoires, ça fait une moyenne de presque 7 territoires par questionnaire. Ceci concerne les territoires que les répondants ont cités et qui participent à leur *définition de soi*.

Tableau 5. Nombre de territoires par niveau (évaluation de soi)

N=251 questionnaires	Localités	Régions	Pays	Europe	Autre	Total
Total	355	158	222	41	13	789

Si on examine le critère plus exigeant de *l'évaluation de soi*, c'est-à-dire les territoires dont l'intensité d'identification est assez ou très importante les chiffres se réduisent à un peu plus de la moitié.

L'éventail de citation est de 0 à 11 territoires.

2/3 des répondants considèrent qu'entre 1 et 5,5 territoires participent à leur évaluation d'eux-mêmes. Puis 2/3 des répondants disent s'identifier à entre 0 et 2 localités, 0 et 1 régions, 0 et 2 pays, l'Europe et d'autres territoires étant cités plus rarement.

Tableau 6. Territoires participant dans l'évaluation de soi

Évaluation de soi	Territoires	Localités	Régions	Pays	Europe	Autres
Moyenne	3,22	1,45	0,64	0,91	0,17	0,05
Médiane	3	1	0	1	0	0
Écart type	2,31	1,08	0,82	1,00	0,40	0,27
Min.	0	0	0	0	0	0
Max.	11	5	4	6	1	3

Il y a en moyenne plus de trois territoires qui participent à l'évaluation de soi. Le profil moyen indique qu'il s'agirait soit de A) Une localité, une région et un pays ou B) deux localités et un pays. Si le modèle dominant est de type A, alors les approches par hiérarchiques sont capables de rendre compte de façon acceptable des structures d'identification des répondants, cependant s'ils sont plutôt de type B ou encore d'autres combinaisons, le modèle hiérarchique n'est pas pertinent pour faire une bonne description des identifications. Ceci dépend de la manière dont les identifications aux différents territoires sont agencées, ce que nous examinons maintenant.

2.3. L'agencement des identifications territoriales.

Nous venons de voir les distributions de citations des territoires auxquels les individus disent s'identifier.

Il est maintenant intéressant de voir quels sont les agencements typiques, quelles sont les combinaisons les plus fréquentes d'identification à des territoires. La combinatoire des nombres possibles de territoires cités selon les niveaux est énorme. Si on s'en tient à la combinatoire concernant le nombre maximal de citations de localités (de 0 à 4) le nombre de régions (de 0 à 4), le nombre de pays (de 0 à 4) et l'Europe (0 ou 1) on arrive à 250 combinaisons possibles. Dans notre échantillon assez réduit par rapport à cette combinatoire théorique (251 observations), et sachant que quelquefois elle s'en écartait (certains ont cité plus de 4 villes ou pays) nous avons trouvé 107 agencements différents.

Étant donné qu'il est plus fréquent de citer plusieurs villes, si nous excluons celles-ci, nous trouvons 43 combinaisons d'appartenances à des régions, des pays et l'Europe parmi les 50 possibles. Les résultats sont tellement éclatés sur notre échantillon, relativement petit, que nous sommes obligés d'examiner les grands traits de cette combinatoire.

Modèle a-territorial, unique, hiérarchique ou multiple.

Nous pouvons évaluer la présence des grands modèles dont nous avons parlé plus haut, le modèle ou *aucun territoire* ne fait partie des identifications ; le modèle *unique* où un seul territoire sert à l'identification des individus, le modèle *hiérarchique* où l'on considère possible que plusieurs territoires servent à l'identification tant qu'ils concernent un seul territoire par niveau et que ces niveaux soient emboîtés les uns dans les autres (p.e. une ville dans une région, dans un pays en Europe), puis le modèle *multiple* où des territoires sortant de cette logique d'emboîtement hiérarchique linéaire font partie aussi des identifications des individus.

Si nous examinons les distributions des identifications de nos répondants selon ces grands modèles nous constatons que, en ce qui concerne la *définition de soi*, 5 % disent ne s'identifier à *aucun* territoire. Un pourcentage très bas qui correspond bien

à nos attentes. *Seulement 2 % correspondent au modèle d'identification unique et 6 % au modèle hiérarchique.* Ces pourcentages sont très bas. Les procédures de questionnement habituelles à propos des identifications, bien souvent idéologiquement biaisées, ne sont pas capables de rendre compte de la majorité des agencements de celles-ci. Finalement, nous constatons que, même au-delà de nos espoirs les plus optimistes, *près de neuf cas sur dix (87 %) correspondent au modèle d'identification de définition de soi multiples.*

Tableau 7. Modèles généraux d'identification territoriale.

	Définition de soi	Évaluation de soi
Aucun territoire	5%	16%
Unique	2%	11%
Hiérarchique	6%	22%
Multiple	87%	51%
Total	100%	100%

Évidemment, il est moins grave pour les prétentions des défenseurs d'un modèle d'identification unique que si plusieurs territoires sont mentionnés en tant que faisant partie de la définition de soi un et *un seul* territoire soit considéré *important* pour l'auto-identification et que les autres territoires reçoivent moins d'attachement subjectif. Si nous examinons donc les *évaluations de soi* on constate forcément des changements, car seulement un peu plus de la moitié des territoires font partie des évaluations de soi.

Le modèle où *aucun* territoire fait partie de l'évaluation de soi regroupe maintenant 16 % des cas, il devient donc plus important. Le modèle *unique* gagne aussi du terrain, mais il représente quand même seulement 11 % des cas (dans 4 % des cas le territoire d'évaluation de soi est un pays ,dans les autres 7% des cas il s'agit d'une ville ou d'une région). Le modèle *hiérarchique* a bien augmenté en pertinence et regroupe maintenant 22 % des cas. Cependant *le modèle d'identification multiple demeure majoritaire avec 51 %* des observations dans notre population. Ces résultats montrent que les procédures

Les commentaires que nous avons faits restent donc pertinents, les modèles théoriques ainsi que les procédures méthodologiques utilisés couramment pour

rendre compte des identifications ne sont pas bien adaptés aux agencements de celles-ci. Même si on considère que notre population a des chances de présenter de façon particulièrement fréquente des traits d'identifications multiples et que probablement leur présence n'atteint pas 50 % dans la population Européenne générale, ça vaudrait tout de même la peine d'utiliser des outils semblables à ceux que nous proposons (avec des générateurs de territoires). *Car le temps de questionnement se prolonge seulement dans la mesure où la procédure est pertinente pour l'étude des identifications.* Quand les individus sont multi-appartenants, la procédure prend plus de temps et quand il ne le sont pas, elle prend un temps équivalent à celui d'un autre modèle de questionnaire. Évidemment si les fins de l'enquête sont politiques et pas scientifiques cette procédure est déconseillée, car elle peut être assez dérangeante pour les intérêts de ceux qui la commandent et pour leurs discours que cherchent à imposer certaines « identités » uniques.

La combinatoire des pays et l'Europe

Dans cette section nous changeons de stratégie. Notre intention ici est de d'examiner la combinatoire des territoires d'une autre façon. Nous voulons seulement tenir compte de l'existence ou de l'absence de mention à l'Europe et de la mention à : aucun, un seul ou plusieurs pays. Cette combinatoire est particulièrement intéressante parce que certains enjeux clés des loyautés politiques postulés par les discours nationalistes et les espoirs des pro-Européens se situent là. Un modèle politique nationaliste pourrait peut-être encore admettre des attachements à plusieurs villes ou plusieurs régions, mais voudrait sans doute que les individus s'identifient à *un et un seul pays*. Les défenseurs de l'Europe, de leur côté, voudraient sans doute que l'Europe soit mentionnée.

Une autre possibilité se pose pour les pro-Européens, surtout si la genèse des identifications suit, comme nous l'avons suggéré, une logique pyramidale. Dans ce cas-là, l'identification à plusieurs pays, une fois brisée la prétention à une identification monopoliste à un pays pourrait être un pas intermédiaire pour l'émergence de l'identification à l'Europe dans un moment ultérieur. La mention de plusieurs pays peut d'après notre modèle pyramidal être considérée comme représentant une base de développement d'une conscience Européenne en formation.

Tableau 8. Combinatoire entre l'identification à l'Europe et aux pays.

Définition de soi

Europe	Pays	Nombre	%
0	0	45	18 %
0	1	50	20 %
0	2 ou +	81	32 %
1	0	0	0 %
1	1	26	10 %
1	2 ou +	49	20 %
Val manquante		0	0 %
Total		251	100 %

Évaluation de soi

Europe	Pays	Nombre	%
0	0	90	36 %
0	1	81	32 %
0	2 ou +	35	14 %
1	0	7	3 %
1	1	16	6 %
1	2 ou +	13	5 %
Val manquante		9	4 %
Total		251	100 %

Concernant la *définition de soi*, nous constatons que 18 % des répondants ne s'identifient ni à des pays ni à l'Europe, 20 % s'identifient à *un et un seul pays* puis, dans 62 % des cas, les identifications combinent plusieurs territoires.

Appliquant une première façon de lire le tableau, en mettant à l'épreuve les modèles pour rendre compte de la structure des identifications, on constate que le modèle qui plaide pour l'identification à *aucun* territoire rend compte quand même de 18 % des cas, le modèle *unique* peut rendre compte de 20 % de cas (ceux qui s'identifient à un et un seul pays, car aucun répondant s'identifie à l'Europe sans mentionner aussi un pays). Le modèle *hiérarchique* combinant pays et Europe, peut expliquer 10 % des cas. Puis le modèle *multiple* peut rendre compte de 52 % des cas de combinaisons entre pays et Europe.

Si on lit le tableau avec l'intention de contraster les modèles nationalistes vs. pro-Européens, on constate qu'un pays seul, ou en combinaison avec l'Europe, est mentionné par 30 % des individus de notre échantillon satisfaisant donc les enjeux nationalistes. Quant à l'Europe, elle est mentionnée dans 30 % des cas aussi correspondant aux souhaits des pro-Européens. Puis, si notre hypothèse sur la genèse des identifications, est pertinente, alors il y a 32 % de cas additionnels où plusieurs pays ont été mentionnés, brisant le monopole d'identification à un seul pays, ouvrant la possibilité pour un développement ultérieur de l'identification à l'Europe.

Concernant *l'évaluation de soi*, c'est-à-dire en tenant compte de l'importance accordée aux différents territoires, les données changent relativement : Maintenant ceux qui ne s'identifient ni à des pays ni à l'Europe sont 36%; 32 % s'identifient à *un et un seul pays* puis, 3 % s'identifient seulement à l'Europe dans 29 % des cas, les identifications combinent plusieurs territoires.

Appliquant la première façon de lire le tableau qui consiste à mettre à l'épreuve les modèles pour rendre compte de la structure des identifications, on constate que pour les évaluations de soi le modèle pour *aucun* territoire a bien gagné du terrain avec 36 % des cas. Le modèle *unique* est aussi devenu plus pertinent rendant compte maintenant de 35 % de cas (32 % avec un pays, 3 % avec l'Europe). Le modèle *hiérarchique* combinant pays et Europe peut expliquer 41 % des cas, 32 % qui s'identifie à un pays, 3% à l'Europe, puis 6 % en combinaison). Finalement, le modèle *multiple* peut rendre compte d'un 19 % additionnel (donc un total de 64 %) de cas de combinaisons entre pays et Europe.

Avec la deuxième façon de lire le tableau qui consiste à contraster les modèles nationalistes vs. pro-Européens, on constate qu'un pays seul, ou en combinaison avec l'Europe, est mentionné par 38 % des individus (le modèle nationaliste a gagné 8 %). Autrement, 14 % des répondants citent l'Europe, en satisfaisant les souhaits des pro-Européens, puis il y a 14 % additionnels où deux pays ou plus sont mentionnés en ouvrant des possibilités pour un développement ultérieur de l'identification à l'Europe.

Le modèle nationaliste arrive difficilement à détenir le monopole (un seul pays) des définitions de soi des individus de notre population. Il arrive beaucoup mieux, et ce correspond mieux aussi à leurs objectifs, à détenir le monopole des évaluations de soi, (32%). Dans ce cas, par ailleurs, plus d'un tiers des cas (36%) ne s'identifie pas affectivement avec les pays ou l'Europe. Donc les évaluations de soi mettent en évidence un contraste entre environ un tiers de répondants qui suivent un modèle d'identification qui correspond au modèle nationaliste, plus d'un tiers qui ne suivent pas de modèle d'identification territoriale et un tiers qui se répartissent sur d'autres modèles.

On constate aussi que l'Europe n'est quasiment jamais mentionnée sans qu'il y ait une mention à au moins un pays. Nos résultats concordent avec les conclusions d'autres chercheurs (p.e. Duchesne et Froigner 1995, Kohli 2000) sur le fait que l'identification aux pays et à l'Europe ne sont pas contradictoires. Donc les modèles d'identité soustractive entre pays et Europe ne sont pas pertinents. Par contre, dans une progression vers des identifications à chaque fois plus cosmopolites, l'identification à au moins un pays semble être un pas nécessaire préalable pour s'identifier aussi à l'Europe. La dépendance de l'identité Européenne vis-à-vis de l'identité nationale n'est pas seulement un fait institutionnel, mais semble aussi faire partie de façon centrale de la logique des identifications des individus.

Quant à l'Europe, elle réussit aussi bien que les pays seuls en ce qui concerne les définitions de soi, mais beaucoup moins bien concernant les évaluations de soi (moins de la moitié des pays seuls). Cependant nous persistons à penser que l'identification à l'Europe a un potentiel de développement quand 2 pays ou plus sont mentionnés. Sous cette hypothèse dans les définitions de soi, l'Europe a 32 % de potentiel de développement et, dans les évaluations de soi, 14 % de potentiel.

Pour apprécier si cette idée est fondée nous pouvons examiner les probabilités que l'Europe soit mentionnée selon le nombre des pays avec lesquels les individus s'identifient.

Tableau 9. Combinatoire entre l'identification à l'Europe et aux pays.

Définition de soi

Pays	Europe		Total
	0	1	
0	45 (100 %)	0 (0 %)	45 (100)
1	50 (66 %)	26 (34 %)	76 (100)
2+	81 (62 %)	49 (38 %)	130 (100)
Total	176 (70 %)	75 (30 %)	251 (100)

Évaluation de soi

Pays	Europe		Total
	0	1	
0	90 (93 %)	7 (7 %)	97 (100)
1	81 (84 %)	16 (16 %)	97 (100)
2+	35 (73 %)	13 (27 %)	48 (100)
Total	206 (85 %)	36 (15%)	242 (100)

On constate, comme nous l'avons dit, que l'Europe n'est jamais (définition de soi) ou quasiment jamais (évaluation de soi) mentionnée s'il n'y a pas d'identification avec au moins un pays. L'identification à l'Europe semble s'appuyer sur une identification nationale préexistante.

Par ailleurs, le fait de mentionner des identifications à au moins deux pays Européens¹²⁴ augmente la probabilité d'identification à l'Europe, surtout dans le cas des évaluations de soi (l'augmentation de la probabilité d'identification à l'Europe augmente 4 % pour les définitions de soi est, mais elle augmente 11 % dans le cas des évaluations si plus d'un pays sont mentionnés). Cette relation est statistiquement très significative $g=0,41$ et $0,47$ respectivement.

Ces résultats viennent conforter l'idée que l'identification à l'Europe a un potentiel d'augmentation quand existent des identifications à au moins deux pays. Mais ces résultats confortent aussi le modèle que nous avons proposé de logique pyramidale et de genèse des identifications.

Sans d'examiner empiriquement dès maintenant nous supposons que cette logique fonctionne aussi dans les rapports entre les autres niveaux territoriaux : plus l'individu s'identifie à des localités dans une région, plus il est probable qu'il s'identifie avec cette région. Plus un individu s'identifie avec plusieurs régions dans un pays, plus il est probable qu'il s'identifie avec le pays et ainsi de suite. Nous précisons cette idée et nous l'examinons empiriquement dans le chapitre 7.

Dans cette section, nous avons examiné la structure des identifications. Nous avons proposé plusieurs modèles et nous avons évalué leur pouvoir explicatif à la lumière des résultats de l'enquête. Nous allons maintenant examiner les contenus précis qui fondent les identifications à des territoires particuliers, ainsi que leur rapport avec la force des identifications.

¹²⁴ Étant donné que parmi les 439 pays mentionnés, seulement 50 étaient des pays non Européens, nous avons estimé que concernant les définitions de soi, les répondants ont mentionné 2 ou plus pays Européens entre 48 % et 52 % des cas (entre 92 % et 100 % des fois qu'ils ont cité 2 ou plus de pays) et concernant les évaluations de soi, entre 15 % et 19 % des cas (soit de 79 % à 100 % des fois que 2 ou plus de pays ont été cités).

3. DES ELEMENTS POUR BATIR DES IDENTIFICATIONS.

Dans cette section, nous voulons examiner quels sont les éléments qui fondent effectivement les identifications des individus aux territoires. Quels sont les éléments qui sont présents quand ils s'identifient à des territoires, puis quels sont les éléments qui rendent les identifications plus intenses. Nous distinguons deux sous sections. La première examine quels contenus sont nécessaires pour qu'un territoire fasse partie du système d'identifications en tant que *définition de soi* - soit l'aspect cognitif - d'un individu. Nous supposons que pour qu'un territoire puisse devenir important affectivement, il est nécessaire au préalable qu'il soit reconnu du tout comme pertinent d'un point de vue cognitif. Ensuite, la deuxième section s'occupe de *l'évaluation de soi* : elle examine quels contenus sont associés à une plus forte identification avec les territoires.

3.1. Le fondement relationnel des identifications aux territoires.

Dans notre procédure, nous avons demandé, sur une liste de 16 items, quels étaient les éléments qui donnaient sens aux identifications territoriales pour chacun des territoires mentionnés.

Nous constatons que les items les plus cités par les répondants pour fonder leurs identifications sont, par ordre, avoir des relations personnelles importantes (amis ou famille), bien aimer le territoire, avoir des amis dans le territoire, parler la langue du territoire, se sentir chez soi dans le territoire, y être né, puis y avoir de la famille ou des origines familiales. Sauf la langue, les items traditionnellement mis en avant par les discours nationalistes sont absents de la tête de la liste. *Les identifications semblent être le plus fréquemment fondées sur des aspects plutôt relationnels : y avoir des amis et de la famille et affectifs : bien aimer et se sentir chez soi.*

Tableau 10. Fréquence en pourcentage d'apparition du lien par territoire

N=226 questionnaires	Localité	Région	Pays	Europe	Autre	Total
Relations *	93 %	74 %	72 %	70 %	66 %	81 %
Aime bien	70%	58%	64%	71%	53%	66%
Amis	71%	49%	54%	49%	24%	60%
Langue	46%	37%	61%	29%	24%	47%
Chez moi	58%	38%	35%	36%	29%	46%
Famille *	54%	41%	33%	30%	15%	43%
Pol. Cit. *	40%	33%	36%	73%	26%	39%
Naissance	51%	27%	29%	27%	9%	38%
Mode de vie	38%	35%	41%	42%	32%	38%
Comm. Imag. *	31%	29%	30%	32%	15%	30%
Histoire	29%	29%	27%	45%	15%	29%
Lieu de vie	38%	21%	23%	25%	3%	28%
Lien administratif	29%	17%	25%	34%	12%	25%
Ma nation	23%	22%	25%	23%	12%	23%
Activité	19%	15%	26%	39%	18%	21%
Ma communauté	25%	21%	16%	25%	9%	21%
Autre	5%	4%	5%	1%	0%	4%
Total liens	643%	487%	539%	605%	297%	571%
Total territoires	100%	100%	100%	100%	100%	100%

* Ces items sont une combinaison des items originaux.

Des relations = j'y ai des amis et j'y ai de la famille.

Ma vie= j'y suis né et ou j'y ai vécu.

Famille = j'y ai de la famille et ou j'ai des origines familiales.

Pol. Cit. = Je me sens citoyen de ce territoire et ou je me sens politiquement concerné par ce territoire.

Comm. Imag. = Je vois ce territoire comme celui de ma nation et ou de ma communauté.

En particulier, le fait d'avoir des amis dans les territoires est le deuxième item le plus important pour l'ensemble des territoires, juste après bien aimer le territoire et avant le fait d'avoir de la famille ou des origines familiales. On peut dire que *les répondants ont tendance à s'identifier avec les territoires où ils ont des amis*¹²⁵. Le

¹²⁵ Les perfectionnistes pourraient dire, avec justesse, que la syntaxe de notre argument n'est pas correcte et que ces résultats nous permettent de dire que lorsqu'un individu s'identifie à un territoire, il a tendance à y avoir des amis, mais pas forcément que lorsqu'un individu a des amis dans un territoire,

fait d'avoir des amis dans un territoire est un des fondements les plus fréquents pour s'identifier avec ce territoire.

Ces deux items les plus fréquents : bien aimer le territoire (66 % des territoires) et y avoir des amis (60 % des territoires) sont toujours parmi les cinq contenus les plus cités pour toute sorte de territoire. Il n'en est pas forcément ainsi pour les autres qui, sauf pour les régions, varient selon le niveau territorial considéré.

Ainsi, les contenus qui fondent plus fréquemment les identifications avec les villes, mis à part y avoir des amis (71 %) et bien les aimer (70 %), sont s'y sentir chez soi (58 %), y avoir de la famille ou des origines familiales (54 %) et y être né (51 %). Nous voyons que le profil général sur lequel se fonde l'identification aux localités est un profil aussi dominé par les attaches relationnelles : les amis et la famille et affectives : bien les aimer, s'y sentir chez soi et y être né.

Concernant les pays, les contenus à la base des identifications sont, bien les aimer (64 %), parler la langue (61 %), y avoir des amis (54 %), que le mode de vie du pays soit comme le sien (41 %) et s'y sentir citoyen ou politiquement concerné (36 %). Le profil d'identification aux pays, tout en gardant deux items affectifs (bien les aimer) et relationnels (y avoir des amis) inclut des éléments des discours nationalistes : parler la langue, s'y sentir lié politiquement et partager la culture.

Quant à l'Europe, on voit que certains des éléments propres aux discours nationalistes semblent très importants : 73 % de ceux qui ont mentionné l'Europe disent s'y sentir citoyens ou politiquement concernés, suivent les deux items bien aimer (71 %) et y avoir des amis (49 %) puis à nouveau des éléments propres aux discours nationalistes. Ceux qui s'identifient à l'Europe sont relativement nombreux à penser que l'histoire de l'Europe est la leur (45 %) et que le mode de vie en Europe est le leur aussi (42 %). Nous voyons donc que bien que ceux qui s'identifient à l'Europe ne soient peut-être pas nombreux, leur identification fréquemment a acquis un sens politique.

il a tendance à s'y identifier. Certes. Pour ces esprits éveillés, nous avons fait d'autres analyses qui montrent que lorsque les répondants ont des amis dans un pays (sur une liste que nous avons déterminée) ils ont tendance à s'y identifier bien plus souvent que quand ils n'y ont pas d'amis. Pour ne pas alourdir cette présentation, nous montrons ces résultats dans l'annexe 4, section 2.

3.2. La force des discours identitaires.

Nous venons d'examiner l'association entre l'identification d'un territoire et les contenus que les répondants ont mis en avant pour la fonder. Ceci nous parle des liens qui sont associés à la présence d'un territoire dans le système d'identification du répondant, mais ne nous dit rien sur la manière dont ces contenus sont liés à l'intensité de l'identification.

Nous allons examiner maintenant quels sont les liens qui sont associés à des identifications plus fortes, aux évaluations de soi, pour chacun des niveaux territoriaux. Pour ce-faire, nous avons calculé le coefficient de corrélation bisérielle¹²⁶ entre la présence d'un contenu qui fonde l'identification et l'intensité de l'identification à ce territoire.

Tableau 11 : Présence du contenu et intensité des identifications.

Intensité	Localité	Région	Pays	Europe	Autres	Tous
Citoyen-Politique	0,38	0,42	0,54	0,09	0,17	0,42
Histoire	0,37	0,34	0,47	0,17	0,36	0,38
Comunauté imaginée	0,28	0,35	0,52	0,33	0,19	0,37
Chez moi	0,37	0,25	0,44	0,42	0,29	0,36
Mode de vie	0,34	0,33	0,40	0,05	0,53	0,35
Etre né, y avoir vécu	0,27	0,34	0,40	0,26	0,28	0,31
Vivre actuellement	0,24	0,31	0,36	0,25	0,45	0,28
Lien administratif	0,19	0,27	0,32	0,27	-0,35	0,24
Activité	0,19	0,24	0,32	0,12	0,60	0,24
Famille	0,23	0,15	0,30	0,19	-0,13	0,23
Langue	0,07	0,28	0,17	0,13	0,05	0,13
J'aime	0,01	0,12	0,20	0,05	0,13	0,10
Y avoir des amis	0,12	0,01	0,07	0,21	-0,20	0,07
Autre	0,03	0,12	0,11	0,10	0,00	0,04

Ici la logique semble s'inverser par rapport à la section précédente, ce qui nous donne l'impression que certains liens, étant tellement présents pour fonder les identifications territoriales, ne sont plus discriminatoires pour distinguer les

¹²⁶ Il s'applique pour étudier l'association entre des variables dichotomiques (présence/absence) et des variables numériques ou ordinales.

identifications fortes parmi toutes les identifications. Les liens qui semblent nécessaires pour fonder les identifications : les attaches relationnelles (amis et famille), certaines attaches affectives (bien aimer) et parler la langue, bien que présents aussi dans les cas de territoires à identification intense¹²⁷, se retrouvent maintenant à la queue d'un point de vue analytique. Ils sont importants pour permettre les identifications dans un premier temps, peu importe la force de l'identification, mais ce ne sont pas eux qui expliquent l'intensité des identifications.

Il y a une exception intéressante : le fait de se sentir chez soi. Ce contenu fait aussi partie de ceux qui sont importants pour expliquer l'intensité des identifications aux territoires. Nous avons une explication à ceci, d'autres analyses ont montré que se sentir « chez soi » semble être la notion qui articule les contenus liés à l'expérience que l'on fait d'un territoire et les contenus plus typiquement liés aux discours identitaires : pour se sentir chez soi il faut *pratiquer* un territoire et *croire* qu'on y est chez soi.

Quant aux liens qui sont associés à l'intensité des identifications, de façon générale ce sont bien ceux liés aux discours sur la nation. Le fait de se sentir citoyen ou politiquement lié à un territoire est associé à une identification plus forte (0,42), il en est de même quand on pense que l'histoire de ce territoire est sa propre histoire (0,38), que l'on considère ce territoire comme sa communauté de destin (sa nation ou sa communauté de vie) (0,37). Aussi quand on s'y sent chez soi (0,36) et que l'on considère que le mode de vie de ce territoire est le sien (0,35).

Quant on regarde spécifiquement quels sont les contenus qui sont associés aux intensités d'identification par niveaux territoriaux, on constate relativement peu de variations vis-à-vis du modèle général (voir la colonne des totaux) en ce qui concerne les localités, les régions et les pays.

Pour les localités, ce sont les liens du modèle général qui comptent le plus, même s'il y a des variations dans leur importance relative et dans la force de l'association.

¹²⁷ Le tableau de fréquence en pourcentage d'apparition des liens par territoires faisant partie de l'évaluation de soi, c'est à dire, ceux vis-à-vis desquels les répondants ont développé des identifications intenses peut être consulté dans l'annexe 4, section 1.

Pour les régions c'est à nouveau en premier le fait de se sentir citoyen ou politiquement lié qui est associé à une identification plus forte (0,42), puis considérer cette région en tant que sa communauté de destin (sa nation ou sa communauté de vie) (0,35). Ensuite, le fait d'y être né ou y avoir vécu - ce qui diffère du modèle général - ainsi que penser que l'histoire de cette région est sa propre histoire (0,34) puis partager le mode de vie de la région (0,33). L'item de se sentir chez-soi n'est pas en tête pour les identifications fortes aux régions.

Les contenus du modèle général semblent être particulièrement pertinents pour expliquer la force des identifications aux pays : les coefficients sont les plus forts. Le fait de se sentir citoyen ou politiquement concerné est toujours le contenu le plus important (0,54), puis considérer ce pays comme sa communauté de destin (0,52). Suit le fait de considérer que l'histoire du pays est la propre histoire (0,47), le fait de s'y sentir chez soi (0,44) et avec la même intensité (0,40) le mode de vie et le fait d'être né ou avoir vécu dans le pays.

Les contenus les plus importants pour expliquer la force des identifications à l'Europe se détachent le plus du modèle général. Pour s'identifier davantage avec l'Europe, les répondants mettent tout d'abord en avant le fait de s'y sentir chez-eux (0,42), considérer l'Europe comme leur communauté de destin (0,33), avoir un lien administratif ou institutionnel (0,27), être né ou y avoir vécu (0,26) puis y vivre actuellement (0,25). Venant à l'appui de nos hypothèses sur l'importance des relations d'amitié transnationales pour le développement des identifications à l'Europe, le fait d'avoir des amis en Europe est le contenu qui suit à ceux de la tête (0,21).

On voit donc que les éléments qui font partie du modèle politique national expliquent mieux la force des identifications aux villes, aux régions et, surtout, ce qui n'est pas étonnant car ce modèle idéologique a été conçu pour eux, aux pays. La force d'identification à l'Europe, par contre, semble suivre un modèle différent : tout en gardant des éléments civiques (le fait de considérer l'Europe sa communauté de destin, puis le fait de s'y sentir citoyen et politiquement concerné) il paraît bien moins idéologique, et plutôt fondé sur des expériences pratiques et y ayant développé des attaches relationnelles.

Le fondement premier des identifications est relationnel. Puis la force de l'appartenance se fait par les discours idéologiques, qui par contre, ne peuvent prendre que s'il y a une base relationnelle pour les soutenir et leur donner un sens particulier et personnel. Donc pour développer les identifications à l'Europe, il est crucial de créer des relations transnationales, surtout parce qu'elles jouent de façon particulièrement importante pour les identifications Européennes. En même temps, il est aussi important de créer des discours (qui ne seront crédibles que si les citoyens peuvent les lier à leur vie particulière et à leurs solidarités interpersonnelles) pour augmenter la force des identifications.

CHAPITRE 5. UN EMBRYON DE SOCIETE EUROPEENNE.

Dans le chapitre précédent, nous avons décrit la variable dépendante : les identifications de la population étudiée. Nous avons proposé une approche systémique pour rendre compte des identifications. Nous avons examiné les grands traits de leurs structures : a) les combinatoires typiques d'identifications à des territoires différents ; b) les rapports entre les identifications à des territoires et les identifications à d'autres communautés non territoriales. Nous avons déjà eu l'occasion de constater l'importance des relations personnelles pour fonder les identifications aux territoires : une très grande partie (81%) des identifications à des territoires impliquent d'avoir des relations personnelles - sous la forme d'amitié ou de parenté – en leurs seins.

Dans ce chapitre, nous voulons examiner la variable explicative : les relations d'amitié que les étudiants Européens ont créées lors de leur séjour dans un autre pays. Nous avons critiqué les études utilisant « l'hypothèse de contact »¹²⁸, en particulier celles concernant les échanges étudiants qui font l'économie d'une étude des contacts réels que ceux-ci nouent à l'occasion de leur séjour à l'étranger. Nous avons avancé que ceci pouvait être une des raisons de leurs résultats décevants. Nous allons examiner ici précisément la nature des relations que les étudiants Erasmus nouent lors de leur séjour à l'étranger. Ceci permettra dans la suite de la thèse de mettre en rapport de façon systématique les propriétés des réseaux de relations, plus ou moins transnationaux, avec les formes des systèmes d'identification plus ou moins cosmopolites, plus ou moins Européens des répondants.

1. DE LA POSITION D'ETRANGER A LA CREATION D'UN CERCLE EUROPEEN.

Nous avons déjà argumenté (dans le Chapitre 2) les raisons pour lesquelles nous avons décidé de nous centrer en particulier dans cette étude sur les relations d'amitié.

¹²⁸ Hypothèse dans la psychologie sociale qui suppose que quand des individus ont l'occasion de rencontrer des individus d'autres groupes ils arrivent plus facilement à développer des attitudes positives à l'égard de ces groupes, voir à créer des identifications communes. Voir le chapitre 2.

Mais que sont les relations d'amitié et quels sont les processus sous-jacents à leur formation ?

Nous pourrions faire un exposé bien plus long (voir de Federico 1997), mais pour notre propos ici, il suffit de dire que Paine (1969) et Allan (1979, 1989) les définissent en tant que des relations personnelles et principalement affectives (même si elles peuvent être aussi instrumentales). Parmi celles-ci il est possible de distinguer des niveaux différents d'intensité (Allan 1979, Fischer 1982a, Kurtz 1970) : depuis les simples connaissances jusqu'aux « vrais amis » existe une gradation plus ou moins implicite des intensités des relations. Les mots pour les nommer aux définitions diffuses occultent autant qu'ils révèlent sur la nature des relations.

Comment sont formées les amitiés ? Tout d'abord on peut penser que les individus préfèrent avoir des amis que de pas en avoir du tout (Zeggelink 1993 suppose même qu'ils en ont besoin). Ceci n'est pas étonnant quand on réalise les fonctions remplies par les relations d'amitié. Les amis sont une source importante d'identité : ils savent « qui nous sommes vraiment » et nous acceptent ainsi (Allan 1989, Bidart 1991, 1993). Ils nous rendent la vie plus agréable et facile de nombreuses façons : Ils partagent nos intérêts et idées (Lazarsfeld et Merton 1954, Bidart 1991), nous aident tant pour des questions concernant la vie quotidienne (Wellman *et al* 1988, Wellman et Wortley 1990), que dans les moments de grandes crises existentielles (Ferrand 1993, Bidart 1993). En même temps, bien que les relations d'amitié nous semblent magiques, spécifiques, particulières et personnelles, elles se forment dans des contextes sociaux et sont soumises à des normes et des modèles sociaux (Allan 1989, Ferrand 1993, Requena 1994).

La contrainte sociale la plus évidente pour établir des relations d'amitié est qu'il faut être au même lieu au même moment et en faisant quelque chose qui permette un minimum d'interaction pour rencontrer quelqu'un, percevoir qu'il nous plaît et en le rencontrant, devenir amis. Donc pour la création de relations d'amitié, il existe une structure d'opportunités liée à des questions purement géographiques (où nous passons notre temps), mais aussi d'interdépendance fonctionnelle dans des *foci* d'activité : (qu'est-ce que nous faisons et quelles interactions sont permises par notre activité) (Feld 1997, Flap et Volker 2002).

A partir du moment où des possibilités d'interaction existent, il paraît qu'en général les personnes préfèrent devenir amies de ceux qui leur ressemblent. Les hypothèses avancées sur les raisons pour lesquelles ceci se produit sont que les relations positives avec des personnes ayant des valeurs, attitudes et caractéristiques sociales similaires réduisent la dissonance cognitive (Heider dans Perlman et Fehr 1986) et parce qu'elles confirment l'idée que nous avons de nous-même de façon positive (Sutor et Keeton 1997). Cependant, il y a aussi d'autres arguments pour défendre la complémentarité entre les amis. Breiger et Roberts (1998 : 241) en faisant un commentaire de Durkheim disent :

« L'amitié est-elle fondée sur la similarité ou sur la différence entre les amis ? Cette question est exposée dans le premier chapitre de l'oeuvre de 1893 de Durkheim. *La division sociale* du travail. Après avoir passé en revue différentes positions prises par des penseurs classiques (Aristote, Euripide, Héraclite) et d'autres auteurs modernes sur cette question Durkheim arrive à la conclusion que "nous cherchons dans nos amis les qualités qui nous manquent, car en nous réunissant avec eux, nous participons dans une certaine mesure de leur nature et nous nous sentons moins incomplets"(1893 : 55-56). De fait, la véritable fonction de la division du travail est de créer dans deux ou plus de personnes un sentiment de solidarité » (Traduction propre de l'anglais).

Dans cette perspective, ce seraient les différences et non pas les similitudes qui constitueraient la base souhaitable pour développer des relations d'amitié. Cependant les résultats empiriques donnent plus d'appui jusqu'à présent à l'hypothèse sur la similarité.

De plus, très souvent les relations d'amitié sont établies à partir d'autres relations (Hallinan 1979, Ferrand et Mounier 1999). Nos réseaux personnels nous permettent d'avoir accès à des nouveaux contacts - les amis de mes amis peuvent devenir mes amis (Granovetter 1973, Degenne et Forsé 1994) - en même temps qu'ils les limitent - les ennemis de mes amis ne peuvent pas devenir mes amis (Lorrain et White 1971, Pizarro 2000).

Sur ce point, il convient de préciser que, par rapport à d'autres relations sociales, les relations d'amitié jouissent de marges de liberté particulièrement larges. L'amitié

n'est pas marquée par des rituels dans les sociétés occidentales (Allan 1979, Eisenstadt et Roninger 1984). Il n'y a pas de rôles formels entre les amis. Il s'agit d'une relation à caractère privé, qui concerne seulement ceux qui sont amis. Celui qui n'est pas explicitement inclus est exclu. En plus, nous avons des marges de liberté pour décider en quoi consistent nos relations avec nos amis selon un modèle de régulation qui est spécifique aux relations d'amitié.

Ce modèle de régulation est appelé et caractérisé par Paine (1969) et Allan (1979) comme les règles de convenance. Il permet de conjuguer un fonctionnement contractuel avec un fonctionnement stratégique. Les règles de convenance fixent ce qui est permis ou pertinent et ce qui est hors des limites de la relation. La relation est négociée de façon privée et unique par les individus concernés sur une base de confiance mutuelle. Ces règles ne sont pas formulées de façon explicite par les partenaires, elles fonctionnent comme des modèles (*patterns*) comportementaux, créés lors de l'interaction, qui structurent les futures interactions possibles. Elles sont explicitées en cas de conflit ou de renégociation de la relation. Les règles de convenance d'une relation d'amitié ne sont pas imposées de l'extérieur et peuvent être complètement cachées pour le regard de ceux extérieurs à la relation. Cela permet une grande indépendance et donne un caractère privé aux relations interpersonnelles face au reste de la société.

Enfin un modèle d'acteur rationnel qui évalue le rapport entre coûts et bénéfices de ses choix peut s'appliquer aussi aux relations d'amitié. Ce modèle soutient que la décision de créer, maintenir ou mettre un terme à une relation est prise par rapport à une évaluation entre les coûts de la relation (temps et autres ressources) et les bénéfices (compagnie, affection, services, informations) (Fischer 1982a ; Bunt 1996). Les individus préfèrent établir des relations qui nécessitent peu d'efforts et qui soient très satisfaisantes. Ils évaluent parmi les alternatives possibles et choisissent celles qu'ils pensent capables de leur apporter un bénéfice maximal (Bunt 1997). Certaines ressources employées dans la construction des relations sont des ressources non récupérables, comme par exemple le temps. Les relations peuvent être considérées comme des investissements de ressources ce qui décourage la dissolution des relations une fois qu'elles ont été créées (Rusbult 1983, Sprecher 1988, Rusbult et Buunk 1993).

Jusqu'ici nous avons mentionné des facteurs classiques dans les théories de l'amitié : en partant d'une préférence pour avoir des amis, nous avons mentionné l'importance de la structure d'opportunités de contact, de la préférence pour la similarité, de l'accès aux relations conditionné par les relations qui précèdent et de l'importance des rapports entre coûts et bénéfices des investissements dans les relations. De plus, il nous paraît pertinent d'insister sur l'importance des rôles et des réseaux sociaux en tant que contrôleurs (ou pas) des normes.

Les rôles occupés par les acteurs sont importants en tant qu'ils structurent les *foci* d'activité ou les contextes d'interaction, ainsi que les normes et les préférences qui sont appliquées à ceux-ci, et donc les similitudes qui deviennent pertinentes dans ces contextes. Par ailleurs, les relations dans les réseaux peuvent contrôler de façon effective les normes (Ferrand 1997) et ainsi permettre ou rendre difficile le développement de certaines amitiés. Le contrôle effectif exercé par les réseaux, ou l'idée que les acteurs se font de comment serait ce contrôle, peut aussi influencer le choix des amis.

Cette dernière observation est importante car, comme que nous avons déjà dit, les individus que nous étudions occupent trois rôles structurants : celui d'étudiant, celui d'étranger et celui, plus implicite, d'Européen. Particulièrement leur rôle d'étranger peut avoir une importance capitale dans le développement de l'amitié, qui à son tour, peut provoquer l'activation, cette fois-ci de façon explicite, du rôle d'Européen. Plusieurs implications générales -et liées entre elles - du rôle d'étranger peuvent être à la base des comportements relationnels : 1) une disponibilité et un besoin de relations équivalentes et facilement reconnaissable par eux-mêmes, 2) des coûts additionnels pour établir des relations avec des étudiants locaux non étrangers, 3) une similarité additionnelle, celle d'étranger, qui devient structurante d'autres similarités, 4) une liberté additionnelle par rapport aux sanctions du réseau habituel dans la mesure où le réseau de contrôle est temporaire et déconnecté par rapport au précédent.

À cause des trois premiers facteurs il est probable que les étudiants Erasmus établiront des relations plus facilement entre eux. En effet, les étudiants Erasmus ont besoin de relations d'amitié pour rendre leur vie plus agréable. Ils peuvent facilement supposer que d'autres étudiants Erasmus aient aussi envie/besoin d'établir des

relations. Ceci peut être vrai aussi pour des étudiants de 1^{ère} année venant d'une autre région, donc pareillement éloignés de leur réseau habituel, mais il est nécessaire de plus d'information pour arriver à cette découverte, alors que le statut d'étranger Erasmus implique quasiment automatiquement ceci. Par ailleurs, le statut d'étranger Erasmus fait tout de suite référence à des similarités additionnelles impliquées par la position d'étranger face aux normes et au nouvel environnement géographique et institutionnel. Donc l'ensemble des expériences potentielles à partager est supérieure, malgré d'autres différences qui deviennent secondaires (comme les études ou la nationalité). En particulier, une similarité probable est celle des coûts additionnels rencontrés pour établir des relations avec des locaux. Premièrement nous pouvons supposer que les locaux ont un réseau qui est déjà « plein » et où le renouvellement des relations se fait probablement à un rythme lent. Ensuite, les coûts de communication plus élevés (mauvaise maîtrise de la langue locale, différences normatives) et le moindre intérêt des échanges (peu de ressources à offrir localement, futur incertain de la relation) peuvent être défavorables pour que des locaux choisissent des étudiants Erasmus en tant qu'amis. Pour un local, il peut ne pas être intéressant d'investir dans une relation avec quelqu'un qui très probablement va disparaître de l'environnement à brève échéance, ceci entraînant une perte de ressources.

De ce fait, il est probable que les caractéristiques du réseau établi diffèrent de celles que l'on retrouve habituellement dans d'autres réseaux émergents, y compris dans ceux d'étudiants de première année, équivalents en âge, sexe, en statut étudiant et en situation de création d'un nouveau réseau. La position d'étranger peut modifier l'importance relative des similarités socialement significatives.

La séparation du réseau « Erasmus » d'un étudiant par rapport à son réseau habituel, rend difficile le contrôle avec des implications à long terme. Bien sûr l'ensemble des Erasmus, en formant une communauté, peut faire émerger des normes et contrôler ses membres, mais la diffusion des réputations dans le réseau habituel¹²⁹, ce qui pourrait avoir des conséquences à long terme, peut plus facilement être maîtrisé par

¹²⁹ Qui par ailleurs a des composantes à tendance plus conservatrice, comme la famille.

les individus. D'ailleurs le fait que les acteurs eux-mêmes imaginent cette liberté relationnelle façonne probablement le type de normes qu'émergent dans la communauté Erasmus.

Nous supposons donc l'émergence d'un cercle proprement cosmopolite Européen d'étudiants Erasmus à l'intérieur de la localité universitaire. Dans nos travaux précédents (de Federico 1997) nous avons identifié l'existence de ce cercle à l'aide de la notion de milieu (*subculture*)¹³⁰ de Fischer (1982a). Il dit qu'on peut identifier l'existence d'un milieu à l'aide de plusieurs indicateurs. Un milieu concerne un ensemble *large* de gens qui ont une *caractéristique commune* qui les définit (normalement une nationalité, une religion, une occupation ou une étape dans le cycle de vie mais aussi une activité de loisirs, un handicap, une préférence sexuelle, une idéologie ou une autre caractéristique distinctive). Ces individus ont *tendance à s'associer* à d'autres personnes qui possèdent cette même caractéristique. Souvent ils sont *usagers d'institutions* ou clients d'institutions spécialisées (clubs, journaux, magazines, etc.) relativement à la caractéristique qui les définit. Ils adhèrent à un ensemble de *valeurs et de normes distinctes* de celles de la société générale et ils ont un *style de vie* commun ; ils ont un *comportement différent* vis-à-vis des membres du groupe et vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire, ils montrent une identification collective. (Fischer, 1982a :195).

Dans nos travaux, nous avons eu l'occasion de constater que ces indicateurs sont présents dans le cas des Erasmus accueillis dans des universités, sauf peut-être celui de la taille large du groupe, et avec seulement un petit nombre d'institutions spécialisées autour d'eux, raison pour laquelle nous préférons appeler leur communauté un *cercle* plutôt qu'un milieu. Ce cercle Erasmus présente des caractéristiques propres, notamment que d'un an sur l'autre, quasiment la totalité des membres sont renouvelés. À cause du changement rapide des membres, la sédimentation de comportements standardisés précis devient difficile, car il y a peu de transmetteurs de cohorte à cohorte. Seule l'existence de certaines institutions, (telles que les relations internationales et les associations d'accueil des étudiants en

¹³⁰ L'importance des facteurs écologiques dans la définition des *subcultures* justifie l'emploi en français de la notion de milieu.

échange), qui perdurent année après année pourrait garantir une certaine continuité. Cependant le cercle d'étudiants Erasmus est toujours présent cohorte après cohorte et les contraintes et opportunités qui sont liées à ce statut garantissent néanmoins des similitudes comportementales année après année.

Une autre particularité est que les Erasmus ne représentent pas un milieu traditionnel où appliquer la notion de *subculture*, plutôt utilisé pour des groupes mono-ethniques ou ayant des fortes similitudes normatives. Or celui-ci est par définition un groupe multi-ethnique, multiculturel aux normes de départ variées. Sur ce point, il convient de remarquer que si dans toutes les sociétés occidentales l'amitié est une relation personnelle, privée, volontaire et non ritualisée (Paine 1969), ses contenus et ses normes idéales peuvent différer selon les pays. Il suffit de constater la différence des mots employés pour y faire référence dans des différents pays : en France on fait la distinction entre ami et copain, où le mot ami dénote une relation plus profonde. Y compris dans une même langue on peut trouver des différences : en anglais Britannique la distinction se fait entre *friend* et *mate*, alors que les Américains utilisent seulement le mot *friend* ou éventuellement *friendly relation*. De fait, Fischer (1982b) trouve des différences systématiques entre les définitions faites par les Américains et les Britanniques, les derniers étant bien moins enclins à qualifier leurs relations d'amis). En Espagne, on n'utilise qu'un seul mot *amigo* qui sert à faire référence à une diversité de relations, et en grec moderne, le terme pour désigner les amis est même plus ample le mot $\phi\iota\lambda\omicron\varsigma$ englobe aussi l'amant. Nous pouvons nous attendre à ce que des différences sur la façon de comprendre l'amitié selon les pays montrent ses effets sur les modes de sociabilité des étudiants. Dans le cercle cosmopolite Européen peuvent co-exister, mais aussi se mélanger, s'échanger, s'apprendre, des modes de sociabilité, des normes de comportement différents jusqu'à ce que, grâce au développement de relations d'amitié, ils deviennent plus ou moins familiers, acceptés, appris, maîtrisés.

1.1. Types d'intégration et intersection des cercles sociaux.

Les relations créées par les étudiants Erasmus peuvent tisser des ponts de solidarité entre les sociétés Européennes. En particulier si elles réussissent à être relativement durables et à dépasser le cadre temporel du séjour à l'étranger.

Pour rendre compte des différentes formes d'intégration relationnelle, la distinction analytique de Merton (1965) à propos des *leaders* locaux et des *leaders* cosmopolites peut être utile.

Dans la caractérisation de Merton, le *leader* local est un individu intéressé à la localité, à l'entourage réduit où il habite, qui constitue son monde. Il s'intéresse peu à ce qui se passe à l'extérieur, à la société globale, mais plus à ce qui se passe là où il habite. Il entretient des relations avec les personnes de la localité. Le *leader* local est très enraciné et peu mobile. En termes relationnels, l'influent local cherche à connaître et à être en contact avec le plus de monde possible puisque son mode d'influence est fondée principalement sur les relations interpersonnelles.

Le *leader* cosmopolite, par contre, s'intéresse un peu au local, mais surtout au monde extérieur dont il se considère membre. Il entretient un minimum de relations dans le lieu où il habite, mais il a surtout d'autres relations ailleurs. Il habite localement, mais il vit dans la société globale. Il est moins stable que l'influent local. Le *leader* cosmopolite est plus sélectif dans le choix de ses amis. Il insiste plus sur la qualité que sur la quantité.

Cette distinction de Merton illustre bien l'existence de modalités d'intégration différentes qui peuvent co-exister dans une société ayant des proportions variées d'individus qui ont, dans une plus ou moins grande mesure ce que Ferrand appelle un système social d'intégration « dual » (Ferrand 2002) permettant d'établir des ponts entre des groupes (ou entre des sociétés différentes) car contenant des liens locaux et des liens non locaux. Ferrand propose une classification simple mais utile des acteurs selon les différentes proportions de liens locaux et non locaux qu'ils ont : a) des acteurs *limités* « localement » ; b) des *diffuseurs* ayant une intégration « duale » locale-non locale avec prédominance locale ; c) des *cosmopolites* ayant une intégration « duale » locale-non locale mais cette fois-ci avec une prédominance non locale. Finalement une catégorie théorique sans doute rare empiriquement de d) *non locaux* où les acteurs ont seulement des liens à l'extérieur de la localité. La « localité » est définie de manières variées, selon ce qui est pertinent pour la recherche. Dans notre cas, on pourrait définir les intégrations duales en termes de compositions de liens nationaux-transnationaux (Européens).



Les modalités d'intégration relationnelle reflètent des rapports plus larges aux sociétés d'origine et d'accueil. D'une certaine façon, à partir des catégories d'intégration relationnelle nous pourrions reconnaître les modalités d'adaptation à une nouvelle culture. Pour Berry (1986 in Recchi et Nebe 2003) celle-ci est un processus bi-directionnel. Avant ses travaux, les modèles dominants étaient des modèles d'acculturation uni-directionnels (Gordon 1964, Redfield et a. 1936) où l'adaptation était comprise comme un processus d'éloignement de la culture de son pays d'origine pour s'incorporer psychologiquement et socialement à la culture du pays d'accueil. Berry propose que l'adaptation à une nouvelle culture et à une nouvelle société implique de façon simultanée la re-définition de son rapport à la culture d'accueil ainsi qu'à la culture d'origine. Il propose alors que l'adaptation peut aller de ce qu'il appelle *l'intégration*, où les individus entretiennent des rapports forts avec la société d'accueil et d'origine, à la *marginalisation*, où on n'est lié à aucune des deux, en passant par des rapports asymétriques, soit avec un rapport plus fort à la société d'origine (*séparation*), soit à la société d'accueil (*assimilation*).

Ces typologies sont utiles pour conceptualiser un certain nombre de formes d'intégration culturelles (Berry 1986) et relationnelles (Ferrand 2003). Cependant, nous avons dit que plusieurs arguments permettent de penser que des individus dans la position d'étrangers développent des liens, un mode de vie et des normes propres à des cercles d'expatriés et qui peuvent n'être ni ceux de leur société d'origine, ni ceux de leur société d'accueil. D'un point de vue relationnel, des cercles cosmopolites peuvent émerger dans les localités d'accueil. D'un point de vue culturel ou normatif des « hybridations » (Kohli 2000), des « interculturations » variées, voir des répertoires de rôles multiples à utiliser selon les circonstances peuvent être développés par les acteurs (Wagner 1998).

Comment considérer les liens avec les autres étrangers ? D'un point de vue géographique, ils sont des liens locaux, les partenaires se trouvent dans le même espace social qu'ego. D'un point de vue symbolique et culturel, il est clair qu'ils ouvrent vers différents « ailleurs », mais vécus dans le contexte précis qui est

commun à tous les étrangers¹³¹. Ces liens et les liens avec les « vrais » locaux sont ceux qui au moment du retour deviendront des liens non-locaux. À ce moment-là, ils seront peut-être assimilables à une même catégorie, mais au moment du séjour à l'étranger, les liens avec des locaux, avec d'autres étrangers ou avec des personnes de nationalité identique rendent bien compte de modes d'intégration différents et traduisent des rapports différents à la société d'accueil.

Ainsi, nous pouvons élaborer une combinatoire des trois types de relations qui peuvent être tissés par des étrangers : des liens « nationaux » avec des personnes du même pays d'origine (a priori dans le pays d'origine ou dans le pays d'accueil), des liens « étrangers » avec d'autres étrangers d'origines différentes présents dans la société d'accueil, et des liens « locaux » avec des individus originaires de la société d'accueil.

Tableau 1. Combinatoire des types de relations nationales, étrangères, locales.

(National, étranger, local)

(0, 0, 0)	Aucun ami	Isolé
(1, 0, 0)	Seulement amis nationaux	National pur
(0, 1, 0)	Seulement amis étrangers	Expatrié pur
(0, 0, 1)	Seulement amis locaux	Transfuge pur
(1, 1, 0)	Amis nationaux et étrangers	Étranger
(1, 0, 1)	Amis nationaux et locaux	Bi-local
(0, 1, 1)	Amis étrangers et locaux	Fugueur
(1, 1, 1)	Amis nationaux, étrangers et locaux	Cosmopolite

La première catégorie que j'appelle ici *isolée* correspond à quelqu'un qui n'a aucun ami. Cette catégorie est évidemment peu vraisemblable, mais le fait de la mentionner explicitement permet de dire que ces individus sont de fait les seuls qu'on puisse véritablement considérer comme n'étant pas intégrés. Toutes les autres catégories

¹³¹ Cette situation est particulière et s'applique au cas des Erasmus, mais sans doute pas de façon exclusive, on peut trouver d'autres situations dans lesquelles les "étrangers" d'un certain type sont suffisamment nombreux pour constituer leurs propres communautés cosmopolites dans les localités où ils se trouvent. Voir entre autres Abéles (1998), Wagner (1998), Favell (1999).

présentent des *modes d'intégrations relationnelles différentes où la façon d'être intégré varie.*

Ensuite il y a trois catégories « pures ». Je les appelle ainsi car elles incluent seulement un type de lien dans le réseau personnel : soit des personnes ayant la même nationalité, soit d'autres étrangers, soit uniquement des amis locaux.

La plus fréquente de ces catégories est vraisemblablement le « *national pur* », c'est-à-dire quelqu'un qui a seulement des amis de son propre pays d'origine. Une illustration historique parlante de ce type, qui dépasse notre cas d'étude serait, par exemple, celle des colons Britanniques en Inde, qui avaient une sociabilité uniquement « British » et qui insistaient pour boire leur « *five o'clock tea* ». La figure de ce type d'étranger est celle d'un individu dont le déplacement est limité autant que possible au déplacement purement géographique et qui essaye de minimiser les effets du mouvement sur le mode de vie, les normes et le type de sociabilité. Dans notre cas d'étude, l'exemple serait l'étudiant Erasmus qui a des amis seulement de son propre pays et qui apprend le minimum sur les différences normatives du pays d'accueil, ainsi que des autres nationalités qui l'entourent. Par ailleurs, ceci lui permet probablement de garder un mode de vie quotidien et une sociabilité aussi semblable que possible à celle de son pays, ou au moins de vivre ses relations sociales d'après des modèles qu'il connaît déjà. Il peut avoir un mode de comportement de « vacances », ou « transgressif », ou « à l'étranger » qui n'est pas celui qu'il emploie d'habitude chez lui, mais qu'il partage déjà avec les personnes de sa propre nationalité.

Le fait d'avoir des amis de sa propre nationalité permet de ne pas devoir passer des compromis ni modifier des comportements quotidiens (les Espagnols auront tendance à dîner à 10 : 00 pm, les Finlandais à 5 : 00 pm), ou des formes typiques de sociabilité et des normes sur les rapports mutuels. Par exemple dans une situation d'une sortie pendant le week-end, le fait d'avoir des amis de même nationalité clarifie immédiatement s'il est nécessaire que tout le monde se soûle, s'il faut flirter avec des inconnus ou si par contre il convient d'ignorer complètement les personnes que l'on ne connaît pas, si on prends des tours pour payer les boissons pour tout le

monde ou si chacun paye son verre, si le statut dans le groupe dérive de qui est capable de boire le plus, de mieux danser, d'avoir le plus beau partenaire...

Ce que j'appelle ici « *l'expatrié pur* » est un individu qui a seulement des amis dans le cercle des expatriés. Cette personne semble correspondre à un type plus curieux ou plus adaptable, plus capable d'apprendre ou d'arriver à des compromis sur les normes et d'avoir la patience d'en créer de nouvelles à partir de points de départ qui pourraient être différents. D'une certaine façon, l'expatrié pur est quelqu'un qui a plus d'intérêt ou plus de capacité pour créer des liens transnationaux ; en même temps il est quelqu'un qui, soit ne peut pas créer des liens avec des personnes de sa nationalité (par exemple s'ils ne sont pas présents dans l'environnement), soit les évite peut être dans une stratégie de distinction. En même temps, il semble incarner la personne deterritorialisée par excellence : pas liée de façon relationnelle à son pays d'origine, elle ne l'est pas non plus au pays qui l'accueille. L'expatrié pur vit dans un monde uniquement « transnational », non seulement au-delà des frontières, mais dans l'impossibilité de s'enraciner quelquepart. Cette image peut bien être celle dont Favell (1999) nous parle et qui développe des modes de vie « transnationales ».

Dans le cas des Erasmus, ce portrait correspondrait aux étudiants ayant seulement des liens d'amitié avec d'autres étudiants Erasmus. D'une certaine façon, les autres étrangers sont, après les personnes de leur propre nationalité, ceux qui leur ressemblent le plus : ils occupent le même rôle d'étrangers et, de plus, ont des traits sociaux et des trajectoires biographiques similaires (voir le Chapitre 3). Il s'agit d'un profil que nous pensons pouvoir trouver empiriquement.

La dernière possibilité correspond au « *transfuge pur* », c'est-à-dire quelqu'un qui refuse d'être en lien avec qui que ce soit sauf des personnes de la société d'accueil. Belorgey (1989) identifie cette figure dans la littérature romantique du XIX^{ème} : le voyageur qui essaie de s'enraciner dans la société d'accueil, souvent exotique. Il s'assimile ou s'acculture de façon volontaire à un nouvel environnement. Le transfuge refuse d'avoir des liens avec ceux qui lui ressemblent plus (ceux de sa nationalité ou d'autres étrangers) et par contre, entretient des liens privilégiés avec les locaux.

Dans le cas des Erasmus, ceci concernerait des étudiants n'ayant des amis que du pays d'accueil. J'imagine qu'empiriquement ceci doit être assez rare.

Après les profils purs, il y a des modalités mixtes, sans doute plus fréquentes. Voyons d'abord les catégories *duales* qui combinent deux des trois types d'amis.

Ce que j'appelle les « *étrangers* » combinent des relations avec des personnes de même nationalité ou avec d'autres étrangers, mais qui n'ont pas des liens avec les locaux. Il s'agit d'un individu qui maintient toujours la distance par rapport à la société d'accueil (ou qui est toujours mis à distance par celle-ci), ne s'y intégrant pas, encore moins s'y assimilant.

Pour les étudiants Erasmus, ce profil doit être celui parmi les profils duales qui exige le moins d'efforts ou de capacités relationnelles (ce n'est pas forcément celui que les Erasmus eux-mêmes, ou les universités d'accueil trouvent le plus souhaitable), donc j'imagine qu'il doit être le plus fréquent parmi les modalités duales.

L'intégration que j'appelle ici « *bi-locale* » rend compte de ceux qui, soit ont des relations avec des personnes de même nationalité d'origine, soit avec des locaux, mais ils ne sont pas en lien avec le cercle des expatriés. Ils sont en lien avec le monde d'où ils sont issus, qui a façonné leurs normes de référence originales, et la société d'accueil qui est structurante. Ils tissent un pont direct entre ces deux mondes sur lesquels ils ont le plus d'information.

Le « *fugueur* » correspond à ceux qui évitent (ou qui ne peuvent pas avoir) de contact avec les personnes de leur propre nationalité mais qui ont des contacts avec les personnes d'autres origines : étrangers et locaux. Le nom « *fugueur* » a été choisi pour signifier que la motivation semble être un évitement, une fuite de leurs origines.

Finalement, un profil combine les trois types de liens : de même nationalité, autres étrangers et locaux. C'est le « *cosmopolite* », véritable citoyen du monde qui est capable et désireux de rentrer en relation avec toutes sortes de personnes. Il ne se limite pas à un type de monde social, mais il est capable d'évoluer avec aisance dans les différents milieux et d'avoir un réseau diversifié, peu importe les origines des personnes.

Dans le cas des étudiants Erasmus, nous pensons que la catégorie des cosmopolites peut regrouper un nombre assez grand de cas.

Pour évaluer les modes d'intégration des étudiants Erasmus, mis à part cette classification qualitative (qui rend compte des croisements des cercles sociaux par la présence ou absence de liens d'un certain type), il peut aussi être pertinent de rendre compte de leur importance relative dans le réseau. Certains liens (par exemple les liens avec les locaux) peuvent être bien plus difficiles à tisser que d'autres. Tout en étant dans un même profil relationnel (par exemple cosmopolite) ce n'est pas la même chose d'avoir un seul ami local que quand ils constituent la majorité du réseau. La proportion de liens des différentes catégories nous parle de la profondeur de l'intégration des individus dans les différents mondes sociaux. Dans ce cas, nous suggérons de parler de la *dominance* du profil. Par exemple, on pourrait parler d'un profil cosmopolite à dominance étrangère: qui a des amis locaux, nationaux et étrangers et dont la plupart des amis sont étrangers ; d'un profil bi-local à dominance locale : qui a des amis nationaux et locaux avec plus d'amis locaux ; d'un profil étranger à dominance nationale: qui a des amis nationaux et Erasmus avec une prédominance des amis nationaux, et ainsi de suite.

Voyons ce qui se passe de fait avec les étudiants Européens de nos enquêtes. Pour rendre compte de leurs modalités d'intégration nous mobilisons les informations recueillies sur les 298 individus de nos deux enquêtes de 1995 et de 1999.

Nous distinguons les résultats par cinq sous échantillons : les étudiants Erasmus que nous avons à l'Université de Lille en 1995 (N=80), puis en 1999 (N=77), à l'Université de Groningen (N=50), à l'Université Publique de Navarre (N=34), puis l'échantillon de référence d'étudiants non Erasmus à l'Université Publique de Navarre (N=56). Nous n'allons pas essayer d'expliquer les différences parmi ces sous-échantillons car le nombre trop réduit de cas (5) ne le permet pas, cependant il est intéressant de remarquer que différents environnements et/ou différentes cohortes peuvent produire des effets différents sur les modes d'intégration.

Voyons d'abord les grands traits de la sociabilité des étudiants dans ces cinq sous-échantillons. Nous allons caractériser ici le profil « moyen » des réseaux d'amitié des étudiants en termes de taille et de composition selon les origines des amis.

Tableau 2. Taille des réseaux personnels dans les 5 sous-échantillons.

		Lille 95	Lille 99	Gron. 99	Pamp. 99	Control 99
Taille	Moyenne	18,8	16,4	14,7	13,3	13,9
	Médiane	15,5	17,0	13,5	12,5	10,0
	Ecart type	10,9	6,8	8,4	5,7	9,2
	Min.	2	3	2	3	2
	Max.	60	30	30	31	30
N		80	77	50	34	56

Concernant la taille, nous constatons que les moyennes des différents sites d'enquête oscillent entre environ 13 amis à Pampelune et presque 19 à Lille en 1995. On a l'impression que les étudiants Erasmus sont un peu plus sociables que les non Erasmus. Les tailles de leur réseau sont légèrement plus larges que celles de la population de control, mais aussi plus larges que les réseaux décrits par d'autres recherches à propos d'étudiants Hollandais et Japonais d'âges semblables (Bunt 1999 ; Zeggelink et al. 1997, Zeggelink et al. 1999). Ceci peut être dû à un effet de sélection (les individus plus sociables participent plus souvent aux échanges Erasmus) ou à un effet de contexte (la situation d'échange encourage particulièrement à avoir une sociabilité plus active). Les deux hypothèses semblent raisonnables.

Autrement, on constate qu'il y a des variations notables entre les cohortes : il y a une différence de 2,5 amis entre Lille 95 et Lille 99. La différence est plus importante encore entre les sites (5,5 amis) : les Erasmus accueillis à Lille semblent réussir à développer des réseaux amicaux légèrement plus grands que les Erasmus dans les autres sites. À l'opposé, ceux de Pampelune semblent être les plus contraints, puis en même temps leur sociabilité ne diffère pas tellement de celle de la population de control, aussi à Pampelune. Ceci invite à penser que ce sont plutôt les différents sites, avec leurs modèles de sociabilité globale qui, ont un poids plus important sur la façon dont la sociabilité va se développer de manière plus ou moins extensive.

Quant à la composition des réseaux, nous constatons tout d'abord, tel que nous le pensions, qu'il est bien difficile pour les étudiants Erasmus d'établir des relations d'amitié avec les étudiants locaux sur n'importe quel site et sur les deux cohortes : ils

arrivent à créer entre un peu plus de 2 amis et 3,5 en moyenne par site. Au mieux ils développent 22 % de leurs relations d'amitié avec des étudiants locaux (à Pampelune) au pire, que 14 % (à Lille 99).

Tableau 3. Composition des réseaux personnels dans les 5 sous-échantillons.

		Lille 95	Lille 99	Gron. 99	Pamp. 99	Control 99
Local	% du total	19%	14%	16%	22%	99%
	Moyenne	3,5	2,3	2,4	2,9	13,7
	Ecart type	4,1	3,6	3,1	3,0	9,2
	Min.	0	0	0	0	2
	Max.	22	18	12	12	30
Erasmus	% du total	42%	16%	50%	50%	1%
	Moyenne	7,9	2,7	7,3	6,6	0,1
	Ecart type	6,6	2,9	5,3	4,9	0,3
	Min.	0	0	0	0	0
	Max.	29	11	24	19	1
National	% du total	37%	65%	24%	23%	-----
	Moyenne	7	10,6	3,6	3	-----
	Ecart type	5	6,6	4,6	3,4	-----
	Min.	0	0	0	0	-----
	Max.	19	24	19	18	-----

Même dans le meilleur des cas, ce pourcentage est quasiment dérisoire, surtout quand on considère que les étudiants locaux constituent la grande majorité des effectifs dans les trois universités d'accueil (p.e. 82% des étudiants de l'USTL sont Français, 99% des étudiants de l'UPNA sont Espagnols). Si les choix des amis se faisaient de façon aléatoire et libres de toute influence de contexte sociologique, alors 82% des amis des Erasmus devraient être locaux à l'USTL et 99% à l'UPNA. La réalité est très loin de ce cas de figure théorique.

Nous avons donc ici un argument fort pour critiquer les études qui soutiennent l'hypothèse de contact entre des étudiants en mobilité et leurs sociétés d'accueil : en fait ces contacts sont très rares. Si on n'examine pas concrètement les relations particulières établies par les étudiants, on ne peut s'apercevoir du fait que les contacts sont majoritairement ailleurs. Ceci peut être aussi constaté quand on

examine les réseaux des étudiants locaux de l'échantillon de control, où presque la totalité des relations d'amitié ont lieu avec d'autres locaux. Dans ce cas la proportion d'amis locaux correspond avec leur présence dans la population globale de l'Université.

Examinons donc cet « autre contact ». Il concerne majoritairement les relations d'amitié avec d'autres Erasmus : souvent provenant de pays différents à celui du répondant, que nous avons appelé des amis « Erasmus » dans le tableau précédent, parfois provenant du même pays que le répondant que nous appelons ami « national ».

Autant on avait constaté des similitudes entre les différents sites et cohortes à propos de la difficulté à nouer des relations d'amitié avec les étudiants locaux, autant sur les amis nationaux et Erasmus la variation est bien plus grande. Surtout l'échantillon de Lille 99 s'écarte assez des autres¹³².

Les répondants des autres échantillons ont établi entre plus de 6 et presque 8 amis Erasmus de nationalité différente, ce qui représente entre 42 % et 50 % des relations d'amitié dans leurs réseaux. Par contre ceux de Lille 99 n'en ont établi qu'environ 3 amis, ce qui rend compte de 16 % de leur réseau : presque aussi peu de contact avec des personnes d'autres pays qu'avec les étudiants locaux.

Les répondants de Lille 99 ont donc établi la majorité de leurs relations avec des personnes de même pays qu'eux-mêmes : plus de 10 amis en moyenne qui représentent 65 % de leurs réseaux d'amitié. Ceux de Lille 95 en ont créés 7 qui représentent 37 % de leurs réseaux, puis les étudiants Erasmus de Pampelune et ceux de Groningen ont un profil moyen qui se ressemble, ils en ont créé 3 ou un peu plus, ce qui représente 23-24 % des amis.

Il est évidemment possible que les étudiants Erasmus créent aussi des relations d'amitié avec des personnes ayant d'autres origines, cependant ces relations sont relativement rares. Elles représentent à Groningen, le site le plus international, 10 %

¹³² Nous n'avons pas une explication satisfaisante pour cette différence : elle n'est pas due à des conditions différentes dans le moment de passation du questionnaire. Dans les 4 sous-échantillons les étudiants avaient été enquêtés en moyenne entre 3 et 4 mois après leur arrivée. Elle n'est pas non plus due à des différences de compositions d'effectifs sur les sites.

des cas, à Lille 99 et à Pampelune elles font le 5 % des relations d'amitié et à Lille 95 seulement 2 %.

Ainsi, si on s'en tient aux amis locaux, Erasmus et nationaux, on constate que le profil moyen de tous les sites à l'exception de Lille 99 pointe une intégration cosmopolite avec une claire dominance pour les amis Erasmus et une présence relativement rare des locaux. Pour Lille 99 le modèle moyen est aussi un modèle cosmopolite, mais à dominance nationale.

Ceci nous donne une idée générale de la sociabilité d'ensemble dans les sites, mais évidemment, dans chacun de ceux-ci, les différents individus peuvent plus ou moins s'en écarter. A priori rien n'empêche que tous les profils soient présents dans des proportions variées dans les différents cercles Erasmus sur les sites. Voyons le détail.

De façon globale on constate, avec soulagement, que le seul profil absent est celui des isolés : tous les étudiants ont réussi à nouer des relations d'amitié et donc à s'intégrer relationnellement de façons variées dans leur environnement. Ensuite le profil le plus rare est celui du transfuge : un seul étudiant n'avait que des amis locaux. Suit le profil du fugeur qui a des amis locaux et Erasmus, mais qui n'a pas des amis de même nationalité, il regroupe 5 % des cas. Puis les expatriés purs (7 % des répondants n'ont que des amis Erasmus) et les nationaux purs (8% des répondants n'ont que des amis de leur même nationalité). Les étrangers (amis Erasmus et nationaux) et ceux avec une intégration bi-locale (nationaux et locaux) sont représentés avec 13 % des cas. Finalement, la catégorie la plus fréquente est celle des cosmopolites qui constituent 54 % des cas.

Quant aux étudiants locaux, leur mode d'intégration ne suit pas les mêmes possibilités combinatoires : ils peuvent avoir a) soit que des amis nationaux (ou locaux, pour eux c'est la même chose), b) que des amis étrangers (appelons les fugeurs) ou c) une combinaison duale des deux. Dans notre cas nous observons 90 % d'intégration nationale pure et 10 % d'intégration duale.

Tableau 4. Profils d'intégration relationnelle dans les 5 sous-échantillons.

Site	Lille 95		Lille 99		Groningen		Pamplona		Total		Control	
	Nb.	%	Nb.	%	Nb.	%	Nb.	%	Nb.	%	Nb.	%
Isolé	0	0%	0	0%	0	0%	1	3%	0	0%	0	0%
National pur	2	3%	11	19%	2	4%	0	0%	15	8%	35	90%
Expatrié pur	3	4%	1	2%	8	17%	2	6%	12	7%	---	---
Transfuge pur	1	1%	0	0%	0	0%	0	0%	1	1%	---	---
Étranger	1	1%	15	26%	8	17%	4	12%	24	13%	---	---
Bi-local	19	24%	4	7%	0	0%	1	3%	23	13%	4	10%
Fugueur	2	3%	0	0%	8	17%	5	15%	10	5%	0	0%
Cosmopolites	51	65%	26	46%	22	46%	21	62%	99	54%	---	---
Total	79	100%	57	100%	48	100%	34	100%	184	100%	39	100%
Missing	1	1%	20	26%	2	4%	0	0%	23	11%	18	32%

Par sites, on constate aussi des différences. À Lille 95 ce sont les profils cosmopolite (65 %) et bi-local (24 %) qui regroupent la plupart des cas. À Lille 99 ce sont les cosmopolites (46 %), les étrangers (26 %) et les nationaux purs (19 %). À Groningen les cosmopolites (46 %), puis les fugeurs, étrangers et expatriés purs ont la même importance (17 %), puis à Pampelune cosmopolites (62 %), fugeurs (17 %) et étrangers (12 %).

Nous constatons donc que la quasi totalité des répondants, 92 %, ont développé des modes d'intégration qui s'ouvrent relationnellement au-delà des horizons nationaux d'une façon ou d'une autre. Une assez grande partie, 73 %, ont aussi eu au moins une relation d'amitié avec des étudiants locaux, mais il est clair que celles-ci sont des relations minoritaires. On peut donc conclure que, bien que les échanges Erasmus ne réussissent pas très bien à faire rentrer en contact avec des personnes de la société d'accueil, ils ont un grand succès pour faire que des personnes venant de pays différents rentrent en contact et établissent des relations d'amitié et créent des cercles Européens dans les universités. Donc on peut espérer que les relations d'amitié transnationales auront des effets sur les attitudes et représentations des répondants, simplement elles ne concerneront pas tellement les attitudes et stéréotypes liés au pays d'accueil, mais il faudra rechercher ces *effets sur les attitudes relatives à l'Europe*.

Dans la section qui suit nous voulons examiner encore plus en détail les processus de création et de maintien des relations d'amitié qui émergent parmi les étudiants Erasmus ayant des nationalités différentes ou similaires.

2. DYNAMIQUE D'UN RESEAU EUROPEEN.

Ayant vu que les étudiants Erasmus tissent une très grande partie de leurs relations d'amitié avec d'autres étudiants Erasmus, il est pertinent d'étudier les processus sous-jacents à l'établissement de relations d'amitié à l'intérieur de ce cercle.

Si dans la section précédente nous avons examiné les relations d'amitié créées *par* les étudiants Erasmus, ici nous examinons le développement d'un réseau *parmi* des étudiants Erasmus. Pour ce faire, nous employons notre « Enquête 1995 » avec un échantillon de 80 étudiants de la cohorte Erasmus 1995-96 séjournant à l'USTL¹³³.

Il n'y avait pas à l'USTL à ce moment là des arrangements institutionnels qui favorisaient particulièrement l'interaction exclusive parmi étudiants Erasmus et donc, ne supposant pas *à priori* l'énorme auto-sélection des étudiants Erasmus, nous avons utilisé un protocole de réseaux personnels. Cependant les analyses ont montré que quatre mois après leur arrivée, parmi les 19 amis que les Erasmus avaient créés en moyenne, 15, soit 80 %, étaient d'autres étudiants Erasmus. Seulement 17 % des amis des étudiants Erasmus étaient des étudiants locaux français et 3 % étaient des étudiants d'autres nationalités. L'auto sélection est donc énorme quand on tient compte du fait que les étudiants Erasmus représentaient seulement 1,7 % de la population étudiante de l'Université et qu'ils étaient dispersés dans des diplômes, lieux d'habitation différents, où ils étaient aussi des minorités. Ceci témoigne bien que dans notre « Enquête 1995 » nous avons pu observer la création d'un cercle Européen. Étant donné que nous avons obtenu la réponse d'une très grande partie de Erasmus présents à Lille en 1995 nous avons reconstitué le réseau total d'étudiants Erasmus à partir des descriptions des réseaux personnels. Ceci nous permet d'étudier

¹³³ Un certain nombre de ces analyses ont été publiés en espagnol sous la référence Ainhoa de Federico, A. « La dinámica de las redes de amistad. La elección de amigos en el programa Erasmus » *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*. Vol. 4, 2003.

des propriétés proprement structurales des réseaux d'amitié des Erasmus, que nous n'avons pu aborder qu'assez peu jusqu'à présent.

Étant donné que nous avons eu l'occasion de reconstituer le réseau complet établi parmi ces 80 étudiants à trois moments différents (au moment de leur arrivée, quatre mois après leur arrivée, puis seize mois plus tard, au moment où un an s'était écoulé depuis le départ de ceux qui étaient restés pendant 12 mois à l'USTL) ceci nous permet aussi d'étudier sa dynamique.

Tableau 5. Fiche des mesures. (Rappel venant du Chapitre 3)

Période	Octobre 1995	Février 1996	Juin 1997
Moment	T0	T1 = T0+4 mois	T2 = T1+16 mois
Taux de réponse	77%	77%	29%
Information disponible	Connaissances	-----	-----
	Amis	Amis	Amis
	-----	Meilleurs amis	Amis contactés

Ces trois mesures nous permettent de rendre compte de deux processus qui feront l'objet de deux grandes sous sections : a) l'émergence du réseau Erasmus et les facteurs sous-jacents aux choix des amis ; b) le maintien des amitiés au-delà du cadre de l'échange et les facteurs qui expliquent la durée des relations.

Pour étudier la dynamique du réseau d'amitié, nous nous sommes servi du modèle SIENA pour l'évolution des réseaux sociaux, développé par Tom Snijders et son équipe à l'ICS de Groningen. Étant donné la spécificité des modèles pour réseaux sociaux et de la nouveauté de ce modèle, nous faisons dans les annexes méthodologiques (annexe 3) une brève présentation du développement historique des modèles pour analyser des réseaux totaux ainsi qu'une introduction au modèle SIENA.

2.1. L'émergence d'un réseau d'amitié international.

Dans cette section, nous examinons les facteurs intervenus dans le développement du réseau d'amitié Erasmus à partir de la situation initiale (voir les figures 1 et 2) jusqu'à la situation finale (voir les figures 3 et 4). Nous prenons en tant que point de

départ la matrice des connaissances à T0¹³⁴ et nous examinons quel a été le rôle des différents facteurs pour arriver jusqu'au du réseau d'amitié observé à T1.

2.1.1 La situation initiale à T0.

Étant donné que les étudiants venaient dans la majorité des cas de pays et d'universités différentes, au moment de leur arrivée, beaucoup d'entre eux ne connaissaient quasiment personne. Quelques étudiants connaissaient les étudiants de leur université d'origine partant aussi en Erasmus et, dans un petit nombre de cas, ils étaient déjà amis avant de partir. La situation initiale (T0) présente donc un réseau d'amitié quasiment vide.

En observant simplement la figure 1, réalisée au moyen de Pajek, nous pouvons observer, par exemple que beaucoup d'étudiants britanniques se connaissaient avant d'arriver à Lille (on peut repérer deux groupes, dont un assez dense). Certains étudiants Italiens, quelques Allemands, quelques Espagnols et Belges, aussi venant des mêmes universités se connaissaient les uns les autres avant leur séjour Erasmus, mais leurs relations étaient bien moins nombreuses que dans le cas des Britanniques.

Si nous examinons la figure 2, concernant le graphe des relations d'amitié, nous pouvons constater d'emblée qu'il est encore plus vide. Il y a un certain nombre de dyades isolées, quelques relations parmi les étudiants britanniques dont un groupe très facilement identifiable car très dense.

¹³⁴ À T0 nous disposons d'informations concernant les amis et les connaissances (voir le tableau 4). Nous avons pris le réseau de connaissances à T0 et non pas le réseau des amitiés pour deux raisons. La première est d'ordre théorique : on peut considérer qu'un réseau d'amitié se développe à partir d'un réseau de connaissance où, grâce à des contacts réguliers, les personnes se connaissent de mieux en mieux et, leur relation s'intensifiant, arrivent à devenir des relations amicales. La deuxième raison, d'ordre technique est qu'une matrice initiale trop vide ou trop différente de la suivante peut donner des problèmes de convergence du modèle Siena, ce qui nous est arrivé en prenant le réseau, trop vide, de relations d'amitié à T0.

Figure 1. Connaissances à T0

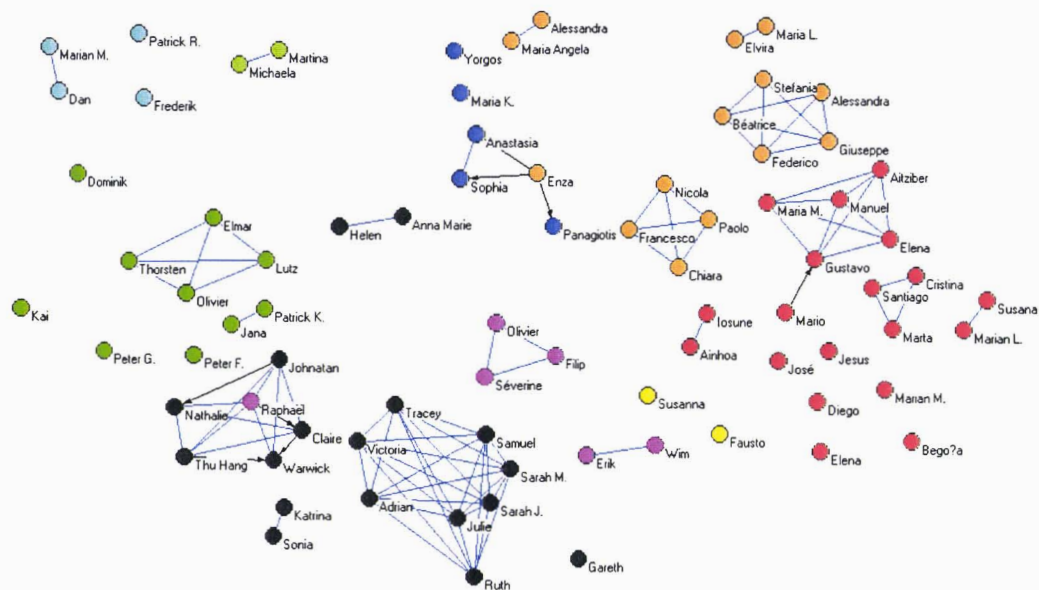
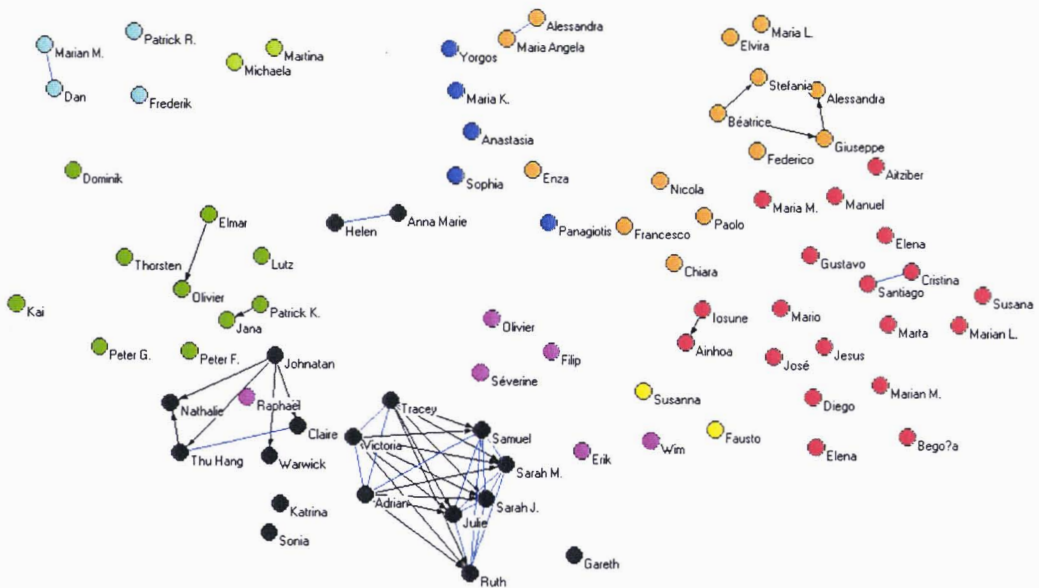


Figure 2. Amis à T0



Légende pour tous les graphes :

Rouge :	Espagnols	Bleu foncé :	Grecs	Vert :	Allemands
Noir :	Britanniques	Bleu clair :	Suédois	Violet :	Belges
Orange :	Italiens	Vert clair :	Autrichiens	Jaune :	Portugais
Flèches noires : Relations dirigées.					
Lignes bleues : Relations mutuelles.					

Bien que les graphes de Pajek nous permettent de nous faire une première idée intuitive de la forme générale du réseau, examinons de façon systématique un certain nombre des caractéristiques générales du réseau grâce à Ucinet et Siena. Les indicateurs utilisés sont des indicateurs standard dans l'analyse de réseaux sociaux. Nous présentons le *nombre moyen (degree)*, l'étendue et l'écart type du *nombre d'entrée (indegree)*, l'étendue et l'écart type du *nombre de sortie (outdegree)*, la *densité*, la *reciprocité* et la *transitivité*.

Le *nombre d'entrée* fait référence au nombre de choix reçus par un acteur venant d'autres acteurs dans un réseau. Le *nombre de sortie* fait référence au nombre de choix émis par un acteur vers d'autres acteurs dans un réseau. Le nombre moyen est la moyenne entre le nombre d'entrée et le nombre de sortie. Ces indicateurs permettent de se faire une idée du niveau d'activité de la sociabilité dans le réseau : si les acteurs dans le réseau reçoivent et/ou émettent beaucoup de liens ou pas.

La *densité* fait référence à la proportion de liens existants dans le réseau parmi tous les liens possibles. Avec des nombres d'entrée et de sortie constants, si la taille du réseau augmente, la densité se réduit

La *reciprocité* fait référence à la mesure dans laquelle quand un acteur A choisit un acteur B, celui-ci choisit aussi l'acteur A. Elle permet d'examiner le degré de mutualité des rapports dans un réseau.

La *transitivité* fait référence à la mesure dans laquelle quand un acteur A choisit un acteur B et choisit un acteur C, l'acteurs B choisit C aussi. Il s'agit d'un indicateur pour rendre compte de la tendance à la fermeture des réseaux.

Tableau 6. Caractéristiques du réseau à T0

	Connaissances	Amis
Nombre moyen	1.6	0.79
Étendue du nombre d'entrée	0-7	0-7
Écart type du nombre d'entrée	1.90	1.73
Étendue de nombre de sortie	0-7	0-7
Écart type du nombre de sortie	2.02	1.67
Densité	0.02	0.01
Réciprocité	0.988	0.992
Transitivité	0.001	0.000

Tel que nous pouvons le voir dans le tableau, à T0 le réseau était quasiment vide : le nombre moyen de connaissances est inférieur à deux et le nombre d'amis n'arrive pas à un. Le nombre de relations émises et reçues par les individus varient d'un à sept tant pour les connaissances que pour les amis. L'écart type pour les connaissances se situe autour de deux, ce qui veut dire que la plupart des répondants avaient entre 0 et 3-4 connaissances. Concernant les amis, l'écart type est de moins de deux ce qui fait que la plupart des Erasmus à leur arrivée avaient entre 0 et 2-3 amis.

La densité et la transitivité du réseau sont, de façon peu surprenante étant donné le faible nombre de relations et la diversité d'origines, très basses. Par contre, la réciprocité est très élevée, il est clair que là où si peu de personnes se connaissent, elles sont très d'accord sur qui elles connaissent et qui sont leurs amis. Les possibilités de sociabilité diffuse ou d'oubli ne sont pas très grandes.

2.1.2. La situation quatre mois plus tard à T1

Quatre mois plus tard la situation est très différente. Concernant les amis, le nombre moyen a augmenté jusqu'à plus de onze amis par personne, ce qui constitue un chiffre assez élevé quand on le compare avec d'autres réseaux d'amitié avec des caractéristiques similaires (van de Bunt 1999 : 119 mentionne une moyenne de huit amis cinq mois après le début pour des étudiants Néerlandais de première année de sociologie). Les relations émises varient de 0 à 35 amis avec un écart type de plus de 7 amis. Ce qui veut dire que 2/3 des répondants disaient avoir entre 4 et 19 amis. Les relations reçues varient de 2 à 27 avec un écart type de plus de 5 amis, ce qui se

traduit par le fait que 2/3 des individus étaient considérés en tant qu'amis par 6 à 17 autres Erasmus.

Tableau 7. Caractéristiques du réseau à T1

	Amis	Meilleurs amis
Nombre moyen (degré)	11.68	3.0
Étendue de nombre d'entrée	2-27	0-8
Écart type du nombre d'entrée	5.56	1.21
Étendue de nombre de sortie	0-35	0-4 (limité a 4)
Écart type du nombre de sortie	7.61	1.82
Densité	0.15	0.04
Réciprocité	0.896	0.973
Transitivité	0.012	0.001

La densité continue d'être assez basse (il est rare qu'elle soit élevée dans des réseaux de cette taille), cependant elle est sept fois plus élevée que la densité de connaissance, et quinze fois plus haute que la densité des relations d'amitié à T0. La transitivité a aussi augmenté douze fois, mais, bien qu'elle soit plus élevée qu'au départ, sa valeur si basse est surprenante (beaucoup plus bas que dans l'exemple de van de Bunt 1999 :119, où elle est de 0,56 aux cinq mois).

La réciprocité continue d'être grande, autour de 0,9, mais elle est légèrement plus basse qu'au début (et plus élevée que dans l'exemple de Bunt 1999, où elle est de 0,72). Étant donné le nombre bien plus élevé de relations et la sociabilité plus diffuse, il est plus facile qu'il y ait des désaccords sur l'amitié mutuelle ou des oublis au moment de mentionner les amis de façon mutuelle.

La figure à propos des amis à T1 illustre bien le changement qui a eu lieu entre les deux réseaux. Elle nous montre un réseau bien plus dense.

Si on regarde la figure à propos des meilleurs amis, nous voyons qu'il s'agit d'un réseau bien moins dense que celui des amis. Les Erasmus ont mentionné de 0 à 4 meilleurs amis (nous avons limité le choix à 4 meilleurs amis maximum) et le nombre moyen de meilleurs amis est de trois. À leur tour, les individus ont été choisis entre 0 et 8 fois en tant que meilleurs amis.

Figure 3. Amis à T1

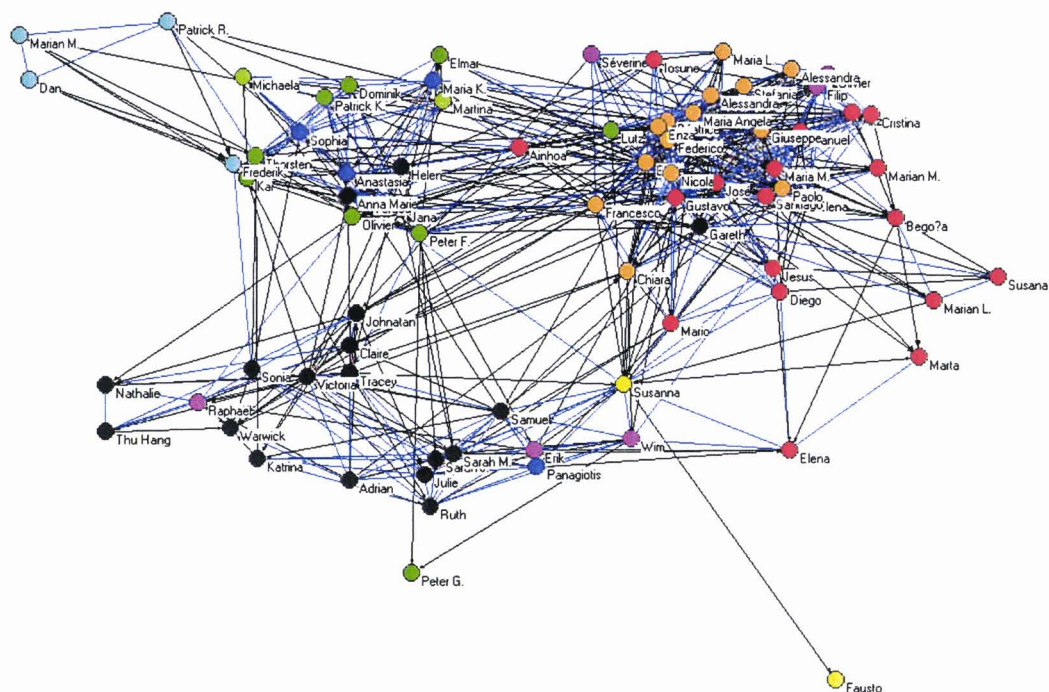


Figure 4. Meilleurs amis à T1

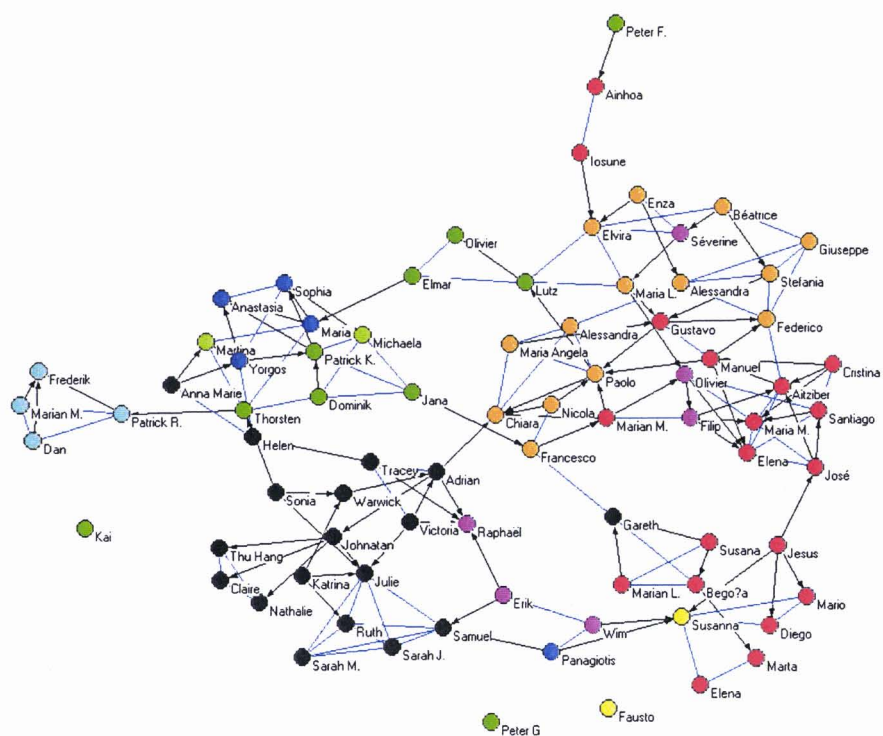
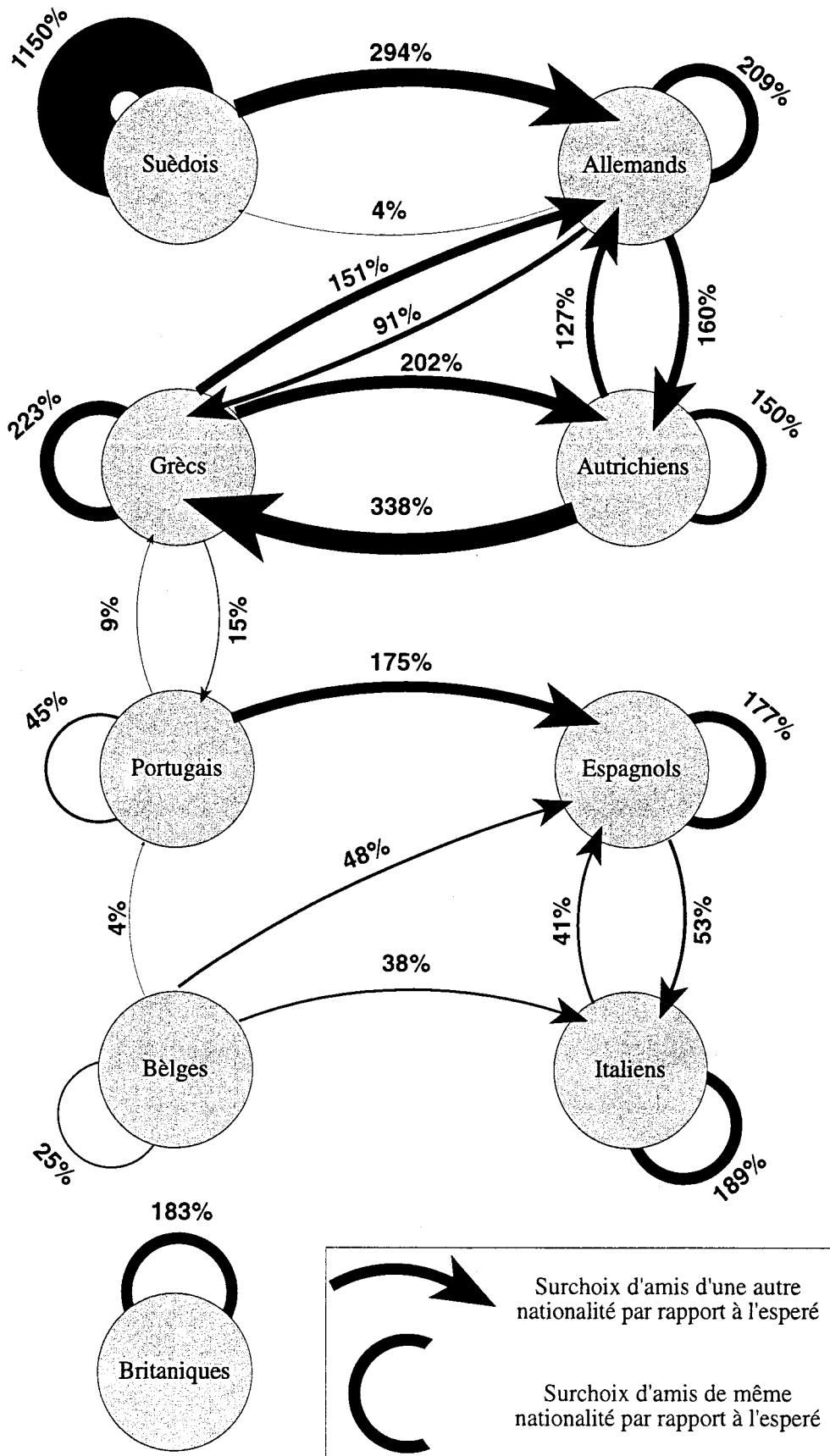


Figure 5. Déviation positive du choix des amis entre pays.

Déviation positive du choix des amis



Étant donné l'importance que nous accordons aux relations transnationales, car, d'après notre approche, ce sont elles qui peuvent être les vecteurs d'influence et provoquer des changements d'identifications, nous avons décidé d'étudier la structure sous-jacente des relations entre pays dans ce réseau. Pour ce faire, nous avons calculé la déviation entre les choix réels entre nationalités par rapport à une distribution théorique, tenant compte de la quantité de personnes de chaque pays présentes dans l'université en tant qu'Erasmus (voir l'annexe 4, section 3 pour les détails).

La figure 5 montre la structure internationale du réseau d'amitié. Toutes les nationalités ont montré une préférence pour elles mêmes, très impressionnante dans le cas des Suédois, relativement faible dans le cas des Portugais et des Belges.

De plus, il est possible d'observer une distinction entre trois blocs. Le premier contient des Suédois, des Allemands, des Autrichiens et des Grecs. Sans la présence des Grecs, nous aurions pu qualifier ce bloc de « germanique ». On peut observer dans ce groupe une clique de relations réciproques assez fortes entre nationalités allemande, autrichienne et grecque. Les Grecs occupent une position de pont avec une relation réciproque faible avec les Portugais du deuxième bloc.

Le deuxième bloc contient les Portugais, Espagnols, Italiens et Belges. On aurait pu qualifier ce groupe de « latin » s'il ne comportait pas les Belges qui sont Flamands. On observe une certaine relation réciproque entre Espagnols et Italiens. Les Portugais choisissent les Espagnols, mais ne sont choisis de la même manière. Enfin les Belges sur-choisissent légèrement les Espagnols, les Italiens et les Portugais.

Le troisième Bloc est constitué par les Britanniques tous seuls, qui semblent relativement isolés dans l'ensemble du réseau Erasmus.

Il convient d'insister sur le fait que ce schéma porte sur les relations internationales qui sont sur-représentées, c'est-à-dire, celles qui sont plus fréquentes que la

distribution aléatoire. Il existe des liens d'amitié entre quasiment tous les pairs de nationalités¹³⁵.

Si on examine dans quelle mesure les profils de choix des amis sont « Européens » c'est-à-dire, qu'ils dévient le moins du choix théorique dans lequel aucune préférence pour telle ou telle nationalité ne s'exprimerait, ce sont les Belges qui montrent le profil relationnel le plus Européen. Puis les Britanniques, qui sont relativement isolées, et dont l'isolement est reparti de façon homogène.

Ensuite les Portugais, Espagnols et Italiens ont un profil relationnel plus « Européen » que la moyenne. Enfin les Allemands, les Grecs, les Autrichiens et les Suédois (les membres du premier bloc) sont ceux qui s'écartent le plus, à cause de leurs relations préférentielles entre eux.

Les combinaisons particulières de nationalités qui apparaissent ici peuvent bien être liées au cas précis d'étude de la cohorte d'Etudiants Erasmus à l'USTL en 1995 et il vaudrait sans doute la peine de reproduire cette analyse dans d'autres cohortes et/ou universités¹³⁶. Cependant nous pouvons penser que les processus sous-jacents aux choix des amis peuvent suivre des tendances d'ordre général, dont cette analyse nous donne des pistes. Par exemple, la figure semble suggérer une certaine préférence (avec des exceptions) entre les pays ayant des traits culturels similaires. Dans quelle mesure est-ce le cas ? Ou y-a t'il d'autres facteurs non visibles dans cette analyse ? Et s'il existe une préférence entre pays ayant des traits semblables, comment expliquer alors la présence des Belges dans le groupe « latin » et des Grecs dans un groupe plutôt « germanique » ?

Certains grecs (pas tous) habitaient près de certains Allemands et Autrichiens ; est-ce alors les opportunités d'interaction liées au lieu d'habitation ? Ceci pourrait aussi expliquer l'isolement des Britanniques dont la majorité habitait loin du campus universitaire, où logeaient la plupart des autres. Enfin, quel est le rôle des langues,

¹³⁵ Les exceptions concernaient souvent les pairs de pays avec peu d'étudiants: Autrichien – Belge, Autrichien – Portugais, Autrichien – Suédois, Suédois – Belge, Suédois – Portugais.

¹³⁶ Sara Reist, de l'Université de Berne, dont j'ai eu l'occasion de superviser la recherche de maîtrise sous la tutelle de Frans Stokman, à l'occasion de son séjour à l'ICS de Groningen, compte répliquer cette analyse avec des étudiants Erasmus arrivant à l'Université de Berne en 2003-04.

peut la maîtrise des langues expliquer les choix des amis et le profil relationnel « Européen » des Belges (ils étaient ceux qui paraient le plus de langues et le mieux) ?...

À partir des théories sur l'émergence des relations d'amitié dont nous avons parlé dans l'introduction de ce chapitre, nous pouvons spécifier maintenant un certain nombre d'hypothèses :

Hypothèse 1. Effets structuraux.

Les effets structuraux concernent les facteurs liés à la dynamique propre des relations.

En commençant par le niveau dyadique, étant donné qu'il s'agit de relations d'amitié où l'on s'attend à des rapports égalitaires et mutuels, nous supposons que les individus choisiront des personnes qui les choisissent aussi à leur tour.

Hypothèse 1.1. La réciprocité explique le choix des amis dans le développement du réseau Erasmus entre T0 et T1.

Nous supposons que l'amitié est une relation transitive telle que les amis des amis deviennent des amis. Une tendance à la transitivité doit sans doute être à l'œuvre dans le développement de ce réseau. D'ailleurs nous avons constaté la fermeture du cercle Erasmus.

Hypothèse 1.2. La transitivité explique le choix des amis dans le développement du réseau Erasmus entre T0 et T1.

Inversement, nous avons aussi mentionné que certaines relations peuvent constituer des contraintes ou des freins pour le développement de nouvelles relations ou de certains types de relations. Nous supposons que le fait d'avoir déjà un partenaire, une relation affective et sexuelle qui demande un investissement émotionnel particulièrement important et de temps, peut limiter la création de nouvelles relations.

Hypothèse 1.3. Les individus ayant un partenaire affectif et sexuel sont moins actifs pour le développement de relations d'amitié entre T0 et T1.

Nous nous demandons si quand les étudiants se déplacent avec un groupe plus nombreux d'étudiants de la même université, ils sont plus contraints pour aller vers les autres étudiants du cercle Erasmus. Les relations et loyautés préexistantes pourraient limiter le temps disponible à consacrer à des nouvelles relations ainsi que rendre plus exigeant les filtres de compatibilités triadiques à passer (les ennemis de mes amis ne peuvent pas être mes amis). Ceci est suggéré dans le cas des Britanniques qui étant au départ dans un grand groupe, restent isolées du réseau Erasmus.

Hypothèse 1.4. Les individus arrivant avec un groupe d'étudiants plus grand de leur université sont plus contraints pour le développement de relations d'amitié entre T0 et T1.

Hypothèse 2. Opportunités de rencontre.

Nous avons mentionné l'importance des opportunités de rencontre pour le développement des liens d'amitié : on ne peut pas devenir ami de quelqu'un qu'on n'a jamais rencontré. De plus, le fait de pouvoir le rencontrer plus souvent rend le processus d'établissement du lien plus facile. Nous retenons deux contextes offrant des opportunités de rencontre où les étudiants ont pu devenir amis : les lieux de résidence et les études poursuivies. Pour les lieux de résidence, on peut s'attendre à un effet d'autant plus fort que les étudiants sont séparés de leurs familles, et donc les petits groupes de partage et gestion de la vie quotidienne qu'ils pourraient établir dans leurs lieux d'habitation pourraient représenter une substitution.

Hypothèse 2.1. Les individus habitant dans les mêmes lieux ont plus tendance à devenir amis entre eux entre T0 et T1.

Les étudiants passent une bonne partie de leur temps à prendre des cours et à accomplir les tâches qu'implique le rôle d'étudiant. De plus, le fait de poursuivre les mêmes études ajoute une dimension de similarité. Ces facteurs peuvent faciliter la formation de relations amicales. Cependant les étudiants Erasmus sont souvent repartis de façon très éclatée sur les différentes années car ils doivent satisfaire les exigences de leur université d'origine, et non de l'université d'accueil, ce qui fait que des étudiants à priori dans la même année, peuvent quasiment ne pas se croiser. Des lors l'effet des études peut exister mais de façon incertaine.

Hypothèse 2.2. Les individus suivant les mêmes études ont tendance à devenir amis entre eux entre T0 et T1.

Hypothèse 3. Coûts et bénéfices des investissements.

Une perspective considérant les acteurs en tant qu'acteurs rationnels, prendrait des hypothèses sur les rapports entre les coûts et les bénéfices des investissements dans les relations. D'après cette approche les acteurs préfèrent les coûts plus bas (par rapport aux bénéfices). Un des coûts importants, qui a sans doute déjà joué vis-à-vis des étudiants locaux, est la maîtrise des langues. Nous pensons donc que les individus peuvent préférer avoir des amis qui parlent leur langue ou dont ils connaissent la langue.

Hypothèse 3.1. Les individus parlant les mêmes langues ont tendance à devenir amis entre eux entre T0 et T1, surtout s'il s'agit de langues relativement rares (autres que l'anglais).

Par ailleurs, des individus calculateurs prendraient compte des questions liées aux investissements et apprentissages relationnels effectués dans le passé¹³⁷ que l'on ne veut pas perdre donc qui invitent à poursuivre les relations (Rusbult 1983, Sprecher 1988, Rusbult et Buunk 1993). Quelques étudiants Erasmus ont quelques relations qui ont déjà un peu d'histoire avant leur arrivée sur Lille : un certain nombre d'entre eux se connaissaient et quelques peux étaient déjà amis. Nous supposons que ces relations vont plutôt être développées davantage et maintenues.

Hypothèse 3.2. Les connaissances deviennent amis et les amis sont maintenus entre T0 et T1.

Ils peuvent aussi considérer les investissements avec une anticipation du futur¹³⁸ : les relations sur lesquelles on peut anticiper qu'elles pourraient durer seront celles sur lesquelles les acteurs seront prêts à investir. Dans le cas des Erasmus, des individus calculateurs pourraient trouver plus intéressant d'investir dans des relations d'amitié avec d'autres Erasmus qui vont rester dans l'université d'accueil au moins aussi

¹³⁷ Dans la littérature en anglais on appelle ceci souvent « l'ombre du passé » (*shadow of the past*).

¹³⁸ Dans la littérature en anglais on appelle ceci souvent « l'ombre du futur » (*shadow of the future*).

longtemps qu'eux, ceci permet de profiter de la présence des amis tout le long du séjour Erasmus, plutôt que devoir les voir partir plus tôt et devoir recommencer à chercher des amis. Aussi, d'après cette logique, les personnes qui procèdent de leurs universités d'origine seront à proximité même au retour, donc elles peuvent être considérées plus intéressantes, car le lien peu être facilement maintenu.

Hypothèse 3.3. Les individus ont tendance à choisir des amis qui restent sur le site au moins aussi longtemps qu'eux.

Hypothèse 3.4. Les individus ont tendance à choisir des amis venant des mêmes universités qu'eux.

Hypothèse 4. Aspects normatifs et culturels.

Similarité individuelle.

Les études à propos du choix des amis, y compris sur des échantillons étudiants, pointent souvent l'importance de la similarité, et en particulier des caractéristiques sociales visibles telles que l'âge et le sexe (Zeggelink et al. 1999) Dans notre échantillon, l'âge n'est pas une distinction pertinente, car les étudiants en ont pratiquement le même, par contre la nationalité (la figure 5 suggère déjà son importance) est une similarité très visible et importante en tant que structurante de la socialisation et le système normatif de référence des étudiants.

Hypothèse 4.1. La similarité de sexe et de nationalité jouent dans le choix des amis.

Similarité internationale ou aires culturels.

Au delà des similarités intra-nationales, il y a aussi des similarités inter-nationales. Par exemple on peut considérer que les différentes traditions religieuses en Europe conduisent à des systèmes normatifs qui se ressemblent ou qui diffèrent plus les uns des autres, donc on peut s'attendre à ce que les individus préfèrent, au moins dans un premier temps, des amis ayant des systèmes normatifs qui ressemblent. La famille linguistique peut aussi jouer sur la capacité à se comprendre plus facilement les uns les autres. Finalement, on peut penser qu'un certain nombre d'aspects du mode de vie, notamment les horaires et les modèles de sociabilité, sont relativement différents dans les pays du Nord de l'Europe (Allemagne, Autriche, Belgique, Grande Bretagne, Suède) et du Sud de l'Europe (Espagne, Grèce, Italie, Portugal). On peut

s'attendre à ce que les individus préfèrent des amis de leur zone géographique à cause des similarités.

Hypothèse 4.2. La similarité entre nationalités par tradition religieuse, famille linguistique ou distinction géographique Nord/Sud jouent dans le choix des amis.

Modèles de sociabilité.

Nous savons par la littérature qu'il existe des différences culturelles sur ce qu'on entend par ami et sur la sociabilité. Tant la littérature (Fischer 1982b) que la figure 5 suggèrent que les Britanniques sont moins sociables que les autres nationalités

Hypothèse 4.3. Les Britanniques ont moins d'amis.

Par ailleurs, nous pensons que les pays du sud développent souvent des sociabilité de groupe où l'on appelle plus facilement ami des personnes qu'on voit souvent et souvent ensemble.

Hypothèse 4.3. Les individus des pays du sud ont plus d'amis.

Reciprocité des relations similaires.

Finalement nous voulons examiner dans quelle mesure les étudiants qui ont des liens de préférence avec des personnes de même nationalité et de préférence dans les groupes de nationalités que nous avons constatés, préfèrent véritablement ces relations, ou s'il s'agit d'une préférence apparente. Nous allons examiner cela en regardant si les relations avec des personnes de même nationalité et même groupe de nationalités sont plus souvent réciproques ou si ce sont les relations plus rares, avec des personnes de nationalité différente et de groupe différent, qui sont préférées. Une théorie sur l'importance de la similarité dans l'établissement des relations d'amitié plaiderait pour la préférence des relations similaires.

Hypothèse 4.4. Les relations avec des personnes similaires sont plus réciproques que celles avec des personnes de différente nationalité.

Les analyses réalisées avec Siena permettent de distinguer les différents effets impliqués dans le développement du réseau.

2.1.3. L'émergence d'un réseau d'amitié.

Nous avons réalisé des analyses sur la transition du réseau de connaissances à T0 (fig 1) vers le réseau *d'amis* à T1 (fig 3) ainsi que sur la transition du réseau de connaissances à T0 vers le réseau de *meilleurs amis* à T1 (fig 4)¹³⁹. Les grands traits des résultats de ces deux transitions ressemblent assez. Pour ne pas alourdir la présentation, nous ferons référence aux résultats complets concernant la transition du réseau de connaissances à T0 vers le réseau *d'amis* à T1 et en note de bas de page les aspects les plus intéressants du développement du réseau de *meilleurs amis*¹⁴⁰.

Le tableau qui suit montre ce qui est arrivé avec les liens entre T0 et T1.

Tableau 8. Transformation des relations de T0 à T1.

Transformation	0->0	0->1	1->0	1->1
Nombre de liens	5383	810	3	124

De toutes les relations possibles parmi les 80 individus, 5383 n'ont jamais existé; 810 nouvelles relations ont été créées entre T0 et T1, 124 relations de connaissance sont devenues des relations d'amitié et 3 pas.

Nous pouvons quantifier le changement entre les réseaux de connaissances à T0 et le réseau d'amis à T1 à l'aide de l'indice de Jaccard (Jaccard 1900, van de Bunt 1999). D'après celui-ci, la quantité de changement est exprimée ainsi : $J = 1 - n_{11} / (n_{11} + n_{01} + n_{10})$. $0 < J < 1$. Où n_{11} exprime le nombre de relations qui existaient à T0 et existent à T1 ; n_{01} exprime le nombre de relations qui n'existaient pas à T0 et existent à T1 et n_{10} exprime le nombre de relations qui existaient à T0 et n'existent plus à T1. L'indice de Jaccard ici est $J = 0.87$, ce qui exprime un énorme changement entre T0 et T1. Voyons maintenant quels ont été les facteurs responsables de ce changement.

¹³⁹ Pour une description détaillée des analyses et résultats de l'émergence du réseau de meilleurs amis, voir de Federico (2002b).

¹⁴⁰ Le tableau présentant les résultats des analyses de la transition entre les connaissances à T0 et les meilleurs amis à T1 peut être trouvé dans l'annexe 4 section 4.

Tableau 9. Facteurs de création des relations d'amitié.

Effet	Type	Paramètre	Écart type	t	Facteur expliqué
Vitesse de changement	Interne	11,18	0,24	47	
Densité	Interne	-1,40	0,54	-3	
Réciprocité	Réseau	2,54	0,36	7	
Transitivité	Réseau	0,75	0,17	4	Mêmes études
Lieu de résidence	Opportunité	0,71	0,10	7	
Nationalité	Similarité individuelle	0,30	0,11	3	Distance 2, Langues, Langues minoritaires
Similarité des Suédois	Culture	19,23	1,80	11	
Activité des Britanniques	Culture	-20,61	3,75	-5	Similarité des autres pays
3 groupes x réciprocity	Valeur des liens rares	-1,31	0,28	-5	Nationalité X réciprocity
3 groupes	Empirique	0,52	0,19	3	Similarité religieuse

La présentation des résultats inclut seulement les résultats significatifs car le modèle Siena représente une procédure tellement lourde que l'on procède par étapes et avec parcimonie dans la construction du modèle. On inclut seulement 2-3 effets à chaque fois et l'on élimine ceux qui ne sont pas significatifs d'une fois sur l'autre. J'indique à droite du tableau (« facteurs expliqués ») les variables qui ont été significatives à un moment donné mais qui ont été rendues non significatives au moment d'en inclure d'autres.

La vitesse de changement et la densité sont des effets internes au modèle. Il faut toujours les inclure quand on se sert du modèle Siena et ils sont plutôt des effets de control. Le changement entre les deux observations du réseau est significatif et la densité, ce qui est assez courant, est négative, ce qui veut dire que le réseau n'a pas tendance à devenir très dense (même si la densité a augmenté assez).

Les facteurs significatifs pour l'établissement des relations d'amitié dans ce réseau sont les suivants.

Effets structuraux

Nous constatons la grande significativité de la réciprocité ($t=7$)¹⁴¹, à laquelle on s'attend dans des relations personnelles affectives telles que celles d'amitié, pour le développement du réseau¹⁴². La transitivité, ou la tendance des amis de mes amis à devenir mes amis est aussi significative ($t=4$)¹⁴³.

Par contre nous trouvons que les hypothèses concernant les contraintes imposées par le fait d'avoir un partenaire où d'être arrivé dans un groupe plus large d'étudiants Erasmus ne semblent pas vérifiées par l'enquête. Par contre le fait d'avoir un partenaire inhibe le fait d'être choisi comme meilleur ami : peut être étaient ils perçus comme moins disponibles - mais ils étaient aussi actifs que les autres.

Opportunités de rencontre.

Parmi les deux variables influençant les opportunités, seul le lieu de résidence joue un rôle ($t=7$)¹⁴⁴. Beaucoup des relations d'amitié semblent se développer de façon liée aux rythmes de vie quotidiens dans des « cellules de vie » avec d'autres étudiants Erasmus¹⁴⁵. Cette auto sélection d'autres Erasmus dans les résidences avait lieu alors qu'ils étaient minoritaires dans toutes les résidences de l'université.

Par contre, la similitude des études suivies n'est finalement pas structurante de l'interaction et le développement des relations d'amitié.

¹⁴¹ Les résultats de Siena doivent être lus comme des t-test : on divise le paramètre par l'écart type et si le résultat t est 2 fois plus grand que celui-là, on considère que l'effet étudié est significatif. Plus précisément si $t=1,65$, $p<0,10$; si $t=1,96$, $p<0,05$; si $t=2,53$, $p=0,01$ et si $t=3,29$, $p<0,00$. Dans ce cas la valeur de $t=7$ indique un effet très significatif du lieu d'habitation sur le choix des amis.

¹⁴² Dans le cas des meilleurs amis, ce qui n'est pas surprenant, la réciprocité était encore bien plus significative et jouait un rôle plus important ($t=11$).

¹⁴³ Ceci est d'autant plus vrai pour les meilleurs amis ($t=9$) dont la sélection est d'autant plus fine.

¹⁴⁴ Le choix des meilleurs amis est moins lié aux limitations circonstancielles et, bien que les résidences jouent toujours un rôle, le résultat est moins significatif (4).

¹⁴⁵ Cette expérience était souvent valorisée dans les commentaires des étudiants. Par exemple, une étudiante grecque me disait : « J'ai partagé le petit-déjeuner avec « x » et « y » en pyjama et sans être encore coiffés, nous avons mangé du chocolat ensemble pour nous consoler de nos peines d'amour, nous nous sommes disputés pour voir qui devait faire la vaisselle ou les courses... comment pourrais je les considérer étrangers ??, ils sont comme mes frères !!! »

Coûts et bénéfices des investissements

Les effets des coûts et bénéfices des investissements que nous avons conçu, ne semblent pas fonctionner dans l'ensemble. Seulement les investissements relationnels passés ont de l'importance dans le développement de ce réseau. Nous constatons que tel que nous nous y attendions, les connaissances deviennent amis et les amis le restent (ceci est constaté avec le dénombrement des changements des liens, non pas dans le modèle).

Quant à l'anticipation du futur, elle ne semble pas avoir d'importance. La durée du séjour n'affecte pas le choix des amis à l'intérieur du cercle Erasmus : ceux-ci ne s'investissent pas plus avec les autres Erasmus s'ils vont rester au moins aussi longtemps qu'eux¹⁴⁶. Puis ils ne cherchent pas non plus à nouer des relations avec des personnes de la même université qu'eux avec qui la relation pourrait être maintenue facilement après le retour. Nous verrons plus tard ce qu'il en est pour le maintien effectif des relations un an après le retour.

Les coûts de communication non plus : la plus grande maîtrise des langues des alter (ainsi que la plus grande maîtrise des alter de la langue d'ego), même quand il s'agit de langues minoritaires telles que le grec ou le néerlandais, ne semble pas non plus avoir la moindre importance. Avec une base suffisante pour se comprendre, les étudiants semblent choisir leurs amis en fonction d'autres critères et être prêts à faire l'effort de communiquer avec eux.

Aspects normatifs et culturels.

Similarité individuelle.

Nous avons étudié deux variables, le sexe et la nationalité. Nous avons eu dans un premier temps une surprise avec le manque d'incidence du genre dans le choix des amis. Les recherches qui étudient l'amitié et le genre trouvent souvent des préférences pour des amis de même sexe (Derlaga et Winstead 1986, Bidart 1993,

¹⁴⁶ De façon surprenante, dans le cas des meilleurs amis c'étaient plutôt les individus qui restaient moins longtemps qui étaient plus actifs et choisissaient un nombre plus élevé de meilleurs amis. L'investissement ici semble le contraire : étant donné que d'avoir des amis est très chouette, il faut profiter d'une période si brève pour établir d'autant plus de bons contacts.

Requena 1994), y compris les études relatives à des étudiants universitaires d'âges semblables aux étudiants examinés ici (des étudiants Néerlandais et Japonais dans van de Bunt 1999, Zeggelink et al. 1997, 1999 ; Hiramatsu 1999, van Duijn et al. 2002). L'hypothèse que nous avançons ici pour expliquer ceci est celle du manque de control par le réseau personnel des étudiants Erasmus sur les relations de genre. Dans le propre pays, y compris quand un étudiant doit déménager (comme dans le cas des Néerlandais voir van de Bunt 1999, Zeggelink et al 1997, 1999, van Duijn 2002) il est plus probable que de façon consciente ou inconsciente l'étudiant ait l'impression d'être surveillé à propos de ses choix d'amitiés par ses parents, frères et sœurs, amis et petit copain ou copine. Dans le cas des étudiants Erasmus le control normatif n'est pas effectif car les relations qui pourraient contrôler de façon pratique sont éloignées. De plus, les systèmes de références, les systèmes normatifs sont différents et on accepte qu'un étranger agisse autrement. Une donnée curieuse qui va aussi dans ce même sens : les étudiants qui avaient un petit copain ou petite copine dans leur pays d'origine étaient ceux qui avaient *plus tendance* à avoir *aussi* un petit copain ou petite copine pendant leur séjour à Lille. Même si nous décrivons dans ce travail d'innocentes relations d'amitié, le mécanisme de contrôle social peut bien être le même. Pour une illustration bien rigolote de ce phénomène et, en général de la sociabilité Erasmus, il est conseillé d'aller voir le film *L'auberge Espagnol* de Cédric Klapisch (France 2002).

On peut dire que d'une certaine façon l'expérience Erasmus a, tel que le postulent bien les essais de Simmel (1908) et Schutz (1944) à propos de la figure sociologique de l'étranger, un côté libérateur d'un certain nombre de contrôles sociaux imposés par les réseaux sociaux habituels. D'autres analyses supportent cette idée d'expérience libératrice. Une autre illustration est que pendant la période Erasmus les réseaux personnels des femmes et des hommes se ressemblent beaucoup plus que les réseaux personnels qui précèdent à cette expérience d'échange. Par exemple, la taille et la quantité d'interaction avec les amis deviennent, en moyenne, équivalents pour les hommes et les femmes, alors que dans le pays d'origine les femmes avaient tendance à avoir des réseaux personnels significativement plus petits que les hommes et moins d'activité globale d'interaction avec leurs amis que ceux-ci.

La préférence pour les amis de même nationalité s'est montrée, tel que nous l'avions attendu, significative ($t=3$). En plus, la préférence par la même nationalité a absorbé l'effet de la maîtrise des langues.

Aires culturelles.

La similarité entre pays n'a pas semblé finalement très importante dans le développement du réseau d'amitié. Des trois critères que nous avons examinés, seulement la similarité de tradition religieuse (protestants, catholiques, orthodoxes) est tout juste significative ($t=1,96$), mais a été absorbée par d'autres variables au cours de la construction du modèle. La similarité de famille linguistique (germanique, latine et grec) n'a pas été significative, de manière cohérente avec le rôle relativement peu important des langues. Les similarités qu'on aurait pu assigner aux pays du nord de l'Europe (Grande-Bretagne, Belgique, Allemagne, Autriche, Suède) vis-à-vis des pays du sud de l'Europe (Portugal, Espagne, Italie, Grèce) n'ont pas été significatives non plus.

Même si ceci invalide nos hypothèses sur ces facteurs, d'une certaine façon ces résultats donnent par ailleurs des espoirs sur l'émergence de relations transnationales. Ils impliquent que, dans un contexte propice, les différences culturelles ou les différences linguistiques (s'il y a une base minimale de communication), ne sont pas une barrière pour l'établissement de relations de confiance mutuelle, de solidarité, d'entente, d'amitié. Les similarités de toutes sortes qu'implique le partage d'une même socialisation dans le cadre des Etats-nation sont pertinentes pour le choix des amis, mais les ressemblances culturelles et linguistiques au-delà n'ont pas d'importance.

Une fois qu'on constate que l'établissement de relations d'amitié est possible parmi des personnes présentant des traits culturels différents, les portes sont ouvertes pour les effets plus profonds de l'amitié : les processus de réduction de stéréotypes et préjugés, la décatégorisation et la re-catégorisation dans des nouvelles catégories d'appartenance (Pettigrew et Meertens 1995, Brewer et Gaertner 2001, de Federico 2002 b) ayant des incidences sur les systèmes d'identification.

Modèle de sociabilité

Nous avons examiné s'il existait des modèles de sociabilité particuliers entre les différents pays, tels qu'une plus grande préférence pour des individus de la même nationalité, une plus grande activité ou une plus grande popularité. Mis à part la très grande préférence des Suédois par eux-mêmes ($t=11$)¹⁴⁷, qui est constatée à nouveau à l'intérieur du cercle Erasmus de l'USTL, nous avons trouvé un autre effet très significatif ($t=-5$) : le manque d'activité des Britanniques, qui citent beaucoup moins d'amis que toutes les autres nationalités. Donc leur isolement dans le cercle d'Erasmus n'est pas particulièrement dû au fait qu'ils ont peu de relations avec les autres nationalités (d'ailleurs leur auto-sélection n'était pas particulièrement élevée) mais *ils ont peu de relations d'amitié tout court*. Ceci est le cas même quand on contrôle par le nombre d'amis initial (les Britanniques en avaient en général beaucoup plus que les autres) et par le lieu d'habitation (beaucoup de Britanniques habitaient en ville, alors que la majorité des membres des autres nationalités habitaient sur le campus). J'ose penser que ceci n'est pas seulement lié à un effet d'usage plus sélectif du label « ami » de la part des Britanniques, mais reflète véritablement une différence de comportements effectifs. Ayant fait de l'observation participante de ce réseau d'amitié pendant neuf mois mon impression était que les étudiants Britanniques avaient des relations amicales avec un nombre bien plus réduit de personnes et étaient moins sociables en général que les autres (p.e. participaient moins souvent à des activités collectives avec un grand nombre d'autres Erasmus).

Pour les simples « amis », il n'y a pas eu d'effets de popularité particulière par aucune nationalité ou groupe nationalités, mais pour les « meilleurs amis », les individus des pays du sud : Portugal, Espagne, Grèce et Italie étaient les préférés ($t=2$). C'est ainsi lorsqu'on a contrôlé par la préférence pour la même nationalité, c'est-à-dire que *les individus du sud étaient préférés en tant que meilleurs amis par eux-mêmes, mais aussi par les autres nationalités*. Peut être les modèles de sociabilité typiques dans ces pays les font percevoir comme plus sympathiques, accueillants et sociables par les autres et cela facilite le développement des relations d'amitié jusqu'à des niveaux plus profonds.

¹⁴⁷ Cette auto-préférence apparaît aussi pour les meilleurs amis ($t=4$).

Par contre les Britanniques, en persévérant avec leur isolement, étaient très significativement ($t=-6$) moins choisis en tant que meilleurs amis.

Réciprocité des relations transnationales.

Nous trouvons une préférence pour les relations d'amitié transnationales, moins fréquentes, avec des personnes de nationalité différente: même si les acteurs, en général, nouent plus facilement des relations d'amitié avec des personnes de leur nationalité ou à l'intérieur des groupes de nationalités, quand des relations transnationales ou trans-groupes existent, celles-ci sont significativement plus réciproques, donc plus fortes, que les relations à l'intérieur de la même nationalité¹⁴⁸ ou groupe ($t=-5$). Cette plus grande réciprocité dans des relations transnationales est présente aussi quand il s'agit des meilleurs amis ($t=-3$).

Le résultat sur la plus grande réciprocité des relations transnationales relativise l'importance de la similarité nationale. Il semble qu'il est plus facile de rentrer en rapport avec des personnes de la même nationalité, cependant, une fois que des relations d'amitié avec quelqu'un d'un autre pays (ou d'un autre groupe de pays) sont nouées, celles-ci sont préférées et plus fortes en termes dyadiques. Dans un autre type de relation personnelle, de nature différente mais clairement intenses, nous avons aussi trouvé que les couples amoureux avaient tendance à se produire bien plus fréquemment entre personnes de nationalité différentes qu'entre personnes originaires des mêmes pays.

Les relations réciproques indiquent en général une plus grande intimité et une intensité plus grande de la relation, une plus grande durée du lien. Nous avons donc ici une première piste sur le fait *qu'il est bien probable que ce soit les relations entre personnes de nationalité différente qui durent après le séjour Erasmus.*

2.2. La durée des relations d'amitié transnationales.

La mesure suivante (T2) a eu lieu 16 mois plus tard, soit un an après le retour de ceux qui restaient plus longtemps à l'étranger.

¹⁴⁸ L'effet de la plus grande réciprocité des relations amicales trans-nationales est absorbée par l'effet de la plus grande réciprocité des relations amicales trans-groupe, cependant celle-ci était aussi très significative ($t=-7$).

Entre T1 et T2, les étudiants qui séjournèrent à Lille au-delà de 3 mois ont eu l'occasion de continuer à entretenir et renforcer leurs relations d'amitié, voire en créer des nouvelles, sur place pendant quelque temps (3-4 mois pour ceux dont le séjour était de 6 mois, 5 mois pour ceux dont le séjour était de 9 mois).

Après cette période, les conditions ont changé de façon importante, car sauf quelques exceptions, les étudiants sont retournés dans leur pays d'origine. Dans la plupart des cas, ils ont été séparés géographiquement. Cette séparation géographique avait duré au moins un an pour nos répondants au moment de T2. La littérature à propos de l'amitié souvent décrit que les moments de séparation géographique entre les amis provoquent, si pas la dissolution des liens, en tout cas la sélection des liens qu'il convient faire l'effort de maintenir au-delà de la distance (Fischer 1982a, Adams 1998). Notre mesure un an après le départ des derniers Erasmus de Lille nous permet d'avoir des indications sur les types de relations survivent un an après le séjour Erasmus et ont des chances de durer plus longtemps encore.

Il faudra prendre les résultats avec prudence car notre échantillon à T2 (N=30¹⁴⁹) est bien plus petit que celui de T1 (N=80). Aussi, dans l'échantillon de T2 il y a une auto-sélection des individus les plus sociables : alors que la moyenne de relations amicales (Erasmus et non Erasmus) citées à T1 par l'ensemble d'individus était de 19, ces individus qui ont répondu à T2 citaient une moyenne de 25 relations à T1. Par contre, ils n'avaient pas des proportions significativement différentes d'amis Erasmus ou locaux à T1 (toujours environ 80% de leurs amis étaient Erasmus). Et par ailleurs leurs caractéristiques individuelles (âge, sexe, nationalité) sont semblables avec une exception : les Italiens sont un peu sur-représentés à T2.

De nouveau nous constatons que la majorité des relations d'amitié citées un an plus tard par les répondants est constituée par d'autres étudiants Erasmus, bien que cette tendance se soit bien réduite : 55 % des amis mentionnés à T2 sont d'autres étudiants Erasmus. Des analyses que nous avons faites auparavant signalent que celle-ci est due plutôt à la création de plus de relations avec les étudiants locaux pendant la

¹⁴⁹ Nous avons obtenu des réponses de 30 individus, mais 6 n'avaient pas répondu à T1, donc nous n'avons pas pu les incorporer aux analyses qui suivront, qui comptent la participation de 24 individus.

deuxième partie de leur séjour à Lille qu'à une plus fréquente rupture des relations parmi étudiants Erasmus (de Federico 1997).

Ces individus ont cité 26 relations d'amitié à T2. Quand on compare les relations (Erasmus et non Erasmus) cités entre T1 et T2, on constate que 2/3 des relations qui avaient été citées à T1 sont citées aussi à T2, donc un tiers du réseau de relations d'amitié a changé sans que la taille du réseau diminue pour autant.

Ces différences entre les personnes citées à ces deux moments ne sont pas surprenantes. Elles sont bien décrites par la littérature, qui s'est intéressée par identifier les causes distinctes qui les provoquent (voir Leik et Chalkey 1997 ; Morgan et al. 1997). La littérature en identifie trois :

Une première explication possible des différences est le *manque de fiabilité* des données recueillies (Leik et Chalkey 1997) liées spécifiquement aux conséquences des techniques de recherche qui amènent à des erreurs aléatoires dans les données¹⁵⁰.

Une autre cause possible de cette différence est le véritable *changement des liens*. Il existe effectivement un renouvellement des liens composant les réseaux des individus. Le changement implique un changement définitif entre la présence ou l'absence d'un lien (et vice versa). Autrement dit, qu'un lien qui était présent dans le réseau de façon habituelle ne l'est plus ou le contraire.

Une troisième possibilité est *l'instabilité des liens*. À la différence du changement, Morgan (et al 1997) définit l'instabilité des liens comme l'incertitude sur qui sera nommé comme membre d'un réseau à un moment quelconque. L'instabilité signifie que des liens mentionnés à un moment donné peuvent ne pas l'être à un autre et l'être à un troisième moment. Dans leur recherche, ces chercheurs ont trouvé que sur une année, avec des mesures tous les deux mois, les réseaux décrits par leur échantillon (N=376) ne souffrent pas un grand changement de liens, mais ils ont une instabilité très grande. Certains liens sont toujours actifs, alors que d'autres changent de

¹⁵⁰ L'augmentation du nombre de relations citées à T2 peut bien être due à une véritable augmentation des relations d'amitié créées pendant les mois additionnels de présence sur Lille, mais aussi à des différences dans la procédure de recueil de données. Le questionnaire de T2 était un questionnaire postal alors que celui de T1 était un questionnaire où l'enquêteur était présent. Il est bien possible qu'ils aient pris plus de temps pour le remplir et qu'ils soient revenus sur les noms cités pour ne pas oublier des amis, ce qui n'était pas possible à T1.

l'activité à l'état de latence pour réapparaître plus tard. Dans leur recherche ce sont les liens d'amitié qui semblent être plus instables (alterner entre les états de latence et d'activité)¹⁵¹.

A partir de cette définition, nous concevons encore un autre type de latence, qui nous intéresse particulièrement pour les relations d'amitié, que nous appellerons « latence d'interaction ». Par latence d'interaction, nous entendons le fait qu'un lien soit mentionné et reconnu par un individu sans qu'il y ait pour autant d'interaction ou de contenu actualisé récent. En ce qui concerne notre terrain, il est possible que les étudiants Erasmus, une fois retournés dans leur pays, citent des personnes en tant qu'amis sans qu'il ait eu pour autant une reprise de contact, une actualisation de la relation avec cette personne. Méthodologiquement, nous allons faire une distinction entre les relations citées par les étudiants Erasmus (qui comprennent les relations actives et latentes) et les relations effectivement contactées, actualisées par l'interaction au long de l'année qui suit l'expérience Erasmus.

Le fait que les relations soient actives en interaction plutôt que latentes ne nous indique pas forcément une plus grande espérance de vie. Celle-ci dépend aussi du modèle sous lequel la relation a émergé. Si la relation d'amitié est issue de ce que Ferrand (1988, 1993) appelle un modèle « d'amitié initiatique » ou « amitié-age » (nous en avons parlé dans le chapitre 3), alors le manque d'interaction ne met pas en cause la durée effective de la relation : celle-ci est à vie et peut être mobilisé des dizaines d'années plus tard sans qu'il ait eu de contact entre deux. Par contre, si la relation est bâtie sous un modèle « interactionniste » (Ferrand 1988), où la relation est construite par étapes, avec des essais et des erreurs et avec un processus d'établissement progressif de la relation d'amitié, le manque d'interaction laisse penser que les relations auront tendance à disparaître. Nous n'avons pas la possibilité d'identifier *a priori* à partir de nos données le type de modèle sous lequel chacune des relations a été bâtie. Nous pensons que les deux peuvent être présentes parmi les relations tissées par les étudiants Erasmus.

¹⁵¹ Ils pointent aussi qu'il ne faut pas confondre des liens instables, qui changent d'activité à latence, avec des liens non-intenses. Ces liens ont été mentionnés comme des relations ayant un effet important sur la vie des individus. Leur alternance signifie qu'ils sont activés sporadiquement, mais ils sont des liens tout de même importants.

Examinons maintenant qu'est-ce qui se passe empiriquement, quelles sont les caractéristiques des liens mentionnés à T2 et de celles qui ont été effectivement contactés pendant la période qui a suivi le départ de l'université d'accueil.

Bien que la proportion de relations entre étudiants Erasmus se soit réduite entre T1 et T2 à 55 %, nous allons toujours examiner la dynamique des relations à dans l'ensemble des étudiants Erasmus, ceci nous permet de profiter des informations structurales dont nous disposons à T1 et T0¹⁵².

Sur ce point, il convient de considérer à nouveau les facteurs qui sont à l'œuvre dans la sélection des relations qui durent tenant particulièrement compte de la séparation géographique qui a eu lieu entre temps. Ils peuvent être de même nature que ceux qui sont intervenus dans la création des relations, cependant la façon dont ils sont mis en oeuvre peut différer.

Hypothèse 1. Effets structuraux.

Parmi les effets structuraux que nous avons cité pour la création de relations nous considérons qu'il vaut la peine d'en examiner deux.

La réciprocité est centrale dans les relations d'amitié, à n'importe quel stade on peut penser que la réciprocité (même si elle peut ne pas être strictement parfaite) joue un rôle important dans le maintien des relations d'amitié.

Hypothèse 1.1. La réciprocité explique le maintien et création de relations entre T1 et T2. Ceci concerne tant les amis cités que les amis contactés.

La transitivité, ou la clôture des réseaux a tendance à se produire pour deux raisons : quand on rencontre plusieurs amis en même temps, on épargne du temps et il est possible que les amis d'un même individu se ressemblent suffisamment pour devenir amis eux-mêmes (Granovetter 1973). Par ailleurs, les réseaux denses ou clos sont très utiles pour certaines formes de contrôle social. Cependant avec des centaines de kilomètres entre les différents amis, il paraît peu vraisemblable que les effets de clôture du réseau continuent à jouer un rôle très important.

¹⁵² Par contre il y a une mise en garde évidente à faire du la grande quantité de valeurs manquants à cause du bien plus faible taux de réponse T2.

Hypothèse 1.2. La transitivité ne joue pas de rôle pour le maintien et création de relations entre T1 et T2 ou celui-ci est bien moins important que pour la création de relations entre T0 et T1. Ceci concerne tant les amis cités que les amis contactés.

Hypothèse 2. Coûts et bénéfices des investissements relationnels.

Les rapports entre coûts et bénéfices des investissements fonctionnent sans doute de façon différente concernant les relations qui sont maintenues par rapport au moment de leur création. À ce moment là, la question de l'investissement se posait en termes d'anticipation à propos du futur (*shadow of the future*) de la relation, l'idée étant que les individus choisiraient les relations qui seraient les plus faciles à maintenir (et nous avons vu que ce facteur n'a pas vraiment joué dans notre étude). A un stade ultérieur, la question de pose plus de préserver les investissements des ressources effectués dans le passé (*shadow of the past*) de la relation : les relations ont déjà une histoire et les partenaires s'y ont investi affectivement et y ont impliqué des ressources (dont du temps), si les relations sont rompues l'investissement est perdu, donc on peut s'attendre à ce que les relations où les investissements ont été plus importants aient tendance à être maintenues encore à T2. Nous pensons donc que les relations avec les meilleurs amis, ou les investissements affectifs sont plus importants auront tendance à durer. Aussi les relations de plus longue durée avec une plus longue histoire, celles existantes déjà à T0 seront aussi maintenues

Hypothèse 2.1. Les meilleurs amis sont maintenus à T2. Ceci concerne tant les amis cités que les amis contactés.

Hypothèse 2.2. Les relations d'amitié plus longues, existant déjà à T0 sont maintenues à T2. Ceci concerne tant les amis cités que les amis contactés.

Hypothèse 3. Opportunités de contact.

Quant aux coûts et bénéfices d'entretenir les relations, ils ont été fondamentalement modifiés par la séparation géographique des étudiants : certains habitent encore à proximité les uns des autres, dans leurs villes d'origine, d'autres sont maintenant séparés par des centaines, voir des milliers de kilomètres.

L'interprétation immédiate à laquelle on pourrait penser, serait que les relations qui sont maintenant séparés par une grande distance auront tendance à disparaître et

celles plus proches géographiquement auront tendance à continuer. *A priori* la distance géographique aurait un effet différentiel entre les amis cités et les amis contactés. Pour continuer à penser que quelqu'un est son ami les kilomètres ne constituent pas une barrière, par contre, ils peuvent l'être pour le contacter.

Les frontières constituent un autre aspect des coûts. Même si la distance réelle entre Lille et Paris et entre Lille et Amsterdam est la même, pratiquement ces deux distances géographiques ne sont pas équivalentes. Les coûts pour maintenir une relation à Amsterdam ou à Paris depuis Lille (même si on met de côté les questions linguistiques) ne sont pas les mêmes en termes de temps et d'argent car l'organisation des moyens de transport et de communication se fait principalement en termes nationaux¹⁵³.

De tout ceci nous pouvons dériver une série d'hypothèses.

Hypothèse 3.1.a Les relations d'amitié avec des personnes issues de la même université sont maintenues à T2. Ceci concerne les amis contactés.

Hypothèse 3.2.a Les relations d'amitié avec des personnes qui habitent plus près (en kilomètres) sont maintenues à T2. Ceci concerne les amis contactés.

Hypothèse 3.3.a Les relations d'amitié avec des personnes qui habitent dans le même pays sont maintenues à T2. Ceci concerne les amis contactés.

Hypothèse 3.4.a Les relations d'amitié avec des personnes qui habitent des pays plus proches les uns de autres (division nord sud) sont maintenues à T2. Ceci concerne les amis contactés.

Si ces hypothèses sont confirmés ceci voudrait dire que l'expérience Erasmus ne produit pas des relations Européennes transnationales durables, et que celles-ci

¹⁵³ Ceci dépend en partie du moyen choisi pour garder le contact. La communication par e-mail a les mêmes coûts en temps et argent indépendamment des distances et des frontières. Cependant le mail n'était pas tellement répandu à l'époque de notre enquête. À mon avis la communication par e-mail entre anciens Erasmus est bien plus fréquente de nos jours qu'en 1997.

Tous les autres moyens de contact dépendent de la distance et/ou des frontières : les lettres prennent plus de temps pour aller dans un autre pays et coûtent parfois un peu plus. Le contacte par téléphone n'est pas plus lent avec la distance, mais les tarifs téléphoniques augmentent quand on fait des appels internationaux. Quant aux visites, le moyen de contact ayant le plus de coûts, les réseaux de transport sont organisés pour être fonctionnels de façon principalement nationale puis des distances plus longues prennent plus de temps.

restent anecdotiques et circonscrites à la période du séjour. Cependant, nous avons déjà observé, au moment de leur création, une préférence pour les relations transnationales. Ceci inviterait à inverser la logique des rapports entre coûts et bénéfices. On pourrait penser de la façon suivante : étant donné la rareté et la difficulté pour établir des relations d'amitié avec des personnes d'autres pays, particulièrement quand elles viennent d'endroits plus lointains, une fois que ces amitiés existent, il est d'autant plus intéressant de les entretenir car elles sont difficilement remplaçables avec des alternatives. Cette avantage peut compter tant pour les amitiés latentes que pour les amitiés actives, donc tant pour les amis cités que pour ceux contactés. Par contre, il est assez facile de trouver des alternatives, des personnes avec des caractéristiques similaires et capables d'offrir des ressources semblables à celles proposées par les amis de même nationalité ou habitant dans la même ville, donc il n'est pas tellement crucial de les entretenir, car elles peuvent être facilement remplacées. Ici la rationalité mise en œuvre n'est pas celle de la simple facilité de maintenir des relations, mais de profiter une occasion rare de nouer des relations spéciales donnant accès à des ressources nouvelles et dont les alternatives seront peu disponibles plus tard. Il s'agit d'une rationalité concernant la préférence pour les biens rares. Ceci suggère d'émettre des hypothèses plutôt au sens contraire qu'auparavant.

Hypothèse 3.1.b Les relations d'amitié avec des personnes issues de la même université seront plus facilement rompues à T2. Ceci concerne les amis cités et contactés.

Hypothèse 3.2.b La distance en kilomètres ne joue pas pour maintenir des relations à T2. Ceci concerne les amis cités et contactés.

Hypothèse 3.3.b Les relations d'amitié avec des personnes qui habitent dans le même pays ne sont pas particulièrement maintenues à T2. Ceci concerne les amis cités et contactés.

Hypothèse 3.4.b Les relations d'amitié avec des personnes qui habitent des pays plus lointains les uns de autres (division nord sud) sont maintenues de préférence à T2 Ceci concerne les amis cités et contactés.

Nous pensons que ce sera plutôt ce deuxième type d'effet de préférence pour les relations d'amitié rares dont les alternatives sont peu disponibles que nous allons trouver plutôt que le choix d'amis dont la relation peut être maintenue facilement après. Il y a un deuxième argument qui soutient ce choix : au retour dans leur pays d'origine, l'étudiant espère retrouver son ancien réseau amical. Les nouvelles relations seront dans une certaine mesure en concurrence sur les ressources de temps pour voir les amis. Les amis dans le pays d'origine sont des amis de plus longue date dont la relation est plus consolidée, donc elles seront probablement préférées aux relations nouées avec des personnes de même nationalité pendant le séjour Erasmus. Le fait de maintenir ces relations finalement apporte relativement moins de bénéfice additionnel aux Erasmus (même si les coûts sont aussi moins grands) que le fait de maintenir des relations transnationales. Nous pensons donc fermement que les échanges Erasmus fournissent une occasion privilégiée de formation de relations d'amitié durables entre personnes de pays différents.

Hypothèse 4. Aspects normatifs et culturels.

Nous avons déjà vu comment les aspects normatifs et les similarités pertinentes, selon les rôles adoptés et les marges de manœuvre, ont eu des incidences sur l'émergence du réseau (p.e. la similarité de sexe n'a pas joué de rôle, la similarité de statut Erasmus a joué un rôle). Nous avons déjà constaté la préférence pour les relations transnationales, qui sont souvent plus réciproques, que relations avec des personnes de même nationalité. Nous avons aussi constaté comment les différences culturelles rendent les Britanniques plutôt isolés et les Européens du sud préférés en tant que meilleurs amis. Nos hypothèses sur le maintien des relations entre T1 et T2 se fondent sur ces découvertes précédentes.

Nous avons constaté que la similarité de sexe ne jouait pas de rôle pour l'établissement de liens d'amitié, nous pensons qu'elle continue à ne pas être important.

Hypothèse 4.1 le sexe n'influe pas le choix des amis entre T1 et T2.

Quant à la nationalité, elle était apparue importante pour le choix des amis, mais cette importance était nuancée par la préférence pour les relations plus rares avec des personnes d'autres pays. Nous pensons que la préférence pour les personnes de

même nationalité tendra à disparaître pendant que le temps passe et que les étudiants apprennent les normes les uns des autres et s'y habituent. Ce processus est sans doute parallèle à celui de de-catégorisation par rapport aux nationalités d'appartenance et de re-catégorisation dans des catégories plus larges (Erasmus, Européens) capables d'envelopper le cercle Erasmus. Ainsi, nous supposons que la tendance à préférer les relations transnationales avec des personnes aux origines nationales différents disparaîtra aussi, car ces différences d'origines ne seront plus perçues et considérées particulièrement intéressantes.

Hypothèse 4.2 La préférence pour la nationalité et la préférence pour relations réciproques avec des personnes de pays différents disparaissent.

Déjà à T1 les similarités internationales n'ont pas eu de rôle. Nous pensons qu'elles continueront à ne pas en avoir.

Hypothèse 4.3. Les similarités internationales (religieuses, linguistiques, nord-sud) ne jouent pas de rôle dans le maintien des relations entre T1 et T2.

Par contre, nous pensons que les différentes cultures de sociabilité qui étaient apparues pertinentes continuent d'être en oeuvre.

Hyp. 4.3. Les individus du Sud de l'Europe sont préférés dans le maintien des relations entre T1 et T2.

Avant d'examiner les résultats concernant la dynamique du réseau, passons en revue un certain nombre de caractéristiques des deux observations concernées.

Tableau 10. Caractéristiques des réseaux.

	Amis T1 80 répondants	T2 Amis cités 24 répondants	T2 Amis contactés 24 répondants
Nombre moyen (<i>degree</i>)	11.68	13.33	9.37
Nombre de choix reçus	2-27	0-10	0-9
Nombre de choix émis	0-35	2-29	1-23
Densité	0.15	0.17	0.12

Nous constatons qu'entre T1 et T2 des nouvelles relations ont été nouées, à T1 les répondants citent en moyenne 11,68 relations et à T2 ils en citent 13,33. La moyenne augmente presque de 2 amis. Par contre il y a eu une perte de contact à T2 car, sur les

13,33 amis cités, il y a eu un contacte avec 9,37 d'entre eux. En conséquence, la densité varie en augmentant légèrement si on considère les amis cités, et elle décroît un peu si on considère les amis effectivement contactés. Par ailleurs les caractéristiques des réseaux sont devenues moins dispersées qu'à T1.

Tableau 11. Transformation des relations de T1 à T2 :

Transition	0->0	0->1	1->0	1->1
Nombre	1442	85	138	231

De toutes les relations possibles parmi les 24 individus, 1442 n'ont pas existé ni à T1 ni à T2. 85 nouvelles relations ont été créées entre T1 et T2, 138 relations ont été rompues et 231 relations ont été maintenues. L'indice de Jaccard ici est $J = 0.49$, ce qui exprime assez de changement entre T1 et T2, mais beaucoup moindre que dans la transitions précédente.

Voyons maintenant quels ont été les facteurs responsables de la forme du réseau à T2.

Tableau 12. Facteurs de citation d'amis entre T1 et T2.¹⁵⁴

Facteur	Type	Paramètre	Déviations standard	t
Vitesse de changement	Interne	27.56	3.81	7
Densité	Interne	-1.8	0.18	-10
Réciprocité	Structural	1.84	0.34	5
Meilleur ami	Investissement	0.91	0.06	15
Même université	Opportunités	-0.65	0.24	-3
Similarité Nord/Sud rompre relations	Opportunités	0.76	0.25	3
Nationalité X réciprocité	Valeur des liens rares	-0.91	0.34	-3
Popularité Sud	Culture de sociabilité	0.41	0.12	3

¹⁵⁴ Nous avons constaté que la plupart des facteurs substantifs responsables des relations qui sont citées et des relations qui sont aussi contactées ne diffèrent pas énormément. Nous ne présentons donc dans le texte que les tableaux de résultats concernant les amis cités puis nous mentionnons dans les commentaires les différences avec les amis effectivement contactés. Les tableaux des analyses sur les amis effectivement contactés peuvent être consultés dans l'annexe 4 section 5.

Structure

Les deux hypothèses relatives à des effets structuraux : que la réciprocité est toujours importante pour maintenir les relations d'amitié (Hyp.1.1.) et que la transitivité ne l'est plus tellement dans les cas de séparation géographique (Hyp.1.2.) sont confirmées. Nous constatons que la réciprocité continue de jouer un rôle significatif ($t=5$)¹⁵⁵ pour le maintien des relations d'amitié. Par contre la transitivité n'est pas significative¹⁵⁶.

Coûts - bénéfiques, investissements.

Nous constatons que les investissements relationnels jouent un rôle, et très importants. Ces individus qui étaient considérés des meilleurs amis à T1 continuent d'être choisis à T2 ($t=15$)¹⁵⁷ (Hyp. 2.1.).

Par contre, à l'inverse de ce que nous pensions (Hyp. 2.2.), les relations d'amitié qui existaient à T0 n'ont pas particulièrement survécu, en tout cas pas en raison de leur plus grande ancienneté déjà à T0.

Opportunités de contact

L'ensemble d'hypothèses le plus intéressant de cette section concerne les difficultés des opportunités de rencontre sur le maintien des liens à distance. Nous avons opposé deux visions. La première, les coûts liés au maintien des relations l'emportent et ce sont les relations les plus proches géographiquement (même ville d'origine, même pays d'origine, pays proches, moindre distance kilométrique) qui survivent. Si cette vision, *a priori* théoriquement raisonnable, s'avérait vérifiée, elle serait très négative concernant les objectifs des échanges Européens. À cette vision, nous avons proposé une alternative fondée théoriquement sur les résultats précédents de cette recherche qui donne plus de chances aux programmes d'échange de créer des liens transnationaux durables : puisque les étudiants ont montré une certaine préférence par les relations transnationales au moment de leur création, peut-être

¹⁵⁵ Pour les amis effectivement contactés $t=4$.

¹⁵⁶ Ceci peut bien être lié à la quantité de valeurs manquantes dans notre réseau plutôt qu'à un effet substantif.

¹⁵⁷ Pour les amis contactés $t=28$

choisiront-ils, précisément de garder les liens plus rares. C'est finalement cette vision qui s'impose dans nos résultats. Confirmant nos hypothèses 3.1.b ; 3.2.b ; 3.3.b et 3.4.b ; nous trouvons que *le fait de venir d'une même université a un effet négatif sur la durée du lien à T2 ($t=-3$)¹⁵⁸, que la distance en kilomètres ne joue pas sur le maintien des relations, que la similarité de nationalité n'a aucune incidence sur les liens qui sont gardés, les relations transnationales nord-nord et sud-sud sont rompues plus fréquemment ($t=3$)¹⁵⁹ donc ce sont plutôt les relations nord-sud qui survivent au moins dans les esprits.*¹⁶⁰

Aspects culturels et normatifs.

Similarité individuelle

Le sexe continue à ne pas jouer de rôle sur les relations qui durent à T2. On pourrait penser que la contrainte exercée par le contrôle social (absent dans ce cas-ci) existait au moment de la création des liens d'amitié, mais plus pour leur maintien. On pourrait dire aussi que le contrôle social est toujours inefficace pour des relations à distance et qui ne sont pas enserrées dans les réseaux de sociabilité dans le pays d'origine.

Il s'est produit un changement important concernant la similarité individuelle. *La nationalité n'est plus significative dans le maintien des relations d'amitié.* Les personnes de même nationalité ne sont ni plus ni moins fréquemment considérées des amis un an après la fin du séjour Erasmus. Soit pendant la deuxième moitié du séjour Erasmus la préférence pour des amis de même nationalité s'est brisée petit à petit et la sociabilité est sortie des limites des nationalités au cercle Européen Erasmus proprement dit (et peut être aussi au-delà avec une meilleure intégration locale), soit les Erasmus ont maintenu toutes sorte de relations sans considération sur les

¹⁵⁸ Pour les amis contactés $t=-3$ aussi.

¹⁵⁹ Ceci ne joue pas pour les amis effectivement contactés.

¹⁶⁰ Par ailleurs, aucun des facteurs d'opportunité de rencontre pendant le séjour Erasmus continue d'avoir un rôle une fois que le séjour a fini, même pas les lieux de vie. On a l'impression que les relations d'amitié qui se sont approfondies se sont détachées des contextes d'interaction (c'est le cas de le dire avec des centaines de kilomètres entre les amis) devenant complètement autonomes des contextes d'interaction initiaux. Les relations des personnes vivant dans les mêmes résidences durent quand celles-ci sont devenues des relations de qualité (p.e. meilleurs amis), mais pas en tant que telles.

nationalités. Les deux possibilités semblent vraisemblables et toutes les deux témoignent d'une Européanisation croissante du réseau d'amitié Erasmus.

Aires culturelles.

Quant aux similarités internationales, si elles étaient peu importantes pour le développement du réseau entre T0 et T1, elles le sont encore moins pour maintenir des relations après le séjour : aucune des variables de similarité internationale n'est significative (linguistique, religieuse, Nord-Sud) mais au contraire et tel que nous l'avions prévu, *les étudiants ont plus souvent rompu des relations avec d'autres Erasmus originaires de la même zone géographique qu'eux, en gardant donc de préférence les relations avec les étudiants habitant dans l'autre partie plus lointaine de l'Europe.* Les relations similaires Nord-Nord et Sud-Sud sont rompues plus fréquemment ($t=3$).

Modèles de sociabilité

À nouveau, et tel que nous l'avions prévu, les étudiants Erasmus montrent une préférence pour les étudiants du Sud de l'Europe, qui continuent d'être choisis plus souvent comme amis ($t=3$). Apparemment les Européens du Sud, étant donné leur culture de sociabilité qui s'y prête mieux, pourraient jouer un rôle particulier et important dans le développement et le maintien de relations transnationales en Europe s'ils en ont l'opportunité, et donc, si nos hypothèses sur l'influence des relations d'amitié transnationales sur l'identification à l'Europe sont confirmées, pour le développement de l'identité Européenne.

CHAPITRE 6. DES RELATIONS A L'IDENTIFICATION D'AUTRUI. CATEGORISATION ET FRONTIERES D'IDENTIFICATION DES AMIS.

Dans le quatrième chapitre, nous avons décrit les modèles d'identification des étudiants Erasmus et la place des relations personnelles dans ceux-ci. Dans le cinquième chapitre, nous avons eu affaire au développement des réseaux d'amitié des étudiants Erasmus pendant leur séjour à l'étranger et un an après. Dans ce chapitre, nous allons examiner de façon systématique le rapport entre les relations d'amitié développées par les étudiants à l'occasion de leur séjour et leurs identifications.

L'idée que nous avons soutenu tout au long de cette thèse est que les identifications à des communautés imaginées territoriales sont en partie fondées sur l'expérience de la confiance et la solidarité dans des relations de parenté et d'amitié avec des membres de ces unités. Nous avons déjà constaté (voir le chapitre 4) que dans une certaine mesure il en est ainsi : dans un premier temps, il semble nécessaire d'y avoir des relations personnelles pour que ce soit possible d'avoir une identification avec ce territoire. Ces identifications se montrent d'autant plus fortes quand il existe un discours idéologique soutenu par les institutions, et l'individu l'accepte, à propos de son appartenance à ce territoire.

Mais, qu'arrive-t'il quand les individus développent des relations d'amitié avec des étrangers, avec des Européens dans le contexte actuel ? Nous avons vu que, dans la population que nous avons étudiée, celles-ci sont fréquentes, voir plus fortes et plus durables que celles qu'ils établissent avec des personnes de même nationalité.

L'expression « ami étranger » semble paradoxale. L'amitié émerge souvent entre personnes de caractéristiques sociales et personnelles semblables (Allan 1979, 1989, Fischer 1982a, Requena 1994). De plus, l'amitié établit l'égalité morale entre les personnes qu'elle relie, et les rôles institutionnels perdent leur importance face à l'égalité instituée par l'amitié (Ferrand 1993). Les « amis étrangers » sont une figure intéressante car ils rendent évidente la contradiction ou la tension entre les sources

d'identification privées et les sources d'identification publiques. Le développement d'amitiés avec des étrangers peut inviter à réorganiser, à modifier les structures cognitives d'appartenance pour réduire cette tension. Un ami n'est pas un ennemi, un ami n'est pas un étranger (*stranger*), un ami est un égal, un vrai ami est une source indéniable d'identité (Ferrand 1993 sur les amitiés-âge). Si l'ami ne peut pas rester « étranger » (*foreign*), comment résoudre la tension ? Il existe deux options : soit cette égalité est reléguée à la sphère privée, soit une catégorie d'appartenance publique commune, une nouvelle identification partagée, et face à laquelle cette égalité est prise en compte est favorisée.

Dans le chapitre 6 et le chapitre 7, nous mettons à l'épreuve l'hypothèse que le développement significatif de relations d'amitié, de confiance et de solidarité avec des membres d'autres unités territoriales¹⁶¹ pourrait causer la transformation des identifications des individus : en élargissant leur horizon, en faisant leurs identifications premières relatives, en les partageant avec des identifications à d'autres unités. Cependant, étant donné le caractère privé des relations d'amitié (Paine 1969, Allan 1979, 1989) il faut distinguer, tel que nous l'avons indiqué dans le chapitre 2, entre deux niveaux de possible incidence des relations d'amitié transnationales. Nous les rappelons ici :

1) L'établissement de relations d'amitié peut changer les perceptions sur « qui appartient et qui n'appartient pas ». Puisque les identifications aux communautés imaginées territoriales est médiatisée par l'appartenance et la solidarité dans des communautés personnelles, l'inclusion dans la même communauté personnelle pourrait favoriser des perceptions d'appartenance à la même communauté imaginée territoriale (même si celle-ci n'est pas spécifiée ou explicite, cette justification peut apparaître *a posteriori*). Ainsi, par les processus par lesquels des étrangers (au sens d'inconnus mutuels) deviennent des amis, des étrangers (au sens officiel de non-appartenance à la même communauté imaginée) peuvent ne plus être perçus en tant

¹⁶¹ Indubitablement le mécanisme décrit ici n'est pas le seul capable d'encourager l'identification avec des communautés imaginées territoriales, dans notre cas l'Europe. Comme nous l'avons vu dans la section de description des modèles d'identification, la consolidation de discours idéologiques à propos de l'identité est très importante pour rendre plus intense le lien avec le territoire. Ainsi, des éléments symboliques introduits dans la vie quotidienne par les institutions, comme l'Euro à partir de janvier 2002, et leur acceptation par les citoyens peuvent contribuer à accélérer ces processus.

que tels. Nous avons déjà souligné comment la langue française ne fait même pas de distinction entre ces deux significations par des termes distincts (en anglais, il existe une distinction entre *stranger* et *foreign*, en espagnol, celle-ci est d'autant plus claire entre *extraño* et *extranjero*). Ceci suggère d'autant plus fortement que ce processus peut être de fait un processus cognitif couplé. Le fait qu'il existe des contextes institutionnels favorables qui offrent des définitions communes et des droits associés peut favoriser ou justifier davantage ce processus.

Jusqu'à ce point, il est bien possible que, par l'amitié développée, on ne considère pas des personnes *particulières* en tant que des étrangers, mais que par leur remarquable singularité -prouvée par le fait qu'ils sont des amis et les amis sont nécessairement des personnes singulières - ils soient considérés des exceptions, et que donc ceci n'ait aucune conséquence sur le système d'identification d'ensemble. Il s'agirait donc d'un effet de l'amitié sur les identifications d'autrui, sur la transformation des perceptions et les catégorisations mutuelles simplement au niveau privé.

Dans ce chapitre 6 nous examinons de façon systématique comment le développement des relations et des réseaux d'amitié influencent les identifications des amis transnationaux particuliers.

Dans le chapitre 7 nous irons un pas plus loin.

2) Les effets de l'amitié pourraient peut-être dans certaines conditions transcende le niveau privé. Si les identifications aux communautés imaginées territoriales sont médiatisées par l'appartenance effective à des communautés personnelles -dans lesquelles les individus font l'expérience réelle de la solidarité - alors la présence de relations d'amitié avec des personnes d'autres pays Européens dans les communautés personnelles des individus pourraient modifier les territoires d'identification. Ceci peut avoir lieu en de plusieurs façons : en ajoutant d'autres territoires (des villes, des régions des pays) à coté de ceux déjà existants, en relativisant la position et peut être l'importance des territoires d'identification premiers, ça peut aussi avoir lieu en ajoutant des territoires suffisamment larges pour inclure les membres de la communauté personnelle. L'existence de liens transnationaux Européens peut

favoriser l'identification à l'Europe, d'autant plus si ceux-ci sont particulièrement importants dans le réseau d'ego.

1. DES EFFETS DANS LA SPHERE PRIVEE, LA CATEGORISATION DES AMIS.

Dans ce chapitre, nous examinons les effets de l'amitié au niveau privé, c'est-à-dire concernant simplement l'identification d'autrui, la catégorisation des amis d'autres nationalités.

Quand nous avons examiné la sociabilité des étudiants Erasmus nous avons pu constater l'existence relativement répandue de relations transnationales. Parmi les 6592 relations dont l'ensemble des étudiants de l'enquête 1999 (y compris le groupe de contrôle) ont rendu compte, que ce soit avant leur séjour ou pendant celui-ci, 1488 étaient de relations transnationales, c'est-à-dire 22,57 % d'entre elles. Si on considère les relations tissées par les étudiants Erasmus pendant leur séjour alors 62% des relations sont établies avec des personnes de même nationalité et 38% sont des relations transnationales. Nous sommes face à un nombre considérable de relations entre personnes de nationalités différentes. Maintenant il s'agit de voir comment la tension induite par la figure paradoxale de « l'ami étranger » est réglée. L'amitié fera-t-elle disparaître ou diminuer la perception de la nationalité ? Continueront les amis à se percevoir en tant qu'étrangers (au sens de *foreign* ou *extranjero*) ? Avant d'essayer de répondre à ces interrogations, rappelons les deux logiques principales en jeu :

1) La logique de l'Etat-nation voudrait que la solidarité soit établie de préférence avec des personnes de même nationalité et non pas avec des membres extérieurs (nous avons vu que ce n'est pas forcément le cas, même si les préférences pour la même nationalité sont persistantes). D'accord avec la logique de l'Etat, de façon évidente les personnes de même nationalité ne devraient pas être considérées étrangères et les personnes de nationalité différentes devraient être considérées étrangères.

2) La logique de l'amitié voudrait que, une fois l'amitié établie, un ami dévient un égal et les autres caractéristiques sociales perdent leur importance face à cette égalité.

La logique de l'amitié, nous pensons, impliquerait que les amis ne soient plus vus en tant qu'étrangers (*extranjeros*) malgré l'éventuelle perception de leur nationalité en tant qu'une caractéristique parmi d'autres.

D'une certaine façon, la logique de l'amitié « déforme » la logique institutionnelle de l'Etat, car elle est le support de l'idée de la nation. La notion « d'étrangeté » dans ce cas-ci, ne ferait pas tant référence à quelque chose de substantif ou déterminé institutionnellement, mais relative à l'appartenance à un groupe social commun et solidaire, que ce soit une communauté personnelle, une communauté imaginée territoriale, ou les deux.

Examinons ce qu'on trouve dans les données. Pour étudier la catégorisation des amis nous avons demandé aux étudiants s'ils considéraient chaque ami particulier en tant qu'étranger (*extranjero, foreign, buitlander*) ou pas, et s'ils remarquaient ou pas le fait que leurs amis avaient une nationalité différente. Les réponses que nous avons proposées tentaient de capturer le possible effet de « déformation » de l'amitié :

La question et les réponses étaient celles-ci :

« Q13. Considères-tu chacune de ces personnes en tant qu'étrangères ?

0. Je la considère étrangère et je m'aperçois qu'elle a une nationalité différente.

1. Je ne la considère pas étrangère, malgré le fait que je perçois qu'elle a une nationalité différente.

2. Je ne la considère pas étrangère, je ne perçois plus qu'elle a une nationalité différente.

3. Je ne la considère pas étrangère, elle a la même nationalité que moi.¹⁶²

La première et la dernière des possibilités sont évidentes et correspondent à la logique de la nation : une personne avec la même nationalité n'est pas étrangère (3) et une personne de nationalité différente est étrangère (0). Les deux possibilités

¹⁶² La référence explicite à la nationalité avait été faite pour préciser la nature de la question aux répondants qui se servaient du questionnaire en français. Dans les questionnaires en anglais et espagnol elle était déjà claire grâce à l'usage des mots *foreign* et *extranjero*. Dans ces cas, la référence à la nationalité a été tout de même maintenue.

intermédiaires correspondent aux effets qu'on pourrait espérer que la logique de l'amitié introduise dans la perception des amis transnationaux. Nous avons introduit une nuance entre le fait de percevoir la nationalité en tant que caractéristique sociale (1) ou ne plus la percevoir (2), la où « l'étrangeté » est complètement éliminée de la conscience de l'individu dans la sphère de l'amitié. Nous attendons une correspondance entre progression dans le niveau d'intimité ou la force du lien et la perception de l'ami de moins en moins étranger.

Tableau 1. Amis transnationaux et perceptions.¹⁶³

Effets de l'amitié sur la perception d'étrangeté	Nombre	Pourcentage	% amis étrangers
Différente nationalité et étrange	130	6%	15%
Non étranger, nationalité perçue	500	23%	60%
Non étranger, nationalité oubliée	206	9%	25%
Même nationalité	1337	62%	-----
Totaux	2173	100%	100%

Comme nous pouvons constater, l'amitié opère clairement un mouvement des frontières d'étrangeté. Les personnes de même nationalité représentent 62% et la logique de l'Etat-Nation voudrait qu'elles ne soient pas considérées étrangères¹⁶⁴. *Cependant, seulement 6% de tous les amis sont considérés en tant qu'étrangers.*

Si on exclut les amis de même nationalité, alors on observe que *85% des amis transnationaux ne sont pas considérés étrangers et seulement 15% sont considérés étrangers.* L'amitié opère dans une grande majorité des cas un déplacement des frontières d'étrangeté. Si on regarde le type de perceptions que les étudiants ont sur leurs amis transnationaux, on observe que dans la majorité des cas (60%) les amis ne sont pas considérés étrangers malgré le fait que leur nationalité soit perçue. Veut ceci dire que les personnes qui répondent de cette façon feraient référence à d'autres appartenances auxquelles tous les deux appartiennent et par rapport auxquelles ils ne

¹⁶³ Seulement les relations établies par les étudiants Erasmus pendant leur séjour sont montrées ici.

¹⁶⁴ Nous aurions pu prévoir de tester dans la procédure si ceci se produisait vraiment, ce que nous n'avons pas fait. Il est intéressant de remarquer que nous avons eu un seul cas d'une personne qui, s'identifiant en tant que Basque, catégorisait ses amis de la même nationalité institutionnelle (espagnols) en tant qu'étrangers.

sont pas étrangers ? D'autres liens transnationaux (25%) impliquent que les amis ne sont plus perçus en tant qu'étrangers et leur nationalité est oubliée. Veut ceci dire que la relation d'amitié est arrivée à un degré tel d'intimité que d'autres rôles sociaux perdent leur importance ? Finalement, pour 15% des relations d'amitié, la minorité, l'établissement de relations d'amitié n'impliquent pas de changement sur les perceptions des amis, s'agit-il des relations les moins fortes ?

Jusqu'ici nous avons assumé, d'accord avec notre hypothèse, que la perception des amis transnationaux est due à l'établissement de l'amitié et à leur qualité. Cependant il est évident que ceci pourrait être dû à d'autres facteurs : idéologiques, institutionnels, liés à la définition de la situation, voire à des questions méthodologiques et simplement se refléter sur certaines relations. À partir de ce point, nous allons examiner de façon systématique les différences parmi les relations auxquelles les individus ont appliqué des catégorisations différentes. Ceci nous permettra de distinguer davantage l'effet de l'amitié et de situer son importance dans l'interrelation avec son contexte institutionnel et idéologique.

Avant de commencer, spécifions quatre éléments pertinents dans trois niveaux d'analyse pour étudier les différences entre catégorisations des amis de façon systématique : 1) Le niveau des personnes, *ego* et *alteri* ; 2) le niveau des relations particulières entre individus, les dyades, 3) le niveau du réseau personnel : les triades et les zones de premier ordre qui représentent les relations parmi les amis d'un *ego*. En effet, les différences de désignation de certains autres en tant que des « non étrangers » quand ils ont une nationalité différente peuvent être liées à : 1) des caractéristiques de l'*ego* qui désigne. Certaines personnes peuvent être, pour des raisons variées, (par exemple les individus avec plus d'expérience internationale) plus « ouvertes » que d'autres, plus inclusives et prêtes à changer leurs cognitions. 2) D'autres différences systématiques peuvent être dues aux *alteri*. Il est possible d'imaginer que certains autres (par exemple des Européens) avec des caractéristiques spécifiques puissent être plus ou moins facilement considérés « non étrangers » malgré leur nationalité différente. 3) D'accord avec notre hypothèse principale, la dynamique des relations d'amitié en elle même peut faire que, étant donnée la qualité d'une relation, certains associés soient moins perçus en tant qu'étrangers que d'autres. 4) Finalement, la position de ces relations dans le réseau personnel (par

exemple une position enserrée dans le réseau) peut favoriser leur perception d'une autre façon particulière.

À partir de ces niveaux d'analyse, nous voulons examiner l'incidence de facteurs institutionnels, idéologiques, relationnels ou dus à la définition de la situation sur la caractérisation des amis transnationaux en tant qu'étrangers ou pas.

1.1 Hypothèses macro institutionnelles et idéologiques.

Le pouvoir de catégorisation des institutions : l'UE

Les institutions ont le pouvoir de définir qui appartient et qui n'appartient pas dans les termes légaux. Les perceptions des *alteri* en tant que non étrangers peuvent être influencées par les catégories institutionnelles. Dans ce cas-là, on pourrait imaginer que, puisqu'il existe l'Union Européenne qui garantit certains droits citoyens, si les individus se laissent influencer par les termes institutionnels de façon stricte, les *ego* citoyens de l'UE devraient catégoriser les *alteri* membres de l'UE en tant que non étrangers. De même, les *ego* non-citoyens de l'UE n'auraient pas des raisons de catégoriser les amis transnationaux en tant que non étrangers.

L'identité Européenne

L'existence de l'UE justifie l'idée d'une certaine « identité Européenne », de façon directe, à partir des définitions dans les textes sur ce que c'est que « l'identité Européenne », et de façon indirecte, simplement par son existence. En raison de cette supposée « identité Européenne », l'on considérerait de façon préférentielle les Européens auxquels on serait censés ressembler plus. Celle-ci (« l'identité Européenne » putative) peut bien rester floue et indéfinie et évidemment inclure aussi les Européens qui ne sont pas membres de l'UE. Si ceci se produit et il y a une certaine adhésion, qu'elle soit consciente ou inconsciente, argumentée ou pas, à l'idée de l'appartenance commune à l'Europe, alors les Européens seraient plus souvent considérés en tant que non étrangers indépendamment de leur appartenance à l'UE.

Les modèles idéologiques de la nation

Les modèles idéologiques théoriques de la nation ont des traditions assez différentes. Certains Etats ont été caractérisés par avoir des traditions que Smith (1991) appelle

de « citoyenneté civique » fondées sur l'idée de *ius soli* et l'idée de « civilisation » (la France), d'autres ont des traditions que Smith appelle « citoyenneté ethnique » fondées sur le *ius sanguis*, l'idée de « culture » et la nationalité (l'Allemagne). Certains Etats ont des définitions abstraites universalistes et directes de la citoyenneté (la France l'Allemagne), dans d'autres la citoyenneté est médiatisée par l'appartenance à des « territoires historiques », des régions ou des nations intermédiaires (l'Espagne, la Grande Bretagne). Les modèles idéologiques des nations dans lesquels les individus ont été socialisés peuvent influencer le type de caractérisation plus ou moins inclusive de leurs amis étrangers. On pourrait s'attendre à ce que les modèles où l'on acquière son appartenance à la nation à partir de territoires intermédiaires soient moins inclusifs avec des *alteri* transnationaux et que ceux plus universalistes ou qui sont fondés sur l'idée de *ius soli* soient plus inclusifs.

Autres modèles idéologiques.

Mis à part les modèles idéologiques des états dans lesquels les individus ont été socialisés, les répondants peuvent adhérer plus ou moins à eux d'accord avec leurs propres systèmes idéologiques d'identification et d'appartenance. Ces modèles idéologiques peuvent aussi influencer la façon dont ils perçoivent les *alteri*. Nous tenons compte de la position des individus sur un continuum d'identification local-cosmopolite. Nous attendons que les individus les plus locaux auront tendance à catégoriser les *alteri* transnationaux en tant qu'étrangers plus souvent que ceux plus cosmopolites. Nous tenons compte aussi du positionnement des répondants dans le système d'identifications aux communautés non territoriales (voir le chapitre 4,). Nous imaginons que les individus plus proches du pôle traditionnel ou du pôle nationaliste seront moins inclusifs avec les *alteri* transnationaux que ceux plus proches du pôle politique.

1.2. Hypothèses meso relationnelles

L'amitié et la solidarité dyadiques.

À mesure que la confiance et la solidarité sont établies entre les amis ceux-ci deviennent des égaux moraux. Ils deviennent aussi simplement plus similaires dû à leur ajustement réciproque de comportements et à l'établissement de nouvelles normes communes (par exemple, pour que deux personnes puissent déjeuner ensemble, il est nécessaire qu'elles s'accordent sur ce que « déjeuner » est : s'agit-il d'aliments froids ou chauds ? En quantité abondante ou juste un peu de pain et fromage ? A 12 :00 ou à 15 :00 ? Etc.). En raison de ce processus, ils se considèrent moins étrangers et donc moins étrangers. À mesure que leur amitié et leur confiance s'accroissent davantage (par exemple en étant mise à l'épreuve dans le temps ou par des contenus spécifiques) et qu'elle peut supporter la décontextualisation et le retrait dans la sphère privée (Allan 1979) les autres caractéristiques sociales, y compris la nationalité, ne sont plus pertinentes et donc sont oubliées ou passent inaperçues. Nous attendons donc que plus les individus sont amis, moins ils considèrent leurs partenaires étrangers. Plus cette relation est profonde, moins il est probable que la nationalité soit perçue.

La garantie triadique de la confiance dyadique.

Mis à part la propre confiance établie dans des termes dyadiques avec l'*alter* transnational, les autres relations peuvent aussi fonctionner en tant que garantes de la confiance et la solidarité qu'on dépose sur cette personne. La confiance dyadique peut aussi être remplacée et/ou renforcée par l'insertion et l'enserrement (*embeddedness*) du lien dans le réseau personnel : quand des *alteri* importants pour *ego* considèrent que *alter* est digne de confiance, *ego* peut être porté à le faire lui-même plus facilement. Au-delà de ceci, l'appartenance d'*alter* à la communauté personnelle peut être un marqueur d'autant plus important de la non-étrangeté, étant donné qu'il s'agit d'une inclusion collective, socialisée. Quand le comportement des autres suggère que *alter* « appartient », *ego* peut être porté à ne pas considérer *alter* en tant qu'étranger plus facilement. Nous attendons donc que *alteri* d'autres pays dont les relations sont enserrées dans d'autres relations dans le réseau soient moins perçus en tant qu'étrangers.

Les caractéristiques du réseau de sociabilité.

Le type de réseau d'amitié dans lequel ego est lui-même impliqué peut avoir des incidences sur la catégorisation des *alteri* transnationaux. Les caractéristiques du réseau personnel d'ego rendent compte partiellement des capacités, des dispositions, des préférences d'ego sur sa sociabilité, mais elles sont aussi liées au réseau de sociabilité dans lequel ego est impliqué et sur lequel il n'a pas toute la capacité de décision. Toutes les relations dans lesquelles ego participe sont co-déterminées par ego et par les *alter* impliqués. Plus encore, la structure et les caractéristiques du réseau personnel d'ego dépendent des comportements, préférences, dispositions et capacités de tous les autres acteurs dans le réseau et des contraintes contextuelles dans lesquelles cette sociabilité se développe. Nous disposons des descriptions des répondants à propos de leurs réseaux personnels, ce qui nous sert d'indicateur à propos du réseau dans lequel ils sont impliqués¹⁶⁵. Nous voulons examiner comment certaines caractéristiques du réseau personnel de sociabilité pourraient avoir des effets sur les catégorisations des *alteri*. Nous examinons les effets de la taille du réseau, le degré d'intensité des relations dans le réseau, la densité générale du réseau personnel, l'hétérogénéité d'origines des personnes du réseau et la proportion d'amis transnationaux dans le réseau. Nous imaginons que dans les réseaux où les relations sont de meilleure qualité et dans les réseaux plus denses, les amis transnationaux seront considérés moins étrangers. De même, les réseaux dans lesquels il y a une plus grande diversité d'origines et des proportions plus larges de personnes de nationalité différente pourraient induire un sentiment de « normalité » des différences d'appartenance, et donc ce serait plus facile de ne pas considérer les *alteri* en tant qu'étrangers.

¹⁶⁵ Si nous avons réussi à obtenir la description du réseau total dans les trois sites, en obtenant la réponse de au moins tous les étudiants Erasmus, nous aurions pu construire des indicateurs plus solides en tenant compte, non seulement des réponses d'ego, mais des réponses des *alteri* Erasmus impliqués dans le réseau de sociabilité. Cependant les indicateurs dont nous disposons peuvent être considérés suffisants. Nombreuses études prestigieuses à propos de la sociabilité procèdent par réseau personnel, voir par exemple les travaux de Wellman (1968), Lauman (1973), Fischer (1982), Heran (1982), Ferrand et Mounier (1989, 1991).

1.3. Hypothèses micro intervenant sur la définition de la situation.

Bien qu'ils nous intéressent moins de façon théorique, il y a un certain nombre de d'autres facteurs qui interviennent aussi dans la définition de la situation dans laquelle la catégorisation a lieu et qui pourraient influencer les cognitions des répondants à propos de leurs amis transnationaux. Nous voulons tenir compte d'un certain nombre d'entre eux.

L'expérience internationale

Celle-ci pourrait induire une accoutumance aux personnes de pays différents. Il se pourrait que les personnes ayant une plus grande habitude de côtoyer des personnes d'autres nationalités soient habituées à la diversité, et à cause de ceci, aient tendance à les considérer moins en tant qu'étrangers ou à oublier leur nationalité plus vite. Il s'agit ici d'une hypothèse diachronique de formation d'habitus cosmopolites. Notre indicateur d'expérience internationale est le nombre de pays où l'on a séjourné un mois ou plus et le nombre de langues bien maîtrisées¹⁶⁶.

La situation Erasmus.

Les étudiants Erasmus se trouvent dans une situation dans laquelle ils sont eux-mêmes des étrangers à l'intérieur du contexte universitaire. Ce rôle pourrait modifier leurs perceptions en rendant plus facile de ne pas considérer les autres en tant qu'étrangers au moment où on occupe soi-même une position d'étranger. Si c'est ainsi, alors les Erasmus auraient des catégorisations plus inclusives que l'échantillon de control. De même, les relations transnationales tissées pendant la situation Erasmus seraient plus souvent incluses en tant que non étrangères que les relations avec des étrangers tissées avant l'échange, où les répondants eux-mêmes ne sont pas dans une situation d'étrangers.

¹⁶⁶ Nous avons établi le seuil de façon inductive. La catégorie de maîtrise des langues « tres bien » est la plus discriminante.

L'étrangeté des locaux

Nous avons vu dans le cinquième chapitre que le fait de partager un même rôle d'étranger dévient la similitude fondamentale qui façonne la sociabilité des étudiants participant dans des échanges. Il se peut que, d'accord avec ce rôle partagé d'étrangers, de façon un peu paradoxale, les autres étrangers soient considérés moins étrangers que les locaux.

Effets du temps : anticipation et accoutumance.

Le cadrage temporel pourrait aussi induire des effets sur les catégorisations. À *priori* la situation Erasmus a une durée maximale de 12 mois, ce qui reste dans tous les cas un horizon temporel assez court. Cependant nous pouvons examiner si les variations du cadrage temporel de l'échange dans cette période pourrait avoir des effets sur les catégorisations. Nous examinons deux types d'effet possible : l'effet de la durée d'ensemble du séjour et l'effet du temps déjà séjourné au moment de l'enquête. Peut-être si l'on envisage de rester une période plus longue on peut être porté à considérer les amis transnationaux plus facilement en tant que non étrangers. Peut-être que à mesure qu'on est resté plus longtemps à l'étranger il se produit une certaine accoutumance qui rend plus facile de ne pas considérer les personnes de nationalité différente en tant qu'étrangers. On peut se demander cependant si des différences de cadrage temporel dans un rang si court de durée de 12 mois pourraient avoir des conséquences, ou si ces différences de cadrage auraient des effets éventuels à partir de durées plus longues.

La langue de la relation.

Il est possible qu'un effort moindre pour communiquer avec *alter* et arriver à le comprendre comporte des barrières cognitives moindres et que ce soit plus facile de ne pas considérer *alter* en tant qu'étranger quand la communication est facile. Il est possible de distinguer deux effets qui concernant la langue : 1) *alter* s'exprime dans la langue maternelle d'*ego* ou 2) *ego* maîtrise la langue d'*alter*. Quand *alter* s'exprime dans la langue d'*ego*, l'effort cognitif exigé à *ego* est moindre. Peut-être à ce moment-là il est d'autant plus à même de ne pas considérer *alter* en tant qu'étranger, même s'il a un accent et fait des erreurs quelquefois.

Homophilie et aspiration.

L'idée derrière cette hypothèse est que des personnes possédant certaines caractéristiques sociales les rendant d'autant plus similaires d'un point de vue socio-démographique ou ayant des caractéristiques « désirables » ou valorisées, seraient considérées moins étrangères. Nous ne disposons pas d'informations sur la position sociale socio-économique ni des *egos* ni des *alteri*. Nous pouvons assumer que les étudiants participant dans des échanges, en général, font partie des couches plutôt aisées et imaginer que l'inclusion préférentielle des autres étrangers renforce ou couvre directement ou indirectement une inclusion préférentielle de classe. Cependant nous pouvons examiner si cet effet pourrait être en jeu sur des caractéristiques comme l'âge, le sexe ou la nationalité. Nous examinons si le fait d'être de même sexe et de même âge favorise l'inclusion et s'il y a des préférences pour les personnes provenant de certains pays (par exemple les pays plus riches, plus grands, plus puissants économiquement, etc.).

1.4 Tests méthodologiques additionnels.

Nous voulons nous assurer qu'il n'y a pas des différences de catégorisations dues à des différences dans le profil des étudiants concernant leurs motivations d'échange et les études qu'ils poursuivent.

Aussi, nous espérons qu'il n'y ait pas des différences systématiques dues aux conditions liées à l'étude. Nous voulons tester s'il y a eu des différences de réponse liées au site dans lequel les étudiants séjournent et surtout des différences liées à la langue dans laquelle les étudiants ont répondu au questionnaire. Ce dernier point est de grande importance étant donnée la différence de termes pour désigner les différentes significations « d'étranger » dans les trois langues utilisées dans notre recherche. En français, il n'existe pas de distinction par des mots différents pour ce qui est très clairement distingué en espagnol par les termes de *extranjero* et *extraño*. En anglais il y a aussi deux mots disponibles *foreigner* et *stranger* qui distinguent assez clairement entre les deux notions. À cause de ceci nous gardons ces deux variables : le site de séjour et la langue de réponse en tant que variables control tout au long de nos analyses.

2. ANALYSES ET RESULTATS.

Nous examinons les différences systématiques de catégorisation des amis dans les 1488 relations que les répondants ont créés avec des personnes d'autres pays parmi les trois réponses possibles : 1) Je considère *alter* étranger (15% des réponses). 2) Je ne considère pas *alter* étranger (60% des réponses) 3) Je ne considère pas *alter* étranger et je n'aperçois plus sa nationalité (25% des réponses).

Une des difficultés liées à l'analyse de données relationnelles est que les relations décrites dans des réseaux personnels ne sont pas des observations indépendantes. Elles sont liées par un acteur commun, l'*ego* qui en rend compte et auquel elles sont connectées. Ainsi, leurs propriétés peuvent-être affectées par leur interdépendance à travers cet acteur commun. Les méthodes statistiques standard ne sont pas appropriés pour ce genre de données de nature essentiellement interdépendantes, car elles violent de façon centrale la supposition d'indépendance des observations. Il est nécessaire d'utiliser une méthode qui prenne en compte de façon explicite l'interdépendance des données. L'utilisation de ces méthodes permet de distinguer l'influence des caractéristiques liées à l'*ego* des caractéristiques liées aux relations (van Duijn et al. 1999, Snijders et Bosker 1999). Nous utilisons la régression hiérarchique ou l'analyse multiniveau pour déterminer l'importance relative des différents effets dont nous avons parlé auparavant qu'ils agissent au niveau des répondants (*ego*), au niveau des amis mentionnés (*alteri*), au niveau des relations et au niveau des réseaux personnels¹⁶⁷.

¹⁶⁷ Étant donné que la variable dépendante en étude a trois catégories ordonnées, nous sommes face à plusieurs procédures possibles: 1) la régression linéaire hiérarchique, 2) la régression logistique hiérarchique pour des catégories ordonnées multiples, 3) La régression logistique hiérarchique après avoir dichotomisé la variable dépendante en deux variables : une où l'on compare les amis catégorisés en tant qu'étrangers avec les amis catégorisés en tant que non étrangers (1 vs. 2 et 3), une autre où l'on compare les amis de qui on perçoit la nationalité avec ceux de qui on ne s'en souvient plus (1 et 2 vs. 3). D'un point de vue technique l'utilisation de la régression linéaire sur une variable dépendante avec trois catégories ordonnées est à la limite de ce qui est faisable, mais étant donné que la distribution de ces réponses n'est pas totalement en opposition avec la supposition d'une distribution normale, il est encore acceptable de l'utiliser. Ceci nous évite la complication technique additionnelle liée à l'utilisation de la régression logistique pour des catégories ordonnées multiples.

Une fois choisie la procédure, nous examinons l'incidence d'un certain nombre d'indicateurs liés aux hypothèses mentionnées auparavant sur la perception des amis transnationaux.

D'abord nous calculons le modèle vide. Il nous sert à deux choses : premièrement il nous sert à constater dans quelle mesure la variation dans les catégorisations des *alteri* est due à des différences entre les relations et en quelle mesure elle est due à des différences entre les répondants. Dans ce cas, nous constatons que 43,86% de la déviance est due à des différences entre relations et 56,14%¹⁶⁸ en est due à des différences parmi les répondants. Le fait qu'une si grande partie de la variation soit due à des différences entre les individus soutient d'autant plus le choix d'une procédure multiniveau¹⁶⁹. Deuxièmement, il sert pour avoir une idée de la mesure dans laquelle les modèles qui suivent s'ajustent aux données. Ensuite nous procédons à la construction du modèle d'analyse par étapes, en incluant à chaque fois une partie des variables qui nous intéressent.

Tableau 2. Modèle vide.

Regression hierarchique. Ami transnational considéré étranger ou pas.

Modèle vide	Modèle	0	S.E	t
Constante	2,107		0,041	
Variation entre individus	0,234		0,030	
Variations entre relations	0,183		0,007	
Déviation	2059,705			
Nombre d'observations	1488			

Une raison technique pour procéder de cette manière est qu'il y a des limites au nombre de variables qu'on peut tester en même temps dépendant du nombre d'observations dont on dispose. Dans notre cas, en ayant 165 individus qui ont mentionné 1488 relations transnationales, il est préférable de ne pas inclure en même temps beaucoup plus d'environ une dizaine de variables au niveau des individus et d'environ une cinquantaine variables au niveau des relations. Nous voulons tester un grand nombre de variables individuelles car beaucoup d'entre elles doivent être dichotomisées avant de pouvoir être incorporées dans le modèle, donc d'un modèle à

¹⁶⁸ D'après la procédure indiquée par Snijders et Boskers (1999).

¹⁶⁹ Si la variation due au niveau supérieur, dans ce cas-ci les répondants, avait été d'environ 10%, ça ne vaudrait peut-être pas la peine de faire une analyse multiniveau, mais avec un 56% de variation entre individus il devient techniquement important de les prendre en compte.

l'autre, à chaque fois nous enlevons les variables non significatives (à l'exception des variables de control) avant d'ajouter les nouvelles variables. Les modèles successifs que nous présentons ne sont donc pas emboîtés (*nested*), donc leur comparaison peut seulement être approximative. Un autre inconvénient de procéder ainsi est que, dans la régression, l'inclusion de nouvelles variables peut avoir pour effet qu'une variable qui n'était pas significative dans un modèle, le devienne dans le modèle étendu. L'effacement des variables non significatives a le risque de laisser de côté des effets significatifs. Quoique ce ne soit pas possible d'éviter complètement ce problème, pour tenter de le réduire, nous gardons d'un modèle sur l'autre les variables qui ont un effet avec $p < 0.10$. Par ailleurs le fait de procéder par étapes à l'avantage que ça permet de déceler plus d'informations à propos des interdépendances des variables explicatives en donnant une meilleure compréhension du processus en jeu.

Pour la construction progressive du modèle nous commençons par les facteurs moins importants du point de vue de notre argumentation théorique. De cette façon, nous nous assurons que, dès le départ, nous sommes en train de contrôler par les variables qui sont moins centrales pour nous, mais pour lesquelles nous avons des raisons théoriques de penser qu'elles pourraient avoir une influence. Ceci permet de saisir mieux quel est le vrai apport dû aux effets qui nous intéressent le plus. D'abord nous commençons par les tests méthodologiques. Ensuite nous ajoutons les facteurs qui affectent la définition de la situation qui, n'étant pas liés aux processus d'établissement de la confiance par l'amitié ni à des questions idéologiques sur les identifications, pourraient cependant avoir des effets sur la manière de catégoriser les amis. Puis nous ajoutons les facteurs institutionnels et idéologiques, plus importants pour nous, mais pas si spécifiques à notre thèse que les facteurs liés au développement de la confiance par des réseaux d'amitié, que nous ajoutons en dernier lieu.¹⁷⁰

¹⁷⁰ Nous avons réalisé aussi la procédure dans le sens inverse des facteurs plus intéressants théoriquement aux moins intéressants et le modèle final rend des résultats très semblables, les conclusions théoriques de l'interprétation du modèle étant les mêmes.

2.1. Tests méthodologiques.

Tableau 3. Tests méthodologiques¹⁷¹.

Regression hiérarchique. Ami transnational considéré étranger ou pas.				
Variables indépendantes		Modèle 1	S.E	t
4. Comprobations méthodologiques				
Site	Lille	0,051	0,128	0,40
	Pamplona	-0,023	0,146	-0,16
	Groningen (référence)	--	--	--
Langue	Français	0,016	0,115	0,14
	Espagnol	0,132	0,138	0,96
	Anglais (référence)	--	--	--
Études	Ingénieurs	0,079	0,166	0,48
	Sciences Naturelles	0,064	0,156	0,41
	Sciences sociales	-0,111	0,164	-0,68
	Economie et management	0,123	0,140	0,88
Humanités (référence)	Humanités (référence)	--	--	--
	Motivations	0,002	0,043	0,05
	Motivations "amusement-sérieux"	-0,015	0,026	-0,58
Constante		2,059	0,136	
Variation entre individus		0,216	0,029	
Variations entre relations		0,182	0,007	
Déviance		1993,695		
Nombre d'observations		1459		

En ce qui concerne les tests méthodologiques, nous pouvons constater qu'aucune des variables n'est significative¹⁷². Il n'y a pas des différences significatives entre les réponses des étudiants qui séjournèrent à Lille ou à Pampelune quand on les compare avec ceux qui ont été à Groningen. De même, il n'y a pas de différences systématiques par rapport à la langue de réponse. Ceci est très important étant donné que les mots pour désigner spécifiquement la notion d'étranger diffèrent dans les trois langues. Ce résultat suggère que la façon dont la question a été posée paraît être pertinente pour capturer la dimension souhaitée, et que les différences entre les catégorisations ne sont pas liées à des amalgames entre des notions, mais bien aux effets et processus que nous sommes en train d'étudier. Cependant et étant donné l'importance de cette question sémantique, nous gardons cette variable, ainsi que le lieu de séjour, tout au long de l'analyse en tant que variables de control.

¹⁷¹ Ce modèle permet de réduire d'un 4,5% la déviance au niveau d'observation inférieur (les relations et les *alteri*) et un 7,1% la déviance au niveau des observations au niveau supérieur (les répondants) d'après la méthode décrite par Snijders et Bosker (1999).

¹⁷² Si $t > 1,65$, $p < 0,10$, si $t > 1,96$, $p < 0,05$, si $t > 2,53$, $p < 0,01$ et si $t > 3,29$, $p < 0,00$

Nous pouvons constater aussi que ni les études poursuivies par les étudiants ni le type de motivations qui sont à l'origine de la participation dans l'échange Erasmus ont des influences sur le type de catégorisation des amis¹⁷³.

2.2 Facteurs intervenant dans la définition de la situation.

Dans ce modèle, nous avons gardé les variables de contrôle : site d'enquête et langue d'enquête. Nous avons enlevé toutes les autres variables non significatives, et nous avons ajouté les variables liées aux facteurs qui pourraient avoir un effet sur la définition de la situation et sur la catégorisation des *alteri*, mais qui ne sont pas liés au processus d'établissement de relations de confiance et solidarité entre individus ni à des aspects idéologiques et institutionnels.

Le fait d'avoir une plus grande expérience internationale, mesuré par le nombre de langues maîtrisées et le nombre de pays où l'on a séjourné un mois ou plus ne paraît pas avoir des conséquences sur la catégorisation des *alteri*. Ceci semble peut sembler étonnant dans un premier temps, mais, nous avons déjà plaidé dans le chapitre 5, où nous étudions les modalités d'intégration relationnelle, qu'il est possible de se déplacer géographiquement sans nouer des contacts avec des personnes d'origines différentes. Dans ce cas là, il n'y a pas de raison pour que le simple déplacement ait des effets sur les catégorisations. Ce ne sont pas les voyages par eux mêmes mais ce qui s'y passe qui a de l'importance.

Quant à la définition de la situation Erasmus on voit, d'abord, que le cadrage temporel de l'expérience ne paraît pas avoir d'importance : que l'horizon temporel soit plus ou moins long (en sachant que à *priori* il ne dépasse pas les 12 mois) de même que le temps que l'on a déjà séjourné dans le pays d'accueil ne modifient pas la tendance à catégoriser plus ou moins facilement les amis en tant qu'étrangers. Jusqu'ici les résultats suggèrent que la simple familiarité avec les contextes et les

¹⁷³ Nous aurions pu tester les variables concernant les études et les motivations avec le suivant groupe de variables, en disant qu'il s'agit de variables qui, comme les autres peuvent modifier la définition de la situation. Cependant nous avons voulu éviter de tester les variables concernant les motivations en même temps que le groupe de control, étant donné que le groupe de control n'a pas de motivations d'échange, celles ci sont considérées en tant que des valeurs manquantes, et donc les observations liées au groupe de control ne sont pas incluses dans l'analyse.

situations internationales, au moins une fois que l'on décide de s'exposer à celle-ci, ne paraissent pas avoir une incidence sur des tendances de catégorisation.

Au-delà, tel que nous l'avons évoqué, les étudiants Erasmus se trouvent dans une situation dans laquelle ils sont des étrangers à l'intérieur du contexte universitaire. Ce rôle pourrait modifier leurs perceptions en rendant plus facile de ne pas considérer les autres en tant qu'étrangers au moment où l'on occupe soi-même une position d'étranger. Les analyses montrent des résultats contradictoires à affiner par la suite. D'un côté, le groupe de contrôle se montre moins inclusif que les étudiants Erasmus. Ceci qui confirmerait l'idée que la situation Erasmus favorise l'inclusion (les individus en situation Erasmus sont plus inclusifs). Par contre, en contredisant cette idée, les relations tissées *pendant* la situation Erasmus sont moins souvent incluses que celles tissées *avant*. Ces résultats différents peuvent être liés à d'autres facteurs : d'un côté il se peut que l'échantillon de contrôle ait des idées moins cosmopolites que les Erasmus et que la différence de réponse soit moins liée à la définition de la situation d'échange qu'aux idées et attitudes des étudiants (qu'elles soient une conséquence de l'échange ou qu'elles les précèdent). D'un autre côté le fait que les relations antérieures soient plus incluses que les relations tissées pendant l'échange peut être plus dû au fait que les premières soient des relations de plus longue durée et plus consolidées. Nous pourrions examiner ceci dans les modèles successifs. Finalement, le fait de partager le rôle d'étranger influence de façon significative l'inclusion, ou plutôt, les locaux sont plus souvent considérés en tant qu'étrangers ceux qui sont étrangers dans le site d'accueil.

Tableau 4. Facteurs intervenant dans la définition de la situation

Regression hierarchique. Ami transnational considéré étranger ou pas.		Modèle 2	S.E	t	
Variables indépendantes					
3. Micro cognitives					
3.1	Expérience internationale	Nombre pays où l'on a séjourné au moins un mois	0,023	0,031	0,7
		Nombre de langues très bien maîtrisées	0,017	0,051	0,3
		Duration totale du séjour	0,005	0,009	
3.2	Situation Erasmus	Temps séjournée au moment de l'enquête	0,002	0,002	0,9
		Groupe de controle	-0,69	0,391	-1,7
		Relation avant Erasmus/pendant Erasmus	-0,172	0,043	
		Alter est local	-0,067	0,031	-2,1
3.3	Langue de la relation	La langue de la relation est la langue maternelle d'ego	0,201	0,045	4,4
		Ego parle très bien la langue d'alter	0,063	0,043	1,4
3.4.	Homophilie, aspiration	Ego est jeune	-0,148	0,227	-0,6
Age		Ego is moyen (référence)	--	--	
		Ego est agé	-0,037	0,114	-0,3
		Alter is plus jeune qu'ego	0,033	0,037	0,9
		Alter a le même age qu'ego (référence)	-0,003	0,029	-0,1
		Alter est plus agé qu'ego			
Genre		Ego est homme	-0,048	0,088	-0,5
		Alter est homme	0,015	0,025	0,6
		Ego et alter ont le même sexe	0,031	0,024	1,2
Origine d'alter		Allemagne	0,05	0,052	0,9
		Autriche	0,09	0,093	0,9
		Belgique	0,091	0,063	1,4
		Danemark	0,01	0,128	0,0
		Espagne	0,167	0,046	3,6
		Finlande	0,114	0,072	1,5
		France (référence)	--	--	
		Grèce	0,143	0,085	1,6
		Pays-Bas	-0,011	0,054	-0,2
		Italie	0,118	0,063	1,8
		Irlande	0,125	0,098	0,9
		Luxemburg	0,37	0,31	1,2
		Portugal	0,266	0,114	2,3
		Grande Bretagne	0,043	0,066	0,6
		Suède	0,112	0,08	1,4
		Autre pays Européen	0,101	0,063	1,6
		Nord de l'Afrique	-0,189	0,096	-1,9
		Afrique Noire	-0,059	0,138	-0,4
		Amerique Latine	-0,07	0,1	-0,7
		Amerique du Nord	-0,04	0,07	-0,5
		Asie	0,015	0,1	0,1
		Océania	-0,042	0,174	-0,2
4. Control		Français	0,019	0,098	0,2
Langue		Espagnol	0,117	0,121	0,9
		Anglais (référence)	--	--	
Site		Lille	0,051	0,128	0,4
		Pamplona	-0,023	0,146	-0,1
		Groningen (référence)			
Constante			1,302	0,412	
Variation entre individus			0,226	0,029	
Variations entre relations			0,17	0,007	
Déviance			1932,326		
Nombre d'observations			1470		

La langue joue aussi un rôle sur la perception d'*alter*. Il est très significatif que quand la langue de la relation est celle d'*ego*, il est beaucoup plus facile qu'il ne considère pas *alter* en tant qu'étranger. Par contre sa propre maîtrise de la langue d'*alter* ne modifie pas les perceptions.

Nous avons voulu tester aussi si le fait d'être semblable sur d'autres caractéristiques sociales favorise la perception d'*alter* en tant que non étranger. Nous avons vu que le partage du rôle d'étranger favorise l'inclusion d'*alter*. Autrement, ni l'âge ni le sexe semblent jouer sur l'inclusion préférentielle. Ni le fait d'avoir le même âge ou le même sexe, ni le fait d'avoir un sexe particulier¹⁷⁴ ni le fait d'être plus aîné ou plus jeune semblent influencer le fait d'être plus inclusif ou d'être inclus plus facilement.

Quant à la nationalité, nous avons l'hypothèse que les membres de certains pays seraient favorisés : ceux plus grands, plus riches, de culture occidentale... Nous n'avons pas trouvé un effet de préférence vis-à-vis des pays les plus grands, riches ou développés, mais une préférence pour les pays Européens du sud : Espagnols, Italiens, Grecs et Portugais sont plus facilement perçus comme des non étrangers. Dans d'autres parties de notre recherche, et sur un échantillon différent, celui de Lille 1995, nous avons vu que les membres de ces nationalités étaient plus sociables et souvent préférées pour devenir des amis, voir des meilleurs amis. Ce résultat dit peut être de façon indirecte quelque chose à propos de l'amitié et la sociabilité en même temps qu'il appuie l'idée de modèles de sociabilité plus amicaux dans ces pays Européens.

En ce qui concerne les non Européens, en général on trouve qu'il y a une tendance à les considérer plus souvent comme des étrangers que les Européens, mais parmi ceux-ci, les seuls amis qui sont significativement plus souvent vus comme des étrangers sont ceux originaires des pays Maghrébins.

Par rapport au modèle vide, ce modèle permet de réduire de 5% la déviance au niveau d'observation inférieur (les relations et les *alters*) et de 3,6% la déviance des observations au niveau supérieur (les répondants et les caractéristiques de leurs

¹⁷⁴ Toute chose égale par ailleurs, mais si on teste avec des simples Chi2 l'incidence du sexe sur la variable dépendante, il est statistiquement significatif que les hommes sont plus souvent inclus et les femmes incluent plus facilement.

réseaux) ce qui est encore peu mais permet néanmoins de trouver des choses intéressantes.

2.3. Facteurs institutionnels et idéologiques.

Les facteurs que nous avons appelés macro concernent des aspects institutionnels et idéologiques. Une première hypothèse disait que, dans le contexte présent de la construction Européenne, l'existence d'institutions garantissant des droits citoyens pourrait induire que les répondants citoyens de l'Union Européenne catégorisent plus souvent les autres citoyens de l'UE en tant que non étrangers et donc que les répondants non-membres de l'UE catégorisent leurs amis plus souvent en tant que des étrangers. Nous constatons que ni l'un ni l'autre ne se produit. Être simultanément membre de l'UE et le fait de partager des droits légaux communs n'ont pas d'incidence directe sur la catégorisation des amis. La citoyenneté de l'UE n'a pas d'effet sur la catégorisation des amis, ni quand Ego est citoyen de l'UE ni quand alter est citoyen de l'UE. (p.e. les amis roumains, polonais, hongrois, ne sont pas considérés étrangers plus souvent que les amis allemands, suédois, britanniques...)

Par contre, qu'ils aient un discours articulé à propos de « l'identité Européenne » ou pas, les étudiants Européens ont tendance à ne pas catégoriser les autres Européens en tant qu'étrangers, ils considèrent plutôt *que les Européens ne sont pas des étrangers*. Ceci témoigne, au moins dans la sphère privée, dans la façon d'identifier autrui de la pertinence de la catégorie d'identification Européenne.

Cette distinction entre européens et non européens absorbe la tendance à l'exclusion des amis procédant du nord de l'Afrique qui ne semblent plus être exclus de façon significative par rapport aux autres non-Européens. Par contre, cette variable n'absorbe pas la préférence pour les pays du sud de l'Europe : pendant que les amis Européens sont moins souvent considérés étrangers, les amis des pays du sud de l'Europe sont encore plus rarement considérés étrangers.

L'influence du modèle national dans lequel les individus ont été socialisés trouve une certaine confirmation dans les données. Les individus procédant de deux pays où la

citoyenneté est directe (France et Allemagne¹⁷⁵) ont tendance à être plus inclusifs. Parmi les citoyens de pays où la citoyenneté est médiatisée par l'appartenance à des territoires intermédiaires (Espagne, Grande-Bretagne), les Britanniques sont significativement moins inclusifs. Les Espagnols ne sont pas significativement moins inclusifs, ceci peut être dû à une compensation entre les modèles de sociabilité plus inclusifs et les modèles idéologiques moins inclusifs.

Concernant les visions individuelles du monde ordonnées sur l'échelle local-cosmopolite, les seules différences significatives sont dues à ceux qui s'identifient avec leur région ou ville, les individus qui s'identifient principalement avec ces deux catégories ont tendance à considérer leurs amis plus souvent comme étrangers. Le fait de s'identifier principalement à une région ou à une ville absorbe l'effet du groupe de control, le groupe de control était plus excluant, non pas tellement en tant que ne participant pas dans l'expérience Erasmus, qu'en tant que plus orienté vers la localité. Il n'est cependant pas surprenant que ces deux variables soient associées.

Finalement, ceux qui dans leurs identifications sociales accordent plus d'importance à des idées ou des mouvements politiques sont plus inclusifs avec les amis d'autres pays, que ceux qui ont des identifications sociales plus traditionnelles (religion, famille, travail) ou fondées sur les éléments nationaux (nationalité, langue, culture).

Nous avons vu que le fait d'être citoyen de l'UE n'a pas d'effet direct sur la catégorisation des amis, par contre il y a une distinction claire entre la catégorisation des Européens et des non Européens. C'est à dire, les Européens originaires de pays non membres de l'UE (roumains, polonais, hongrois, suisses...) reçoivent les mêmes catégorisation que les Européens provenant de pays membres de l'UE (autrichiens, allemands, danois, neerlandais...). Les non Européens, par contre, sont plus souvent considérés étrangers. Il paraît donc que nous sommes face à une certaine forme d'identification Européenne, qu'elle soit argumentée et articulée dans un discours ou pas. Nous constatons aussi que l'idéologie a une incidence sur la catégorisation des amis. Les approches plus universalistes sur les identifications, qu'elles soient dans

¹⁷⁵ Dans le cas de l'Allemagne, dont la tradition de citoyenneté est plutôt fondée sur le *ius soli* ceci peut être dû à des raisons de honte historique. Achatz et Kleinert (2001 et. al.) suggèrent aussi cet effet.

des modèles nationaux ou dans les visions du monde des individus, sont plus inclusives. Par contre, les approches sur l'identité, où l'on cherche la médiatisation par des territoires intermédiaires et celles où l'on se focalise sur les niveaux plus locaux des régions ou des villes, ont tendance à exclure davantage les *alteri* d'autres nationalités, même quand il s'agit d'amis comme c'est le cas dans cette recherche.

Tableau 5. Facteurs institutionnels et idéologiques

Regression hiérarchique. Ami transnational considéré étranger ou pas.				
Variables indépendantes		Modèle 3	S.E	t
1. Macro idéologiques et institutionnelles				
1.1. Institutionnelles				
	Ego n'est pas citoyen EU	0,158	0,138	1,14
	Alter est citoyen EU	-0,022	0,056	-0,39
1.2. Idéologie collective				
Nationalités	Alter est Européen	0,135	0,066	2,05
	Ego est Français	0,388	0,171	2,27
	Ego est Allemand	0,313	0,140	2,24
	Ego est Britannique	-0,214	0,169	-1,27
	Ego est Espagnol	0,053	0,149	0,36
	Ego est Italien	0,210	0,142	1,48
1.3. Idéologie individuelle				
	Identification Humain	0,090	0,178	0,51
	Identification Européen	-0,187	0,214	-0,87
	Ident. Européen et pays	0,092	0,120	0,77
	Ident. Pays et Européen (référence)	--	--	
	Ident. Pays et Scandinavie	-0,794	0,467	-1,70
	Ident. Pays	0,072	0,129	0,56
	Ident. Région ou ville	-1,433	0,544	-2,63
	Pas d'identification territoriale	-0,087	0,241	-0,36
	Niveau d'identification avec les communautés	0,053	0,044	1,20
	Identification, traditionnelle, nationale, politique	0,099	0,044	2,25
3. Micro cognitives				
3.1 Définition de la situation				
Situation Erasmus	Groupe de contrôle	-0,233	0,281	-0,83
	Relation avant Erasmus/pendant Erasmus	-0,106	0,045	-2,36
	Alter est local	-0,070	0,034	-2,06
Langue de la relation	La langue de la relation est la langue maternelle d'ego	0,234	0,043	5,44
Origine d'alter	Sud de l'Europe	0,086	0,032	2,69
	Nord de l'Afrique	-0,136	0,096	-1,42
4. Control				
Langue	Français	0,177	0,131	1,35
	Espagnol	-0,055	0,162	-0,34
	Anglais(référence)	--	--	
Site	Lille	0,208	0,126	1,65
	Pamplona	0,136	0,157	0,87
	Groningen (référence)	--	--	
Constante		2,070	0,305	
Variation entre individus		0,181	0,024	
Variations entre relations		0,169	0,007	
Déviance		1786	156	

Ce modèle, plus intéressant d'un point de vue théorique, permet de réduire un 16,1% la déviance au niveau d'observation inférieur (les relations et les *alters*) et un 21,3% la déviance au niveau des observations au niveau supérieur (les répondants et les caractéristiques de leurs réseaux) ce qui est déjà satisfaisant.

2.4. Facteurs relationnels.

Dans le dernier modèle que nous présentons, nous avons ajouté¹⁷⁶ les facteurs associés aux caractéristiques des relations et des réseaux dans lesquels les répondants et leurs amis sont encadrées. Le premier ensemble de facteurs concerne la manière dont la construction de la confiance et de la solidarité dans les relations d'amitié affecte la façon dont l'*alter* de pays différent est considéré. Nous avons examiné plusieurs caractéristiques des liens, y compris certains contenus actuels ou potentiels des relations.

Nous constatons que la plupart des variables qui marquent la force du lien : l'intensité subjective, les échanges de conseils, les prêts d'argent et les soins si *alter* tombe malade, augmentent de façon significative la perception d'*alter* en tant que non étranger. La durée de la relation en tant que telle, toute chose égale par ailleurs, a un effet négatif significatif statistiquement, mais aussi très petit. En plus, le fait de travailler ensemble pour les études, de sortir ensemble et de parler de voyages augmentent aussi les chances de catégoriser les amis en tant que non étranger.

A l'inverse, deux types de discussions : parler de politique et parler du futur, rendent plus probable qu'*alter* soit considéré en tant qu'étranger. Peut-être il est plus facile de se souvenir d'avoir parlé de politique avec des personnes avec qui l'on n'était pas d'accord et donc se sentir plus distant. D'autres types de discussions (tels que parler de problèmes personnels ou de l'Europe¹⁷⁷ ou d'activités (manger ensemble et être prêt à commencer une entreprise avec *alter*) n'ont pas d'effet sur la perception

¹⁷⁶ En fait à chaque fois nous avons gardé les variables significatives des modèles précédants et nous avons effacé celles qui ne le sont pas avant d'ajouter les nouvelles variables.

¹⁷⁷ Ceci semble surprenant, cependant ce résultat est en ligne avec d'autres recherches. Par exemple, Gabel (1998) trouve que les personnes qui parlent plus souvent de politique, au contraire de ce que l'on pourrait penser, sont ceux qui soutiennent le moins l'Union Européenne. Peut-être les personnes se souviennent de leurs conversations sur des questions politiques plus souvent quand ils sont en *desaccord* avec les partenaires ou quand ils sont préoccupés par les sujets de conversation. Ceci pourrait expliquer ces associations négatives.

d'*alter*. Probablement parce que, soit elles ne dépendent pas principalement de la force du lien, soit celle-ci a déjà été capturée par d'autres variables.

En ce qui concerne le fonctionnement du réseau en tant que garant de la confiance et la solidarité vis-à-vis d'*alter*, nous pouvons dire que quand la relation d'amitié entre *ego* et *alter* est encadrée dans un réseau de liens sympathiques, c'est-à-dire, un réseau dans lequel les autres ont placé un certain degré de confiance, il est plus probable qu'*alter* ne soit pas considéré étranger. Dans d'autres descriptions plus fines que nous avons fait (de Federico 2002) nous avons vu que :« les données montrent que la simple interconnaissance ne suffit pas. Le fait qu'un ami transnational ait tendance à simplement connaître les amis importants pour *ego* ne fait pas qu'il soit moins perçu en tant qu'étranger. Cependant, quand l'ami transnational a un certain nombre de relations sympathiques ou, mieux encore, des relations d'amitié avec les amis importants d'*ego*, il est probable qu'il ne soit pas considéré étranger. Notre analyse montre que le seuil maximal est avoir au moins trois relations sympathiques ou au moins deux amis parmi les cinq meilleurs amis d'*ego* pour ne pas catégoriser *alter* en tant qu'étranger. Des niveaux plus élevés de confiance entre les *alteri* exigent moins de relations additionnelles pour garantir l'appartenance d'*alter* dans le monde micro social.

De façon semblable, nous examinons comment l'encadrement joue un rôle sur le fait qu'*ego*, non seulement ne considère pas *alter* en tant qu'étranger, mais qu'il oublie sa nationalité. [...] Les données montrent que les relations dans lesquelles *ego* oublie la nationalité d'*alter* ont tendance à être plus fortes. Nous trouvons, d'accord avec l'argument que nous avons proposé dans le paragraphe précédant (des niveaux plus élevés de confiance entre les *alteri* exigent moins de relations additionnelles pour garantir l'appartenance d'*alter* dans le monde micro social), que ces relations ont besoin de moins de confiance garantie par l'encadrement dans le réseau. Ceci s'exprime par une nécessité d'un nombre moindre de relations ou de relations d'une moindre force - puisque ces relations elles mêmes contiennent déjà beaucoup de

Tableau 6. Facteurs relationnels.

Regression hierarchique. Ami transnational considéré étranger ou pas.			
Variables indépendantes		Modèle 4	S.E
1. Macro idéologiques et institutionnelles			
1.2. Idéologie collective	Alter est Européen	0,126	0,038
Nationalités	Ego est Français	0,196	0,156
	Ego est Allemand	0,389	0,128
1.3. Idéologie individuelle	Ident. Pays et Scandinavie	-0,635	0,471
	Ident. Région ou ville	-1,051	0,514
	Identification, traditionnelle, nationale, politique	0,080	0,043
2. Meso Trust			
2.1. Confiance dyadique	Intensité subjective	0,029	0,023
	Durée de la relation	-0,0014	0,0005
Contenus	Échanger des conseils	0,075	0,033
	Parler de problèmes personnels	-0,039	0,035
	Parler de politique	-0,069	0,036
	Parler du futur	-0,094	0,034
	Parler de l'Europe	0,034	0,330
	Parler de voyages	0,058	0,032
	Manger ensemble	-0,007	0,033
	Sortir ensemble	0,042	0,031
	Étudier ensemble	0,064	0,034
	Contenus potentiels	Preter 150 euros	0,073
Soigner si alter est malade		0,122	0,038
Engager 4000 euros pour entreprise ensemble		0,039	0,034
Encadrement du lien dans des relations amicales		0,036	0,011
2.2. Garantie du réseau	Alter est vu dans un groupe	0,056	0,032
	Alter est vu tout seul	-0,018	0,032
	Densité de relations amicales dans le réseau	0,0002	0,0018
2.3. Sociabilité	Taille	0,006	0,007
	Nombre de très bons amis	-0,031	0,012
2.4. Réseau niche internationale	Nombre de au moins relations amicales	0,036	0,009
	Composition en nombre de nationalités européennes	-0,0152	0,021
	Composition en nombre de zones du monde	0,035	0,031
	Proportion d'amis transnationaux	0,188	0,128
3. Micro cognitives			
3.1 Définition de la situation			
Situation Erasmus	Relation avant Erasmus/pendant Erasmus	-0,115	0,081
	Alter est local	-0,670	0,330
Langue de la relation	La langue de la relation est la langue maternelle d'ego	0,216	0,043
Origine d'alter	Sud de l'Europe	0,083	0,030
4. Control			
Langue	Français	-0,089	0,114
	Espagnol	-0,017	0,133
	Anglais (référence)	--	--
Site	Lille	0,085	0,124
	Pamplona	0,078	0,140
	Groningen (référence)	--	--
Constante		1,204	0,152
Variation entre individus		0,191	0,025
Variations entre relations		0,153	0,006
Déviante		1646,349	

confiance au niveau dyadique – pour que les amis ne soient pas considérés étrangers ». ¹⁷⁸

Nous avons aussi examiné quelques caractéristiques du réseau (taille, nombre de meilleurs amis, et nombre d'amis ¹⁷⁹ pour évaluer comment la sociabilité dans laquelle *ego* se trouve impliqué peut influencer ses perceptions. La taille totale du réseau n'a pas d'incidence sur la façon dont les *alteri* sont perçus. Le nombre d'amis joue favorablement sur l'inclusion d'*alter*. Par contre, quand *ego* a un plus grand nombre de meilleurs amis ceci joue de façon négative. Le résultat est que plus on a de meilleurs amis moins on est inclusif.

Finalement nous avons examiné les caractéristiques du réseau personnel en tant que cercle international mesurée à partir de la proportion de liens transnationaux, le nombre de nationalités Européennes différentes dans le réseau et le nombre de zones du monde représenté dans le réseau.

Ces variables rendent compte partiellement de la capacité et la disposition des *ego* à nouer des relations d'amitié avec des *alteri* transnationaux, mais elles sont aussi liées aux caractéristiques du réseau de sociabilité dans lequel *ego* est inséré et où il se peut qu'il n'y ait pas d'autres alternatives, d'autant plus si on considère le clivage qu'existe entre la sociabilité des étudiants Erasmus et la sociabilité locale. Il apparaît qu'aucune des variables relatives à l'internationalisme du réseau n'affecte la perception des *alteri*. Ceci est en ligne avec les résultats précédents sur l'expérience internationale des répondants, apparemment la plus grande familiarisation avec un contexte plus international n'a pas à elle toute seule des effets sur comment on considère des personnes, des amis transnationaux.

Dans ce modèle nous avons vu que l'amitié a des effets sur la catégorisation des *alteri* en tant qu'étrangers ou pas sur la tendance à catégoriser des *alters* en tant qu'étrangers. Le développement de la confiance et de la solidarité à l'intérieur de relations d'amitié ainsi qu'à l'intérieur des réseaux où ces relations sont encadrées

¹⁷⁸ Traduit de l'espagnol.

¹⁷⁹ Ceci fait référence aux relations « au moins ami ». Nous avons une gradation : simple connaissance, relation amicale, ami, meilleur ami. La catégorie « au moins ami » correspond aux amis et aux meilleurs amis.

encouragent des catégorisations plus inclusives des *alteri* transnationaux. Également, les personnes plus sociables mais qui n'ont pas une sociabilité intensive sont plus inclusives. Quand nous ajoutons les facteurs liés à l'amitié, les facteurs idéologiques continuent à jouer un rôle. Les Européens sont toujours plus souvent inclus, les Allemands sont toujours plus inclusifs, les régionalistes sont toujours moins inclusifs que les autres et ceux dont leurs identifications principales sont politiques le sont plus. Certaines des variables liées à l'idéologie ont perdu leur significativité (être Français, l'identification avec la Scandinavie), probablement parce que ceux ayant des idéologies plus inclusives ont développé plus facilement plus de relations avec des personnes de pays différents ou relations de plus grande qualité, ce qui est logique, mais les effets de du processus d'établissement de l'amitié ont un pouvoir explicatif plus grand que le profil idéologique initial des *ego*.

Enfin, il nous reste à ajouter que le seul effet de la définition de la situation pendant l'échange Erasmus qui reste significatif, toute chose égale par ailleurs, est le clivage avec la population locale. Tel que nous l'avions supposé, le fait que les relations nouées avant l'expérience Erasmus aient été favorisées était lié à leur grande consolidation. Une fois prise en compte la qualité du lien cette variable n'est plus significative. Les Européens du sud et ceux avec qui l'on communique dans sa langue maternelle continuent à être plus facilement inclus en tant que non étrangers.

Ce modèle, permet de réduire un 17,5% la déviation au niveau d'observation inférieur (les relations et les *alters*) et un 18,7% la déviation au niveau des observations au niveau supérieur (les répondants et les caractéristiques de leurs réseaux) ce qui est aussi satisfaisant.

Dans ce chapitre, nous avons examiné les effets des relations d'amitié avec d'autres Européens sur les identifications des répondants au niveau de la sphère privée dans le contexte institutionnel et idéologique actuel. Nous avons opérationnalisé l'identification dans la sphère privée à partir des catégorisations des *alteri* en tant qu'étrangers ou non-étrangers.

À niveau institutionnel, nous avons trouvé que, bien que l'établissement de la citoyenneté secondaire Européenne favorise la mobilité en Europe, les possibilités d'interaction parmi les Européens et ainsi l'émergence de niches et de styles de vie

proprement « Européens », le partage de cette citoyenneté par les individus ne produit pas directement des altérations sur les frontières d'étrangeté au niveau privé. Si ceci finit par avoir lieu, ça se produit alors par des chemins indirects liés aux autres facteurs étudiés.

À niveau idéologique, nous trouvons des indices qui montrent que l'identification avec l'Europe a un sens pour les répondants, que ceci soit conscient ou inconscient, accompagné ou pas de discours explicites ou articulés sur « l'identité Européenne » ou pas. De même nous trouvons des indices qui montrent que, en général, les discours à propos des identifications et des appartenances qui sont plus locaux, régionalistes, traditionalistes, fondés sur des territoires intermédiaires ou des régions historiques sont plus difficilement compatibles avec la catégorisation des amis Européens en tant que non étrangers. À l'inverse, les discours et identifications fondés sur des idées universalistes de la citoyenneté, plus cosmopolites et plus politiquement orientés sont plus compatibles avec l'inclusion d'amis Européens en tant que non-étrangers, et à priori on pourrait penser qu'ils le sont donc avec l'identification avec l'Europe.

À niveau relationnel, l'établissement de relations d'amitié et l'insertion de celles-ci dans des réseaux d'amitié et de confiance a aussi des effets clairs sur les catégorisations et sur frontières d'identification au niveau privé. À mesure que la confiance augmente, que ce soit du à la dynamique dyadique de la relation ou à la garantie de la confiance par le réseau, les frontières de co-appartenance entre *ego* et *alter* diminuent au niveau privée.

CHAPITRE 7. DES RELATIONS A L'IDENTIFICATION DE SOI. DES RESEAUX TRANSNATIONAUX A L'IDENTIFICATION AVEC L'EUROPE

Dans le chapitre précédent, nous avons examiné les effets de l'amitié sur la catégorisation des amis d'autres pays en tant qu'étrangers ou pas dans le contexte institutionnel et idéologique actuel et tenant compte de la situation dans laquelle se trouvent les étudiants enquêtés. Nous avons appelé ceci les effets de l'amitié sur les identifications au niveau de la sphère privée ou l'identification d'autrui. Dans ce chapitre, nous allons voir si les effets de l'établissement de liens d'amitié, de solidarité et de confiance, réussissent à dépasser la sphère privée pour avoir des incidences sur les identifications publiques affichées, l'identification de soi, des étudiants Erasmus et dans quelles conditions ceci se produit. Nous allons examiner comment la présence et les caractéristiques de relations d'amitié dans la communauté personnelle des *ego* affectent leurs identifications à des territoires, en particulier leur identification à l'Europe. Comme dans le chapitre précédent, nous voulons situer les effets des amitiés Européennes à l'intérieur d'un contexte analytique plus large qui puisse tenir compte d'effets institutionnels et idéologiques.

Commençons par rappeler à nouveau quelques caractéristiques de l'objet que nous cherchons à expliquer. Nous avons vu dans le quatrième chapitre que quand les répondants précisent leurs identifications territoriales leurs réponses font rarement référence à un seul élément. La très grande majorité des répondants montraient des modèles d'identification multiples.

Nous avons vu aussi que les éléments d'identification mentionnés par les répondants ne sont pas aléatoires, mais qu'il existe des interdépendances entre eux. Notamment concernant l'Europe, elle n'est jamais mentionnée toute seule, mais toujours en combinaison avec des identifications à un pays, mais encore plus souvent avec plusieurs.

Nous avons suggéré que ce type d'association fait penser à un modèle de construction pyramidale des identifications territoriales : on peut passer à s'identifier avec l'échelon supérieur seulement quand il y a une base d'identification à l'échelon

inférieur. Plus cette base est large, plus il est facile de passer à l'échelon supérieur. Plus l'échelon supérieur devient large, plus il est facile d'arriver plus haut encore.

Dans le quatrième chapitre, nous avons examiné empiriquement seulement l'interdépendance concernant les pays et l'Europe, mais rien ne nous empêche d'élargir cette idée et concevoir que ce modèle fonctionne aussi vers le bas. Cependant, ce faisant il faut prendre garde de la non-linéarité du modèle vis-à-vis des tailles géographiques.

Nous avons construit une échelle de déploiement (*unfolding scale*)¹⁸⁰ et grâce à laquelle nous avons pu constater, à partir de l'ordre des éléments de l'échelle, que ceux qui donnent plus d'importance aux régions sont les plus localistes (moins cosmopolites). Les citadins sont déjà un peu plus citoyens du monde que les régionalistes. L'identification aux régions rentre dans une logique qui est différente à celle que nous examinons maintenant, donc à priori nous les excluons du présent modèle.

Les chiffres globaux de citation de ces territoires que nous avons obtenus nous indiquent que cette idée d'identification de façon pyramidale n'est pas déraisonnable : les individus citent 656 localités, 439 pays et 82 fois l'Europe¹⁸¹.

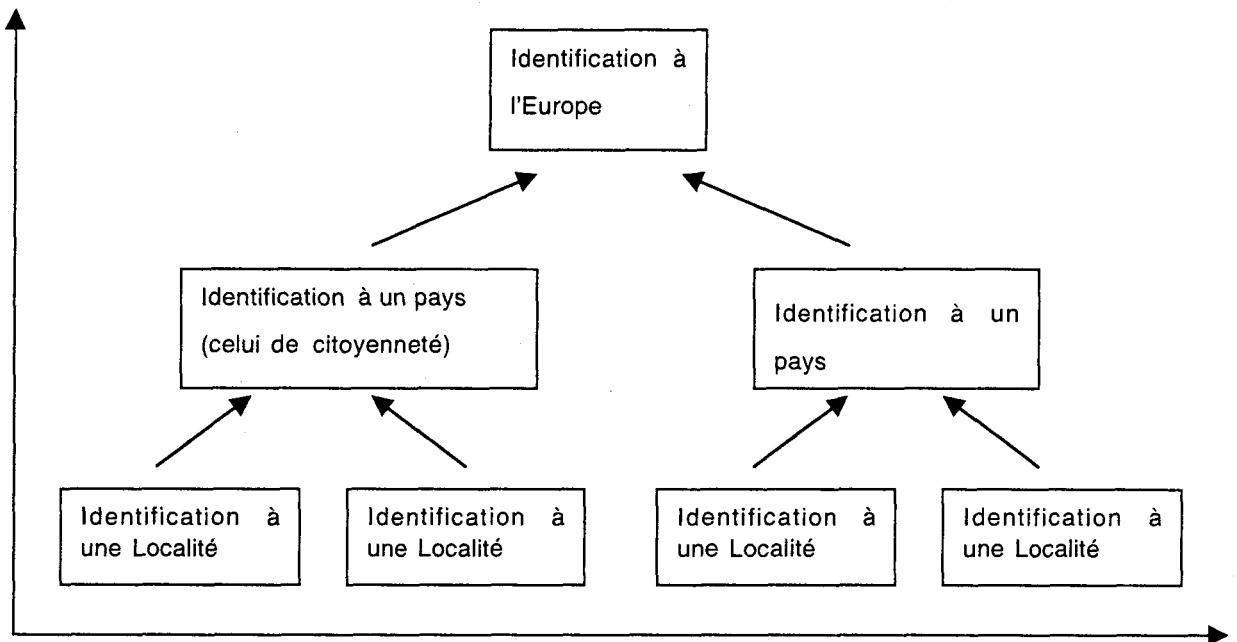
Ainsi, nous pouvons proposer un modèle pyramidal général où l'on suppose que d'abord les individus s'identifient plus facilement à la localité dans laquelle ils vivent et où ils font l'expérience de ces éléments qui font qu'ils se sentent « chez eux ». Différentes raisons peuvent faire qu'ils s'identifient ensuite avec d'autres localités dans le même pays (ils y ont des amis ou de la famille, ils y ont vécu, ils y passent leurs vacances...). Une fois que ceci se produit, qu'il y a des identifications avec plusieurs localités, il est plus facile d'ajouter un « chapeau » englobant d'identification au pays où toutes ces localités s'y retrouvent. En vivant dans des localités d'autres pays, en y tissant des liens d'amitié ou autres, les individus peuvent aussi (et nous avons vu qu'ils le font) s'identifier à des localités d'autres pays. Une

¹⁸⁰ Voir les travaux de van Schuur (1992, 1997, 1998) sur la procédure de construction de l'échelle.

¹⁸¹ Et ils citent 291 régions, ce qui renforce nos arguments pour penser qu'elles ne font pas partie de la logique que nous supposons à l'œuvre avec les autres territoires.

fois que ceci se produit, il est plus facile alors qu'ils s'identifient avec ce pays-là. Ceci est d'autant plus probable si l'identification existe avec plusieurs villes du pays. Une fois que les individus s'identifient à un pays, ou encore plus, deux, il devient possible qu'ils s'identifient avec l'Europe.

Figure 1. Modèle d'identification pyramidal.



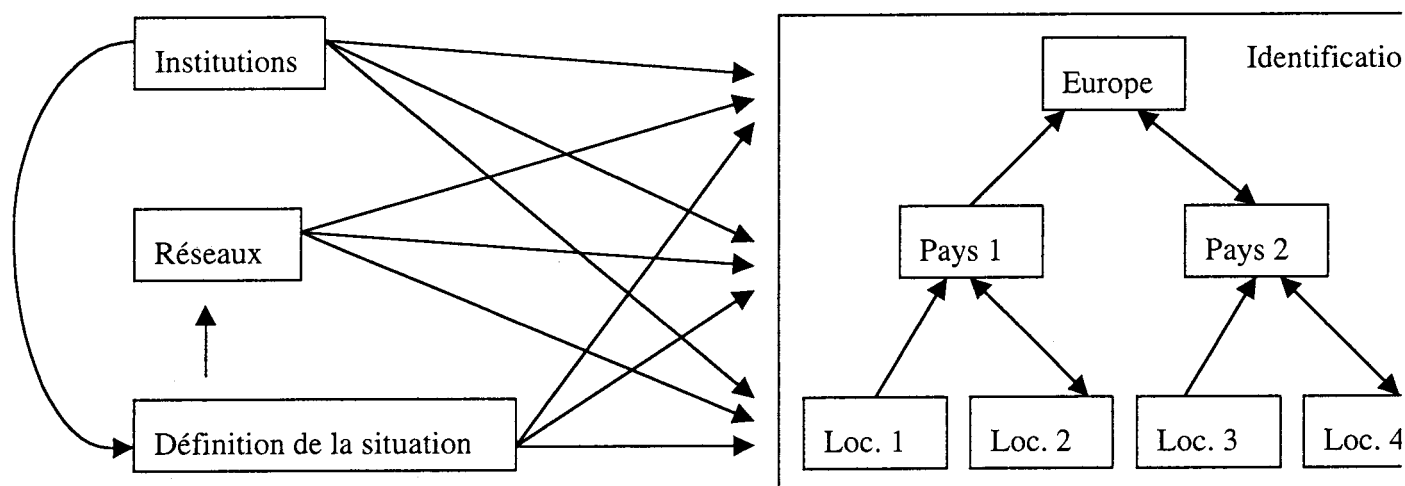
Spécifions aussi que d'après ce modèle, il ne serait pas possible (ou en tout cas pas statistiquement fréquent) de passer des niveaux inférieurs aux supérieurs sans une médiation intermédiaire. Dans notre cas, ceci voudrait dire qu'il n'est pas possible de passer des identifications avec les localités à l'identification avec l'Europe sans passer par des identifications à des pays.

L'objectif du programme d'échange Erasmus est bien de promouvoir l'identification à l'échelon de l'Europe. Si nous tenons compte de ce modèle d'identification pyramidal et si nous comprenons les identifications de façon procédurale, si nous acceptons qu'il s'agit « d'objets » provisoires en devenir, alors, pour comprendre comment l'on arrive éventuellement à s'identifier à l'Europe, il est crucial de comprendre ce qui fait que l'on s'identifie aux pays : d'abord au propre pays de citoyenneté et aussi à d'autres pays. Dans le quatrième chapitre, nous avons déjà examiné un certain nombre d'éléments associés aux identifications avec les

territoires en général et avec les pays en particulier. Maintenant nous voulons appliquer un cadre analytique similaire à celui que nous avons utilisé dans le chapitre précédant sur la catégorisation des amis transnationaux sur les identifications aux différents pays et à l'Europe. Ici nous allons étudier de façon systématique les différences entre les auto identifications affichées par les individus par rapport à leurs relations d'amitié transnationale dans le contexte institutionnel et idéologique dans lequel ils se trouvent.

A partir du schéma, examinons les éléments dont nous allons tenir compte dans cette analyse. L'incidence des institutions sur les opportunités et contraintes qui définissent des situations et des cadres d'interaction particuliers qui finalement débouchent sur des réseaux sociaux ont déjà été abordés dans d'autres chapitres de ce document pour la population qui nous occupe. Dans cette analyse, nous allons nous occuper de comment les facteurs institutionnels et idéologiques, les réseaux personnels et les situations de sociabilité influent sur les identifications des étudiants Erasmus.

Figure 2. Facteurs macro, meso et micro jouant sur les identifications



Comme nous l'avons dit plus haut, nous supposons que les identifications forment un tout avec une certaine cohérence et systématisme entre les éléments d'après le modèle pyramidal que nous avons suggéré. Nous pensons que la logique propre aux identifications, une fois déclenchée et mise en œuvre peut prendre une certaine indépendance des éléments qui l'ont causée initialement. C'est une raison supplémentaire pour examiner d'abord séparément comment les facteurs institutionnels et idéologiques, les facteurs relationnels, et les facteurs contextuels,

Réseaux d'identification à l'Europe. Amitiés et identifications d'étudiants Européens

influencent les identifications avec les différents éléments de la pyramide, pour ultérieurement intégrer aussi les différents éléments d'identification dans les analyses. Pour des questions de temps, d'espace et de pertinence nous limitons l'analyse à l'étude des facteurs qui favorisent l'identification avec 1) le pays de citoyenneté, 2) deux ou plus pays, 3) l'Europe. Définissons quelques hypothèses.

1. DES EFFETS DANS LA SPHERE PUBLIQUE, L'AUTOIDENTIFICATION.

1.1. Hypothèses macro institutionnelles et idéologiques.

Nous supposons, à la vue des résultats de notre chapitre précédent, que le fait d'être citoyen de l'UE ne favorise pas particulièrement l'identification avec l'Europe¹⁸².

Quant aux modèles idéologiques nationaux dans lesquels les répondants ont été socialisés, nous supposons qu'il existe une compatibilité plus facile entre certains discours idéologiques à propos des identités et une identification Européenne des individus.

Les modèles nationaux dont l'appartenance est fondée sur des idées plus universalistes de la citoyenneté (France) seraient plus compatibles avec des identifications à des territoires plus larges. Au contraire, les modèles où la citoyenneté est fondée sur l'appartenance à des territoires intermédiaires ou des régions historiques (Grande-Bretagne, Espagne) seront plus difficilement compatibles avec des identifications plus large, étant donné que l'attention principale, l'identification première est focalisée sur une appartenance locale. Nous prévoyons pour commencer, que les répondants Français seront ceux qui s'identifient le plus avec leur pays de citoyenneté et que les Espagnols et Britanniques s'identifient moins avec leurs pays -jusqu'ici rien de nouveau. Mais nous prévoyons aussi que cet effet se maintienne pour le niveau Européen et que les français citeront l'identification à l'Europe plus souvent souvent les Espagnols et les Britanniques.

¹⁸² Nous avons déjà constaté que le fait d'être citoyen de l'UE n'impliquait des identifications par autrui plus inclusive en tant que non étranger. Par contre le fait d'être Européen favorise le fait d'être perçu en tant que non étranger. Concernant l'identification de soi nous ne pouvons pas étudier l'effet d'être Européen ou pas sur l'identification à l'Europe car tous nos répondants sont Européens (mais ils ne sont pas tous citoyens de l'UE, nous comptons des hongrois, roumains, polonais et lithuaniens).

Quant à la citation de plusieurs pays auxquels on s'identifie, étant donné l'insistance en France sur une appartenance citoyenne principale - si pas unique - et forte (Schnapper 1994, Duchesne et Scherrer 2002 sont des exemples académiques de ces discours) nous attendons que les Français mentionnent moins souvent plusieurs pays auxquels ils s'identifient.

1.2. Hypothèses meso relationnelles.

La thèse centrale de notre recherche est que l'identification à des territoires est médiatisée par l'appartenance à des communautés personnelles. Nous avons déjà vu dans le quatrième chapitre la très grande association entre la citation d'un territoire et le fait d'y avoir des relations personnelles, ce qui confirmait déjà notre idée. Maintenant il est question de voir de façon systématique l'incidence de la figure paradoxale de « l'ami étranger » sur les identifications à des communautés imaginées territoriales. Puisque notre hypothèse dit que la fraternité effective est à la base de l'identification aux communautés imaginées territoriales, une fraternité au-delà des frontières de son propre pays aurait tendance à élargir le système d'identifications territoriales. Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent les effets de l'amitié sur la catégorisation d'autrui : les amis transnationaux sont rarement catégorisés en tant qu'étrangers, d'autant moins quand la relation d'amitié est plus consolidée et la confiance et la solidarité sont garanties, que ce soit de façon dyadique ou par le réseau dans lequel elles sont encadrées.

Notre idée ici est que plus la présence des amis étrangers est importante dans le réseau, plus il est probable que l'identification au territoire qui est capable de les englober se produise, que ce soit un autre pays ou l'Europe. Il y a plusieurs façons dont la présence des « amis étrangers » dans le réseau personnel pourrait induire ces effets : par leur intensité, par leur fréquence, par leur position, par leur hétérogénéité.

Le fait d'avoir une relation d'amitié intense, importante avec quelqu'un, nous l'avons déjà mentionné, en fait, dans une certaine mesure, une source d'identification personnelle et sociale importante. La relation d'amitié confirme à l'individu qui il est, et l'approuve. Quand les relations personnelles fortes, celles qui ont le plus d'importance comme source d'identification et confirmation de soi, sont exclues de la catégorie sociale d'identification de l'individu, il se prive d'une certaine façon

d'une partie des sources de son identité. Une façon de gérer cette tension est de privilégier une autre catégorie sociale d'appartenance commune.

Nous émettons l'hypothèse que *plus les amitiés transnationales sont intenses, intimes, fortes, en somme importantes pour les individus, plus il est probable qu'ils privilégient des identifications territoriales communes.*

L'hypothèse précédente repose sur la qualité de la relation dyadique. Il est aussi possible de concevoir d'autres hypothèses reposant sur la force structurale des relations, c'est à dire par leur position dans le réseau. Quand les amitiés transnationales occupent des places centrales (elles sont relativement enserrées dans ceux-ci ou occupent des positions particulières) elles peuvent aussi par ce biais favoriser le développement d'identifications territoriales communes.

Ces mécanismes peuvent aussi être influencés par le nombre : plus ego a d'amis transnationaux dans son réseau, plus son identification personnelle et sociale dépend relativement de celles-ci, il est donc probable qu'il ait davantage tendance à s'identifier à des territoires englobants de ces relations.

Aussi, une plus grande diversité dans les origines des membres du réseau personnel peut nécessiter de faire appel à des catégories d'appartenance commune plus englobantes. Si les amis transnationaux ont une seule autre provenance, une identification duale peut suffire (mais nous avons vu que déjà l'identification à deux pays rend plus probable une identification à l'Europe). Si les amis ont tous des provenances identifiables avec des sous-parties de l'Europe alors peut être ceci est suffisant pour justifier l'identification commune malgré le manque d'institutions derrière (par exemple des amis méditerranéens ou des amis scandinaves) mais si leur origine est plus dispersée (des amis allemands, grecs, irlandais, et suédois) l'appel à l'Europe peut être favorisé davantage.

1.3. Hypothèses micro liés à la définition de la situation.

Dans cette section nous tenons compte de deux sortes d'hypothèses : a) l'expérience internationale préalable des répondants et b) des aspects liés à la définition de la situation.

Nous avons mesuré l'habitude internationale par deux variables : le nombre de langues maîtrisées et le nombre de pays en Europe dans lesquels l'individu a séjourné plus longtemps qu'un mois. En particulier, cette deuxième variable est un indicateur de l'habitude de prendre la position d'étranger au sens de *stranger* ou *forastero* à différentes reprises à l'intérieur de la citoyenneté Européenne où l'on n'est pas étranger au sens de *foreign* ou *extranjero*. On peut supposer que les personnes avec plus d'expérience dans plusieurs pays d'Europe aient déjà créé des relations transnationales auparavant et que pour eux, indépendamment de leur présence actuelle et actualisée, la place des « amis étrangers » soit déjà acquise. Par ailleurs, on peut considérer que, par leur répétition du voyage, ils sont une étape plus loin que ceux pour qui l'expérience Erasmus représente le premier séjour long dans un pays Européen dans le processus d'identification avec l'Europe. Nous attendons donc que les personnes avec plus d'expérience internationale soient plus portées à s'identifier avec plus de pays et avec l'Europe.

Pour la définition de la situation nous tenons compte du site d'enquête, du cadrage temporel et de la situation Erasmus elle-même¹⁸³. Nous n'attendons pas d'effets particuliers dus au site d'enquête. Quant au temps de séjour, nous attendons que les étudiants répondant plus tard dans leur période d'échange seront plus portés à avoir des identifications plus cosmopolites, donc auront tendance à s'identifier davantage avec plusieurs pays et avec l'Europe. Nous attendons aussi que les étudiants qui participent aux échanges Erasmus aient des identifications plus cosmopolites que le groupe de control.

2. ANALYSES ET RESULTATS.

Nous examinons comment les facteurs que nous venons d'énoncer ont affecté les identifications des 218 enquêtés. Étant donné le fonctionnement que nous supposons pyramidal des identifications, nous procédons par étapes et nous commençons par le

¹⁸³ Dans des étapes intermédiaires de l'analyse, nous avons aussi inclut d'autres variables de control : les études réalisés par les étudiants, les motivations pour l'échange, la langue du questionnaire et la durée totale prévue du séjour. Nous ne les présentons pas ici car elles alourdissent inutilement les analyses et leur présentation. En particulier, l'inclusion de la langue de réponse du questionnaire devient plus une source de confusion qu'une autre chose car il y a une forte sélection entre certaines nationalités et la langue de réponse. Dans cette analyse c'est clairement la nationalité et non la langue de réponse du questionnaire qui joue un rôle.

bas. Nous examinons d'abord comment les différents facteurs évoqués favorisent l'identification a) au pays de citoyenneté, b) à plus d'un pays. De cette façon, nous examinons comment ces facteurs influencent indirectement l'identification à l'Europe. Finalement nous examinons comment ces facteurs influent sur l'identification à l'Europe de façon directe.

Dans les trois cas, notre variable dépendante est construite de manière analogue. Tel que nous l'avons décrit dans le quatrième chapitre nous avons demandé aux répondants de mentionner les territoires avec lesquels ils se sentaient attachés ou qu'ils considéraient importants pour se définir ou s'identifier avec une question ouverte. Les répondants étaient donc libres de mentionner les territoires qu'il voulaient, le type qu'ils voulaient (localités, régions, pays, l'Europe, autres) et ils pouvaient mentionner jusqu'à 4 de chaque type. Ensuite on demandait les raisons qui faisaient que l'identification à ce territoire soit importante (ce que nous avons examiné en détail dans le quatrième chapitre), enfin nous demandions de qualifier l'intensité d'attachement aux territoires. Nous avons identifié quand les individus mentionnaient leur pays de citoyenneté ainsi que s'ils mentionnaient plusieurs pays et s'il mentionnaient l'Europe. Nous avons construit des variables dichotomiques avec le critère d'évaluation de soi, c'est à dire dans cette analyse nous considérons qu'il y a identification avec le territoire s'il est considéré assez ou très important. Nous analysons séparément l'identification a) au pays de citoyenneté, b) à plusieurs pays, et c) à l'Europe.

La méthode d'analyse appropriée pour étudier des effets de plusieurs variables sur une variable dépendante dichotomique est la régression logistique. Nous procédons par étapes. Nous commençons par les variables de control et nous ajoutons ensuite, par groupes, les variables correspondantes aux différents facteurs que nous voulons étudier.

A chaque étape nous incluons dans la fonction de régression les variables statistiquement significatives, et nous éliminons celles qui ne le sont pas avant d'ajouter des nouvelles variables. Les nouvelles variables sont soumises à la

procédure de sélection « vers l'arrière » (*backwards*) selon la méthode de Wald¹⁸⁴. Cette procédure commence avec l'inclusion de toutes les variables, puis en élimine une, celle qui par rapport aux critères donnés a moins de chances d'être significative statistiquement. La procédure est répétée jusqu'à ce que toutes les variables qui ne remplissent pas les critères pour être éligibles soient éliminées de la fonction de régression.

Une fois définie la procédure, nous examinons l'incidence d'un certain nombre d'indicateurs liés aux hypothèses que nous avons énoncées tels qu'ils sont résumés dans le tableau 1.

Tableau 1. Hypothèses et variables étudiées.

0. Modèle Pyramidal	VI-VD	Identification au pays de citoyenneté
	VI-VD	Identification à plusieurs pays
		Nombre de régions auxquelles ego s'identifie dans le pays
		Nombre de localités auxquelles ego s'identifie dans les pays
1. Macro	Institutionnel	Ego est citoyen de l'UE
	Idéologique	Nationalité d'ego
2. Meso	Réseau	Proportion d'amis transnationaux
		Intensité des amitiés transnationales
		Encadrement des amitiés transnationales
		Hétérogénéité d'origines dans le réseau
3. Micro	Internationalisme	Nombre de pays dans lesquels ego a séjourné plus d'un mois
		Nombre de langues maîtrisées
	Situation Erasmus	Temps séjourné au moment d'enquête
		Groupe de control
		Site d'enquête

2.1. Facteurs d'identification au pays de citoyenneté.

Parmi nos 218 répondants¹⁸⁵ 174 (69,3%) ont mentionné leur pays de nationalité comme étant un territoire qu'ils considèrent assez ou très important pour s'identifier. Nous allons examiner comment les facteurs que nous avons énoncés influent sur l'identification au pays de citoyenneté.

¹⁸⁴ Pour des détails, voir par exemple le manuel de SPSS.

¹⁸⁵ Quand nous avons deux d'observation à propos d'un individu, nous tenons compte de la dernière au moment plus avancé de leur séjour.

Parmi les variables de control, nous remarquons qu'il n'y a pas de différences dues au lieu où les étudiants ont séjourné. Le climat particulier de l'université ou du pays d'accueil ne semble pas influencer l'identification au propre pays. Nous constatons aussi que les différences de temps de séjour ne sont pas significatives non plus. S'il y a des différences significatives dues au temps de séjour, elles sont, soit de plus courte durée, soit de plus longue durée que ce qui a été mesuré ici. D'autres analyses nous ont montré que la comparaison des réponses des individus qui ont décrit leurs identifications deux fois révèle qu'ils citent leur pays plus souvent la deuxième fois que la première¹⁸⁶. Ces différences ne sont cependant pas non plus significatives.

Tableau 2. Facteurs d'identification au pays de citoyenneté.

Regression logistique. Identification avec le pays de citoyenneté						
Type de facteur	Variables indépendantes	Modèle 1	Modèle 2	Modèle 3	Modèle 4	Modèle 5
		Paramètre (p)				
Control	Pamplona	_0,45 (0,446)				
	Lille	_0,58 (0,237)				
	Groningen (référence)	---				
	Temps séjourné	0,001 (0,728)				
	Groupe de controle	1,82 (0,000)	1,47 (0,002)	1,01 (0,050)	1,10 (0,032)	1,24 (0,01)
Institutions et idéologie	Ego est Allemand		_1,34 (0,051)	_1,38 (0,047)	_1,38 (0,046)	_1,41 (0,04)
	Ego est Espagnol		_1,50 (0,004)	_1,13 (0,041)	_1,23 (0,025)	_1,21 (0,02)
	Ego est Français		1,80 (0,179)			
	Ego est Britannique		_3,73 (0,000)	_4,14 (0,000)	_3,69 (0,000)	_3,65 (0,00)
	Ego est Italien		0,28 (0,597)			
	Autres nationalités (référence)		---			
	Ego est citoyen de l'UE		1,37 (0,242)			
Expérience Internationale	Nombre de langues maîtrisées			0,33 (0,564)		
	Nombre de pays où l'on a séjourné plus d'un mois			1,90 (0,168)		
Réseau personnel	Nombre de liens transnationaux			0,84 (0,360)		
	Nombre de pays Européens dans le réseau			0,17 (0,682)		
	Nombre d'amis transnationaux			0,55 (0,031)	0,43 (0,081)	0,39 (0,11)
	Nombre de liens transnationaux encadrés			0,02 (0,880)		
Identifications	Nombre de localités					0,50 (0,47)
	Nombre de régions					0,56 (0,04)
Déviance	_2 log likelihood	224,668	195,232	187,082	192,233	187,66

Par contre le groupe de control cite le pays de citoyenneté bien moins souvent que les étudiants Erasmus. On pourrait penser que ceci pourrait être surtout du à ce que le

¹⁸⁶ Parmi les 33 individus qui ont répondu deux fois (voir le chapitre 3), la première, 21 disaient s'identifier à leur pays de citoyenneté tandis que la seconde, ils étaient 23.

groupe de control est constitué par des espagnols et ceux-ci ne sont pas très portés à s'identifier avec leur pays de citoyenneté officielle. Quand on inclut les nationalités dans l'analyse on observe qu'en partie il en était ainsi (la valeur du paramètre du groupe de control se réduit en 0,35), mais le groupe de control mentionne moins son pays de citoyenneté aussi en tant que tel. À ce moment-là, on peut se dire que, soit il y a une auto sélection pour participer dans les échanges des individus qui sont portés à s'identifier davantage avec leur pays, soit la définition de la situation où l'on dévient étranger dans un contexte particulier favorise une identification quasi immédiate (car elle ne semble pas dépendante du temps de séjour) avec le pays de citoyenneté, soit elle est due à d'autres facteurs. Évidemment ceci peut aussi être dû à des combinaisons de tous les trois. Voyons davantage.

En ce qui concerne les origines nationales, il y a des différences très claires entre les répondants. Ainsi que nous l'attendions, les Britanniques et les Espagnols citent moins leurs pays de citoyenneté. Les Britanniques sont particulièrement peu portés à s'identifier avec la Grande Bretagne. Ils citent bien plus souvent un pays à l'intérieur de la Grande Bretagne en tant que territoire auquel ils s'identifient¹⁸⁷. Les Espagnols aussi citent significativement bien moins souvent l'Espagne en tant que territoire auquel ils s'identifient. Les Allemands citent aussi moins souvent l'Allemagne¹⁸⁸. Par contre les Français ne sont pas plus portés à s'identifier avec la France que les répondants d'autres nationalités dans l'échantillon.

Le fait d'être citoyen de l'UE n'influe pas non plus sur l'identification au pays de citoyenneté. Les étudiants citoyens de pays membres de l'UE ne s'identifient pas avec leur pays ni plus ni moins que les étudiants roumains, hongrois, polonais et lithuaniens de notre échantillon.

L'expérience internationale préalable des étudiants n'a pas d'incidence statistiquement significative sur l'identification avec le propre pays. Ceux qui parlent plus de langues, de même que ceux qui ont voyagé plus s'identifient légèrement plus

¹⁸⁷ Seulement 3 des 14 Britanniques dans notre échantillon citent la Grande Bretagne en tant que telle. Nous avons fait aussi les analyses en comptant l'identification avec l'Ecosse, l'Angleterre etc. en tant que identification avec son pays de citoyenneté et les résultats, mis à part ceux concernant la nationalité Britanique, sont similaires.

¹⁸⁸ Ce résultat est autour des limites de significativité statistique tout au long des analyses.

souvent avec leur pays de citoyenneté mais la différence n'est pas statistiquement significative.

Examinons les indicateurs à propos des réseaux sociaux des répondants. Ceux-ci essaient de rendre compte de manière différente de l'importance des relations transnationales dans le réseau personnel par le nombre de liens, la qualité de ceux-ci¹⁸⁹ il ne s'agit pas de connaissances ou de relations simplement amicales, mais d'amis et meilleurs amis l'hétérogénéité dans la composition ou leur encadrement.

Tableau 3. Corrélations entre les variables relationnelles

Corrélations	Nombre de liens	Nombre de pays	Nombre d'amis	Encadrement du lien
Nombre de liens	1	0,644	0,619	0,642
Nombre de pays	0,644	1	0,829	0,736
Nombre d'amis	0,619	0,829	1	0,828
Encadrement du lien	0,642	0,736	0,828	1

Nous constatons, tel que le montre le Tableau 3 que ces indicateurs, dans ce contexte vue la sociabilité des étudiants Erasmus, sont très corrélés entre eux : plus on a des liens transnationaux plus il est probable qu'il y ait un nombre plus grand de liens d'amitié, une plus grande variété de pays présents dans le réseau et plus il est probable qu'il soient des liens insérés dans le réseau. Il n'est donc pas surprenant que seulement l'un d'entre eux soit significatif : le fait d'avoir plus de relations d'amitié avec des personnes d'autres pays. On peut le prendre de façon littérale ou comme un indicateur général de l'importance des liens transnationaux dans le réseau personnel. En tout cas celle-ci est liée de façon positive avec l'identification au pays de citoyenneté.

Concernant notre idée d'identification pyramidale, les résultats soutiennent que ces personnes qui se sentent appartenir à plus de régions dans leur pays de citoyenneté sont plus portés à s'identifier avec celui-ci. Les identifications aux localités, par contre, n'expliquent pas la mention du pays de citoyenneté.

¹⁸⁹ Il ne s'agit pas de connaissances ou de simples relations amicales, mais d'amis et meilleurs amis.

Si les identifications aux régions sont les unités qui peuvent soutenir l'identification au pays de citoyenneté, il apparaît cependant qu'il s'agit bien des identifications à *plusieurs* régions. Pour l'instant il faut se dire que bien que notre idée d'identification pyramidale peut fonctionner dans l'ensemble, il est nécessaire de reconsidérer les détails de celle-ci.

Par ailleurs, quand on inclue dans le modèle la variable d'identification avec plusieurs régions à l'intérieur du pays, celle-ci absorbe la significativité de la variable sur le nombre d'amis d'autres pays. Le modèle incluant la variable des identifications aux régions a un pouvoir explicatif plus grand que celui qui inclut le nombre d'amis d'autres pays. D'un point de vue statistique il est préférable car il a un plus grand pouvoir de réduction de la déviance.

Les ingrédients du modèle final d'identification au pays de citoyenneté sont donc la moindre disposition du groupe de control à mentionner le pays de citoyenneté, la disposition de personnes de certaines nationalités à ne pas mentionner leur pays, liée au modèle idéologique d'appartenance nationale sous-jacent, et la plus grande disposition de s'identifier avec le pays de citoyenneté quand on s'identifie avec plusieurs régions à l'intérieur du pays.

Nous avons vu que, même si la plupart variables liées aux expériences à l'étranger ne sont finalement pas statistiquement significatives vis-à-vis de l'identification au pays de citoyenneté, il a été remarqué qu'elles semblent, dans l'ensemble, être liées de façon positive avec celle-ci. Soit il y a une auto sélection des étudiants qui s'identifient plus au pays de citoyenneté parmi les étudiants qui font des échanges, soit la situation d'échange, le fait de voyager, l'interaction avec des étrangers semblent favoriser l'identification avec le pays d'origine.

Dans la littérature à propos des échanges étudiants on trouve des résultats qui pourraient soutenir les deux interprétations. D'un côté, Opper et al. (1990) trouvent que les étudiants qui participant dans des échanges semblent avoir des attitudes et opinions plus cosmopolites que ceux qui ne participent pas aux échanges. D'après eux, ces différences semblent être dues plus à une auto sélection des cosmopolites, qui sont ceux qui veulent participer dans les échanges, qu'aux effets propres des échanges, même si ceux-ci ont tendance à augmenter un peu les attitudes

cosmopolites. Même si ceci n'est pas explicitement examiné dans cette étude, si on place l'identification au pays d'origine dans le continuum local-cosmopolite, alors il ne serait pas surprenant que les personnes qui participent aux échanges soient celles qui s'identifient déjà au départ plus avec leur pays.

De l'autre côté, certaines études trouvent que l'expérience à l'étranger renforce les identifications nationales. Par exemple, Schild (1962) dans son étude à propos de l'apprentissage des normes d'étudiants juifs originaires des Etats Unis d'Amérique réalisant des séjours en Israël, trouve que, par la position sociologique d'étrangers (Simmel 1908, Schütz 1944) des étudiants qui participant dans les échanges, « la réduction de la distance sociale "objective" » n'implique pas une réduction correspondante en distance psychologique (la distance sociale perçue). Au contraire, le contact intensif inhérent à la participation peut faire que l'étranger se rende compte plus clairement qu'auparavant les barrières qui le séparent de la population d'accueil » ce qui d'après elle renforce les comportements « Américains » et l'identification « Américaine » des participants. Plus encore, Deutsch (1952), après constater que souvent les initiateurs et dirigeants de mouvements nationalistes (Ghandi, Nehru, Garibaldi, Mazzini, Sun Yat Sen...) ont réalisé des études dans d'autres pays, spéculé à propos des conditions qui ont fait que l'identification nationale, voir nationaliste, émerge pendant ces séjours à l'étranger. Cependant l'étude de Deutsch fait référence à des contextes historiques institutionnels et idéologiques très différents du cadrage des échanges Européens que nous étudions, dans les cas étudiés par Deutsch, les conditions considérées optimales dans la littérature en psychologie sociale pour la réduction de préjugés dans l'interaction entre groupes, notamment l'égalité de statuts, étaient absentes.

Nous sommes prêts à admettre aussi que, dans une certaine mesure, l'interaction avec des personnes d'autres pays, si proches soient elles, accentue l'identification au pays de citoyenneté tel que le prédit une théorie de l'identité sociale (à la façon de Tajfel et Turner 1979 ou tel que le font van Oudenhoven et al 2002) qui soutiendrait que les personnes essaient de maintenir ou obtenir une identité sociale positive, que l'évaluation de leur propre groupe a lieu par comparaison sociale et que l'identité sociale positive est fondée sur des résultats positifs à partir de ces comparaisons. En effet, tel que le décrivent Sellitz et Cook (1962 p.16) « les individus à l'étranger

peuvent difficilement éviter devenir, dans une certaine mesure, des représentants officiels de leur pays. [...] La nationalité de l'étudiant devient un aspect important de son identité personnelle. ».

Cependant, dans le contexte historique institutionnel et idéologique où ces échanges ont lieu, l'identification nationale n'est pas contradictoire avec l'identification à des niveaux supérieurs plus cosmopolites, au contraire elle en est une étape préalable nécessaire du point de vue institutionnel et aussi dans le processus d'auto-identification (Duchesne et Froigner 1995).

Par ailleurs, nous ajoutons l'idée que les relations d'amitié qu'on peut créer avec d'autres Européens peuvent modifier la perception du groupe de référence auquel on s'identifie en élargissant les cadres d'identification.

À ce moment-là, il se produirait un double jeu où, d'un côté, l'expérience et l'interaction à l'étranger rappellent l'appartenance nationale et, de l'autre côté, les relations d'amitié avec d'autres Européens en même temps élargissent le champ abstrait de la solidarité symbolique et l'auto-identification. L'un comme l'autre, ainsi que la combinaison des deux, font que le cadre de pertinence des identifications s'élève vers des niveaux supérieurs, plus cosmopolites. Dans ce jeu, « l'ami étranger » aurait le double rôle de représenter le même et l'autre dans le processus de transformation des auto-identifications. Nous aurons l'occasion de constater dans les analyses qui suivent si ce qui se passe empiriquement permet de valider cette idée.

2.2. Facteurs d'identification à plusieurs pays.

Par leurs parcours biographiques (p.e. avoir vécu longtemps dans plusieurs pays) et la composition de leurs réseaux personnels (parenté et amitié), les individus peuvent parfois s'identifier à plusieurs pays. Parmi nos répondants, 20,3% (soit 43 individus) ont dit s'identifier de façon assez ou très importante avec plusieurs pays. Ceux-ci peuvent, d'ailleurs, inclure le pays de citoyenneté ou pas, même si le plus souvent

c'est le cas¹⁹⁰. Examinons comment les facteurs que nous étudions ont une influence sur la mention de plusieurs pays.

Tableau 4. Facteurs d'identification à plus d'un pays. Régression logistique.

Regression logistique. Identification avec deux ou plus pays					
Type de facteur	Variables indépendantes	Modèle 1	Modèle 2	Modèle 3	Modèle 4
		Paramètre (p)			
Control	Pamplona	1,18 (0,277)			
	Lille	0,14 (0,711)			
	Groningen (référence)				
	Temps séjourné	1,97 (0,160)			
	Groupe de controle	2,81 (0,006)	2,92 (0,004)	2,23 (0,037)	2,29 (0,037)
Idéologie et institutions	Ego est Allemand		0,54 (0,463)		
	Ego est Espagnol		0,57 (0,452)		
	Ego est Français		1,06 (0,304)		
	Ego est Britannique		2,14 (0,144)		
	Ego est Italien		0,99 (0,319)		
	Autres nationalités (référence)			---	
	Ego est citoyen de l'UE		0,78 (0,376)		
Expérience Internationale	Nombre de langues maîtrisées			0,02 (0,876)	
	Nombre de pays où l'on a séjourné plus d'un mois			0,69 (0,059)	0,68 (0,059)
Réseau personnel	Nombre de liens transnationaux			0,66 (0,416)	
	Nombre de pays Européens dans le réseau			0,30 (0,580)	
	Nombre de au moins amis transnationaux			0,54 (0,047)	0,47 (0,047)
	Nombre de liens transnationaux encadrés			0,01 (0,921)	
Identifications	Nombre de localités				0,57 (0,047)
	Nombre de régions				0,65 (0,047)
	Pays de citoyenneté				0,12 (0,711)
Déviance	-2 log likelihood	190,682	193,52	186,325	177,325

Parmi les variables de control, à nouveau nous remarquons qu'il n'y a pas de différences par rapport au lieu où les étudiants ont séjourné. Quant au temps de séjour, plus de personnes mentionnent plusieurs pays à des moments plus tardifs de leur séjour. On trouve que ce phénomène se reproduit aussi dans le panel où plus d'individus citent plus souvent plusieurs pays la deuxième fois qu'ils sont enquêtés

¹⁹⁰ 21 soit 10% des répondants qui ont dit s'identifier à au moins un pays, ne citent pas leur pays de citoyenneté. Parmi ceux-ci, 13 individus soit 6,2% citent un seul pays qui n'est pas celui de leur citoyenneté et 8 individus soit 3,7% citent plusieurs pays sans que leur pays d'origine ne soit incluse.

que la première¹⁹¹. Cependant dans les deux cas, ces différences ne sont pas significatives.

Par contre, à nouveau, le groupe de control cite remarquablement moins souvent des identifications avec plusieurs pays. Étant donné qu'ils citaient déjà beaucoup moins souvent le pays de citoyenneté, ce qui est plus courant, il n'est pas très étonnant qu'ils mentionnent d'autant moins souvent plusieurs pays.

En ce qui concerne les origines nationales il n'y a pas des différences significatives. Les différentes traditions d'appartenance nationale et ne favorisent ou limitent de façon différentielle les identifications à des pays autres que celui de citoyenneté. Nous pensions que les Français seraient moins portés à mentionner d'autres pays auxquels ils s'identifient. Ce n'est pas le cas. Le fait d'être citoyen de l'UE n'influe pas non plus de façon particulière le fait de s'identifier à plusieurs pays.

Par contre, quand on examine comment les réseaux personnels et l'expérience internationale influencent l'identification à plusieurs pays, on voit que *les individus ayant plus de relations d'amitié avec des personnes provenant d'autres pays sont plus souvent portés à montrer des identifications envers plusieurs pays*. De même, les personnes qui ont plusieurs expériences de séjours dans différents pays sont plus portées à mentionner des identifications envers plusieurs pays¹⁹².

Finalement, si on ajoute dans l'analyse les identifications avec des territoires de niveau inférieur ou égal, on remarque que le fait de s'identifier avec plus de localités liées à plusieurs pays, rend plus probable l'identification à plusieurs pays. Les régions à nouveau ne sont pas liées à l'identification aux pays et le fait de s'identifier au pays de citoyenneté ne fait ni plus ni moins probable que l'on s'identifie à plusieurs pays.

Dans cette analyse, nous trouvons à nouveau support pour notre idée de fonctionnement pyramidale des identifications. Par ailleurs nous trouvons aussi un élément de support pour l'hypothèse à propos de l'influence des relations

191 Parmi les 33 individus qui ont répondu 2 fois, la première fois 11 n'ont mentionné s'identifier à aucun pays, 17 ont dit s'identifier à un seul et 5 à deux. La deuxième fois 10 ne s'identifiaient à aucun pays, 14 à un seul et 9 à deux.

¹⁹² Si on prend un critère de significativité $p < 0.10$.

transnationales sur l'élargissement des identifications. Avant de commenter davantage sur ce point, voyons ce qui arrive avec les identifications directes à l'Europe.

2.3. Facteurs d'identification à l'Europe.

Parmi nos 218 répondants 82, soit 41%, ont mentionné l'Europe parmi les territoires auxquels ils s'identifiaient et 33, soit 15,6 % ont dit que l'Europe était assez importante ou très importante pour leur identification¹⁹³ Voyons comment les facteurs que nous étudions interviennent sur l'identification à l'Europe.

Tableau 5. Facteurs d'identification à l'Europe. Regression logistique.

Regression logistique. Identification avec l'Europe						
Type de facteur	Variables indépendantes	Modèle 1	Modèle 2	Modèle 3	Modèle 4	
		Paramètre (p)				
Control	Pamplona	0,07	(0,790)			
	Lille	0,001	(0,969)			
	Groningen (référence)		---			
	Temps séjourné	1,92	(0,166)			
	Groupe de controle	2,62	(0,106)			
Idéologie et institutions	Ego est Allemand		0,69	(0,403)		
	Ego est Espagnol		0,04	(0,838)		
	Ego est Français		1,50	(0,015)	1,44	(0,030)
	Ego est Britannique		1,18	(0,276)		
	Ego est Italien		0,84	(0,358)		
	Autres nationalités (référence)			---		
	Ego est citoyen de l'UE		0,87	(0,080)	0,88	(0,095)
					0,69	(0,17)
Expérience Internationale	Nombre de langues maîtrisées			1,18	(0,278)	
	Nombre de pays où l'on a séjourné plus d'un mois			0,20	(0,657)	
Réseau personnel	Nombre de liens transnationaux			1,40	(0,236)	
	Nombre de pays Européens dans le réseau			0,03	(0,854)	
	Nombre de au moins amis transnationaux			0,94	(0,007)	
	Nombre de liens transnationaux encadrés			0,58	(0,067)	
Identifications	Nombre de localités				0,002	(0,96)
	Nombre de régions				0,15	(0,69)
	Pays de citoyenneté				1,311	(0,25)
	Nombre de pays				0,64	(0,02)
Interactions	Nationalité française x nombre de pays cités				0,87	(0,04)
Déviante	-2 log likelihood	178,263	176,202	167,941	163,21	

¹⁹³ Ce chiffre peut paraître très faible, mais il faut rappeler la nature exigeante du mode de questionnement ouvert de notre procédure. Quand on compare les réponses de l'échantillon de cette recherche avec celles la population Européenne générale à partir des questions des Eurobaromètres on constate que les étudiants Erasmus sont particulièrement pro-européens.

À nouveau il n'y a pas de différence liée au lieu de séjour des étudiants. Le temps de séjour n'affecte pas non plus de façon significative l'identification à l'Europe bien que à nouveau, plus de personnes l'ont mentionnée à des stades ultérieurs de leur séjour de même que dans le panel l'Europe soit aussi mentionnée plus souvent la deuxième fois que la première¹⁹⁴. Contrairement aux analyses précédentes, le groupe de control n'est pas moins porté à mentionner l'Europe que les étudiants Erasmus.

Quant aux facteurs institutionnels, tel que nous l'avions prévu, le fait d'être citoyen de l'Union Européenne ne favorise pas l'identification à l'Europe. Au contraire, bien que ceci soit plutôt pas significatif statistiquement, le fait d'être citoyen de l'UE semble influencer de façon négative l'identification à l'Europe. Peut-être nous sommes ici face à un phénomène d'aspiration où les citoyens d'autres pays Européens pour l'instant non membres de l'UE expriment ainsi leur souhait d'en faire partie.

Quant aux nationalités, les français mentionnent l'Europe davantage. Le modèle français plus universaliste de citoyenneté, comme nous l'avions supposé, semble plus facilement compatible avec des références de citoyenneté plus cosmopolites. Cependant quand on observe en détail, on voit que le fait d'être français ne joue un rôle. À ce moment-là, le fait d'être français a un effet additionnel sur celui de mentionner plusieurs pays. D'une certaine façon notre idée de l'importance particulière accordée par le modèle français d'appartenance à l'unicité de celle-ci montre son influence d'une façon que nous n'avions pas prévu. Le modèle français d'appartenance ne restreint pas l'identification à un seul pays plus qu'un autre modèle idéologique. Cependant son besoin d'unicité se montre par le fait que, si plusieurs pays d'identification sont mentionnés par un français, alors la référence unificatrice à l'Europe est ajoutée plus souvent que ce que feraient les autres.

Quant au modèle d'identification pyramidale, tel que nous l'avions prévu, l'identification à l'Europe augmente de pair avec le nombre de pays Européens auxquels on s'identifie. L'identification au pays de citoyenneté fait aussi qu'il est

¹⁹⁴ Parmi les 33 personnes du panel, 21 disent s'identifier à l'Europe la première fois et 23 la deuxième.

plus probable que l'Europe soit mentionnée, mais cette relation n'est pas statistiquement significative. Sans doute sa significativité est absorbée par le nombre global de pays auxquels on s'identifie (qui comprend le plus souvent le pays de citoyenneté).

Nous observons aussi que le nombre total de villes et le nombre total de régions auxquels on se dit appartenir n'est pas lié à l'identification à l'Europe. Ceci nous permet de tirer deux conclusions, la première, méthodologique et plutôt rassurante, est que le fait de mentionner plus d'éléments d'identification, quels qu'ils soient, n'augmente pas la probabilité que l'Europe soit mentionnée. L'Europe n'est pas simplement mentionnée parce que le répondant aime bien mentionner plus de territoires et que donc, dans la foulée, il mentionne aussi l'Europe. La deuxième conclusion, plus intéressante, théorique, est que dans le modèle pyramidal d'identification, l'ampleur des fondements à un niveau servent à soutenir le niveau immédiatement supérieur, mais pas au-delà. Pour ajouter des identifications de niveau supérieur il est important qu'existent des identifications à des éléments du niveau *immédiatement* inférieur. Autrement dit, l'identification à l'Europe passe nécessairement par les identifications aux pays. Les identifications à des localités ou aux régions dans des pays différents ne servent pas à soutenir l'identification Européenne si celles-ci n'ont pas d'abord cristallisé dans des identifications à des pays. *L'identification à l'Europe ne peut pas se passer des références aux pays.* Du point de vue du fonctionnement des systèmes d'auto d'identification, tel que nous le découvrons ici, l'idée de promouvoir l'Europe des régions ne semble pas être une bonne stratégie pour favoriser l'identification à l'Europe.

Quant aux relations d'amitié avec d'autres Européens, on voit à nouveau que le fait d'avoir plus d'amis d'autres pays Européens augmente les chances de s'identifier à l'Europe. Le nombre de langues maîtrisées et le nombre de pays en Europe où l'on a séjourné un mois ou plus n'augmentent pas l'identification à l'Europe, c'est-à-dire que l'expérience Européenne en tant que telle, si elle est vide de rapports personnels dans lesquels on peut développer de la solidarité et de la confiance, n'a pas d'incidence sur l'identification à celle-ci. Mais, tel qu'on l'a soutenu dans cette thèse, le développement de communautés personnelles transnationales Européennes,



incluant des relations d'amitié d'une certaine qualité, encouragent l'élargissement des solidarités abstraites et favorisent l'identification à l'Europe.

2.4. Des identifications locales ou cosmopolites ?

Dans ce chapitre, nous avons examiné les effets des relations d'amitié avec d'autres Européens sur les identifications des répondants au niveau de la sphère publique dans le contexte institutionnel et idéologique et la situation dans laquelle ils se trouvent.

Nous avons opérationnalisé l'auto-identification à partir des territoires qui participent dans leur évaluation de soi que les répondants considèrent assez importants ou très importants dans leurs identifications.

Les analyses que nous avons réalisées nous ont permis deux choses. D'abord ils nous ont permis de confirmer et spécifier davantage notre idée de fonctionnement pyramidal des identifications. Ensuite de constater comment les facteurs institutionnels, idéologiques, relationnels et de définition de la situation ont des incidences sur les identifications publiques affichées par les individus.

Nous avons pu constater que les identifications à des niveaux supérieurs correspondants à des espaces géographiques plus larges ont tendance à se produire quand existent des identifications à plusieurs éléments du niveau territorial inférieur. Nous avons vu aussi que l'identification au pays de citoyenneté est fondée sur l'élargissement et le dépassement de l'identification à la région -l'élément le plus local- vers au moins plusieurs régions. Par contre, l'identification à d'autres pays est fondée sur des identifications à plusieurs localités à l'intérieur de ces pays. Pour favoriser l'identification au pays de citoyenneté, les identifications de niveau inférieur sont plutôt liées à des régions, alors que pour favoriser des identifications à d'autres pays les identifications de niveau inférieur sont plutôt liées à des localités. Ceci est cohérent avec le résultat de notre échelle que les individus qui s'identifient davantage avec des localités sont plus cosmopolites que ceux qui s'identifient avec les régions. Ensuite, pour atteindre l'identification à l'Europe, l'identification à au moins à un pays est nécessaire, et elle se produit davantage quand des identifications à plusieurs pays existent pour la soutenir.

Ensuite, en ce qui concerne les conditions qui favorisent les identifications aux différents territoires que nous avons étudié. : a) le pays de citoyenneté, b) plusieurs pays et c) l'Europe, nous constatons que :

1) Les citoyens de l'Union Européenne ne s'identifient pas davantage avec l'Europe ; au contraire c'est plutôt les Européens dont le pays n'appartient pas (ou plutôt pas encore) à l'Union Européenne qui, dans leur position de voyageurs étrangers dans un autre pays de l'Europe, se considèrent plus souvent comme des Européens. Peut-être précisément le manque de couverture institutionnelle, qui ferait que d'une certaine façon ça irait de soi que ces étudiants sont Européens, fait qu'ils soient plus à même de réclamer de façon explicite cette identification : « Eh! Rappelez vous que moi aussi je suis Européen ! Même si je n'ai pas (encore ?) les droits citoyens que vous avez, je fais partie du même espace culturel, je suis égal à vous !! ». La citoyenneté institutionnelle européenne n'a pas d'effet direct favorisant l'identification publique avec l'Europe.

2) Les traditions d'appartenance à la nation ont des effets surtout pour les identifications au pays de citoyenneté. Ils les inhibent dans le cas d'Espagnols, Britanniques et Allemands. Mais les différents modèles nationaux d'appartenance ne semblent pas avoir des effets différenciés sur la façon dont les individus sont portés à s'identifier plus ou moins à d'autres pays ou à l'Europe. La seule exception est le modèle Français, ce qui se comprend dans le mesure où ce modèle cherche à établir une identité, si non pas unique, du moins clairement principale et articulatrice des autres (Schnapper 1994, Duchesne et Scherrer 2002). Ceci fait que quand les Français s'identifient à plusieurs pays, ils cherchent à englober ces identifications multiples « partielles » par une identification unique supérieure Européenne.

3) Les étudiants qui participent à des échanges Européens, qui ont des expériences de séjours de quelques mois dans d'autres pays, sont plus cosmopolites au départ et le deviennent aussi en fonction de leur expérience. Leur position paradoxale « d'étrangers-non étrangers », leur position sociologique fait que leurs identifications principales ont tendance à devenir plus cosmopolites. Les expériences répétées de séjours dans plusieurs pays Européens confirment à répétition ces identifications, donc à l'occasion de ceux-ci, les identifications cosmopolites cristallisent.

Cependant, les identifications favorisées par les séjours à l'étranger semblent être principalement liées aux pays où le séjour a lieu¹⁹⁵, ces séjours n'ont pas d'effet directe d'identification à l'Europe, mais de façon indirecte car ils encouragent des identifications à plusieurs pays.

4) Les relations d'amitié avec des personnes de pays différents favorisent le développement d'identifications plus cosmopolites. En particulier, en ce qui concerne l'identification à l'Europe, les relations d'amitié avec d'autres Européens représentent *le seul facteur ne faisant pas partie directement du champ des représentations*¹⁹⁶ qui a un effet direct sur l'identification avec l'Europe. En plus il s'agit de l'effet le plus fort sur l'identification à l'Europe.

Ce passage vers des identifications plus cosmopolites, nous l'avons vu, inclut le passage par les identifications nationales, qui sont aussi favorisées par la présence de relations d'amitié avec des personnes d'autres pays dans le réseau personnel. Cependant nous pensons que ce renforcement des identifications nationales ne correspond pas au renfermement des répondants dans des catégories fixes autour desquelles les frontières deviendraient plus fortes et insurmontables, mais plutôt au changement du cadrage pertinent pour catégoriser le monde. Le fait d'être « Lillois » et « Parisien » sont les catégories stéréotypiques pertinentes pour rentrer en rapport en tant qu'appartenant à la même catégorie d'appartenance Française ; dans le contexte des échanges Européens, Être « Espagnol » et « Français » sont les catégories stéréotypiques pertinentes pour rentrer en rapport à l'intérieur d'un monde où l'on est ensemble Européens.

D'une certaine façon, les « amis étrangers » jouent un double rôle de représenter le même et le contraire dans le processus de changement des catégories et les cadres de référence pertinents pour se représenter en tant que différents en même temps qu'appartenants à une communauté imaginée territoriale commune.

¹⁹⁵ Nous avons trouvé ceci dans des analyses complémentaires que nous ne présentons pas ici.

¹⁹⁶ Tels que les modèles idéologiques d'appartenance (p.e. française) ou les éléments déjà présents dans le modèle d'identification de l'individu (p.e. s'identifier à plusieurs pays).

Nous pensons que cet effet des relations d'amitié avec des personnes d'autres pays, de favoriser l'élargissement des cadres de référence des identifications en faisant référence à une catégorie commune, est l'effet qui domine sur les deux, en même temps qu'il rend pertinentes les identifications nationales différentes. Nous pouvons déjà appuyer cette affirmation à partir des résultats que nous avons obtenus dans les analyses précédentes : la significativité et la force de l'effet du nombre d'amis venant d'autres pays augmentent successivement dans les modèles explicatifs de l'identification au pays de citoyenneté ($B=0,39$, $p=0,117$), à plusieurs pays ($B=0,47$, $p=0,049$) et à l'Europe ($B=0,90$, $p=0,029$). C'est-à-dire, les relations transnationales semblent avoir un effet d'autant plus fort quand il s'agit de favoriser des identifications plus cosmopolites.

Cependant, dans la mesure où les ingrédients des trois modèles ne sont pas exactement les mêmes, on peut se demander s'il est pertinent de comparer ces résultats. Pour trancher définitivement la question, nous avons construit trois échelles mesurant le niveau de cosmopolitisme des identifications des répondants sur lesquelles nous pouvons tester les effets des différents facteurs étudiés, comprenant les relations d'amitié transnationales, ce qui permettra de situer l'effet de celles-ci dans un espace homogène.

De nos trois échelles de niveau de cosmopolitisme des identifications, les deux premières échelles étaient construites d'une façon ou d'une autre sur le même matériel que ce que nous venons de présenter dans le corps principal de cette thèse. Elles se fondent sur les territoires que les répondants ont mentionnés quand ils ont été questionnés de façon ouverte sur les territoires auxquels ils s'identifiaient et ils étaient libres de citer ceux qu'ils trouvaient pertinents eux-mêmes, ainsi que de leur accorder l'importance relative qu'ils voulaient un par un. La première est l'échelle de déploiement (*unfolding*) local-cosmopolite, fondée sur les identifications à la plus importante des localités, la plus importante des régions, le plus important des pays et l'Europe. L'ordre des items rendu par cette procédure, nous l'avons déjà mentionné, était : région, localité, pays, Europe. Ceci veut dire que les plus « locaux » sont ceux qui accordent plus d'importance aux régions, puis aux localités et, inversement, les

plus « cosmopolites » sont ceux qui accordent plus d'importance à l'Europe et aux pays¹⁹⁷.

La deuxième échelle, nous l'avons construite en nous fondant sur le modèle pyramidal à partir des évaluations de soi (identifications assez ou très importantes) que les répondants ont dit avoir à l'égard des pays et de l'Europe. Étant donné que le cas d'identification à l'Europe sans identification à au moins un pays est pratiquement inexistante, la construction de l'Echelle était claire. Nous avons assigné les suivantes valeurs : 1. Ego ne s'identifie ni à un pays ni à l'Europe; 2. Ego s'identifie à un pays ; 3. Ego s'identifie à plusieurs pays ; 4. Ego s'identifie à un pays et à l'Europe ; 5. Ego s'identifie à plusieurs pays et à l'Europe.

La troisième échelle à des origines différents, elle correspond à une question que nous avons emprunté aux Eurobarometres et qui demande aux répondants de se positionner sur une échelle fermée établie d'avance à propos de leurs identifications¹⁹⁸. Dans l'échelle des Eurobarometres les répondants étaient priés de se positionner sur une échelle à propos de leurs identifications avec les catégories de réponse : 1. De mon pays seulement; 2. De mon pays et Européen; 3. Européen et de mon pays; 4. Européen seulement. Parmi ceux qui ont répondu autre chose, nous avons recatégorisé avec 5. ceux qui ont donné des réponses équivalentes à humain ou citoyen du monde. Nous avons catégorisé avec 0 ceux qui ont répondu avec des éléments de niveau inférieur à celui du pays : des régions ou des villes.

Nous considérons que la qualité de l'information qui a servi à la construction deux premières échelles est supérieure à celle de la troisième, car les questions sur lesquelles elles ont été fondées offraient plus de liberté aux répondants sur les identifications qu'ils souhaitent mettre en avant, et elles ne déterminent pas d'avance les combinaisons et les importances accordées aux territoires. Cependant la troisième échelle nous permet de tester dans quelle mesure les résultats sont consistants même

¹⁹⁷ Les scores des individus sur l'échelle sont calculés à partir des combinaisons de l'importance donnée à chacun des quatre territoires (région plus importante, localité plus importante, pays plus important et Europe). Pour plus de détails sur la construction et conditions de validité de ce type d'échelles voir van Schuur (1992, 1997, 1998) et van Schuur et Post (1998).

¹⁹⁸ Cette échelle a déjà été présentée dans le chapitre 3 dans la comparaison entre la population Européenne globale, les jeunes européennes et notre échantillon.

avec un mode de questionnement différent sur les identifications et permettent des comparaisons (dans d'autres études) avec les données des Eurobaromètres.

Nous avons réalisé des régressions linéaires sur les trois échelles. Les distributions des résidus des trois échelles ne sont pas trop éloignées de la normalité. Pour ne pas trop nous étendre, nous présentons les résultats d'un seul modèle pour chacune des trois échelles. Nous l'avons obtenu en utilisant une procédure par élimination « vers l'arrière » (*backwards*)¹⁹⁹ de sélection des variables.

Tableau 6. Facteurs influençant le positionnement local-cosmopolite.

Régression linéaire backwards. Trois échelles local-cosmopolite						
Type de facteur	Variables indépendantes	Pays-Europe		Déploiement		Eurobarom
		Beta (p)		Beta (p)		Beta (p)
Control	Pamplona	0,030	(0,661)	_,0,130	(0,046)	0,082 (0,000)
	Lille		ns		ns	
	Groningen (référence)		ns		ns	
	Temps séjourné		ns		ns	
	Groupe de controle		ns		ns	
Idéologie et institutions	Ego est Allemand		ns		ns	
	Ego est Espagnol		ns		ns	
	Ego est Français	0,166	(0,008)	0,069	(0,278)	0,025 (0,000)
	Ego est Britannique		ns		ns	
	Ego est Italien	_,0,134	(0,033)	_,0,053	(0,387)	_,0,196 (0,000)
	Autres nationalités (référence)		ns		ns	
	Ego est citoyen de l'UE	_,0,136	(0,028)	0,018	(0,763)	_,0,027 (0,000)
Expérience Internationale	Nombre de langues maîtrisées		ns		ns	
	Nombre de pays où l'on a séjourné	0,171	(0,008)	0,206	(0,002)	0,016 (0,000)
Réseau personnel	Nombre de liens transnationaux	_,0,050	(0,521)	_,0,097	(0,187)	0,190 (0,000)
	Nombre de pays Européens dans le réseau		ns		ns	
	Nombre d'amis transnationaux	0,194	(0,007)	0,193	(0,003)	0,340 (0,000)
	Nombre de liens transnationaux encadrés	_,0,280	(0,007)	0,087	(0,382)	_,0,369 (0,000)
R		0,426		0,400		0
R2		0,182		0,160		0
R2 Ajustée		0,161		0,150		0

Les valeurs de cosmopolitisme sont affectées de façon un peu différente sur les trois échelles. A) Sur l'échelle Mudfold, fondée sur les valeurs données aux plus

¹⁹⁹ La procédure vers l'arrière commence avec toutes les variables dans la fonction de régression, puis à chaque étape elle sélectionne une variable, celle qui par rapport aux critères de significativité a le moins de chance d'être pertinente et l'élimine de la fonction. La procédure est répétée jusqu'à ce que toutes les variables non pertinentes aient été éliminées de la fonction de régression.

importantes régions, localités, pays et l'Europe, les analyses montrent que les variables statistiquement significatives pour atteindre des valeurs plus hautes de cosmopolitisme sont le nombre pays Européens où l'on a séjourné plus d'un mois et *le nombre d'amis transnationaux*.

B) Sur l'échelle tenant compte des combinaisons pyramidales des évaluations de soi (identifications assez ou très importantes) que les répondants ont affiché vis-à-vis de pays et l'Europe, les variables significatives statistiquement sont le fait qu'ego ne soit pas citoyen de l'UE, qu'ego soit français, le nombre de localités auxquelles ego s'identifie, le nombre de pays Européens où ego a séjourné plus d'un mois et *le nombre d'amis d'autres pays*.

C) Sur l'échelle issue des combinaisons d'importance relative accordée au pays et à l'Europe proposées par l'Eurobaromètre, les variables qui induisent des valeurs plus hautes sur le niveau de cosmopolitisme sont qu'ego ne soit pas italien, s'identifier à moins de localités, s'identifier au pays de citoyenneté, avoir plus de liens transnationaux et *avoir plus d'amis transnationaux*.

Autant les autres variables montrent des effets moins consistants sur les niveaux de cosmopolitisme, que ce soit pris sous un angle ou sous un autre, nous constatons ici que le fait d'avoir développé des communautés personnelles comprenant amitiés de qualité avec d'autres Européens joue de façon claire et consistante sur le développement d'identifications à des communautés imaginées territoriales plus cosmopolites et tendant vers l'identification avec l'Europe. *Ceci confirme bien notre thèse que les identifications à des communautés imaginées territoriales sont médiatisées par les appartenances à des communautés personnelles dans lesquelles les individus font l'expérience réelle de la solidarité et la confiance*. Les cadres institutionnels étant favorables, quand les communautés personnelles dépassent les frontières nationales, les individus cherchent à développer des auto-compréhensions qui puissent tenir compte de leurs solidarités réelles développant des identifications à des communautés imaginées territoriales capables de les englober. *Le développement de réseaux d'amitié transnationaux en Europe favorise clairement l'identification à l'Europe*.

CHAPITRE 8. CONCLUSIONS

Dans cette thèse, nous avons étudié « les identifications aux communautés imaginées territoriales » avec une approche fondée sur l'interactionnisme structural. Nous avons examiné comment le processus d'établissement de relations d'amitié transnationales peut favoriser les identifications à des communautés imaginées territoriales de plus en plus cosmopolites. Nous avons tenté de valider nos idées grâce à un échantillon (N=301) d'étudiants Européens dont la majorité a participé à un programme d'échange Erasmus et a donc eu l'occasion d'établir des relations d'amitié avec des personnes originaires d'autres pays. Nous avons étudié les effets de ces relations d'amitié transnationales sur les identifications d'autrui et sur les auto-identifications, en particulier, sur l'émergence d'une dimension Européenne dans les identifications.

*

* *

Le premier chapitre propose quelques éléments de cadrage théorique politique et historique. Il montre comment, dans un cadre politique héritier du modèle idéologique des Etats nations démocratiques, la notion « d'identité » revêt d'une grande importance politique étant donnée qu'elle est liée à la notion de nation et de citoyenneté.

Nous avons examiné l'historicité de l'identité nationale : elle est fondée sur les mouvements idéologiques liées à la Révolution Française et à l'Indépendance des Etats Unis d'Amérique ; elle prend de l'ampleur parmi les artistes et écrivains en liaison avec le mouvement romantique. Les « identités nationales » sont inventées à ce moment-là. Ensuite, pendant le XIX, elle devient un projet politique qui culmine dans la deuxième moitié du XX avec les deux guerres mondiales. Nous avons pu conclure qu'après son apogée l'idéal romantique « à chaque état une nation, à chaque nation un état » n'a pas eu tellement de succès. À partir de critères objectifs, on peut dire que seulement 28 % des états ont réussi la première partie du principe et pas plus de 5 % des nations ont réussi la relation biunivoque entre les deux aspects du principe. Par ailleurs nous avons constaté qu'il est bien difficile d'obtenir des

informations fiables à propos des niveaux d'identification subjectifs des citoyens, tellement les idées nationales sont présentes dans les sciences sociales.

Nous avons examiné le développement historique de la notion de citoyenneté Européenne, l'évolution du discours dominant dans l'UE sur la citoyenneté et l'identité Européenne depuis les années 70 et finalement comment ceux-ci ont cristallisé de façon formelle dans le droit de l'UE. L'année 2004 sera importante sur ce point car la Charte Magne Européenne peut encore modifier les positions officielles sur la citoyenneté Européenne et sur l'identité Européenne, cette fois-ci avec des conséquences plus profondes.

À nouveau nous avons constaté que, malgré l'existence des Eurobaromètres, l'état de la connaissance sur les identifications subjectives des habitants du continent avec l'Europe n'est pas satisfaisant, ceci tant du point de vue de la qualité des informations disponibles que sur les modèles théoriques proposés²⁰⁰.

Le deuxième chapitre propose un cadre théorique d'analyse des processus de production sociale des identifications subjectives individuelle. Nous avons retenu la notion « d'identification » et non pas celle « d'identité ». Cette notion permet de concevoir que nous sommes face à des processus contextualisés, non pas face à une essence ; et que nous devons reconnaître leur caractère interactif en distinguant qui identifie, qui est identifié et à quoi.

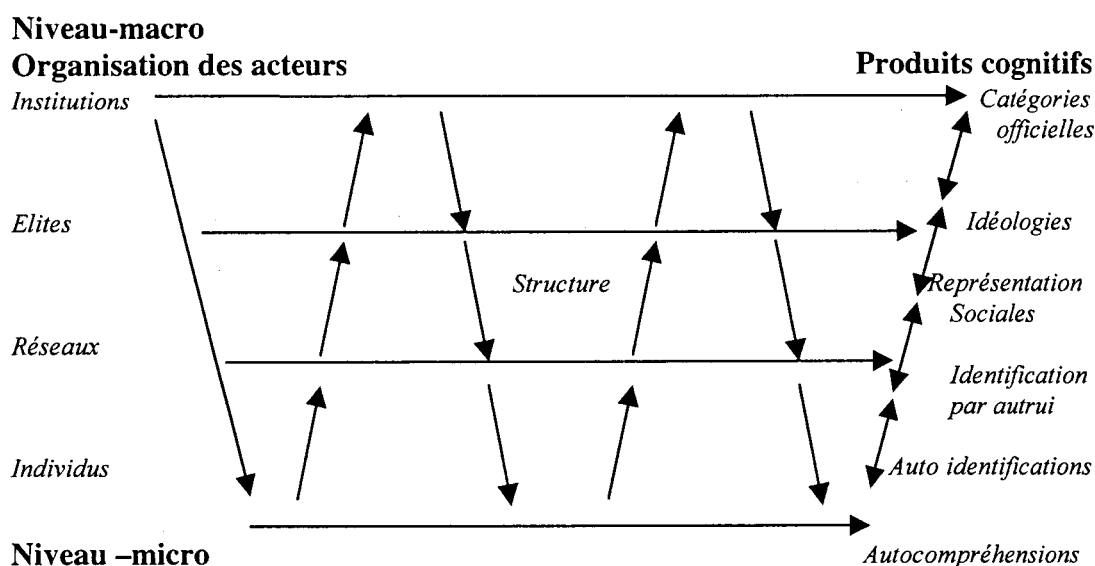
Nous avons fait un certain nombre d'emprunts à la psychologie sociale. La « théorie de l'identité sociale » de Tajfel et Turner (1979) sur les processus généraux d'identification nous permet de définir la double dimension cognitive et affective des identifications et leur contribution à une évaluation positive de soi. Nous avons aussi adopté l'échelle sur les identifications (auto-définition, auto-identification, introjection) proposée par Kinket et Verkuyten (1997). La « théorie de l'en-groupe commun » (Brewer et Gaertner 2001) précise les processus de de-catégorisation et re-catégorisation par lesquels des individus appartenant en principe à des catégories

²⁰⁰ Au moment de la présentation de cette thèse plusieurs recherches internationales financées par les Programmes Cadres de Recherche de l'UE se penchent sur la question des identifications subjectives des citoyens de l'Europe avec des approches bien prometteuses. Voir les travaux en cours de Strath et Triandafyllidou ou encore de Recchi et Nebe (2003).

différentes peuvent arriver à s'identifier à une catégorie commune, quand cette catégorie d'appartenance commune est mise en avant et ayant des conditions propices d'interaction : statut égal, coopération, connaissance personnelle et soutien institutionnel (Allport 1954). Et celle de

Des recherches sociologiques sur les identifications nous avons retenu l'importance des contextes historiques, institutionnels et idéologiques, ainsi qu'une certaine conception de la rationalité des acteurs.

Figure 1. Rapports entre acteurs sociaux et produits cognitifs.



Le paradigme de l'interactionnisme structural tente d'intégrer les perspectives macro-sociologiques et les perspectives micro-psychologiques. En nous inspirant de Coleman (1990) nous retenons les idées suivantes. Le niveau macro est un système en transformation. Il impose des limitations et des opportunités aux acteurs. Les identifications sont conditionnées par les cadres sociaux préexistants. Les acteurs, sont insérés dans des réseaux sociaux dont la structure limite l'action. La position dans les réseaux influence la perception que ceux-ci ont de leurs intérêts et s'ils sont rationnels, ils agissent en accord avec leurs intérêts. La nouvelle structure du réseau est un effet des interactions des acteurs. Des individus dans des positions particulières ou des coalitions d'individus peuvent en retour influencer le système de régulation au niveau macro.

Les identifications permettent de prendre position dans les interactions mais sont simultanément des effets des interactions. Dans les tensions dialectiques entre les auto-identifications et les identifications par autrui, les individus sont soumis, au niveau micro, à des forces par d'autres acteurs, ce qu'on appelle l'influence interpersonnelle, et au niveau macro par les institutions, ce qu'on appelle la violence symbolique ou la domination. Les identifications sont donc en transformation.

À l'intérieur de ce cadre général, nous avons examiné un type particulier de relation sociale, l'amitié, et ses effets sur les identifications, plus précisément, nous avons cherché à montrer comment les relations transnationales élargissent les catégories d'identification.

L'intérêt pour les relations d'amitié peut être justifié par l'hypothèse issue de la psychologie sociale selon laquelle, grâce au développement d'un rapport personnel positif, deux individus de groupes différents arrivent à se decatégoriser, puis à se recatégoriser dans un groupe commun, si celui-ci est mis en avant et si les conditions de contact sont favorables. Mais des théories sociologiques structuralo-fonctionnalistes permettent de compléter ce niveau en proposant deux arguments forts pour s'intéresser aux rapports entre l'amitié et les communautés imaginées territoriales : 1) elle leur fournit une sorte modèle théorique idéal, abstrait (de liberté, égalité, solidarité, fraternité, confiance...); 2) elle réalise de façon concrète dans la sphère interpersonnelle ces idéaux théoriques de ces communautés imaginées en les rendant ainsi crédibles aux yeux des acteurs (ils peuvent en faire l'expérience dans leurs relations inter-personnelles).

La notion « d'ami étranger » semble alors un paradoxe. Elle introduit une tension entre les sources d'identification privées et les sources d'identification publiques. Il s'agit alors de savoir comment les individus peuvent résoudre cette tension. Étant donné le caractère privé des relations d'amitié nous avons conçu deux sortes d'effets : 1) Dans la sphère privée où les amis peuvent être identifiés en tant que non étrangers (mais ceci ne dépasse pas forcément la sphère privée). 2) Dans la sphère publique, où l'individu adopte des auto-identifications plus cosmopolites, en particulier quand les relations d'amitié transnationales ont acquis une grande importance dans le réseau personnel.

Le troisième chapitre explique comment tester ces idées. Nous avons observé les réseaux personnels et les identifications d'étudiants Européens participant à des échanges Erasmus sur trois sites (Lille, Pampelune, Groningen) au moyen de questionnaires standardisés. Cette population n'est pas représentative de la population globale des jeunes des mêmes cohortes car ses caractéristiques socio-démographiques montrent qu'elle fait partie des couches sociales qui, à la fois, sont plus cosmopolites et accordent plus d'importance aux relations d'amitié. Donc, autant cette population est pertinente pour étudier le mécanisme qui nous intéresse, autant certains résultats doivent être compris relativement à sa spécificité.

Dans le quatrième chapitre, nous avons proposé une nouvelle procédure pour l'étude des identifications territoriales formée par un « générateur de territoires d'identification ». Cette procédure s'est avérée pertinente. Elle a permis de constater que le modèle d'identification unique proposé par les discours nationalistes est relativement rare (11 %²⁰¹ quand on parle d'évaluations de soi), et par contre, très souvent (51 % des cas quand on parle d'évaluations de soi²⁰²) les répondants ont des identifications multiples qui dépassent les modèles des identifications territoriales proposés jusqu'à présent (identification unique, soustractive, ou hiérarchisée). Même si on considère que la population étudiée peut être particulièrement « multi-identification », ce résultat plaide fortement pour la mise en cause des procédures utilisées habituellement par les recherches sur les identifications territoriales et il fait planer des doutes sur un certain nombre de leurs résultats. Pour des recherches à venir sur les identifications territoriales nous conseillons donc la procédure du « générateur de territoires d'identification » qui augmente peut-être le temps d'enquête mais fournit des informations plus pertinentes.

Nous avons aussi découvert que les identifications semblent avoir un fonctionnement plus ou moins systémique que nous avons formalisé dans le « modèle pyramidal » :

a) C'est possible que les individus s'identifient avec plusieurs territoires et avec

²⁰¹ 11 % tout niveau de territoire confondu. Il n'y a que 4 % des répondants qui s'identifient de façon unique avec un pays.

²⁰² Quand on parle de définition de soi ces chiffres s'accroissent encore davantage et uniquement 2 % des répondants ont des identifications uniques et 87 % ont des modèles d'identification multiples.

plusieurs territoires par niveau (plusieurs villes, plusieurs régions, plusieurs pays...).

b) Ils ont plus de chance de s'identifier avec un territoire de niveau supérieur s'il y a identification avec des territoires d'un niveau inférieur. c) Plus ils s'identifient à de territoires au niveau inférieur, plus il y a des chances qu'ils s'identifient avec le territoire au niveau supérieur qui les englobe. d) Les systèmes d'identifications sont des objets dynamiques et la forme pyramidale peut se développer dans le temps.

Les résultats ont permis de préciser le modèle : l'identification au pays de citoyenneté semble plus probable quand il y a identification à plusieurs régions du pays de citoyenneté, par contre l'identification à un pays autre devient plus probable quand il y a identification avec plusieurs localités dans ce pays. L'identification à l'Europe devient possible que quand il y a au moins identification avec le pays de citoyenneté et elle est plus probable quand il y a identification à plusieurs pays.

Nous avons aussi pu constater la très grande importance accordée par les répondants à la présence de relations personnelles dans des territoires, en particulier de relations d'amitié, pour pouvoir s'y identifier. Elles semblent d'ailleurs quasiment une condition nécessaire pour qu'un territoire fasse partie du système d'identification territoriales de l'individu.

Le cinquième chapitre examine les réseaux de relations établis par les étudiants Erasmus. Dans ces programmes d'échange, les relations d'amitié transnationales sont fréquentes (92 % des répondants ont des amitiés transnationales, environ 60 % des relations nouées sont transnationales) et les modalités d'intégration relationnelles cosmopolites (ou les individus ont à la fois des amis locaux, de leur propre pays et d'autres pays Européens) sont majoritaires (54 % des répondants ont ce profil). Dans un premier temps les étudiants Erasmus créent plus facilement des relations avec des personnes de leur propre pays, mais ils donnent leur préférence à des relations d'amitié transnationales (elles sont plus réciproques). Les Britanniques et les Suédois ont tendance à s'isoler un peu des autres, par contre, les étudiants de pays du sud (Espagne, Grèce, Italie, Portugal) sont plus sociables.

Les lieux d'habitation apparaissent comme des *foci* privilégiés pour créer des relations d'amitié. Ces résultats suggèrent que, si on veut favoriser une intégration relationnelle des étudiants Erasmus avec la population locale dans le site d'accueil, il

faudrait faire partager des appartements à des étudiants locaux et des étudiants Erasmus. Par ailleurs, si on veut intégrer les étudiants Erasmus d'une façon « européenne », il faudrait mélanger les nationalités au plus possible dans les lieux d'habitation (tout en laissant ensemble des paires de personnes d'une même nationalité) et surtout veiller à ce que les Européens du sud, par leur caractère intégrateur, soient bien distribués.

Après l'expérience Erasmus les relations réciproques et celles avec les meilleurs amis ont plus tendance à durer. Ceci n'est pas surprenant par rapport aux théories classiques sur l'amitié. Par contre, de façon plus surprenante, les relations avec des personnes de pays différents, celles avec des personnes venant de pays éloignés et en particulier de pays du sud de l'Europe, ont aussi tendance à durer. À nouveau nous trouvons une particularité qualitative des relations avec des individus du sud de l'Europe.

Nous n'avons pas étudié systématiquement les relations amoureuses entre personnes de pays différents pendant les échanges Erasmus car elles n'étaient pas centrales dans nos hypothèses. Mais nous avons pu constater que leur création est fréquente, et elles ont parfois donné lieu à la création de familles transnationales en multipliant ainsi les liens transnationaux dans leurs réseaux personnels.

La fréquence et la force des relations transnationales créées lors des échanges Erasmus que montrent ces résultats, justifient qu'on examine de manière approfondie les effets des relations d'amitié transnationales sur les identifications dans la sphère privée et dans la sphère publique. Le sixième chapitre aborde ainsi les effets des amitiés transnationales dans la sphère privée, c'est à dire la manière dont ils modifient l'identification d'autrui : la plupart des amis ne sont plus considérés étrangers, et ceci de manière d'autant plus fréquente que ces relations exhibent des marqueurs de confiance et de solidarité d'une certaine intensité (que celle-ci soit dyadique ou triadique). Mais d'autres facteurs permettent également que les amis ne soient pas identifiés comme étrangers : si l'ami est Européen, s'il vient du sud de l'Europe, s'il parle la langue d'ego et s'il n'est pas issu de la population d'accueil. Concernant les caractéristiques d'ego, il aura moins tendance à identifier ses amis

comme étrangers s'il est allemand (peut être à cause de la honte historique), s'il n'a pas une identification principale localiste et s'il est plus sociable.

Ces analyses montrent qu'au niveau des identifications privées (comment Ego caractérise un ami étranger) on peut repérer une certaine identification européenne, car les Européens sont favorisés vis-à-vis des non européens. Ces résultats pointent à nouveau la particularité des Européens du sud, moins souvent considérés étrangers. Apparemment quelque chose dans les modèles de sociabilité du sud de l'Europe invite à les trouver plus proches et donc moins étrangers. Il serait intéressant de préciser ces résultats au moyen d'autres recherches et d'identifier les véritables facteurs sous-jacents à ce fonctionnement particulier des identifications par autrui.

Une autre conclusion pratique peut être tirée, la maîtrise des langues de chacun semble être particulièrement importante pour effacer les frontières d'identification pour favoriser l'identification à l'Europe et faciliter le rapprochement entre personnes de pays différents il faudrait encourager davantage l'apprentissage des langues européennes au delà de l'anglais.

Le septième chapitre rend compte de l'influence des relations d'amitié transnationales sur les identifications dans la sphère publique telles qu'elles apparaissent dans les auto-identifications des répondants. Les résultats montrent que le nombre d'amis et bons amis venant d'autres pays dans le réseau est lié de façon positive avec l'identification à d'autres pays, avec l'identification à l'Europe et, en général, avec le développement d'identifications de plus en plus cosmopolites. Les résultats des différentes analyses réalisées confirment donc notre thèse.

En examinant d'autres facteurs d'identification à l'Europe, on constate que les Français s'y identifient plus facilement s'ils s'identifient à plusieurs pays (peut être dû à la recherche typiquement française de l'unicité des identifications). Par contre, le fait d'être citoyen de l'UE ne favorise pas particulièrement l'identification avec l'Europe. Les Européens des pays membres ainsi que ceux de pays non-membres s'y identifient sans différences significatives. Il en est de même pour les voyages à l'étranger : le simple déplacement géographique ne semble pas avoir une influence par lui-même, mais sans doute par les relations amicales qu'il permet de créer.

*

* *

Deux questions importantes doivent être évoquées ici à propos de la temporalité de ces processus même si nous ne pourrions y répondre que partiellement . La première concerne la capacité de survie des relations nouées lors du séjour Erasmus. Nous avons vu qu'une grande partie d'entre elles (2/3) survivent pendant un an. Qu'en est-il sur des périodes plus longues ? Cette question est plus ou moins cruciale selon la réponse qu'on donne à la deuxième question : dans quelle mesure les effets des relations sur les identifications sont dépendants du maintien effectif des liens particuliers ? Quatre hypothèses théoriques sont possibles :

a) Les identifications ne sont pas influencées par les relations personnelles. Cependant nous avons fait le pari théorique central qu'elles le sont, et nous avons eu une confirmation empirique très claire que cette influence existe.

b) Les identifications sont influencées par les relations personnelles, et elles nécessitent d'être maintenues constamment par les relations particulières qui ont été à l'origine de ces influences. Dans ce cas, la survie des liens particuliers noués pendant le séjour Erasmus serait cruciale pour le maintien de l'identification à l'Europe.

c) Les identifications sont influencées par les relations personnelles, et elles nécessitent d'être maintenues constamment par des relations qui cautionnent cette identification, mais il n'est pas nécessaire que ce soient les mêmes relations que celles qui ont été à l'origine de l'influence. Dans ce cas, il suffirait que les individus aient de façon continue des relations transnationales européennes dans leur réseau. Ici ce ne sont pas les liens particuliers avec des alters bien précis, mais l'existence d'une même catégorie de relations (les amitiés transnationales) dans le réseau personnel qui compte.

d) Les identifications sont influencées par les relations personnelles, mais une fois que leurs effets sur l'identification se sont produits, ces représentations restent stables (au moins jusqu'à une nouvelle influence ou violence symbolique qui les changerait). Dans ce modèle, le fait d'avoir eues des relations personnelles avec

d'autres Européens dans le passé pourrait être suffisant pour maintenir une identification Européenne, sans qu'il soit nécessaire de maintenir ni les relations ni les positions.

La durée des relations créées pendant le séjour Erasmus serait donc cruciale pour les identifications européennes seulement dans le cas de figure « b ». Par ailleurs, l'existence de relations transnationales Européennes après le séjour, peu importe où et quand elles ont été nouées, serait nécessaires dans le cas de figure « c ». Le cas de figure « d » ne nécessite plus l'existence de relations transnationales.

Si le mode de fonctionnement est le modèle « b », nous avons vu que, parmi les relations créées pendant le séjour Erasmus, ce sont précisément les relations transnationales qui ont tendance à durer au moins une année après l'échange. De plus, si on admet la théorie de Ferrand (1993) sur les amitiés initiatives, nous pouvons supposer qu'elles dureront encore longtemps. Si le mode de fonctionnement correspond au cas de figure « c », nous savons par les recherches de Teichler et al (2001) que les étudiantes Erasmus ont tendance à avoir des biographies et des modes de vie les mettant fréquemment en contact avec des personnes d'autres pays dans les années qui suivent à leur participation dans l'échange. Il est donc possible que les étudiants qui ont participé à des échanges Erasmus (pour autant que le modèle d'influence des relations sur les identifications en oeuvre soit « b », « c » ou « d ») continuent à montrer des identifications à l'Europe, ou encore que celles-ci se développent davantage pour ceux dont le modèle pyramidal n'a pas encore été complété par la catégorie d'identification Européenne. Cependant ces suppositions et le modèle précis des effets à long terme des amitiés transnationales sur les identifications territoriales restent à confirmer empiriquement.

*

* *

Nous avons testé nos hypothèses sur une population assez spécifique. Il serait intéressant, dans la mesure où il n'est pas possible de réaliser une enquête représentative sur la population Européenne, de multiplier les études de cas sur d'autres populations ayant la possibilité de créer des relations d'amitié transnationales pour examiner dans quelle mesure ces résultats seraient confirmés.

Deux autres recherches, les thèses en cours de Livia García Faroldi et de Cristina Ares²⁰³ permettront d'éclairer davantage la question. La thèse de Livia García Faroldi étudie l'influence des réseaux de discussion politique sur l'identification à l'Europe sur un échantillon de la ville de Malaga (Espagne). Quant à Cristina Ares, elle s'intéresse aussi à la relation entre l'appartenance à des réseaux personnels contenant des individus originaires d'autres pays et l'identification à l'Europe, sur un échantillon différent du nôtre en Espagne. Ces recherches permettront d'affiner les connaissances à propos de l'influence des réseaux de relations transnationaux sur l'identification à l'Europe.

Sur ce point il convient de faire une autre remarque importante : les relations d'amitié transnationales ont plus d'effets sur les identifications propres à la sphère privée que sur celles de la sphère publique : dans la sphère privée, c'est à dire dans la manière dont les individus catégorisent leurs partenaires, 85 % des amis venant de pays différents étaient identifiées en tant que non étrangers. L'effet de l'amitié sur l'identification d'autrui est très clair et majoritaire. Par contre, alors que nous avons constaté que 92 % des étudiants Erasmus ont créé au moins une relation transnationale et que 51 % avaient des profils relationnels cosmopolites, 41 % des répondants disent s'identifier à l'Europe et seulement 16 % leur accordent une intensité correspondant à l'évaluation de soi (une identification assez ou très importante).

L'écart entre les effets propres à ces deux sphères pose un problème. On peut penser qu'il est dû à l'interaction entre les conditions relationnelles et les autres conditions qui favorisent les identifications communes. En effet, les psychologues sociaux ont montré que, pour que le contact avec des personnes d'autres catégories sociales ait des effets de re-catégorisation, il est important que la catégorie commune soit mise en avant (par les acteurs ou par les institutions) au moment où les acteurs sont en interaction (Gaertner et al 1996, Oudenhoven et al 1996). Or, dans l'environnement où les étudiants Erasmus évoluent, ils sont identifiés par les institutions et par les autres étudiants plus souvent en tant que « étudiants internationaux » ou « Erasmus »

²⁰³ Toutes les deux sous la direction de Felix Requena Santos de l'Université de Santiago de Compostela.

qu'en tant que « Européens ». De plus, les étudiants Erasmus sont très rarement qualifiés en tant qu'étudiants « étrangers ». Les bureaux responsables de ces étudiants s'appellent « Relations Internationales », et non pas « Relations Européennes », même quand ce sont les échanges européens qui justifient leur création et leur fonctionnement.

*

* *

Si on a pour objectif de favoriser l'identification à l'Europe, il est possible de tirer quelques conclusions de ces analyses.

La création institutionnelle de la catégorie officielle de citoyen Européen n'est pas suffisante pour favoriser l'identification à l'Europe. Le développement de relations personnelles (d'amitié et de parenté) transnationales en Europe est un facteur important pour ancrer l'identification à l'Europe dans le vécu des individus, lui donner un sens personnalisé, une charge affective et une crédibilité.

En même temps, ces relations transnationales ne débouchent pas forcément sur l'identification à l'Europe si cette catégorie n'est pas effectivement pertinente et mobilisée dans les contextes qui encadrent les interactions des acteurs : le processus d'identification à l'Europe nécessite autant des soutiens relationnels que des cadres institutionnels. Les soutiens relationnels sans les cadres institutionnels n'aboutissent pas toujours à une identification à l'Europe. Les définitions institutionnelles sont vides et insignifiantes sans l'existence de relations personnelles qui les rendent crédibles.

Ainsi, pour développer l'identification avec l'Europe, il serait important de multiplier les occasions de création de relations d'amitié entre personnes de pays Européens et ceci de préférence dans des contextes où « l'européanité » commune soit mise en avant dans la définition de la situation et dans l'interaction. Les échanges Erasmus constituent sans doute une très bonne occasion pour la création de liens d'amitié transnationaux. Ils auraient de meilleurs résultats sur les auto identifications si l'aspect proprement Européen des échanges et des étudiants était plus souvent mis en avant par les institutions d'accueil des étudiants.

REDES DE IDENTIFICACIÓN CON EUROPA. AMISTADES E IDENTIDADES DE ESTUDIANTES EUROPEOS.

RESUMEN EN ESPAÑOL

En esta tesis se aborda el estudio de la incidencia de las relaciones personales, en particular las relaciones de amistad, sobre los procesos de identificación con comunidades imaginadas territoriales desde una perspectiva interaccionista estructural.

En particular, se ha estudiado el efecto de las relaciones de amistad transnacionales en Europa sobre los procesos de desarrollo de identificaciones europeas.

Se ha querido centrar el interés de esta investigación en la importancia política de las « identidades ». Para ello, ha sido necesario referirse a un marco histórico y teórico en los que emergen las ideas de « nación » y de « identidad nacional », nociones fundamentales en el ámbito político que se da en el momento de aparición histórica de la integración europea. Esta última ha emergido en un contexto político en que el modelo ideológico dominante es el de los estados nacionales democráticos. Este punto no puede ser olvidado, ya que constituye la base sobre la que desarrollar la arquitectura europea.

CAPÍTULO 1. ESTADO, NACIÓN, EUROPA.

El *primer capítulo* de esta tesis se ha dedicado a examinar, en un primer apartado, aspectos relativos a la idea de nación: a) el modelo ideológico teórico de los « estados nacionales democráticos », b) la historicidad de las naciones y c) el éxito relativo de las identidades nacionales. Este análisis es necesario para poder abordar con la comprensión suficiente tanto la importancia política de las « identidades », como el aspecto históricamente construido de estas. Punto este de particular importancia al trasladar el foco de atención de las « identidades nacionales » al

desarrollo de la tal vez incierta pero sin duda posible « identidad Europea ». El segundo apartado se examinan los primeros pasos de la construcción de ésta.

1. SOBRE LA CONSTRUCCIÓN DE LAS IDENTIDADES NACIONALES

1.1. El modelo teórico del estado nacional.

La idea principal del modelo de los estados nacionales democráticos es que la soberanía del *estado* proviene de la voluntad de la *nación* representada en instituciones legítimas.

Este modelo establece una relación entre dos conceptos de naturaleza diferente, el concepto de *estado* y el concepto de *nación*. Un « estado » puede ser definido, siguiendo a Max Weber, como la institución que posee el monopolio de la violencia legítima o, siguiendo a Gellner (1983) como el conjunto de instituciones cuya función es garantizar el orden social. La noción de estado es de definición relativamente clara y directa. Pero este modelo ideológico también postula la existencia de una « nación » a partir de la cual el estado obtiene su legitimidad.

El concepto de nación es mas difícil de aprehender y definir de forma satisfactoria. Los académicos todavía mantienen animados y largos debates a propósito de qué elementos caracterizan las naciones y sus relaciones complejas. Tanto es así que Hobsbawm (1992: 14) concluye con cierta desesperación que « la característica principal de este modo de clasificar a los grupos de seres humanos es que, a pesar de todo lo que puedan pretender aquellos que reivindican su pertenencia a una nación y consideren tal pertenencia como un factor primordial y fundamental de la existencia social, así como de la identificación de sus miembros, no se ha encontrado ningún criterio satisfactorio que permita decidir cuáles de las numerosas colectividades humanas podrían llevar el título de nación. [...] No hay ningún medio de explicar a un observador como reconocer a priori una nación entre otras entidades. »

Para intentar, a pesar de todo, disponer de una definición provisional de la idea de nación se puede hacer uso de la de Anderson (1983). Este autor sugiere definir la nación como una « comunidad política imaginada, imaginada como territorialmente limitada y soberana ». Se trata de una comunidad *imaginada* porque incluso los

miembros de la más pequeña de las naciones no conocerán ni oirán hablar jamás de la mayoría de sus miembros, sin embargo en las mentes de cada uno (o, al menos, en las de un número significativo y socialmente bien situado de entre ellos) vive la imagen de su comunión. Es *limitada* porque incluso la más grande de entre ellas tiene fronteras geográficas (aunque estas puedan cambiar a lo largo de la historia) detrás de las cuales se encuentran otras naciones. Se las imagina *soberanas* porque el concepto de nación nació en la época en que la Ilustración y la Revolución se afanaban por destruir la legitimidad de los reinos dinásticos jerárquicos y de orden divino. Finalmente es imaginada en tanto que *comunidad* porque a pesar de la desigualdad y la explotación que predomina en cada una de ellas, la nación es concebida siempre como una profunda camaradería horizontal. Finalmente, dice Anderson, es precisamente esta fraternidad la que las ha hecho posibles durante los últimos doscientos años.

A las ideas de Anderson hay que añadir que a menudo las naciones son descritas como comunidades imaginadas con orígenes comunes (respaldados por referencias culturales: antepasados, héroes, mitos y leyendas, o por referencias biológicas: « raza », perímetro craneal, tipo de sangre, o cualquier otro rasgo fenotípico) o con una cultura común²⁰⁴ (lengua, religión, valores y normas, modo de vida, tradiciones...), aunque tanto los unos como la otra puedan ser más míticos que reales.

En todo caso, lo que parece evidente a partir de estas definiciones es que, para la existencia de una nación es necesario que los habitantes de un territorio consideren que ésta existe. Las comunidades políticas imaginadas (las naciones) existen en tanto que representaciones sociales compartidas con las cuales los individuos se identifican. Su existencia depende de que la gente crea en ellas. Como diría Levi-Strauss (1977) se trata de « objetos virtuales » que responden al teorema de Thomas: « cuando las personas definen las situaciones como reales, éstas lo son en sus consecuencias. »

²⁰⁴ Evidentemente las fronteras de “lo común” serán seleccionadas y acomodadas de modo que se resalte lo compartido.

b) Si las naciones son comunidades imaginadas, representaciones sociales, ¿cómo comenzó su existencia? En el mito del nacionalismo las naciones preceden a los estados, puesto que es su « voluntad común » la que funda la legitimidad de estos últimos. Sin embargo si se examina la historia es evidente que el proceso ha sido el inverso.

1.2. La historicidad de las naciones.

De acuerdo con Hobsbawm (1990) es posible identificar la aparición de los primeros estados en el momento de la emergencia de las sociedades agrarias, hace varios miles de años. La existencia de los estados es por lo tanto muy anterior a la de las naciones. Los estudiosos que las sitúan en fechas más tempranas dirían que es en la Inglaterra del siglo XVI donde ciertas personas (de hecho una minoría) comienzan a verse a sí mismas como « Ingleses » (Khon 1940, Llobera 1995). Por entonces sólo los reyes tenían « raza », el resto de la población no tenía orígenes dignos de mención (Mauss 1920). Por otra parte, la diversidad cultural en términos de lenguas y modos de vida era enorme en las poblaciones gobernadas por un mismo dirigente (Hobsbawm 1990). Como ejemplo anecdótico se puede mencionar cómo se decía del emperador Carlos V que hablaba español para encomendarse a Dios, francés para dirigirse a los nobles, italiano para conversar con las damiselas, y alemán para dar órdenes a su caballo.

Las naciones, esos conceptos que parecen tan naturales a nuestros ojos tienen una historia relativamente reciente. Los investigadores dedicados a la cuestión apuntan que las naciones, tal como las conocemos en nuestros días, son un invento de finales del siglo XVIII ligados a los movimientos ideológicos que precedieron la Revolución Francesa y la Declaración de Independencia de los Estados Unidos hace poco más de dos siglos (Anderson 1983, Gellner 1983, Hobsbawm 1990, Schnapper 1994). De acuerdo con Thiesse (1998), no se inventan las naciones ni los estados nacionales en Europa hasta 1780-1840, utilizando lo que ella llama un « kit IKEA », que incluye la definición de las lenguas, héroes, símbolos nacionales, tradiciones, folklore etc. De hecho, en este momento la nación es inventada y recreada, ligada al movimiento cultural romántico, por filósofos, poetas y otros artistas sin tener ninguna repercusión sobre el plano político o nacional (Hobsbawm 1990, Thiesse 1998). Hay que esperar

hasta el periodo 1870-1918 para que el nacionalismo se transforme y los criterios lingüísticos y étnicos comiencen a cobrar un carácter político estratégico. Este periodo se caracteriza por la aparición de un grupo de pioneros y militantes de la « idea nacional » y por el comienzo de una campaña política en torno a ella.

La « idea nacional » se desarrollará bajo dos modelos fundamentales que Smith (1991) llama el modelo « cívico », que se apoya en la idea de ciudadanía y con pretensiones más universalistas, aparecido en Francia y el modelo algo más tardío y más próximo al romanticismo, que él llama « étnico », y que se apoya en la idea de pueblo y de cultura, aparecido en Rusia y Alemania. De hecho las concepciones de la nación nunca son exclusivamente cívicas ni exclusivamente étnicas, todas ellas combinan en mayor o menor medida elementos de ambas visiones.

Finalmente, en el periodo 1918-1950, hay una tercera fase de apogeo del nacionalismo en que los programas nacionalistas han adquirido - lo que no era el caso hasta entonces - el apoyo de las masas, o al menos el apoyo de una parte de las masas que los nacionalistas siempre han pretendido representar (Hobsbawm 1990).

La difusión y aceptación generalizada de la idea de nación y el nacionalismo es muy tardía. Los teóricos subrayan la gran influencia de dos instituciones en su difusión: la escuela, que se democratiza, y la participación en el ejército, que se generaliza también mediante el reclutamiento temporal obligatorio de la parte masculina de la población (Gellner 1989, Schnapper 1994). La integración nacional no es en absoluto un proceso pacífico, sino el producto de la violencia interna, mediante la reducción de los particularismos políticos y culturales (que es apoyado por, al mismo tiempo que favorece el desarrollo de, la imprenta y la prensa escrita (Anderson 1984)), y la externa, mediante las guerras (Schnapper 1994). El punto culminante del nacionalismo tiene lugar probablemente en Europa entre 1918 y 1950 (Weber 1979, Hobsbawm 1990), como causa y consecuencia de las dos terribles guerras mundiales que asolan el continente.

1.3. El éxito relativo de la identidad nacional.

Sin embargo, incluso en su momento de apogeo, ¿cuál ha sido el éxito real de la construcción nacional? ¿En qué medida podemos afirmar que el principio atribuido

al nacionalista Mazzini « A cada nación un estado y un solo estado por nación » se ha cumplido? Si se identifica la nación con la población ligada a un estado mediante la ciudadanía, entonces este principio es una simple tautología. Pero hemos visto que el concepto de nación incluía otras dimensiones. Es posible establecer dos criterios, uno « objetivo » y otro « subjetivo », que de hecho pueden coincidir o no y que Gellner (1989:19) expresa de esta manera:

1) « Dos personas son de la misma nación si y sólo si comparten la misma cultura cuando la cultura a su vez significa un sistema de ideas, de signos, de asociaciones y de modos de comportamiento y comunicación ».

2) « Dos personas son de la misma nación si y sólo si ellos se *reconocen* como pertenecientes a la misma nación. En otras palabras, *son los hombres los que hacen las naciones*; las naciones son artefactos producidos por las convicciones, la solidaridad y la lealtad de los hombres »²⁰⁵.

Gellner (1989:12) formula el principio nacionalista como una « teoría de la legitimidad política que exige que los límites étnicos coincidan con los límites políticos ». Por lo tanto para examinar si tras el apogeo del modelo nacionalista este principio ha sido realmente capaz de imponerse en el mapa del mundo es necesario examinar en qué medida los límites de los grupos étnicos coinciden con los de los estados.

En cuanto a los criterios *objetivos* , contamos con el excelente y meticuloso trabajo de Nielsson (1989), dedicado a identificar las categorías étnicas en el mundo y a examinar su correspondencia con los límites de los estados. Nielsson identifica 575 grupos étnicos y (entonces) 161 países. Al examinar sus correspondencias Nielsson concluye que sólo 28 categorías étnicas de las 575 es decir, menos del 5%, han logrado el ideal romántico de relación biunívoca entre nación y estado. Por lo demás, en todas las épocas hay tantas fronteras internacionales en el interior de los estados como entre estos (Lamo de Espinosa 1995).

²⁰⁵ Traducción propia del francés. Las itálicas son de Gellner.

En cuanto a los criterios *subjetivos* (dos personas son de la misma nación si se *reconocen* como pertenecientes a la misma nación), la tarea es todavía más difícil. Las ideologías oficiales de los estados y de los movimientos nacionalistas no permiten descubrir lo que ocurre en las mentes de los ciudadanos. Tales discursos suponen y postulan mediante su lenguaje performativo que es así. El hecho de encontrar textos escritos utilizando tales términos no nos habla más que de las representaciones de sus autores, inclusive cuando se trata de científicos sociales, lo que nos conduce al segundo argumento.

Ha sido relativamente poco frecuente en las ciencias sociales pensar en otros términos que aquellos configurados por el marco del estado nacional. Esto se debe sin duda al contexto socio político en que emergieron las mismas ciencias sociales. La historia en particular, olvidando ciertas cosas y recordando otras según la indicación de Renan, (Wieviorka 1996, Thiesse 1998), pero también la sociología (Wolf 1982) han tenido una relación consustancial con el desarrollo de la nación y han estado al servicio de esta. Algunos de los precursores y los fundadores de la sociología (p.e. Weber), eran de hecho explícitamente nacionalistas (Wolf 1982, Schnapper 1994). Los paradigmas habituales de las ciencias sociales han sido fundados en el análisis de « sociedades » que se identifican como conjuntos de relaciones sociales, legales y económicas en el interior de estados nacionales. Wolf (1982) y Tilly (1984) critican la idea de que las « sociedades » son entidades separadas las unas de las otras y que el mundo se divide en « sociedades distintas » cada una con su cultura, gobierno, economía y solidaridades más o menos autónomas. De hecho Tilly califica esta idea como el primero de los « postulados perversos » de las ciencias sociales del siglo XX.

Así pues, la impresión que dan estos autores es que una buena parte de los análisis en ciencias sociales está a menudo bastante impregnadas de ideología nacionalista, ya sea de forma explícita o velada. Hemos sido socializados intelectualmente a pensar que las identidades nacionales eran un hecho (aunque éstas se presentasen de forma concurrente).

Además los estudios consagrados a medir los niveles de adhesión de la población general a la idea de la nación son relativamente poco frecuentes (excepto en los casos

de competición política entre definiciones diferentes de las naciones, como en España) y sin duda bastante recientes, probablemente a partir de mediados del siglo XX. Además, incluso en estos casos, la metodología utilizada parece estar dirigida a *demonstrar* la existencia de tales identidades más que a *descubrir* en qué medida es así.

Finalmente es difícil saber cuáles son los niveles de adhesión de las poblaciones a la idea de la nación. Por este motivo, así como por razones teóricas, en una investigación que se precie sobre la identificación con Europa no puede prescindir estudiar al mismo tiempo y en los mismos términos los grados de identificación de la población con otros niveles territoriales países, regiones, localidades... La identidad Europea no es una identidad que se ha de construir frente a identidades nacionales (o regionales) dadas, fijas, perfectamente adquiridas y cristalizadas, ya que todas ellas están en permanente reconstrucción y consolidación, aunque se encuentren en momentos diferentes del proceso. Además, como veremos más adelante, es muy posible que éstas estén en interacción y sean interdependientes las unas de las otras.

2. HACIA LA CONSTRUCCIÓN DE LA IDENTIDAD EUROPEA.

El segundo apartado del capítulo primero se dedica a examinar los primeros pasos de la construcción de la identidad europea. De forma diferente al caso de las identidades nacionales, en el caso europeo se comienza, no por un movimiento cultural e intelectual « euro-romántico », sino directamente por el plano político. También, a diferencia del caso nacional, la construcción europea no es el fruto de la violencia externa e interna sino, por el contrario, un intento consciente de construir de forma voluntaria, democrática y pacífica una unidad política a partir de pueblos ya regidos por democracias y cuyo pasado común es más rico en conflictos que en cooperación (Toulemon 1994, Wolton 1998). La construcción europea no se hace olvidando ciertas partes de la historia y recordando otras, sino precisamente con un recuerdo muy vivo de lo peor del pasado común y con la voluntad política de superarlo.

La breve historia de la identidad europea, aunque se puedan encontrar algunos precedentes militares y culturales a lo largo de los siglos, mencionados en el texto, comienza verdaderamente con la construcción institucional de la ciudadanía europea, a la par del desarrollo de lo que hoy es la UE. Por eso los puntos de este apartado se

dedican a: a) examinar la larga gestación y aparición del concepto legal de ciudadanía europea en el proceso de construcción europea, b) el discurso de la UE sobre la ciudadanía europea, c) los aspectos legales y formales de la ciudadanía europea.

2.1. La emergencia de la ciudadanía en la construcción europea.

Aunque la primera formulación de la ciudadanía europea no aparece en los textos legales de la UE hasta 1992, para entrar en vigor en 1993, la reflexión en torno a esta noción es evidentemente anterior. De hecho el proyecto político ha estado siempre presente en ciertas corrientes seguidas por los arquitectos de Europa: el primer proyecto de tratado propiamente político, formulado por Spaak, data de 1953. Serán necesarios más de 40 años de andadura para que algunos aspectos de éste se conviertan en realidad y la ciudadanía Europea vea la luz. En el texto principal de la tesis se examinan los grandes hitos de este proceso.

2.2. La ciudadanía europea en el discurso de la UE.

Desde los años 70 el discurso oficial de la UE respecto a la ciudadanía ha variado según las tendencias políticas de sus dirigentes. Hansen (2000) realiza un análisis de cómo evoluciona el tratamiento de aspectos como la ciudadanía social²⁰⁶, las relaciones étnicas, la inmigración y el proyecto ligado de formar una « identidad europea ». Este autor nos dice que en los 70 el discurso sobre la ciudadanía se define en torno a dos ejes. El primero se refiere a la forma de comprender la « identidad europea » a partir de nociones como « la herencia común » y la intención de preservar los « valores fundamentales de nuestra civilización ». El segundo se dedica a aspectos económicos y sociales con una clara dimensión social abocada a prever explícitamente mecanismos de corrección del mercado paralelos a su integración.

En los 80, sin embargo, la UE adopta una agenda neo-liberal más cercana al modelo de los Estados Unidos que vacía la concepción de la ciudadanía de sus dimensiones sociales de los 70 y que, por lo tanto, obliga a insistir en otras fuentes para formular

²⁰⁶ La que comprende las condiciones materiales de existencia, de pertenencia y de reconocimiento y que implica los derechos necesarios para tener un nivel de vida decente (Faist 1995 en Hansen 2000).

una visión de la ciudadanía europea. Según Hansen, en ese momento la ciudadanía europea conlleva dos visiones: por una parte, la de un ciudadano individualizado y consumidor, un ciudadano para hacer funcionar el mercado y, por otra, dado que la primera resulta demasiado fría, una visión de que la ciudadanía europea se funda en un sentimiento compartido de pertenencia a una comunidad histórica dotada de una civilización, una cultura y una herencia comunes. La deriva entre los años 70 y los 80 es clara, no sólo del punto de vista económico y social, sino también desde el punto de vista de la ideología sobre la identidad. Lo que en los 70 era un ensalzamiento de los valores democráticos y los derechos humanos en Europa, se convierte en los 80 en un intento de definición (similar al de los modelos nacionales románticos) en términos más etno-culturales. El peligro de este discurso, que nos señala Hansen, es el de la exclusión de la ciudadanía de las poblaciones no blancas o no cristianas que habitan el continente, incluso de aquellos que ya lo hacen de pleno derecho.

En los años 90, en el momento de materialización y la definición legal de la ciudadanía europea, las cosas cambian de nuevo y el discurso retoma los contenidos sociales (aunque Hansen apunta que se trata más de retórica que de realidad). Aunque en los discursos de personajes de importancia política como los Presidentes de la Comisión (Jacques Santer, Romano Prodi) sigan apareciendo referencias a la supuesta herencia común – más bien cultural que étnica – que parecen querer hacer del Islam la antítesis de la idea de Europa, esto no parece reflejarse en los textos legales que definen la ciudadanía Europea²⁰⁷, más relacionados con los valores democráticos y los derechos humanos.

2. 3. Los logros de la ciudadanía europea.

Las definiciones clásicas de ciudadanía, tal como ésta ha sido heredada del modelo nacional, incluyen dos aspectos: por una parte, el ya mencionado aspecto de la pertenencia afectiva a una comunidad que se expresa por un sentimiento de identidad común y, por otra, la definición de las relaciones entre los ciudadanos y el estado (o la institución del orden correspondiente) mediante los derechos y obligaciones

²⁰⁷ Veremos que sucede en este principio de siglo con el contenido de la Convención Europea en el 2004, en particular con la mención o no del cristianismo en dicho texto..

formales. En el texto principal de la tesis se detallan y comentan los derechos formales ligados a la ciudadanía europea : la obtención de la ciudadanía europea a partir de la posesión de la ciudadanía de los estados miembros, quién es ciudadano de la Unión, el derecho de circulación y residencia, el derecho a la participación política, el derecho de protección diplomática y consular, el derecho de petición y de recurso al defensor del pueblo, el derecho a la transparencia y la obligación de la comisión de elaborar informes cada tres años sobre la aplicación de la ciudadanía europea.

Se hace un especial hincapié en el derecho a la circulación entre países, importante para aspectos posteriores de la investigación, y que, por sus posibles implicaciones y consecuencias, es considerado como el derecho central de la ciudadanía europea. Se comentan en particular las barreras sociales que, como las lingüísticas, dificultan la puesta en práctica de este derecho por los ciudadanos, especialmente las que afectan a la circulación de los capitales, no tanto los económicos como los humanos, culturales y sociales.

En el primer capítulo se ha resaltado la importancia política de la identidad, la dimensión afectiva de la ciudadanía. Sin embargo aparecen dos problemas en este punto. Por un lado, los discursos oficiales de los políticos de la UE (al igual que sucedía con los de políticos e intelectuales sobre la nación) y la definición formal de ciudadanía tampoco nos dicen nada sobre el nivel de adhesión de la población a la identidad europea. Por otro lado, suponiendo que ésta se encuentre en formación y no esté actualmente tan extendida como las identidades nacionales, constatamos que ninguna de las grandes teorías de las ciencias sociales (historia, ciencia política, sociología) sobre la creación de los cuerpos nacionales nos dice gran cosa sobre los procesos sociales que conducen a la identificación de los habitantes de un territorio con las comunidades imaginadas delimitadas por éste.

CAPÍTULO 2. LA PRODUCCIÓN SOCIAL DE LAS IDENTIFICACIONES.

El objetivo del *segundo capítulo* es proponer una teoría interaccionista estructural que permita explicar una parte de los procesos de construcción social de las

identificaciones. Este capítulo cuenta con tres apartados. El *primero* se ocupa de realizar las distinciones analíticas necesarias para definir una problemática, no de las « identidades », sino de las identificaciones. Esto se debe a que el término « identidad », una categoría de práctica de políticos y profanos, se adapta mal a la realidad a la que pretende hacer referencia.

El *segundo* apartado pasa revista a un cierto número de teorías consagradas a explicar los procesos de identificación en dos campos disciplinares con perspectivas complementarias. Desde un punto de vista micro, la psicología social aporta las bases para comprender los procesos generales de identificación social. Desde un punto de vista macro, la sociología aporta aproximaciones que tratan de explicar las identificaciones territoriales teniendo en cuenta los contextos socio-históricos, la posición social de los actores en la estructura social y sus intereses estratégicos.

En el *tercer* apartado se expone el marco analítico interaccionista estructural propuesto en esta investigación. Éste pretende integrar las perspectivas macro-sociológicas y las micro-psicológicas expuestas para luego centrarse en un nivel de análisis meso-social interesado por las interacciones en redes de relaciones. Así pues, al mismo tiempo que propone un punto de vista nuevo sobre la cuestión de las identificaciones, tiende un puente ente las perspectivas macro-sociológicas y las micro-psicológicas.

1. DE LA IDENTIDAD A LA IDENTIFICACIÓN. DISTINCIONES ANALÍTICAS.

Las « identidades » no son ni monolíticas, ni únicas, ni intemporales, ni esenciales como sugiere la palabra y como pretenden las ideologías nacionalistas. Incluso, la constatación de su uso en la vida cotidiana no equivale a la aceptación ciega de su existencia real. Que la gente, incluidos nosotros mismos, se exprese diciendo que « son » alemanes, bretones, vascos, europeos, frisios, pamploneses (o también blancos, sociólogos, homosexuales, artistas, mujeres, católicos...) no quiere decir que exista nada tal como « ser bretón », « ser español » o « ser europeo ». Al mismo tiempo no podemos negar que las categorías de práctica son fundamentales en la vida social, ya que, repitiendo de nuevo a Thomas, cuando las personas definen las situaciones como reales, éstas lo son en sus consecuencias. Identificarse como

europeo, como vasco, como español u otra cosa, de hecho orienta ciertos comportamientos individuales y colectivos. La comprensión de la identidad en tanto que « hogar virtual al que hay que referirse para explicar ciertas cosas pero que no tiene existencia real » (Lévi-Strauss 1977) no descalifica su importancia en la vida social, pero exige distinciones analíticas cuidadosas para evitar caer, queriendo o sin querer, en lo que Bourdieu llamaría un « discurso performativo » reforzador de ciertas categorías.

Así pues, adoptamos el término « identificación » que parece desprovisto de las connotaciones semánticas reificantes de la palabra « identidad ». La identificación hace referencia a *procesos* y a actividades, no a una esencia. Este término permite concebir también que las identificaciones estén sujetas a variaciones en función del momento y del contexto. Las identificaciones pueden ser consideradas como actos fundamentalmente situacionales y contextuales. Además, invita a precisar quienes son los agentes identificadores y los identificados, lo que permite establecer la interesante distinción entre la « autoidentificación », la identificación que cada uno hace de sí mismo, y la « identificación por otro » o la identificación atribuida y asignada por los actores con los que se está en relación (Goffman 1997, Dubar 1992). Las autoidentificaciones y las identificaciones atribuidas por otros no tienen por qué coincidir obligatoriamente, aunque estén en interacción. En el juego dialéctico entre la autoidentificación y la identificación por otros, los distintos actores implicados tendrán márgenes de maniobra mayores o menores y la capacidad de imponer su visión del mundo en función de su posición social (Lavaud 2000).

2. TEORÍAS SOBRE LAS IDENTIFICACIONES TERRITORIALES.

El *segundo* apartado está dedicado a exponer un cierto número de teorías sobre los procesos de identificación en los campos disciplinares de a) la psicología social, cuyas teorías se orientan al estudio de los procesos generales de identificación social y b) la sociología, con aproximaciones específicamente dedicadas a explicar las identificaciones territoriales según los contextos socio-históricos, la posición social de los actores y sus intereses estratégicos.

2.1. Aportaciones de la psicología social

Dentro de las teorías provenientes de la psicología social merecen una mención especial para la problemática aquí expuesta la teoría de la « identidad social » (Tajfel y Turner 1979) y la teoría de la « identidad endogrupo común » (entre otros Tajfel y Turner 1986, Gaertner et al. 1999).

La teoría de la « identidad social » es de particular interés porque sienta las bases conceptuales de los procesos generales de identificación y puede ser utilizada, en particular, para dar cuenta de los procesos de identificación con comunidades imaginadas territoriales. Esta teoría dice que la identificación parece ser un proceso universal que afecta a todos los seres humanos. El postulado central de esta teoría es que los individuos quieren tener una evaluación positiva de sí mismos y que parte de esta auto-evaluación recae en la pertenencia a grupos sociales (identidad social por oposición a la identidad personal) y en las evaluaciones asociadas a estos grupos. Además, la teoría de la identidad social supone que la evaluación de los grupos sociales de pertenencia (endogrupo) depende de comparaciones sociales respecto a otros grupos pertinentes (exogrupos), que se convierten en grupos de referencia con respecto a las dimensiones de comparación valoradas. En consecuencia, para lograr una evaluación positiva del endogrupo es necesario emitir una evaluación (relativamente) negativa de los exogrupos. Así, la pertenencia a un grupo positivamente evaluado respecto a otros está asociada con un estado satisfactorio de la identidad social de una persona y viceversa.

Según esta teoría hay dos dimensiones que subyacen al proceso de identificación. La primera es una dimensión *cognitiva* fundada en un proceso de categorización que la teoría de la « categorización social » (Tajfel 1972) explica afirmando que los seres humanos tienen una tendencia psicológica a simplificar el entorno en categorías o grupos de personas, objetos o acontecimientos según sus similitudes o equivalencias con respecto a sus acciones, intenciones o comportamientos percibidos. Las categorías sociales son definidas como categorías cognitivas compartidas en las que se agrupa a los individuos a quienes se reconoce características similares. La tendencia a categorizar insiste cognitivamente en las diferencias entre categorías más allá de su objetividad. Una vez que las etiquetas que designan categorías han sido

aceptadas, los individuos insistirán en las diferencias entre categorías para mantener la división cognitiva del mundo. La teoría de la « autocategorización » (*self categorization*) (Turner et al. 1987) dice que los humanos tienen tendencia a categorizarse a si mismos y a los demás como miembros de categorías sociales.

La segunda dimensión, de naturaleza *afectiva* y motivacional, corresponde a la necesidad de obtener una valoración positiva de uno mismo o autoestima, derivada de las evaluaciones positivas (tanto si éstas son emitidas por la propia persona como si provienen de otros) ligadas a la pertenencia a una categoría social.

Combinando las dos dimensiones, cognitiva y afectiva, Kinket y Verkuyten (1997) han propuesto una escala de intensidad de la autoidentificación : « autodefinition », « autoevaluación », e « introyección ». Por « autodefinition » los autores entienden el proceso mediante el cual un individuo se etiqueta a sí mismo como miembro de una categoría social, pero no considera esta definición como importante personalmente, ya que está desprovista del aspecto emocional y motivacional. Se trata de un grado de identificación meramente cognitivo. Llaman « autoevaluación » a la identificación que una persona hace de si misma como miembro de una categoría social acompañada del valor y la significación emocional ligada a esa pertenencia. Finalmente, proponen el concepto de « introyección », por el que entienden que el individuo experimenta al grupo como una parte integral e inseparable de sí mismo, de forma que tiene una sensación de unidad con el grupo y se siente afectado personalmente por lo que le sucede. Para el que se identifica de forma introyectiva con un grupo la distinción entre él mismo y el grupo no está clara, el destino del grupo es sentido como el destino personal. Esta escala se utiliza más adelante en la presentación de los resultados empíricos de la presente investigación.

Para estudiar la posibilidad de emergencia de la identificación con Europa, dado que ésta se apoya en la preexistencia histórica y la preeminencia legal de otras categorías de pertenencia nacional, son muy interesantes las investigaciones en psicología social que se han dedicado a estudiar la reducción de conflictos entre categorías sociales. A partir de estas investigaciones se han desarrollado diferentes teorías entre

las que la teoría de la « identidad endogrupo común » (entre otros Tajfel y Turner 1986, Gaertner et al. 1999) es particularmente pertinente para el caso europeo.

Esta teoría afirma que una estrategia colectiva de innovación social para reducir los conflictos entre grupos es la recategorización de los grupos en un nuevo endogrupo común, ya que en ese caso se pretenderá lograr la evaluación positiva del nuevo endogrupo. La recategorización de los dos grupos en uno solo reduce la importancia de las categorías sociales iniciales. El proceso de recategorización redirige algunos de los procesos cognitivos y motivacionales que han contribuido al conflicto entre los grupos. En particular, los miembros del antiguo exogrupo son evaluados de forma positiva, dado que tras la recategorización, son percibidos como miembros del nuevo grupo común. Además, la re-categorización favorece el compromiso y la implicación emocional con el nuevo endogrupo común. Ciertas condiciones de contacto entre los miembros de los antiguos exogrupos favorecen la reducción de los conflictos: tener un estatus de igualdad, estar obligados a cooperar, el apoyo institucional y las posibilidades de conocer personalmente a los miembros del antiguo exogrupo favorecen la percepción de ambos grupos como un solo grupo común (Allport 1954).

Esto tiene lugar mediante un proceso en dos etapas. En primer lugar, el contacto entre personas permite deshacer la categorización inicial. Al conocer más a los miembros de la otra categoría es posible darse cuenta de que ésta no es ni tan homogénea como para que se le puedan aplicar fácilmente estereotipos, ni tal vez tan diferente del grupo propio. La primera etapa corresponde pues a un proceso de individuación, de « descategorización » : los individuos ya no son vistos como pertenecientes a una categoría diferente, sino como existiendo de forma particular y específica. A continuación es posible llevar a cabo el proceso de recategorización en el grupo de pertenencia común.

La teoría de la « identidad endogrupo común » no implica necesariamente que las antiguas categorías sean abandonadas. Los dos niveles de categorización pueden coexistir. Sin embargo los resultados sobre los beneficios del mantenimiento de identificaciones duales sobre la reducción de conflictos entre grupos son divergentes.

Por otra parte, las identificaciones jerárquicas múltiples, de varios grupos sociales contenidos los unos en los otros (por ejemplo la identificación con una localidad, una región, un país, Europa, el mundo) también han sido poco estudiados por la psicología social (Sangrador 1996).

Al mismo tiempo, la recategorización en un endogrupo más grande puede trasladar el conflicto al nuevo exogrupo emergente aunque esta posibilidad ha sido poco estudiada en psicología social (Kesser y Mummendey 2001). En este punto los psicólogos sociales señalan el problema ya identificado en el debate filosófico y político sobre la creación de una « identidad » europea de los riesgos de exclusión aún más graves para los no-Europeos.

2.2. Teorías sociológicas sobre las identificaciones territoriales.

Mientras que las teorías de la psicología social que tratan de los mecanismos puestos en juego en los procesos de autoidentificación son de carácter bastante general, en las investigaciones sociológicas las cosas se presentan de modo diferente. Éstas tienen en cuenta el contexto social e histórico y proponen teorías diferenciadas para los distintos tipos de categorías sociales.

Sin embargo los planteamientos sociológicos tienen a menudo problemas de tipo complementario que Jones y Smith (1999) han identificado pertinentemente en lo que se refiere a las investigaciones sobre identificaciones con comunidades imaginadas territoriales (ellos estudian en particular las identificaciones nacionales). Disponemos de un gran número de estudios de casos, que hacen aportaciones importantes a las distinciones conceptuales, pero que a menudo se centran más en los contextos (históricos, sociales, legales...) específicos y únicos que en las características estructurales comunes con otros casos. El resultado es que sabemos muy poco de la forma en que las distintas teorías que se han desarrollado caso por caso podrían resistir a una contrastación empírica sobre un gran número de casos diferentes.

A continuación Jones y Smith apuntan que, mientras que es relativamente fácil identificar las grandes teorías macrosociológicas en competición sobre las causas de la identidad nacional y de la constitución de los cuerpos nacionales, se han realizado

muy pocos esfuerzos teóricos con respecto a los factores individuales y sociales en juego y su importancia relativa en los procesos ligados a las autoidentificaciones de los individuos. Los estudios macro sociológicos más habituales sobre la construcción de las « identidades » (ya sean nacionales, regionales, europeas) reflejan un planteamiento de análisis sociológico en el que los cambios institucionales y las fuerzas históricas de diferentes épocas son los grandes actores y en el que los individuos son vistos como reactivos.

Sin embargo, a pesar de su relativa escasez, es posible encontrar un cierto número de investigaciones que han examinado la cuestión. Éstos son los trabajos a los que nos referimos a continuación. Además éstos suelen combinar una aproximación teórica con una contrastación empírica.

Por otra parte, conviene mencionar que estas investigaciones se suelen centrar en un solo nivel de identificación territorial (europeo, nacional, regional...), o como mucho en la comparación de dos de ellos (europeo-nacional, nacional-regional). Rara vez se ha realizado el esfuerzo de examinar varios niveles al mismo tiempo, por lo tanto es difícil encontrar ejemplos de teorías sobre las identificaciones territoriales formuladas para ser « todo terreno ». Por otra parte las investigaciones empíricas contrastan a menudo hipótesis provenientes de teorías diferentes, a veces incluso en competición. Por ello resulta difícil obtener una clasificación clara y definitiva sobre dichas aproximaciones. A continuación se propone una clasificación basada en los rasgos generales del argumento principal subyacente utilizado : las aproximaciones basadas en la « socialización histórica », en la « movilización cognitiva y clima de valores » y en la « racionalidad de los actores ».

En las aproximaciones en que el argumento principal es el relativo a la « socialización histórica », se entiende que los individuos se identifican con los diferentes territorios (ya sean regiones, países, Europa) según sus condiciones de socialización. En este tipo de argumento las identificaciones serían más o menos « automáticas » y dependerían de la socialización histórica y social. Las identificaciones de los individuos son vistas aquí como consecuencia de los desarrollos de las grandes fuerzas históricas de las diferentes épocas y contextos (Giddens 1985, Smith 1985, 1991, Janssens 1991, Schnapper 1994).

La teoría de la « movilización cognitiva y clima de valores » está relacionada con la teoría de la modernización (Deutsch 1951, Inglehart 1970, 1971). Esta teoría se centra en el rol de las variables individuales, en particular las capacidades cognitivas. La idea es que cuantas más capacidades cognitivas tiene un individuo (ya sea por su nivel educativo o por sus experiencias de viaje) y cuanto más las moviliza (informándose por los medios de comunicación), más grande será su capacidad de comprender el « gran mundo » y por lo tanto de identificarse con comunidades imaginadas territoriales más grandes.

En este punto Inglehart (1970) añade que las orientaciones de valores políticos de los individuos pueden también influir en su grado de cosmopolitismo. Según él, aquellos con orientaciones más « materialistas » serán más localistas y aquellos con orientaciones más « postmaterialistas » serán más cosmopolitas. A su vez, una sociedad con un clima de valores « posmaterialistas » favorecerá las identificaciones más cosmopolitas del conjunto de la población.

Los resultados de las investigaciones empíricas tienden a invalidar la teoría de la movilización cognitiva y clima de valores. Aunque, como está previsto por la teoría, los individuos con mayores niveles de estudios y que han viajado más tienden a mostrar identificaciones más cosmopolitas, la mayor movilización cognitiva (mayor consumo de medios de comunicación y mejor grado de información) no está asociada positivamente con identificaciones cosmopolitas. Tampoco aquellos individuos con valores más posmaterialistas, ni en los lugares en que el clima de valores es más posmaterialista en su conjunto favorecen las identificaciones cosmopolitas.

Esto se debe sin duda a que individuos racionales con intereses diferentes (tanto entre aquellos con valores materialistas como aquellos con valores posmaterialistas) y que se informan, pueden encontrar estos intereses (ya sean individuales o colectivos) mejor representados a diferentes niveles de identificación. Ciertos individuos materialistas bien informados, por sus capacidades y posición social, pueden encontrar más interesante apostar por identificaciones regionalistas, mientras que otros con capacidades y posiciones sociales diferentes pueden encontrar más interesantes las europeas. Lo mismo sucede con los posmaterialistas. Este es el

punto de vista adoptado por las aproximaciones que se apoyan en la « racionalidad de los actores ». Esta aproximación supone que los actores tienen expectativas o al menos que efectúan evaluaciones sobre las ventajas que pueden lograr a partir de diferentes autoidentificaciones posibles para escoger la más interesante (Hewstone 1986, Díez Medrano 1995).

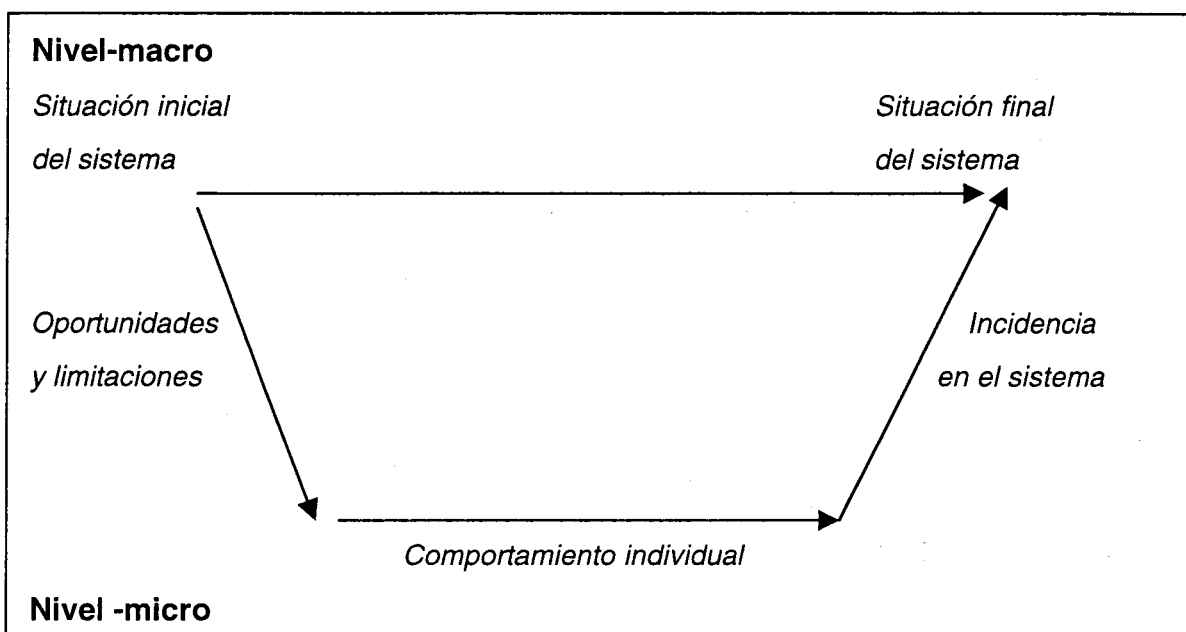
3. UNA APROXIMACIÓN INTEGRADA DE LA PRODUCCIÓN SOCIAL DE LAS IDENTIFICACIONES.

Una vez expuestas diferentes teorías procedentes de la psicología social y la sociología y adoptando de éstas los elementos pertinentes, a continuación se propone el marco analítico interaccionista estructural adoptado en esta investigación. Éste pretende integrar las perspectivas macro-sociológicas y las micro-psicológicas para luego centrar la atención en un nivel de análisis meso-social dedicado al estudio de las interacciones en redes de relaciones sociales. Esta aproximación constituye un punto de vista nuevo sobre la producción social de las identificaciones al mismo tiempo que representa un intento de integración entre las perspectivas macro-sociológicas y las micro-psicológicas.

Con este propósito, se ha tomado como punto de partida el modelo llamado a menudo de forma metafórica « el barco » propuesto por Coleman (1990) para luego enriquecerlo, dado que, para aplicarlo a la cuestión de las identificaciones tratadas aquí, este modelo no es lo suficientemente específico ni completo.

Coleman propone explicar los fenómenos a nivel macro social (por ejemplo en este caso podría ser la identificación generalizada con Europa), es decir a nivel del sistema social que nos interesa o que pretendemos explicar, basándose en teorías sobre el comportamiento de los actores a nivel micro social. Como pretende expresar la Figura 1, el nivel macro es un sistema en transformación. El nivel macro impone limitaciones y oportunidades a los actores. Éstos, a nivel micro, dadas sus capacidades de acción según su posición social, desarrollan comportamientos que, de una forma u otra, contribuyen a la transformación del sistema macro.

Figura 1. « Barco» de Coleman (1990).



Este modelo permite tener en cuenta que las identificaciones no aparecen en un vacío social, sino en un *marco social preexistente*. Dubar (1992) y Lavaud (2000) expresan esta idea diciendo que la autoidentificación se construye a partir de las clasificaciones disponibles en un momento dado en una sociedad y de la posición del individuo en la escala social en ese momento. A partir de ahí se podría decir siguiendo a Berger y Luckman (1968) que : « La identidad constituye, por supuesto, un elemento clave de la realidad subjetiva y, como tal, se encuentra en una relación dialéctica con la sociedad. La identidad se forma en procesos sociales. Una vez que cristaliza, es mantenida, modificada o incluso reformulada por las relaciones sociales. Los procesos sociales implicados, tanto en la formación como en el mantenimiento de la identidad, se determinan por la estructura social. Recíprocamente, las identidades producidas por el juego (*interplay*) del organismo, de la consciencia individual y de la estructura social, reaccionan sobre la estructura social dada manteniéndola, modificándola o reformulándola. Las sociedades tienen historias en las que emergen identidades específicas, pero también son historias hechas por humanos que poseen identidades específicas ».

Es posible decir entonces, de acuerdo con Ferrand (2002) que las identificaciones están sometidas en todo momento a fuerzas, presiones y tensiones. Al nivel de las relaciones entre grupos o de las regulaciones macro sociales, esta presión puede ser

designada por los conceptos sociológicos de « violencia simbólica » o de « dominación ». Al nivel de las relaciones interpersonales se puede llamar a esta presión, al modo de los psicólogos sociales, « influencia ».

El esquema de Coleman identifica dos tipos de actores sociales con un nivel de estructuración social creciente :

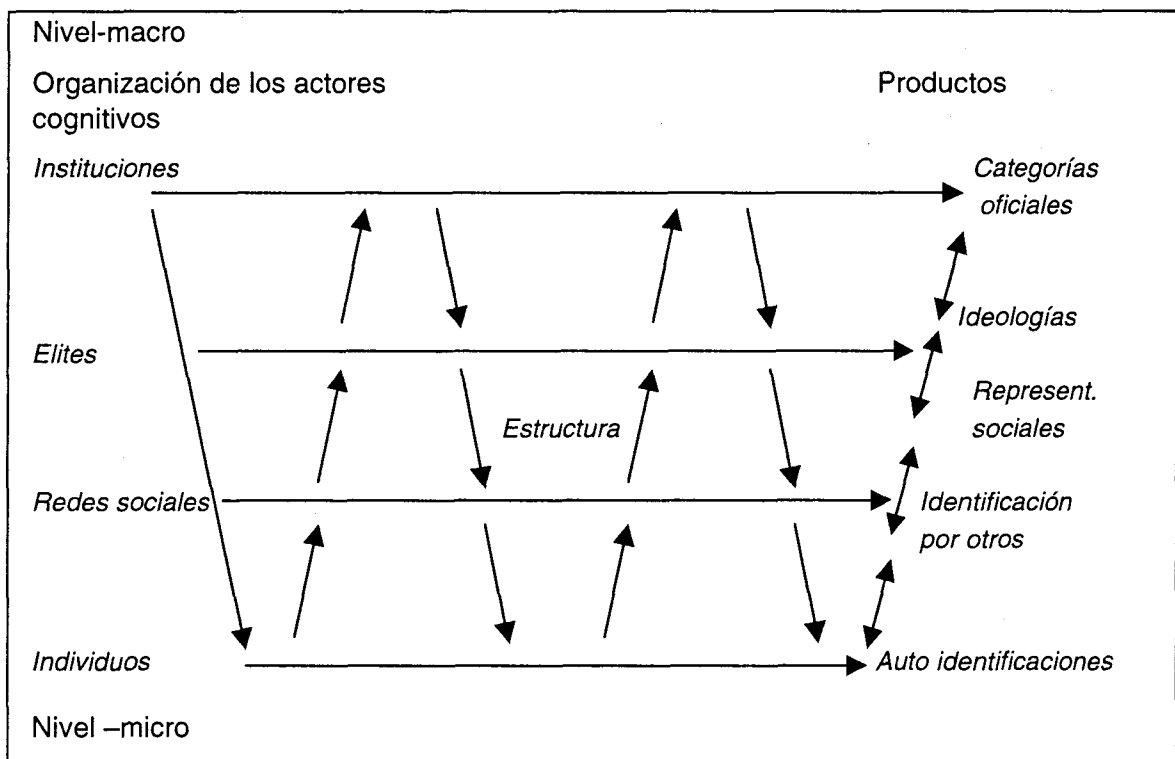
1) A nivel macro, sistemas con un alto grado de organización y de limitación, que identificamos aquí como « instituciones » tal como se las entiende tradicionalmente en sociología. Estas se apoyan en sistemas ideológicos y sobre todo están dotadas de instrumentos para ejercer presiones efectivas y constrictivas. En el caso de los estados y otras instituciones del orden éstas son consideradas legítimas. Las clasificaciones y codificaciones institucionales ofrecen un marco importante que estructura las interacciones y que pretende incidir sobre las identificaciones.

2) A nivel micro, los « actores sociales » (a los que se puede considerar racionales), en función de las categorías disponibles, utilizarán las estrategias de autoidentificación y de identificación de otros que favorezcan las mejores posiciones de interacción posibles para acceder a los recursos y objetivos a los que conceden importancia (que pueden ser de naturaleza simbólica, económica, afectiva, material..., lo que puede variar según situaciones e individuos) y que les procuren evaluaciones favorables de ellos mismos.

Los párrafos precedentes sugieren ya el nivel que falta en el esquema de Coleman para dar cuenta de los procesos de identificación. Entre el nivel macro de los sistemas institucionales y el nivel micro de los actores individuales es preciso definir el nivel meso que hace referencia a las redes de relaciones sociales en que los individuos se ven inmersos (Ferrand 2002, de Federico 2002, Lazega 2003). Entre ellos, es pertinente destacar la importancia de las redes de élites tanto por sus relaciones privilegiadas con las instituciones como por su capacidad para producir e imponer representaciones sociales estructuradas (ideologías y discursos). Una vez hechas estas precisiones se puede adaptar el esquema de Coleman a las identificaciones. (ver la Figura 2). Es preciso hacer explícitas las relaciones que tal esquema pretende representar.

La perspectiva de Burt (1982) y Degenne y Forsé (1994), que es acorde con el individualismo metodológico y utiliza un modelo de actor racional, resulta útil para explicar una parte de este modelo. Según ellos, las instituciones definen los marcos de interacción global del sistema. Los individuos están insertos en redes sociales particulares cuya estructura limita, pero no determina, las acciones que los individuos pueden llevar a cabo. La posición de los actores en la red afecta la percepción que éstos tienen de sus intereses. Si los actores son racionales, establecerán estrategias y elecciones de acuerdo con sus intereses. La nueva estructura de posiciones de la red social es un efecto que resulta de las interacciones de los actores según la aplicación de sus estrategias, que, de nuevo, modifica las percepciones que estos tienen de sus intereses y los márgenes libertad que tendrán para abordar la siguiente interacción y así sucesivamente.

Figura 2. Relaciones entre actores sociales y productos cognitivos.

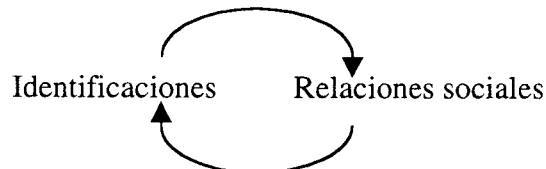


En el modelo de Burt, Degenne y Forsé la relación entre el nivel meso y el nivel macro está conceptualizada sólo en una dirección: el contexto institucional impone limitaciones a las redes y a los actores. Efectivamente, es evidente que el contexto institucional puede ejercer restricciones, prescripciones, proscripciones y regular lo que sucede dentro del sistema. Sin embargo, sobre todo en las sociedades

democráticas, es necesario establecer otro camino teórico de vuelta, si no desde el nivel micro, sí al menos entre el nivel meso de las redes sociales, en particular las élites, y el nivel macro. Aunque pueda parecer difícil que un único individuo cualquiera sea capaz de tener una incidencia en el conjunto del sistema de regulación, individuos en posiciones particulares o coaliciones de individuos en estructuras particulares pueden perfectamente ejercer tales influencias, tal como lo sugieren las teorías sobre la regulación Lazega (2003) o las teorías sobre las élites (Adler-Lomnitz 2002). La capacidad de los actores de politizar sus interacciones y de participar en procesos de regulación y de redefinición de las reglas del sistema está mediada por sus posiciones en las redes (Lazega 2003).

Las identificaciones sirven para *tomar posición* en las situaciones de interacción estructuradas por las relaciones sociales. Del mismo modo, las identificaciones también están imbricadas en las relaciones sociales y ligadas a las relaciones sociales ; esta formulación tiende a considerar las identificaciones como *efectos* de las relaciones sociales. Por lo tanto es preciso concebir un bucle lógico :

Figura 3.



Las identificaciones también tienen niveles de limitación y de estructuración interna diferentes (según los actores que las promueven). Por orden de menos a más limitadoras (y más sistematizadas), las más « blandas » son las *autocomprensiones*. Éstas pueden ser perfectamente heterogéneas y casi totalmente independientes del mundo social. Un individuo puede imaginarse de forma aislada todo lo que quiera a propósito de sí mismo sin ninguna necesidad de coherencia ni de confirmación. Las *autocomprensiones* no forman parte de los intereses de esta investigación. Los individuos reclaman también *autoidentificaciones* para sí mismos, toman posición frente al mundo social y piden ciertas etiquetas. Éstas están en tensión (se ven confirmadas, influidas, invalidadas) con y por las identificaciones que reciben de otros individuos con los que se encuentran en interacción : lo que llamamos las *identificaciones por otros*. Las diferentes identificaciones movilizadas por los actores

forman parte las que se hallan disponibles en las *representaciones sociales*, constantemente transformadas en redes de relaciones (Ferrand 2002). Cuando tales representaciones sociales logran un nivel de articulación lógica se las puede llamar *ideologías*, que a menudo son producidas y mantenidas por élites en competición con otras élites. Las ideologías que han sido fijadas en las instituciones, sobre todo si se trata de las instituciones del orden constituyen las *categorías oficiales* legítimas. Estos distintos productos cognitivos están en interacción recíproca y han sido descritos en orden creciente de capacidad de coerción. Sin embargo, las categorías oficiales legítimas, aunque sean sistemáticas y coercitivas, parecen moldes vacíos y desprovistos de significado si los actores no los utilizan en sus interacciones. Esta es la cuestión que está en juego en relación con la identificación europea.

En esta investigación se da prioridad al estudio de una parte específica de este esquema de relaciones micro-macro: la producción interpersonal de las identificaciones, teniendo en cuenta las influencias de los marcos institucionales macro sociales (categorías legales, discursos ideológicos) y, particularmente, a los efectos de las redes de relaciones sociales sobre las identificaciones de otros y las autoidentificaciones con diferentes comunidades imaginadas territoriales, incluida la identificación con Europa.

3.1. La producción interpersonal de las identificaciones.

Las relaciones sociales a menudo son dejadas de lado en las investigaciones que tratan sobre las identificaciones, a pesar de que es frecuente que los autores afirmen su influencia indudable en los procesos de identificación con las comunidades imaginadas territoriales (p.e. Hobsbawm 1992, Duchesne 1994, Lamo de Espinosa 1995). La mayor parte del tiempo se limitan a decir que sería necesario estudiarlas sin tratar de hacerlo de forma sistemática. Sin embargo estos investigadores tienen una excusa, ya que sus trabajos tratan frecuentemente sobre naciones y son llevadas a cabo en el marco de naciones estado bastante bien consolidadas en las que se puede considerar que la mayor parte de las relaciones tienen lugar (por proximidad geográfica y por la organización de la vida social por el estado) dentro de la propia nación estado. Por lo tanto hay pocas ocasiones de estudiar empíricamente nuevos

efectos de las relaciones sobre las identificaciones. Sin embargo el caso actual de construcción europea se presta de forma idónea para estudiar este tipo de efectos.

En este punto es preciso teorizar a propósito de las relaciones interpersonales. Las interacciones tienen lugar en situaciones socialmente preestructuradas de acuerdo con órdenes diferentes. De acuerdo con Mitchell (1973) se pueden distinguir tres órdenes de relaciones sociales: el « orden estructural », el « orden categórico » y el « orden personal ». Por « orden estructural » el autor califica al orden por el que el comportamiento de un actor es interpretado según la posición que ocupa en un conjunto de posiciones ordenadas, como una fábrica, una familia, un sindicato u otra organización. Esto equivale a interpretar su comportamiento en términos de roles sociales. El « orden categórico » es aquel en que el comportamiento de los actores en situaciones no estructuradas es interpretado en términos de estereotipos sociales, como la clase, la etnicidad, et. El « orden personal » es aquel en que el comportamiento de los actores, tanto en situaciones estructuradas como en las no estructuradas, es interpretado en términos de las relaciones personales que los individuos mantienen con otras personas. Hannerz (1980) añade a esta propuesta una forma de hacer explícitas las relaciones lógicas entre estas tres formas de interpretación de la interacción según dos ejes: cantidad de información personal y grado de control normativo.

Los tres órdenes exigen un cierto grado tanto de información personal como de control normativo, pero su importancia relativa varía. La información personal tiene una importancia relativamente mayor para las relaciones categóricas y todavía más para las personales. Las relaciones estructurales tienden a neutralizar la importancia de la información personal y por el contrario el control normativo es muy importante. Las relaciones categóricas están sometidas a un grado de control normativo menor que el de las estructurales y las relaciones personales escapan todavía más al control normativo²⁰⁸ (Hannerz 1980).

²⁰⁸ Por control normativo se entienden las reglas públicas de comportamiento sobre las que los actores tienen poco margen de negociación. Las relaciones personales también están sometidas a normas, pero estas pueden ser el objeto de negociaciones con mayor facilidad (ver Paine 1969 y Allan 1979, 1989).

Adoptando el vocabulario de Nadel (1954) y Hannerz (1980) se podría entender la « identidad social » como el conjunto de identificaciones (territoriales o no) de un individuo asociadas al « repertorio de roles » del que dispone para interactuar con otros. El « repertorio de roles » hace referencia al conjunto de roles que un actor puede adoptar. Éste depende de los roles disponibles en una sociedad en un momento dado, lo que los autores llaman el « inventario de roles ». Ningún individuo por sí solo, ni siquiera el mejor de los sociólogos, tiene la capacidad de conocerlo en su totalidad. En este punto Nadel propone otro término, el « mapa mental de los roles », que hace referencia al número limitado de roles que un actor dado conoce e identifica, aunque sólo pueda adoptar los de su propio repertorio.

Una aproximación a las identificaciones en términos de « repertorios de roles » tiene las múltiples ventajas de que : 1) permite dar cuenta de las múltiples autoidentificaciones e identificaciones por otros. 2) Permite, pero no exige, tener en cuenta un cierto grado de interdependencia, de coherencia sistémica de las identificaciones. 3) Se ajusta bien a la idea de que las identificaciones están contextualizadas y ligadas a situaciones sociales específicas. 4) Tiende un puente entre la identificación reivindicada, la autoidentificación, y la identificación asignada a aquellos con los que se entra en relación, ya que cuando se adopta un papel en una interacción, éste implica la asignación de roles iguales o complementarios a las otras personas con quienes se interactúa. Empíricamente esto permite utilizar los roles que se atribuye a otros como un indicador de la propia autoidentificación. Por ejemplo, para alguien que se identifica como vasco, un andaluz es un forastero, mientras que si la identificación fuera en tanto que español no sería el caso. Del mismo modo, para alguien que se identifica como europeo, ni un español ni un griego ni un alemán son forasteros. 5) Permite concebir que ciertas identificaciones o roles potenciales, que forman parte del mapa mental de los roles, se activen como consecuencia de las interacciones en el nivel de las relaciones particulares, ampliando así el repertorio de roles.

El proceso de construcción europea ha ampliado el inventario de roles añadiendo formal y legalmente el nuevo par de roles complementarios « ciudadano Europeo-ciudadano Europeo », tanto si este está presente en el mapa mental de roles de los

individuos o activo en sus repertorios de roles, como si no. A partir de este punto, la presente investigación se dedica principalmente a estudiar cómo el establecimiento de relaciones de amistad transnacionales favorece la identificación con Europa. Éstas, dado el contacto favorable entre personas de exogrupos inicialmente diferentes (nacionales), pueden conllevar los procesos de descategorización y recategorización en un nuevo endogrupo común (europeo) propuestos por los psicólogos sociales, activando así el rol formal de « ciudadano europeo » para incorporarlo tanto a la carta mental de roles como al repertorio de roles de los individuos implicados en tales relaciones. A causa de sus relaciones de amistad transnacionales europeas, los individuos implicados pueden terminar identificándose a sí mismos como europeos.

3.2. Amistades europeas, un mecanismo particular de identificación.

« Uno no se enamora de un mercado » Jaques Delors.

...pero puede enamorarse de la gente.

Entre todos los mecanismos posibles de identificación con Europa, se ha escogido estudiar el mecanismo particular al que puede dar pie el establecimiento de relaciones de amistad transnacionales en Europa. ¿Por qué en concreto las relaciones de amistad? De hecho la razón sobrepasa el mero refinamiento de la hipótesis del contacto de la psicología social mencionada en el párrafo anterior. Es posible encontrar argumentos estructural-funcionalistas que afirman desde la sociología macro-social que la amistad es *crucial* en el funcionamiento de las sociedades y en el mantenimiento cognitivo-afectivo de las comunidades imaginadas territoriales como las naciones o, si esta llegase a constituirse como tal, Europa.

Para empezar, el modelo ideológico de la nación – de las comunidades imaginadas democráticas – está fundado en los modelos de confianza y solidaridad presentes en la amistad y el parentesco lateral (Anderson 1983, Eisenstadt y Roninger 1984, Spicker 2000). Como diría Anderson, la nación « es imaginada en tanto que comunidad porque, independientemente de la explotación real que prevalece en cada

una de ellas, la nación siempre es concebida como una camaradería horizontal »²⁰⁹ (Anderson 1983). En la divisa del estado francés esta idea es expresada de forma explícita : « libertad, igualdad, fraternidad », la supuesta fraternidad es el fundamento mismo del modelo nacional. A propósito de esto, Anderson dice : « finalmente es esta fraternidad la que ha hecho que la nación sea posible en los últimos dos siglos »²¹⁰ (Anderson 1983).

La amistad no solo es fundamental porque ofrece el modelo teórico de confianza y solidaridad en que se basa la idea de la nación, sino que el buen funcionamiento de las sociedades depende de la realización concreta de tales valores : libertad, igualdad, solidaridad, confianza... en redes de parentesco y de amistad (Eisenstadt y Roninger 1984). Ciertos tipos de relaciones personales, en concreto las redes de relaciones de amistad, son los grupos sociales que permiten realizar los ideales de la nación de forma concreta, permitiendo por lo tanto que el mito de la nación siga siendo creíble a ojos de la gente. Las relaciones de amistad constituyen por lo tanto un fundamento doble para las comunidades imaginadas : por un lado ofrecen el modelo teórico y por otro lado les permiten ser creíbles.

Desde un punto de vista psicosociológico es posible formular la hipótesis de que las comunidades personales, nombre que Wellman da a las redes personales que incluyen relaciones de amistad y de parentesco, constituyen también los micro grupos sociales de referencia que sirven de base a la transferencia de solidaridad hacia las comunidades imaginadas macro. Las comunidades personales proveen los dos criterios 1) similitud percibida entre los miembros que conduce a una misma categorización y 2) evaluación positiva de la pertenencia al grupo que la teoría de la identidad social consideran necesarios para que se produzca la identificación. Los procesos ligados al establecimiento de relaciones de amistad implican la convergencia de normas necesaria para obtener una similitud de los comportamientos de los actores que permita la coordinación de las acciones para disfrutar de tal amistad. Además, las relaciones de amistad proveen también la aprobación social

²⁰⁹ Traducción propia del inglés.

²¹⁰ Traducción propia del inglés.

necesaria para obtener una evaluación positiva de si mismo. Por lo tanto, para obtener una identificación social positiva, resulta interesante para ego que las personas y las relaciones que proveen estos aspectos de similitud y de evaluación positiva formen parte de una categoría social con ego.

¿Qué ocurre entonces cuando se tienen « amigos extranjeros »? La expresión amigo extranjero resulta relativamente paradójica. Por definición un amigo no es un enemigo, un amigo no es un extraño, al contrario, la relación de amistad postula la igualdad entre los asociados (Ferrand 1993). Debido a la influencia recíproca, la amistad induce el desarrollo de actitudes de búsqueda de aprobación social por parte de las relaciones personales importantes. También conduce a la convergencia de normas y comportamientos. Por ejemplo si un holandés y un español quieren comer juntos tendrán que ponerse de acuerdo para decidir si comen a las 12 o a las 2, si se trata de comida fría o caliente, si se trata de varios platos y postre o simplemente de un par de pequeños sándwichs, si la cita es a una hora exacta o si es posible llegar un poco más tarde. Al hacerse amigos, puesto que deben coordinar sus acciones para disfrutar de su amistad mutua, será necesario cierto ajuste recíproco.

Los « amigos extranjeros » implican una contradicción entre las fuentes privadas (psicosociales) de identificación y las fuentes públicas (sociológicas) de identificación. Los « amigos extranjeros » cambian las fronteras de los grupos de referencia pertinentes para la transferencia de solidaridad y de confianza a las comunidades imaginadas, por lo tanto, pueden crear tensiones en las estructuras cognitivo-afectivas de identificación a los grupos sociales. La hipótesis propuesta es que el establecimiento de relaciones de amistad con personas de otros países tendrá como consecuencia aumentar la importancia de las categorías de identificación territoriales más grandes capaces de contener a los amigos.

Se propone que el proceso por el que dos extraños (*étrangers, strangers*) se convierten en amigos es paralelo de forma cognitivo-afectiva al proceso por el que dos extranjeros (*étrangers, foreign*) se convierten en no extranjeros. No es por casualidad que en francés las dos nociones no dispongan mas que de una sola palabra *étranger*, lo cual da testimonio de que puede tratarse de una única distinción para los

profanos. De este modo, una vez convertidos en amigos, las personas no pueden considerarse como extranjeras, por lo tanto tratarán de dar mayor importancia a categorías de identificación capaces de englobar sus pertenencias comunes, gracias a cuya referencia no son extranjeros mutuos.

A nivel estrictamente psicosocial no habría argumentos para que la categoría englobante estuviese determinada por adelantado. Sin embargo, en un contexto histórico, institucional e ideológico particular, los individuos adoptarán las categorías incluyentes que les parezcan deseables dentro de las disponibles. Las categorías promovidas por las instituciones serán probablemente adoptadas si estas son percibidas de forma positiva por los actores. En el contexto actual, la categoría « europeo » podría ser la categoría pertinente.

Sin embargo, así como el amigo no puede seguir siendo « extranjero », dado el carácter privado de las relaciones de amistad (Paine 1969, Allan 1979), es preciso distinguir entre dos niveles de incidencia posible de las relaciones de amistad transnacionales:

1) El estatus particular de igualdad, de confianza y de solidaridad experimentados hacia el amigo son relegados a la esfera privada. En ese caso los amigos particulares, dejan de ser considerados extranjeros, sin que ello conlleve necesariamente consecuencias en la transformación del sistema de autoidentificaciones del individuo. Esto es posible porque, dado que los amigos son por definición personas excepcionales – lo prueba que son nuestros amigos – se pueden hacer excepciones con ellos.

A este nivel privado se puede emitir la hipótesis de que, cuanto más intensa y consolidada es una relación de amistad transnacional, más difícil es concebir a los amigos implicados como extranjeros. El capítulo 6 se ocupa de especificar y someter a prueba esta hipótesis.

2) Los efectos de las relaciones de amistad podrían en ciertas condiciones trascender el nivel privado. Si la identificación con comunidades imaginadas es mediatizada por la pertenencia efectiva a comunidades personales, la presencia de

relaciones transnacionales con otros europeos podría transformar los sistemas de identificación favoreciendo la identificación con Europa.

A este nivel se puede emitir la hipótesis de que, cuanto más importancia tengan las relaciones de amistad transnacionales en las redes sociales de los individuos, más probable es que tengan incidencias en sus sistemas de identificación. Se pueden concebir diferentes maneras en que las relaciones transnacionales pueden adquirir importancia en la red social : a) por la intensidad de las propias relaciones, al ser estas de gran calidad ; b) por la abundancia de éstas, si constituyen una parte relativamente grande de la red social ; c) por la fuerza estructural de éstas, si se trata de relaciones muy centrales o imbricadas en la red. También es posible suponer que conforme aumenta la heterogeneidad de los orígenes de los amigos (griegos, suecos, polacos...) en la red, se hace más difícil resolver la tensión con unidades de identificación más pequeñas (el Mediterráneo, Escandinavia...) y por eso resulta más adecuada la identificación con unidades mayores (p. e. Europa, el mundo). En el capítulo 7 se especifican y someten a prueba estas ideas.

CAPÍTULO 3 : LOS ESTUDIANTES ERASMUS : EUROPEOS EN DEVENIR.

Para someter a prueba empíricamente el funcionamiento de los mecanismos propuestos es necesario estudiar un caso en que los actores tengan la ocasión de establecer relaciones de amistad con otros europeos. Existen numerosos casos que se prestan al estudio: los funcionarios europeos en Bruselas, los directivos europeos móviles, los obreros que migran en Europa, los habitantes de ciudades fronterizas, los jubilados europeos que se instalan en la costa mediterránea, los veraneantes, los habitantes de ciudades con alta inmigración europea...la elección es relativamente amplia. Se ha escogido estudiar una muestra de estudiantes que participan en programas de intercambio europeos Socrates/Erasmus. Esta población, al igual que las precedentes, si bien permite estudiar el mecanismo propuesto en esta investigación, no puede ser considerada representativa de la población general europea, por lo que conviene situar su especificidad.

1. CARACTERIZACIÓN SOCIOLOGICA DE LA POBLACIÓN DE ESTUDIO.

1.1. Erasmus : ¿futuras élites europeas ?

La circulación de estudiantes está ligada a los procesos políticos de apertura y de cierre de las fronteras, de construcción de identidades divididas o de construcción de identidades comunes. Históricamente Pomian (1990) señala que las primeras unificaciones de Europa fueron unificaciones culturales: Europa existía de forma imaginaria y de forma efectiva en los estilos de vida de intelectuales, estudiantes, investigadores, sabios que circulaban en las universidades europeas, que se comunicaban en latín, italiano, francés o alemán según las disciplinas y las épocas y que mantenían intercambios epistolares y se leían los unos a los otros.

Más recientemente, a finales del siglo XIX los estudiantes de otros países europeos eran mucho más frecuentes en las universidades del continente de lo que lo son hoy en día. En esos momentos los políticos y las élites se alegraban de la presencia de estudiantes extranjeros, ya que los veían como *agentes de influencia y futuras élites* que al volver a sus países de origen podrían favorecer los intereses de los países que en que estudiaron (Manitakis 1997).

El auge del nacionalismo y las dos guerras mundiales serán la causa del cierre de las fronteras para los estudiantes europeos, que se vuelven tan poco frecuentes que pasan casi desapercibidos (Manitakis 2000). Habrá que esperar hasta los años 70 para que, esta vez las instituciones europeas, realicen un esfuerzo consciente para favorecer los intercambios de estudiantes europeos con el fin de promover la dimensión europea. En 1987 se crea el programa Erasmus para promover que los estudiantes europeos realicen una estancia de 3 a 12 meses en una universidad de otro país europeo durante sus estudios. El programa Erasmus ha sido el programa educativo estrella de la UE desde sus orígenes: además de ser el más antiguo es el que más recursos ha obtenido (p.e. 425 millones de Ecus, el 50% del presupuesto del programa Socrates en el periodo 1995-1999). Desde sus orígenes ha permitido la movilidad de más de un millón de estudiantes europeos (lo que es una cifra importante si se la compara con los 6 millones de ciudadanos de la UE que residen en otro país de la UE) y, supuestamente es responsable del 50% de la movilidad estudiante en Europa

(Teichler et al 2001). En la actualidad participan en él más de 30 países europeos incluyendo todos los miembros y futuros miembros de la UE. El objetivo primero del programa Erasmus es « desarrollar el sentimiento de compartir una identidad europea, reforzar el espíritu de la ciudadanía europea » y « reforzar la comprensión y la solidaridad entre los pueblos de la unión europea ».

Aunque los ex-Erasmus no se encuentren necesariamente entre las Grandes Élités europeas, está demostrado que, cinco años después de su experiencia Erasmus, sus carreras son mejores que las de otros estudiantes : encuentran trabajo más pronto, ocupan puestos con mayores responsabilidades y ganan sueldos 10% más elevados en promedio (Teichler et al. 2001). Además, sus trabajos implican a menudo una dimensión europea o internacional : muchos de ellos trabajan en otro país o en trabajos que les exigen desplazarse con frecuencia y utilizar otros idiomas frecuentemente (Teichler et al. 2001).

Además, en el momento en que participan en los intercambios se encuentran en una edad estratégica para la formación ideológica y política. Es posible imaginar las esperanzas de las instituciones europeas de que las « disposiciones europeas » que los estudiantes creen durante su estancia tengan consecuencias en gran parte de su vida y también que, por mecanismos tipo *two step flow*, se conviertan en líderes de opinión capaces de influir en otras personas.

Puesto que no se puede considerar a los estudiantes Erasmus representativos de la población global es conveniente situar su especificidad respecto a ésta.

1.2. Erasmus : posiciones sociales predisuestas al cosmopolitismo.

Los estudiantes universitarios no son representativos de la sociedad global y los que participan en intercambios europeos, todavía menos. Ocupan posiciones sociales particulares, lo que acarrea consecuencias en sus modos de sociabilidad y sus modelos de identificación incluso antes de su participación en el programa Erasmus.

Los estudiantes Erasmus son jóvenes, nacidos después de la segunda guerra mundial, altamente educados, procedentes de estratos sociales con niveles económicos y

culturales más altos que el promedio y con experiencias de movilidad en Europa más frecuentes que los otros estudiantes tanto antes de participar en Erasmus como después (Teichler et al. 2001). También se trata de una población ligeramente más femenina que la población estudiante general.

Por una parte, estos rasgos sociales tienen consecuencias sobre el tipo de relaciones personales a los que conceden importancia. Sus características generales apuntan la particular importancia que pueden conceder a las relaciones de amistad. Las personas con mayor nivel educativo y de ingresos (Allan 1977, Fischer 1982a), nacidos después de la segunda guerra mundial (Pahl 2000) y jóvenes (Roudet et Tchernaia 2001) tienen más amigos y conceden más importancia a sus amigos que a sus parientes que la población general. Además durante la juventud se establecen relaciones de amistad que durarán toda la vida (Argyle 1985, Ferrand 1993, Bidart 1997), en particular las amistades iniciáticas que Ferrand llama « amistad-edad », ligadas a momentos en los que los individuos atraviesan juntos situaciones de rupturas sociales en que sus identidades se vuelven inciertas y se transforman. Las estancias en el extranjero pueden formar parte de tales situaciones de ruptura, por lo tanto son propicias a la creación de amistades profundas y duraderas.

Por otra parte, estos rasgos generales (a excepción del género) también están ligados a tipos de identificación más cosmopolitas. Los jóvenes universitarios de niveles sociales más elevados y con experiencias de viajes se encuentran entre los menos nacionalistas y los más proeuropeos (Moral 1998, Jones y Smith 1999, Hewstone 1986, Díez Medrano 1995, Eurobarómetros).

2. CARACTERIZACIÓN SOCIOLOGICA DE LA SITUACIÓN DE INTERCAMBIO.

No es esta la primera vez que se investiga a estudiantes de intercambio sobre sus identificaciones o sobre actitudes y estereotipos entre países (p.e. Deutsch 1952, Schild 1962, Selltiz y Cook 1962, Stroeber et al. 1988, Opper et al. 1990, Pettigrew 1998, Ruiz-Gelices et al. 2000). A menudo estas investigaciones trabajan con la hipótesis de la psicología social de que el contacto con personas de otros países favorece la solidaridad y la apreciación mutua y por lo tanto provocará actitudes y

esterotipos positivos respecto al país de acogida. Sin embargo los resultados de tales investigaciones a menudo son decepcionantes: no se encuentran apenas efectos respecto a la sociedad de acogida y estos no son necesariamente positivos (Schild 1962, Selltiz y Cook 1962, Stroeber et al. 1988, Opper et al. 1990). En el mejor de los casos los estudiantes se vuelven menos propicios a emitir estereotipos y juicios generalizadores (Stroeber et al. 1988). En el peor de los casos, como afirma Pettigrew, los estudiantes en intercambios constituyen la excepción más importante a la hipótesis del contacto. Esto es tanto más sorprendente cuando las condiciones favorables a la reducción de estereotipos identificadas por la psicología social (apoyo social e institucional, igualdad de estatus, posibilidades de contacto personal, posibilidades de interacción cooperativa (Allport 1954)) están presentes.

Existen dos razones teóricas fundamentales para explicar el fracaso de tales investigaciones. Para empezar éstas suelen tener en cuenta el hecho, difícil de ignorar, de que los estudiantes de intercambio se encuentran en una *posición sociológica de forasteros* respecto a la sociedad de acogida. Además, aunque estas investigaciones trabajan con una hipótesis más o menos explícita sobre el contacto, *no se interesan por examinar las características de tales contactos* de forma concreta y sistemática. Los contactos *reales* son las fuentes potenciales de influencia y, tal vez, si son tenidos en cuenta, la aparente « excepción » de los intercambios de estudiantes no resulta tal. De hecho, las relaciones de amistad trabadas por los estudiantes en programas de intercambio rara vez suelen ser con personas del propio país de acogida (de Federico 1997, 2003), sino con otros estudiantes también de intercambio. Por lo tanto los efectos hay que buscarlos *respecto a los otros países implicados en los intercambios o directamente respecto a Europa*. Por otro lado, la orientación de la sociabilidad de los estudiantes de intercambio hacia otros estudiantes de intercambio es fruto de su posición sociológica de forasteros.

2.1. La posición sociológica de forastero.

Los estudiantes Erasmus realizan un desplazamiento geográfico temporal que implica dos cambios importantes desde un punto de vista sociológico : 1) un desplazamiento en el espacio normativo y 2) el alejamiento de su red personal.

Viajar a otro país, como lo hacen los estudiantes Erasmus, supone un desplazamiento en el espacio normativo : un estudiante Erasmus se convierte por definición en un forastero. Entre las concepciones sociológicas del forastero, los ensayos clásicos de Simmel (1908) y Schutz (1944) son particularmente interesantes.

Simmel describe al forastero como un elemento a la vez interior y exterior al grupo. El forastero nos es cercano en tanto que somos similares por la nacionalidad, el estatus, la profesión o la pertenencia a la humanidad en general. Pero nos es lejano porque estas similitudes sólo nos acercan en tanto que acercan a un gran número. Ser forastero se convierte entonces en una característica esencial que define a un individuo y a una categoría de personas. Finalmente no se considera a los forasteros como individuos, sino como forasteros de un tipo particular. Por otra parte, por su posición de externos-internos, se les suele considerar más objetivos y más libres. Al mismo tiempo esta libertad tiene sus peligros ya que desde siempre se hace de ellos los chivos expiatorios (Simmel 1908).

Por su parte, Schutz (1944) describe la peculiar relación entre el forastero y las normas del grupo que lo acoge. Para el forastero los modelos culturales y sistemas de recetas de la sociedad a la que llega « no son un refugio, sino un campo de aventuras ». Su comprensión, interpretación y aprendizaje son distintos que los de los miembros del grupo, como también lo es su relación con las sanciones. En cierta medida el grupo de acogida tolera que éste se conduzca de forma diferente.

Las diferencias normativas entre locales y forasteros pueden causar, a pesar de las mejores intenciones de ambas partes, numerosas situaciones de malentendidos, ofuscaciones y fracasos de las interacciones hasta que unos y otros, sobre todo los forasteros, aprendan las sutilezas de las normas puestas en juego.

Por otra parte, el desplazamiento geográfico implica también el alejamiento de la red personal. Esto tiene consecuencias respecto al control normativo y las sanciones, pero también respecto al capital social. Generalmente es fácil obtener la mayor parte de recursos, informaciones y apoyo necesarios para la vida cotidiana en las redes personales (Requena 1994, Lin 2001). Igualmente, las relaciones personales satisfacen las necesidades simbólicas y afectivas : son ellas las que recuerdan a los

individuos quienes son, son las garantes de la identidad social y personal (Ferrand 1993). Ahora bien, los forasteros, a su llegada en la sociedad de acogida son individuos sin historia (Schutz 1944) hasta el momento que logren cristalizar una en sus nuevas relaciones personales.

Es de esperar que por las múltiples funciones y utilidades de las relaciones personales, los estudiantes Erasmus traten de crear nuevas relaciones en las ciudades que los acogen.

Una vez hechas estas precisiones se puede abordar la investigación empírica.

3. DESCRIPCIÓN DE LA INVESTIGACIÓN EMPÍRICA

Para lograr los objetivos de esta investigación se ha efectuado una encuesta mediante cuestionarios estandarizados a una muestra significativa de 300 individuos incluyendo:

- 1) Muestras de estudiantes de diversas nacionalidades europeas que participaron en programas de intercambio europeos Socrates/Erasmus en tres universidades: la Universidad Pública de Navarra (España) la Universidad de Ciencias y Tecnologías de Lille (Francia) y la Universidad de Groningen (Holanda).
- 2) Un seguimiento temporal (tres observaciones) de estudiantes de la Universidad de Ciencias y Tecnologías de Lille (Francia) para describir la evolución de las redes de amistad y de las identificaciones de los estudiantes Erasmus.
- 3) Una muestra de control de estudiantes españoles de la Universidad Pública de Navarra que no participaron en tales programas de intercambio.

Los cuestionarios²¹¹ incluían un módulo en que se describían las redes personales de relaciones de amistad. Las relaciones mencionadas se caracterizaron detalladamente a partir de indicadores estándar sobre su calidad (intensidad subjetiva, frecuencia de interacción, duración de la relación, contenidos, grado de imbricación...). También

²¹¹ Los cuestionarios en todos los idiomas están disponibles en los anexos.

se recogieron datos sobre los amigos (edad, sexo, nacionalidad...). Se añadió una pregunta de especial interés para esta investigación: en qué medida cada uno de los amigos particulares era percibido como extranjero. En una de las muestras además logramos describir la red total de amistad de los Erasmus en momentos diferentes, por lo que es posible describir su evolución. Las redes de amistad, variable independiente de esta investigación, son estudiadas en el capítulo 5.

Otro módulo se refería a las identificaciones con diferentes comunidades territoriales (localidades, regiones, países, Europa, otros) así como a un cierto número de comunidades no territoriales (familia, profesión, lengua...). Las identificaciones, variable dependiente, son examinadas en el capítulo 4.

CAPÍTULO 4 : LAS IDENTIFICACIONES DE LOS ESTUDIANTES EUROPEOS.

El cuarto capítulo muestra la variable dependiente: las identificaciones, que son concebidas como objetos complejos. Se propone que forman sistemas con elementos y propiedades interdependientes.

1. ESTUDIAR LAS IDENTIFICACIONES.

Estudiar las identificaciones no es una tarea fácil. Dada su importancia política y la fuerte presencia de discursos ideológicos sobre las « identidades » existen grandes riesgos de caer de forma voluntaria o involuntaria en las trampas de éstos. Un primer riesgo es el de adoptar planteamientos esencialistas sobre las « identidades » y su *existencia real*. Otro es el de caer en las posturas políticos y tratar de *demostrar* su existencia o la presencia de algunas. A causa de los discursos ideológicos unitarios sobre las identidades territoriales existe el riesgo de pretender encontrar *sólo una* o que ésta sea *principal* y estructuradora.

Tales trampas no parecen tan fáciles de evitar cuando se examina un cierto número de investigaciones mediante cuestionarios. Aún cuando las aproximaciones utilizadas admiten de forma teórica que las identificaciones pueden ser múltiples, cambiantes y multidimensionales, rara vez se aplican estas ideas a la investigación empírica. Las medidas propuestas a menudo son muy pobres y limitadoras, no

permitiendo dar cuenta de la complejidad del objeto de estudio. A menudo se imponen los territorios o las combinaciones de territorios con los que los encuestados pueden identificarse. También suponen a menudo que los individuos se identifican con un solo territorio o con un solo territorio por nivel (una ciudad, una región, un país...) cuando la realidad no tiene por que ser así. Para evitar estos problemas se ha propuesto una nueva metodología para estudiar las identificaciones.

1.1. Características de las autoidentificaciones

Las investigaciones se han concentrado en el estudio de un cierto número de características de las autoidentificaciones territoriales: su « intensidad », su « evaluación », su « estructura » y sus « contenidos ».

Se entiende por *intensidad* de las autoidentificaciones a la importancia subjetiva que los encuestados les dan. Ésta suele ser medida mediante escalas (muy importante, bastante importante, algo importante, nada importante, de 0 a 10...) referidas a preguntas como : « Me identifico con [nombre del territorio] » o « siento que pertenezco a [nombre de la comunidad territorial] ».

La *evaluación* de las autoidentificaciones da cuenta del sentimiento más bien positivo o más bien negativo que los individuos obtienen de su pertenencia a tales territorios. Se miden a menudo mediante preguntas del tipo : « Me encanta vivir en [nombre del territorio] » o « Si pudiera escoger me gustaría haber nacido en [nombre del territorio] ».

La *estructura* da cuenta de las combinaciones entre identificaciones a diferentes territorios. A veces las relaciones entre los territorios ya están estructuradas en la propia pregunta : « Me siento más [nombre de la comunidad territorial] que [nombre de la comunidad territorial] ». A veces se miden las intensidades de identificación con los distintos territorios y la estructura es estudiada a posteriori.

Los *contenidos* dan cuenta de el modo en que los encuestados conciben elementos que fundan tales identificaciones. Se puede distinguir entre « contenidos ideales », es decir, los contenidos teóricos para identificar a alguien con una comunidad imaginada territorial (p.e. haber nacido en el territorio, hablar la lengua hablada en el

territorio); y « contenidos efectivos », es decir los contenidos concretos que los encuestados relacionan con aquellos territorios específicos con los que se identifican ellos mismos (p.e. tener amigos allí, haber vivido...).

A menudo las investigaciones estudian varias de estas características. A veces sus interrelaciones son también examinadas. En esta se examina la intensidad, la estructura y los contenidos efectivos de las identificaciones así como la relación entre intensidad y estructura e intensidad y contenidos efectivos.

1.2. Un nuevo procedimiento²¹²

Para estudiar las identificaciones se han medido identificaciones de dos tipos : las identificaciones con comunidades imaginadas territoriales (localidades, regiones, países, Europa...), que llamamos territorios para simplificar el vocabulario, y las identificaciones con comunidades imaginadas no territoriales (p.e. la familia, la profesión, la comunidad que habla una lengua...). Esta doble aproximación pretendía permitir situar las identificaciones territoriales en un marco más grande, así como estudiar su interdependencia.

La mayor originalidad de la metodología de observación propuesta radica en la adaptación de una técnica procedente del análisis de redes sociales al estudio de las identificaciones. Para no imponer a los encuestados ni los territorios a los que supuestamente se identifican, ni el número de éstos, ni sus combinaciones, se ha utilizado un « generador de nombres de territorios de identificación ». Habitualmente un generador de nombres es una pregunta abierta cuyo objetivo es que el encuestado cite las unidades (usualmente personas u organizaciones) a los que está ligado por un tipo de relación particular (lazos de parentesco, de amistad, pertenencia al consejo de dirección...). A menudo a continuación se detallan las características de estas relaciones mediante preguntas complementarias.

Mediante el « generador de nombres de territorios de identificación » se preguntó si había uno o varios territorios (localidades, regiones, países, Europa u otros) con el

²¹² Los cuestionarios en todos los idiomas están disponibles en los anexos.

que el encuestado se sintiera ligado, o que considerase importante para definirse o identificarse. Los encuestados disponían de espacio para mencionar hasta 4 territorios por nivel. También era posible afirmar que no se identificaban con ningún territorio.

A continuación se pedía detallar a partir de una lista de 16 ítems cuáles eran los lazos que los encuestados consideraban importantes para fundar sus identificaciones con cada uno de los territorios mencionados. En la confección de la lista se incluyeron lazos fundados en la experiencia (p.e. haber vivido) así como lazos abstractos (p.e. la historia del territorio es la mía). Se incluyeron lazos mencionados a menudo en las teorías sobre el nacionalismo (p.e. la lengua, la historia, el modo de vida, el sentimiento ciudadano...) así como elementos relacionales (p.e. tengo amigos allí, tengo familia allí), elementos prácticos (p.e. es/será mi territorio de actividad profesional, estoy ligado de forma administrativa) o puramente afectivos (p.e. me gusta, me siento en casa). A continuación se pedía la intensidad de identificación según una escala de 4 puntos (3 =muy importante, 2=bastante importante, 1=algo importante, 0=nada importante).

Volviendo a las definiciones de Kinket y Verkuyten sobre los grados de identificación, se distinguió entre la « autodefinition », incluyendo las respuestas 0 y 1 ; y la « autoevaluación » sólo mediante las respuestas 2 y 3.

Finalmente, se preguntó utilizando la misma escala de intensidad sobre el grado de identificación con comunidades no territoriales : la profesión, la familia, la religión, los amigos, la cultura, la nacionalidad, un movimiento social o político, la lengua, una actividad practicada, las ideas políticas y otras comunidades que el encuestado considerase pertinentes.

2. SISTEMAS DE IDENTIFICACIÓN.

Este apartado da cuenta de las estructuras de identificaciones halladas. Antes de describir los resultados empíricos se detallan un cierto número de modelos generales de identificación posibles.

1) *Ninguna identificación territorial*. Una primera posibilidad, pocas veces considerada explícitamente en las investigaciones es que los encuestados no se identifiquen con ningún territorio. Si bien esto puede ser poco frecuente, nada justifica excluir esta posibilidad a priori.

De hecho, siguiendo al filósofo Jason D. Hill (2000) se podría preguntar si finalmente los verdaderos cosmopolitas no corresponden a esta categoría: identificándose con el todo (la Tierra, el planeta, la humanidad), ningún territorio que represente una parte les satisface. Este autor reclama el derecho a « olvidar sus orígenes ». Otros más conocidos en Francia, mucho más críticos e irónicos, como George Brassens, cantan « esos imbéciles felices de haber nacido en algún sitio ». Y en España, se pueden encontrar, tan sorprendente como parezca, posiciones oficiales explícitamente cercanas a esta opción, por ejemplo en el himno de la villa de Madrid en que, con la consciencia de los orígenes tan diversos de su población, se afirma « [...] viva mi dueño, que por ser algo soy madrileño [...] ». Curiosidades aparte se puede esperar que este modelo de identificación esté poco extendido incluso en la muestra estudiada a pesar de que ésta pueda ser más cosmopolita que la población general.

2) *Identificación con un solo territorio*. Este modelo, tomado de forma literal, exigiría que los individuos se identifiquen a un único territorio, pero se puede suavizar diciendo que se trate simplemente de un único territorio importante. A priori éste podría localizarse en cualquier nivel territorial (localidad, región, país, Europa, otro), sin embargo, es muy frecuente que este modelo esté asociado a algún tipo de discurso nacionalista, en el que se pretendería que se trate de un nivel específico de acuerdo con sus objetivos. Se puede esperar que este modelo de identificación sea relativamente frecuente en la muestra, aunque probablemente menos de lo que estaría entre la población general.

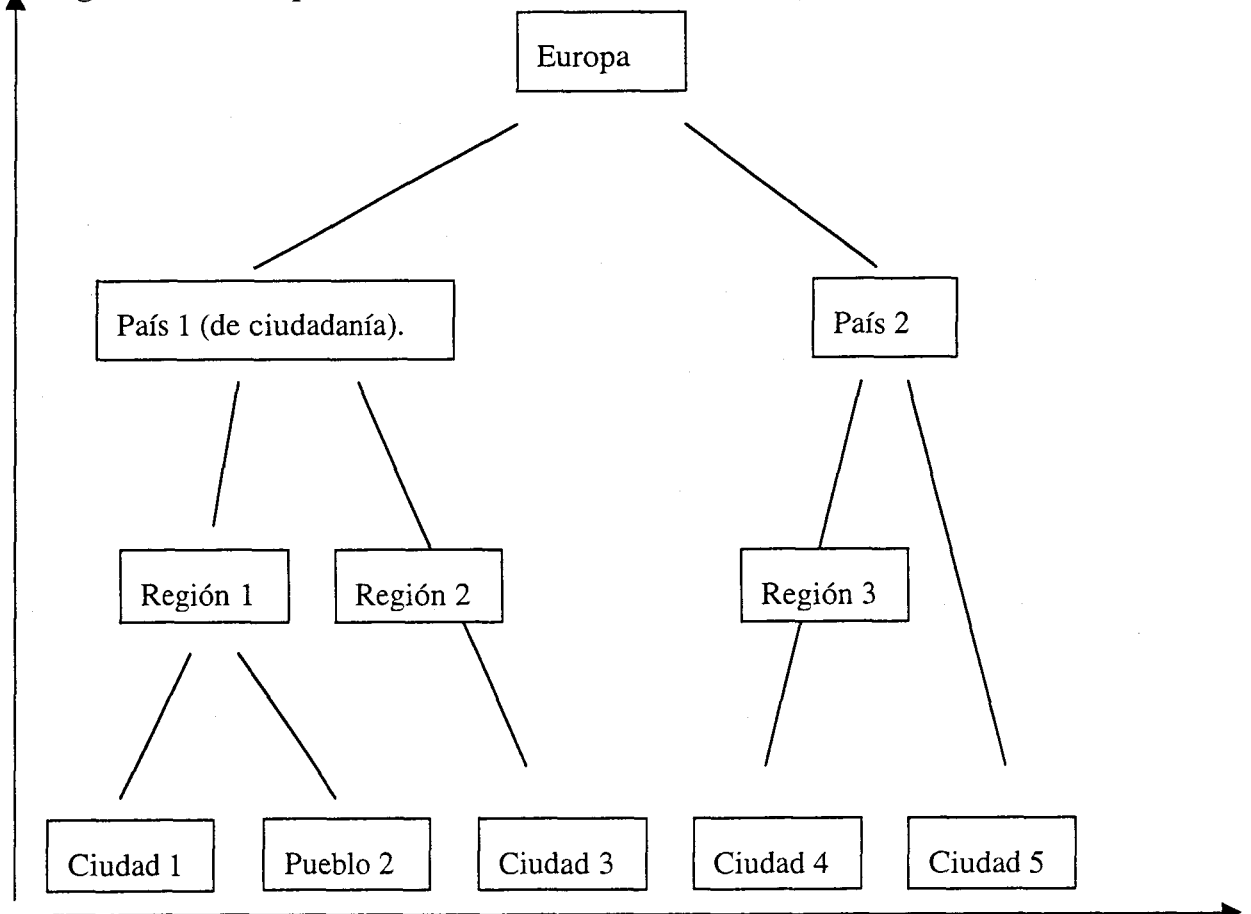
3) *Identificación jerárquica*. En progresión lógica, el siguiente modelo presente en la literatura es el aquí llamado jerárquico. Se caracteriza por admitir la presencia de varios territorios, incluidos unos en otros, en los sistemas de identificación. Presenta dos grandes variantes según si estos se consideran en competición o compatibles.

El modelo de identificación jerárquica en competición está ligado también al modelo ideológico nacionalista de identificación única, solo que admite que las competencias existen en este ámbito. Otros autores, como Sangrador (1996) llaman este modelo de « identidad sustractiva ».

El modelo de identificación jerárquica compatible se apoya en resultados empíricos de investigaciones que confirman que los encuestados pueden identificarse con varios territorios, los unos dentro de los otros (una ciudad en una región en un país...). Lamo de Espinosa (1995, 2001) llama a este modelo de « muñecas rusas ».

4) *Identificación múltiple.* El último modelo propuesto es de algún modo una extensión del anterior. Este modelo que los individuos pueden identificarse, no sólo a varios territorios, sino también varios territorios por nivel (*varias ciudades, varias regiones, varios países...*). Estos territorios pueden tener diferentes relaciones entre ellos.

Figura 4. Modelo piramidal de identificación.



El modelo más improbable es una combinación aleatoria. El que se propone, el *modelo piramidal*, es muy distinto de la combinación aleatoria, ya que supone una cierta organización sistémica entre los territorios de identificación.

Las ideas fundamentales de este modelo son que : a) es posible identificarse con varios territorios y con varios territorios por nivel, b) la identificación con un territorio de nivel superior es más probable cuando se ya produce identificación con territorios de nivel inferior, c) cuanto mayor es el número de territorios con los que existe identificación a un nivel, más probable es que se produzca identificación con el territorio englobante superior. El modelo también admite que el sistema de identificaciones es dinámico y puede ir construyéndose con el tiempo.

Resultados

1) La importancia de las comunidades no territoriales.

En promedio los encuestados dan menos importancia a cualquiera de sus identificaciones territoriales que a sus identificaciones con la familia, los amigos, la cultura o la profesión. Estas comunidades no territoriales son aquellas consideradas más importantes para identificarse y definirse socialmente. La lengua, la nacionalidad y la actividad practicada se consideran en promedio tan importantes como los territorios. Por último, las ideas políticas, los movimientos sociales y la religión son consideradas como bastante menos importantes que los territorios.

2) El pluralismo de las identificaciones territoriales.

Los encuestados citaron en promedio 6 territorios con los que se identificaban. El máximo fueron 16 territorios y 66% citaron entre 3 y 9 territorios.

Si se examinan los territorios que forman parte de la autoevaluación (la identificación es bastante o muy importante), entonces el promedio es de 3 territorios con un máximo de 11 territorios. El 66% citaron entre 1 y 5,5 territorios de autoevaluación.

Estas cifras apuntan que los modelos de identificación territorial son variados y desde luego no se ciñen a los supuestos de las ideologías nacionalistas que desearían que fueran únicos.

3) *La combinatoria de las identificaciones territoriales.*

Al someter a prueba los modelos generales de identificación territorial expuestos anteriormente es posible constatar que, aunque el territorio es considerado bastante o muy importante, incluso cuando se tiene en cuenta el criterio de autoevaluación, el modelo de identificación único es el menos extendido de todos (11%) y, dentro de éste, las identificaciones con países son minoría (4%) frente al 7% restante, que hace referencia a ciudades o regiones. Le sigue el modelo de identificación ateritorial (16%). El modelo jerárquico agrupa 22% de los encuestados y el modelo más extendido es el *modelo de identificación múltiple* que agrupa a más de la mitad de los encuestados (51%).

Tabla 1. Modelos generales de identificación territorial.

N=251	Autodefinición	Autoevaluación
Ningún territorio	5%	16%
Único	2%	11%
Jerárquico	6%	22%
Múltiple	87%	51%
Total	100%	100%

Los procedimientos metodológicos utilizados habitualmente en las investigaciones por cuestionario sobre las identificaciones territoriales no son capaces de dar cuenta de modelos de identificación múltiple y, como puede verse, estos son frecuentes. Incluso considerando que nuestra población de estudio presente rasgos de identificación particularmente múltiples y que este modelo no sea tan frecuente en la población general, de todos modos *valdría la pena adoptar procedimientos metodológicos parecidos a los expuestos en este trabajo. El generador de territorios sólo alarga el tiempo de encuesta en la medida en que el procedimiento es pertinente para el estudio de las identificaciones territoriales.*

Por otra parte, estudiando la combinatoria de identificaciones entre los países y Europa, se puede observar que el modelo piramidal propuesto es razonable. Se observa que *la identificación con Europa no suele producirse si no hay al menos identificación con un país y ésta es mucho más frecuente cuando ya existe identificación con dos o más países*. Por lo tanto la dependencia de la identificación con Europa respecto a la identificación con los países no es sólo una dependencia formal ligada a la ciudadanía, también es una dependencia en el funcionamiento de las identificaciones individuales.

3. ELEMENTOS PARA CONSTRUIR IDENTIFICACIONES.

En este apartado se examinan los contenidos concretos que los encuestados relacionan con aquellos territorios específicos con los que se identifican y en los que fundan sus identificaciones.

Los contenidos más frecuentemente relacionados con los territorios, que forman parte de las autoidentificaciones, incluida la autoevaluación de los encuestados (territorios considerados bastante o muy importantes), son, por orden, tener relaciones personales (amigos o familia), que les guste el territorio, tener amigos en el territorio, sentirse en casa, haber vivido en el territorio y hablar la lengua. Excepto la lengua, los ítems tradicionalmente asociados a los discursos nacionalistas están prácticamente ausentes de la cabeza de la lista. *Las identificaciones parecen fundarse principalmente en aspectos más bien relacionales (tener amigos, tener familia) o afectivos (que el territorio guste, sentirse en casa) y ligados a la experiencia (haber vivido en el territorio).*

Tabla 2. Frecuencia en porcentaje de mención los contenidos de identificación con los territorios (autoevaluación).

N=226 cuestionarios	Localidad	Región	País	Europa	Otro
Relaciones *	86%	64%	64%	56%	74%
Me gusta	70%	69%	72%	71%	70%
Amigos	75%	54%	57%	51%	65%
Mi casa	70%	49%	49%	46%	58%
Lugar de vida *	70%	44%	48%	34%	56%
Lengua	49%	49%	67%	27%	53%
Pol. Ciud.*	51%	46%	51%	73%	51%
Familia *	60%	49%	41%	32%	51%
Modo de vida	47%	47%	53%	39%	48%
Ciudadano	43%	39%	42%	59%	43%
Com. Imag. *	38%	40%	43%	37%	40%
Historia	37%	39%	39%	49%	39%
Administrativo	34%	24%	33%	37%	32%
Mi nación	27%	30%	37%	27%	31%
Político	23%	32%	36%	54%	30%
Mi comunidad	32%	28%	25%	27%	29%
Profesión	21%	20%	35%	44%	26%
Otro	5%	6%	5%	2%	5%

* Estos ítems son una combinación de los originales :

Relaciones = Tengo amigos o tengo familiares.

Lugar de vida = He nacido allí o he vivido allí.

Familia = Tengo familia o tengo orígenes familiares

Pol. Ciud. = Me siento políticamente implicado o me siento ciudadano.

Com. Imag. = Veo ese territorio como mi nación o como mi comunidad.

Para identificarse fuertemente con los países cobran importancia, además de aspectos relacionales (tener amigos o familia) y afectivos (que guste), hablar la lengua, que el modo de vida sea similar o el propio y sentirse políticamente implicado o ciudadano.

En el caso de las identificaciones con Europa, sentirse políticamente implicado o ciudadano es particularmente frecuente (73%) y que guste también. Los aspectos relacionales (tener amigos o familia) siguen formado parte de la cabeza de la lista, así como sentirse ligado a la historia europea.

Así pues, podemos ver que las *comunidades personales* (las redes de relaciones de amistad y parentesco) constituyen fundamentos importantes para las identificaciones territoriales, tanto si se trata de localidades, regiones, países o Europa.

Más allá de esta primera confirmación de la tesis expuesta se examinan con detalle los procesos de establecimiento de relaciones de amistad transnacionales en la muestra estudiada (capítulo 5) y se estudian de forma sistemática los efectos a nivel privado de las relaciones de amistad sobre la identificación de otros, es decir, la caracterización de los amigos en tanto que extranjeros o no (capítulo 6) y los efectos de las redes de relaciones de amistad sobre las autoidentificaciones (capítulo 7).

CAPÍTULO 5. UN EMBRIÓN DE SOCIEDAD EUROPEA.

En este capítulo se estudia el desarrollo de las redes de amistad de los encuestados, principalmente estudiantes Erasmus, a partir de teorías clásicas sobre las relaciones de amistad. Se tienen en cuenta 1) la preferencia por tener amigos, 2) la estructura de oportunidades de contacto, 3) la preferencia por amigos similares, 4) el acceso a las nuevas relaciones condicionado por las preexistentes, 5) la importancia de las inversiones en las relaciones y la relación entre costes y beneficios. Además se insiste de forma particular en la importancia de los roles (en particular el rol de forastero) y de las redes sociales²¹³.

1. DE LA POSICIÓN DE FORASTERO A LA CREACIÓN DE UN CÍRCULO EUROPEO.

Los factores clásicos relativos al desarrollo de las relaciones de amistad citados, en combinación con el hecho de que los estudiantes Erasmus ocupan un rol de forasteros, proveen numerosos argumentos para suponer que éstos tengan dificultades en establecer relaciones de amistad con miembros de la población local que los acoge y que, por el contrario, les resulte particularmente fácil y atractivo establecer relaciones de amistad con otros estudiantes Erasmus. De hecho sólo un

²¹³ Una exposición más larga en castellano de una parte de los análisis ligados a éste capítulo puede verse en de Federico (2003), adjunta en los anexos.

17% de las relaciones de amistad creadas son con estudiantes del país de acogida (éstas varían por lugares y es en Pamplona donde el porcentaje es más alto, 22%).

Ello no quiere decir que las relaciones transnacionales no sean frecuentes. Por el contrario, alrededor del 60% de las relaciones de amistad creadas por los estudiantes Erasmus son transnacionales. Lo cual, entre otros indicadores estudiados, da fe de la creación de un círculo Europeo en el interior de las universidades.

Evidentemente, distintos estudiantes pueden integrarse en mayor o menor medida con estudiantes locales, con personas de su propia nacionalidad o dentro del círculo Europeo. Para dar cuenta de este fenómeno, se ha propuesto una tipología cualitativa sobre los perfiles de integración de los estudiantes Erasmus que se muestra en la tabla 3.

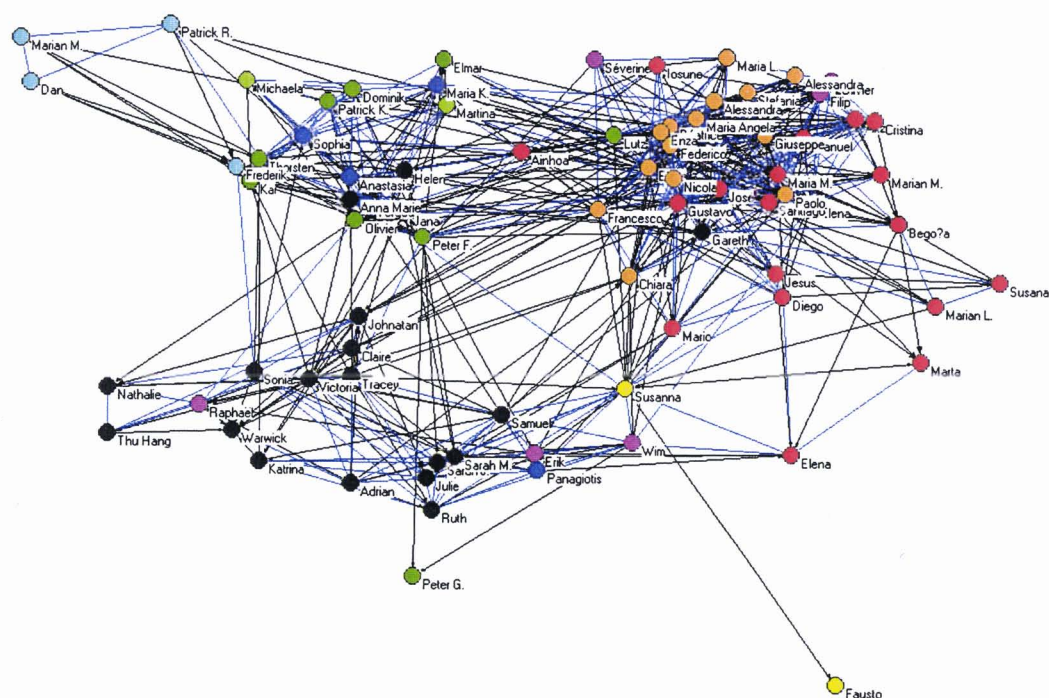
Tabla 3. Perfiles de integración de los estudiantes Erasmus

Combinatoria de amigos		Perfil	Frecuencia	%
(0, 0, 0)	Ningún amigo	Aislado	0	0
(1, 0, 0)	Sólo amigos de igual nacionalidad	Nacional puro	15	8%
(0, 1, 0)	Sólo amigos extranjeros	Expatriado puro	12	7%
(0, 0, 1)	Sólo amigos locales	Tránsfuga puro	1	1%
(1, 1, 0)	Amigos nacionales y extranjeros	Extranjero	24	13%
(1, 0, 1)	Amigos nacionales y locales	Bi-local	23	13%
(0, 1, 1)	Amigos extranjeros y locales	Fugado	10	5%
(1, 1, 1)	Amigos nacionales, extranjeros y locales	Cosmopolita	99	54%
Total			184	100%

A partir de la tabla se puede deducir que prácticamente todos los encuestados (92%) han desarrollado perfiles de integración relacional que incluyen relaciones de amistad transnacionales. Asimismo, una gran parte de ellos (73%) también ha logrado crear alguna que otra relación de amistad con los estudiantes locales. Por otra parte se observa que el perfil dominante es el de los cosmopolitas (54%), es decir, individuos que quieren y son capaces de establecer relaciones tanto con estudiantes locales, así como con estudiantes de países diferentes, sin por ello dejar de relacionarse con personas de su propia nacionalidad.

2. DINÁMICA DE UNA RED EUROPEA.

Figura 5. Red de amistad de los estudiantes Erasmus en T1²¹⁴.



Nota: Los distintos colores indican nacionalidades diferentes. Verde=alemanes, verde claro=austríacos, violeta=belgas, negro=británicos, rojo=españoles, azul oscuro=griegos, naranja=italianos, amarillo=portugueses, azul claro=suecos.

Dada la creación de un círculo Europeo entre estudiantes Erasmus en las universidades que los acogen, se ha estudiado la emergencia y evolución de la red total de amistad de una cohorte de estudiantes acogida en la universidad de Lille. Para ello se ha observado el estado de la red en tres momentos del tiempo: a la llegada de los estudiantes Erasmus a Lille (T0), cuatro meses más tarde (T1) y un año después de que finalizase su estancia en Lille (T2). Estas tres observaciones permiten estudiar los factores implicados en el establecimiento de las relaciones así como las características de las relaciones que sobreviven a la experiencia Erasmus.

²¹⁴ Ejecutada mediante el programa Pajek.

Para realizar estos análisis se ha utilizado el modelo SIENA para el análisis longitudinal de redes totales²¹⁵.

1) *La emergencia de una red de amistad internacional.*

Tabla 4. Factores de emergencia de la red de amistad.

Efecto	Tipo	Parámetro	Desviación típica	t
Velocidad de cambio	Interno	11,18	0,24	47
Densidad	Interno	-1,4	0,54	-3
Reciprocidad	Red	2,54	0,36	7
Transitividad	Red	0,75	0,17	4
Lugar de residencia	Oportunidades	0,71	0,1	7
Nacionalidad	Similitud individual	0,3	0,11	3
Nacionalidad x reciprocidad	Valor de lo exótico	-2,14	0,38	-6
Similitud de los suecos	Cultura	19,23	1,8	11
Actividad de los británicos	Cultura	-20,61	3,75	-5
3 grupos	Empírico	0,52	0,19	3

Los factores subyacentes al desarrollo de la red de amistad (ver la Figura 5) entre estudiantes Erasmus fueron (ver la Tabla 4): 1) la reciprocidad, siguiendo el principio de que los individuos se hacen amigos de personas que quieren ser sus amigos. 2) La transitividad, siguiendo el principio « los amigos mis amigos son mis amigos ». 3) El lugar de residencia: los estudiantes Erasmus que convivían en las mismas residencias o que vivían cerca fueron más propensos a hacerse amigos entre ellos. 4) La similitud de nacionalidad, las personas del mismo país se hacían amigas entre ellas. 5) Sin embargo este efecto fue matizado por la preferencia, indicada por una mayor reciprocidad (por lo tanto una mayor intensidad y probabilidad de supervivencia en el tiempo), entre personas de nacionalidad diferente. Al parecer hacerse amigo de alguien de otro país es en principio más difícil o menos frecuente y por eso estas relaciones son particularmente valoradas. 6) A los suecos de esta muestra les gustaba particularmente hacerse amigos de otros suecos y 7) los británicos hacían menos amigos que los demás. 8) Por último, ciertas nacionalidades se preferían entre sí: los

²¹⁵ El modelo está descrito en detalle en de Federico (2003).

alemanes, griegos, austríacos y suecos formaron un grupo, los españoles, belgas flamencos, portugueses e italianos formaron otro y, los británicos, relativamente aislados, el tercer grupo.

2) *La duración de las relaciones de amistad de las relaciones inhabituales.*

Más interesante todavía resulta examinar las relaciones que duraban un año después de la experiencia Erasmus, ya que este análisis da pistas sobre el tipo de lazos de solidaridad estables se crean en Europa gracias a estos programas de intercambio.

Tabla 5. Factores de mantenimiento de las amistades entre T1 y T2.

Efecto	Tipo	Parámetro	Desviación típica	t
Velocidad de cambio	Interno	27.56	3.81	7
Densidad	Interno	-1.8	0.18	-10
Reciprocidad	Red	1.84	0.34	5
Mejor amigo	Inversión	0.91	0.06	15
Misma universidad	Oportunidades	-0.65	0.24	-3
Similitud Norte/Sur romper relaciones	Oportunidades	0.76	0.25	3
Nacionalidad x reciprocidad	Valor de lo exótico	-0.91	0.34	-3
Popularidad sur	Cultura	0.41	0.12	3

Curiosamente son precisamente las relaciones transnacionales, y dentro de éstas, las relaciones con aquellos que viven más lejos las que duran. En particular, los factores significativos son: 1) Reciprocidad, los estudiantes Erasmus de la muestra siguen prefiriendo a las personas que también dicen ser sus amigos. 2) Inversión, los estudiantes mantienen las relaciones de amistad con aquellos que son sus mejores amigos durante la experiencia Erasmus. 3) Las relaciones de amistad entre personas de la misma universidad son significativamente abandonadas y aquellas entre personas del mismo país dejan de ser significativas. 4) Por el contrario, las relaciones entre personas de zonas geográficas alejadas son mantenidas con mayor frecuencia. 5) A esto se añade que las relaciones entre personas de países diferentes siguen siendo más frecuentemente recíprocas. 6) Por último las relaciones con amigos de países del sur (españoles, griegos, italianos y portugueses) son también mantenidas

en el tiempo con mayor frecuencia. Pudiera ser que el tipo de cultura de sociabilidad de los países mediterráneos invite a establecer relaciones de amistad de mayor calidad que por lo tanto perduran en el tiempo. Esto indicaría el papel potencial de éstos países para favorecer la integración relacional en Europa.

CAPÍTULO 6. DE LAS RELACIONES A LA IDENTIFICACIÓN DEL OTRO. CATEGORIZACIÓN Y FRONTERAS DE IDENTIFICACIÓN DE LOS AMIGOS.

En este capítulo se examina cómo influyen las relaciones de amistad en la identificación de los amigos. En el capítulo 2 se ha explicado cómo la paradójica figura del « amigo extranjero » que implica una relación de amistad transnacional induce una tensión entre las fuentes privadas de identidad (las relaciones en comunidades personales que confirman quién es uno y de las que se deriva autoestima) y las fuentes públicas de identidad (las pertenencias a comunidades imaginadas sociales de cuya pertenencia se deriva una evaluación social positiva). Se ha propuesto que esta tensión puede ser resuelta meramente en la esfera privada, de acuerdo con el carácter privado de las relaciones de amistad, lo que se reflejaría en las identificaciones que los amigos se acuerdan entre sí; o que puede además trascender a la esfera pública teniendo efectos en las autoidentificaciones de los individuos. Este capítulo se ocupa de los efectos en la esfera privada: en qué medida los amigos son identificados como extranjeros.

1. EFECTOS EN LA ESFERA PRIVADA, LA CATEGORIZACIÓN DE LOS AMIGOS.

La lógica del estado nación supone que, de forma evidente, las personas de un mismo país no sean consideradas extranjeras y por el contrario, aquellas de países diferentes sean consideradas extranjeras.

Por su parte, la lógica de la amistad pretendería que, una vez que se establece la amistad, los amigos se convierten en iguales morales y las otras características sociales pierden importancia frente a esa igualdad (Ferrand 2003). Esta investigación sostiene la hipótesis que los amigos no son vistos como extranjeros incluso si se

percibe su nacionalidad diferente entre otras características sociales. En cierto modo la lógica de la amistad « deforma » la lógica institucional del estado, ya que la amistad es un fundamento de la idea de la nación. El concepto de « extranjero » no haría referencia aquí tanto a algo sustantivo o determinado de forma institucional, como a la pertenencia común y solidaria, ya sea a una comunidad personal, a una comunidad imaginaria o a las dos.

Tabla 6. Identificación de los amigos de otros países.

Efectos de la amistad sobre la categorización de los amigos.	Frecuencia	Porcentaje	% de amigos de otro país
Misma nacionalidad	1337	62%	-----
Nacionalidad diferente, extranjero	130	6%	15%
No extranjero, nacionalidad percibida	500	23%	60%
No extranjero, nacionalidad olvidada	206	9%	25%
Total	2173	100%	100%

Los resultados muestran claramente que la lógica de la amistad opera el desplazamiento de las fronteras de extranjería en la gran mayoría de los casos. De acuerdo con la lógica del estado nacional, las personas de igual nacionalidad no son consideradas extranjeras. Sin embargo, *solamente 6% de todos los amigos son considerados extranjeros*. Al excluir a los amigos de igual nacionalidad se observa que *el 85% de los amigos de otros países no son considerados extranjeros, solamente el 15% son considerados extranjeros*. Al observar el tipo de percepciones que los estudiantes (Erasmus y no Erasmus) tienen a propósito de sus amigos de otros países se observa que en la mayoría de los casos (60%) los amigos no son considerados extranjeros a pesar de que su nacionalidad diferente es percibida. En otros casos (25%) la nacionalidad diferente es incluso olvidada. La hipótesis avanzada es que esta diferencia sea, en parte, debida a diferencias en la calidad de las relaciones de amistad, siendo las relaciones más intensas y consolidadas aquellas en que la nacionalidad es olvidada con mayor frecuencia.

2. ANÁLISIS Y RESULTADOS.

Tabla 7. Modelo final sobre la identificación de los amigos como extranjeros.

Identificación de amigos transnacionales				
Factores		Parámetro	Desviación típica	t
1. Macro ideológicos e institucionales				
1.2. Ideología colectiva	Alter es europeo	0,126	0,038	3,32
Nacionalidades	Ego es alemán	0,389	0,128	3,04
1.3. Ideología individual	Identificación principal ciudad o región	-1,051	0,514	-2,04
2. Meso reticulares				
2.1. Confianza diádica	Duración	-0,0014	0,0005	-2,80
Contenidos	Consejos	0,075	0,033	2,27
	Hablar de futuro	-0,094	0,034	-2,76
Contenidos potenciales	Prestar 150 euros	0,073	0,035	2,09
	Cuidar en caso de enfermedad	0,122	0,038	3,21
2.2. Garantía de la red	Imbricación en la red	0,036	0,011	3,27
2.3. Sociabilidad	Nº de mejores amigos	-0,031	0,012	-2,58
	Nº de amigos	0,036	0,009	4,00
3. Micro cognitivos				
3.1 Definición de la situación				
Situación Erasmus	Alter es local	-0,67	0,33	-2,03
Lengua de la relación	Lengua maternal de ego	0,216	0,043	5,02
Origen de alter	Sur de Europa	0,083	0,03	2,77
4. Control				
Lengua	Francés	-0,089	0,114	-0,78
	Español	-0,017	0,133	-0,13
	Inglés (referencia)	--	--	
Lugar de encuesta	Lille	0,085	0,124	0,69
	Pamplona	0,078	0,14	0,56
	Groningen (referencia)	--	--	
Constante		1,204	0,152	
Variación entre individuos		0,191	0,025	
Variación entre relaciones		0,152	0,006	
Desviación		1646,349		
Número de observaciones		1365		

El 43,9% de la desviación es debida a diferencias entre relaciones y el 56,1% a diferencias entre individuos. El modelo final permite reducir 17,5% de la desviación en el nivel inferior de observación (las relaciones y los alters) y un 18,7% en el nivel superior de observación (los individuos y las características de sus redes) respecto al modelo vacío, lo que resulta satisfactorio.

Para someter a prueba de forma más minuciosa la hipótesis principal, se han llevado a cabo análisis de regresión lineal multivariable y multinivel (para distinguir los efectos a nivel de las relaciones de los efectos a nivel de los individuos) con estos

datos. Los análisis se han realizado de acuerdo con el marco teórico propuesto en el capítulo 2, incluyendo factores macro sociales institucionales e ideológicos, factores meso ligados a las redes y factores micro ligados a la definición de la situación de interacción entre los actores. También se han añadido algunas variables de control metodológico.

1) *Factores macro institucionales.*

A nivel institucional se observa que la pertenencia de los amigos a la UE no influye en su identificación como extranjeros. La definición formal de ciudadanía no parece tener una incidencia en la identificación de los amigos como no extranjeros. Sin embargo, *los amigos europeos son significativamente considerados menos extranjeros*. Se realiza una distinción entre europeos y no europeos, pero dentro de los europeos no importa si la procedencia es de países miembros (Alemania, España, Suecia...) o no europeos (Hungria, Rumania, Eslovenia...). Este resultado sugiere que para los encuestados la idea de Europa parece tener sentido al menos en sus identificaciones a nivel privado.

En cuanto a otros factores ideológicos, la única nacionalidad que se destaca por una identificación particular son los alemanes, que, significativamente, identifican menos frecuentemente como extranjeros a sus amigos de otros países, lo que probablemente no se daba tanto a su tradición nacional, ya que ésta es de tipo étnico, como a la vergüenza histórica.

Por el contrario, aquellos individuos con identificaciones principales más localistas (regiones y localidades) tienden a considerar a sus amigos de otros países más frecuentemente como extranjeros.

2) *Factores meso reticulares.*

Los amigos con relaciones de mayor calidad (que se intercambian consejos, que se pueden prestar dinero y que se estaría dispuesto a cuidar en caso de enfermedad) y que inspiran mayor confianza (de forma diádica por su calidad o por su imbricación en redes de amistad que sirven de control y garantía) son también menos frecuentemente considerados extranjeros. Se cumple por lo tanto la hipótesis.

Por otro lado, los individuos más sociables, que tienen más amigos, tienden a identificar más fácilmente a sus amigos de otros países como no-extranjeros. Sin embargo si la sociabilidad es más intensiva (muchos mejores amigos) tales individuos tienden a considerarlos extranjeros. Ser amistoso, cuando uno no se encierra en un círculo íntimo, está asociado con la mayor facilidad para ser inclusivo con personas de otros países.

3) *Factores micro de definición de la situación.*

Algunos otros factores ligados a la situación facilitan o dificultan la identificación de los amigos como no extranjeros. Cuando la lengua habitual de la relación es la lengua materna del encuestado es más fácil que éste no considere extranjero a su amigo. Cuando el amigo es un estudiante local es más probable que el encuestado lo considere extranjero. Las diferencias normativas y de estatus ligadas al rol de forastero, que los locales no comparten con los Erasmus, los hacen socialmente más distantes y por lo tanto más difícilmente identificables como no extranjeros por los Erasmus. Por fin, los amigos de países del sur de Europa (España, Grecia, Italia y Portugal) son más frecuentemente percibidos como no extranjeros, tal vez de nuevo a causa de su cultura de sociabilidad particularmente amigable.

4) *Variables de control.*

Ninguna de las variables de control se mostró significativa. El grupo de control respondió respecto a amistades transnacionales (obviamente menos frecuentes) de forma equivalente que los Erasmus. El idioma empleado para responder a la encuesta (español, inglés, francés), importante dado que la palabra « extranjero » conlleva

matices distintos en estas tres lenguas, no interfirió con las tendencias de respuesta. Por otra parte los encuestados respondieron de modo similar en las tres universidades estudiadas.

CAPÍTULO 7. DE LAS RELACIONES A LA AUTOIDENTIFICACIÓN. DE LAS REDES TRANSNACIONALES A LA IDENTIFICACIÓN CON EUROPA.

1. EFECTOS EN LA ESFERA PÚBLICA, LA AUTOIDENTIFICACIÓN.

En el capítulo anterior se ha constatado, dentro de un contexto mas amplio, que la amistad influye en la identificación de los amigos. Éstos dejan de ser identificados como extranjeros cuando en las relaciones de amistad se desarrolla la solidaridad y la confianza (ya sea diádica o triádica por la imbricación en redes sociales). Se constata por lo tanto el efecto de la amistad en las identificaciones, al menos en la esfera privada. En este punto es importante someter a prueba si el desarrollo de amistades transnacionales también induce efectos en las identificaciones públicas, las autoidentificaciones de los encuestados.

En estos análisis también se ha querido mantener el marco teórico que incluye factores macro sociales institucionales e ideológicos, factores meso ligados a las redes y factores micro ligados a la definición de la situación de interacción entre los actores, así como algunas variables de control metodológico. Las identificaciones propiamente dichas merecen una mención aparte para examinar el funcionamiento sistémico piramidal sugerido en esta investigación.

2. ANÁLISIS Y RESULTADOS.

Se han llevado a cabo regresiones logísticas²¹⁶ por bloques y mediante el método de Wald de selección reversa (*backwards*) de variables.

²¹⁶ Las variables dependientes de identificación estudiadas se construyeron de forma dicotómica. Se tomó la autoevaluación (la identificación con el territorio es bastante o muy importante) como criterio de existencia de identificación y se consideró que no había identificación en ausencia de citación del territorio o si éste estaba asociado a una intensidad poco o nada importante.

Tabla 7. Modelos de identificación con Europa.

Identificación con Europa					
Tipo de factor	VARIABLES INDEPENDIENTES	Modelo 1 Paramètre (p)	Modelo 2	Modelo 3	Modelo 4
Control	Pamplona	0,07 (0,790)			
	Lille	0,001 (0,969)			
	Groningen (referencia)	---			
	Tiempo de estancia	1,92 (0,166)			
	Grupo de control	2,62 (0,106)			
Ideología e instituciones	Ego es alemán		0,69 (0,403)		
	Ego es español		0,04 (0,838)		
	Ego es francés		1,50 (0,015)	1,44 (0,030)	-1,20 (0,275)
	Ego es británico		1,18 (0,276)		
	Ego es italiano		0,84 (0,358)		
	Otras nacionalidades (ref.)		---		
	Ego est ciudadano de la UE		0,87 (0,080)	0,88 (0,095)	-0,69 (0,171)
Experiencia internacional	Nº de lenguas habladas			1,18 (0,278)	
	Nº de viajes al extranjero			0,20 (0,657)	
Red personal	Nº de relaciones transnacionales			1,40 (0,236)	
	Nº de amigos transnacionales			0,94 (0,007)	0,90 (0,029)
	Nº de amigos transnacionales imbricados			-0,58 (0,067)	-0,50 (0,107)
	Nº de países europeos en la red			0,03 (0,854)	
Identificaciones	Nº de localidades				0,002 (0,963)
	Nº de regiones				0,15 (0,698)
	País de ciudadanía				1,311 (0,252)
	Nº de países				0,64 (0,025)
Interacciones	Nacionalidad francesa x nº de país citados				0,87 (0,043)
Desviación	-2 log likelihood	178,263	176,202	167,941	163,211

El orden de los bloques se decidió respecto a la significatividad esperada de las variables del bloque yendo de los bloques supuestamente menos significativos a los bloques supuestamente más significativos. Se presentan en el resumen únicamente los análisis ligados a la autoidentificación con Europa.

1) Factores macro institucionales e ideológicos.

A nivel institucional, ser ciudadano de la UE, una vez más, no hace que los encuestados sean más propensos a identificarse con Europa. Por el contrario, los encuestados procedentes de países no miembros todavía (Hungria, Lituania, Hungría, Rumanía) parecen ser más propensos a identificarse con Europa, pero esta relación no es significativa cuando se tienen en cuenta otros factores.

En cuanto a las nacionalidades, de aquellas suficientemente representadas en esta muestra, los únicos más propensos a identificarse como europeos son los franceses,

pero solamente si también se identifican con otros países aparte de Francia. En este caso adoptar la identificación con Europa parece permitirles conservar una cierta unicidad de identificación, muy importante en la tradición francesa.

2) Factores meso reticulares.

Se pretendía someter a prueba diferentes hipótesis respecto a los efectos reticulares sobre las autoidentificaciones: a) cuantas más relaciones amistosas (de calidades diferentes) con personas de otros países europeos se tengan, más probable es identificarse con Europa, b) cuanto más relaciones de calidad (al menos amigos o mejores amigos) se tengan con personas de otros países europeos se tengan, más probable es identificarse con Europa, c) cuanto más imbricadas estén las relaciones de amistad transnacionales en la red social, más probable es identificarse con Europa y d) cuantas más nacionalidades diferentes tengan los amigos presentes en la red, más probable es identificarse con Europa. Sin embargo la alta correlación entre estas cuatro variables, ($0,619 > r > 0,829$) no permite que la regresión distinga sus efectos. Por lo tanto no es sorprendente que sólo una variable se muestre significativa. El número de amigos (amigos o mejores amigos) procedentes de otros países europeos está asociado positivamente con identificaciones europeas. *El desarrollo de redes de amistad transnacionales favorece la identificación con Europa.* Además se trata del efecto de mayor magnitud (0,90).

3) Factores micro de definición de la situación.

Los factores de definición ligados a la situación no se mostraron significativos. El hecho de tener una mayor experiencia de viajes o mejor dominio de otros idiomas, es decir, hábitos cosmopolitas anteriores que pudieran hacer percibir la situación de modo diferente, no inciden en una mayor identificación con Europa. Otras investigaciones han encontrado efectos significativos ligados a estas variables, en particular los viajes al extranjero. Es posible que ello sea debido a que realizar viajes al extranjero está ligado con establecer amistades con personas de otros países y, de forma indirecta, estas investigaciones estaban encontrando este efecto aunque no lograsen identificarlo específicamente. En esta investigación aparece que los viajes

per se, independientemente de los contactos personales que permiten, no son significativos.

Tampoco la experiencia Erasmus - la muestra de control responde del mismo modo - ni el tiempo de estancia parecen incidir de forma directa en la identificación con Europa, sino en tanto que permite trabar relaciones con personas de otros países europeos.

4) *Variables de control.*

Los encuestados de las tres universidades no responden de forma significativamente diferente. Tampoco la lengua utilizada afecta las respuestas sobre la identificación con Europa (la lengua no ha sido incluida en este análisis por su interferencia con las nacionalidades de los encuestados, pero en análisis preparatorios no se ha mostrado significativa).

5) *Modelo piramidal de identificación.*

Los encuestados que dicen identificarse con dos o más países (lo cual incluye en la mayoría de las ocasiones al país de ciudadanía) son significativamente más propensos a identificarse con Europa. El modelo piramidal parece funcionar al menos en la relación entre países y Europa. Para que exista la identificación con Europa es importante que exista la identificación con al menos un país (el de ciudadanía) y esta es tanto más probable cuantos más países se añaden al sistema de identificaciones de los individuos. Así pues, la identificación con el país de origen y con Europa no son contradictorias (otras investigaciones ya habían constatado este hecho p.e. Duchesne y Froigner 1995), sino que por el contrario, parecen reforzarse mutuamente. Los análisis realizados apuntan que el desarrollo de relaciones de amistad con personas procedentes de otros países vuelve pertinente la referencia al país de origen diferente (que se vuelve más frecuente que sin amigos de otros países), al mismo tiempo que favorece la adopción de una categoría de identificación común (europea en este caso). Las relaciones de amistad transnacionales desplazan el marco de referencia pertinente de las identificaciones hacia una definición más cosmopolita. Se puede ilustrar esta idea mediante un ejemplo: al igual que en un marco de

referencia « francés » es pertinente utilizar las categorías diferentes « parisino » o « marsellés » sin que eso implique la negación de una identificación común francesa, en el caso europeo, los amigos diferentes reconocen la cualidad de p.e. « españoles » y « holandeses » como categorías pertinentes para relacionarse como « europeos » al mismo tiempo que sus relaciones de amistad les permiten identificarse con Europa.

CAPÍTULO 8. CONCLUSIONES.

Se ha podido constatar a partir de la investigación empírica que la tesis expuesta en esta investigación se confirma.

Hemos visto que los individuos disponen de relaciones personales, y especialmente relaciones de amistad, en la gran mayoría de los territorios a los que se identifican (74 % en el caso de las autoevaluaciones). Este lazo es el citado más frecuentemente por los encuestados para fundar sus identificaciones con los territorios (ya sean localidades, regiones, países o Europa). Se confirma pues la idea que las identificaciones con comunidades imaginadas territoriales están mediatizadas por las pertenencias a comunidades personales.

Las hipótesis sobre el efecto de las relaciones de amistad transnacionales sobre las identificaciones también se ha visto confirmada en todos los análisis.

Se ha podido comprobar que las amistades transnacionales tienen efectos sistemáticos a nivel de la esfera privada ya que los actores tienden a dejar de identificar a sus amigos como extranjeros. En particular los amigos europeos, lo que da fe del desarrollo de una cierta identificación con Europa.

Se ha comprobado también que las relaciones de amistad transnacionales tienen efectos sistemáticos sobre las identificaciones en la esfera pública, ya que aquellos que tienen más amigos de otros países tienden adoptar autoidentificaciones y autoevaluaciones más cosmopolitas. En particular, en el contexto actual en nuestro continente, las de relaciones de amistad transnacionales favorecen la identificación con Europa.

La investigación de este mecanismo ha sido realizada a partir del estudio de un caso bastante específico. Dado que parece difícil llevar a cabo la misma investigación sobre una muestra representativa de la población europea, sería interesante

multiplicar los casos estudiados, añadiendo otros en que los individuos también tengan la ocasión de crear relaciones personales transnacionales. Tales estudios permitirían evaluar la amplitud y la generalidad de los mecanismos aquí descritos. Dos investigaciones en curso, las tesis de Livia García Faroldi y la de Cristina Ares²¹⁷ permitirán esclarecer la cuestión. La tesis de Livia García Faroldi trata sobre las influencias de las redes de discusión política sobre la identificación con Europa con una muestra en la ciudad de Málaga. Las relaciones transnacionales tienen también un papel en su dispositivo. En cuanto a Cristina Ares, su incipiente investigación se interesa también por la relación entre la pertenencia a redes personales transnacionales y la identificación con Europa. Su investigación será llevada a cabo mediante una muestra de características diferentes a la expuesta en este trabajo. Estas investigaciones permitirán por lo tanto evaluar el grado de generalidad de los mecanismos aquí estudiados.

En este punto es conveniente precisar que las relaciones de amistad transnacional han mostrado un efecto inmediato más extendido sobre las identificaciones a nivel de la esfera privada que a nivel de la esfera pública. A nivel privado el 85% de los amigos de otros países no son identificados como extranjeros, el efecto de la amistad sobre la identificación de otros es claro y mayoritario. Sin embargo, mientras que el 92% de los estudiantes Erasmus establecieron al menos una relación transnacional y el 51% presentaban perfiles de integración relacional cosmopolitas, el porcentaje de encuestados que se identificaban con Europa era inferior, el 41% decían identificarse con el continente y solamente el 16% daban importancia a esta identificación al nivel de autoevaluación.

El problema parece menos ligado a los efectos de las relaciones transnacionales sobre las identificaciones, éstos son significativos y entre los de mayor magnitud en todos los análisis, que a las otras condiciones que favorecen las identificaciones comunes. Los psicólogos sociales han descubierto que para que el contacto (en este caso las relaciones de amistad) con personas de otras categorías sociales surta efecto en la recategorización común, es preciso que la categoría común sea mencionada de

²¹⁷ Ambas dirigidas por el Catedrático Felix Requena Santos de la Universidad de Santiago de Compostela.

forma explícita (por los actores o las instituciones) en los momentos en que estos se hallan en interacción (Gaertner et al 1996, Oudenhoven et al 1996). Ahora bien, en el entorno en que se encuentran, los estudiantes Erasmus son identificados más a menudo por las instituciones y por los otros estudiantes como « estudiantes internacionales » o simplemente como « Erasmus » que como « estudiantes europeos » (menos frecuentemente son calificados como estudiantes extranjeros). Por otra parte los departamentos administrativos que se encargan de éstos estudiantes se llaman a menudo de « Relaciones Internacionales » y no « Relaciones Europeas » incluso cuando su creación y existencia se justifica principalmente por los intercambios europeos.

La creación formal de la categoría oficial de « ciudadano europeo » no es suficiente para favorecer la identificación con Europa. La creación de relaciones personales (de amistad y parentesco) transnacionales en Europa es un factor importante para anclar la identificación con Europa, para que ésta sea creíble y tenga un sentido afectivo personal. Al mismo tiempo, las relaciones transnacionales no conducen obligatoriamente a la identificación con Europa si esta categoría no aparece como la categoría pertinente de identificación en los contextos de interacción de los actores. Es decir que el proceso de identificación con Europa requiere tanto de un apoyo relacional como de un marco institucional. Las relaciones transnacionales sin el marco institucional no conducen necesariamente a la identificación con Europa. El marco institucional parece frío y sin sentido sin la existencia real de relaciones personales que lo hagan creíble.

Si se adoptase el objetivo de lograr la identificación con Europa, sería importante multiplicar las ocasiones de creaciones de relaciones de amistad entre personas de diferentes países europeos. Todo tipo de viajes e intercambios en que exista la posibilidad de establecer relaciones de amistad entre personas de países diferentes serían positivos. Tanto más en contextos en que la « europeanidad » común fuese puesta en evidencia en la definición de la situación y en la interacción. Los intercambios Erasmus constituyen sin duda una buena ocasión para la creación de relaciones transnacionales. Éstos lograrían efectos mayores sobre las identificaciones con Europa si la dimensión propiamente europeo de los intercambios fuesen más explícita por parte de las instituciones que acogen a los estudiantes.

Es posible concebir otros contextos de interacción que favorecerían la identificación con Europa. Wijbrandt van Schuur propone por ejemplo la creación de un impuesto de tiempo, igual para todos los ciudadanos europeos y que sería pagado en la juventud (cuando el valor del tiempo es más equivalente para los individuos). Según esta propuesta los jóvenes Europeos pasarían algunos meses realizando actividades de interés colectivo en otro país de Europa y en compañía de otros jóvenes europeos. Este contexto proveería ocasiones de crear relaciones de amistad transnacionales en Europa (y probablemente amistades según un modelo iniciático) así como una referencia explícita a la categoría europea compartida por todos los participantes, tanto más cuanto esta participación concerniese a todos los ciudadanos. Evidentemente la creación de tal marco de interacción dependería de la voluntad política, no sólo de los políticos propiamente ligados a la UE, sino también de los políticos de los distintos países. Parece poco probable que tal iniciativa se pusiera en marcha en un futuro próximo dado que una y otros están en competición precisamente sobre las cuestiones de identificación territorial, ya que su legitimidad política y por lo tanto aspectos de su poder, dependen de ésta.

BIBLIOGRAPHIE.

- ABELES, M. (1998). « Hommo Communautarius ». *Quelle Identité pour l'Europe ?*. *Le multiculturalisme à l'épreuve*, 43-63. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. Paris.
- ACHATZ, J. et KLEINERT, C. (2001). « European contexts – Divided identities ? The young generation's collective identities in unified Germany ». *Visions and Divisions. Challenges to European Sociology*. V Conference of the European Sociology Association. 28-septembre 1-août 2001. Helsinki, Finlande.
- ADAMS, R.G. (1998). « The demise of territorial determinism : online friendships ». *Placing Friendship in Context*. Cambridge University Press. Cambridge
- ADAMS, R.G. et ALLAN G. (1998). *Placing Friendship in Context*. Cambridge University Press. Cambridge
- ADLER LOMNITZ, L. (2002). « Redes sociales y partidos políticos en Chile ». Numéro spécial de *REDES, Revista hispana para el análisis de redes sociales*. 3 (1) 2002.
- AGULHON, M. (1987). « La fabrication de la France – Problèmes et controverses ». *Coloque du cinquantenaire du musée des ATP*, 1987. Paris
- ALLAN, G.H. (1977). « Class variation in friendship patterns ». *British Journal of Sociology*, 1977, 28 : 389-93.
- ALLAN, G.H. (1979). *A sociology of friendship and kinship*. George Allen and Unwin. London.
- ALLAN, G.H. (1989). *Friendship: Developing a social perspective*. Harvester Neatsheaf. London.
- ALLPORT, G.W. (1954). *The nature of prejudice*. Addison-Wesley. Reading.
- AMIROU, R. (1995). *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*. PUF. Paris.
- ANDERSON, B. (1983/1991). *Imagined communities: reflections on the origin and spread of Nationalism*. Verso.
- ARGYLE, M et HENDERSON, M. (1985). « Friendship » *The anatomy of relationships*. Penguin books. London.

- BALDONI, E. (2003). « The free movement of persons in the European Union : a legal-historical overview ». *Pioneur*, Working Paper No. 2, Juillet 2003.
- BARTH, F. (1969/1995). « Les groupes ethniques et leurs frontières ». In POUTIGNAT P. et STERIFF-FENART J. : *Theories de l'Ethnicité*. PUF. Paris.
- BASS, L.A. et STEIN, C.H. (1997). « Comparing the structure and stability of network ties using the social support questionnaire and the social network list ». *Journal of Social and Personal Relations*, 1997, 14 (1) : 123-32.
- BECH, U. (2000). *What is Globalization ?* Polity Press. Cambridge.
- BELORGEY, J.M. (1989/2000). *Transfuges*. Éditions Autrement. Paris.
- BERGER, P. et LUCKMANN, T. (1968). *La construcción social de la realidad*. Amorrrotu Editores, Buenos Aires.
- BERIAIN, J. (1998). *La identidad colectiva : vascos y navarros*. Universidad Pública de Navarra. Haranburu.
- BERNARD, H.R. ; JOHNSEN, E.C. ; KILLWORTH, P.D. ; MCCARTY, C. ; SHELLEY, G.A. et ROBINSON, S. (1990). « Comparing four different methods for measuring personal social networks ». *Social Networks* 12 (1990):179-215.
- BERRY, J.W. (1986). « The acculturation process and refugee behavior ». In WILLIAMS, C.L. et WESTERMAYER, J. (eds.) : *Refugee mental health in resettlement countries. The series in clinical and community psychology* : 25-27. Hemisphere Publishing Corporation. Washington.
- BIDART, C. (1988). « Sociabilités : quelques variables ». *Revue française de sociologie*, 1988, 29 (4) : 621-648.
- BIDART, C. (1991). « L'amitié, les amis, leur histoire. ». *Sociétés contemporaines*, mars 1991, 5 : 21-42.
- BIDART, C. (1993). *Les semblables, les amis et les autres: sociabilité et amitié*. Thèse de Doctorat. EHESS. Marseille.
- BIDART, C. (1994). « Amitiés et crises, le lien social à l'épreuve ». *Identités à l'épreuve de l'incertitude*, 1994 : 83-108. MRS.H. Caen.

BIDART, C. (1997). *L'amitié, un lien social*. La découverte. Paris.

BIDART, C. et LEGALL, D. (1996). « Les jeunes et leurs petits mondes: relations, cercles sociaux et nébuleuses ». *Cahiers de la MRSH*, juin 1996, 5 : 57-76.

BLAU, P. (1962). « Patterns of choice in interpersonal relations ». *American Sociological Review*, 1962, 27 : 41-55.

BLAU, P.M. (1967). *Exchange and Power in Social Life*. John Wiley & Sons inc. New York.

BLAU, P.M. et SCHWARTZ, J. E. (1984). *Crosscutting social circles*. Academic Press. Orlando.

BLAU, Z.S. (1961). « Structural constraints of friendship in old ages ». *American Sociological Review*, 1961, 26 : 429-39.

BLOCH F. et BUISSON M. (1991). « Du don à la dette : la construction du lien social familial ». *Revue du MAUSS*, 11 : 54-71.

BOER, P. ; HUISMAN, M. ; SNIJDERS, T.A.B. et ZEGGELINK, E.P.H. (2001). *StOCNET: an open software system for the advanced statistical analysis of social networks*. ProGAMMA ICS. Groningen. Les Pays Bas. <http://stat.gamma.rug.nl>

BOJE, T. VAN ; STEENBERGEN, B. et WALBY, S. (1999). *European Societies : Fussion or Fission ?*. Routledge.

BOLLEN, K. et DIEZ MEDRANO, J. (1998). « Who Are the Spaniards ?. Nationalism and Identification in Spain ». *Social Forces*, 77 (2) : 587-622.

BOUDON, R. (1992). *Traité de Sociologie*. PUF. Paris.

BOUDON, R. et BOURRICAUD F. (1982). *Dictionnaire critique de la sociologie*. PUF. Paris.

BOURDIEU, P. (1977). « ‘La paysannerie’ : une classe objet ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977.

BOURDIEU, P. (1980). « L'identité et la représentation : Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35 (1980) :63-72.

BOUYASSE-CASSAGNE, T., GOMEZ, T. et LAVAUD, J.P. (1983). « L'Indien prétexte ». *Raison Présente*, 69. Nouvelles Editions Rationalistes. Paris.

BREWER, M.B. (1979). « In-group bias in the minimal intergroup situation : A cognitive motivational analysis. *Psychological Bulletin*, 86 : 307-324.

BREWER, M.B. et GAERTNER, S.L. (2001). « Toward reduction of prejudice: Intergroup contact and social categorization ». In BROWN, R et GAERTNER, S.L. (eds.) : *Blackwell Handbook of Social Psychology: Intergroup processes*. Blackwell Publishers.

BROWN, R et HAEGER, G. (à paraître). « Compared to what ? Comparison choice in an international context. *European Journal of Social Psychology*.

BRU, C. (1994). *La ciudadanía europea*. Ed. Sistema. Madrid.

BRUBAKER R. et COOPER F. (2000). « Beyond Identity ». *Theory and Society*, 29 (1) : 1-47.

BRUBAKER, R. (1998). « Myths and Misconceptions in the Study of Nationalism ». Cambridge University Press. Cambridge.

BRUBAKER, R. (1999). « The Manichean Myth : Rethinking the Distinction Between "Civic" and "Ethnic" Nationalism ». In KRIESI, H.; ARMINGEON, K.; SIEGRIST, H. et WIMMER, A. (eds) : *Nation and National Identity. The European Experience in Perspective*. Rüegger, Zurich.

BUNT, G.G. VAN DE (1996). « Friendship networks and rational choice. An actor oriented dynamic statistical network model ». Présenté à *Essex'96: Fourth International Social Science Methodology Conference*, 1-5 Juillet 1996. Colchester, Grande Bretagne.

BUNT, G.G. VAN DE (1999). *Friends by choice*. Thesis Publishers ICS series. Amsterdam.

BURT, R. (1982). *Toward a structural theory of action*. New York Academic Press. New York.

CABRERA, J. (1992). *La nación como discurso. El caso gallego*. Colección Monografías. Nº 126. CIS.

CAMPBELL, K.E. et LEE, B.A. (1991). « Name generators in surveys of personal networks ». *Social Networks*, 1991, 13 (3) : 203-221.

CARTIER, J.M. (entretien avec) (1995). « De LINGUA à SOCRATES » Numéro spécial PORCHER, L. ; DEPREZ, C. ; COSTE, D. ; VIDAL-SOARES, L. (ed.) *L'enseignement des langues et des cultures. Éducation. Revue de diffusion des savoirs en éducation*. Décembre 1995. Villeneuve d'Ascq.

CASTELLS, M. (1998). *La era de la información. Economía, sociedad y cultura. (Vol. 2 : El poder de la identidad)*. Alianza Editorial. Madrid.

COHEN, J. (1979-1980). « Socio-economic status and High school friendship choice : Elmtown's youth revisited ». *Social Networks*, 2, 1979-1980.

COLECTIVO IOE ; ACTIS, W. ; de PRADA, M.A. et PEREDA, C. (1995). *Discursos de los españoles sobre los extranjeros*. Opiniones y Actitudes. CIS.

COLEMAN, J.S. (1990). *Foundations of Social Theory*. The Belknap Press of Harvard University Press. Cambridge.

COLEMAN, J.S. et FARRARO, T.J. (1992). *Rational choice theory: Advocacy and critique*. Sage Publications. London.

COMMISSION EUROPEENNE (1997). Eurobarometer 47.2. April-June. INRA (Europe).

COMMISSION EUROPEENNE (1999). Eurobarometer 52. October-November. INRA (Europe).

COMMISSION EUROPEENNE (2000). Eurobarometer 53. April-May. INRA (Europe).

CUCO I GINER, J. (1995). *La amistad. Perspectiva antropológica*. Icaria. Institut Català d'Antropologia.

D'AZEGLIO (1861). Voir TAPARELLI, M., MARQUIS D'AZEGLIO (1861).

DARRE, J.P. : « Les hommes sont des réseaux pensants ». *Sociétés contemporaines*, 1991, 5 : 55.

DEGENNE, A. et FORSE, M. (1994). « Comment on trouve ses amis. Enquête sur la sociabilité des français ». *Sciences Humaines*, 5.

Réseaux d'identification à l'Europe. Amitiés et identifications d'étudiants Européens

DEGENNE, A. et FORSE, M. (1994). *Les réseaux sociaux: une analyse structurale en sociologie*. A. Colin. Paris.

DELANNOI, G. et TAGUIEFF, P.A. (1993). *Teorías del nacionalismo*. Ediciones Paidós. Barcelona-Buenos Aires-México.

DELOUCHE, F. (Ed.) (1994). *Histoire de l'Europe*. Hachette. Paris.

DELPOUVE, B. (1995). « Bilan global des échanges d'étudiants (Accueil + Envoi) » Service des Relations Internationales de l'Université des Sciences et Technologies de Lille. Novembre 1995.

DERLAGA, V.J. et WINSTEAD, B.A. (1986). *Friendship as social interaction*. Springer-Verlag. New York.

DERRIDA, J. (1998). *Políticas de la amistad*. Trotta. Madrid..

DESCHAMPS, J.C. et DOISE, W. (1978). « Crossed category memberships in intergroup relations ». In TAJFEL, H. (ed.) : *Differentiation between social groups* : 141-158. Academic Press. Londres.

DESCHAMPS, J.C. et DOISE, W. (1979). « L'effet du croisement des appartenances catégorielles ». In DOISE, W. (ed.) : *Experiences entre groupes*. Mouton. Paris.

DEUTSCH, K.W. (1952). *Nationalism and Social Communication*. MIT Press. Cambridge.

DEUTSCH, K.W. (1952/1997). « Nationalistic responses to study abroad ». Archives de la NAFSA, *NAFSA 5th Annual National Conference*. Michigan State University.

DIEZ MEDRANO, J. (1995). *La opinión pública española y la integración europea: 1994*. Opiniones y Actitudes, CIS.

DIEZ MEDRANO, J. (1999). *Naciones divididas. Clase, política y nacionalismo en el País Vasco y Cataluña*. Colección Monografías. N° 167. CIS.

DIEZ NICOLAS, J. (1999). *Identidad Nacional y Cultura de Defensa*. Editorial Síntesis. Madrid.

DINDIA, K. et CANARY, D.J. (1993). « Definitions and theoretical perspectives on maintaining relationships ». *Journal Of Social and personal relationships*, 1993, 10 : 163-173. SAGE. London.

DOISE, W. (1982). *L'explication en psychologie sociale*. PUF. Paris.

DOISE, W. et PALMONARI, A. (1986). *L'étude des représentations sociales*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

DOVIDIO, J.F. ; GAERTNER, S.L. et VALIDZIC, A. (1998). Intergroup bias : Status, differentiation, and a common in-group identity. *Journal of Personality and Social Psychology*, 75 : 109-120

DOVIDIO, J.F. ; GAERTNER, S.L. ; ISEN, A.M. et LOWRANCE, R. (1995). « Group representations and intergroup bias : Positive affect, similarity, and group size ». *Personality and Social Psychology Bulletin*, 21 : 856-865.

DUBAR, C. (1992). « Formes identitaires et socialisation professionnelle ». *Revue Francaise de Sociologie*, 33 : 505-529.

DUBAR, C. (1996). *La socialisation: Construction des identités sociales et professionnelles*. A. Colin. Paris.

DUCHESNE, S. (1999). « 'To be someone, but somewhere'. Ordinary representations of Citizenship in France ». *La revue Tocqueville-The Tocqueville Review*, 20 (1) 1999 : 99-118.

DUCHESNE, S. et FROGNIER, A-P. (1995). « Is there a European Identity ». In NIEDERMAYER, O. et SINNOTT, R. (eds) : *Public Opinion and Internationalized Governance* : 193-226. Oxford University Press. New York.

DUCHESNE, S. et SCHERRER, V. (2002). « L'identité politique comme force de conflictuation et de hiérarchisation des appartenances sociales : justification théorique d'une définition empirique ». Texte issu d'une communication au colloque interdisciplinaire organisé par la MSHS de Poitiers. Janvier 2002.

DUIJN, M.A.J. VAN (1995). « Estimation of a random effects model for directed graphs ». In SNIJDERS, T.A.B. (ed.) : *SSS'95 Symposium Statistische Software*, nr. 7.

Toeval zit overal: programmatuur voor random coeficient modellen : 113-131. ProGAMMA. Groningen. Les Pays Bas.

DUIJN, M.A.J. VAN ; BUSSCHBACH, J. VAN et SNIJERS, T.A.B. (1999). « Multilevel analysis of personal networks as dependent variables ». *Social Networks* 21 : 187-209.

DUIJN, M.A.J. VAN; ZEGGELINK, E.P.H.; HUISMAN, M.; STOKMAN, F.N. et WASSEUR, F.W. (2003). « Evolution of sociology freshmen into a friendship network ». *Journal of Mathematical Sociology*. 27 : 153-191.

DURKHEIM, E. (1898/1963). « Représentations individuelles et représentations collectives ». *Revue de Métaphysique et de Morale* (Mai, 1898). *Sociologie et philosophie* (1963). PUF. Paris.

DURKHEIM, E. (1976). *Las reglas del método sociológico*. Editorial La Pléyade.

ÉDUCATION FORMATION JEUNESSE. (1995). *SOCRATES Vade-mecum*. Septembre 1995. Commission Européenne.

EICHENBERG, R. et DALTON, R.J. (1993). « Europeans and the European Community : The Dynamic of Public Support for European Integration ». *International Organization* 47 : 507-534.

EISENSTADT, S.N. (1956a). « Ritualized personal relations ». *Man*, 1956, 96 : 90-95.

EISENSTADT, S.N. (1956b). *From generation to generation, age groups and social structure*. Glencloe Free Press.

EISENSTADT, S.N. (1994). *Approche comparative de la civilisation européenne. Étude de la relation entre culture et structure social*, 1994. PUF. Paris.

EISENSTADT, S.N. et RONINGER, L. (1984). *Patrons, clients and friends*. Cambridge University Press. Cambridge.

ELIAS, N. (1987/1990). *La sociedad de los individuos* (Die Gesellschaft der Individuen, 1987). Península, 1990.

EMIRBAYER, M. et GOODWIN, J. (1994). « Network analysis, culture, and the problem of agency ». *American Journal of Sociology*, 1994, 99 (6) : 1411-1454.

ERICKSON, B. (1988). « The relational basis of attitudes ». In WELLMAN, B. et BERKOWITZ, S.D. (eds) : *Social Structures: A Network Approach*, 99-122. Cambridge University Press. Cambridge.

ERICKSON, B.H. « Networks, ideologies, and belief systems ». *Social Structure and Network Analysis*.

ERIKSON, E.H. (1966). « The concept of identity in race relations : Notes and queries ». *Daedalus*, 95 :145-171.

ERIKSON, E.H. (1968). *Identity : Youth and Crisis*. Norton. New York.

EUROPEAN COMMISSION (2001). *How europeans see themselves*. Office for Official Publications of the European Communities. Luxembourg.

FAVELL, A. (1999). « Is transnational social capital possible? Comparing elite and ethnic migrants in Brussels ». ESFECSR conference *European society or European societies? Migrations and inter-ethnic relations in Europe* : 23-28 September. Obernai. France.

FEDERICO, A. DE (1997). *L'amitié dans le programme ERASMUS : Une analyse de la création et durée des relations d'amitié des boursiers Erasmus à Lille*. Memoire de DEA sous la direction d'Alexis Ferrand. Institut de Sociologie. Université des Sciences et Technologies de Lille, France.

FEDERICO, A. D E (1998). « La movilidad estudiante en el espacio europeo : emergencia y efectos de las relaciones de amistad. » *IV Congreso Vasco de Sociología*. 26-28 février 1998. Bilbao.

FEDERICO, A. DE (2000). « Cross-National friendship: a sociological perspective ». *Lecture Series of the Miyazaki International College*. 29 November. Japan.

FEDERICO, A. DE (2001). « Networks and identities: Borders of solidarity and borders of identification of European exchange students ». *Networks And Transformation'*. Global Studies Association (GSA). Manchester Metropolitan University. 2-4 julio 2001. Manchester, UK. http://www.mmu.ac.uk/gsa/first_conference.html

FEDERICO, A. DE (2002a). « Tendiendo puentes : de Lilnet a Redes. Introducción teórica a las relaciones entre micro y macro. Contribuciones actuales del análisis

estructural ». Numéro spécial de *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*. 3 (1) 2002. http://revista-redes.rediris.es/vol3/vol3_1.htm

FEDERICO, A. DE (2002b). « Amistad e identificación. Las micro fundaciones de las pertenencias macro. Amigos europeos e identidad europea. » Numéro spécial de *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*. 3 (6) september-november, 2002. http://members.es.tripod.de/revistaredes/html-vol3/vol3_6.htm

FEDERICO, A. DE (2002c). « Introduction à SIENA pour l'analyse longitudinale de réseaux complets ». *Seminaire du GARES. CLERSÉ. Université des Sciences et Technologies*. 28 février 2002. Lille (France). Voir <http://wwwsympa.univ-lille1.fr/www/arc/gares/2002-02/msg00003.html> sous le nom « Intro_SIENA.rtf »

FEDERICO, A. DE (2003). « La dinámica de las redes de amistad. La elección de amigos en el programa Erasmus ». *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*, 4, 2003.

FEHR, B. (1996). *Friendship process*. SAGE. California.

FELD, S.L. (1981). « The focused organization of social Ties ». *American Journal of Sociology*, 1981, 86 : 1015-1035.

FELD, S.L. (1997). « Structural embeddedness and stability of interpersonal relations ». *Social networks*, 19 (1) : 91-95.

FERRAND, A. (1986). « Age et amitié ». Note de travail. CESOL.

FERRAND, A. (1988). « L'ordre et l'inverse de l'ordre : l'amitié ». Note de travail. CESOL.

FERRAND, A. (1988). « Une méthode d'analyse de la sociabilité locale : observer les constellations de relations ». *Journées d'étude Nov88. CNRS-GRECO 99 IRESCO-LASMAS*.

FERRAND, A. (1989). « Connaissances passageres et vieux amis. Les durées de vie des relations interpersonnelles ». *Revue Suisse de Sociologie*, 1989, 15 (2) : 431-439.

FERRAND, A. (1991). « Les réseaux de relations personnelles ». *Du politique et du social dans l'avenir de la famille*, 1991, 13 p. Haut Conseil de la Population et de la Famille. La Documentation Française. Paris.

Réseaux d'identification à l'Europe. Amitiés et identifications d'étudiants Européens

FERRAND, A. (1991). « Que signifie 'la structure' des réseaux personnels ? » *2e Conférence Européenne sur l'Analyse de Réseaux Sociaux*. Juin 1991. Paris.

FERRAND, A. (1993). *L'Analyse des réseaux personnels*. Habilitation à diriger des recherches en sciences sociales et humaines auprès de l'Université de Lille. (Synthèse 262 p.; travaux antérieurs 529 p.).

FERRAND, A. (1997). « Comportamiento social, sida y redes sociales » présenté au colloque *Redes, Estructuras y Espacios Sociales*, 17-21 Février 1997. Universidad Pública de Navarra. Pamplona. Espagne.

FERRAND, A. (1997). « Influence des réseaux de confiance sur les relations sexuelles » *La sexualité au temps du Sida*. INSERM. P.U.F. Paris.

FERRAND, A. (1997). « La structure des systèmes de relations » *L'Année Sociologique* 1997, 47(1) :37-54.

FERRAND, A. (1998). « Influence des réseaux de confiance sur les relations sexuelles ». In BAJOS, N. ; BOXON, M. ; FERRAND, A. ; GAMI, A. et SPIRA, A. : *La sexualité aux temps du Sida*, 1998 : 256-304. INSERM. P.U.F. Paris.

FERRAND, A. (1998). « La régulation de l'échange » *Séminaire Réseaux et Régulation*. LASMAS-IDL-IRESKO, 23-3-1998. Paris.

FERRAND, A. (2000). « Accrochés à la même bouée ». *Le Nouvel Observateur*. Décembre 2000

Ferrand, A. (2002). « Structures relationnelles et transformations des représentations ». Articles et notes de travail du Séminaire *Réseaux, Organisations, Cognition* Ecole Doctorale de Sciences Economiques et Sociales, Université des Sciences et Technologies de Lille.

FERRAND, A. (2003). « Las comunidades locales como estructuras meso ». *REDES. Revista hispana para el análisis de redes sociales*, 4, 2003.

FERRAND, A. et MOUNIER, L. (1990). *Relations sexuelles et relations de confiance - Analyse de réseaux*. Enquête méthodologique financée par l'ANRS. IRESKO-LAMAS. Paris.

FERRAND, A. et MOUNIER, L. (1991). « La confiance : des relations au réseau ». *Sociétés Contemporaines*, 5, 1991.

FERRAND, A. et MOUNIER, L. (1993). « L'échange de paroles sur la sexualité : une analyse des relations de confidences ». *Population*, 1993, 48(5) : 1451-1476.

FERRAND, A. et MOUNIER, L. (1999). « The diversity of personal networks in France ; social stratification and relational structures ». In WELLMAN B. (ed.) : *Networks in the global village* : 185-224. Westview Press. Boulder.

FERRAND, A. ; MARQUET, J. et CAMPENHOUDT, L. van (1998). « Social networks, normative context and sexual behaviour ». In BAJOS, N. ; HUBERT, M. et SANDFORT, T. (eds) : *Sexual behaviour and HIV AIDS in Europe*, 1998, 303-327. UCL Press. London.

FERRAND, A. ; MOUNIER, L. et DEGENNE A. (1995). « Relations sexuelles et relations de confiance ». *Sexualité et Sida*. Recherche en Sciences Sociales ANRS.

FERRAND, A., et SNIJDERS, T. (1997). « Social networks and normative tensions. ». In CAMPENHOUDT, L. VAN ; COHEN, M. ; GUIZZARDI, G. et HAUSER, D. (eds) : *Sexual interactions and HIV risk : new conceptual perspectives in European research* : 6-21. Taylor & Francis. London.

FESTINGER, L. (1954). « A theory of social comparison processes ». *Human relations*, 7 : 117-140.

FISCHER C.S. (1982a). *To dwell among friends : personal network in town and city*. University Press. Chicago.

FISCHER C.S. (1982b). « What do we mean by friends ? An inductive study ». *Social Networks*, 1982, 3 : 287-306.

FISCHER, C.S. et OLIKER, S.J. (1983). « A research note on friendship, gender, and the life cycle ». *Social Forces* 1983, 62(1) :124-133.

Flap, H. (1999) « Creation and returns of social capital: A new research program ». *La Revue Tocqueville*, 20 (1) : 5-26.

Flap, H. (2002) « No man is an island ». In Lazega, E. et Favereau, O. (eds.) *Conventions and Structures*. University Press. Oxford.

FLAP, H. et VOLKER, B. (2002). « Occupational community and solidarity at work ». *Second European Thematic Conference for Network Analysts. Lilnet. Micro-macro relations : advances in the contribution of structural analysis* : 30-31. Mai 2002. Lille.

FORSE, M. (1991). « Les réseaux de sociabilité: un état des lieux ». *L'Année sociologique*, 1991, 41: 247-264.

FORSE, M. (1993). « La fréquence des relations de sociabilité : typologie et évolution ». *L'Année sociologique*, 43, 189-212.

FRANK, O. et STRAUSS, D. (1986). « Markov graphs. ». *Journal of the American Statistical Association*, 81 : 832-842.

GABEL, M. (1998). « Public Support for European Integration : An Empirical Test of Five Theories ». *The Journal of Politics*, 60 (2).

GAERTNER, S.L. et INSKO, C.A. (2000). « Intergroup discrimination in the minimal group paradigm : Categorization, reciprocation, or fear ? ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 79 : 77-94.

GAERTNER, S.L. ; DOVIDIO ; J.F. ; ANASTASIO, P.A. ; BACHMAN, B.A. et RUST, M.C. (1993). « The common ingroup identity model : Recategorization and the reduction of intergroup bias ». In STROBE, W. et HEWSTONE, M. (eds.) : *European Review of Social Psychology*, 4 : 1-26. Wiley. Chichester.

Gaertner, S.L. ; Dovidio, J.F. ; Nier, J.A. ; Ward, C.M. et Banker, B.S. (1999). « Across cultural divides : the value of a superordinate identity ». In Prentice, D. A. et Miller, D. T. (ed.) *Cultural divides. Understanding and overcoming group conflict*. Russell Sage Foundation. New York.

GAERTNER, S.L. ; MANN, J.A. ; DOVIDIO, J.F. ; MURRELL, A.J. et POMARE, M (1990). « How does cooperation reduce intergroup bias ? ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 59 : 692-704.

GAERTNER, S.L. ; MANN, J.A. ; MURRELL, A. et DOVIDIO, J.F. (1989). « Reducing intergroup bias : The benefits of recategorization ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 57 : 239-249.

GAERTNER, S.L. ; RUST, M.C. ; DOVIDIO, J.F. ; BACHMAN, B.A. et ANASTASIO, P.A. (1996). « The contact hypothesis : The role of a common in-group identity on reducing bias among majority and minority members ». In NIE, J.L. et BROWER, A.M. (eds.) : *What's social about social cognition ' Research on socially shared cognition in small groups* : 230-260. Sage. Londres.

GALASKIEWICZ, J. et WASSERMAN, S. (1993). « Social Network Analysis ». *Sociological Methods and Research*, 1993, août, 22 (1).

GALLAND, O. (2001). « Les représentations des rôles adultes ». *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*. L'Harmattan.

GARCIA FAROLDI, L. (2000). « La ciudadanía Europea: aspectos legales e implicaciones filosóficas y políticas ». *Premio sobre la Integración Europea*. Instituto de Estudios Europeos. Universidad de Valladolid.

GARCIA FERRANDO, M. (1986). « Ejemplo de cuestionario ». In GARCIA FERRANDO, M. ; IBAÑEZ, J. ; ALVIRA, F. *et al* : *El análisis de la realidad social*, : 503-524. Alianza Universidad. Madrid.

GARCIA FERRANDO, M. ; IBAÑEZ, J. ; ALVIRA, F. *et al*. (1986). *El análisis de la realidad social*. Alianza Universidad. Madrid.

GARCIA FERRANDO, M. ; LOPEZ-ARANGUREN, E. ; BELTRAN, M. (1994). *La conciencia nacional y regional en la España de las autonomías*. CIS.

GEHRJE, G. (1989). *Europe without the Europeans : A question of communication ?*. The european Institute for the Media. Düsseldorf.

GELLNER, E. (1983/1989). *Nations et Nationalisme*. Payot et Rivages.

GIDDENS, A. (1985). « The nation-state and violence ». *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, 2. Cambridge.

GIDDENS, A. (1993). *Modernity and self-identity*. Cambridge University Press. Cambridge.

GIDDENS, A. (1994). *Sociología*. Alianza 1994. Madrid.

GODBOUT J. et CHARBONNEAU J. (1993). « La dette positive dans le lien familial ». *Ce que donner veut dire. Revue du MAUSS* : 235-256.

- GOFFMAN, E. (1997). *La presentación de la persona en la vida cotidiana*. Amorrortu.
- GORDON, M.M. (1964). *Asimilation in american life*. Oxford University Press. New York.
- GOSELIN, G. et LAVAUD, J.P. (1997). *Constructions et mobilisations identitaires: Approches théoriques et comparaisons internationales*. Clersé Journées d'étude 10-11 Mars 1997. USTL. Lille. France.
- GOULDNER, A.W. (1957). « Cosmopolitans and locals : toward an analysis of latent social roles- I ». *Administrative Social Quarterly*, 2, 281-306.
- GRANOVETTER, M.S. (1973). « The strength of weak ties ». *American Journal of Sociology*, 81 : 1287-1303.
- GRANOVETTER, M.S. (1982). « The strength of weak ties: a network theory revisited ». In MARSDEN, P.V. et LIN N. (eds.) : *Social Structure and Network Analysis*. Sage. Beverly Hills.
- GROSSER, A. (1996). *Les identités difficiles*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- HABERMAS, J. (1994). « Citizenship and national identity ». In STEENBERGEN B. VAN (ed.) : *The condition of citizenship*. SAGE Publications. Londres.
- HABERMAS, J. (1999). *La inclusión del otro. Estudios de Teoría Política*. Paidós. Barcelona.
- HALLINAN, M.T. (1979). « The process of friendship formation ». *Social Networks*, 1979, 1 : 193-210.
- HANNERZ, U. (1980/1983). « A quoi servent les réseaux ? ». *Explorer la ville*. Éditions de Minuit. Paris.
- HANNERZ, U. (1980/1983). *Explorer la ville*. Éditions de Minuit. Paris.
- HANSEN, P. (2000). « 'European Citizenship', or where neoliberalism meets ethnoculturalism. Analyzing the European Union's citizenship discourse ». *European Societies*. 2000, 2(2) : 139-165.

HAYS, R.B. (1984). « The development and maintenance of friendship ». *Journal of Social and Personal Relationships*, 1985, 1 : 75-98.

HEIDER, F. (1958). *The psychology of interpersonal relation*. Wiley. New York.

HERAN, F. (1988). « La sociabilité, une pratique culturelle ». *Économie et Statistique*, 1988, 216 : 3-22.

HERRANZ DE RAFAEL, G. (1992). *La vigencia del nacionalismo*. Colección Monografías. Nº 128. CIS.

HESS, B. (1997). « Friendship ». In WHITE RILEY, M. ; JOHNSON, M. et FONER, A. : *Age stratification in selected aspects of society* : 357-393

HEWSTONE, M. (1986). *Understanding attitudes to the European Community. A Social-psychological Study in Four Member-states*. Cambridge University Press. Cambridge.

HILL, J.D. (2000). *Becoming a cosmopolitan*. Rowman and Little Field Publishers.

HIRAMATSU, H. (1999). « Longitudinal data analysis on friendship network formation of Japanese students ». *Sunbelt XIX International Conference on Social Networks*. 18-21 février 1999. Charleston.

HOBSBAWM, E. (1990/1992). *Nations and nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*. Traduction française : *Nations et nationalisme depuis 1780*. Gallimard 1992.

HOLLAND, P.W. et LEINHARDT, S. (1976). « Local structures in social networks ». In HEISE, D. (ed.) : *Sociological methodology*. Jossey Bass. San Francisco.

HOLLAND, P.W. et LEINHARDT, S. (1981). « An exponential family of probability distributions for directed graphs (with discussion) ». *Journal of the American Statistical Association*, 1981, 76 : 33-65.
<http://statt.gamma.rug.nl/snijders/Siena.html>

HOMANS, G.C. (1950/1977). *The Human Group*. Harcourt, Brace & co. New York (1950). EUDEBA. Buenos Aires (1977).

HUICI, C. et MOYA, M. (1994). « Estereotipos ». In MORALES, J.F. ; MOYA, M. *et al.* : *Psicología social*. Mc Graw Hill. Madrid.

Réseaux d'identification à l'Europe. Amitiés et identifications d'étudiants Européens

HUO, Y.J. ; SMITH, H.J. ; TYLER, T.R. et LIND, E.A. (1996). « Superordinate identification, subgroup identification, and justice concerns : Is separatism the problem, is assimilation the answer ? ». *Psychological Science*, 7 : 40-45.

INGLEHART, R. (1970). « Cognitive Mobilization and European Identity ». *Comparative Politics*, 3.

INGLEHART, R. (1971). « Changing Value Priorities and European Integration ». *Journal of Common Market Studies*, 10.

JACCARD, P. (1900) « Contribution au problème de l'immigration post-glaciaire de la flore alpine ». *Bulletin de la Société Vaudoise sur la Science Naturelle*, 37 : 547-579.

JANSSEN, J.I.H. (1991). « Postmaterialism, Cognitive Mobilization and Public Support for European Integration ». *British Journal of Political Science*, 21. Cambridge University Press. Cambridge

JAVALOY, F. ; BECHINI, A. et CORNEJO, J.M. (1990). *España vista desde Cataluña: estereotipos étnicos en una comunidad plural*. PPU. Barcelona.

JODELET, D. (1989). *Les représentations sociales*. PUF. Paris.

JONES, F.L. et SMITH, P. (1999). « Individual and Societal Bases of National Identity ». *European Sociological Review*. 17 (2) : 103-118.

KASTORIANO, R. (1998). « 'Multiculturalisme' Une identité pour l'Europe ? ». *Quelle Identité pour l'Europe ? Le multiculturalisme à l'épreuve* : 11-39. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. Paris.

KESSLER, T. et MUMMENDEY, A. (2001). « Is there any scapegoat around ? Determinants of intergroup conflicts at different categorization levels. *Journal of Personality and Social Psychology*, 2001, 81(6), 1090-1102.

KESSLER, T. et MUMMENDEY, A. (2002). « Sequential or parallel processes? A longitudinal field study concerning determinants of identity management strategies ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 82, 75-88.

KINDER, H. et HILGEMANN, W. (1990). *Atlas Histórico Mundial I. De los orígenes a la Revolución Francesa*. Colección Fundamentos 2. Istmo. Madrid.

KINDER, H. et HILGEMANN, W. (1992). *Atlas Histórico Mundial II. De la Revolución Francesa a nuestros días*. Colección Fundamentos 2. Istmo. Madrid.

KINKET, B. et VERKUYTEN, M. (1997). « Levels of Ethnic Self-Identificiacion and Social Context ». *Social Psychology Quarterly*. 60 : 338-354.

KLAPISCH, C. (metteur) (2002). *L'auberge espagnol*. Fox Searchlight Pictures. France.

KLINK, A. ; MUMMENDEY, A. ET MIELKE, R. (1998). « Stability and change in intergroup relations : A longitudinal field study in East germany ». In MARTINI, M. (Ed.) : *Ethnic and national consciousness in Europe* [abstract] : 93-108. Angelo Pontecorboli Editore. Florence.

KOHLI, M. (2000). « The battlegrounds of European Identity ». *European Societies* 2000, 2(2) : 113-137

KOHN, H. (1940). « The origins of English nationalism ». *Journal of the History of Ideas*. 1 :69-94.

KOSTAKOPOULOU, D. (1999). « Nested 'Old' and 'New' citizenships in the European Union: bringing out the complexity ». *Columbia Journal of European Law*, 5 (3), 1999 : 398-413.

KRAMER, R.M. et BREWER, M.B. (1984). « Effects of group identity on resource utilization in a simulated common dilemma ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 46 : 1044-1057.

KRISTEVA, J. (1987). *Etrangers à nous mêmes*. Fayard.

KUMBASAR, E. ; ROMNEY, A.K. et BATCHELDER, H. (1994). « Systematic biases in social perception ». *American Journal of Sociology*, 100 (2) Sept 1994 : 477-505.

KURTH, S.B. (1970). « Friendships and friendly relations ». In G.J. MC CALL, M.M. MC CALL, N. K. DENZIN, G. D. SUTTLES, et S.B. KURTH (eds.) : *Social Relationships*. Aldine. Chicago.

LAITIN, D. (1998). *Identity in Formation*. Cornell University Press. Ithaca.

LAMO DE ESPINOSA, E. (2001). « Democracy and diversity language, nation and state ». *Visions and Divisions. Challenges to European Sociology*. V Conference of the European Sociology Association. 28-septembre 1-août 2001. Helsinki, Finlande.

LAMO DE ESPINOSA, E. (Ed.) (1995). *Culturas, Estados, Ciudadanos: Una aproximación al multiculturalismo en Europa*. Alianza Editorial. Madrid.

LAMO DE ESPINOSA, E. et NOYA, J. (1996). *La imagen exterior de España: aspectos comerciales, inversores y turísticos*. Rapport de étude pour le Ministerio de Comercio y Turismo. Instituto Universitario Ortega y Gasset. Madrid.

LASK, T. (1997). « Construction Européenne à Contre Courant des identités Nationales. Le cas de Leiding – Leidinggen en Sarre - Lorraine ». In GOSSELIN, G. et LAVAUD, J.P. *Constructions et mobilisations identitaires: Approches theoriques et comparaisons internationales*. Clersé Journées d'étude 10-11 Mars 1997. USTL. Lille. France.

LAVAUD, J.P. (1992). « De l'indigénisme à l'indianisme : le cas de la Bolivie ». *El Trimestre Económico*. México.

LAVAUD, J.P. (2000). « Essai de définition de l'Indien: le cas des Indiens des Andes ». In GOSSELIN, G. et LAVAUD, J.P. (eds) : *Ethnicité et mobilisations sociales*. L'Harmattan. Paris.

LAZARSELD, P. et MERTON, R. (1954). « Friendship as a social process ». In BERGER, P. et al. : *Freedom and control in modern society*. Van Nostrand. Princeton.

LAZEGA, E. (1992). *The Micropolitics of Knowledge : Communication and Indirect control in workgroups* : 62-78. Communication and Social Order Series. Aldine Gruyter.

LAZEGA, E. (1998). *Réseaux sociaux et structures relationnelles*. Que sais je ? PUF.

LAZEGA, E. (1999). « Le phénomène collegial : une théorie structurale de l'action collective entre pairs » *Revue Française de Sociologie*, 1999, 40(4) : 639-670.

LAZEGA, E. (2001). *The Collegial Phenomenon : The Social Mechanisms of Cooperation Among Peers in a Corporate Law Partnership*. Oxford University Press. Oxford.

LAZEGA, E. (2003). « Rationalité, discipline sociale e structure ». *Revue Française de Sociologie*. 44-2 : 305-329.

LAZEGA, E. et DUIJN, M. VAN (1997). « Position in formal structure, personal characteristics and choices of advisors in a law firm : a logistic regression model for dyadic network data. ». *Social Networks*, 19 : 375-397.

LAZEGA, E. et LEBEAUX, M.O. (1995). « Capital Social et contrainte latérale ». *Revue Française de Sociologie*, 1995, 36 (4) : 759-777.

LEENDERS, R. (1995). *Structure and influence*. Thesis Publisher. Amsterdam,.

LEIK R.K. et CHALKEY, M.A. (1997). « On the stability of network relations under stress ». *Social Networks*, 1997, 19 : 63-74.

LEQUESNE, C. (1999). « L'Union européenne: à la recherche d'un objet académique non-identifié ». Actes du séminaire « L'union européenne du terrain à la théorie ». Programme CNRS *L'Identité Européenne en Questions*, 23-6-1999.

LEVINGER. G. (1980)“ Toward the analysis of close relationships ”. *Journal of experimental Social Psychology*, 16 : 510-544.

LEVI-STRAUSS, C. (1977). *L'identité*. PUF. Paris.

LIN, N. (2001). *Social capital: a theory of social structure and action*. Cambridge University Press. Cambridge.

LIN, N.; COOK, K. et BURT, R.S. (2001) *Social capital: theory and research*. Aldine De Gruyter. New York.

LINDENBERG, S. et FREY, B.S. (1993). « Alternatives, frames, and relative prices: a broader view of rational choice theory ». *Acta Sociologica*, 1993, 36 : 191-205.

LLOBERA, J.R (1995). « Estado soberano e identidad nacional en Europa actual ». In LAMO DE ESPINOSA, E. : *Culturas, Estados, Ciudadanos: Una aproximación al multiculturalismo en Europa* : 127-150. Alianza Editorial. Madrid.

LORRAIN, F. et WHITE, H. (1971) « Structural equivalence of individuals in social networks ». *Journal of Mathematical Sociology*, 1971.

LOZARES, C. (1995) « La teoría de redes sociales ». *Papers. Revista de Sociología*, 1995, 48 (103-126).

LOZARES, C. et LOPEZ ROLDAN, P. (1991). « El análisis multivariado: definicion, criterios y clasificacion » *Papers. Revista De Sociología* 1991, (37): 9-29.

LOZARES, C. ; LOPEZ, P. ; MARTI J. et VERD, M. (1998). « La red formativa en una empresa mediana de textiles » *VI Congreso Español de Sociología*. 24-26 septembre 1998. La Coruña.

MAISONNEUVE, J. et LAMY, L. (1993). *Psycho Sociologie de l'amitié*. PUF. Paris.

MAIWORM, F. ; STEUBE, W. et TEICHLER, U. (1993). *Experiences of ERASMUS students 1990-91*. Erasmus Monographs n° 17, *Werkstattberichte*, 32. Wissenschaftliches Zentrum für Berufs und Hochschulforschung. Kassel.

MAIWORM, F. ; STEUBE, W. et TEICHLER, U. (1996). *Experience of ERASMUS students 90/91*. Erasmus Monographs N° 21, Kingsley Publishers, London.

MANITAKIS, N. (1997). « Étudiants étrangers, universités françaises et marché du travail intellectuel (fin du XIXe – années 1930). Certifier sans gratifier, des titres universitaires pour l'exportation ». In NOIRIEL, G. et GUICHARD, E, (eds.). *Construction des nationalités et immigration dans la France contemporaine* : 123-154. Presses de l'Ecole Normale Supérieure. Paris.

MANITAKIS, N. (2000). « Les migrations estudiantines en Europe, 1890-1930 ». In LEBOUTTE, R. (ed.) : *Migrations et migrants dans une perspective historique. Permanences et innovations*. Presses Interuniversitaires Européennes. Bruxelles.

MARSDEN, P.V. et CAMPBELL, K.E. (1984). « Measuring tie strength ». *Social Forces* 1984, 63 (2) :482-501.

MARTINEAU, M. (1995). « Regard étudiant sur les échanges communautaires et cinéma en Europe ». INRP. *Cinéma Action*, 1995, 4 (77).

MARTINELLO, M. (1997). « Réflexions sur la postethnicité et l'Europe ». In GOSSELIN, G. et LAVAUD, J.P. : *Constructions et mobilisations identitaires: Approches théoriques et comparaisons internationales*. Clersé Journées d'étude 10-11 Mars 1997. USTL. Lille. France.

MAZZINI, J. Cité dans HOBBSAWM, E. (1990/1992). *Nations and nationalism since 1780. Programme, myth, reality*. Traduction française : *Nations et nationalisme depuis 1780*. Gallimard 1992.

MC. CALLISTER, L. et FISCHER C.S. (1978). « A procedure for surveying personal networks ». *Sociological Methods and Research*, 1978, 7(2) :131-148.

MCPHERSON, M. ; SMITH-LOVIN, L. et COOK, J.M. (2001). « Birds of a Feather : Homophily in Social Networks ». *Annual Revue of Sociology* : 415-444.

MENDRAS, H. (1997). *L'Europe des Européens*. Gallimard.

MERTON, R.K. (1965). « Types d'influence: local ou cosmopolite ». In *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Plon. Paris.

MERTON, R.K. (1965). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Plon. Paris.

MITCHELL, J.C. (1973). « Networks, norms and institutions ». In BOISSEVAIN, J. et MITCHELL, J.C. : *Network Analysis : Studies in Human Interaction*. Mouton et Cie. Paris-La Haye.

MOLINA, J.L. (2001). *El análisis de redes sociales. Una introducción*. Edicions Bellaterra. Barcelona.

MORAL F. (1998). *Identidad regional y nacionalismo en el Estado de las Autonomías*. Opiniones y Actitudes. CIS.

MORAL F. et MATEOS, A. (1999). *La identidad nacional de los jóvenes y el Estado de las Autonomías*. Opiniones y Actitudes. CIS.

MORALES, J.F. et al. (1994). *Psicología social*. Mc Graw Hill. Madrid.

MORGAN, D.L. ; NEAL, M.B. et CARDER, P. (1997). « The stability of core and peripheral networks over time ». *Social Networks*, 1997, 19 : 9-26.

MORIN, E. (1987). *Penser l'Europe*. Gallimard. Paris.

MOSSUZ-LAVAU, J. (1979). *Les jeunes & la gauche*. Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. Paris.

MUMMENDEY, A. et SCHREIBER, H.J. (1983). « Better or just different ? Positive social identity by discrimination against, or by differentiation from out-groups ». *European Journal of Social Psychology*, 13 : 389-397.

MUMMENDEY, A. et SIMON, B. (1997). « National identification und die Abwertung von Fremdgruppen ». In MUMMENDEY, A. et SIMON, B. (eds.) : *Identität und Verschiedenheit* : 175-193. Huber. Berne.

MUMMENDEY, A. ; KLINK, A. ; BROWN, R. et SIMON, B. (2001). « Nationalism and patriotism: National identification and outgroup rejection ». *British Journal of Social Psychology*, 40 : 159-172.

MUMMENDEY, A. ; KLINK, A. ; MIELKE, R. ; WENZEL, M. et BLANZ, M. (1999). « Socio-structural characteristics of intergroup relations and identity management strategies: Results from a field study in East Germany ». *European Journal of Social Psychology*, 29 : 259-285.

MUMMENDEY, A. ; KLINK, A. ; MIELKE, R. ; WENZEL, M. et BLANZ, M. (1999). « Socio-structural characteristics of intergroup relations and identity management strategies : Results from a field study in East Germany ». *European Journal of Social Psychology*, 29 : 259-285.

NADEL, S.F. (1957). *The theory of social structure*. Cohen and West. London.

NIELSSEN, G. P. (1989). « Sobre los conceptos de etnicidad, nación y Estado ». In PEREZ-AGOTE, A. (ed.) : *Sociología del nacionalismo* : 193 ss. Gobierno Vasco. Bilbao.

OPPER, S. ; TEICHLER, U. et CARLSON, J. (1990). *Impact of Study Abroad Programmes on Students and Graduates*. Jessica Kingsley Publishers. London.

OPTEM S.A.R.L. (2001). *Perceptions of the European Union. A qualitative study of the public's attitudes to and expectations of the European Union in the 15 member states and the 9 candidate countries*. Étude par OPTEM S.A.R.L. pour la Commission Européenne.

OTTEN, S. (2002). « Towards a more social psychology: The case of meta-stereotypes ». *Revista de Psicología Social*, 17 (3) 287-292.

OUDENHOVEN, J.P. VAN et GROENEWOUD, J.T. (1996) « Cooperation, ethnic salience and generalization of interethnic attitudes ». *European Journal of Social Psychology*. 26 : 649-661.

OUDENHOVEN, J.P. VAN ; ASKEVIS-LEHERPEUX, F. ; HANNOVER, B. ; JAARSMAN, R. et DARDENNE, B. (2002) « Asymmetrical international attitudes ». *European Journal of Social Psychology*. 32 : 275-289.

PAHL, R. (2000). *On Friendship*. Polity Press. Cambridge.

PAHOR, M. (version novembre 2002). « Measures of actors activity and attractiveness ». Document sans publier.

PAINE R. (1969). « In search of friendship ». *Man*, 1969, (4) : 505-524.

PARDO, M. (1996). « Sociología y Medio Ambiente: hacia un nuevo paradigma relacional ». *Política y Sociedad*. Numéro spécial sur Environnement et Société. 23:33-51.

PARDO, M. (1997). « Anthropocentrism, Value Systems, and Environmental Attitudes: A Multi-National Comparison ». BECKMANN, S.C.; KILBOURNE, W.E.; van DAM, Y.; PARDO, M. Department of Marketing, *Copenhagen Business School*. Denmark. Working Paper.

PARDO, M. (1998). « Sociología y Medioambiente: Estado de la Cuestión ». *Revista Internacional de Sociología*, (RIS), n° 19-20:329-367.

PARDO, M. (1999). « Medio Ambiente y Sociedad: la superación de una dicotomía artificial ». *TEMAS*, n° 51: 44-48.

PARDO, M. (2002) *La Evaluación del Impacto Ambiental y Social para el Siglo XXI: Teorías, Procesos, Metodología*. Editorial Fundamentos. Madrid.

PARDO, M. et IRIGALBA A.C. (2000). « Estrategia Navarra de Educación Ambiental ». *CICLOS (Cuadernos de Comunicación, Interpretación y Educación Ambiental)* 7: 37-41.

PERCHERON, A. ; BONNAL, F. ; BOY, D. ; DEHAN, N. ; GRUNBERG, G. et SUBILEAU, F. (1978). *Les 10-16 Ans & La Politique*. Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. Paris.

PEREZ-AGOTE, A. (1989). « Hacia una concepción sociológica de la Nación ». In PEREZ-AGOTE, A. (ed.) : *Sociología del Nacionalismo*. Universidad del País Vasco. Bilbao.

PERLMAN, D. et FEHR, B. (1986). « Theories of friendship: The analysis of Interpersonal Attraction ». In DERLAGA, V. J. et WINSTEAD, B. A. : *Friendship as social interaction*. Springer-Verlag. New York.

PETTIGREW, T.F. (1990/1998). « Intergroup contact theory ». *Annual Review of Psychology*, 49 : 65-85.

PETTIGREW, T.F. et MEERTENS, R.W. (1995). « Subtle and blatant prejudice in Western Europe ». *European Journal of Social Psychology*, 25 : 57-75.

PIAGET, J. (1968). *Le structuralisme*. Que sais je? PUF.

PILIAVIN, J.A ; DOVIDIO, J.F. ; GAERTNER, S.L. et CLARK, R.D. (1981). *Emergency intervention*. Academic Press. New York.

PIZARRO, N. (2000). « Regularidad relacional, redes de lugares y reproducción social ». *Política y Sociedad*, 33 : 167-198.

PIZARRO, N. (à paraitre) « Un nuevo enfoque sobre la equivalencia estructural: lugares y redes de lugares como herramientas para la teoría sociológica » *Redes. Revista hispana para el análisis de redes sociales*, 5.

POMIAN, K. (1990). *L'Europe et ses Nations*. Gallimard.

PORETSKINA, E. (2001). « Traveling abroad as a way of cross-cultural contacts » *Visions and Divisions. Challenges to European Sociology*. V Conference of the European Sociology Association. 28-septembre 1-août 2001. Helsinki, Finlande.

RECCHI, E. ET NEBE, T. (2003). « Migration and political identity in the European Union : Research issues and theoretical premises ». *Pioneur*, Working Paper No. 1, Juillet 2003.

RECCHI, E. ; TAMBINI, D. ; BALDONI, E. ; WILLIAMS, D. ; SURAK, K. ET FAVELL, A. (2003). « Intra-EU migration : A socio-demographic overview ». *Pioneur*, Working Paper No. 3, Juillet 2003.

REDFIELD, R. ; LINTON, R. ET HERSKOVITS, M. (1936). « Memorandum on the study of acculturation ». *American Anthropologist*, 38, 149-152.

RENAN, E. (1992). *Qu'est-ce qu'une nation ?* Presses-Pocket.

REQUENA, F. (1989). « El concepto de red social ». *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 1989, 48 : 137-152.

REQUENA, F. (1991). « Redes sociales y mecanismos de acceso al mercado de trabajo » *Sociología Del Trabajo* 1990-1991, (11) : 117-140.

REQUENA, F. (1991). *Redes sociales y mercado de trabajo. Elementos para una teoría del capital relacional*. Col. Monografías, Núm. 19. Centro de Investigaciones Sociológicas. Siglo XXI. Madrid.

REQUENA, F. (1994). « Redes de Amistad, Felicidad y Familia ». *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 1994, (66): 73-89, 16.

REQUENA, F. (1994). *Amigos y redes sociales*. Centro de Investigaciones Sociológicas. Siglo XXI. Madrid.

REQUENA, F. (1995). « Determinantes estructurales de las redes sociales en los hombres y las mujeres ». *Papers, Revista de Sociología*, 1995 45 : 33-41.

REQUENA, F. (1996). *Redes sociales y cuestionarios*. Centro de Investigaciones Sociológicas. Cuadernos metodológicos. Siglo XXI. Madrid.

RODRIGUEZ, J.A. (1995). *Análisis estructural y de redes*. Centro de Investigaciones Sociológicas. Cuadernos metodológicos. Siglo XXI. Madrid.

Rodriguez, M.S. ; Sabucedo, J.M. et Arce, C. (1991). « Esterotipos regionales y nacionales: del conocimiento individual a la sociedad pensante ». *Revista de Psicología Social*, 1991, 6 (1), 7-21.

ROS, D.L. ; CANO, J.I. et HUICI, C. (1987). « Language and intergroup perception in Spain » *International Journal of Sociology of Language*, 1987, 47 : 73-90.

ROSENBERG, M. (1979). *Conceiving the self*. Basic Books. New York.

ROUDET, B. (2001). « Apprehender les valeurs des jeunes et leurs évolutions depuis vingt ans ». In GALLAND, O. et ROUDET, B. : *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*. L'Harmattan.

ROUDET, B. et TCHERNIA, J.F. (2001). « L'amitié, une valeur toujours centrale ». In GALLAND, O. et ROUDET, B. : *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*. L'Harmattan.

RUAN, D.L.C. ; FREEMAN, X. ; DAI, Y. ; PAN, X. et ZHANG, W. (1997). « On the changing structure of social networks in urban China ». *Social Networks*, 1997, 19 : 75-90.

RUIZ-GELICES, E. (2000). « International Student Mobility in Europe and the Institutionalisation of a 'European Consciousness': A Case Study of British and Spanish Students ». University of Sussex. European Institute. January 2000. Sussex.

RUIZ-GELICES, E. ; KING, R. ; FAVELL, A. (2000). « International Student Migration in Europe and the Institutionalisation of a 'European Identity' ». *International Migration: New Patterns, New Theories*, 11-13 September. Nottingham Trent University.

RUSBULT, C.E. (1983). « The development and deterioration of satisfaction and commitment in heterosexual involvement ». *Journal of personality and social psychology*, 1983, 45 (1) : 101-117.

RUSBULT, C.E. et BUUNK, B.P. (1993). « Commitment processes in close relationships : an interdependence analysis ». *Journal of social and personal relationships*, 1993, 10 : 175-204. SAGE. London

SANGRADOR GARCIA, J.L. (1994). « Esterotipos y cognición social: una perspectiva crítica ». *Interacción Social*, 1 : 65-87.

SANGRADOR GARCIA, J.L. (1996). *Identidades, actitudes y estereotipos en la España de las Autonomías*. Opiniones y Actitudes. CIS.

SCHILD, E.O. (1962). « The foreign Student as a Stranger Learning the Norms of the Host Culture » *The Journal of Social Issues*, 1962, 18 (1) 41-54.

SCHNAPPER, D. (1994). *La communauté des citoyens: sur l'idée moderne de Nation*. Gallimard.

SCHÜTZ, A. (1944/1974). « El forastero. Ensayo de psicología social ». *Estudios sobre teoría social*, : 95-107. Amorrortu. Buenos Aires.

SCHÜTZ, A. (1944/1974). « La vuelta al hogar ». *Estudios sobre teoría social*, : 108-119. Amorrortu. Buenos Aires.

SCHUUR, W.H. VAN (1992). « Nonparametric unfolding models for multicategory data ». In FREEMAN, J. (ed.) *Political Analysis*, 4, 41-74.

SCHUUR, W.H. VAN (1995). « Lokalistische en kosmopolitische orientatie: twee afzonderlijke begrippen of één bipolar concept? » (Orientations locales et comopolites: deux termes indépendents ou une notion bipolaire?). In RENCKSTORF, K. ; VETTEHEN, P. ; SNIPPENBURG, L. VAN et NEED, Y. (eds.) : *Communicatiewetenschappelijke bijdragen 1995-1996*, 45-58. Institute for Applied Sociology (ITS). Nijmegen.

SCHUUR, W.H. VAN (1997). « Intrinsic and extrinsic work values as a single unfolding scale ». In ROST, J. et LANGEHEINE, R. (ed.) : *Applications of latent trait and latent class models in the social sciences*, 163-171. Waxmann Münster. New York – München – Berlin,

SCHUUR, W.H. VAN (1997). « Nonparametric IRT models for dominance and proximity data » In WILSON, M. ; ENGELHARD, G. et DRANEY; K. (eds) : *Objective measurement. Theory into practice*, 4 : 313-332. Ablex Publishing Corporation Greenwich. Connecticut. Londres, Anglaterrre

SCHUUR, W.H. VAN (1998). « From Mokken to MUDFOLD and back. Distinguishing between two combined Mokken scales and a genuine unfolding scale » In FENNEMA, M. ; EIJK, C. VAN DER et SCHIJF, H. (ed.) *In search of structure. Essays in social science and methodology* : 45-62. Het Spinhuis. Amsterdam.

SCHUUR, W.H. VAN et POST, W.J (1998). *User's manual. MUDFOLD. A program for multiple unidimensional unfolding*. Version 4.0. iec ProGAMMA. Groningen. Les Pays Bas.

SCHUUR, W.H. VAN et SANDERS K. (1997). « Locus of identity and breadth of perspective : a proposed relationship between regional identity and regional trust ». *III Conference of the European Sociology Association*. 26-30 août 1997. Colchester, Grande-Bretagne.

SCHUUR, W.H. VAN et ZANEN T.J. (1999). « Regional voting and regional identification : The case of Nieuw Forum ». *Join Sessions of Workshops of the European Consortium for Political Science*. March : 26-31.

SCHWEINGERGER, M. et SNIJDERS, T.A.B. (2003). « Settings in social networks: a measurement model ». ICS paper 2003.

SELLTIZ, C. et COOK, S.W. (1962). « Factors influencing attitudes of a foreign students towards host country ». *The journal of social issues*, 1962, 18 (1) 7-23.

SETON-WATSON, H. (1977). *Nations and states*. Londres.

SHILD, E.O. (1962). « The foreign student as a stranger learning the norms of the host culture ». *The Journal of Social Issues*, 1962, 18 (1) : 41-54.

SIDJANSKI, D. (1998). *El futuro federalista de Europa. De los orígenes de la Comunidad Europea a la Unión Europea*. Ariel. Barcelona.

SILVER, A. (1989). « Friendship and trust as moral ideals: An historical approach » *Archives Européennes de Sociologie*, 1989, 30 (2) : 274-297.

SIMMEL, G. (1908/1992). « Excursus sur l'étranger ». In *Sociologie* : 663-668. Presses Universitaires de France.

SIMMEL, G. (1908/1992). *Sociologie*. Presses Universitaires de France.

SINNOTT, R. (1997). *European public opinion and the European Union : the knowledge gap*. Institut de Ciències Politiques i Socials. Barcelona.

SMITH, A.D. (1986). *The Ethnic Origins of Nations*. Basil Blackwell. Oxford.

SMITH, A.D. (1991). *National Identity*. University of Nevada Press.

SNIJDERS, T.A.B. (1994). « Multilevel Methods for Analyzing relational data ». *7^e international conference on personal relationships*, 4-8 Juillet 1994. Groningen. Les Pays Bas.

SNIJDERS, T.A.B. (1996). « Stochastic Actor-Oriented Models for Network Change ». *Journal of Mathematical Sociology*, 1996, 21 (1-2) : 149-172.

SNIJDERS, T.A.B. (1998). « Models for longitudinal social network data ». *XVIII Sunbelt and 5^e European International Conference on Social Networks*. 28-30 Mai 1998. Sitges. Espagne.

SNIJDERS, T.A.B. (1999). « Prologue to the measurement of Social Capital » *La revue Tocqueville-The Tocqueville Review*. 20 (1) 1999 : 27-44.

SNIJDERS, T.A.B. (2001). « The statistical Evaluation of Social Network Dynamics ». In SOBEL, M.E. et BECKER, M.P. : *Sociological Methodology*, 2001 : 361-395. Basil Blackwell. Boston et London.

SNIJDERS, T.A.B. (2002). « Markov Chain Monte Carlo estimation of exponential random graph models ». *Journal of Social Structure*, 3 (2). <http://www.cmu.edu/joss/index1.html>

SNIJDERS, T.A.B. et BOSKER, R. (1999). *An introduction to basic and advanced multilevel modeling*. SAGE.

SNIJDERS, T.A.B. et DUIJN, M. VAN (1997). « Simulation for statistical inference in dynamic network models ». In CONTE, R. ; HEGSELMANN, R. et TERNA, P. (eds.) : *Simulating social phenomena* : 493-512. Springer. Berlin.

SNIJDERS, T.A.B. ; SPREEN, M. et ZWAAGSTRA, R. (1995). « The use of multilevel modelling for analysing personal networks: networks of cocaine users in an urban area ». *Journal of Quantitative Anthropology*, 1995, 5 : 85-105.

SOYSAL, Y. (2001). « Plenary session at the 5th Conference of the European Sociological Association ». *Visions and Divisions. Challenges to European Sociology*. V Conference of the European Sociology Association. 28-septembre 1-août 2001. Helsinki, Finlande.

SPICKER, P. (2000). *The welfare state. A general theory*. Sage.

SPRECHER, S. (1988). « Investment model, equity, and social support determinants of relationships commitment ». *Social Psychology Quarterly*, 1988, 51 (4) : 318-323.

STRATH, B. ET TRIANDAFILLIDOU, A. (Investigación en curso). *EURONAT, Representations of europe and the nation in current prospective member-states : media, elites and civil society*. Projet financé par le V Programme Cadre de l'UE. <http://www.iue.it/RSC/Euronat>.

STROEBER, W. ; LENKERT, A. ; JONAS, K. (1988). « Familiarity may breed contempt. The impact of student exchange on national stereotypes and attitudes ». In STROEBER, W. ; KRUGLANSKI, A.W. ; BAR-TAL, D. ; HEWSTONE, M. (eds.) : *The social Psychology of intergroup conflict: Theory, research and applications* : 167-187. Springer. Berlin.

SUITOR, J. et KEETON, S. (1997). « Once a friend, always a friend? Effects of homophily on women's support networks across a decade ». *Social Networks*, 19 : 51-62.

SUITOR, J.J. ; WELLMAN, B. et MORGAN, D.L. (1997). « It's about time: how, why, and when networks change ». *Social Networks*, 1997, 19 : 1-7.

SZMOLKA, I. (1999). *Opiniones y actitudes de los españoles ante el proceso de integración europea*. Opiniones y Actitudes. CIS.

TAJFEL, H. (1982). *Social identity and intergroup relations*. Cambridge University Press. Cambridge.

TAJFEL, H. et TURNER, J.C. (1979). « Integrative theory of intergroup conflict ». In AUSTIN, W.G. et WORCHEL, S. (eds.) : *The Social Psychology of intergroup relations* : 33-48. Brooks/Cole. Monterey.

TAJFEL, H. et TURNER, J.C. (1986) « The social identity theory of intergroup behaviour ». In S. WORCHEL, et W.G. AUSTIN (eds). *Psychology of intergroup relations* (2nd ed.) : 7-24. Nelson-Hall. Chicago.

TAJFEL, H. ; BILLIG, M.G. ; BUNDY, R.F. et FLAMENT, C. (1971). « Social categorization and intergroup behavior ». *European Journal of Social Psychology*, 1 : 149-177.

TAPARELLI, M., MARQUIS D'AZEGLIO (1861). Cité dans HOBBSBAWM, E. (1990/1992). *Nations and nationalism since 1780. Programme, myth, reality*. Traduction française : *Nations et nationalisme depuis 1780*. Gallimard 1992.

TARRIUS, A. (1992). *Le fourmis d'Europe*. L'Harmattan. Paris.

TARRIUS, A. (2000). *Les nouveaux cosmopolitismes : mobilités, identités, territoires*. L'Aube. Gémenos.

TEICHLER, U. (1991). *Experiences of Erasmus Students, Select Findings of the 1988/89 Survey*. Erasmus Monographs n° 3. Bruxelles.

TEICHLER, U. et MAIWORM, F. (1994). *Transition to work: The experiences of Former Erasmus Students*. Erasmus Monographs n 18. Jessica Kingsley Publishers.

TEICHLER, U. ; GORDON, J. et MAIWORM, F. (2001), *Socrates 2000 Evaluation Study*. Nov. 2000. Contract N° 1999-0979/001-001 SOC 335 BEV. Étude pour la Commission Européenne.

TEICHLER, U. ; KREITZ, R. et MAIWORM, F. (1991). *Student mobility within Erasmus 88-89 A statistical profile*. Erasmus Monographs n° 12. *Arbeitspapiere*, 26. Kassel.

TEICHLER, U. ; MAIWORM, F. et F.STEUBE, W. (1990). *Student Mobility within ERASMUS 1987-88. A Statistical Survey*. Erasmus Monographs n° 1. *Arbeitspapiere*, 24. Kassel.

THERBORN, G. (1999). « Europe as issues of sociology ». In BOJE, T.P. ; STEENBERG B. et B. WALBY, S. : *European Societies. Fusion of Fission ?* Routledge. London.

THIESSE, A.M. (1998). *La création des identités nationales – Europe XVIII-XX siècles*. Le Seuil.

THIESSE, A.M. (1998). *La création des identités Nationales. Europe XVIII- XXe siècles*. Le Seuil.

TODD, E. (1990). *L'invention de l'Europe*. Le Seuil.

TOULEMON, R. (1994). *La Construction européenne*. Ed. de Fallois.

TOURAINÉ, A. (1999). « European sociologists between economic globalization and cultural fragmentation ». In BOJE, T.P. ; STEENBERG B. et B. WALBY, S. : *European Societies: Fussion or Fission?* Routledge. London.

TURNER, J.C. ; HOGG, M.A. ; OAKES, P.J. ; REICHER, S. et WETHERWELL, M. (eds.) (1987). *Rediscovering the social group : A self-categorization theory*. Blackwell. Oxford.

VERBRUGGE, L.M. (1977). « The structure of adult friendship choices ». *Social Forces* 1977, 58(2) : 576-597.

VERBRUGGE, L.M. (1983). « A research note on adult friendship contact : a dyadic perspective ». *Social Forces* 1983, 62(1) : 78-83.

VÖLKER, B. (1995). *'Should an acquaintance be forgot.?' : Institutions of communism, the transition to capitalism and personal networks: The case of East Germany*. Thesis Publishers. Amsterdam.

VÖLKER, B. et FLAP, H. (1995). « Amitié et inimitié sous communisme d'État: Le cas de l'Allemagne de l'Est ». *Revue Française de Sociologie*, 1995, Dec., 36 (4) : 629-654.

VOS, H. et WIELERS, R. (2002). « Calculativeness, trust, and the reciprocity complex: is the market the domain of cynicism? ». In NOOTEBOOM, B. et SIX, F. E. : *The trust process within organizations: empirical studies of the determinants and the process of trust development*. Edward Elgar. Cheltenham, UK.

WAGNER, A.C. (1998). *Les nouvelles élites de la mondialisation*. PUF.

WALBY, S. (2001). Theorizing politics beyond the nation-state: Rethinking the concept of society in a global era. *Visions and Divisions. Challenges to European Sociology*. V Conference of the European Sociology Association. 28-septembre 1-août 2001. Helsinki, Finlande.

WALDZUS, S.; MUMMENDEY, A.; WENZEL, M. et WEBER, U. (2003). « Towards tolerance: Representations of superordinate categories and perceived ingroup prototypicality ». *Journal of Experimental Social Psychology*, 39 : 31-47.

WALLACE, W.L. (1996). *Student Culture : social structure and the continuity in liberal arts college*. Aldine.

WASSERMAN, S. et FAUST K. (1994). *Social Network Analysis: Methods and Applications*. Cambridge University Press. Cambridge.

WASSERMAN, S. et PATTISON, P. (1996). « Logit models and logistic regression for social networks : I. An introduction to Markov graphs and p^* . ». *Psychometrika*, 61 : 401-425.

WEBER, E. (1976/1983). *Peasants into frenchmen : The modernization of rural France, 1870-1914* (1976). Stanford. Traduction française : *La fin des terroirs : La modernisation de la France rurale* (1983). Fayard.

WEBER, M. (1987). *Economía y Sociedad* : 682-694. México.

WEBER, M. (1967/1992). *El Político y el Científico*. Alianza Editorial. Madrid.

WELLMAN, B. (1982). « Studying personal communities ». In : MARSDEN, P.V. et LIN, N. (eds.) : *Social Structure and Network Analysis*. SAGE.

WELLMAN, B. (1988). « Structural analysis: From method and metaphor to theory and substance ». In WELLMAN, B. et BERKOWITZ, S.D. (eds), *Social Structures: A Network Approach*, 19-61. Cambridge University Press. Cambridge.

WELLMAN, B. (1992). « Studying Social Networks and Social Support in the Netherlands ». *Contemporary Psychology*, 1992, 37 (12).

WELLMAN, B. et BERKOWITZ, S.D. (1988). « Introduction: Studying social structures ». In WELLMAN, B. et BERKOWITZ, S.D. (eds.) : *Social Structures: A Network Approach*, 1-13. Cambridge University Press. Cambridge.

WELLMAN, B. et BERKOWITZ, S.D. (eds) (1988/1997). *Social Structures: A Network Approach* (édition actualisée). JAI Press. Greenwich.

WELLMAN, B. et WORTLEY, S. (1990). « Different Strokes from different folks. Community ties and social support : Wich ties provide what kinds of social support ». *American Journal of sociology*. Novembre, 96 (3) : 558-88.

WELLMAN, B. ; CARRINGTON, P.J. et HALL, A. (1988). « Network as personal communities ». In WELLMAN, B. et BERKOWITZ, S.D. : *Social Structures : A Network Approach* : 130-84. Cambridge University Press. Cambridge.

WELLMAN, B. ; WONG, R.Y. ; TINDALL, D. et NAEZER, M. (1997). « A decade of network change: turnover, persistence and stability in personal communities ». *Social Networks*, 1997, 19 : 27-50.

WHITE H.C. (1992). *Identity and Control. A structural Theory of social Action*. Princeton University Press.

WIEVIORKA, M. (ed.) (1996). *Une société fragmentée*. La Découverte.

WIHTOL DE WENDEN, C. (1999). *La ciudadanía europea*. Ediciones Bellaterra. Barcelona.

WILLIAMSON, O.E. (1993). « Calculativeness, trust and economic organization ». *Journal of Law and Economics*, 36 : 453-486.

WINSTEAD, B.A. et DERLAGA, V.J. (ed.) (1986). « Friendship and social interaction: An introduction ». In DERLAGA, V.J. et WINSTEAD, B.A. *Friendship as social interaction*. Springer-Verlag. New York,.

WOLF, C. (1997). « Simulating Opportunities for Social Contact » présentée à *Simulation of social networks* Avril 24-25 1997. University of Groningen. Groningen. Les Pays Bas.

WOLF, E.R. (1982). *Europe and the people without history*. California University Press.

WOLTON, D. (1998). *Quelle Identité pour l'Europe ? Le multiculturalisme à l'épreuve* : 65-78. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. Paris.

WORCHEL, S. ; MORALES, J.F. ; PAEZ, D. et DESCHAMPS J.C. (1998). *Social Identity. International perspectives*. Sage.

WRIGHT MILLS, C. (1959). *La imaginación sociológica*. Fondo de Cultura Económica.

YAIR, G. (1995). « 'Unite Unite Europe' The political and cultural structures of Europe as reflected in the Eurovision Song Contest. » *Social Networks*, 1995, 17 : 147-161.

YAMAGISHI, T. et KIYONARI, T. (2000). « The group as the container of generalized reciprocity ». *Social Psychology Quarterly*, 63 : 116-132.

ZEGGELINK, E.P.H. (1993). *Strangers into friends. The evolution of friendship networks*. Thesis Publisher. Amsterdam.

ZEGGELINK, E.P.H. (1994). « Dynamics of structure: an individual oriented approach ». *Social Networks*, 1994, 16 : 295-333.

ZEGGELINK, E.P.H. (1995). « Evolving friendship networks: an individual-oriented approach implementing similarity ». *Social Networks*, 1995, 17 : 83-110.

ZEGGELINK, E.P.H. (1996). « The emergence of groups in the evolution of friendship networks ». *Journal of Mathematical Sociology*, 1996, 21 (1-2) : 29-55.

ZEGGELINK, E.P.H. ; HIRAMATSU, H. et STOKMAN, F.N. (1997). « The effects of partial information and influence on friendship network structures ». *Sunbelt XVII International Sunbelt Social Network Conference*. 13-16 Février , 1997. San Diego, CA, USA.

ZEGGELINK, E.P.H. ; HIRAMATSU, H. ; STOKMAN, F.N. ; VAN DUIJN, M. et WASSEUR, F. (1998). « Friendship formation over time among sociology students : a comparison between Japan and the Netherlands » *XVIII Conferencia Internacional y V Conferencia Europea de Análisis de Redes Sociales*. 27-31 Mai 1998. Sitges. Espagne.

ZEGGELINK, E.P.H. ; HIRAMATSU, H. ; STOKMAN, F.N. ; VAN DUIJN, M. et WASSEUR, F. (version 1999). « Birds of a feather flock together : what's beneath the feather ? Similarity and beyond : Students friendship networks in Japan and the Netherlands ». à paraître dans *Journal of Personality and Social Psychology*.

ZEGGELINK, E.P.H. ; STOKMAN, F. N. et HIRAMATSU, H. (2000).« Imperfect information and its effects on network formation ».

ZEGGELINK, E.P.H. ; STOKMAN, F.N. ; BUNT, G.G. VAN DE et DOREIAN, P. (1996) « The emergence of groups in the evolution of friendship networks » *The Journal of mathematical sociology*, 1996, 21 (1-2) : 29-55.

ZEGGELINK, E.P.H. ; VAN DUIJN, M. ; HIRAMATSU, H. ; STOKMAN, F.N. ; VAN OOSTEN, R. et WASSEUR, F. (1999). « Determinants of friendship formation : a comparative analysis of firendship formation among freshmen in Japan and the Netherlands ». *Sunbelt XIX International Conference on Social Networks*. 18-21 février 1999. Charleston.

428 références bibliographiques.

